

snakeBZH

Le Corbeau

Partie II



Fanfiction Harry Potter

SnakeBZH

Le Corbeau

Partie II

Les personnages et l'univers de *Harry Potter* appartiennent à **Joanne K. Rowling**. Cette histoire est une fanfiction et ne peut faire l'objet d'une transaction commerciale.

Texte : **snakeBZH**

Contact : *snakebzh@hotmail.fr*

Publication en ligne :

<https://www.fanfiction.net/s/5446127/>

<https://www.fanfiction.net/s/5609411/>

<https://www.fanfiction.net/s/5759645/>

<https://www.fanfiction.net/s/5945368/>

Illustration : **Alixé**

Ce texte est téléchargeable gratuitement sur le site

<http://creationsdefans.org>

Texte et images sous licence Créative Commons BY NC SA

Libre de droits sous les conditions suivantes : Attribution + Pas d'utilisation commerciale + Partage dans les mêmes conditions

Créations de fans est une association sans but lucratif qui propose des supports PDF en vue de permettre à chacun d'imprimer une copie privée des fanfictions de son choix. *Créations de fans* n'est pas responsable des textes et n'a effectué aucun travail éditorial sur le contenu.

Créations de fans (2018)

SnakeBZH

Le Corbeau

Partie II

Fanfiction Harry Potter

Disclaimer

Cette fiction est inspirée de la série génialissime « Harry Potter » de J.K. Rowling. Certains personnages et lieux y apparaissant ou simplement évoqués sont directement issus de la série originale. Seuls les personnages inédits et les situations sont de mon fait.

Outre l'univers Harry Potter où s'enracine cette histoire, je me suis aussi inspiré du cinéma asiatique et plus particulièrement le hongkongais pour les scènes d'action, essayant de transposer le « gun fight » au monde de la Magie décrit par J.K. Rowling. Cela donne donc du « wand fight » ! J'ai aussi essayé au mieux d'y ajouter une touche polar, les Chasseurs mis en scène dans mon récit étant des enquêteurs avant tout.

Attention ! Cela veut dire que la violence brute, physique et psychologique, sera omniprésente. Âmes sensibles s'abstenir. Lors de la publication sur internet, j'ai classé cette histoire dans la catégorie « interdite au moins de 16 ans ».

Grand passionné de jeux vidéo, je me suis notamment inspiré de la saga « Metal Gear » de Hideo Kojima pour créer une intrigue alambiquée et des personnages ayant une certaine « classe ».

Cette histoire a été d'abord publiée sur plusieurs sites de fanfictions francophones. Des commentaires sont présents sur ces sites. Et même une critique en a été faite par une revieweuse du site fanfictions.fr qui peut vous aider à décider de la lire ou non. Sachez qu'entre la version lue par cette revieweuse et celle imprimée ici, une relecture intégrale avec quelques modifications a été effectuée. Ces modifications demeurent minimales.

Pour lire cette critique :

https://www.fanfictions.fr/fanfictions/harry-potter/1945_le-corbeau-saison-1/9238_livre-bonus-2-nouvelle-r-eacute-v-eacute-lations/reviews.html

Concernant l'histoire en elle-même, celle-ci m'a permis de lancer d'autres récits liés directement ou non à elle et donc, dans une certaine mesure, à l'œuvre originale de J.K. Rowling. J'ai appelé cette collection « Dark World » en référence au ton sombre et violent qui règne dans mes écrits. Je pense proposer plus tard mes autres histoires de cette collection. Je n'en dis pas plus pour le moment car rien n'est sûr.

Pour le moment, « Le Corbeau » se compose de six épisodes principaux qui sont proposés en deux volumes. Un épisode zéro conclut la partie 2.

Bonne lecture
snakeBZH

Livre IV

Le dernier Druide

I - Lebenwächter

Bavière 1952

Sebastian Trauman n'aimait pas ce côté de son boulot. Pour lui, c'était se tromper d'ennemi. Et pourtant, il devait obéir aux ordres. Il devait arrêter cette famille qui n'avait jamais démontré d'agissements maléfiques. Ce soir, il dirigeait l'action des Lebenwächter, l'équivalent allemand des Aurors britanniques ou des Chasseurs français. Et sa mission était d'arrêter une famille suspectée d'être des descendants de druides. Et d'après une découverte récente, les Mangemorts, un tout nouveau groupe de mages noirs obéissant à un sorcier anglais se faisant appeler Lord Voldemort, s'intéresseraient aux connaissances ancestrales conservées par les familles descendantes des druides.

Du moins, si ces connaissances n'avaient pas été perdues au cours des siècles. Les derniers druides se revendiquant comme tels ont préféré disparaître devant la menace des bûchers de l'inquisition au XVI^e siècle. Changeant de nom et de région, les familles descendantes des druides s'étaient cachées de leur propre communauté pour ne pas risquer d'être sacrifiées en faveur des autres familles sorcières.

Une recherche documentaire poussée avait permis de faire des recoupements et d'identifier certaines de ces familles. Le Ministre allemand de la magie ne souhaitait pas que les druides soient trouvés par les Mangemorts et avait donc ordonné aux Lebenwächter de les arrêter pour leur propre sécurité. Trauman avait deviné qu'en fait, le ministre craignait que les druides ne désirent rejoindre les rangs de Voldemort. Beaucoup de sorciers, influencés par des préjugés d'un autre temps, pensaient que les druides étaient par nature des mages noirs. Et en fait, en agissant ainsi, le ministre essayait de s'assurer de sa victoire aux prochaines élections ministérielles. Trauman ne pouvait pas aller contre les ordres, on lui avait appris à obéir même quand il désapprouvait.

La maison se situait légèrement à l'écart de la ville. Les hommes étaient en position, prêts à agir. D'un geste il donna le signal. Un groupe courut vers la porte et l'enfonça. Il n'y eut pas un bruit, pas un éclair, rien durant de longues minutes. Un des hommes appela Trauman.

— Il n'y a rien ni personne, monsieur, dit l'homme. On dirait qu'ils ont quitté les lieux.

Trauman parcourut toutes les pièces de la maison. Les placards avaient été vidés. Cela devait faire plusieurs heures, voir des jours que la famille qui occupait cette maison était partie.

— Bien, dit Trauman. Cherchez des indices pouvant nous dire où ils sont partis. Même si je pense qu'ils ont dû n'en laisser aucun.

Trauman fouilla également. Il n'y mettait pas beaucoup de foi. Cette famille avait échappé à un sort peu enviable. Comme prévu, les *Lebenwächter* ne trouvèrent rien mis à part le reste d'un parchemin brûlé sur lequel devait être représenté un arbre généalogique. Ce qu'il en restait était inutile. Mais dans un coin, un symbole subsistait. Un trait vertical avec quatre chevrons s'opposant par paire.

— Qu'est-ce que vous allez dire à nos supérieurs ? demanda un homme.

— La vérité, répondit Trauman. Ils sont partis sans laisser de trace.

— C'est peut-être mieux ainsi. Mais je sens qu'on va devoir les chercher partout.

— Dans toute l'Allemagne du moins. Et je pense qu'ils n'ont pas été assez idiots pour rester dans ce pays.

II - Arrestations et investigations

Alsace, septembre 1982

La nuit était chaude. Le sol était sec. Le ciel était parsemé d'étoiles. La lune ne s'était pas levée cette nuit.

— Heureusement, se dit Georges Nide.

Heureusement, car sous la lumière blafarde de la lune, ses hommes auraient eu plus de mal à se déplacer sans être vus. Ils progressaient dans les ténèbres sans faire de bruit. Il était parmi eux. Jamais il ne les aurait laissés aller seuls au feu. Il n'était jamais resté en arrière, ce n'était pas ce soir qu'il allait commencer. Et pourtant il aurait pu, sa fonction de chef de la section Action Intervention du Département des Chasseurs lui donnait le droit de rester en arrière. Mais ce n'était pas dans son tempérament. Il arborait une quantité impressionnante de cicatrices, preuves d'une vie de combats. Il lui manquait même le bras gauche, remplacé par un bras de métal pouvant à volonté prendre la forme d'une main, d'une lame, d'un bouclier et de bien d'autres formes selon la situation.

Alors que par équipes de cinq, les sorciers de la section AI s'approchaient de l'objectif, Nide sentit un frôlement à côté de lui. Il se tourna vers l'homme aux yeux verts et aux cheveux blonds mi-longs. Il s'agissait de Jonas Marus, un agent de la section spéciale des Chasseurs. Depuis des semaines, il enquêtait sur un groupe de Mangemorts, des mages noirs fidèles par le passé au Seigneur des Ténèbres, Lord Voldemort. Bien que disparu depuis plusieurs mois, certains de ses fidèles continuent à le chercher en commettant des crimes. Beaucoup de Mangemorts français se sont ralliés à Malgéus, un mage noir aux pouvoirs terrifiants qui souhaite devenir le nouveau Voldemort. Marus avait découvert une cellule de Mangemorts qui s'activait pour une quelconque mission sûrement ordonnée par Malgéus. Quelle était cette mission ? Il n'avait pu le découvrir. Il n'avait trouvé que leur repaire. Mais caché dans cette maison isolée, il devait y avoir des réponses sur la quête des Mangemorts. L'assaut serait donné d'ici quelques minutes, une fois toutes les équipes en place.

Nide sentit le bracelet vert qu'il portait à son poignet se mettre à chauffer. Il l'examina attentivement et vit que les symboles qu'il portait changeaient de forme. Le message restait incompréhensible du profane, il s'agissait d'un code utilisé uniquement par les Chasseurs.

— Ils sont en position, chuchota Nide. Ils attendent le signal. On y va.

Nide approcha sa baguette de son bracelet et modifia les symboles. Il se tourna vers les deux groupes d'assaut qui se trouvaient camouflés dans les fourrés autour d'eux. Il fit une série de signes avec les mains. Les chefs de groupe acquiescèrent de la main et répercutèrent les ordres à leurs hommes. Les groupes se mirent en mouvement avec discrétion.

L'un des groupes se positionna en appui sans dépasser la dernière ligne d'arbustes. L'autre allait sortir des fourrés quand un des hommes fit signe de ne pas bouger. Une silhouette encapée de noir marchait entre eux et la maison. Une sentinelle. Le chef de groupe se tourna vers Nide pour recevoir des instructions. Le chef de la section AI fit un signe signifiant de le maîtriser. L'action s'annonçait délicate. Il ne fallait pas que la cible fasse de bruit, sinon, tous ceux qui se trouvaient dans la maison seraient prévenus de l'attaque et s'enfuiraient. De plus, il ne fallait pas tuer la sentinelle, Marus avait bien précisé qu'il fallait faire un maximum de prisonnier.

Le chef de groupe attendit que la sentinelle s'approche de sa position. Elle le fit mais ne tourna pas le dos aux buissons. Les chasseurs retenaient leurs souffles. Le moindre frôlement pouvait lui mettre la puce à l'oreille. Par chance, la sentinelle ne s'arrêta pas et continua le long de la haie. Le chef du groupe en profita pour surgir d'un coup, venant saisir le Mangemort à la gorge tout en plaquant une main sur sa bouche pour l'empêcher de crier. Il le tira dans les fourrés. Un de ses hommes s'approcha et agita sa baguette devant le visage du Mangemort qui s'endormit immédiatement. Le chef déposa délicatement l'ennemi maîtrisé sur le sol. Un nouveau mouvement de baguette et il se retrouva ligoté et bâillonné. Ils lui prirent sa baguette. Le chef de groupe fit signe que la sentinelle était hors d'état de nuire.

Le groupe continua son déplacement initial et sortit des fourrés avec d'innombrables précautions de discrétion. Sans un bruit, ils allèrent se

placer de part et d'autre de la porte d'entrée. Un des membres du groupe sortit une étrange paire de lunettes faite de deux petites longues-vues et dont les lentilles étaient des prismes. Alors qu'il examinait la porte et ses abords, des voix se firent entendre à travers les murs. Le chef du groupe fit signe à Nide qu'il écoutait une conversation.

— Le maître en a de bonnes, dit une des voix. Comment il veut que l'on retrouve une famille avec ça comme seul indice ?

— Ne critique pas le maître, fit une seconde voix. C'est un grand honneur qu'il nous fait.

— D'habitude c'est Névris qui se charge de ce genre de recherche.

— Le maître lui a sûrement donné une autre mission.

— En attendant, ça fait deux mois qu'on cherche et qu'on ne trouve rien.

— Arrête de te plaindre. Je vais remplacer Gaston.

Les voix se turent mais des bruits de pas se dirigeant vers la porte se firent entendre. Le chef de groupe fit signe de se tenir prêt aux autres chasseurs. Ses hommes se plaquèrent au maximum contre les murs pour passer le plus longtemps inaperçus. La porte s'ouvrit, éclairant l'extérieur d'une tache trapézoïdale. Le Mangemort sortit, refermant la porte derrière lui. Un chasseur s'élança sur lui, le plaquant violemment au sol, le bâillonnant d'une main. Il l'assomma d'un coup de coude à l'arrière du crâne. Il tira le corps inanimé sur le côté alors que ses collègues assuraient sa sécurité. Une fois la situation redevenue normale, le groupe se prépara à investir les lieux. Le chef se tourna une nouvelle fois vers Nide. Le vieux chasseur lui fit OK.

Un des chasseurs vint se placer devant la porte. Il attendait le signal de son chef. Ce dernier hocha vigoureusement la tête. Le chasseur fracassa la porte d'un coup de pied. Il posa un genou à terre, scrutant les moindres recoins de l'entrée durant une seconde.

— Allez ! lança-t-il.

Ses collègues entrèrent, baguette en avant. Ils pénétrèrent dans la salle de séjour. Le premier chasseur fut frôlé par un éclair de lumière verte. Il répliqua aussi sec d'un éclair rouge qui toucha le Mangemort et le projeta au sol.

Le Mangemort était stupéfixé, mais aucun des chasseurs ne se relâcha. Lorsque le séjour et l'entrée furent jugés sécurisés, le chef de groupe fit rouler une bille verte légèrement lumineuse dehors. Ce signal autorisa le second groupe à s'approcher et entrer. Il pénétra dans la cuisine, vérifiant le moindre recoin où aurait pu se cacher un ennemi.

Pièce par pièce, les chasseurs vérifièrent ainsi toute la maison. Quand ils furent sûrs que la zone était sécurisée, un des chefs de groupe fit signe à Nide et Marus qu'ils pouvaient venir.

Marus commença tout de suite à examiner les lieux. Il n'y avait pas grand-chose à part les affaires personnelles des Mangemorts et des restes de leur dernier repas. Le chef du premier groupe rapporta à l'agent de la section S la conversation qu'il avait espionnée.

— Alors ? fit Nide.

— Cet indice doit être sur cette table, dit Marus en s'approchant d'une table du séjour où s'étaient quelques livres. Je crois que j'ai trouvé.

Marus tenait dans ses mains un parchemin sur lequel était dessiné un symbole ressemblant à une rune antique. Un trait avec quatre chevrons placés par paire s'opposant.

— Je n'ai jamais vu cette rune, dit Marus.

— Moi non plus, dit Nide en l'examinant.

— Je vais confier ça à la IRIA. Je vais d'ailleurs les appeler pour qu'ils commencent à chercher d'autres éventuels indices. Spero patronum.

Un lion argenté surgit de la baguette de Marus et disparut dans la nuit.

— Pour tous, lança Nide. Des rouges arrivent.

Les agents de la section Investigation Recherche Interrogatoire Analyse arrivèrent. Ils étaient la branche d'enquête scientifique des Chasseurs. Ceux qui éclairaient la voie pour les agents de la S dans leurs affaires. Il y avait là une équipe d'investigation complète. Composée de quatre chasseurs, elle était dirigée par un homme aux lunettes rectangulaires et aux cheveux roux. Il s'agissait de Franck Vinol, l'un des éléments les plus prometteurs de la section IRIA. D'origine moldue, Vinol possédait un esprit vif et réfléchissait avec plus de cartésianisme que les autres sorciers. Il était l'un des rares

membres de la IRIA à être polyvalent, pouvant aussi bien faire de la recherche d'indice sur le terrain que de l'analyse ou des interrogatoires.

— L'opération à l'air de s'être bien passé, dit Franck Vinol.

— Trois prisonniers, renseigna Nide. Mes hommes vont les ramener au Ministère.

— Par contre question indice, c'est un peu maigre. Je n'ai trouvé que ça, dit Marus en lui tendant le parchemin. Tu sais ce que c'est ?

— On dirait une rune, dit Franck. Elle me rappelle quelque chose. Je l'ai sûrement déjà vu une fois. J'arrive pas à m'en souvenir. Je ferai des recherches. On va déjà vérifier toute la maison et ses alentours. Elle n'est pas très grande, on ne devrait pas en avoir pour longtemps.

— Deux groupes vont rester avec vous par sécurité, dit Nide.

Georges Nide s'en alla avec le groupe qui emmena les prisonniers au Ministère français de la Magie. Franck Vinol donna des ordres aux autres agents de la IRIA et se mit lui-même au travail dans le séjour.

— Au fait, dit-il. Des nouvelles de Pierrick et Chun.

— Non, répondit Jonas. Ils doivent être en plein déménagement. Ça fait bizarre de se dire qu'il y a quelques mois à peine, Pierrick était solitaire au dernier degré. Et que maintenant, une jeune femme s'installe chez lui.

— Les choses changent. Tant que c'est en bien, ça ne me dérange pas, au contraire.

— Moi non plus. Mais je ne peux m'empêcher de penser que cette période de félicité ne va pas durer.

— Je serais tenté de dire : ne parle pas de malheur. Mais généralement, les temps prospères ne durent pas.

Les agents de la IRIA mirent deux heures à passer la maison au peigne fin. Ne trouvant rien d'exploitable ou d'intéressant, Franck décida de lever le camp. Tous les chasseurs transplanèrent vers le Ministère.

Au loin, un homme sortit de la planque de laquelle il surveillait la maison sans se faire repérer. Un claquement de fouet résonna dans la nuit quand il transplana.

III - Un matin de septembre

L'homme se matérialisa dans une forêt. Une statue usée par le temps et couverte de mousse se dressait, solitaire dans la nuit. Elle représentait une gargouille, la gueule béante et les yeux vides. L'homme s'en approcha. L'espace fut parcouru par une étrange vibration, comme les ondulations formées par un caillou à la surface d'un lac. Les arbres se repoussèrent, le ciel apparut, étoilé. Et surgissant silencieusement du sol, un manoir moyenâgeux s'éleva vers la voûte céleste.

Comme si ce phénomène était naturel, l'homme s'avança vers la porte et actionna le heurtoir. Une araignée descendit sur son épaule, se laissant glisser depuis le haut de la porte. L'homme regarda un instant l'arachnide sans démontrer de peur. La bestiole arborait de magnifiques yeux saphir.

— C'est toi qui es de garde, dit-il.

L'araignée sauta de l'épaule, se changeant en une magnifique jeune femme aux cheveux noirs et aux yeux saphir, brillant comme des pierres précieuses.

— Tu es enfin de retour Tim, fit-elle. Le maître commençait à s'impatienter.

— Ça m'étonnerait, fit Tim. Il attendait ce moment sans savoir quand il arriverait.

— Ça y est ?

— Bien sûr, sinon je ne serais pas rentré. Réfléchis un peu parfois.

— Tu me traites d'idiote !

— Tu ne démontres pas une très grande intelligence, avoue-le. C'est pour ça que tu n'es bonne qu'à monter la garde.

La femme aux yeux saphir sortit sa baguette. Tim fit de même, prêt à se défendre.

— Ça suffit, ordonna une voix calme et autoritaire.

La porte venait de s'ouvrir, un homme à la peau blafarde, chauve, et aux yeux violets luisant sous la lumière des étoiles. La jeune femme et Tim rangèrent leurs baguettes. Tim inclina la tête respectueusement.

— Seigneur Névriss, fit-il. Ça y est. Les Chasseurs ont découvert et arrêté Varin et les autres. Je les ai vus repartir de leur planque il y a quelques instants à peine.

— Bien, dit Névriss. Viens en informer notre maître. Quant à toi Julie, continue ta garde.

La jeune femme reprit sa forme d'araignée et remonta sur le mur entourant la porte d'entrée.

Tim suivit Kylian Névriss dans les couloirs du manoir. Ils passèrent une grande porte double en bois ouvragé. Sur un siège de bois, tel un roi sur son trône, un vieil homme au visage ridé, aux cheveux d'un gris très foncés et aux yeux blanc délavé se tenait entouré de ses fidèles. Névriss fit signe à Tim de rester en arrière. Le Mangemort aux yeux violets s'avança seul vers celui que certains n'hésitent pas à surnommer : le « Voldemort français ».

— Maître, fit Névriss. Timothée Arak est revenu. Il a une nouvelle à vous annoncer.

— Avance Timothée.

La voix de Malgés était vieille et essoufflée, comme un vieux soufflet poreux. Timothée s'approcha du maître des Mangemorts français et s'agenouilla respectueusement.

— Maître, les Chasseurs ont arrêté Varin et ses hommes, raconta-t-il. Je les ai vus de mes propres yeux.

— Très bien Timothée, fit Malgés. Tu as bien travaillé. Va donc te reposer.

Timothée sortit de la pièce. D'un geste, Malgés intima l'ordre aux autres Mangemorts de le laisser seul avec Névriss.

— Tout se passe comme je le souhaitais, dit Malgés. Bientôt, j'aurais assez de puissance pour plier le Ministère à ma volonté. Et même Janus devra reconnaître ma puissance. Nous n'avons plus qu'à attendre.

Le jour se lève sur Paris. Comme tous les matins depuis quelque temps, Chun Yang-Li, une jeune femme d'origine chinoise, se réveillait contre le corps d'un homme. Le jeune homme en question avait des cheveux d'un noir profond, tout comme ses yeux et s'appelait Pierrick Chaldo. Il était un peu plus jeune qu'elle, mais

c'était un détail sans importance. Elle l'aimait de toute son âme. C'était tout ce qu'il comptait à ses yeux.

Pierrick dormait encore. Elle regardait son visage paisible. Tant qu'il dormait, tout allait bien. Mais même si durant la journée il n'en montrait rien, Chun savait qu'un sombre passé et d'inquiétants mystères obscurcissaient son esprit et son âme. Elle n'en connaissait que quelques bribes. Elle savait qu'il avait vécu en Chine durant dix ans, se liant par amour avec une jeune fille s'appelant Su. Mais en l'année 1978, le massacre de la communauté magique chinoise le frappa de plein fouet. Ses parents furent tués. Et sa petite amie perdit la vie sous ses yeux. Depuis, une ombre persistait dans la profondeur de son regard. Une ombre qu'elle ne parviendrait peut-être jamais à dissiper.

Malgré tout, Chun était heureuse. Elle jeta un regard au reste de la chambre. Des cartons étaient déposés çà et là. Elle passerait la journée à ranger. À moins qu'un coup de baguette magique ne fasse l'affaire. Ça avait ces avantages de partager la vie d'un sorcier. Elle avait pris quelques jours de congé pour s'installer chez Pierrick. Elle n'avait pas compris pourquoi, mais cette nouvelle n'avait pas enchanté son coéquipier, Jacques Mareau. En fait depuis qu'elle avait disparu durant trois jours, enlevée par un vampire, Jacques se montrait assez virulent quand le sujet « Pierrick » venait dans la conversation. Chun pensait que le vieux policier ne faisait qu'une petite crise de jalousie. Après tout, elle savait qu'il ressentait pour elle un amour paternel. Seulement les enfants quittent toujours le nid à un moment ou un autre.

Les yeux de Pierrick s'ouvrirent. Il tourna son visage vers elle et lui sourit. Ils n'avaient même plus besoin de parler. Le bonjour se perdit en un tendre baiser. Et comme souvent depuis le début de leurs vacances, le baiser dégénéra en une danse sensuelle, les bras enserrant l'autre pour s'accrocher à cette volupté.

Mais il fallut bien se lever. Ils prirent leur temps, partageant une douche qui dura plus que prévu. Il était bien onze heures quand ils prirent leur petit-déjeuner. Le hibou avait déjà apporté Sorcier-Matin depuis un moment. Pierrick l'ouvrit en buvant son café. N'y trouvant rien d'intéressant pour lui, il le replia avant de le tendre à sa compagne. Chun aimait lire le journal sorcier, elle en apprenait ainsi plus sur ce monde qui faisait partie de sa vie depuis quelques mois.

Un claquement de fouet se fit entendre dans l'entrée. Chun reconnut le bruit d'un sorcier venant de transplaner. Elle allait se lever pour voir qui était entré ainsi mais à peine avait-elle repoussé sa chaise que la porte de la salle à manger s'ouvrit. Pierrick abaissa la baguette qu'il avait levée en reconnaissant la femme d'une cinquantaine d'années qui entra. Elle avait une ample chevelure rousse et des yeux noisette. Malgré son âge, elle conservait un certain charme.

— Salut les amoureux ! fit-elle. Je ne vous dérange pas ?

— D'habitude, on ne transplane pas chez les gens comme ça, dit Pierrick.

— Voyons, entre nous. Je peux vous prendre une tasse de café ? J'en ai bien besoin après cette nuit de travail.

— Sers-toi vu que tu es lancée.

— Merci.

Émilie Chaldo, la tante de Pierrick, s'assit et se servit une tasse de café d'un coup de baguette. Chun la trouvait un peu exubérante pour son âge. Mais elle restait quand même quelqu'un de très agréable. Elle tenait un bar de nuit dont la clientèle n'était pas triée. Chun se doutait que des mages noirs devaient y venir aussi. Le bar était comme une zone franche tant qu'ils ne causaient pas de problèmes. Émilie servait d'informateur à son neveu.

— Tes collègues ont réussi un bon coup cette nuit il paraît, dit Émilie.

— Le journal n'en parle pas ? fit Chun.

— C'est normal. Le Ministère n'a fait aucun communiqué. Ils en feront peut-être un dans la journée. À moins que les Chasseurs préfèrent garder cette info secrète. Je le sais par mes réseaux personnels.

— Où ça ?

— En Alsace. Ils auraient fait trois prisonniers.

— Tant mieux pour eux.

— Et bien ! Quel changement ! Avant, il fallait que Suzanne l'oblige à prendre des vacances. Et même quand elle y arrivait, il continuait à parcourir les quartiers malfamés et arrêter des Mangemorts.

— Vous connaissez Suzanne Janis ? questionna Chun.

— Oui. Enfin, j'ai surtout connu sa sœur aînée. On était à Beauxbâtons ensemble. Elle est morte il y a dix ans, tuée par des Mangemorts. Elle était l'inverse de Suzanne. Elle devait se marier il y a vingt ans à un chasseur, je crois. Je n'ai jamais su son nom, Jannick et moi, on s'était un peu perdu de vue. Le mariage a été annulé parce que son fiancé a disparu si je me souviens bien. En ces temps-là, ça arrivait souvent, surtout chez les Chasseurs. Je parie que Suzanne n'en parle jamais. Peut-être qu'elle s'en veut de ne pas avoir pu empêcher ce meurtre.

— Elle ne pouvait sûrement rien faire.

— Dîtes ça à Suzanne. Elle était la meilleure de la section S et était déjà pressentie pour le poste de chef de section. Enfin bref, vous faites quoi aujourd'hui ? Petite balade en amoureux avec un déjeuner romantique sur un bateau-mouche ?

— On a des affaires à ranger, dit Pierrick.

— Un coup de baguette et c'est fini. Après, les vacances sont à vous ! Moi, je vais aller me coucher. Je vous invite au bar ce soir, boire un petit verre. Interdiction de refuser. Bonne journée et à ce soir.

Émilie transplana.

— Je me demande si elle et mon père étaient réellement frère et sœur parfois, dit Pierrick. Lui, il n'était pas aussi exubérant.

— Elle a raison, dit Chun. Un coup de baguette et on pourra profiter du reste des vacances pour nous.

— Je vois. Pourquoi pas ?

Pierrick agita sa baguette d'un geste presque nonchalant. Chun ne connaissait pas grand-chose en sortilège et en magie, mais d'après les dires de Franck et Jonas, Pierrick démontrait une maîtrise supérieure à celle de pas mal de sorciers réputés. Il était surtout capable de pratiquer quasiment n'importe quel sortilège de manière informulée.

Lorsqu'elle retourna dans la chambre, Chun vit que les cartons s'étaient vidés et que les affaires étaient impeccablement rangées. La journée s'annonçait magnifique dehors en ce début de mois de septembre. Chun eut juste une pensée pour Thomas qui reprenait le chemin de l'Académie de Magie Beauxbâtons aujourd'hui.

À Nancy, une jeune fille s'était autorisée une dernière grasse matinée avant de retourner à ses cours. En temps normal, elle aurait dû se lever tôt pour pouvoir prendre le train. Mais cette année, quelqu'un l'emmènerait par transplanage d'escorte. Elle se réveilla quand même avec l'impression d'avoir oublié quelque chose. Quand elle descendit prendre son petit-déjeuner, sa mère l'accueillit avec un bol de café au lait et des tartines de confiture.

— Bien dormi, Laura ? fit la femme avec un accent anglais.

Hermione Jiraud était d'origine anglaise. Lors d'un stage linguistique au Ministère français de la Magie, elle a rencontré Gaston Jiraud revenu fraîchement de Chine. Ce fut le coup de foudre et ils se marièrent vite. Quelques mois plus tard naissait Laura.

Laura entrait en cinquième année. Elle avait de magnifiques cheveux bruns lui descendant jusqu'entre les omoplates et des yeux bleus. L'an passé, après l'assassinat du professeur de défense contre les forces du mal, elle remarqua l'intérêt que lui portait le remplaçant, un certain Thomas Radus. Elle fit part de son inquiétude à son petit ami Hans Friedrich qui demanda des comptes au dit professeur. De retour chez elle pour les vacances de Pâques, Laura fouilla dans le bureau de son père mort des années auparavant. Elle y découvrit pourquoi ce nouveau professeur s'intéressait à elle. Il ne s'appelait pas Radus mais Thomas Zimong et il était son demi-frère, fruit des amours de son père avec une femme du peuple Dragoniar. Thomas ne voulait que la protéger. Quitte à ce qu'elle ne sache jamais qui il était. Mais elle l'avait découvert et le lui avoua lors du bal de fin d'année.

Cette année, Thomas Zimong devenait officiellement professeur de défense contre les forces du mal à l'Académie Beauxbâtons. Et il avait proposé à sa petite sœur de l'emmener par transplanage. Fervente défenseuse de la grasse matinée, elle avait tout de suite accepté. Mais alors qu'elle prenait son petit-déjeuner et que ses neurones se réveillaient les uns après les autres, elle se souvint de ce qu'elle avait oublié.

— Hans !

— Quoi Hans ? fit Hermione.

— J'ai oublié de lui dire que je ne prenais pas le train et que Thomas m'emmènerait à l'école. Il va m'en vouloir.

Quelqu'un frappa à la porte. Laura, sachant pertinemment que cela était, alla ouvrir. Elle sourit au jeune homme chauve et aux yeux marron qui se tenait sur le pas de la porte. Ses traits étaient un subtil mélange d'Asie et d'Europe. Laura s'était d'ailleurs dit que si elle n'avait pas Hans et que Thomas n'avait pas été son frère, elle l'aurait peut-être dragué.

Thomas fit la bise à sa sœur pour lui dire bonjour et fit de même à Hermione en arrivant à la cuisine. La mère de Laura lui servit une tasse de thé et lui proposa des biscuits. Thomas remarqua la mine soucieuse de Laura.

— Qu'est-ce qui t'arrive ? demanda-t-il.

— J'ai oublié de dire à Hans que tu m'emmenais. Il a dû s'attendre à me voir monter dans le train à Nancy.

— Tu crois qu'il va t'en vouloir ?

— Va falloir que je lui fasse du charme et que je lui donne double ration de bisous pour me faire pardonner.

— Ça ne devrait pas être trop pénible alors.

— Ha ha. Arrête de plaisanter. C'est sérieux une relation amoureuse. Tu devrais te mettre en quête d'une demoiselle toi aussi.

— On se connaît depuis à peine quelques mois et tu veux déjà t'occuper de ma vie privée ! Tu t'adaptes vite aux situations toi !

— Eh oui ! J'ai un frère, j'en suis heureuse. Et maintenant je pense que je pourrais avoir une belle-sœur et des neveux et nièces.

— Va pas trop vite s'il te plaît.

— Je crois que sur ce sujet, c'est moi la professeure. Tu devrais m'appeler « mademoiselle ». Au fait, je vais être obligé de t'appeler « monsieur » là-bas.

— Seulement durant les cours et quand il y a du monde. En privé, ce sera différent.

— Ça ne devrait pas choquer grand monde que je te tutoie dans les couloirs de toute façon.

— Pourquoi ?

— J'ai reçu des lettres de certains de mes camarades de classe. Ils me demandaient si s'était vrai que tu es mon frère.

— Quoi !? Mais comment ils savent ?

LE CORBEAU II

— C'est Hans qui a vendu la mèche sans s'en rendre vraiment compte durant le bal.

— Et bien, je sens que les quelques années où tu seras encore à l'Académie ne seront pas de tout repos.

IV - Florence Nana

Franck Vinol avait commencé ses recherches dans les ouvrages de référence de la bibliothèque ministérielle. Il cherchait la signification de ce symbole. Il était sûr de l'avoir déjà vu quelque part il n'y a pas si longtemps. Mais où ? Il n'arrivait pas à ce souvenir. Un trait vertical, semble-t-il, et deux paires de chevrons s'opposant. Quelle pouvait en être le sens ? Était-ce un symbole ésotérique ? Ou le sceau d'une famille comme le suggérait la conversation entendue avant l'arrestation des Mangemorts ? La seule certitude, c'était qu'il ne s'agissait pas d'une rune classique. Il savait lire les runes et ne connaissait pas celle-ci.

Pendant ce temps, Jonas Marus commençait les interrogatoires avec un autre agent de la section IRIA, une métisse africaine arborant une gourmande couleur chocolat et des tresses. Elle s'appelait Florence Nana. Si en dehors du travail, elle était du genre assez déluré et bonne vivante, elle devenait intraitable lors des interrogatoires et méticuleuse lors des analyses. Beaucoup la considéraient comme la seconde de la section après Franck.

— Hubert Varin, fit-elle. Né le 12 octobre 1953 à Marseille. De bons résultats à Beauxbâtons. Mais devient Mangemort à peine sorti de l'Académie. N'a jamais été arrêté. Jusqu'à aujourd'hui. Alors, dites-moi, monsieur Varin : qu'est-ce que vous faisiez dans cette maison isolée ?

— J'étais en vacance avec des amis, répondit Varin avec hargne.

— Ce n'est pas vraiment dans votre intérêt de ne pas répondre. Vous êtes recherché pour plusieurs crimes contre la communauté magique française, dont plusieurs meurtres. Vous serez sûrement condamné à recevoir le baiser du détraqueur. Si vous parlez, cette peine pourra être commuée en emprisonnement à vie. Ce n'est pas beaucoup mieux mais au moins, vous serez en vie.

— La belle affaire. Je serais libre dès que mon maître prendra le pouvoir. Alors je reviendrais pour vous tuer.

— Parce que Malgéus compte prendre le pouvoir ?

— Comme si vous ne le saviez pas. Et vous vous débattiez inutilement contre sa puissance. Il sera bientôt votre maître.

— Nos hommes ont épié une de vos conversations. Vous disiez chercher une famille avec pour seul indice cette rune, fit-elle en montrant une reproduction de l'indice trouvé dans la maison. Pourquoi ? Qu'est-ce que représente cette rune ? Une famille ? Autre chose ?

— Vous me prenez vraiment pour un imbécile si vous croyez que je vais vous le dire. Notre maître nous a confié une mission très importante. Vous nous avez arrêtés mais d'autres prendront la relève.

— Qui ? Kylian Névriss ? Je trouve étrange que pour une mission de cette importance, Malgéus n'ait pas envoyé son plus fidèle servant. Surtout que lui n'aurait pas été pris aussi facilement.

— Le seigneur Névriss a sûrement une autre mission.

Nana pesta intérieurement sans rien démontrer. Névriss était le moins aimé des lieutenants de Malgéus parmi les Mangemorts. La malchance avait fait qu'ils avaient arrêté un des rares à le respecter avec quasiment autant de dévotion que leur maître. Heureusement, il en restait deux autres.

— Très bien, finit-elle par dire. Si vous ne parlez pas, tant pis pour vous. Vos amis seront sûrement plus loquaces.

— N'y comptez pas.

— Sinon, nous userons d'autres moyens, fit Marus.

— Quoi ? Le doloris ? Vous êtes bien trop lâche pour ça.

— Il reste la legilimancie. Et sinon, nous devons tester cette nouvelle potion : le veritaserum. Elle n'est pas totalement au point et vide le cerveau de celui qui en boit en même temps qu'il parle à ce qu'il paraît. Mais bon, on se fout de vous amener devant un jury si nous savons ce que vous cherchez. Protéger cette famille de vos desseins est notre priorité. Mais avant d'en arriver là, nous allons parler à vos amis.

Jonas Marus et Florence Nana se levèrent et sortirent, laissant Varin seul à réfléchir à son sort. Quand ils furent dans le couloir, la métisse fit un de ses magnifiques sourires dont elle avait le secret à son collègue de la section S.

— Bien joué, félicita-t-elle. Ça va le forcer à réfléchir. Recevoir le baiser du détraqueur est une chose horrible mais il ne pourrait rien nous dire. Alors que là, il va croire qu'il va finir dans le même état en nous disant tout.

— Heureusement qu’il ignore la véritable avancée des travaux sur le veritaserum. Le Département Secret n’a toujours pas réussi à stabiliser le mélange. On fait une pause avant de s’attaquer au deuxième ?

— Oui. Il faut que je revoie son dossier. On se retrouve ici dans une demi-heure.

— D’accord. Je vais voir où en est Franck.

Thomas et Laura se matérialisèrent sur la place du village sorcier de Toutalair. Une carriole les attendait non loin. Le cocher les salua chaleureusement. Il s’agissait de Bruno Hidalgo, le concierge. Il aida Thomas à charger les bagages.

— Nous devons encore attendre un peu, dit Hidalgo. Les professeurs Garde et Itulgo devraient arriver d’ici quelques instants.

Le temps était encore chaud. Thomas proposa à sa sœur de prendre un rafraîchissement à la terrasse d’un café de la place. Ils étaient tranquillement installés depuis cinq minutes qu’un homme d’une soixantaine d’années arborant une longue chevelure de jais s’approcha. Après les salutations d’usage, il s’installa et commanda une bière bien fraîche.

François Garde était professeur d’Histoire de la Magie à l’Académie. Mais avant tout, il était un ancien chasseur de la section spéciale. Il quitta le service ministériel quinze ans auparavant pour des raisons personnelles. Il fut le partenaire de Maldieu par le passé. Et aujourd’hui encore, il semble partager avec le chef du Département des Chasseurs un secret terrible.

— Avez-vous revu votre ami Chaldo ? demanda-t-il.

— Oui, répondit Thomas. Chun s’est installée chez lui depuis hier. Ça n’a pas changé grand-chose car elle n’a pas passé une nuit chez elle depuis l’affaire des vampires¹.

— Maldieu m’en a parlé. Il a fait équipe avec un aurore : Alastor Moody.

— Et Chun s’est liée d’amitié avec la vampire Assya. Elles s’écrivent régulièrement.

— Il n’a pas changé ?

¹ Voir « Livre III Ténèbres Écarlates ».

— Que voulez-vous dire ?

— N'a-t-il pas eu d'excès de violence ?

— Non. Il a l'air de plus apprécier la vie que lorsqu'il était ici¹. Je ne vois pas ce qui pourrait vous dire qu'il soit sujet à des sautes d'humeur.

— Non, c'est vrai. Je ne sais pas pourquoi j'ai dit ça. Et vous mademoiselle Jiraud, ne devriez-vous pas être dans le train avec vos camarades ?

— Euh... je... balbutia-t-elle en rougissant.

— Je plaisante, sourit Garde. C'est pratique d'avoir un frère professeur, n'est-ce pas ?

Laura ne répondit que par un sourire.

Anne Itulgo, le professeur de métamorphose, arriva et ils purent monter dans la carriole pour se rendre à l'Académie de Magie Beauxbâtons. La carriole les déposa dans le hall. Le concierge promit de s'occuper de leurs bagages. Les trois professeurs et l'élève de cinquième année pénétrèrent dans le hall de l'école. Plusieurs dizaines d'élèves s'y trouvaient par groupe. Les discussions avaient l'air animées. Ils devaient se raconter leurs vacances. Les plus jeunes, les nouveaux entrants en première année restaient timidement dans leur coin. Laura dit à son frère qu'elle devait chercher Hans.

La jeune fille le trouva près d'une des colonnes soutenant le haut plafond décoré de nuages et d'anges voletant au-dessus des élèves. Il était en train de discuter avec d'autres de ses condisciples. En voyant sa petite amie approcher, il s'excusa auprès d'eux pour aller à sa rencontre. Elle voulut le prendre dans ses bras et l'embrasser mais le jeune homme l'arrêta.

— J'ai cru que tu avais raté le train, dit-il. Je me suis inquiété et j'allais t'envoyer une lettre.

— Je suis désolée, rougit-elle. J'ai oublié de te dire que Thomas avait proposé de m'emmener en transplanant. Je m'en suis rappelé seulement ce matin. Tu n'es pas fâché ?

— Un peu.

— Qu'est-ce que je peux faire pour te calmer ?

¹ Voir « Livre II Sang de Dragon ».

— Je ne sais pas, fit-il en souriant à demi.

— Je vais essayer quelque chose.

L'adolescente approcha son visage de celui du jeune homme et l'embrassa amoureusement. Loin de résister, Hans passa ses bras dans le dos de Laura.

— Je suis un tout petit peu moins fâché, dit-il quand elle rompit le baiser.

Laura sourit avant de reposer ses lèvres sur les siennes.

Franck Vinol continuait ses recherches sur la rune. Pour le moment, il n'avait rien trouvé qui pouvait le guider vers la solution. Il s'était autorisé une pause quand Jonas Marus était venu voir ses avancés. Jonas était reparti vingt minutes plus tard et lui, s'était replongé dans les grimoires et les traités sur les runes.

Le deuxième interrogatoire n'apporta rien de plus que le premier. Florence Nana voulait savoir le plus vite possible et décida de commencer à questionner le dernier. Elle avait déjà commencé à le travailler en lui rendant visite dans sa cellule, lui faisant peur avec des menaces de baiser de détraqueur et en disant que si son maître était aussi attentif à ses fidèles, il serait déjà venu les libérer. Ces petites phrases et le temps de réflexion avait-elle fait leur effet ? Il semblait que oui à la vue de l'air apeuré qu'arborait le Mangemort en voyant les deux chasseurs s'installer en face de lui.

Pour lui mettre encore un peu de pression, Florence Nana ne dit rien durant plusieurs minutes. Elle ne le regarda même pas, se contentant de tourner les pages d'un dossier où le Mangemort put voir une photo de lui, diverses dates et des annotations. Le dossier comportait un nombre assez important de feuillets. Comment les Chasseurs en savaient-ils autant sur lui ?

— Francis Ferré, né le 31 août 1962, dit-elle d'une voix dure et froide. Vous venez tout juste d'avoir vingt ans donc. Élève plutôt moyen moins à Beauxbâtons, avec quand même une mention spéciale en études des Runes et en Histoire de la Magie. Vos parents tiennent une boutique sur le Boulevard Merlin. Ils vous ont renié en apprenant votre choix de rejoindre les rangs du Seigneur des Ténébres.

— Je... souffla Ferré.

— Vous êtes recherché pour avoir participé à la torture et au meurtre de la famille Gaviani l'an dernier en Limousin.

— Je n'y ai pas participé, se défendit-il blême. Je n'ai torturé personne et je n'ai tué personne.

— Mais vous y étiez, n'est-ce pas ?

— Oui mais...

— Et vous n'avez rien fait pour empêcher vos « amis » d'agir ? N'est-ce pas ?

— Non mais...

— Donc, quoi que vous disiez, vous êtes complice et passible de la même peine.

— Je...

— Cette affaire vous condamne à recevoir le baiser du détraqueur. Vous savez ce que cela signifie ?

— ...

— Votre âme aspirée par un monstre maléfique puant le cadavre. La dernière vision que vous aurez sera son visage sans yeux et sa peau couverte de croutes de putréfaction s'approchant de votre visage. Ses lèvres pourries se refermant sur les vôtres. Pour le reste, je ne sais pas ce que vous ressentirez quand votre âme quittera votre corps. On vit mais on n'existe plus après. Ni vivant, ni mort.

Francis Ferré était blafard. La peur se lisait dans ses yeux. Il ne voulait pas finir comme ça.

— Je peux peut-être arranger ça, annonça Florence, allumant une étincelle d'espoir dans les yeux du Mangemort. Si vous répondez à nos questions, je pourrais parler au directeur du Département de la Justice Magique et commuer votre peine en prison. En plus, si vous maintenez que vous n'avez pas participé à cette torture et ces meurtres, vous avez de bonnes chances de ne pas passer votre vie enfermée.

— Que... que voulez-vous savoir ?

— Que cherchiez-vous ?

— Une famille. Maître Malgéus voulait qu'on retrouve une famille descendante des druides germains et qui se serait réfugiée en France il y a une trentaine d'années. Mais pour seul indice, il nous a donné ce symbole. C'est une ancienne rune druidique. Elle représente cette famille. Seulement, les familles druidiques ont déjà

changé de nom au moment de l'inquisition il y a quatre siècles. Et après, elles se sont dispersées de par le monde lorsque le Ministère allemand de la Magie les a recherchées pour les mettre, soi-disant, hors de portée du Seigneur des Ténèbres qui s'intéressait à leur savoir. C'était une mission impossible.

— Et pourquoi Malgés voulait retrouver cette famille ?

— Leurs ancêtres auraient créé un rituel permettant d'acquérir une énorme puissance. Avec cette puissance, mon maître deviendrait le maître du monde de la Magie et de celui des Moldus. Je ne sais rien de plus.

— Même pas où se cache Malgés ?

— Non, il a changé d'endroit quand nous avons commencé la mission. C'est toujours Névris qui nous contactait pour savoir où nous en étions.

Florence Nana et Jonas Marus se levèrent et s'apprêtèrent à sortir. Le Mangemort leva vers eux un regard suppliant.

— Je ne vais pas recevoir le baiser ? demanda-t-il.

— Bien sûr que si, fit Florence sans pitié. Vous n'êtes pas au courant ? Le ministre Erwan Riliam a décrété que tout Mangemort devrait recevoir le baiser du détraqueur, quels que soient leurs méfaits.

— Vous m'avez menti !

— Tous les coups sont permis. Nous sommes en guerre contre les Mangemorts.

Plantant le jeune Mangemort avec ses illusions détruites, les deux chasseurs sortirent.

— Tu es terrifiante quand tu t'y mets, dit Jonas.

— Merci, sourit Florence. Tu as tout ce que tu voulais savoir ?

— Oui. Cette affaire en rejoint une autre datant de quelques mois. Merci de nous avoir aidés.

— Pas de problème.

Jonas quitta Florence pour retourner voir Franck. Ce dernier cherchait toujours. Lorsque Marus lui expliqua les résultats de l'interrogatoire, Franck quitta la bibliothèque pour se rendre dans la salle des archives du Département des Chasseurs.

V - Tout recommence

Pierrick et Chun se promenaient dans Paris. Ils avaient déjeuné dans un restaurant de la Butte Montmartre. Chun fut surprise de voir que son petit ami connaissait aussi bien Paris côté moldu que côté sorcier.

— On doit être capable d'intervenir de ce côté, expliqua-t-il. C'est pourquoi les chasseurs, en particulier les membres des sections S et IRIA, sont formés pour se fondre dans la population moldue.

La journée se passa agréablement. Chun s'attendait à une soirée romantique. Dîner aux chandelles, balades en bateau-mouche sous les étoiles. Et après...

Mais alors qu'elle rêvait de cette soirée magique, un corbeau d'un noir de jais croassa bruyamment pour signaler sa présence. Elle reconnut le volatile. C'était Bran, l'étrange corbeau qui suivait Pierrick, allant et venant comme bon lui semblait. L'oiseau n'était pas réapparu depuis l'histoire avec Assya. Chun n'aimait pas Bran. Il lui donnait toujours une sensation d'être plus qu'une simple bête. Et comme tout corbeau, il était généralement porteur de mauvaises nouvelles.

Le visage demeuré souriant de Pierrick devint grave, prenant une expression que Chun ne connaissait que trop. Il lâcha la main de Chun qu'il tenait depuis des heures. Bran descendit de l'arbre qui lui servait de perchoir et vint se poser sur l'épaule de Pierrick. Un rouleau de parchemin était accroché à sa patte. Pierrick le décrocha. L'oiseau s'envola aussitôt libéré de son fardeau.

Chun regarda Pierrick dérouler le parchemin avec une peur grandissante dans le ventre. Elle vit les yeux de son petit ami parcourir le texte. Le regard de Pierrick était devenu sombre et profond.

— Qu'est-ce qui se passe ? osa demander Chun.

— Je dois partir, dit-il simplement.

Chun le savait, ou plutôt elle le craignait.

— Quelque chose d'important vient de se produire on dirait, expliqua Pierrick. Je dois retourner au Ministère. Je suis désolé.

— C'est ton travail, fit-elle en essayant de s'en convaincre. Des vies dépendent de toi. Vas-y.

— J'y vais. Mais avant...

Pierrick s'approcha de Chun et l'embrassa passionnément. Cet instant de félicité fut trop court au goût de la jeune femme. Pierrick descendit sur le quai de la Seine et alla se cacher dans l'ombre sous un pont. Chun n'eut pas besoin de descendre pour savoir que dès qu'il fut sûr de ne pas être vu, il avait transplané pour le Ministère.

Pierrick Chaldo se rendit immédiatement vers le bureau de Charles Maldieu. Le directeur du Département des Chasseurs avait la soixantaine passé. Il restait malgré tout assez athlétique et demeurait redouté au combat, fruit d'un passé de chasseur des plus agités. La marque la plus visible de ce passé était son bras gauche manquant. Maldieu ne se déparait jamais de son léger sourire. Il donnait l'impression de se moquer de tout.

Dans le bureau, se trouvaient aussi Jonas Marus et Franck Vinol. Pierrick s'assit sur le siège que lui indiqua Maldieu.

— Bien, fit Maldieu. Nous allons commencer par un petit topo pour mettre Chaldo au courant. Désolé d'avoir dû couper vos vacances. J'espère que mademoiselle Yang-Li ne l'a pas trop mal pris.

— Elle a compris que c'était pour le travail, dit Chaldo. Que se passe-t-il ?

— L'affaire Malchauzen repart, renseigna Vinol. Vous permettez monsieur ?

— Allez-y, acquiesça Maldieu.

— Nous avons reçu un tuyau sur l'emplacement de Mangemorts effectuant une mission pour Malgés. Le renseignement s'avérant exact, une action d'arrestation fut effectuée.

— J'en ai entendu parler, dit Pierrick. Trois prisonniers, n'est-ce pas ?

— Oui. Une conversation épiée nous a appris qu'ils cherchaient une famille avec pour seul indice une rune. Mes recherches dans ce domaine n'ont rien donné pour le moment. Jonas et Florence ont interrogé les Mangemorts toute la journée. L'un d'eux a craqué et a tout dit. Il cherchait une famille descendante de druides germains.

— Le Grimoire de Malchauzen traite de magie druidique ancienne. À défaut d'avoir le rituel par le grimoire, il le veut directement à la source.

— C'est ce que nous pensons.

— Nous devons retrouver cette famille avant les Mangemorts, décréta Maldieu. Nous avons sûrement un peu de temps avant qu'ils ne se rendent compte que leurs hommes ne répondent plus. Notre seul indice est malheureusement le même qu'eux : cette rune.

— Je peux la voir ? demanda Pierrick.

Franck tendit le papier à Pierrick. Ce dernier la regarda attentivement. Il était sûr de l'avoir déjà vu quelque part assez récemment. Mais où ? Sa mémoire revint en un éclair. Un dortoir étudiant. Une chambre d'adolescent. Plusieurs symboles runiques sur un bureau et même affichés sur un mur. Dont celui-ci. Il se souvenait où il l'avait déjà vue.

— Hans Friedrich, murmura-t-il. Cette rune était affichée sur le mur de la chambre de Hans Friedrich à Beauxbâtons.

— Mais bien sûr ! s'exclama Franck. J'aurais dû m'en souvenir. Je n'avais pas eu le temps d'étudier cette rune à l'époque parce que cette piste a été abandonnée avant que je ne planche dessus. Ce Hans Friedrich, c'est bien le petit copain de la sœur de Thomas ?

— Oui. Il doit avoir fait sa rentrée à Beauxbâtons aujourd'hui.

— Donc il doit être en sécurité, dit Maldieu. Malgés n'oserait pas s'attaquer à l'Académie. Marus, contactez Beauxbâtons et vérifiez que Friedrich y soit bien arrivé.

— Tout de suite, acquiesça Jonas.

— Vinol, trouvez tout ce que vous pouvez sur la famille Friedrich. Je veux absolument tout à commencer par leur adresse. Dès que vous avez cette info, Chaldo, vous vous y rendez et vous les ramenez.

— Ça devrait être rapide, j'avais fait des recherches sur eux en avril, dit Vinol.

L'après-midi passa très vite à Beauxbâtons. Les élèves s'étaient tous dépêchés de ranger leurs affaires plus ou moins bien pour pouvoir profiter tranquillement une dernière fois du soleil. Aujourd'hui, personne ne parla des cours. Le sujet principal des discussions fut les vacances maintenant terminées. Des amis se

retrouvaient. Des amoureux tentaient de rattraper les deux mois de séparation. Si certains couples se contentèrent de trouver un coin d'herbe pour s'allonger, s'embrasser ou être tranquilles, d'autres avaient carrément disparu, se cachant dans des endroits où personne ne pourrait assister à leurs retrouvailles.

Le soir, c'était le traditionnel dîner de début d'année. Le professeur Zabulon Tréveune souhaite la bienvenue aux nouveaux et bon retour aux autres. Il présente l'équipe pédagogique. Elle n'avait pas changé depuis juin dernier, mis à part le retour de François Garde à son poste. Laura sourit en direction de la table professorale quand vint le tour de Thomas d'être présenté. Elle ne remarqua même pas que certaines têtes s'étaient tournées vers elle pour voir sa réaction, voulant sûrement vérifier l'information sur son lien de parenté avec le professeur de défense contre les forces du mal.

Après avoir passé la journée au soleil, les élèves mangèrent avec appétit. Beaucoup continuaient des conversations commencées dans l'après-midi. Hans et Laura étaient côte à côte. Une fille du même âge que Laura se tourna vers elle. Elle arborait une chevelure rousse réunie en une longue queue de cheval.

— J'ai entendu une rumeur à ton sujet Laura, fit la rousse.

— Si c'est par rapport au professeur Zimong, eh bien oui : c'est mon frère, avoua-t-elle consciente que ça ne servirait à rien de nier.

— Je vois.

— Pour être précis, il est mon demi-frère.

— C'est pour ça que tu n'étais pas dans le train ce matin. Tu aurais dû voir Hans, on aurait dit un enfant perdu sans toi. Heureusement, j'étais là pour lui tenir compagnie.

— Ah oui, fit Laura en se tournant suspicieusement vers son petit ami.

Hans prit une expression innocente.

Laura connaissait Jessica Keller depuis leur première année. Elle s'était mise à fréquenter des filles plus âgées comme Angelina Armose à peine le mois d'octobre de son arrivée à Beauxbâtons commencé. Des filles à la réputation de nymphomane bien établie. Rapidement, des rumeurs se mirent à circuler sur elle. Elle aurait masturbé des garçons dès Noël et aurait même effectué sa première fellation le soir du Premier de l'an. Certains n'hésitent pas à dire

qu'elle a perdu sa virginité en deuxième année, offerte par ses « amies » à un professeur. On n'a jamais su lequel. Ce qui était sûr, c'est qu'elle était devenue une vraie nymphomane. Participant à de véritables orgies avec les membres de l'équipe de Quidditch des Anges des Ténèbres.

Le reste du dîner fut assez silencieux entre Laura et Hans. Une fois que Tréveune demanda aux élèves de retourner à leurs dortoirs, Hans rattrapa sa petite amie qui quittait rapidement la Grande Salle et la tira par le bras dans un couloir désert.

— Pourquoi tu n'as plus rien dit du dîner ? fit-il. Tu n'as tout de même pas cru que j'ai couché avec Jessica Keller ?

— Bien, tu n'avais pas l'air très fâché que je ne t'aie pas prévenu pour ce matin.

— Parce que j'ai tout de suite pensé à Thomas. Que j'ai eu peur un instant, je le reconnais. Qu'elle m'ait tenue compagnie, je le reconnais. Qu'elle m'ait fait du rentre-dedans, je le reconnais aussi. Mais je l'ai repoussée. Tu ne me fais pas confiance ?

— Si, bien sûr. Mais j'ai eu peur quand elle m'a dit qu'elle t'avait tenu compagnie.

— Il n'y a que toi que j'aime. Il n'y a qu'avec toi que je ferai l'amour. Quand on sera prêt.

— Merci, chuchota-t-elle en l'embrassant.

Il fallut plusieurs heures pour retrouver le dossier d'archive concernant la recherche effectuée sur la famille Friedrich en avril dernier. Vinol ne comprit pas pourquoi. Lui si minutieux dans son travail et ses classements. Quelqu'un l'avait peut-être bougé par erreur. Mais même le sortilège d'attraction ne l'avait pas fait venir. Ils le retrouvèrent coincé sous une caisse. Faire une demande d'informations au Département d'Enregistrement Citoyen aurait pris au moins jusqu'au lendemain.

Dès l'adresse connue, Pierrick Chaldo partit à l'aide d'un portoloïn. Il apparut dans un champ de Lorraine. Un champ de hautes herbes en jachère depuis pas mal d'années. Au loin, une maison de bois se dressait dans la nuit noire. La lune ne se montrerait pas ce soir. Les seules lumières qui éclairaient les pas du Corbeau étaient celles des étoiles et du crâne verdâtre qui flottait au-dessus de la

LE CORBEAU II

maison. Pierrick pressa le pas, sachant pourtant très bien ce qu'il découvrirait. La Marque des Ténèbres n'apparaissait qu'en cas de meurtre.

Les Mangemorts avaient de nouveau tué...

VI - Protégez-le

Pierrick Chaldo s'approcha précautionneusement de la maison. La porte d'entrée avait volé en éclat. La baguette à la main, le Corbeau entra. Tous ses sens étaient en éveil. Des traces de lutte marquaient chaque pièce. Des meubles avaient été fracassés contre les murs ou détruits par un quelconque sortilège. Des brûlures de maléfices noircissaient les parois par endroit. Le rez-de-chaussée ne comportait aucun corps.

Avec toujours autant de suspicion, Pierrick monta au premier étage. Suivant les traces de combat, il entra dans une chambre qui, d'après la taille et les meubles, devait être la chambre parentale. Une vraie tuerie. Sur le lit, les bras en croix attachés aux montants, le chef de famille gisait, les yeux exorbités et la bouche ouverte. Ses bras et ses jambes étaient étrangement distendus. Les Mangemorts l'avaient écartelé pour le faire parler. Voyant que ça ne marchait pas, ils avaient opté pour une autre méthode.

Au pied du lit, telles deux poupées de chiffons désarticulées, se trouvaient les corps d'une femme de cinquante ans et d'une fillette de six ans à peine. Leur mort n'avait pas été douloureuse. Tuées par l'Avada Kedavra. Pierrick devinait l'identité de l'assassin : Kylian Névriss. Un de ses jeux favoris était de demander à ses victimes dans quel ordre tuer leurs proches. Une torture souvent plus cruelle que la simple douleur physique.

Il n'y avait plus rien à faire pour eux. Pierrick espérait juste que le Mangemort aux yeux violets n'avait pas obtenu ce qu'il était venu chercher. Si c'était le cas, il faudrait attaquer vite. Mais attaquer où ? Si par contre, il n'avait rien obtenu, alors il faudrait protéger le dernier membre de la famille : Hans Friedrich. Pierrick agita sa baguette, faisant surgir un oiseau d'argent qui s'envola loin de la maison.

Quelques instants plus tard, Jonas Marus et Franck Vinol arrivèrent. L'analyste commença son travail sans faire de commentaire, prenant des images à l'aide d'une sphère de cristal. Alors qu'il effectuait l'analyse de la scène de crime, les deux chasseurs de la section spéciale allèrent explorer le reste de la maison. Mis à part les traces dues au combat, rien ne différenciait

cette maison d'une autre. Les photos qui avaient survécu aux maléfices continuaient à s'animer dans leur cadre. Elles montraient une famille heureuse, des parents souriants, des enfants rieurs. Pierrick reconnut Hans Friedrich à différents âges sur certaines. Laura Jiraud apparaissait sur d'autres, souriante et heureuse au bras de son petit ami.

Il y avait encore quelques mois, ce genre de découverte n'aurait pas touché le Corbeau. Mais maintenant que son âme recommençait à soupirer d'amour et de sentiments, il ressentait toute la tristesse qu'allait engendrer ce malheur comme la sienne.

Alors que Jonas redescendait au rez-de-chaussée, Pierrick entra dans une chambre au hasard. Ce devait être la chambre de la petite fille. Une chambre de petite fille comme une autre. Les murs étaient peints d'un rose pastel clair. Sur les étagères, des livres d'images animées s'alignaient. Des jouets, comme des poupées, entouraient une maison de bois verte. Le lit était défait, les draps rabattus sur un des montants. La fillette devait dormir au moment de l'attaque. Sa mère avait dû venir la chercher pour tenter de la mettre à l'abri. Peine perdue. Ils n'avaient même pas eu la possibilité de transplaner. Chaldo savait Névriss assez habile pour lancer un sortilège anti-transplanage avec aisance. Ou alors, madame Friedrich n'avait tout simplement pas sa baguette.

Pierrick entra dans une autre chambre. Cette fois-ci, il n'y avait pas vraiment de trace de lutte. La chambre avait visiblement juste été ouverte violemment. Mais voyant qu'elle était vide, les Mangemorts s'étaient retirés. C'était la chambre de Hans Friedrich. La décoration était plutôt sobre. Seules quelques photos encadrées égayaient les murs et certains meubles comme le bureau ou la table de nuit. Ces photos représentaient Hans avec sa famille ou Laura. Celle de la table de nuit les représentait en train de s'embrasser tendrement. Comment allait-il lui apprendre la mort de toute sa famille ?

Une équipe IRIA arriva pour aider Franck. Ils travaillèrent toute la nuit, passant la maison au peigne fin. Quand le matin pointa ses rayons à l'est, Pierrick, Franck et Jonas retournèrent au Ministère. Ils allèrent tous les trois dans le bureau de Maldieu. Suzanne Janis, la chef de la section S était présente.

— Klaus Friedrich a été torturé avant sa mort, exposa Franck. D'abord physiquement, puis moralement. Sa femme puis sa fille ont

été tuées sous ses yeux. Il n'y a aucun moyen de savoir s'il leur a dit ce qu'ils voulaient savoir. Rien dans la maison ne laissait penser que les Friedrich étaient une famille descendante des druides germains.

— Je vois. Nous avons donc deux possibilités. Soit ils connaissent le procédé du rituel et vont le mettre en œuvre dès qu'ils le pourront. Soit ils ne savent toujours rien et vont s'en prendre au dernier Friedrich. Il est bien à Beauxbâtons. Nous allons devoir agir sur ces deux cas. Vinol, continuer de faire des recherches sur les Allemands s'étant installés en France lors de la chasse aux druides des années cinquante. Nous devons identifier les autres familles pouvant potentiellement devenir des victimes des mages noirs. Marus, vous remuez ciel et terre s'il le faut, mais il faut que nous sachions où se cachent les Mangemorts au plus vite. Chaldo, vous allez à Beauxbâtons. Protégez Hans Friedrich. Vous connaissez le terrain. Faites appel à François Garde ou à votre ami Thomas Zimong s'il le faut.

— Bien monsieur, acquiesça Pierrick en sortant à la suite de Jonas et Franck.

— Qu'est-ce qui se passe à votre avis Charles ? questionna Suzanne Janis une fois la porte refermée.

— Je crains, ma chère Suzanne, que Malgés n'ait décidé de plier le Ministère à sa volonté. Et après, jusqu'où ira son ambition ? Loin, j'en ai peur.

— Autre chose vous fait peur, n'est-ce pas ?

— Vous êtes toujours aussi fine. Je crains que cette menace ne soit pas la pire. Mais j'ignore d'où viendra le coup le plus dur.

Malgés ne hurla pas de rage quand il apprit que Névriss revenait sans les informations qu'il devait extirper des Friedrich. Il ne hurlait jamais, mais sa rage se faisait sentir dans sa voix essoufflée.

Klaus Friedrich ignorait tout des rituels de ses ancêtres. Il se savait descendant des anciens druides germains mais n'en connaissait pas les arcanes. Il n'avait jamais étudié les anciens textes runiques. Pourtant, il avait conservé le manuscrit, recueil de leur héritage et de leur savoir durant toute sa vie, le recevant de son père. Mais pas une fois il ne l'avait ouvert. Cet héritage avait poussé sa famille à se cacher durant des siècles, les forçant à changer de nom. Ils avaient

oublié leur ancien nom avec les siècles. Maintenant, ils étaient les Friedrich.

Juste après avoir tué sa femme sous ses yeux incrédules, Névriss avait demandé à Klaus Friedrich où était ce manuscrit. Névriss menaçait maintenant sa fille. Elle pleurait toutes les larmes de son corps tellement elle avait peur. Et c'est en espérant qu'enfin le calvaire s'arrêterait qu'il avoua que son fils aîné, Hans, avait emmené l'ouvrage avec lui. Le jeune homme s'intéressait beaucoup à ce sujet. Et cela faisait des années qu'il emmenait le manuscrit avec lui à Beauxbâtons et l'y étudiait avec ferveur.

Névriss avait souri. Et s'en se défaire de ce sourire, il tua la fillette d'un éclair vert.

— NON ! avait hurlé le père déchiré par la peine, la rage et la peur.

— Si, avait dit tout simplement Névriss en tournant sa baguette vers lui.

Malgéus réfléchit. Il ne pouvait agir impunément à l'Académie de Magie Beauxbâtons. L'endroit grouillait de sorciers extrêmement compétents. Les professeurs n'étaient pas des sorciers médiocres. Zabulon Tréveune a toujours été réputé pour sa maîtrise largement au-dessus de la moyenne. Il y avait aussi François Garde, un ancien chasseur de la section S a la réputation de véritable guerrier. Malgré les années, le sous-estimer serait une erreur fatale. Et puis, un autre professeur n'était pas à prendre à la légère. Le nouveau professeur de Défense contre les Forces du Mal : Thomas Zimong, un fils du peuple Dragoniar, un expert en combat. Et pourtant, il devait agir. Il était trop proche de la réussite pour abandonner.

Malgéus se tourna vers Névriss au bout de longues minutes de réflexion. Il n'y avait qu'une seule solution. Il ne devait pas hésiter.

Le matin se levait quand Bruno Hidalgo eut la surprise de trouver Pierrick Chaldo devant les grilles de l'Académie de Magie Beauxbâtons. Sans hésitation, il lui ouvrit.

— Monsieur Chaldo ! s'exclama-t-il. Que faites-vous là ?

— Une affaire importante. D'autres gens sont-ils venus avant moi ?

— Non, vous êtes le premier. Qu'est-ce qui se passe ?

— Si d'autres arrivent, qui qu'ils soient, ne les laissez pas entrer. Considérez-vous en alerte code orange.

Hidalgo blêmit. Le système d'alerte adopté par les différents Ministère de la Magie à travers le monde comportait plusieurs niveaux. Les quatre plus hauts niveaux étaient symbolisés par les couleurs jaune (attaque Mangemort du côté moldu), orange (dans un lieu secret de la communauté magique), rouge (au Ministère) et noir, le code qui implique la révélation de l'existence du monde des sorciers aux Moldus. Le concierge était formé à ce genre de cas. Il connaissait la procédure.

Pierrick Chaldo prit immédiatement la direction du bureau du directeur. Sur le chemin, il croisa plusieurs élèves qui le reconnurent et se retournèrent en chuchotant. La rumeur se répandit jusqu'à la Grande Salle où le petit-déjeuner était servi.

Laura y était au petit soin pour Hans, tenant à se faire pardonner de son attitude de la veille. Hans en profitait un peu en souriant. À la table des professeurs, Thomas mangeait ses tartines tout en étudiant son emploi du temps.

— T'es sûr ? fit un élève passant à côté de la table de Laura et Hans.

— Je l'ai vu comme je te vois, lui répondit son ami. C'était le chasseur qui était là l'année dernière. Comment il s'appelle déjà ? Dochal ?

— Non, ça, c'est le nom qu'il avait pris pour s'infiltrer. C'était...

— Chaldo, lança Laura. Pierrick Chaldo ! Il est là ?

— Il allait vers le bureau du directeur.

— C'est bizarre, dit Laura en se tournant vers Hans. Pourquoi il serait revenu ?

— Je ne sais pas, répondit Hans. Mais quand un chasseur comme lui se déplace, ce n'est pas pour une visite de politesse. Tu devrais peut-être prévenir ton frère.

— J'y vais.

Laura se leva et se précipita vers la table des professeurs. Elle dit quelques mots à Thomas. Ce dernier se leva immédiatement et quitta la salle.

— Monsieur Chaldo, c'est un plaisir de vous revoir.

Zabulon Tréveune était un petit sexagénaire au crâne dégarni avec juste quelques cheveux blancs en corolle. Deux yeux marron étaient cloisonnés derrière des lunettes carrées.

— Qu'est-ce qui vous ramène à Beauxbâtons ?

— Une terrible affaire, professeur, répondit sombrement le Corbeau.

— Votre voix m'inquiète. Je vous écoute.

— Hans Friedrich, je dois lui parler de toute urgence et seul à seul.

— Il ne devrait pas y avoir de problème. Mais je dois en référer à son père.

— Il est majeur.

— C'est vrai, mais tant qu'il est élève ici, je suis en droit de savoir de quoi vous voulez lui parler. Même si c'est une affaire anti mage noir, vous savez que vous pouvez compter sur ma discrétion.

— Je sais. Hans Friedrich doit être intensément surveillé pour sa sécurité.

— Vous m'inquiétez.

— Vous connaissez Malgésus ?

— Le maître des Mangemorts français. Oui. Pour vous dire la vérité, j'ai même fait mes études avec lui. Il était très doué. Dommage qu'il ait mal tourné.

— Il s'intéresse à Hans Friedrich.

— Pourquoi ?

— Il est le dernier d'une lignée descendante de druides germaines. Il se pourrait qu'il ait des connaissances pouvant servir les desseins de Malgésus.

— Vous avez dit le dernier ?

— Les parents de Hans Friedrich, ainsi que sa petite sœur ont été assassinés cette nuit.

— Assassinés, répéta Tréveune sous le choc de la nouvelle.

— Nous ignorons si Malgésus a obtenu les renseignements qu'il désirait. Un de mes collègues essaye de le débusquer. J'ai reçu l'ordre de m'assurer que Hans Friedrich soit en sécurité.

— Malgésus n'oserait jamais attaquer l'Académie.

— S'il le faisait quand même, j'emmènerais Hans Friedrich ailleurs. Vous me comprenez ?

— Oui. Bien sûr. Et quand comptez-vous lui dire pour sa famille ?

— Pour l'instant, il vaut mieux qu'il l'ignore. Je souhaiterais que vous ne disiez rien aux autres professeurs. Seuls François Garde et Thomas Zimong seront au courant.

— Pourquoi ?

— Parce que j'ai confiance en eux, et qu'ils sont capables de le protéger. Je vous laisse maintenant.

Pierrick ressortit du bureau de Tréveune. Il fut interpellé par une voix familière. Thomas s'approcha de lui. Il ne souriait pas. Il savait que le Corbeau devait être là pour le travail.

— Qu'est-ce qui t'amène ? demanda-t-il directement.

— Je vais tout te dire, promet Pierrick. Parce que je vais avoir besoin de ton aide. Allons trouver Garde.

Garde était dans son bureau. Il allait se lever pour prendre son petit-déjeuner quand quelqu'un frappa à sa porte. Il eut la surprise de voir Pierrick Chaldo et Thomas Zimong entrer. Au regard du Corbeau, il savait que c'était une affaire grave qui l'amenait.

Après les courtes politesses, Pierrick expliqua la situation. Quand il en vint à parler de la famille de Hans Friedrich, Thomas se leva d'un bond :

— Quoi !? Mais que cherchaient-ils ?

Pierrick continua ses explications. Thomas savait que cette nouvelle allait non seulement attrister Hans mais également Laura. Comment les Mangemorts pouvaient-ils faire ça ?

— Nous devons protéger Hans Friedrich, dit Pierrick. Pour le moment, il vaut mieux qu'il ignore ce qui s'est passé.

— Quoi ! s'exclama Thomas. Tu veux lui cacher la mort de ses parents et de sa sœur ?

— Il le faut. Tu le connais un peu plus que moi. Tu sais ce qu'il fera s'il l'apprend. Il n'est pas du genre à rester en place dans ce cas-là.

— Et il aurait bien raison. Il est en droit de réclamer vengeance.

— En droit, oui. Capable, non. Il ne doit pas se laisser emporter par la haine.

— Tu ne peux pas te mettre à sa place.

— Non. Je n'en ai pas besoin. J'ai été à sa place. J'ai vu mes parents morts et j'ai vu la fille que j'aimais mourir dans mes bras. Et après, je les ai tous tués. Tous les soldats moldus qui étaient devant moi et ceux qui venaient. Tous, jusqu'au dernier. Après, je n'ai rien ressenti, à part du vide. Mes parents, Su, ils étaient toujours morts. Je me suis vengé. Mais je n'ai remarqué qu'il y a peu de temps qu'en fait, j'étais déjà mort. J'étais mort en même temps que Su. Il m'a fallu quatre ans et que je rencontre Chun pour me remettre à vivre. Je ne veux pas que Hans vive la même chose. Il a toujours Laura à ses côtés.

— Je comprends, se résigna Thomas. Que veux-tu que nous fassions ?

— Veillez sur lui. Je reste également.

Durant toute la journée, Thomas et François gardèrent un œil discrètement sur Hans Friedrich. Pierrick surveilla le domaine de l'Académie depuis le ciel sous sa forme de corbeau. La journée se passa comme n'importe quelle autre. Et le soir tomba lourdement sur l'école de sorcellerie.

Le village de Ferblanc était connu pour ses bijouteries. Il était surtout le village sorcier entourant le domaine académique le plus isolé, caché au cœur d'une forêt seulement habitée par quelques lutins s'amusant à déplacer les arbres comme bon leur semblaient. Ce qui rendait difficile d'y aller autrement que par transplanage ou cheminée. Le seul chemin balisé menait à l'Académie Beauxbâtons.

Il devait être minuit quand des bruits de fouet claquant dans l'obscurité résonnèrent sur la place du village. Une dizaine de sorciers vêtus de noir se dressaient maintenant devant la fontaine d'argent. Ses yeux violets luisant sous la lumière de la lune naissante, Kylian Névriss prit la tête de la petite troupe pour arpenter le chemin menant à l'école.

Une fois la forêt passée, la silhouette du palais se découpait sur le ciel moucheté d'étoiles...

VII - Bataille silencieuse

Pierrick avait repris sa forme humaine. Il était assis sur le toit de la plus haute tour du palais. Il regardait les étoiles et la lune en croissant en pensant à Chun. Il aimerait tellement être auprès d'elle ce soir. Ils devaient passer des vacances romantiques seul à seul. Leurs premières vacances ensemble. Pierrick ne se posait pas la question de savoir s'ils étaient faits pour être ensemble. Il le savait. Il n'en avait aucun doute. Il n'avait plus été aussi sûr de ses sentiments depuis Su. Comment réagirait la jeune fille depuis la Mort ? Pierrick ne put s'empêcher de penser qu'elle devait sourire de le voir reprendre le chemin du bonheur.

Un frôlement le tira de sa rêverie. Pierrick se releva d'un bond en sortant sa baguette. Il la pointa sur la silhouette qui se dressait devant lui. Cette dernière leva immédiatement les mains en l'air en signe de reddition.

— Ne tire pas ! Je me rends ! s'exclama la silhouette.

— Yann Firvel, fit Pierrick en reconnaissant la voix. Que viens-tu faire ici ?

— Je suis venu te rendre une petite visite amicale.

— Sérieusement.

— Je suis au courant pour les Friedrich. Je peux t'aider.

— Je ne suis pas vraiment surpris que tu saches. Mais je ne pense pas te faire confiance pour quoi que ce soit.

— Je t'ai tout de même dit pour le Prêtre.

— D'ailleurs que lui est-il arrivé ? Je ne l'ai plus revu depuis l'affaire des vampires¹.

— Il a pris sa retraite. Définitivement.

— Je vois. Et que proposes-tu de faire maintenant ?

— Je peux trouver une planque que les Mangemorts de Malgêus ne trouveront pas. Hans Friedrich y sera en sécurité.

— Quel est l'intérêt de tes patrons ? Peu importe qui ils sont.

¹ Voir « Livre III Ténèbres Écarlates ».

— Ils ne sont pas vraiment au courant. J'ai compris que je devais me méfier d'eux depuis qu'ils ont envoyé le Prêtre.

— Et tu me fais confiance ?

— Plus qu'à eux déjà.

— Et bien moi pas.

— Je te comprends. Au fait, en venant, j'ai vu une dizaine d'individus suspects se dirigeant par ici depuis Ferblanc. Leur chef avait des yeux violets.

— Névris.

— Tu ne me fais peut-être pas confiance. Mais je vais quand même t'apporter mon aide. Même toi, tu ne peux pas être partout à la fois.

Les Mangemorts se présentèrent à la grille d'entrée du domaine. Le sortilège de détection prévint tout de suite Bruno Hidalgo qui vint voir qui pouvait bien venir à une heure aussi tardive. En raison de la mise en alerte de Chaldo, il garda sa baguette dans sa main, la cachant dans son dos. Quand il s'arrêta au niveau de la grille, il ne vit qu'un seul homme. Sous l'ombre des colonnes supportant la grille, son visage resta dissimulé.

— Qui êtes-vous ? questionna le concierge en restant à bonne distance.

— Je suis du Département des Chasseurs, répondit l'inconnu. Je dois m'entretenir de toute urgence avec monsieur le directeur.

— Un chasseur ?

— Un des élèves est en danger.

— Mais il y a déjà un chasseur ici.

L'inconnu resta silencieux deux secondes.

— Je sais. Il y a des éléments nouveaux et je dois lui en faire part.

— À qui ?

— Au chasseur qui est là.

— Savez-vous qui c'est ? demanda Bruno, de plus en plus suspicieux.

— Et vous, savez-vous que le venin du scorpion jaune peut foudroyer un cheval en un instant ?

— Quoi ?

Bruno Hidalgo ne put rien ajouter de plus. Il s'effondra après avoir senti une horrible brûlure au niveau de sa cheville. Les yeux et la bouche grands ouverts, son cœur s'était arrêté de battre. Près de lui, un scorpion jaune se rapprocha de la grille. Il se transforma en un homme. Timothée Arak. Le jeune homme sortit sa baguette et ouvrit la grille. Les autres Mangemorts surgirent de l'ombre et entrèrent à la suite de Névriss.

Névriss fit arrêter son groupe non loin de l'entrée du palais. Il scruta la moindre parcelle de mur, la moindre fenêtre qu'il pouvait voir.

— Il y a un chasseur, dit-il calmement. Et n'oubliez pas qu'il y a les professeurs. En particulier, Garde, Zimong et Tréveune, même s'il n'est pas vraiment un combattant. Retrouvez Hans Friedrich. Il nous le faut vivant.

Les Mangemorts se dirigèrent vers les dortoirs. Les couloirs étaient déserts. Tout était calme. Trop calme au goût de Timothée Arak. La main de certains de ses acolytes était si crispée sur leur baguette que les jointures de leurs doigts en étaient blanches. Ce silence était trop intense. Même les insectes et les oiseaux de nuit s'étaient tus.

Soudain, des ombres surgirent comme autant de diables de leurs boîtes. Des éclairs de stupéfaction fusèrent de tous les côtés. Les Mangemorts reculèrent sous l'attaque et se mirent à couvert à l'angle d'un mur.

— Ils nous attendaient, fit un Mangemort.

— Oui, nous vous attendions, lança une voix derrière eux.

Un homme se dressait dans le couloir. Il ne tenait pas une baguette mais un sabre à lame large et lourde. Il se jeta sur les ennemis d'un bond. Il frappa de tous les côtés, les assommant les uns après les autres. Malgré l'obscurité, ses coups étaient d'une précision indiscutable. Le tranchant de son sabre ne coupa pas les chairs mais brisa plusieurs baguettes. Ceux qui s'enfuirent tombèrent sur les deux autres.

Deux malfrats repèrent une porte et s'y précipitèrent pour échapper aux coups. Peine perdue. Quand ils l'ouvrirent, ils tombèrent sur Yann Firvel qui les attendait. Il sourit et frappa le plus proche d'un crochet en pleine mâchoire enchaîné avec un coup de

genou sauté à la pointe du menton. Le second recula en tendant sa baguette.

— Stupéfix ! cria-t-il.

L'éclair rouge frôla l'épaule de Firvel qui s'était fendu pour l'esquiver. De sa position ramassée, il sauta et frappa de deux coups de pied en pleine tête en se retournant au milieu du saut. L'ennemi alla percuter le mur et resta au sol.

Les trois autres défenseurs s'approchèrent. Le regard de François Garde passa sur les deux Mangemorts que Firvel avait mis hors combat.

— Pas mal, dit-il. Qui êtes-vous ?

— C'est un allié, répondit Pierrick Chaldo. Pour l'instant.

— Je m'appelle Yann Firvel, se présenta-t-il.

— Pourquoi ne pas avoir sorti votre baguette ? questionna Garde.

— Je ne pouvais pas.

— On ne se serait pas déjà vu, fit Thomas.

— Peut-être.

— Ce n'est pas le moment de parler de ça, arrêta Pierrick. Connaissant Névriss, ces hommes n'étaient qu'une diversion. Il se fout des pertes tant que son objectif est atteint. Il doit être aux dortoirs.

Les quatre défenseurs se mirent à courir en direction des dortoirs.

Du coin sombre où il s'était caché, un scorpion jaune sortit. Timothée Arak avait profité du combat pour se cacher. Il était le seul que Névriss avait mis au courant pour la diversion. Maintenant, sa véritable mission pouvait commencer. Il réveilla tous ses complices. Il les entraîna vers les dortoirs. Leur rôle était d'occuper les défenseurs pendant que Kylian Névriss enlevait le garçon. Il fallait faire vite et être discret dans l'approche.

Kylian Névriss sortit de la loge de la gardienne des dortoirs. Derrière lui, le corps sans vie de la vieille femme gisait sur le parquet. Il savait dans quelle chambre logeait Hans Friedrich. Sans un bruit, il se rendit jusqu'à la porte. Son sortilège de déverrouillage ne fit qu'un léger cliquetis. Il entra à pas feutrés. Il repéra le coin occupé par le descendant des druides à sa décoration faite de feuilles couvertes de runes ancestrales. L'une de ces feuilles fit sourire

Névriss. Un trait vertical, quatre chevrons par paire s'opposantes. Avait-il compris que cette rune était le symbole ancestral de sa famille ?

La baguette à la main, Névriss s'approcha du lit. Il reconnut le jeune homme qu'il avait vu sur les photos chez lui. Il allait le mettre sous imperium quand la porte s'ouvrit à la volée laissant entrer un homme habillé de noir. Ce dernier sauta le pied en avant pour repousser le Mangemort loin du lit de Friedrich. Névriss fut projeté dans l'armoire dont la porte se fracassa sous le choc. Le bruit réveilla les quatre occupants de la chambre.

— Sortez ! ordonna Pierrick Chaldo sans lâcher des yeux Névriss.

Trois garçons s'exécutèrent sans se poser de questions. Hans se leva mais au moment où il allait courir vers la porte, Névriss tendit sa baguette vers lui et l'attira à lui en utilisant le sortilège accio. L'éclair rouge de l'expelliarmus lancé par Chaldo fusa vers sa baguette mais avec une rapidité époustouflante, Névriss dressa un bouclier pour le contrer.

— Pierrick Chaldo, fit Névriss. J'aurais dû me douter que cette vieille carne de Maldieu enverrait son meilleur homme. Comment vas-tu depuis la dernière fois ?

— Ça ira bien mieux quand tu seras en prison ou mort, répondit Pierrick.

— Le Corbeau, le Messenger de la Mort, l'Ombre qui combat les Ténébres. On t'appelle de beaucoup de façon dans le microcosme des mages noirs. Certains disent que tu basculeras bientôt de notre côté.

— Il ne sera pas comme toi, Kylian, lança Garde en entrant.

— François Garde. C'est un plaisir de te revoir. Comment va Suzanne ?

— Elle ira mieux une fois qu'elle t'aura tué. Mais je sais qu'elle ne m'en voudra pas de le faire à sa place.

— Elle m'en veut donc toujours pour sa sœur. J'aurais peut-être dû l'épouser avant de la tuer.

— Lâche ce gamin.

— Mon maître a besoin de lui. Donc, messieurs, je vous dis, au revoir.

— Sûrement pas ! s'écria Thomas en entrant.

Il bondit vers Névrís le pied en avant. Surpris par la soudaineté de l'attaque, le sorcier aux yeux violets dut esquiver rapidement en lâchant sa proie. Thomas se plaça immédiatement entre lui et Hans.

— Hans, va vers Pierrick et Garde, ordonna Thomas sans lâcher des yeux Névrís.

Hans se déplaça à tâtons, ne voulant pas être repris par le Mangemort. Il récupéra sa baguette dans sa table de nuit. Névrís ne le regardait plus mais il sentait son esprit tendu vers lui. Le Mangemort fixait Thomas dans ses yeux dorés avouant ses origines dragoniaires, sa baguette devant lui, prête à servir. La garde de Thomas était particulière. Ses mains ouvertes, ses paumes faces vers l'adversaire. La main arrière, doigts vers le bas au niveau de l'abdomen. La main avant devant à hauteur de l'épaule, doigts vers le haut. Le dragoniar était prêt à frapper comme à envoyer des sortilèges.

Hans atteignit Pierrick et passa derrière lui. Garde le prit par l'épaule et le tira dans le couloir. Le chasseur et le professeur de défense contre les forces du mal restèrent seuls avec Névrís. Pierrick ne cillait pas en fixant le Mangemort aux yeux violets.

Des yeux violets. Signe d'une trop grande consommation passée de potion de Puissance. Cette potion connu pour s'attaquer à l'esprit autant qu'elle renforce le corps et le flux magique. À une époque, Névrís devait vraiment se sentir inférieur pour en prendre. Et il n'a plus pu s'en passer jusqu'à ce qu'elle lui ronge totalement l'esprit, comme une drogue qui ne tue pas le corps.

Les yeux violets de Névrís croisèrent ceux noirs du Corbeau. Son regard inexpressif et glacial était toujours impressionnant. Même pour le Mangemort. Si jeune et déjà l'âme si emplie de ténèbres. Il savait pourquoi. Il en savait plus sur le Corbeau que le Corbeau lui-même. Il savait ce qu'il était réellement. Il était sûr qu'il suffirait d'un rien pour que ce chasseur passe de l'autre côté de la barrière. Un rien. La vérité peut-être.

— Qu'est-ce que Malgéus attend de Friedrich ? interrogea Pierrick.

— Me crois-tu assez idiot pour te le dire ? répliqua Névrís. Je ne suis pas comme les imbéciles que vous avez arrêtés.

— Nous savons que cela à un rapport avec le Grimoire de Malchauzen.

— Vous êtes malin, mais pas assez. Ce grimoire est entre les mains d'un ennemi plus redoutable encore que mon maître. Du moins pour l'instant.

— Qui ça ?

— Tu ne le connais pas ? C'est étrange. Demande donc à Garde ou à Maldieu qu'il te parle de Janus.

Garde et Friedrich couraient dans les couloirs. Garde commençait à ressentir le poids des années. Par le passé, il pouvait courir des kilomètres sans ralentir. Mais le temps avait passé, et contre lui, on ne pouvait définitivement rien faire. Garde s'arrêta, totalement essoufflé et victime d'un point de côté. Hans vint le soutenir.

Tout d'un coup, le visage de Garde se figea. Il leva sa baguette en même temps que le regard.

— Cours, dit-il à Hans.

L'adolescent, attiré par un bruit derrière lui, se retourna pour découvrir plusieurs individus en robe noire. Ils étaient encerclés. Impossible de fuir.

Timothée Arak s'avança, la baguette levée. Garde n'avait pas encore récupéré de sa course. Il n'eut pas le temps de lancer le moindre maléfice, Timothée lui arracha la baguette des mains d'une clé de poignet et le projeta en arrière d'un coup de pied latéral au torse. Le vieux professeur s'affala face contre terre. Hans tendit sa baguette mais un expelliarmus lancé par un autre Mangemort le désarma. Il recula contre le mur.

— Suis-nous sans faire d'histoire, fit Arak.

— Tu vas voir si on ne va pas faire d'histoire Arak ! lança Garde en se relevant.

L'ancien chasseur attaqua sans sortir la moindre arme. Il se débarrassa d'un ennemi en le frappant d'un crochet à l'angle de la mâchoire. Un autre fit un moulinet avec sa baguette mais avant de finir son mouvement, Garde entra au contact et lui percuta la mâchoire d'un coup de coude avant d'enchaîner avec un direct dans les nasaux. Garde allait s'occuper d'un troisième quand plusieurs éclairs de stupéfixion le touchèrent en divers endroits. Il s'effondra.

Le sortilège du stupéfix n'était pas censé tuer, il ne faisait qu'assommer. Mais Hans savait qu'une trop grande dose de ce

maléfice au même moment pouvait avoir des effets désastreux, surtout si la victime était âgée. Timothée Arak ne perdit pas son temps en examinant Garde. Il en avait déjà perdu assez. Il se tourna directement vers Hans.

— Maintenant tu vas être obligé de venir, dit-il.

— Ça, je ne crois pas, fit une nouvelle voix.

Timothée crut qu'un groupe complet de la section AI leur tombait dessus. Et pourtant, le nouvel arrivant était seul et ne tenait pas de baguette. Il avait surgi de nulle part et frappait de tous les côtés avec une vitesse et une précision effroyable. Les éclairs surgissant des baguettes de ses acolytes ne firent que le frôler. Il crut d'abord que dans la panique, ses amis ne parvenaient pas à le viser mais il se rendit vite compte qu'il arrivait à éviter tous les maléfices, y compris ceux arrivant dans son dos. La plupart des Mangemorts tombèrent frappés par les sortilèges des autres. Il y eut même quelques avada kedavra. Trente secondes à peine après l'attaque, Timothée se retrouva seul face à Yann Firvel.

Firvel conservait un visage neutre mais Timothée fut sûr d'y voir un léger sourire presque imperceptible.

— Tu vas mourir, dit-il avec une froideur telle qu'Arak recula d'un pas en grelottant.

Timothée savait qu'il n'aurait pas l'avantage contre lui. Et pourtant, l'homme qui se trouvait en face de lui n'avait toujours pas sorti de baguette. Le morceau de bois que Timothée tenait dans sa main lui semblait étrangement obsolète face à lui.

Des bruits leur parvinrent de partout. Les portes des chambres s'ouvrirent. Le fracas du combat avait réveillé les étudiants. Arak profita de l'attroupement pour se transformer en scorpion et disparaître entre les jambes des écoliers. Firvel ne chercha pas à le suivre. Il se tourna vers Hans et l'empoigna.

— Viens avec moi, ordonna-t-il.

— Je ne vous connais pas, dit Hans.

— Tu as passé l'âge de ne pas accompagner les inconnus.

— Qui me dit que vous n'êtes pas un Mangemort d'un autre groupe qu'eux.

— Comment sais-tu que ce sont des Mangemorts ?

— La présence de Chaldo et cette marque sur leur bras.

Hans désignait le bras d'un des hommes gisant sur lequel se dessinait la Marque des Ténèbres, le signe de ralliement des Mangemorts. Firvel acquiesça et remonta sa manche.

— Tu vois, aucune marque, dit-il.

— Il existe des non-marqués.

— On n'a pas le temps pour tergiverser.

Le geste parut flou à Hans et ses condisciples qui observaient la scène en murmurant, mais il leur sembla que le bras de Firvel vint percuter le crâne de Friedrich. Le jeune homme s'écroula, retenu in extremis par Firvel. Sans effort apparent, il le hissa sur son épaule.

Il allait partir quand des élèves lui barrèrent la route.

— On ne vous laissera pas emmener Hans, prévint l'un d'eux.

— C'est beau la solidarité écolière, sourit Firvel. Mais là on n'a pas le temps.

Sans prendre le moindre élan malgré son fardeau, Firvel sauta au-dessus de la ligne d'élèves. Une fois de l'autre côté, il leur lança un petit sourire moqueur avant de se mettre à courir. Des élèves le prirent aussitôt en chasse mais même les plus rapides furent distancés rapidement.

VIII - Firvel vs Nevris

— Qui est Janus ?

La question du Corbeau ne surprit pas Névriss malgré l'impression qu'il souhaitait donner. Peu de gens, même parmi les Chasseurs, connaissaient l'obscur légende qui entourait son nom et encore moins ses actes. Il savait se cacher. Il savait agir dans l'ombre, prenant son temps pour obtenir ce qu'il voulait. Même Malgés ne pouvait imaginer son but ultime. Janus semblait vouloir plus que le simple pouvoir.

— Le pire ennemi que tu puisses imaginer, répondit Névriss. Même Voldemort n'a pas osé rechercher sa véritable identité et s'opposer directement à lui.

— Je ne suis pas Voldemort. Qui est-il ?

— Je ne sais pas.

— Tu mens.

Pierrick avait dit ça comme si c'était évident. Le ton de Névriss ne laissait pourtant pas entendre qu'il avait menti. D'ailleurs au lieu de prendre une expression coupable, il se contenta de sourire.

— Je dois maintenant partir, dit-il simplement.

Névriss, sans tourner le dos au chasseur et au professeur, se dirigea vers l'une des fenêtres de la chambre. Il détourna une demi-seconde sa baguette de ses deux ennemis pour ouvrir la fenêtre. Pierrick en profita pour lancer un stupéfix mais Névriss avait déjà plongé par l'ouverture. Pierrick allait le suivre quand Thomas l'arrêta.

— Pierrick, il faut retrouver Hans. C'est lui ta mission, pas ce Mangemort.

Le Corbeau faillit se jeter malgré tout. Mais il dut admettre que son ami avait raison. Il avait une mission définie. Le professeur et le chasseur se précipitèrent en dehors de la chambre.

Ils tombèrent rapidement sur un attroupement d'élèves dans le couloir. En les voyants arrivés, les adolescents s'écartèrent. Un élève se tenait agenouillé près de François Garde toujours inconscient. Autour, des Mangemorts gisaient. Thomas demanda ce qu'il s'était passé pendant que le chasseur examinait Garde. Le professeur de défense se pencha ensuite sur lui.

— D'après la description, c'est ton ami Firvel qui a emmené Hans après l'avoir assommé. Tu es sûr qu'on peut lui faire confiance ?

— Je ne sais pas, répondit le Corbeau. Mais on n'a pas trop le choix. Reste ici avec Garde et surveille ces Mangemorts. Envoie un élève prévenir Tréveune qu'il appelle Maldieu et qu'il envoie des AI les récupérer. Je vais retrouver Firvel et Hans.

Pierrick se releva et pointa sa baguette vers les intrus. Il agita sa baguette, lançant un maléfice de torpeur pour s'assurer qu'il ne se réveillerait pas. Puis il se mit à courir vers la sortie des dortoirs.

Yann Firvel courait dans le parc vers la sortie du domaine de Beauxbâtons. Hans Friedrich était toujours posé sur son épaule, plié en deux de part et d'autre de son corps. Il courait vite mais le parc était immense.

— Ils étaient obligés d'avoir une école aussi grande, pensa Firvel en souriant intérieurement.

Un regret germa dans son cœur : il aurait aimé venir étudier ici.

Il sentit une présence dans son dos et plongea au sol quand un éclair rouge fusa vers lui. Il se réceptionna sur ses pieds et se tourna vers la source du maléfice. Firvel reconnut au premier coup le Mangemort aux yeux violets et au teint blafard.

— Kylian Névriss, fit Firvel sur le ton de la conversation.

— On se connaît ? questionna Névriss.

— Pas personnellement.

— Qui es-tu ? Un chasseur ?

— Non. Je suis juste un ami de Chaldo. Enfin je crois.

— Peu importe. Je veux ce garçon.

— Je crois qu'on a un problème. Je ne compte pas vous le laisser.

— Et que comptes-tu faire ?

Firvel déposa Hans au sol sans lâcher des yeux Névriss. Il se releva et se déplaça lentement pour s'éloigner de l'adolescent tout en se rapprochant du Mangemort. Il ne sortit pas de baguette.

— Tu comptes te battre sans arme ? s'amusa Névriss.

— Bien sûr que non, sourit Firvel d'un air goguenard.

— Alors où est ta baguette ?

— Devine.

Névriss tendit sa baguette pour lancer un avada kedavra. L'éclair vert frôla la tête de Firvel qui s'était baissé. Firvel fit une roulade au sol et se redressa d'un bond, sautant au-dessus d'un second éclair. Durant son saut, il vint frapper d'un coup de pied latéral à la mâchoire de Névriss. Ce dernier recula d'un demi-pas sous le choc et se prit de plein fouet le coup de pied retourné circulaire au crâne qui suivit. Malgré la violence de l'attaque, le Mangemort se rétablit sur ses appuis après une vrille. Il sourit.

— Bonne maîtrise des arts martiaux. Plus que la majorité des chasseurs. Je n'ai malheureusement pas le temps de voir l'ensemble de tes capacités. Mon maître attend le dernier druide.

- Quel maître ? sourit Firvel.
- Tu en sais beaucoup. Un peu trop même.
- Désolé. J'adore fouiner.
- Une habitude qui va t'apporter la mort.
- J'attends.

Névriss tendit sa baguette. Un éclair rouge passa tout près de Firvel qui s'était jeté au sol. Il se redressa en s'appuyant sur ses mains pour frapper d'un coup de pied au corps. Il se releva pour enchaîner mais Névriss le cueillit d'un crochet au menton. Le Mangemort continua avec un coup de genou sauté à la mâchoire et finit en reposant les pieds au sol par un coup de pied retourné direct à l'abdomen. Firvel se retrouva face contre terre. Il comprenait maintenant pourquoi le mage noir n'avait pas bronché sous ses coups. Il possédait une puissance physique exceptionnelle. Le résultat d'une grande consommation de potion de Puissance par le passé.

Firvel releva la tête. Névriss le braquait de son artefact magique. Il allait sûrement faire un sortilège de mort. L'éclair vert surgit de l'extrémité. Firvel sursauta à l'aide de ses mains. Il se transforma en pygargue à tête blanche et s'envola. Il fit un tour au-dessus de Névriss avant de plonger vers lui. Le Mangemort avait suivi l'oiseau des yeux et réitéra son sortilège. L'aigle brisa sa trajectoire pour esquiver l'éclair. Il rase le sol, les ailes déployées et fonça vers le sorcier aux yeux violets. Juste avant de le percuter, le rapace se changea en homme et ce fut le pied de Firvel qui toucha à l'abdomen. Firvel et Névriss tombèrent tous les deux à terre. D'un bond ils se relevèrent, se faisant face une fois de plus.

Névriss n'attendit pas. Il brandit sa baguette et la rabattit vers le sol. Une masse de terre et de roche éructa du sol. La masse noire et verte s'éleva de quelques mètres avant de s'effondrer vers Firvel. Ce dernier allait bouger mais quelque chose le retenait. Une racine surgie de terre s'était enroulée autour d'une de ses chevilles. Firvel se demanda un instant quand Névriss avait fait ça sans qu'il ne le remarque. Juste un instant avant qu'il ne se retrouve enterré.

Une détonation retentit dans le parc...

Pierrick retourna au palais. Les élèves étaient tous sortis de leurs chambres. De retour dans les dortoirs, il trouva Thomas en pleine discussion avec Tréveune. Les deux professeurs se tournèrent vers le chasseur.

— Où est Hans ? demanda Thomas.

— Il a été enlevé, répondit simplement Pierrick. Je dois retourner au Ministère. Avez-vous appelé les Chasseurs pour ces Mangemorts ?

— Oui, acquiesça Tréveune. Ils devraient être là d'ici quelques minutes.

— Bien. Je vous laisse alors.

— Je viens avec toi, dit Thomas.

— Tu as du travail ici.

— Un de mes élèves s'est fait enlever.

— Tu en as d'autres.

— Ses parents et sa sœur sont morts.

— Cela ne change rien.

— Quoi ! s'exclama une voix féminine.

Tous se tournèrent vers Laura. Elle devait venir vers Thomas pour en apprendre plus sur ce qui s'était passé quand elle entendit leur conversation. Elle était figée d'horreur. Des larmes pointaient aux coins de ses yeux.

— Klaus, Ingrid, et la petite Hilde, morts, dit-elle sans oser y croire. Hans ! Où est Hans ?

Thomas vint la prendre dans ses bras. Il se fichait que les autres élèves la voient ainsi. À ce moment, elle n'était pas son élève mais sa petite sœur.

- Tu dois rester ici, répéta Pierrick en tournant les talons.
- Promets-moi de me tenir au courant, lui lança Thomas.
- Oui.

Ce fut son dernier mot. Il s'éloigna silencieusement. Il repensa à ce qu'il venait de faire : il avait menti à un de ses rares amis. À son seul ami d'enfance. Mais il y était obligé. Il savait que trop bien que Malgéus avait des espions dans divers endroits. Yann Firvel lui avait bien rappelé quelques minutes plus tôt.

Il avait entendu une détonation qu'il identifia comme un coup de feu. Sa connaissance de ses armes était limitée mais il avait deviné qu'il devait s'agir d'un pistolet ou d'un revolver. Une arme de poing. Il avait pressé le pas. Firvel se tenait près de Friedrich inconscient. À quelques mètres se trouvait un tas de terre. Du sang avait goutté sur l'herbe, laissant une trace qui menait vers la sortie du domaine. Une baguette gisait par terre près des premières traces de sang.

Alors qu'il s'approchait de Firvel, celui-ci s'était redressé en tendant d'un coup un pistolet Beretta modèle 92 de neuf millimètres droit sur sa tête. Sitôt qu'il avait identifié le chasseur, il l'avait baissé. Pierrick avait des tas de questions à lui poser mais il devait penser d'abord à la sécurité de Hans Friedrich.

- Je vais le ramener au Ministère, avait-il dit.
- Il ne vaut mieux pas, avait répliqué Firvel.
- Pourquoi ?
- Je suis sûr que le Ministère français de la Magie est un vrai nid d'espion de Malgéus. Le Département des Chasseurs n'est sûrement pas en reste.
- Qu'est-ce qui te fait dire ça ?
- D'après toi, pourquoi le dossier d'archive de Friedrich est subitement devenu plus dur à trouver quand vous avez compris pour lui ?
- Ce que je me demande, c'est comment tu sais ça ?
- Quand je te dis que le Ministère est un nid d'espion.
- Qui me dit que ce n'est pas un des tiens qui a fait ça ?
- Nous n'avons aucun intérêt à vous empêcher de sauver un ado. Nous sommes de votre côté.

— C'est pour ça que tu n'as pas prévenu tes chefs ?

— Touché. Je n'arrive pas à comprendre quels sont leurs intérêts dans cette affaire. C'est pourquoi je ne leur fais pas confiance. Je peux cacher Friedrich dans un lieu connu de moi seul. Ni Malgéus, ni le Ministère, ni mes employeurs ne le trouveront.

— Je ne te connais pas assez pour te faire confiance. J'ignore tout de toi.

— S'il n'y a que ça. Je te donne ma parole d'honneur de tout te dire. Mais pour le moment, le plus urgent est de mettre ce garçon en sécurité.

Pierrick avait accepté. Son sixième sens lui disait qu'il pouvait faire confiance à Firvel sur ce sujet. Ses yeux ne mentaient pas, il voulait vraiment protéger Hans Friedrich. Une question le tarabiscotait.

— Qu'est-ce qu'il faisait avec une arme à feu moldue ?

Kylian Névriss se posait cette question en se tenant fermement le bras à l'endroit où la balle l'avait blessé. Il connaissait les effets néfastes de ce genre d'objet et avait préféré s'enfuir que de continuer un combat où il était désavantagé. Son adversaire avait réussi à se dégager des racines au dernier moment et à plonger une fois de plus. Durant son plongeon, il avait sorti une arme de sous sa veste et l'avait pointée sur Névriss. Le Mangemort connaissait assez bien ce type d'arme pour savoir qu'un tir dans cette position à peu de chance d'atteindre son but. Et pourtant, cet homme avait réussi à le toucher au bras tenant sa baguette. Il avait lâché celle-ci sous la douleur brûlante de la balle pénétrant sa chair.

Tout en courant, il avait craint que le pistolero ne tire dans son dos mais il n'avait pas l'air d'être ce genre d'homme. Quelle bande d'idiots ces idéalistes !

Névriss s'arrêta près d'un arbre. Il vérifia si personne ne le suivait. Quand il fut sûr d'être seul, il sortit de sous sa robe de sorcier une autre baguette. Vieille habitude datant du temps où il était chasseur, avoir toujours une arme de secours. Il avait d'ailleurs enseigné cette habitude aux autres Mangemorts. Il pointa la baguette vers sa blessure.

— Accio, murmura-t-il.

Il eut un rictus de douleur lorsque la balle jaillit de son bras. Il la regarda quelques secondes. Comment un si petit bout de métal pouvait faire aussi mal ? Il referma la blessure à l'aide d'un autre enchantement. Malgré tous ses efforts, il gardait une marque circulaire inscrite dans la peau recouvrant son biceps. Il n'avait jamais été doué pour les sortilèges médicaux. Seule sa puissance acquise artificiellement lui permettait de se soigner convenablement. Il lui manquait la maîtrise.

Il devait maintenant retourner auprès de Malgéus. Au moins, Hans Friedrich ne resterait pas à l'Académie...

IX - Mensonges et vérités

Pierrick retourna au Ministère. Les paroles de Firvel résonnaient encore dans sa tête. Mais plus encore, c'était le sens qu'il se devait de donner à ses mots qui occupait son esprit : ne faire confiance à personne. Dans le couloir, il rencontra Franck Vinol et Jonas Marus. Et si l'un d'eux était un espion ? Voir les deux ? Après tout, le document archivé sur Hans Friedrich avait été classé par Franck. Faire semblant de ne pas le retrouver était facile. Quant à Jonas, il était là lors de la réunion. Il aurait très bien pu se glisser discrètement dans la salle des archives avant Franck et le consulter pour ensuite le cacher.

La suspicion était de mise. Malgré tout, Pierrick n'en montra rien. Il devait faire comme si de rien n'était pour pouvoir découvrir la vérité. Il se promit juste de les surveiller discrètement.

Ils se rendirent tous les trois dans le bureau de Maldieu. Ce pouvait être aussi lui. Pierrick n'ignorait pas son goût du secret. Il lui semblait que le directeur du Département des Chasseurs cachait beaucoup de secrets à tous. Y compris et surtout au Ministre lui-même, Erwan Riliam, le Sanglier. Suzanne Janis les rejoignit. Pierrick pensa une seconde que c'était peut-être elle mais cette idée lui semblait absurde. Après tout, sa sœur avait été tuée par un Mangemort et il avait cru comprendre cette nuit que l'assassin n'était autre que Kylian Névriss. Il imaginait mal la chef de la section spéciale s'associer à lui, surtout connaissant son caractère. Mais il ne pouvait se permettre une erreur d'appréciation.

— Que s'est-il passé ? interrogea Maldieu.

— Des Mangemorts menés par Névriss, raconta Pierrick. Ils se sont introduits dans l'Académie. Garde, Thomas et moi les avons combattus mais Névriss a réussi à s'enfuir en emportant Hans Friedrich. J'ignore où il l'a emmené. Les AI envoyés à Beauxbâtons vont bientôt revenir avec les Mangemorts que nous avons neutralisés. Leur interrogatoire nous en apprendra plus j'espère. De notre côté, François Garde doit être en route pour Gardevie. Il a pris plusieurs éclairs de stupéfixion.

— Je vois. Nous devons débusquer Malgés au plus vite. Vinol, qu'est-ce qu'a donné la recherche d'autres familles potentiellement descendantes des druides germaines ?

— Pour l'instant rien, répondit l'agent de la section IRIA.

— Marus, et de votre côté ?

— J'ai remué mes indices, indiqua-t-il. Certains m'ont clairement dit qu'ils ne savaient rien. D'autres vont me recontacter s'ils ont des infos. Mais connaissant le sens de la discrétion de Malgés, on a peu de chance de le trouver. Cela fait des mois que nous n'arrivons pas à le localiser.

— Il faut continuer, dit Maldieu. C'est la seule solution. Chaldo, Marus, Vinol, continuez.

Les trois chasseurs acquiescèrent et sortirent. Maldieu tourna vers Janis un regard calculateur.

— Si Malgés a vraiment Friedrich, alors nous ne pourrons peut-être pas le contenir, dit-il.

— Pourquoi dîtes-vous « vraiment » ? demanda Janis. Vous ne croyez pas ce qu'a dit Chaldo ?

— Nous a-t-il menti ?

— Je n'ai jamais su pratiquer la legilimancie sur lui. Son esprit est trop fermé. Ce n'est même pas de l'occlumancie. Il le fait naturellement. On dirait que son subconscient cherche à le protéger à son insu.

— Je vois. Je vais me rendre à Gardevie, voir si François va bien et s'il peut nous en apprendre plus sur l'attaque de Beauxbâtons.

Jacques Mareau ne dormait pas beaucoup en ce moment. Il s'inquiétait trop. Chun était comme une fille pour lui. Il savait qu'elle était heureuse avec ce Pierrick Chaldo. Et pourtant, un détail l'avait gêné. Quelque chose qu'elle lui avait dit : « Il fait à peu près le même travail que nous. ». Elle ne pouvait pas en parler clairement. Peut-être qu'elle-même l'ignorait. Pierrick Chaldo était-il un agent de la DGSE ou de la DST ? Ou alors était-il un affabulateur cherchant uniquement à arnaquer ou à mettre Chun dans son lit ?

Jacques Mareau ne l'avait jamais avoué à Chun, mais avant de devenir un enquêteur de la Police Criminelle, il avait travaillé pour

un service obscur de la DST. Il savait tellement de choses sur les dessous de l'État qu'il pourrait très facilement le détruire. Mais il se savait surveiller constamment. Malgré ses précautions, il savait qu'un seul mouvement suspect signerait son arrêt de mort. Il avait pourtant pris un risque. Il avait contacté un de ses anciens collègues travaillant toujours à un haut niveau des services secrets. Il lui avait demandé d'effectuer des recherches sur Chun et son petit-ami ainsi que sur un endroit à Bobigny où il avait suivi la policière un jour.

La recherche ne lui avait appris qu'une chose : Chun était embarquée dans une étrange histoire. Pierrick Chaldo et Chun Yang-Li étaient fichés avec la mention « à surveiller » dans un service si obscur et secret que même son ancien collègue n'avait pu en apprendre le minimum sur eux. Les bruits de couloirs parlaient de démonologie, de sorcellerie pour ce service sans nom mais nominé par le peu de personne qui en avait entendu parler sous l'appellation : 13e bureau.

Depuis, il avait continué son enquête mais plus il en apprenait et moins il comprenait. Toutes les rumeurs dont on lui parlait traitaient de la même chose : l'ésotérisme. Il y eut des bruits sur la mort d'un agent de type « nettoyeur » au moment où Chun avait disparu. Cette mort et cette disparition coïncidaient avec une affaire de vampire.

Jacques n'y croyait pas. Il pensait plutôt à des noms de code pour désigner des opérations et des agents. Quant à l'endroit où il avait suivi Chun avant sa disparition, il était appelé « site M ». Jacques y était retourné une nuit. Armé d'un pied-de-biche, il avait essayé de déclouer les planches barrant les entrées de ce bâtiment laissé visiblement à l'abandon depuis des décennies. Mais il n'y parvint pas. Aucun son n'en sortait. Cela l'aurait étonné.

Quelqu'un sonna à la porte. Malgré l'heure tardive, Jacques Mareau alla ouvrir. Un homme maigre entra. Il s'installa dans le canapé, attendant que son hôte s'asseye en face de lui. Jacques l'observa un instant. Cet homme s'appelait Julien Dérios. Jacques le connaissait depuis des années. Leur histoire mutuelle pourrait faire un beau roman d'espionnage.

— Qu'as-tu découvert de nouveau ? questionna Jacques.

— Que je n'aurais pas dû accepter de t'aider à enquêter sur le 13e bureau.

— Que veux-tu dire ?

— Plus je fouille, moins je trouve. Ce service est entièrement cloisonné. Tout ce qu'il en sort se sont des rumeurs sûrement déformées et toutes plus extravagantes les unes que les autres.

— Comme quoi ?

— Ceux qui dirigent cette unité seraient en train de plus en plus douter de l'un des leurs. Un type désigné sous le nom de code « Pygargue ».

— C'est rare mais pas extraordinaire. Tu sais très bien que la parano est une seconde nature dans ce métier.

— Je sais. Mais j'en ai appris d'autres sur ce Pygargue. Il est chargé de surveiller le site M et plus particulièrement le Corbeau et la Grue Blanche.

— C'est-à-dire Pierrick Chaldo et Chun.

— Exact. Ce type est un de leurs meilleurs agents. Expert en combat types guérilla et arts martiaux. Un ancien militaire ou quelque chose dans le genre.

— Rien d'étonnant jusque-là.

— Attend. Certains disent qu'il est sorcier ou un truc de ce genre. Il aurait une force extraordinaire et pourrait parler aux oiseaux. Il pourrait même se transformer en aigle.

— C'est tout ?

— J'ai gardé le meilleur pour la fin. Ils ont mis un autre agent après lui pour le surveiller. D'après ce que j'ai cru comprendre, Pygargue agirait sans ordre.

— Ils perdent un agent.

— Dans ce genre d'histoire, j'aimerais savoir qui est ce « ils ».

— Qui est l'agent qui suit ce Pygargue ?

— Son nom de code est White Ghost. C'est tout ce que j'ai pu apprendre.

— Merci.

— À ton service. À vrai dire, je suis mort de trouille à l'idée d'en apprendre plus. Mais d'un autre côté, ça m'intéresse de plus en plus. Si la moitié des rumeurs s'avèrent exactes, c'est que le monde dans lequel on vit est bien différent de ce nous croyons. Si ça se savait, ce serait le scandale du siècle voir du millénaire.

— Je ne crois pas en la magie.

- Moi non plus. Mais certains ont l'air d'y croire dur comme fer.
- Je veux juste connaître le fin mot de cette histoire pour sauver Chun.
- Tu l'aimes vraiment cette petite.
- Elle est comme une fille pour moi.

Laura sanglotait encore. Elle n'était pas retournée dans sa chambre. Collée à son frère, elle n'avait plus eu conscience de ce qu'il se passait autour d'elle jusqu'à ce qu'elle soit assise dans un fauteuil. Elle regarda autour d'elle de ses yeux embués de larmes. La décoration ne manquait pas de couleur. Laura devina qu'elle devait se trouver dans l'appartement de fonction de Thomas. Elle ne l'avait pas vu deux mois auparavant mais ce lieu de vie avait changé du tout au tout. La sobriété, disons même l'absence de personnalité qu'affichait l'appartement avant avait été remplacée par une décoration de style chinois avec des éventails et des peintures sur bois représentant des dragons et autres scènes de la vie dans l'Empire du Milieu. Tout animé à la mode sorcière. Sur une petite table située près du fauteuil, Laura remarqua une photo joliment encadrée sur laquelle elle reconnut son frère malgré ses longs cheveux châtons tressés à la chinoise. À ses côtés, se tenait souriante une femme d'une grande beauté. Laura l'avait déjà vu sur une photo dans le bureau de son père : Sima Zimong, la mère de Thomas.

Thomas entra dans le salon en portant un plateau sur lequel se trouvaient deux tasses de porcelaines magnifiquement décorées, une théière assortie et une petite assiette de gâteaux chinois. Thomas avait sûrement remarqué ce que regardait sa petite sœur car tout en servant le thé, il dit :

- C'est ma mère.
- Je sais, il y a une photo d'elle dans les affaires de notre père. Tu es dessus aussi. C'est grâce à elle que j'ai su qui tu étais.

Thomas venait de remarquer qu'il n'avait jamais demandé à sa sœur comment elle avait su qu'il était son frère. Il avait supposé qu'elle était tombée sur un journal de leur père. Ainsi, il y avait aussi une photo envoyée par sa mère.

Le silence tomba dans le salon de l'appartement durant plusieurs minutes. Laura but quelques gorgées de thé sans vraiment s'en

rendre compte. Elle était encore en train d'intégrer l'information selon laquelle les parents et la petite sœur de son petit ami étaient morts.

— Comment sont-ils morts ? osa-t-elle enfin demander.

Thomas ne répondit pas tout de suite. Il savait que Laura aimait beaucoup les Friedrich. Elle était souvent invitée à venir passer quelques jours chez eux durant les vacances.

— Ils ont été assassinés, avoua-t-il.

La nouvelle fit l'effet d'une bombe dans l'esprit de Laura. Comment pouvait-on vouloir tuer des gens aussi sympathiques ? Malgré la colère et la nouvelle vague de peine qu'elle sentit monter en elle, elle posa avec un calme glacial une autre question.

— Qui a fait ça ?

— Des Mangemorts. Du groupe de Malgésus.

— Mais que voulait-il ?

— Je ne sais pas, dit-il en détournant les yeux.

— Tu mens très mal.

Thomas resta une fois de plus silencieux. Devait-il lui dire ? Elle était concernée d'une certaine manière. Elle était en droit de savoir ce que risquait Hans. Mais d'un autre côté, le savoir l'inquiéterait plus qu'elle ne devrait. Comment réagirait-elle en sachant que Hans était entre les mains de Malgésus pour effectuer un obscur rituel ?

— J'ai bien compris que Hans a été enlevé, dit Laura. J'en ai entendu plus que tu ne le crois. Mais pourquoi l'ont-ils pris vivant ?

— Ils ont besoin de lui. Hans est un descendant des druides germains. Malgésus pense qu'il connaît un rituel pouvant lui donner une grande puissance.

— Il a sûrement raison. Hans ne me l'a jamais dit, mais j'avais deviné qu'il faisait des recherches personnelles. J'ignorais juste qu'elles portaient sur la magie druidique et qu'il était un descendant des druides. Je ne lui ai jamais posé de question. Je pense même qu'il ne se doute pas que je sache qu'il fait ce genre de recherche. Mais je suis sa petite amie, j'aurais été aveugle de ne pas le remarquer.

Laura laissa passer un nouveau silence avant de poser une autre question.

— Est-ce qu'il était au courant pour sa famille quand il a été enlevé ?

— Non. Il va l'apprendre de la bouche même des assassins de sa famille. Nous ne pouvons faire que deux choses : attendre et espérer que Pierrick sauve Hans.

Yann Firvel se matérialisa dans un coin boisé. Il avait toujours son arme à la main et Hans Friedrich hissé sur l'épaule. Le jeune homme dormait paisiblement, Pierrick Chaldo s'était assuré qu'il ne se réveille pas avant plusieurs heures. L'arme suivant son regard, Firvel scruta les alentours. Il avait transplané plusieurs fois au hasard pour s'assurer de ne pas être suivi. En théorie, à moins de s'accrocher à la personne qui transplane, on ne peut la suivre. Mais depuis quelque temps, Firvel avait la désagréable sensation d'être constamment épié.

Une fois rassuré, Firvel se releva et marcha à pas discret jusqu'à une maison de pierres de plain-pied située au milieu d'une clairière. Il savait qu'ici personne ne les trouverait. Personne d'autre que lui ne connaissait ce lieu. De plus, cette maison était incartable. Le jour de ses dix-sept ans, une lettre anonyme lui avait appris l'existence de cette maison en lui disant qu'elle était maintenant à lui. Le jeune Yann avait fait des recherches sur cette maison au cadastre mais elle était inconnue de toutes les institutions. Durant un an, il n'osa pas y aller. Et le jour où enfin il prit son courage à deux mains, il découvrit beaucoup de choses. Des choses sur le monde qui l'entourait, et des choses sur lui-même. Il était conscient qu'encore beaucoup de choses lui échappaient mais il n'y pouvait pas grand-chose. Cette maison était devenue son refuge. Sa Forteresse de Solitude, comme Superman. Là, il se sentait en sécurité.

Le grincement de la porte le fit sourire. Toujours les mêmes notes. Une légère couche de poussière s'était déposée sur les meubles depuis son dernier passage. Il nettoierait plus tard. Il déposa l'adolescent sur un lit. Il ne rangea pas son arme. Il ressortit pour faire un dernier tour d'inspection autour de la maison. Il avait toujours cette désagréable sensation d'être observé. C'était sûrement un effet de son imagination. Sa parano avait dû simplement faire un bond en avant. Avec le métier qu'il faisait, ça devait arriver ! Il rentra en rangeant son pistolet dans son étui. D'ici quelques heures, Pierrick Chaldo le rejoindrait.

À l'extérieur de la maison, perchée sur la branche d'un arbre tel un oiseau de nuit, une jeune fille observait la maison de pierres. La branche était gracile et pourtant elle ne ployait pas sous son poids. Elle arborait une longue chevelure noire sauvage et de grands yeux d'un blanc laiteux. Elle ne devait pas avoir plus de seize ou dix-sept ans. Elle venait de voir Yann Firvel faire un dernier tour avant de rentrer. Malgré tout, elle ne bougea pas. Elle restait parfaitement immobile, ne faisant plus qu'un avec la nuit qui l'entourait.

X - Le maître des oiseaux

Pierrick devait attendre. Et pourtant, son temps était compté. Il devait attendre pour ne pas risquer d'être suivi par un Mangemort ou par un de ses collègues. Et d'un autre côté, plus il attendait, plus le moment où les Chasseurs apprendraient que Malgéus n'a pas enlevé Hans Friedrich se rapprochait. Car ils l'apprendraient. C'était obligé. Les Mangemorts chercheraient l'endroit où l'adolescent était dissimulé. Et se faisant, ils bougeraient. Un mouvement qui n'échapperait pas à la vigilance des Chasseurs. Une vigilance accrue en ce moment.

Mais il avait besoin de ce temps pour découvrir une éventuelle taupe dans le Département. Du moins si elle commettait une erreur. En attendant, Pierrick donnait le change en parcourant les lieux habituels, en interrogeant ses informateurs. Il faisait des bonds réguliers au Ministère pour apprendre les dernières nouvelles réunies par les autres.

Vers quatre heures du matin, il se rendit au bar tenu par sa tante. L'établissement était caché dans une ruelle sombre et sale. Le quartier n'avait jamais été accueillant. Un quartier où la Police Magique et celle des Moldus ne venaient jamais. Un de ces lieux où les deux mondes s'entremêlaient silencieusement. La porte du bar en elle-même était cachée dans l'ombre. Il fallait vraiment savoir qu'elle était là ou bien s'écraser le nez dessus.

Ignorant les épaves humaines tanguant ou gisant dans la ruelle dans divers états de conscience et de folie, Pierrick frappa à la porte suivant un rythme précis. Une petite lucarne grillagée s'ouvrit, laissant apparaître le haut du visage d'un chauve arborant une boucle d'oreille en forme de pentagramme à son lobe gauche.

— C'est pourquoi ? demanda-t-il tout en regardant autour de Pierrick.

— Je cherche des Lutins de Cornouailles en promotion, répondit Pierrick.

La lucarne se referma et un cliquetis résonna. La porte s'ouvrit, découvrant un homme massif. Une ceinture où se trouvait une

collection impressionnante de couteaux ainsi que sa baguette était posée sur ses hanches. Le portier referma derrière Pierrick.

Le chasseur alla directement jusqu'au bar. Son regard ne fit qu'un tour de la salle, ne s'arrêtant pas vers les jeunes filles et les hommes se déhanchant sous la lumière tamisée de la piste de danse. Il put quand même remarquer que certaines de ses jeunes filles étaient encore l'an passé à Beauxbâtons et se frottait lascivement contre le corps d'hommes ayant au minimum le double de leur âge. Leurs tenues étaient si légères que les mains baladeuses des hommes devaient sentir tout le velouté de leur peau comme-ci elles étaient nues. Dans un coin sombre de la piste, une fille se pressait contre un homme aux cheveux grisonnant, sa bouche contre la sienne et sa main glissée dans son pantalon. Les mains du quinquagénaire étaient elles aussi disparues sous les vêtements de la jeune fille. Une seule était visible tellement le tissu de la robe de la demoiselle était transparent au niveau de sa poitrine. La seconde étant descendue vers un sud plus chaud et humide. Et d'après les ondulations de son corps, la jeune fille semblait apprécier la caresse. Ou du moins, elle savait parfaitement en donner l'impression.

Le barman servit un verre à Pierrick et partit vers une porte portant la mention «PRIVE». Il revint quelques instants plus tard et murmura quelques mots à l'oreille du chasseur. Le Corbeau quitta le comptoir pour se diriger vers la porte du bureau de la gérante. Au passage, il remarqua que le couple qui était déjà dans l'ombre précédemment s'était encore plus enfoncé dans le coin. Pierrick ne put voir que la tête esseulée du quinquagénaire basculant parfois en arrière avec une expression de plaisir. La jeune fille était agenouillée devant lui, sa tête faisant des va-et-vient au niveau de ses hanches.

Pierrick entra dans le bureau. Sa tante l'accueillit en souriant.

— Tu n'es pas venu tout à l'heure, fit-elle.

— J'ai du travail, répondit-il froidement.

— Je sais. Chun est passée. Elle paraissait déçue que la journée ne se soit pas finie comme elle espérait.

— Je ne suis pas venu pour parler de ça. As-tu des infos sur les Mangemorts de Malgés ?

— Aux dernières nouvelles, ils recherchaient une famille d'origine allemande. Je n'ai rien appris de plus.

Cet état de fait en apprit beaucoup à Pierrick. Émilie avait toujours tout su avant tout le monde car même des Mangemorts ou des proches de Mangemorts fréquentaient son bar. L'alcool, les filles et d'autres substances aidant, leurs langues se déliaient généralement aussi vite que se vidait leurs bourses. Qu'importe lesquelles. Si elle ne savait rien, c'était que les Mangemorts cloisonnaient l'information. Cela ne pouvait signifier qu'une chose : ils étaient toujours activement à la recherche de Hans Friedrich.

Pierrick n'avait plus rien à faire ici. Il se retourna pour sortir mais sa tante l'interpela.

— Pierrick, tu devrais peut-être aller donner de tes nouvelles à Chun. Ça la rassurerait.

— Elle est forte.

— Je sais. Mais c'est avant tout une femme amoureuse. C'est normal qu'elle s'inquiète pour toi. Surtout qu'elle n'avait pas l'air très bien tout à l'heure. Elle a même failli vomir.

— Elle a dû attraper un peu froid.

— En restant auprès de toi, ça ne m'étonne pas. Tu es plus glacial qu'un iceberg.

Pierrick ne répondit pas et sortit. En passant devant la piste de danse, il remarqua que le quinquagénaire et la jeune fille avaient disparu. Sûrement pour continuer leurs ébats ailleurs.

Sitôt dans la rue, Pierrick transplana jusqu'au toit d'un immeuble anonyme. Son regard plongea jusqu'à une fenêtre ouverte au troisième étage de l'immeuble d'en face. Par la fenêtre ouverte, il pouvait deviner un lit et une silhouette longiligne allongée dedans. Pierrick se changea en corbeau et plana silencieusement jusqu'à la fenêtre. L'oiseau noir entra et le sorcier reprit sa forme humaine. La lune ne s'était pas levée cette nuit mais Pierrick n'en avait pas besoin pour deviner le visage de Chun. Elle dormait paisiblement. Avec douceur, il se pencha sur elle, caressant son visage d'une main. Un sourire se dessina sur son doux visage. Il approcha son visage du sien, entremêlant leurs souffles et déposa un léger baiser sur les lèvres de la belle endormie. Elle ne se réveilla pas. Pierrick voudrait tant pouvoir se glisser à côté d'elle et s'endormir en humant le parfum de ses cheveux. Mais il avait une mission. Il devait partir.

Il reviendrait bientôt...

C'est en usant de legilimancie que Pierrick avait vu l'image de la maison dans l'esprit de Firvel à sa demande. Ce dernier n'avait pas semblé s'inquiéter du fait que le chasseur puisse voir plus que ce qu'il voulait lui montrer. Mais en pénétrant son esprit, Pierrick avait eu l'impression d'être guidé jusqu'à la bonne information.

La maison de pierres lui fit une curieuse impression. Des enchantements avaient été pratiqués sur elle. Les sens de Pierrick étaient si sensibles qu'il identifia tout de suite l'enchantement d'incartabilité et un autre d'impassabilité sur la clôture. Il était obligé de se faire connaître pour entrer. Il produisit un corbeau d'argent qui s'engouffra dans la maison. Un instant plus tard, Yann Firvel sortait de la maison, son Beretta à la main. Il resta à bonne distance de Pierrick et braqua son arme sur lui.

— Où s'est-on rencontré ? lança-t-il.

— Au village de Tal-Les-Cimes, dans le manoir de la famille de ma mère, répondit le chasseur.

Firvel rangea son arme et invita le Corbeau à entrer.

Firvel désigna un vieux fauteuil à Pierrick et lui servit une tasse de café.

— Où est Friedrich ? questionna directement Pierrick.

— Il dort toujours, répondit Firvel. Je l'ai installé dans la chambre là. Je suppose que tu as des questions à me poser. J'ai promis de te dire la vérité et je tiendrais parole.

— Tu es celui qui a volé le feuillet à Beauxbâtons il y a trois mois. Tu as tiré sur Thomas ce jour-là.

— J'ai tiré à côté. Je ne voulais que l'inciter à ne plus avancer. Je n'aurais jamais tiré sur lui, même pour le blesser légèrement.

— Où est ce feuillet ?

— Entre les mains de mes employeurs.

— Sais-tu ce qu'il contient ?

— Je ne connais que ce qui est écrit sur la première page. Il parle d'un certain projet Gladius. Sais-tu quelque chose à ce sujet ?

Un flash traversa le crâne de Pierrick. Il avait déjà entendu ce terme quelque part. Gladius. Ce mot était étrangement familier à ses oreilles. Non, c'était plus que ça. C'était comme si ce mot était

totallement lié à lui. Mais aucune image, aucun son ne revint des profondeurs de sa mémoire.

— Ça ne me dit rien, préféra-t-il dire. Qui sont tes employeurs ?

— Toujours aussi direct. Je travaille pour une branche secrète du gouvernement.

— Les langues de plomb ?

— Pas le gouvernement magique. Je travaille pour le gouvernement moldu. Je vais t'expliquer, inutile de poser des questions. Le Président de la République est au courant de l'existence des Sorciers. Cela fait la somme des relations officielles entre la France magique et la France moldue. Ça, tu le sais. Mais un des derniers présidents était inquiet par rapport à l'existence d'une communauté ayant ses propres lois et vivant cachée parmi la population. Il avait, bien sûr, entendu parler de Voldemort et de ses Mangemorts. Il avait compris qu'en ces temps obscurs, la corruption était de mise au Ministère français de la Magie. Il décida donc de surveiller le Ministère à son insu. Une unité des services secrets rattachés à la DST fut mise sur pied avec cette mission. Au début, ce fut des agents classiques qui furent recrutés. Mais rapidement, le 13e Bureau comme certains l'appellent, remarqua que même les méthodes de pointe de l'espionnage moldu se montrèrent inefficaces. Il fallait des sorciers pour espionner des sorciers.

— C'est comme ça qu'ils t'ont recruté. Mais cela n'explique pas pourquoi tu n'es enregistré nulle part dans l'administration magique.

— Tout simplement parce que je n'ai jamais été enregistré par l'administration magique. Tout comme tous mes collègues. Sais-tu comment le Ministère repère les enfants sorciers naissant chez les moldus ?

— Oui, c'est le Département d'Enregistrement Citoyen qui s'en occupe. Il possède un parchemin enchanté sur lequel le nom de tous les Sorciers naissant apparaît. Après, ils n'ont plus qu'à faire des recherches pour déterminer si la naissance a eu lieu dans une famille sorcière ou moldue.

— Es-tu sûr à 100 % de l'efficacité de cet enchantement ?

— Ce n'est pas mon domaine. Je ne connais que la théorie.

— Et bien je peux te le dire, la réponse est non. Certains enfants, pourtant sorciers, n'apparaissent pas. Ils grandissent en développant

différentes capacités. Je suppose que le Ministère n'en parle pas pour garder une image de perfection auprès de ses administrés. Certains deviennent incontrôlables mais d'autres parviennent à se maîtriser et à se servir de ces dons. J'ai remarqué très tôt que je n'étais pas comme les autres. J'ai développé des sens plus aigus, ainsi qu'une forme physique que m'enviaient les champions. Je me suis engagé dans l'armée. Mais rapidement, je fus contacté par le 13e Bureau. Ils avaient remarqué mes dons. Et c'est ainsi que j'ai finalement su qui j'étais.

— Je croyais que tu devais dire la vérité.

— Tu es un vrai détecteur de mensonges ! sourit Firvel. Je voulais te cacher quelque chose d'assez intime. J'avais une idée de ce que j'étais avant d'entrer à l'armée. Je suis orphelin et le jour de mes dix-sept ans, j'ai reçu une lettre anonyme qui m'avouait ma nature de sorcier. Je ne l'ai pas vraiment cru sur le moment mais je ne voyais pas d'autres explications. Cette lettre contenait aussi toutes les indications pour trouver cette maison en me disant qu'elle était à moi. Je suppose que j'avais de la famille sorcière qui a veillé sur moi de loin. J'ignore pourquoi ils ne se sont pas fait connaître.

— Tu n'as jamais appris à te servir d'une baguette ?

— Non. Tout ce que j'ai ce sont mes capacités physiques, mes sens légèrement plus fins, et mes deux autres petites facultés que j'ai développées une fois à la DST.

— Le transplanage et l'animagie.

— Oui. Je sais que normalement, il faut avoir une baguette pour transplaner, mais il semble que cette théorie soit fausse. Je réussis à transplaner sans baguette. Et pour devenir animagus, j'ai dû m'entraîner très dur. Mais grâce à ça, j'ai développé en parallèle une capacité à communiquer avec les oiseaux. Je pense que c'est pour communiquer avec les animaux que servait l'animagie à l'origine. Ça a juste été oublié. Les Sorciers sont tellement obnubilés par la maîtrise et la puissance que leur procure ce catalyseur de flux magique qu'est la baguette qu'ils en oublient que les premiers sorciers en étaient dépourvus. J'ai même rencontré une famille de sorciers vivant pas très loin d'ici qui modèlent les éléments à leur convenance avec leurs mains seules. Des gens sympathiques quoiqu'ayant la frappe facile !

— Que veulent tes chefs ?

— Je l'ignore. On dirait qu'ils cherchent à mesurer le danger que représenterait la communauté magique pour la planète.

— Quelle était ta mission à l'origine ?

— Te surveiller. Et ce depuis ton retour de Chine. J'ai donc demandé à mon meilleur espion personnel de t'accompagner.

— Qui ?

— Le voici.

Pierrick se tourna vers une fenêtre ouverte pour y découvrir Bran. Le corbeau s'envola pour venir se poser sur l'épaule de Firvel. Ainsi donc, même Bran avait une mission. Le corbeau resta quelques secondes sans bouger puis vint se poser juste devant Pierrick. Il avait l'air d'attendre. Puis il vint sur son épaule.

— Il t'aime beaucoup, sourit Firvel. Ce qui au début était une requête de ma part est devenu quelque chose de normal pour lui. Et je dois ajouter qu'il est rare que Bran apprécie quelqu'un. C'est un solitaire.

— Comme moi.

— Et moi aussi. Nous sommes tous trois des solitaires qui nous battons pour les autres.

— Pourquoi tes chefs me surveillent-ils ?

— Mes chefs ont l'air de beaucoup s'intéresser à toi. J'ignore totalement pourquoi. J'ai cherché à le découvrir depuis l'affaire de Beauxbâtons mais ils ont tout cloisonné. Je crois qu'ils doutent de moi. Ces derniers temps, je me suis senti suivi.

— Ce n'est pas qu'une impression. Quelqu'un surveille cette maison depuis la forêt.

— Quoi ?!

— La présence est tellement diffuse que j'ai eu du mal à le repérer et je n'en ai pas tenu compte en arrivant. Mais en y repensant, il y a quelqu'un pas loin. Bizarrement, je n'arrive pas à le repérer précisément.

— Une présence diffuse. Comme un esprit flottant dans l'air sans consistance ?

— Oui. Tu sais qui c'est ?

— Je crois. Il doit s'agir de Marion Locca, nom de code : White Ghost. Une jeune fille de dix-sept ans ayant pour spécialité la filature et la disparition. Pas étonnant que je n'ai pas réussi à la repérer.

— Tant que nous ne pouvons pas la repérer précisément, c'est inutile d'essayer de la débusquer. Elle n'a pas l'air de bouger. Laissons-la.

XI - Marion Locca

Sur sa branche, Marion Locca n'avait pas bougé d'un centimètre quand Pierrick Chaldo était apparu. Elle aurait dû rentrer pour en informer ses chefs mais elle avait une étrange impression sur cette affaire. Comme si elle allait être directement liée aux futurs événements se déroulant autour de Yann Firvel et Pierrick Chaldo. Elle, si effacée, comment pourrait-elle agir sur le temps ? Elle ne faisait que le subir depuis ses huit ans. Depuis le jour où son père alcoolique et violent la poursuivit pour la battre une fois de plus. Elle n'avait plus de mère. Cette dernière était morte en la mettant au monde. Marion savait que son père était quelqu'un de doux et de gentil avant cette terrible perte. Mais au fil des années sans la femme de sa vie, il avait changé.

Il devait avoir descendu deux bouteilles entières de whisky et s'attaquait à la troisième quand il remarqua que la jeune Marion le regardait avec un regard apeuré. Il en fut irrité et lui balança dessus la bouteille qu'il venait de déboucher. Du verre et de l'alcool volèrent en éclat quand la bouteille se fracassa contre le mur derrière la petite fille.

— Regarde ce que tu as fait ! avait hurlé le père à sa fille. Tu as gâché une bonne bouteille et en plus il y en a partout maintenant. Tu vas payer pour ça.

Il s'était mis à la poursuivre. La fillette gracile courut jusqu'au grenier. Son ultime refuge. Mais cette fois-là, son père l'y suivit. Le plancher était vermoulu et certaines lattes ployaient déjà sous le poids de Marion. Elle connaissait bien le plancher et préféra rester immobile sur une partie qu'elle savait suffisamment solide pour son gabarit de plume. Mais résisterait-il à la masse de son père ? Elle n'y pensait pas. Elle était effrayée par cet homme se dressant devant elle, menaçant.

— Enfin tu deviens raisonnable, avait-il dit avec un rictus.

Il bondit vers elle pour l'attraper mais quelque chose se passa. Il passa à travers sa fille, elle avait pris la consistance du vent. Il s'écrasa contre le parquet qui céda dans un craquement sinistre sous son poids. En un flottement, elle s'écarta du trou et reprit pied sur les

planches. Elle regarda par le trou. Son père gisait quelques mètres plus bas, le cou brisé.

Après ça, elle avait été confiée à ses grands-parents maternels. Mais ils décidèrent de se séparer d'elle quelques mois plus tard. Selon eux, elle était effrayante, passant à travers les murs, flottant la nuit au-dessus de son lit, disparaissant. Ses yeux bleus perdirent leur couleur, prenant un blanc laiteux que les médecins ne pouvaient expliquer. Mais surtout, voyant comment son corps changeait, son esprit changea également, donnant raison à Nietzsche¹. Elle devint effacée, elle se laissait porter par les courants de la Vie sans chercher à se faire sa place. Elle fut repérée par le 13e Bureau alors qu'elle n'avait que quatorze ans. Ils lui donnèrent enfin un but et quelque chose à faire dans cette vie qui avait perdu tout intérêt pour elle. Elle avait espionné. C'était même sa spécialité. Elle avait aussi déjà tué sans laisser la moindre trace de son passage. Tel un fantôme. Après tout, son don lui avait valu le surnom de White Ghost.

Alors, pourquoi ne pas rapporter à ses chefs ce qu'elle avait appris ? Que Yann Firvel agissait de son propre chef, et qu'en plus il s'était associé au chasseur Pierrick Chaldo ? Son choix était dicté par son dernier don. Un don dont elle n'avait jamais parlé à ses chefs. Parce qu'elle savait qu'elle ne devait pas leur dévoiler. Elle pouvait se balader sur le fil du temps, de son temps. Elle pouvait revoir des choses s'étant passées, que ce soit pour elle ou pour les gens lui étant proches. Ce fut ainsi qu'elle sut que son père avait été quelqu'un de gentil et de bon avant la mort de sa mère. Mais elle pouvait aussi entrevoir des bribes de futur. C'est ainsi qu'elle sut qu'elle ne devait pas parler de ce don à ses chefs. Et qu'elle devait attendre sans leur référer la conduite de Firvel. Car elle avait entrevu une des possibilités de l'avenir, un avenir où elle aurait un rôle à jouer. Un avenir où tout demeurerait possible pour elle, même reprendre une vie normale. Mais pour avoir une chance de le voir se réaliser, elle devait tout cacher à ses chefs.

Hans Friedrich se réveilla au bout de plusieurs heures. Il essaya tout d'abord de se souvenir de ce qui s'était passé. Il avait de vagues

¹ Le philosophe allemand Friedrich Nietzsche a dit un jour : « L'Esprit n'est qu'un jouet pour le Corps ».

souvenirs d'un homme aux yeux violets au pied de son lit, de Pierrick Chaldo cherchant à le sauver de ses griffes avec l'aide des professeurs Thomas Zimong et François Garde. Et alors qu'il s'enfuyait avec le vieux professeur d'Histoire, des hommes avaient surgi. Des Mangemorts se souvint-il. Mais que lui voulait-il ? À ce moment, il ne se posa pas la question. Le professeur s'était lancé à l'attaque mais il fut vaincu. Un autre homme était apparu. Et sans baguette, il s'était débarrassé des Mangemorts. Il avait demandé à Hans de le suivre. Mais l'adolescent avait refusé. Il ne le connaissait pas. Il pouvait être un des leurs. Une violente douleur à la tête le foudroya et il ne vit plus rien.

Le jeune homme regarda autour de lui. Il ne connaissait pas ce lieu. Où pouvait-il bien être ? Il sortit du lit et essaya de se dresser sur ses jambes étrangement chancelantes. Il se laissa retomber sur le matelas. Sa tête tournait. Il resta immobile le temps que ça se calme. Passant la main dans ses cheveux, il fit une grimace en effleurant la bosse qui avait poussé au niveau de sa tempe droite. Comme alerté subitement par cette douleur, il chercha sa baguette. Il était encore en pyjama et ne l'avait pas sur lui. Il devait s'enfuir d'ici. Prévenir les Chasseurs. Ces derniers devaient être à sa recherche. Il devait rassurer Laura. La pauvre s'inquiétait sûrement pour lui.

Hans retenta de se lever. Cette fois-ci il réussit. Silencieusement, il s'approcha de la porte. Il colla son oreille au bois pour déceler des présences de l'autre côté. Il perçut un léger murmure et réussit à différencier deux voix distinctes sans réussir à en identifier une seule. De toute façon, il ne connaissait pas de Mangemort. Il chercha une autre issue mais rien. La chambre ne comportait qu'une fenêtre bloquée à l'extérieur par de barreaux. Quant aux murs, ils étaient faits de pierre. La seule sortie était donc la porte. Mais combien de Mangemorts l'attendaient de l'autre côté ? Et comment ferait-il pour leur résister sans baguette ? Malgré tout, il ne pouvait pas rester ici et ne rien tenter pour s'échapper. Il décida de tenter sa chance. Quitte à en mourir.

Hans appuya sur la poignée de la porte. Tout doucement, pour ne pas faire de bruit. Il perçut le cliquetis du loquet se retirant. Il poussa la porte de manière imperceptible. Lorsque la porte fut suffisamment écartée, il relâcha lentement la poignée. Il espérait juste que les gonds ne grinceraient pas. Si un grincement résonnait, il n'aurait plus

comme autre solution que de courir. Il poussa la porte. Centimètre par centimètre. Malgré qu'il ne faisait rien d'extraordinaire, de la sueur ruisselait sur son visage et dans son dos. Des sueurs froides. Il n'avait pas fait un quart de l'arc-de-cercle de la porte quand un horrible bruit de vieux métal résonna. Hans jura silencieusement. Les murmures s'étaient tus. Il n'avait plus le choix.

Hans repoussa d'un coup la porte qui vint cogner violemment contre le mur. Il se mit à courir vers l'autre porte qu'il repéra directement et qu'il identifia comme la porte d'entrée. Mais une main vint le saisir au bras et d'une clé, l'empêcha d'aller plus loin. Hans hurla de rage et de dépit.

— Lâchez-moi ! cria-t-il bien que sachant que c'était inutile.

— On se calme jeune fou, lui intima celui qui le maîtrisait.

Hans reconnut la voix de celui qui l'avait assommé.

— Qu'est-ce que vous voulez de moi ? questionna Hans.

— Juste te protéger.

— C'est ça. En m'enlevant.

— C'était pour ton bien.

— Je ne vous crois pas !

— Qu'il est têtu ! se moqua Firvel. Est-ce que tu peux le ramener à la raison Pierrick ?

Hans arrêta de s'agiter. Devant lui, il venait à peine de remarquer la présence de Pierrick Chaldo. Il ne pouvait croire qu'un chasseur aussi intègre, selon les mots du professeur Zimong, puisse être passé à l'ennemi. Il jeta sur le Corbeau un regard incrédule.

— Pourquoi... ? balbutia-t-il, le reste de sa question refusant de surgir de sa gorge ?

— Il te l'a dit : pour te protéger, répondit Chaldo.

Hans ne comprenait pas. Se serait-il trompé ?

— Yann, lâche-le, ordonna Pierrick. Il ne va pas s'enfuir.

Firvel s'exécuta. Pierrick invita Hans à s'asseoir à la table sur laquelle trônait un pot de café.

Firvel entreprit de servir trois tasses et proposa du sucre. Hans et Pierrick refusèrent d'en prendre. Firvel haussa les épaules et prit une pierre. Des biscuits étaient disposés dans une assiette. Hans en prit un qui éveilla son appétit. Mais plus que le vide qui emplissait son

ventre, c'était celui de son esprit qu'il souhaitait combler. Il voulait comprendre. Pierrick ne savait pas par où commencer. Mais il devait bien lui expliquer.

— Le Mangemort qui a essayé de t'enlever s'appelle Kylian Névriss, expliqua le Corbeau. Il est le bras droit de Malgéus. Je suppose que tu en as déjà entendu parler.

— Celui qu'on surnomme le Vous-Savez-Qui français, un ancien de ses fidèles, je crois.

— Tout à fait. Et depuis la chute de Voldemort, il cherche à prendre le pouvoir en France. Et pourquoi pas dans tout le monde magique ensuite ?

— On pourrait même s'attendre à ce qu'il s'attaque à celui des moldus, ajouta Yann.

— Je ne vois pas ce que je viens faire là-dedans, fit remarquer Hans.

— Au mois de janvier dernier, Malgéus a cherché à s'emparer d'un livre ancien dans la Bibliothèque du Département Secret. Il a réussi à s'y infiltrer et aurait réussi si le livre qu'il convoitait s'y était trouvé. Ce livre se nomme : Grimoire de Malchauzen. Est-ce que ça te dit quelque chose ?

— Non.

— Ce grimoire parle de l'ancienne magie druidique germanique. Ne pouvant avoir accès à cette magie par cet ouvrage, il a décidé de rechercher les descendants de ces druides. On ignore encore comment, mais il a trouvé...

— Il faut mettre mes parents et ma sœur à l'abri ! s'exclama Hans. Vous les avez prévenus ? Où sont-ils ? Nous sommes des descendants des druides allemands.

Pierrick savait que le moment était venu. Il devait lui avouer la terrible vérité. Hans s'était levé. Yann lui demanda de s'asseoir.

— Quand nous avons découvert que la famille que recherchait Malgéus était la tienne, raconta Pierrick. Nous avons tout de suite pensé que tu étais en sécurité à Beauxbâtons. Plus que ta famille. Je me suis rendu chez toi. Mais les Mangemorts m'y avaient précédé.

Hans avait blêmi d'un coup. Il n'osait pas imaginer ce qui devait s'être passé.

— Qu'ont-ils fait à ma famille ? demanda-t-il faiblement.

Pierrick n'avait que trois mots à dire. Trois mots fatidiques. Trois mots simples et pourtant si compliqués à dire. Il ne lui dirait rien de plus. Il n'avait pas besoin de connaître plus de détails que nécessaire.

— Ils sont morts.

Hans crut que le monde s'effondrait autour de lui. Il ressentit un vide incommensurable grandir en lui. Il revoyait tour à tour les visages de sa famille. Le sourire éclairé de son père. Celui doux de sa mère. Et celui innocent et rieur de sa sœur. Il était encore avec eux deux jours plus tôt. Sa mère avait préparé son plat préféré. Son père lui disait qu'il devait cette année plus que n'importe qu'elle autre se choisir un avenir et quel qu'il soit, il le soutiendrait. Sa sœur boudant de ne pas encore faire sa rentrée à l'Académie. Jamais plus il ne mangerait les bons petits plats de sa mère. Jamais plus il ne discuterait avec son père de divers sujets. Jamais il ne verrait sa sœur entrer à Beauxbâtons.

Il avait beau avoir dix-sept ans, être presque un homme. À ce moment-là, il n'était plus qu'un orphelin. Ses larmes ruisselèrent sur ses joues. Des larmes d'enfant.

Puis ses larmes laissèrent la place à un autre sentiment. Il se leva d'un bond, faisant tomber bruyamment sa chaise contre le sol. Sa colère avait rempli le vide que la mort de sa famille avait ouvert. Il se dirigea d'un pas décidé vers la porte d'entrée. Un éclair le dépassa et vint entourer la porte. Lorsqu'il tenta de l'ouvrir, elle demeura close. Hans, le regard mêlant peine et rage, se retourna vers Chaldo qui tenait sa baguette à la main. Hans comprit qu'il avait envoyé un sortilège d'impassabilité.

— Laissez-moi partir ! hurla-t-il.

— Pourquoi ? questionna calmement Pierrick.

— Je veux retrouver ces salauds et les tuer tous !

— Tu crois que tu seras assez fort ?

— Je vais tous les buter !

— Sais-tu seulement où ils sont ?

— Non ! Mais je les retrouverais ! Ou alors, je n'ai qu'à les laisser venir à moi. Il me cherche après tout.

— Je ne peux pas te laisser faire ça. Ma mission est de te protéger.

— Je ne vais pas rester ici alors que les assassins de ma famille sont vivants et en liberté !

— Si, tu vas rester ici. Ils ne doivent pas te trouver. Je sais ce que tu ressens mais te venger ne t'apportera rien. Crois-moi.

— Vous ignorer ce que je ressens alors épargner moi ce genre de discours !

— Mes parents ont été assassinés également. J'ai trouvé leurs corps encore chauds quelques instants après. Et la fille que j'aimais est morte dans mes bras, assassinée elle aussi. Je me suis vengé ce jour-là. J'ai tué tous ceux qui étaient présents et impliqués dans sa mort. Et cela n'a servi à rien. Su, mes parents, mes amis morts ce jour-là : aucun n'est revenu à la vie. Et je ne me suis pas senti mieux. Au contraire. Durant les quatre dernières années, j'ai été tel un fantôme dans cette vie. Et maintenant, je redécouvre la joie de vivre. Tout ça grâce à Chun. Il m'a fallu quatre ans avant que je ne rencontre celle qui me ramènerait vers la Vie. Toi, tu as encore Laura. Elle ne voudrait pas te voir devenir un homme sans âme. Pense à elle avant tout.

Hans fixa Chaldo. Cet homme avait connu la même douleur que lui. Voire pire. Il le comprenait que trop. Il pourrait se dire « et alors ? ». Mais les ténèbres encore présentes dans le regard du chasseur malgré les années et la présence de Chun Yang-Li à ses côtés lui suffirent pour qu'il ne veuille pas devenir ainsi. Sa colère s'estompa un peu. Pas totalement, jamais elle ne disparaîtrait totalement. Mais assez pour qu'il se rende compte qu'il n'aurait aucune chance et se ferait tuer en pure perte. Ou pire, serait contraint d'aider les assassins de sa famille. Plutôt mourir que d'en arriver là ! Pour le moment, il devait rester ici. Ici, il était en sécurité. Pour le moment.

— Maître, le jeune Friedrich ne doit plus être à l'Académie maintenant, dit Névriss. Mais d'après notre espion au Département des Chasseurs, Chaldo a dit à Maldieu que nous l'avions.

— Chaldo a-t-il enfin compris qu'il ne devait pas faire confiance à Charles Maldieu ? siffla Malgêus.

— Le problème, c'est que nous ignorons où il cache Hans Friedrich.

— Patience Kylian. Nous avons attendu notre heure jusqu'à maintenant. Ce n'est pas quelques jours de plus qui nous arrêteront. Et puis, notre espion nous a rapporté que les Chasseurs sont à la

recherche d'autres descendants des druides germain. Nous aurons sûrement d'autres possibilités. Il nous suffit d'être patients.

Névriss se retira. Il repensa à ce que venait de lui dire Malgéus. Patience. Comme s'il pouvait donner une seule leçon de patience. Lui qui s'était précipité dans une course au pouvoir depuis la chute de Voldemort. S'il voulait des leçons de patience, un autre mage noir pouvait lui en donner.

XII - Doutes et suspicions

Franck Vinol avait de nouveau passé une nuit blanche. À combien en était-il cette année ? Il l'ignorait et s'en moquait. En s'engageant au Département des Chasseurs, il savait à quoi s'en tenir. Ici, les horaires n'étaient pas toujours respectés. Mais comme dit le proverbe sorcier : « L'araignée attend la nuit pour mordre. ». Charles Maldieu était revenu tôt au bureau. Il l'avait croisé en allant à la salle de détente pour se servir une énième tasse de café. Lui non plus n'avait pas dormi. Tout en servant une tasse de café à l'agent de la section IRIA, il raconta être allé à Gardevie prendre des nouvelles de François Garde. Le professeur et ancien chasseur n'avait pas repris conscience mais le médicomage lui avait assuré que ce ne serait qu'une question de jours. Garde n'était certes plus tout jeune mais il conservait une forme et une constitution physique que beaucoup de jeunes gens de Beauxbâtons lui enviaient.

Sitôt cet ersatz de petit-déjeuner prit, Vinol retourna à son travail. Il avait passé la nuit à étudier les archives des Sorciers ayant émigré d'Allemagne en France dans les années 50 et étant restées depuis. Elles étaient assez peu nombreuses. Restait à déterminer si elles avaient quitté leur pays pour avoir été inquiétées par les *Lebenwächters* ou pour d'autres raisons. Pour le déterminer, il avait envoyé un hibou au Quartier Général des *Lebenwächters* pour leur demander une liste exhaustive des familles ayant été soupçonnées d'être des descendants des Druides germains. Le temps ayant passé, et depuis la disparition de Voldemort les autorités magiques allemandes ont fait savoir de par le monde qu'elles s'excusaient de leur attitude et demandaient aux familles ayant dû s'exiler de revenir. Leurs biens leur seraient rendus et une aide leur serait fournie pour reprendre pied dans la société magique allemande. Depuis cet appel, quelques familles de partout, y compris de France, étaient revenues en Allemagne.

Ayant expliqué que les Chasseurs craignaient une agression d'une de ces familles par les Mangemorts de Malgésus sans en dire plus, la liste arriva dès le matin. Il put se lancer sur un travail long et fastidieux de comparaison, uniquement aidé par son excellente mémoire. Une mémoire qui lui avait pourtant fait défaut en ce qui

concernait les Friedrich. D'une certaine façon, il se sentait coupable de leur mort. Il ne laisserait pas d'autres familles être détruites par Malgêus.

Quelque chose le dérangeait dans le récit rapporté de Pierrick. Il n'arrivait pas à mettre le doigt dessus mais il était sûr que quelque chose ne collait pas. Mais pourquoi Pierrick aurait-il menti ? Franck y réfléchit tout en comparant les noms de la liste des *Lebenwächters* et celle qu'il avait faite cette nuit avec les familles d'origines allemandes. Il avait toujours eu cette faculté de pouvoir penser et réfléchir à deux choses à la fois. Il ne voyait que quelques raisons plausibles pour que son ami lui ait menti.

Premièrement : s'il était du côté de Malgêus. Non, cela collait encore moins. Dans ce cas, le sixième sens de Franck n'aurait pas décelé de mensonge. Surtout que Zimong et Garde étaient là. Et puis, Pierrick était un incorruptible. Un peu trop même parfois. Jamais, au vu de son passé, il n'aurait pu s'associer aux Mangemorts. La haine qu'il leur portait allait même au-delà de tout. Il les tenait pour responsables du climat d'insécurité pour la communauté magique en Chine durant les années soixante-dix et qui avait mené à son massacre par les Moldus. Et parmi les victimes figuraient ses amis de l'Institut Céleste, mais surtout ses parents et sa petite amie Su. Non. Cette théorie ne collait vraiment pas.

Deuxièmement : et s'il ne faisait plus confiance aux Chasseurs. Il ne fallait pas parler du Ministère qui était encore un vrai panier de crabes, même pas un an après la chute de Voldemort. Mais les Chasseurs avaient toujours gardé une certaine intégrité. Il est vrai que certains chasseurs étaient passés à l'ennemi et certains avaient même profité de leur place dans le département pour espionner. Mais ils furent tous découverts et arrêtés ou éliminés. Pierrick craignait-il qu'il reste un espion au service de Malgêus ? Cette théorie était hautement probable. C'était sûrement la raison de son mensonge. À vrai dire, Franck n'en voyait pas d'autres. Cela pouvait tout expliquer.

Si c'était le cas, Pierrick devait avoir caché Hans Friedrich dans un lieu connu de lui seul. Et vu qu'il n'en avait pas parlé à Franck ni à Jonas, cela voulait dire qu'il n'était pas sûr à 100 % d'eux.

— Normal, se dit Franck. À sa place aussi je me méfierais de tout le monde.

Maintenant, en considérant que cette théorie était vraie, il fallait démasquer l'espion et savoir ce qui s'était réellement passé à Beauxbâtons. Pour l'Académie, il suffisait de joindre Thomas Zimong. À moins qu'il ne soit dans la confiance, dans lequel cas, il ne dirait rien. Pour l'espion, il ne pouvait compter que sur lui-même. Il se pencherait d'abord sur le cas de Jonas Marus. Il était celui qui lui semblait le moins suspect.

La porte des archives s'ouvrit. D'habitude personne de la section ne venait aussi tôt se perdre dans ces rayonnages, à moins d'avoir une recherche urgente à faire. Franck se tourna vers l'entrée et découvrit non pas un mais deux individus entrants. Le premier, ou plutôt la première riait avec un grand sourire, un sourire ravageur qui faisait que beaucoup se demandait pourquoi la jeune femme l'arborant était encore célibataire. De plus, ses tresses africaines et la couleur savoureusement sombre de sa peau la rendaient irrésistible. Florence Nana riait visiblement d'une plaisanterie qu'avait dite avant de pousser la porte l'homme qui le suivait. Il avait des cheveux blonds mi-longs et des yeux verts. Il portait dans ses mains deux tasses de café fumantes. Florence en avait aussi une.

Jonas Marus repéra immédiatement Franck et vint poser une des tasses devant lui avant de lui serrer la main. Il avait des yeux fatigués, signe que lui non plus n'avait pas dormi. Au contraire, Florence était en pleine forme. Jonas s'assit en face de Franck, Florence préféra rester debout. Il se frotta ses yeux de lassitude et avala une gorgée de café.

— Alors ? fit-il.

— J'ai trouvé quelques noms de cibles potentielles, dit Franck. Mais je n'ai pas encore fini de comparer les listes.

— Tu es sûr que les *Lebenwächters* ont donné une liste complète ?

— Je pense. Les Allemands veulent se racheter auprès des familles qu'ils ont persécutées pour rien. Dans leur courrier, il y a même un mot d'Adolf Roshfell nous demandant de le tenir au courant et de dire aux familles qu'ils nous ont aidés.

— Le ministre allemand de la magie en personne ! Et bien !

— Et de ton côté ?

— Je n'ai jamais vu les *Mangemorts* aussi discrets. Ils ont tout cloisonné. Aucune information n'a filtré par les réseaux habituels.

J'ai fouiné partout. J'espère que Pierrick a trouvé quelque chose. Des nouvelles de lui ?

— Non. Mais tu le connais, il peut disparaître durant des heures voir des jours sans donner de nouvelles.

— Avant oui. Mais maintenant qu'il a Chun, je pense qu'il a changé. D'ailleurs je trouve bizarre qu'elle ne soit pas passée pour avoir des nouvelles.

— Elle viendra sûrement aujourd'hui.

— De toute façon, vous ne pourrez rien lui dire, dit Florence. Elle n'est pas du département, elle n'est même pas sorcière.

Jonas et Franck échangèrent un sourire. Florence ne mit pas longtemps à comprendre.

— Quoi ! Vous allez lui dire !

— Chun est policière chez les Moldus, dit Jonas.

— Oui, chez les Moldus, pas chez nous.

— Elle a déjà été mêlée à plusieurs de nos affaires. C'est même comme ça qu'elle et Pierrick se sont rencontrés. Nous ne lui avons jamais rien caché. Sauf deux ou trois détails peut-être. Et encore, elle assez intelligente pour avoir compris toute seule.

— Mais c'est une atteinte au secret de notre profession.

— Tu ne la connais pas, ajouta Franck. Elle est fiable. Si elle n'avait pas été là durant l'affaire Sazeau, certaines choses nous auraient sûrement échappé.

— Je comprends mais je ne crois pas qu'il faille la mêler à tout ça.

— Tout ce qu'on fait, c'est la tenir au courant. Elle sait qu'elle ne doit pas s'en mêler.

Florence n'ajouta rien de plus. Elle finit son café et sortit en disant qu'elle avait du travail à faire. Jonas se laissa aller sur la table.

— Et bien ! s'exclama-t-il. Elle est belle et sympa, mais je ne la voyais pas aussi suspicieuse.

— Tu veux dire qu'elle ferait une bonne recrue pour la section S, dit Franck en recommençant à potasser ses listes.

— Oui. Elle a les nerfs et des capacités intellectuelles au-dessus de la norme. Au niveau physique, c'est bon aussi. Faudra juste qu'elle apprenne à contrôler un peu plus ses émotions. C'est primordial de

garder son sang-froid dans notre partie du travail. Je pense qu'elle y arrivera. D'ailleurs, je pense la recommander.

— Oh ! Je vois.

— Tu devrais te présenter toi aussi un jour.

— Je ne suis pas un homme de terrain. Je suis assez bon quand il s'agit d'analyser une situation quand je suis entouré de livres et de rapport. Mais pour de l'investigation sur le terrain ou un combat, ce n'est pas la même chose.

— Tu t'étais pourtant bien battue lors de la bataille au Département Secret au mois de janvier.

— La nécessité.

Franck se souvenait de ce jour. Il s'était battu et avait même dû tuer un de ses adversaires. C'était la première fois qu'il tuait au combat. Il espérait que ce serait aussi la dernière, mais son sixième sens, en lequel il avait toute confiance par expérience, lui disait qu'il devrait encore se battre dans un avenir de plus en plus proche.

Franck devait déterminer au plus vite s'il pouvait faire confiance en Jonas. Ils étaient amis depuis des années mais cela ne suffisait pas. Une erreur de jugement serait fatale. Il décida de commencer par prêcher le faux pour avoir le vrai.

— Je me demande ce qu'ils font à Hans Friedrich en ce moment, dit-il.

— Connaissant les Mangemorts et surtout Névris, je n'aimerais pas être à sa place. Ils ont dû lui dire pour sa famille. Rien que ça, ça a dû le briser. D'après Pierrick, il devrait être assez fort pour se rendre compte qu'il ne faut pas les aider. Mais ils connaissent des tortures inimaginables.

— Tu as l'air de bien les connaître.

— Pour pouvoir les débusquer, il faut les connaître à fond. Penser comme eux. Les samourais disaient : « Un guerrier s'occupe de ses amis mais encore plus de ses ennemis ». Ce n'est pas forcément joyeux, mais en les connaissant on peut anticiper sur leur mouvement. D'ailleurs, je trouve bizarre qu'ils continuent à chercher le dernier druide comme ils disent.

— Quoi ? Je croyais que tu n'avais rien trouvé.

— Cette affaire concerne directement l'affaire Malchauzen, je ne pouvais pas en parler devant Florence même si je ne pense pas

qu'elle soit du genre à le crier sur les toits. Et puis, ce que j'ai découvert cette nuit m'a fait parvenir à une conclusion.

— Quoi ? Qu'as-tu découvert ?

— Les Mangemorts continuent de rechercher Hans Friedrich. Ils ne l'ont pas, il leur a échappé cette nuit. Et pourtant Pierrick nous a dit que Névris l'avait enlevé. J'ai donc deux hypothèses. Premièrement : Névris l'a enlevé et Hans s'est échappé après. Je ne pense pas que ça soit plausible car Névris est bien plus puissant et expérimenté que Friedrich, et surtout, il serait assez intelligent pour nous faire savoir où il est. Un simple sortilège et la Trace nous dira où il se trouve. Maldieu ayant demandé au Département des Usages Abusifs de la Magie de nous prévenir au cas où un sorcier mineur serait repéré en dehors de l'Académie.

— C'est vrai qu'il n'a dix-sept ans que dans quatre jours.

— Deuxièmement : et si Pierrick avait réussi à sauver Hans Friedrich mais que pour une certaine raison, il ne veut pas que nous soyons au courant et même que nous croyons qu'il est entre les mains des Mangemorts.

— Pourquoi ?

— Parce qu'il croit qu'il y a un espion parmi nous. Il nous compte même parmi les suspects. D'ailleurs, ça m'avait déjà effleuré l'esprit.

— Comment ça ?

— Lorsqu'on a su qu'il s'agissait de la famille Friedrich, tu as eu du mal à trouver le dossier d'archive, n'est-ce pas ?

— Oui.

— Je pense que quelqu'un l'a consulté et l'a caché pour nous ralentir. Juste assez de temps pour prévenir Malgéus et qu'il s'en prenne à eux.

— Et si c'était moi qui l'avais planqué.

— Tu n'es pas l'espion.

— Comment peux-tu dire ça ?

— Tu es vraiment champion pour analyser une situation, mais en ce qui concerne la personnalité humaine, tu as des progrès à faire. Tu manques d'instinct de ce côté-là. Tu ne peux pas être l'espion, tu es né-Moldu et je n'ai jamais vu quelqu'un d'aussi droit. À vrai dire je t'admire pour ça. Tu as des facultés de réflexion que je t'envie. D'ailleurs, tu es en train d'analyser tout ce que je dis pour savoir si

ce n'est pas moi l'espion car je pense que tu étais arrivé à la même conclusion.

Franck était abasourdi. Alors comme ça, Jonas le connaissait aussi bien. Franck comprit maintenant que Jonas était encore plus instinctif que lui. L'expérience du terrain et de l'investigation avait développé chez lui un talent naturel pour jauger les gens. Voilà pourquoi il était l'un des meilleurs agents de la section spéciale. Franck sourit, il ne pouvait pas être un espion. Il n'aurait jamais parlé ainsi sinon.

— Oui, je le reconnais, finit-il par dire. C'est pourquoi je pense qu'il faut que tout reste entre nous maintenant. J'ai fini de comparer les listes. Mais avant de s'attaquer à ça, je pense qu'il faut d'abord passer par Beauxbâtons.

— Pour savoir ce qui s'y est réellement passé.

— Oui.

— Alors, allons-y tout de suite.

Franck rangea les dossiers en prenant soin de garder avec lui la liste des *Lebenwächters* et le papier sur lequel il avait noté les noms et adresses des familles correspondant à sa recherche. Ils sortirent de la salle des archives d'un pas décidé. Une fois la porte fermée, un papillon de couleur d'écorce descendit du plafond où il s'était posé depuis plusieurs minutes.

Jonas et Franck transplanèrent au village de Toutalair. Ils se rendirent ensuite à l'entrée du domaine académique. Le concierge ayant été tué durant l'infiltration des Mangemorts, ils tombèrent sur deux hommes de la Police Magique. Pour être exact, ils appartenaient à l'Unité d'Intervention. Maldieu avait fait appel à Dakus pour protéger l'Académie en prétextant que les Chasseurs devaient conserver toutes leurs forces en réserve dans l'hypothèse probable d'une future opération d'ampleur. Il n'avait pas donné de plus ample détail malgré l'insistance de Dakus. Les policiers prirent leur temps pour examiner les cartes d'identification des chasseurs. Une certaine forme de rivalité existait entre le Département des Chasseurs et celui de la Police Magique. Rivalité exacerbée par les demandes incessantes du ministre Erwan Riliam auprès de Maldieu pour le forcer à travailler plus étroitement avec le Bouffeur de Cadavre comme était surnommé Dakus. Ancien chasseur, il fut

renvoyé pour avoir à plusieurs reprises tué des Mangemorts sans aucune raison. Erwan Riliam le nomma chef de la Police Magique.

— Ces cartes m'ont l'air fausses, dit un des policiers.

— Soit tu nous laisses entrer, soit je te fais bouffer tes dents, dit Jonas avec un détachement glacial, comme s'il parlait de la météo.

— J'aimerais bien voir ça.

— Qu'est-ce que vous foutez ? lança une voix.

Jonas reconnut les cheveux blonds très courts et les yeux bleus sur un visage émacié d'Albert Chergnieux. Un ancien chasseur de la section AI ayant démissionné quand Pierrick Chaldo lui fut préféré pour un poste à la section S malgré son ancienneté et son expérience. Depuis, une rivalité était née entre eux. Bien que Jonas pensait que seul Chergnieux voyait leur relation ainsi. Pierrick devait s'en moquer totalement.

— Salut, Albert, salua Jonas. Tu peux dire à tes mecs de nous laisser passer avant que je décide de forcer le passage.

— Qu'est-ce que vous venez faire ici ? questionna Chergnieux.

— Un besoin d'éclaircissement sur ce qui s'est passé cette nuit. Tu n'as pas besoin d'en savoir plus.

Chergnieux toisa les deux chasseurs un instant puis ordonna aux deux policiers de les laisser passer.

Jonas remercia ironiquement les deux gardes avant de s'éloigner avec Franck. Chergnieux et les deux autres policiers les regardèrent se diriger vers le palais un moment.

— Il m'a menacé ce con, lâcha un des gardes. Je lui aurais montré qui je suis moi.

— Alors j'ai sauvé tes dents, fit Chergnieux. Jonas Marus est l'un des meilleurs de la section S. Il t'aurait dégommé en une seule pichenette. Tu ne l'aurais même pas effleuré.

— Il ne faut pas me sous-estimer.

— Tu es énervé, n'est-ce pas ?

— C'est cet enfoiré qui m'a foutu les nerfs.

— Tu n'as pas remarqué. Lui, il est resté parfaitement calme. Il t'avait déjà jaugé depuis longtemps. À tes mouvements, ta manière de parler. Il savait que tu n'étais pas une menace pour lui. On

apprend ça durant la formation à la section AI, mais il faut des années pour le maîtriser comme lui.

Jonas et Franck se rendirent directement à l'aile des appartements des professeurs. Jonas frappa à la porte de Thomas Zimong. Il n'était pas loin de sept heures du matin. Il devait forcément être levé, les cours commençant à huit. La porte s'ouvrit. Thomas les fit entrer en leur demandant de ne pas faire de bruit car Laura dormait dans sa chambre. D'après les couvertures en boules sur le canapé, le professeur y avait dormi.

— Elle va bien ? demanda Franck.

— Elle a mis du temps à s'endormir, répondit Thomas. J'ai dû lui dire pour la famille de Hans. Elle s'inquiète pour lui. C'est normal.

— On voudrait justement te parler de ce qui s'est passé cette nuit, dit Jonas. Ou plutôt avoir quelques précisions.

— Asseyez-vous. Du thé ?

— Non merci, j'ai déjà pris deux cafés ce matin, refusa Franck.

— Avec plaisir, accepta Jonas.

Thomas servit deux tasses et en tendit une à Jonas. Il attendit les questions des chasseurs bien que ne comprenant pas pourquoi il venait lui demander des précisions. Pierrick devait avoir fait un rapport complet sur la nuit.

— Tu as vu Névriss enlever Friedrich ? demanda Marus.

— Non, j'étais avec François à ce moment-là, il était KO. Vous avez des nouvelles d'ailleurs ?

— Il en a pour plusieurs jours à dormir et encore plus à se reposer mais sa vie n'est pas en danger, renseigne Franck.

— Tant mieux. Pour en revenir à la question. Névriss s'est enfui par la fenêtre de la chambre de Hans. Pierrick voulait le poursuivre mais je lui ai dit qu'il fallait d'abord s'assurer que Hans était en sécurité. C'est là qu'on a découvert les Mangemorts et François.

— Les Mangemorts étaient hors combat avant votre arrivée ?

— Oui. En fait d'après les élèves, François a été mis hors combat par les Mangemorts et Yann Firvel est apparu et les a tous assommés.

— Qui ? firent en même temps les deux chasseurs.

— Yann Firvel, un ami de Pierrick si j'ai bien compris. Vous ne le connaissez pas ?

— Non, répondit Jonas.

Franck restant silencieux, les deux autres se tournèrent vers lui.

— Durant l'affaire des vampires, Pierrick m'a demandé de faire une recherche discrète sur un certain Yann Firvel, avoua-t-il. Ça devait rester entre nous. Il ne m'a laissé qu'une image de lui. Rien de plus. Je n'ai rien trouvé du côté magique. J'allais commencer à chercher du côté moldu quand cette affaire a commencé.

— J'ai eu l'impression de l'avoir déjà rencontré il n'y a pas si longtemps, dit Thomas. Yann Firvel aurait assommé Hans et l'aurait emmené avec lui malgré les élèves qui ont essayé de l'en empêcher.

— Et si ce Yann Firvel était un Mangemort et avait enlevé Friedrich, proposa Jonas.

— C'est possible mais je ne crois pas, dit Franck. Pierrick voulait savoir qui il était mais ne semblait pas croire du tout qu'il soit du côté de Malgêus. C'est lui qui l'a prévenu pour l'attaque du Ministère en janvier. S'il est un Mangemort, il n'appartient pas au groupe de Malgêus.

— Celui de Janus alors, dit Thomas.

— Qui ?

— C'est Névriss qui en a parlé. Il n'a pas donné de détail à son sujet. Même Pierrick ignorait de qui il parlait.

— Cette affaire est tellement compliquée qu'elle m'en donne mal au crâne ! s'exclama doucement Jonas. Au lieu de s'éclaircir, ça se complique encore. Qu'est-ce que Pierrick pensait de ce Firvel ?

— Il a dit qu'il ne savait pas s'il pouvait lui faire confiance. Mais j'avais l'impression qu'il y avait un certain lien entre eux.

— Qu'est-ce que t'en penses Franck ?

— Il a aidé Pierrick lors de l'affaire des vampires, raconta Franck. Pierrick sait jauger les gens aussi bien que toi, voire mieux. Je pense qu'il a encore quelques doutes mais il sait qu'il n'est pas un ennemi. Ils ont dû cacher Friedrich quelque part. Car une chose est sûre : Yann Firvel n'est pas du Ministère. Reste à savoir qui il est.

— J'aimerais surtout avoir des nouvelles de Hans, ajouta Thomas.

— Aucune inquiétude de ce côté-là. Si Pierrick est avec lui, il est protégé par le meilleur.

DOUTES ET SUSPICIONS

- Va dire ça à ma sœur qui en est amoureuse.
- Pour sa propre sécurité, il doit rester caché. Nous allons te laisser.
- Vous allez retrouver Pierrick, n'est-ce pas ?
- Non.
- Ne me mentez pas. Dites-lui que je veux être au courant.

XIII - Une autre famille

Lorsque les deux chasseurs furent partis, la porte de la chambre grinça. Thomas ne se tourna même pas vers elle, occupé à servir deux tasses de thé.

— Tu as tout entendu, dit-il.

— Oui, répondit Laura. Tu savais que j'écoutais.

— J'ai été élevé en tant que ye xing ke, ce sont les ancêtres chinois des ninjas japonais. Je sais repérer quelqu'un à l'air qu'il déplace.

— Donc, Hans va bien. Je suis rassurée mais je préférerais en être sûre.

— Je sais. Fais confiance à Pierrick. Il est le plus puissant sorcier que je n'ai jamais rencontré.

— D'accord. Je vais retourner à mon dortoir. Je dois me préparer pour les cours. Merci de m'avoir laissé dormir ici.

— Tu reviens quand tu veux.

Laura sortit. Thomas repensa à ce qu'il lui avait dit. Oui, Pierrick était l'un des sorciers les plus puissants qu'il n'est jamais rencontré. Même quand ils étaient enfants, il avait senti l'énorme densité de son flux magique. Une bonne partie semblait cachée à Pierrick lui-même. S'il maîtrisait tout son pouvoir, il en deviendrait terrifiant. Encore aujourd'hui, il se demandait d'où pouvait venir une telle puissance que même de vieux sorciers ne possédaient pas. Pourtant, le flux magique se développe avec le temps. Normalement.

Mais hier soir, il avait rencontré un autre sorcier possédant une grande puissance magique. Kylian Névriss était véritablement effrayant. Une si grande puissance entre les mains d'un malade de la pire espèce.

Quelqu'un d'autre le préoccupait. Yann Firvel. Qui était-il ? Son flux magique était étrange, presque sauvage, comme s'il n'avait jamais été domestiqué. D'ailleurs, il n'avait pas sorti sa baguette lors du combat contre les Mangemorts. Et d'après les élèves, il ne l'avait pas sorti non plus après la défaite de François Garde. Sa maîtrise des arts martiaux était excellente. Autant voir plus que certains chasseurs expérimentés. Mais pouvait-on lui faire confiance alors que Pierrick

en ignorait beaucoup sur lui également ? Thomas était sûr de l'avoir déjà rencontré. Mais où ?

Il n'en avait pas parlé à sa sœur, mais il avait un moyen de retrouver Hans. Un ancien rituel dragoniar permettait à son exécutant de voir au-delà du seuil de perception normal. Poussé à l'extrême, il permettait de se projeter dans le plan astral et de voyager hors du corps. Il connaissait ce rituel et l'avait même réussi plusieurs fois. Le seul souci résidait dans la fatigue que l'exercice infligeait. Pour le moment, il n'avait pas de raison d'en arriver là. Il était sûr que Hans était en sécurité avec Pierrick.

Thomas réunit ses notes et partit pour son premier cours de la matinée.

Jonas et Franck savaient qu'ils n'avaient que peu de chance de retrouver Pierrick. Mais après tout, ainsi il limitait le risque que l'espion ne les trouve. Si espion il y a. Mais ils ne pouvaient rester sans rien faire. Ils possédaient la liste des cibles potentielles. Ils passeraient la journée à les vérifier s'il le fallait. Les familles n'étaient pas très nombreuses mais parsemées dans tout le pays.

La plupart du temps, les maisons avaient été vidées récemment. Les lenteurs légendaires de l'administration n'étaient plus à démontrer. Les voisins dirent dans la plupart des cas qu'ils étaient repartis en Allemagne ou pour tout autre pays. D'autres fois, il s'agissait d'une simple homophonie. Des gens français depuis plusieurs générations, venant d'Alsace et de Lorraine où les noms ont des consonances germaniques.

Le soir allait tomber sur la lande quand ils arrivèrent devant une nouvelle maison. La maison était à l'écart du reste du village. Comme si ses occupants ne souhaitent que peu être dérangés par leurs voisins. Franck poussa immédiatement le portail de métal qui grinça légèrement. Il allait s'engager dans le jardin quand la main de Jonas l'arrêta. Ne comprenant pas, il se tourna vers son ami en se préparant à lui demander ce qui se passait. Mais le regard soudain froid et concentré de l'agent de la section S valut tous les discours. Il avait sûrement remarqué quelque chose. Franck avait beau ausculter la façade de la maison, il ne remarqua rien. Il jugea, tout de même, plus prudent d'imiter Jonas quand il sortit sa baguette.

Durant un assez long moment, Jonas et Franck restèrent immobiles à observer la maison à deux étages. Aucune lumière ne filtrait par les fenêtres. Et pourtant, le soir tombait et avec lui l'intensité du jour. Tout d'un coup, Jonas se lança vers la maison d'un pas rapide mais silencieux. Pour ne pas faire de bruit, Franck fut obligé d'aller bien moins vite que lui. Il put tout de même le rattraper lorsqu'il s'arrêta près de la porte d'entrée. Les deux chasseurs se placèrent de chaque côté de la porte. Jonas prit le temps de l'examiner attentivement. Ne décelant aucun piège, il approcha la main de la poignée et appuya doucement sur elle. La poignée n'avait fait que quelques centimètres quand la porte vola en éclat, obligeant les deux chasseurs à protéger leurs yeux. Des éclairs rouges et verts fusèrent par l'ouverture. Entre deux éclairs, Jonas surgit du couvert que lui assurait le côté de la porte et lança un stupéfix. Il finit son tour sur lui-même en se remettant à l'abri du côté de Franck.

— Je crois qu'on a trouvé, dit-il. Il y a trois types dans le couloir. Enfin deux, maintenant.

Jonas refit le même mouvement que précédemment pour lancer un nouvel éclair de stupéfixion.

— Plus qu'un, fit-il tout en se cambrant en arrière pour ne rendre visible par l'ouverture que son buste et lancer un dernier éclair.

Il se redressa et vint se mettre dans l'ouverture, un genou à terre, prêt à incanter de nouveau. Au bout d'une dizaine de secondes, il fit à Franck un geste lui intimant de le suivre.

Jonas marchait lentement, à pas feutrés dans le hall d'entrée. Sa baguette, tenue à une main, et son regard pointèrent vers tous les angles morts, y compris le plafond. Sur la droite du hall, un escalier montait vers le premier étage. Au fond, une porte devait mener vraisemblablement aux pièces de vies telles la cuisine, le salon et la salle à manger. Les deux chasseurs avaient beau tendre l'oreille, aucun son ne leur parvenait. Jonas posa une oreille sur la porte du fond. Il écouta attentivement les bruits durant de longues secondes. Derrière lui, Franck, les deux mains crispées sur sa baguette, n'était pas rassuré. Son regard allait de la porte d'entrée à l'escalier, sa baguette suivant nerveusement le mouvement. Il jeta une œillade à son ami. Comment pouvait-il être si calme alors qu'une attaque pouvait survenir à n'importe quel moment ? Il sursauta légèrement quand Jonas lui tapota sur l'épaule. Par signe, il lui fit comprendre

qu'il allait surgir dans la pièce juste derrière en se mettant le plus bas possible, Franck devrait le couvrir en lançant des maléfices de sa position debout depuis le hall. Franck n'était pas sûr de pouvoir l'aider comme il l'entendait mais acquiesça.

Jonas se recula d'un mètre de la porte, prenant son élan comme un athlète. Il lança avec violence son pied vers la porte qui s'arracha de ses gonds. Il fit une roulade au sol, évitant par la même occasion l'éclair rouge qui vint de la droite. Un Mangemort se trouvait dans l'axe de la porte.

— Stupéfix ! s'écria Franck.

L'éclair percuta le mage noir en pleine poitrine, l'envoyant s'écraser contre l'évier. La poussée d'adrénaline retira toute peur de l'esprit de l'agent de la section IRIA. Il s'avança vers l'embrasure de la porte de la cuisine. Un autre Mangemort se trouva dans sa ligne de mire. Ce dernier fit un avada kedavra qui passa au-dessus de l'épaule de Franck. La contre-attaque du chasseur le mit hors combat.

Franck pénétra dans la cuisine. Il découvrit deux autres Mangemorts inanimés mis KO par Jonas. L'un d'eux avait le nez qui saignait abondamment, signe qu'il avait dû se prendre un coup plus qu'un maléfice. Deux portes partaient de la cuisine. L'une d'elles était déjà ouverte. Jona scrutait les ténèbres naissantes dans la pièce qui se trouvait au-delà de l'embrasure. Il s'agissait de la salle à manger. Demandant à Franck de ne pas bouger, il s'approcha de l'entrée. Un flash de lumière verte vint s'écraser contre le battant de la porte, forçant le chasseur à reculer vivement. Il plongea à travers l'ouverture et lança un stupéfix durant son vol plané. Il brisa sa chute d'une roulade et scruta tous les recoins de la pièce. Il leva le pouce en signe de victoire. Mais à ce moment-là, Franck sentit des milliers d'aiguilles chauffées à blanc lui traverser le corps. Il hurla de douleur en s'effondrant, pris de spasmes incontrôlables. Jonas voulut se lancer à son aide mais il vit surgir du hall un sorcier à la peau blafarde et aux yeux violets exprimant une joie sans borne à faire souffrir le chasseur.

Kylian Névriss pointait toujours sa baguette vers Franck, même s'il avait cessé de lui infliger le sortilège Doloris. Jonas se tenait debout dans la salle à manger, sa baguette pointée sur la poitrine de Névriss. Un sourire sadique se dessina sur les lèvres du Mangemort.

— Je m’attendais à revoir Chaldo, souffla-t-il. On s’est déjà vu, n’est-ce pas ?

— Il y a quelques mois au Ministère, répondit Jonas.

— Ah oui ! Je m’en souviens maintenant. Tu étais avec Chaldo et ce bon vieux Georges. Lui aussi d’ailleurs, ajouta-t-il en désignant Franck. Je ne crois pas que nous ayons été présentés à l’époque.

— Je te connais Kylian Névriss. Ancien chasseur de la section S, recherché pour meurtre, terrorisme, magie noire et j’en passe. Tu as tué Jannick Janis, la sœur de Suzanne Janis, avec qui tu étais pourtant fiancé.

— Je me suis rendu compte que l’amour m’était inutile.

— Tu es juste devenu fou. Mais rien ne te fera revenir de ta folie. Si ce n’est la mort.

— Pas mal. Et toi, qui es-tu ?

— Jonas Marus.

— J’ai entendu parler de toi. On dit que tu es plutôt bon, l’un des meilleurs. Et lui ?

— Franck Vinol.

— Le meilleur de la section IRIA ! Je suis flatté !

— Qu’es-tu venu faire ici ?

— Une question dont tu connais déjà la réponse. Pourquoi la poser ? Cette famille est aussi descendante des druides germains. Du moins, du côté de la mère.

— Où sont-ils ?

— En haut. Du moins pour le moment. Je vais les ramener à mon maître.

— Comme si j’allais te laisser faire.

— Comme si tu étais capable de m’arrêter.

Névriss avait raison, Jonas savait très bien qu’il n’était pas assez puissant et assez doué pour espérer le vaincre en duel. De plus, il tenait Franck sous sa menace. Il ne pouvait pas agir sans risquer sa vie. Comme devinant ses pensées, Franck gémit :

— Ne te préoccupe pas de moi Jonas. Tue-le.

Son gémissement fut remplacé par un hurlement quand Névriss réitéra son maléfice de torture. Lorsqu’il s’arrêta, il toisa Jonas d’un regard avide de violence.

— Quel courage pour un rat de bibliothèque ! Mais je sais que tu ne bougeras pas, ça se voit dans ton regard. Nous allons nous retirer avec les deux membres encore vivants de cette famille. Si vous vous tenez tranquille, vous aurez la vie sauve.

Jonas ne dit rien. La colère d'être impuissant dans cette situation lui était insupportable. Et pourtant, il n'avait pas le choix.

— Pierrick, pourquoi n'es-tu pas là quand on a besoin de toi ? pensa-t-il.

Jonas perçut le claquement caractéristique d'un transplanage provenant des étages. Névriss tendit sa baguette vers un des Mangemorts stupéfixés et le réveilla d'un éternuement. Le Mangemort se releva en scrutant tous les recoins autour de lui. Repérant Jonas, il pointa sa baguette sur lui.

— Stop, ordonna Névriss. Laisse-le. Réveille tes amis et rentrez.

— Oui seigneur, acquiesça le Mangemort.

Jonas ne lâcha pas Névriss des yeux pendant que le jeune mage noir réveillait un à un les autres. Malgré tout, il le surveillait du coin de l'œil. L'immobilité de Névriss et de Jonas était tellement parfaite qu'on les aurait facilement confondus avec des statues. Aucun des deux ne cillait. La tension était palpable entre les deux hommes. Chacun savait qu'à la première baisse d'attention, il pouvait être la cible d'un sortilège fatal.

Une fois le dernier serviteur des Ténèbres parti, Névriss sourit une fois de plus.

— Voilà, je vais vous laisser à mon tour tous les deux, dit-il. Si vous voyez Chaldo, dites-lui que j'aurai des choses à lui avouer la prochaine fois que je le verrai. Des choses importantes qui changeront sa vision du passé, et ses choix futurs. Salut.

D'un claquement de fouet, le Mangemort aux yeux violets disparut. Jonas se précipita tout de suite auprès de Franck. Ce dernier était toujours recroquevillé sur le sol. Il haletait comme après un cent mètres olympique et devait encore ressentir la brûlure du maléfice interdit, mais au moins il était vivant.

Franck parvint à ouvrir les yeux et à relever la tête pour se tourner vers Jonas.

— Il a dit les membres encore vivants, souffla-t-il difficilement.

— Reste ici, je vais aller voir. *Hominum Revelio*.

Le sortilège ne détecta aucune présence. Il n'y avait donc plus de Mangemort dans la maison. Mais cela signifiait aussi, qu'aucune autre personne vivante n'y était à par eux deux. Jonas se rendit d'abord dans l'autre pièce communiquant avec la cuisine. Il s'agissait d'un salon. Des traces de luttes démontraient qu'il y avait eu un combat acharné ici. Le canapé avait particulièrement subi les attaques. Les plumes des coussins avaient volé dans toute la pièce. Jonas contourna le canapé et découvrit derrière un corps gisant sans vie. C'était un homme d'une cinquantaine d'années environ. Il avait visiblement pris un sortilège de mort. D'un geste de la main, Jonas lui referma les yeux.

Jonas monta au premier étage. La salle de bain était ouverte mais rien ne s'y était passé. La chambre des parents avait été aussi le lieu d'un combat. Mais aucun cadavre n'y était. Juste quelques traces de sang. Le reste de la maison était intacte. En regardant les photos accrochées sur les murs des couloirs, Jonas devina que cette famille n'était composée que de deux parents et une fille de neuf ans. En comptant le corps du père dans le salon, cela voulait dire que Malgéus avait la mère et la fille entre ses mains. Névriss avait dit que seule la mère était descendante des druides. Il aurait donc, de toute manière tué le père. Ce Névriss ne connaissait pas la pitié.

Jonas retourna auprès de Franck qui s'était assis malgré l'expression de douleur qui marquait encore son visage. Il lança à Jonas un regard interrogateur.

— Un mort dans le salon, le père, renseigne-t-il. Ils ont enlevé la mère et la fille.

— Bon Dieu, jura Franck. On a encore échoué.

— On ne pouvait rien faire. Ils avaient toutes les cartes en mains. Mais la partie n'est pas encore terminée. Je vais appeler une équipe pour venir s'occuper de la scène de crime. Nous allons faire un rapport à Maldieu.

— Un rapport ?

— En faisant attention, il ne faut pas oublier qu'on a un espion au département. Maintenant c'est sûr. Je ne sais pas comment il a fait, mais il a su pour la liste. Et par malchance, ils sont tombés sur la bonne maison.

— Et après ?

LE CORBEAU II

— Il va falloir prendre contact avec Pierrick au plus vite. En faisant gaffe de ne pas mener l’espion à lui.

XIV - Au-delà de notre monde

Hans resta toute la journée enfermé dans la chambre. Il refusa même d'en sortir pour manger. Pierrick et Yann n'insistèrent pas. Ils avaient deviné qu'il voulait rester seul. Après tout, il venait de perdre toute sa famille. Il avait cessé de pleurer. Du moins, extérieurement. Il n'avait plus de larmes. Mais le vide qu'il ressentait dans son âme était toujours bien présent et le serait toujours. Il souhaita même mourir pour les rejoindre. Mais il revit le visage d'une douce jeune fille s'imposer à ses pensées suicidaires. Rien que pour elle, il ne devait pas mourir. Cette histoire était trop triste pour y rajouter encore des larmes.

Un autre vide s'imposa à son corps. Il décida de l'ignorer jusqu'à ce que son estomac pousse une plainte bruyante. Comment pouvait-il avoir faim dans un moment pareil ? À croire que son corps ne ressentait pas la peine de son esprit. Étaient-ils séparés ? À la deuxième plainte caverneuse, il se décida à se lever. Assis à la table de bois de ce qui servait de cuisine mais où il n'y avait qu'un vieil évier et un poêle à charbon, il ne trouva que Pierrick Chaldo. Ce dernier ne fit que lever ses yeux sombres vers lui.

— Tu as faim, je suppose, dit-il.

— Oui, répondit Hans.

— Il y a de quoi faire des casse-croûtes là.

— Merci. Où est votre ami ?

— Il devait aller voir quelqu'un.

Hans se fit un casse-croûte avec du pâté et des cornichons puis il s'assit devant Pierrick. Le silence dura un long moment. Mais Hans le brisa.

— Que me veut Malgéus précisément ? questionna-t-il.

— Je te l'ai déjà dit : il te veut parce que tu es un descendant des druides germaines.

— J'avais compris. Je veux savoir pourquoi il a besoin d'un descendant des druides.

— Le Grimoire de Malchauzen décrirait dans ses pages un rituel permettant d'acquérir une grande puissance. Un rituel ayant détruit

tes ancêtres à l'époque des guerres contre l'Empire romain. Ils n'étaient pas parvenus à le contrôler.

— Et Malgéus espère y arriver.

— Il est assez arrogant pour ça. Nous ne pouvons prendre aucun risque. Il peut tout aussi bien échouer en ne tuant que lui et quelques-uns de ses fidèles ou échouer en emmenant avec lui des innocents. Et le pire scénario serait qu'il réussisse. C'est pourquoi tu dois rester caché.

— Je sais. Mais combien de temps ?

— Je ne sais pas.

— Les Chasseurs le cherchent.

— Je pense.

— Vous ne les tenez pas au courant.

— Ils croient que tu es entre les mains de Malgéus.

— Pourquoi ? Vous craignez qu'il y ait un espion, n'est-ce pas ?

— C'est une possibilité à ne pas écarter.

— Et votre ami, il n'est pas un chasseur ?

— Non, il appartient à un autre service.

Yann Firvel entra dans le quartier général du 13^e Bureau. Il ne remarqua rien d'inhabituel dans les regards de ses collègues. Mais ici, tout le monde était formé pour ne rien démontrer. Et puis surtout, le goût du secret était tel que tout le monde ignorait ce que faisaient les autres. Seul le directeur était au courant de tout. Firvel frappa à la porte du secrétariat du directeur. La secrétaire l'introduit dans l'antre du chef du 13^e Bureau.

Le directeur était un homme d'une quarantaine d'années d'allure autoritaire. Mais Firvel savait qu'il n'était qu'un bureaucrate ne connaissant rien de la réalité du terrain. Firvel s'assit en face de lui.

— Vous avez disparu un moment, dit le directeur.

— Il y a eu un peu d'action du côté des Chasseurs, expliqua Firvel. Les Mangemorts de Malgéus recherchent des descendants des druides germains. Ça a un rapport avec l'affaire Malchauzen du mois de janvier.

— Et ?

— Ils ont réussi à enlever un adolescent à Beauxbâtons. Un certain Hans Friedrich.

— Que lui veut Malgéus précisément ?

— Je ne sais pas. Il a oublié de me le dire.

— Et Chaldo ?

— Il est sur l'affaire. Mais il n'est pas invincible.

— Très bien. Retournez-y et tenez-nous au courant.

— J'ai une question monsieur. Le dossier que j'ai volé à Beauxbâtons au mois de mai, le projet GLADIUS, vous l'avez étudié, n'est-ce pas ?

— En quoi cela vous regarde ?

— Je voudrais savoir de quoi il traite.

— Je vous ai dit que cela ne vous regardait pas.

— Je suis chargé de surveiller Pierrick Chaldo depuis son retour de Chine. Et j'ignore toujours pourquoi. Si vous voulez que mes informations soient vraiment intéressantes, il me faut savoir ce que vous cherchez sur lui.

— Ne vous inquiétez pas de ça, toutes vos informations sont importantes. Nous nous chargeons de faire le tri ensuite. Maintenant, disposez.

Firvel se leva et sortit sans dire un mot. Lorsque la porte se referma, une forme fantomatique apparut légèrement dans un coin du bureau. Les yeux vides de Marion Locca fixaient rêveusement la porte par laquelle Firvel venait de sortir.

— Nous a-t-il menti ? demanda le directeur.

— Non.

Sa voix était plus légère qu'un soupir. Son beau visage demeurait sans aucune expression sous ses cheveux sauvages.

— Très bien, continua-t-il. Continue de le surveiller. Au moindre comportement suspect, tu nous préviens.

Marion Locca ne répondit pas et disparut silencieusement.

— Il semble que nous nous soyons trompés sur Firvel, dit le directeur. Il n'a sûrement pas pu tromper la vigilance de Locca.

— Et si elle nous mentait, fit une voix par l'interphone.

— Elle est incapable de penser par elle-même. C'est l'agent parfait que nous pouvons contrôler facilement.

— Très bien. Pour l'instant, ne changez rien.

Quand Firvel ressortit du bâtiment administratif qui abritait secrètement le 13e Bureau, il remarqua non loin une voiture avec deux hommes à bord. Malgré la distance, son regard aiguisé lui permit d'en reconnaître un : Jacques Mareau, le coéquipier de Chun Yang-Li. Firvel savait qu'il avait été agent à la DST. Il avait sûrement enquêté sur Pierrick pour déterminer dans quel service il travaillait. Et son enquête l'avait mené au 13e Bureau. Cela voulait dire que ce service n'était pas aussi cloisonné que le pensaient les chefs. Cette pensée le fit sourire. Il décida de marcher comme si de rien n'était en passant près de la voiture.

Jacques Mareau et Julien Dérios venaient à peine d'arriver quand ils virent un jeune homme sortir du bâtiment qu'ils voulaient inspecter. D'après une source de Dérios, ce bâtiment, officiellement un centre des archives vétérinaires, cachait en fait le 13e Bureau. Ils avaient de la chance que quelqu'un en sorte. Ils n'avaient pas eu à attendre longtemps. Le jeune homme passa tout près de leur voiture. Jacques décida de le suivre discrètement. Ils sortirent de la voiture et commencèrent leur filature.

Yann Firvel savait très bien qu'ils le suivaient. Il imagina un plan au cas où. Après tout, la situation actuelle était si compliquée qu'une assurance de plus, aussi petite soit elle serait la bienvenue. Surtout avec le 13e Bureau qui le surveillait. Il les attira dans une ruelle sombre et sale. Lorsque les deux poursuivants s'y engouffrèrent, ils ne virent aucune trace de Firvel.

— Il nous a repérés ! fit Dérios.

— Au moins, on sait que ce ne sont pas de simples archivistes qui travaillent là, dit Jacques. On retourne surveiller.

Ils se retournèrent vers la sortie de la ruelle mais s'arrêtèrent nez à nez avec un Yann Firvel souriant distraitement. Par réflexe, Dérios et Mareau sortirent leurs armes. Firvel se contenta de lever les mains en signe de paix.

— Inutile de vous énerver, dit-il. Si je voulais vous tuer, vous seriez déjà morts.

— On n'est pas si facile à tuer, répliqua Jacques.

— Je connais votre CV, Jacques Mareau.

- Qui êtes-vous ?
- Un ami de votre coéquipière et de son petit ami.
- C'est vous Pygargue ?
- Parfois j'oublie que c'est le nom de code qui m'est attribué.
- Vous dites être un ami de Chun et pourtant vous la surveillez.
- C'est comme ça que j'ai fait sa connaissance.
- Vous allez pouvoir me dire alors pourquoi Pierrick Chaldo est sous surveillance ? Pour qui travaille-t-il ? Et pourquoi a-t-il impliqué Chun ?
- Impliquer Chun ! Mais il en est amoureux.
- Vous n'allez pas me faire croire de telles conneries ! Pour qui travaille-t-il ?
- Le Département des Chasseurs.
- Qu'est-ce que c'est ? Pour quel pays ?
- La France. Mais un gouvernement différent. Il existe un monde au-delà de ce que vous pensez connaître. Un monde avec ses lois, son économie, ses terroristes et même ses spécialités culinaires. Et dans ce monde, les Chasseurs combattent les plus terribles menaces qui pèsent sur eux, et aussi sur nous par la même occasion. Pierrick Chaldo est un de ses Chasseurs. Il a rencontré Chun par hasard et en est tombé amoureux. Rien de plus naturel.
- Pourquoi le surveillez-vous ?
- Ce n'est pas à vous que je vais apprendre la notion de « Secret Défense ». Je vous en ai déjà trop dit.
- Vous avez oublié le plus important, intervint Dérios. Quel est ce monde ?
- Firvel sourit en pensant à la tête qu'ils allaient faire.
- Le Monde de la Magie.
- Arrêtez vos salades ! s'écria Jacques. La magie, ça n'existe pas.
- Ô homme de peu de foi ! Pourtant vous avez déjà été témoin d'actes magiques. Vous ne vous en souvenez pas, bien sûr. C'est normal, vous avez subi un sortilège d'amnésie. Deux en fait.
- Ne vous moquez pas de moi !
- J'aimerais continuer cette conversation forte intéressante, mais on m'attend.
- Tu ne te tireras pas comme ça !

— On se tutoie maintenant ? Je préfère.

Firvel sourit une dernière fois et sous le regard éberlué des deux hommes, il se transforma en aigle à tête blanche et s'envola en poussant un cri strident. Les deux hommes regardèrent l'oiseau disparaître à l'horizon.

— Je crois que je vais me mettre à croire aux rumeurs, lâcha Dérios. Où vas-tu ?

— Voir Chun, elle me doit des explications, dit Jacques en partant.

Du haut du toit, Firvel regardait partir les deux hommes. Bran vint se poser sur son épaule.

— Tu vas veiller sur Chun, dit-il. S'il te plaît. Pour moi et surtout pour Pierrick.

Le corbeau claqua du bec.

— Oh ! Tu le faisais déjà ! Parfait. Au moindre problème, préviens-nous.

L'oiseau noir poussa un croassement en s'envolant. Firvel le regarda s'éloigner en se demandant comment finirait cette histoire. Il y avait trop de variables pour en deviner le bout. Et l'une de ses variables était Pierrick lui-même. Qui était-il ? Cette question trouverait forcément une réponse un jour. Mais quand ? Bientôt sûrement...

Chun ne savait pas vraiment quoi faire de ses journées. Aujourd'hui, elle était allée voir ses parents. Ceux-ci furent surpris de la voir seule, pensant qu'elle devait s'installer avec Pierrick. Elle leur expliqua que son travail l'avait rappelé. Ils avaient raconté aux parents de la jeune femme que Pierrick travaillait dans une unité d'intervention de la police comme le RAID et qu'il pouvait être bipé à n'importe quel moment. Le père de Chun en particulier, appréciait beaucoup Pierrick. Pour lui, quelqu'un prêt à risquer sa vie pour celle d'inconnus était digne de sa fille.

Ce soir encore, elle attendrait sans trop d'espoir le retour de Pierrick. Elle ignorait tout de sa mission actuelle. Demain, elle irait au Ministère pour essayer de le voir au vol. Ou bien simplement d'avoir des nouvelles par Franck et Jonas.

La nuit tombait doucement sur Paris, comme retenue par un parachute. Elle regarda les gens passer dans la rue en bas. Elle ne remarqua pas le corbeau perché sur un toit plus haut qui l'observait attentivement. Elle ne referma pas la fenêtre en retournant à l'intérieur. La chaleur étouffante de l'été n'avait pas encore totalement été vaincue par les prémices de l'automne. C'était l'été indien. Sur la table de la cuisine, un parchemin noirci par une écriture fine et harmonieuse s'étalait. C'était la dernière lettre de son amie Assya, arrivée aujourd'hui. Demain, elle lui écrirait une réponse.

Quelqu'un frappa à la porte. Chun alla ouvrir. Elle eut la surprise de découvrir Jacques. Ce dernier avait sa tête des mauvais jours. Elle sourit malgré tout.

— Jacques ! Quelle bonne surprise ! Que viens-tu faire ici ?

En temps normal, elle l'aurait invité à entrer. Mais ici, chez Pierrick, et maintenant chez elle, il y avait trop de choses qui dévoilaient le monde de la Magie. Les photos animées par exemple.

— Est-ce que je peux entrer ? demanda-t-il.

— C'est que, j'allais sortir, mentit-elle.

— Ah bon ! fit-il en regardant ses pieds dans ses chaussons.

— J'allais mettre mes chaussures.

— Tu ne serais pas encore en train de me mentir ?

— De quoi tu parles.

— J'ai rencontré un de tes « amis ». Enfin, c'est ce qu'il dit. Un homme qui se fait appeler Pygargue. Ça te dit quelque chose ?

— Non.

— Un homme capable de se transformer en aigle.

Chun se figea sur place. Qui avait-il rencontré ? Il ne pouvait s'agir que d'un animagus. Mais elle ne connaissait aucun sorcier capable de se transformer en aigle dans son entourage. Le seul dont elle ait entendu parler, c'était celui qui avait volé le dossier de Pierre Hargus, à Beauxbâtons. Mais personne ne savait qui c'était. Ses yeux devaient exprimer sa surprise car un léger sourire apparut sur les lèvres de Jacques.

— Je crois que tu devrais me laisser entrer, dit-il. On a des choses à se dire.

Sans vraiment y penser, elle s'effaça du pas de la porte et le laissa entrer. Elle referma la porte et le guida jusqu'au salon. Jacques, regarda dans toutes les directions en espérant y voir Pierrick Chaldo, mais ce dernier avait l'air absent. Il ne remarqua pas les cadres sur lesquels les personnages photographiés se déplaçaient. À l'invitation de Chun, il s'assit dans le canapé. Chun prit place juste en face de lui. Elle attendit qu'il commence.

— Je m'inquiétais pour toi, avoua-t-il. Tu m'avais dit que Pierrick Chaldo travaillait dans un secteur dont tu ne pouvais pas parler. Et je sais d'expérience qu'il n'est pas bon de fricoter avec les services secrets. Je ne te l'avais jamais dit, mais j'ai été agent de la DST. Je sais des choses qui te feraient dresser les cheveux sur la tête. J'ai eu un doute. J'ai donc appelé un de mes anciens collègues qui travaille encore dans ce milieu. Il a enquêté pour moi. Et il a découvert que toi et ton petit ami étiez fichés dans un service de l'État qui n'a pas de nom mais que tout le monde appelle « 13e Bureau ». Ça ne te dit rien ?

Chun fit non de la tête.

— Ce service est si secret qu'on a rien pu savoir sur ses activités en propre. Ça parlait de Sorciers, Démons, Vampires et autres choses de ce genre. D'abord, j'ai cru à un code. Nous avons trouvé ce qui semble être le quartier général de ce 13e Bureau. Il a beau être cloisonné, il a besoin de fournitures et de matériels. Nous y sommes allés avec l'intention de suivre un des hommes en sortant. C'est ce que nous avons fait. Mais il nous avait repérés. Il nous a dit être un de tes amis. En fait, il est chargé de ta surveillance, ainsi que de celle de Chaldo.

— À quoi ressemble-t-il ?

— Jeune, pas plus de vingt-cinq ans je dirais. Cheveux châains et yeux marron. Il semblait un peu détaché de la réalité à sa façon de parler. Il s'est transformé en aigle et s'est envolé après nous avoir dit deux trois choses.

— Que t-a-t-il dit ?

— Tu le connais ?

— Je crois.

— Il nous a dit qu'il existait un autre monde tout près du nôtre. Enfin c'est comme ça que je l'ai compris. Le Monde de la Magie.

Chun resta de nouveau figé. La description correspondait à celle de Yann Firvel. Elle ne comprenait pas tout. Il travaillait donc pour une branche du gouvernement moldue. Une branche s'autorisant à surveiller et peut-être même à agir sur la juridiction du gouvernement magique. Une branche qui la surveillait. Depuis quand ? Depuis qu'elle était liée à Pierrick ? Elle se souvenait de la première fois qu'elle avait vu Yann Firvel. Il lui avait fait une étrange impression. Mais à l'époque, elle découvrait le monde magique, elle se disait que ce ne serait pas la dernière fois qu'elle aurait cette impression. Et ce ne fut pas la dernière.

— Tu peux tout me raconter, invita Jacques.

— Je sais mais si je ne t'ai rien dit, c'est parce que j'ignorais comment tu prendrais tout ça, dit-elle. Et aussi qu'en me liant à Pierrick, je me liais à un monde tenu par une règle primordiale : ne jamais révéler son existence. Tu as découvert ce monde en même temps que moi, en janvier.

— L'affaire des libraires ?

— Oui. Cette affaire qu'on n'a jamais élucidée. Le ou les tueurs étaient des sorciers, des mages noirs fidèles à un dénommé Malgéus. Une sorte de terroriste chez les Sorciers. Nous étions allés voir un informateur, tu te souviens ?

— Oui.

— En fait, il était un des assassins et il a essayé de nous tuer. Mais quelqu'un nous a sauvés. Un sorcier : Pierrick.

— Qui est-il ?

— Il travaille pour le Ministère français de la Magie, au Département des Chasseurs. C'est une unité qui combat les mages noirs. Sur ce point, je ne te mentais pas, il fait un travail comparable au nôtre, mais dans un autre monde. Un monde lié au nôtre, voire entremêlé. Même si certains sorciers le nient. Pierrick est l'un de leurs meilleurs hommes. Tu ne peux pas savoir tout ce qui m'est arrivé depuis que nos vies sont liées.

— Raconte.

— J'étais présente quand les Mangemorts, c'est le nom de ces mages noirs, se sont infiltrés dans le Ministère. Il y a eu des combats et des morts. J'ai participé à une mission de Pierrick lorsqu'il a dû s'infiltrer à l'Académie de Magie Beauxbâtons pour élucider un

meurtre. Et cet été, quand j'ai disparu, j'avais été enlevée par un vampire. C'était ma faute, je n'aurais pas dû m'en mêler, ajouta-t-elle en remarquant la mine qu'avait pris Jacques. Mais je ne regrette pas. Pierrick m'a sauvé de nouveau. Je me suis fait une nouvelle amie, une vampire du nom d'Assya.

— Je vois que je ne savais rien de ta vie en fait.

— C'est moi qui t'ai tout caché. J'y étais obligé. D'ailleurs, tu vas peut-être encore subir un sortilège d'amnésie pour oublier tout ça.

— C'est comme ça qu'ils cachent leur monde, en effaçant la mémoire à coup de sortilège.

— Oui. Il faut les comprendre, à une époque, ils étaient parmi nous, se mêlant à nous, utilisant leur magie sans se cacher. Mais depuis, le monde a changé. Aujourd'hui, plus personne ne croit en la magie. Et à une époque pas si lointaine, les sorciers étaient brûlés sur le bûcher de l'inquisition. Ils ont préféré la clandestinité pour ne pas avoir à mener une guerre contre nous. Une guerre que nous n'aurions pas gagnée, je pense. Ils ont beau être bien moins nombreux que nous, certains possèdent une puissance énorme et sont capables de véritables prodiges. Mais ils préfèrent rester cachés et vivre en paix. Sauf pour certains.

— Les Mangemorts.

— Oui. Mais heureusement, il y a les Chasseurs, Aurors et autres unités anti-mages noirs de par le monde.

— Pierrick est un chasseur. Où est-il en ce moment ? Je croyais que vous profitiez des vacances pour emménager ensemble.

— Ça, c'est fait. Mais Pierrick a été rappelé. Il est en mission.

— Quel genre ?

— Je ne sais pas. Je pensais aller demain au Ministère pour avoir de ses nouvelles. Peut-être même, le voir.

— C'est à Bobigny, n'est-ce pas ? Je t'y ai suivi une fois. Je n'ai pas réussi à entrer.

— Il faut connaître et surtout avoir l'autorisation quand on est moldu.

— Moldu !

Chun sourit. Cela lui rappelait quand elle-même avait découvert le monde de la Magie. De toute façon, le pire qu'il pouvait lui arriver

était d'avoir la mémoire effacée. Et puis, cela lui faisait du bien de pouvoir en parler à quelqu'un qui ne soit pas un sorcier.

XV - Les larmes du fantôme

La journée avait été maussade à Beauxbâtons. Les élèves et les professeurs n'arrêtaient pas de parler de l'attaque de la nuit dernière et de l'enlèvement de Hans Friedrich. Malgré la présence de policiers de l'Unité d'Intervention de la Police Magique, tous étaient inquiets à différents niveaux. Dès le matin, le professeur Tréveune avait appelé au calme, disant que les Chasseurs étaient sur une piste pour libérer leur condisciple. Il avait même précisé que le chasseur chargé de l'affaire était Pierrick Chaldo. Mais cela ne les empêcha pas de parler de ce que certains avaient été témoins. Le récit de l'enlèvement de Friedrich par un homme l'ayant porté sur son épaule et ayant pu courir plus vite que les étudiants malgré son fardeau fit le tour de l'Académie.

Au centre de cette tourmente se trouvait Laura Jiraud. Elle essaya de rester en retrait toute la journée. Ne participant pas aux cours. Certains essayèrent de lui soutirer des informations mais c'était sans compter sur le mur défensif qu'avaient formé ses amies ainsi que son frère. Elle ne voulait parler à personne. Elle vint juste voir son frère après son cours pour savoir s'il avait eu des nouvelles. Il dut lui répondre par la négative. Il avait décidé que dès ce soir, il tenterait le rituel dragoniar pour voir si tout allait bien pour le jeune homme. Il le ferait uniquement pour Laura, pour la rassurer.

Le soir, après le dîner, Thomas se rendit directement dans ses appartements. Il disposa des baguettes d'encens en cercle autour de lui selon un placement qui rappelait un pentagramme. Il s'assit au centre du cercle et allait commencer quand quelqu'un frappa à la porte. Lorsqu'il ouvrit, il découvrit Laura, les traits fatigués. Il la laissa entrer. Dès qu'il eut refermé la porte, la jeune fille tomba dans ses bras, l'étreignant. Elle avait besoin de sentir la présence chaleureuse et fraternelle de Thomas. Le professeur le comprit et lui rendit son étreinte.

— Est-ce que je peux rester ici cette nuit ? demanda-t-elle.

— Bien sûr, acquiesça-t-il. Tu n'as pas à me le demander, tu seras toujours la bienvenue.

Il déposa un baiser sur le front de sa petite sœur. Elle entra dans le salon et découvrit les préparatifs du rituel.

— Je vais essayer d’avoir des nouvelles de Hans, dit-il. C’est un ancien rituel dragoniar, je ne l’ai pas pratiqué depuis longtemps mais ça devrait aller.

— Qu’est-ce que tu vas faire exactement ?

— Je vais me projeter dans le plan astral et aller voir où se trouve Hans et s’il va bien. S’il n’est pas protégé par des sortilèges tels le Fidelitas ou d’autres, je devrais y arriver.

— Je peux regarder ?

— Si tu veux, mais tu ne verras rien de ce que je verrais. Tu ne me verras qu’immobile au centre de ce cercle.

— Ça forme un pentagramme, c’est de la magie noire ?

— Non. En Chine, ce que vous appelez pentagramme représente le cycle des cinq éléments de la nature. Le Feu, l’Air, le Métal, le Bois et l’Eau. D’ailleurs, chez vous le pentagramme à deux significations, s’il est pointé vers le haut ou le Nord, il est bénéfique, c’est l’ancien symbole d’Aphrodite, la déesse de l’Amour chez les grecs. S’il est pointé vers le bas ou le Sud, il est maléfique. C’est le principe de la Dualité. En Chine, les Taoïstes appellent ça le Yin et le Yang. Le Positif et le Négatif.

— Woah ! Quelle culture !

— Je suis prof je te rappelle, sourit-il. Connaître ça, fais partie de mon domaine de la défense contre les forces du mal. Après tout, elles représentent une moitié de cette dualité.

— Mais si elles disparaissent ?

— Elles ne le peuvent pas. Sans elles, le monde n’existerait pas. Comme il n’existerait pas si la Lumière et l’Ombre ne cohabitaient pas.

— Je ne comprends pas tout. Pourquoi les combattre alors ?

— Pour ne pas qu’elles prennent le dessus et détruisent le monde. Nous nous battons pour maintenir l’existence du monde. Les forces du mal dans leur existence la plus pure n’agissent que pour le détruire. Les Mangemorts ne sont qu’un moindre mal, mais qui fait le jeu des forces supérieures des Ténèbres.

— Je crois que je commence à comprendre. Vas-y. Fais ton rituel. J’attendrais que tu reviennes.

Thomas se plaça au centre du cercle et s’assit en tailleur. Il joignit les mains comme pour faire une prière, tout en fermant les yeux.

Lorsqu'il les rouvrit, ils avaient pris la teinte dorée typique des Dragoniers.

— Huï¹.

L'une des baguettes d'encens s'alluma d'un bout rougeoyant.

— Gàng².

Une autre s'illumina d'un éclat gris.

— Fäng³.

Une troisième d'une incandescence blanche.

— Motou⁴.

L'avant-dernière fut dotée d'un bout marron qui ne se voyait presque pas, mais de la fumée s'en échappait comme les autres.

— Shuê⁵.

La dernière baguette d'encens prit une teinte bleue sur son bout.

Thomas sentit son esprit se libérer de la prison de chair de son corps. Ses sens étaient décuplés. Mais ce n'était pas l'effet qu'il recherchait. Il laissa son esprit se détacher totalement. Quand enfin il eut de nouveau la sensation de voir, la première chose qu'il perçut fut sa sœur l'observant intensément. Il la voyait en contre-plongée. Il se retourna et se vit de l'extérieur, assis dans sa position de méditation dans le cercle rituel. Il concentra son esprit sur Hans. Il perçut sa présence à l'ouest, en Bretagne. Il n'était donc pas protégé par un Fidelitas. Mais il ressentait tout de même deux présences pas très loin de lui. Il reconnut l'esprit ténébreux de Pierrick. Quant à l'autre, il devina qu'il devait s'agir de Yann Firvel. Mais quelque chose n'était pas normal. Hans était trop éloigné de ses deux protecteurs. Il devait en avoir le cœur net. Son esprit traversa la matière. Il fonçait vers l'esprit de Hans. Plus il se rapprochait, plus sa perception se fit claire et précise. Et là, il la sentit. Une autre présence cachée, diffuse, impalpable comme le vent, mais bien

¹ Feu en chinois.

² Acier.

³ Air.

⁴ Bois.

⁵ Eau.

présente. Cette présence était proche de Hans. Trop proche. Qui était-ce ? Ami ou ennemi ?

Hans avait demandé à prendre l'air. Pierrick avait conscience du danger mais il savait que le jeune homme l'était aussi. Il savait également qu'il avait besoin d'être seul. Le chasseur l'avait donc autorisé à aller se promener. Mais avant, il lui avait fait jurer de ne pas trop s'éloigner et lui avait rendu la baguette qu'il lui avait gardée. Il le prévint : il ne devait se servir de sa baguette qu'en dernier recours, la Trace étant toujours active en lui, s'il s'en servait, le ou les espions de Malgêus présents au Ministère sauraient où il se cache.

Hans avait revêtu un pantalon et un tee-shirt moldus que lui avait ramenés Yann Firvel. Il avait même des tennis aux pieds. L'air du soir était encore doux en cette saison. Il s'enfonça dans la forêt jusqu'à atteindre une clairière. Là, il s'allongea dans l'herbe et regarda les étoiles apparaître les unes après les autres. Sa famille était-elle parmi les étoiles ? Certains moldus croyaient en un Paradis au Ciel. Était-ce vrai ? Ses ancêtres croyaient un autre monde où, quand on mourait dans celui-ci, on naissait pour vivre une autre vie jusqu'à la mort pour renaître dans ce monde et ainsi de suite éternellement. Il ignorait qui avait tort ou raison. Qu'importe ! La seule chose réellement importante pour le moment, c'était qu'ils n'étaient plus là. Et qu'ils ne seraient plus jamais à ses côtés. Sans qu'il ne s'en rende compte, de nouvelles larmes se mirent à couler de ses yeux. Ce ne seraient pas les dernières.

Il réfléchit. Qui était responsable de la mort de sa famille ? Était-ce ses ancêtres pour avoir voulu jouer avec des forces qui les dépassaient ? Était-ce lui-même pour avoir cherché à en apprendre le plus sur eux ? Était-ce celle des Chasseurs de ne pas avoir réagi assez vite ? Non. Le seul responsable était ce Mangemort, cet ancien fidèle du Seigneur des Ténèbres. Malgêus. C'était lui le seul responsable. Lui, par sa soif de puissance et de pouvoir. Hans savait que cela ne ramènerait pas sa famille à la vie, mais il se jura de tuer Malgêus de ses mains.

Alors que les étoiles scintillaient toujours plus nombreuses dans le ciel à mesure que le temps passait. Une silhouette légère se matérialisa à l'orée de la clairière. Elle resta cachée par l'ombre des

arbres, se contentant d'observer le jeune homme de ses yeux vides de tout expressions et sentiments. Et pourtant, une larme se mit à ruisseler sur sa joue. Marion, sentant cette humidité sur sa peau, porta sa main à son visage. La larme se déposa sur ses doigts fins. Elle la regarda. Cela faisait presque dix ans qu'elle n'avait pas pleuré. D'où pouvait venir cette goutte d'eau salée ? Elle suivit le chemin mouillé que la larme avait laissé sur son visage et arriva au coin de son œil. Alors c'était de là. De ce trou pas plus gros qu'une tête d'épingle. Mais pourquoi ? Elle savait que certains pleuraient de joie ou de tristesse, de rage ou de rire. Mais depuis presque dix ans, elle n'avait plus ri ni été en colère, elle n'avait plus ressenti ni bonheur ni peine. Rien. Elle n'était plus qu'une coquille vide depuis la mort de son père. Une mort de laquelle elle se savait responsable. Une mort qu'elle avait voulue. Une mort qu'elle commençait à regretter en ressentant la peine de ce jeune homme d'avoir perdu sa famille.

Sans qu'elle ne s'en rende compte, elle avait traversé le dernier buisson la séparant de la clairière où se trouvait Hans. Elle marchait de son pas léger et silencieux vers le jeune homme. Ce dernier observait toujours d'un regard distrait les étoiles. Il ne l'entendait pas s'approcher. Elle avait repris assez de consistance pour écraser de son poids les brins d'herbe. Ses pas marquaient la végétation d'une légère ondulation. Elle ne savait pas pourquoi, mais elle devait aller vers ce jeune homme si triste.

Une brindille sèche se retrouva sous son pied pourtant léger et craqua. Hans perçut le bruit et se redressa d'un bond. Il se figea sur place en découvrant la jeune fille drapée de blanc, ses cheveux noirs sauvages flottant dans le vent et ses yeux d'une blancheur immaculée. Il la fixa dans ses yeux vides. Et malgré l'absence apparente d'émotions, il y décela une mélancolie. Sur sa peau d'albâtre, la trace laissée par une larme récente était visible. Qui était-elle ? Un fantôme ? Il l'ignorait. Tout ce qu'il savait c'était qu'elle ne lui voulait pas de mal. Il n'en était pas sûr. C'était juste ce qu'il ressentait sur le moment présent.

Ils restèrent immobiles un long moment, ne se lâchant pas des yeux. Et soudain, une ombre surgit d'un buisson, bondissant vers Marion Locca. La jeune fille redevint aussi imperceptible que le vent, devenant légèrement transparente durant un instant. Elle se

laissa porter en arrière pour éviter l'ombre. Lorsqu'elle reprit pied au sol, redevenant solide, elle regarda ce nouvel arrivant. Il était habillé de noir, un sabre à lame large et lourde était glissé dans sa ceinture. Marion ressentait ses intentions. Elles n'étaient pas belliqueuses, il ne voulait que protéger ce jeune homme.

L'ombre se releva tout en tirant son sabre. Il n'avait pas sorti de baguette. Un doute s'insinua dans l'esprit de la jeune fille fantôme. Était-il lui aussi du 13e Bureau ? Mais pourquoi agirait-il ainsi ? Ce fut Hans Friedrich qui donna la réponse à la question.

— Professeur Zimong ! s'exclama-t-il.

— J'ai bien fait de venir faire un tour en esprit ici, dit l'ombre. Sa présence était très diffuse mais je l'avais quand même repérée. Surtout quand elle s'est approchée de toi. Je n'arrivais pas à lire dans son âme et ça, ce n'était pas normal.

— Professeur, elle n'a pas cherché à m'attaquer.

— Quelques secondes de plus et ça aurait été le cas. Retourne auprès de Pierrick. Tout de suite.

Malgré cet ordre, Hans ne bougea pas. Thomas ragea intérieurement de l'imbécilité du jeune homme. Il n'avait plus le choix, il devait éliminer cette fille.

Les yeux de Thomas devinrent dorés. Il tendit sa main libre, un éclair rouge surgit. Marion ne l'esquiva même pas et l'éclair de stupéfaction lui passa au travers sans la toucher. Elle avait pris l'espace d'une seconde la consistance de l'air. D'abord surpris, Thomas se ressaisit immédiatement et lança un autre sortilège en direction du sol cette fois-ci. Un nuage de poussière s'éleva, cachant la vue de Marion. Thomas profita de l'écran pour se rapprocher de la jeune fille et frapper en aveugle de son sabre. Mais la lame ne rencontra que le vide. Il laissa le nuage se dissiper, pensant qu'elle avait bougé. Mais non. Elle était toujours à la même place, son regard vide pénétrant profondément les yeux du dragonnier. Il eut l'impression qu'elle le regardait jusqu'à l'âme.

La scène resta figée durant deux secondes. Puis se reprenant, Thomas lança un coup de pied retourné circulaire en visant la tête. Une fois de plus, Marion ne bougea pas et le pied la traversa sans toucher quoi que ce soit de solide. Il enchaîna avec un coup de sabre avec le même effet. Alors qu'il allait enchaîner avec un nouveau coup, un éclair rouge le désarma. Il chercha des yeux celui qui lui

avait infligé un sortilège de désarmement et tomba sur Hans, sa baguette à la main. L'adolescent ne parut même pas avoir encore conscience de son geste.

Quelques instants plus tard, un papillon argenté quittait le Ministère...

XVI - Memoris

Pierrick regardait par la fenêtre, guettant le retour de Hans Friedrich quand il vit un éclair rouge illuminer faiblement les bois. Il appela immédiatement Yann Firvel et les deux hommes se ruèrent dans la forêt. Entre temps, d'autres éclairs avaient lézardé l'obscurité nocturne. Lorsqu'ils arrivèrent à la clairière, ils découvrirent Hans, la baguette à la main pointée vers Thomas en tenue de ye xing ke. Le sabre du professeur de défense contre les forces du mal était planté dans le sol à quelques mètres. Juste devant Thomas, une jeune fille au teint pâle et aux cheveux sauvages se tenait debout. Son regard vide et blanc semblait observer la scène avec un désintérêt proche de l'effacement total. Pierrick et Yann comprirent que l'adolescent avait utilisé sa magie. Le Ministère français de la Magie savait donc qu'un mineur se trouvait en dehors du domaine académique de Beauxbâtons. Et donc, si espion il y avait, lui aussi sûrement.

Pierrick, la baguette à la main, s'avança vers les protagonistes de cette étrange pièce de théâtre improvisée. Il obligea Hans à baisser sa baguette d'une main. Le jeune homme parut remarquer seulement maintenant la présence du chasseur.

— Je t'avais dit de ne pas utiliser ta magie, dit Pierrick.

— Je devais arrêter le professeur Zimong, se justifia Hans. Il allait finir par la tuer. Je crois qu'elle ne nous veut pas de mal.

— Dans le genre de situation où nous sommes, croire est insuffisant. Il faut être sûr. Et toi Thomas, que fais-tu là ?

— J'ai l'impression que je fais ton travail, répliqua sèchement le dragoniar sans lâcher Marion Locca des yeux. Tu n'étais pas censé le protéger ?

— Il avait besoin de sortir prendre l'air. Dans sa situation, je comprends pourquoi.

— Il pleurera plus tard. Je suis venu ici par le plan astral et j'ai repéré cette fille qui se rapprochait de lui. J'ai vite regagné mon corps et suis venu. J'ai même laissé Laura sans explication. Elle doit encore plus inquiète maintenant.

— Maintenant, nous allons devoir changé d'endroit et au plus vite.

Yann Firvel s'était avancé lui aussi. Il se désintéressait totalement de la conversation entre Thomas et Pierrick. Il fixait Marion Locca. Cette dernière tourna ses yeux laiteux vers lui.

— Marion Locca, dit-il. Appelé plus souvent par le sobriquet White Ghost. Cela faisait longtemps qu'on ne s'était pas vu. Mais tu es assez difficile à voir.

— Yann Firvel, souffla-t-elle. Nos chefs te soupçonnent de les trahir. C'est la vérité.

— Et en bon petit soldat que tu es, tu leur as déjà tout dit.

— Non.

La négation surprit Firvel. Il n'était pas habitué à se tromper sur les gens. Et cette fois-ci, la dernière personne qu'il s'attendait à voir désobéir avouait ne rien avoir rapporté aux dirigeants du 13e Bureau.

— Tu n'as pas eu le temps ? questionna-t-il.

— Non, ce n'est pas ça. Je ne veux pas leur dire.

— Pourquoi ?

— Car je ne le dois pas. Car je peux avoir ma chance moi aussi.

— Ta chance ? Quelle chance ?

— Celle de reprendre ma vie.

Yann dégaina son pistolet en un instant et le braqua sur la jeune fille.

— Ne me fais pas rire ! s'exclama-t-il. Tu n'as plus de vie depuis que tu as tué ton propre père. Tu n'es rien d'autre qu'un fantôme dans ce monde.

Loin d'être impressionnée par l'arme pointée sur elle, Marion resta impassible. Yann Firvel allait tirer, elle le savait. C'était un des futurs les plus plausibles pour le moment. Était-ce ainsi que tout devait se terminer pour elle ? Était-ce son destin ?

Marion acceptait son sort sans se révolter. À quoi bon ? Sa vie n'avait duré que huit ans. Autant dire qu'elle n'avait rien vécu. Et puis une ombre passa devant elle, lui cachant Firvel. Quelque chose qui n'était pas arrivé depuis des années se passa dans sa tête : elle ressentit de la gratitude pour avoir été sauvée. Mais par qui ? Elle identifia son protecteur et ce fut la surprise qui la gagna. Encore un sentiment qu'elle n'avait pas ressenti depuis longtemps. De tous les futurs possibles, c'était l'un des plus improbables qui se déroulait. Son protecteur n'était autre que Thomas Zimong.

— Que fais-tu ? interrogea Yann.

— Je ne savais pas qu'on se tutoyait, dit Thomas comme s'il parlait du temps qu'il fait. Mais je préfère moi aussi. Vu que l'on s'est déjà battu l'un contre l'autre il y a quelque temps.

— J'ai fait exprès de tirer à côté ce jour-là. Je ne t'aurais pas blessé.

— Je suppose. Ce n'était pas ton but à ce moment-là. Pas comme maintenant envers cette jeune fille.

— Tu peux me croire, elle n'a rien d'une jeune fille. C'est un fantôme vivant.

— Sur quoi te bases-tu pour la juger ?

— Sur ses actes. Elle obéit à mes chefs sans se poser la moindre question. La filature et l'espionnage sont ses spécialités. Mais elle sait aussi tuer. Elle l'a déjà fait.

— Et alors ? Cela te donne-t-il le droit de la tuer maintenant ?

— Elle est là pour surveiller mes faits et gestes. Bientôt, elle aura sûrement l'ordre de m'éliminer. Je préfère la tuer d'abord.

— Alors il faudra que tu me tues avant.

— Tu voulais la tuer il y a à peine quelques minutes !

— J'ai changé d'avis. Hans à raison je pense. Elle ne nous veut pas de mal.

— Je n'ai pas confiance en ton jugement.

— Pas plus que moi dans le tien. Alors, tue-moi.

Yann Firvel garda son pistolet levé durant encore de longues secondes. Hans n'osait même pas bouger tellement la tension était palpable entre les deux hommes. À côté de lui, Pierrick observait la scène en silence. Puis, Yann baissa enfin son arme.

— Tu en prends la responsabilité ? fit-il.

— Oui, acquiesça Thomas.

— OK. Je te fais confiance parce que tu es un ami de Pierrick. Mais promets-moi de ne pas la laisser survivre si elle nous fait un coup par-derrière.

— Je te le promets. Je la tuerais moi-même si j'ai le moindre doute sur elle.

Firvel rengaina son arme et se détourna du dragoniar pour faire face à Hans. Thomas se tourna vers la jeune fille. Il plongea ses yeux

redevenus marron dans ceux demeurés blancs de la jeune fille. Il esquissa un léger sourire et tendit la main vers elle.

— Tu t'appelles Marion, n'est-ce pas ? Moi, c'est Thomas.

La jeune fille resta figée de surprise. Mais personne ne le remarqua car aucune émotion ne marquait son visage. D'abord imperceptiblement, sa main se leva. Puis elle se logea dans celle de Thomas.

— Il a la main chaude, pensa-t-elle.

Elle ne se rendait pas encore compte que cette chaleur n'était que la première d'une longue série.

Un hululement attira l'attention de Firvel qui ressortit son arme. Il scrutait les alentours, imité par Pierrick. Ils s'étaient tous les deux placés autour de Hans.

— Qu'est-ce que disent tes guetteurs ? demanda le Corbeau.

— Des types nous encerclent, répondit Yann. Je crois qu'on a sous-estimé l'espion de Malgéus.

— Combien sont-ils ?

— Environ une trentaine. Malgéus le veut vraiment le dernier druide.

— Je vais les attirer à moi. Pendant ce temps, emmène Friedrich ailleurs.

— Au niveau planque, je suis un peu à court.

— Alors il vaut mieux qu'il retourne à l'Académie. Thomas, tu as entendu.

— Oui, fit le dragoniar qui avait récupéré son sabre.

— Ne le laissez pas seul une seule seconde.

— Tu es sûr de vouloir rester seul ? demanda Yann. Je sais que tu es fort mais tout de même !

— C'est la meilleure solution.

— C'est vrai. Mais pas besoin d'être deux pour emmener le gosse. Je reste avec toi. Et puis, j'ai une mauvaise réputation à Beauxbâtons depuis la nuit dernière.

— Il a raison, dit Thomas. J'emmène Marion avec moi aussi. Elle a l'air de...

Il ne put finir sa phrase, un éclair rouge le percuta de plein fouet, le projetant au sol. Thomas resta inanimé, stupéfixé.

S'avancant dans la clairière, un homme âgé, les cheveux blancs et les yeux délavés mais pas aussi purs que ceux de Marion, tenait sous la menace de sa baguette le Corbeau et Firvel. À sa suite, les autres Mangemorts surgirent des buissons. Pierrick Chaldo reconnut immédiatement le meneur. Cette fois-ci, il s'était déplacé en personne.

— Malgéus, souffla Pierrick.

— Pierrick Chaldo, soupira Malgéus. Cela faisait quelques mois que nous ne nous étions pas vus. Mais j'ai continué à t'observer malgré tout. Tu aurais pu trouver l'assassin de Sazeau bien plus tôt, je pense. Par contre, quelle traque bien menée dans l'affaire de vampire de cet été !

— Venant de toi, ce genre de compliment ne me fait rien.

— Tu préfères sûrement quand ils viennent de Chun Yang-Li. Quelle charmante jeune femme. Ne t'en fais pas, je ne m'en suis pas pris à elle. Pas encore.

— Tu ne l'approcheras jamais. Les morts ne peuvent porter atteinte aux vivants.

— Ainsi tu veux me tuer. Moi, je n'ai aucunement cette attention vis-à-vis de toi. Je pense que tu feras bientôt partie de mes fidèles.

— Jamais.

— Les Moldus disent qu'il ne faut jamais dire jamais. Mais en attendant le jour où tu choisiras de me rejoindre, je vais déjà emmener avec moi ce jeune homme.

— Venez donc me chercher ! hurla Hans. Vous... vous avez tué toute ma famille ! Assassin !

— Si j'en crois le récit de Névriss, ton père s'est montré très peu coopératif. Ce qui a provoqué la mort de ta mère puis de ta sœur. Mais, avant que ta petite sœur ne soit tuée, il a avoué ne rien savoir mais que toi, tu savais sûrement. Et en dernier, ce fut son tour.

— Espèce de monstre ! cria Hans une fois de plus, des larmes de rage et de tristesse coulant de ses yeux.

— Tu pleures. Espèce de petit garçon pleurnichard. Seuls les enfants pleurent.

— Malgéus, lança Pierrick. Si tu veux te battre, approche.

— Voyons quels sont tes progrès, sourit le vieux mage noir.

D'un seul geste, il ordonna à ses hommes d'attaquer. Pierrick dressa immédiatement un bouclier pour protéger Yann et Hans des sortilèges. Certains maléfices ricochèrent sur la protection et vinrent mettre hors de combat certains tireurs. À l'extérieur de la protection, Marion s'était approchée de Thomas inconscient. Les éclairs la traversaient sans la toucher. Lorsqu'elle se releva, elle disparut sans laisser de trace. Elle réapparut juste derrière un Mangemort. Sa main passa à travers les os du crâne. Le mage noir se figea sur place, comme électrocuté. Il s'effondra mort. Son compagnon eut à peine le temps de se tourner vers la jeune fille qu'elle fit un mouvement pour faire traverser la poitrine de sa main d'un geste circulaire. L'ennemi poussa un rauque en tombant à son tour.

Pierrick profita de la panique engendrée par la démonstration de Marion Locca pour baisser son bouclier. Avant de se lancer à l'attaque, il ordonna à Yann d'emmener Hans à l'abri. Yann pointa son pistolet et fit feu plusieurs fois. Plusieurs Mangemorts s'écroulèrent, mortellement touchés. Yann saisit le bras de Hans et le tira vers les arbres. Mais une silhouette aux yeux délavés apparut devant eux. Yann tira sur Malgés à plusieurs reprises mais le vieux sorcier arrêta les balles en dressant un bouclier sans faire le moindre mouvement. Yann se rendit compte qu'il faisait face à un sorcier possédant le plus haut degré de maîtrise en matière de sortilèges informulés qu'il n'avait jamais rencontré. Il n'avait qu'une seule option : fuir. Il saisit plus fermement le bras de Hans mais au moment de transplaner, il ressentit une étrange sensation. Il se sentait comme cloué au sol, incapable de bouger. Et pourtant, ses pieds se déplaçaient normalement. Il comprit. Malgés lui avait infligé un sortilège anti-transplanage. De rage, il tira les dernières cartouches de son chargeur. Lorsque la culasse resta coincée en position arrière, il appuya sur le cran libérant le magasin vide. Il se saisit rapidement d'un autre dans sa poche intérieure mais il n'eut pas le temps de l'enclencher, un sortilège de désarmement le priva de son pistolet.

L'arme vola jusque dans les mains de Malgés qui le saisit au vol. Le vieux Mangemort l'examina attentivement durant quelques secondes, comme si la bataille qui se déroulait autour de lui était devenue secondaire.

— Les Moldus ont vraiment de curieuses idées, dit-il sur le ton de la conversation. Mais des idées ingénieuses je le reconnais. Tu n'as donc pas de baguette. Pour moi, tu n'es plus une menace.

Alors que Malgéus parlait en examinant l'arme, Yann avait bondi vers lui le pied en avant. Malgéus se contenta d'agiter nonchalamment sa baguette pour le plaquer violemment au sol.

— Meurs, moldu.

Malgéus leva sa baguette pour l'abattre sur Yann Firvel quand il dut sauter pour éviter un éclair de sortilège de mort.

Malgéus se tourna vers le tireur et plongea dans le regard noir du Corbeau. Derrière lui, plusieurs Mangemorts gisaient au sol, soit morts, soit inconscients. Plus loin, Marion Locca continuait à éliminer les hommes de Malgéus avec toujours la même froideur et la même efficacité. Malgéus esquaissa un sourire et fit de nouveau tourner sa baguette. Hans s'effondra endormi.

Pierrick accourut vers le maître des Mangemorts français en lançant plusieurs éclairs de différentes couleurs. Malgéus para toutes les attaques. Et quand le Corbeau fut au contact, il tenta de frapper le vieux sorcier d'un coup de pied au visage. Mais Malgéus para le coup avec une facilité déconcertante et saisit Pierrick à la gorge, le désarmant dans le même mouvement.

— Tu as encore des progrès à faire, Corbeau, souffla Malgéus.

Bien qu'à quelques centimètres de lui, Pierrick ne pouvait rien faire, il était comme statufié. Il se rendit compte que c'était le cas, Malgéus lui avait asséné un Petrificus Totalus sans qu'il ne le voie. La différence de niveau était encore énorme.

— Quand je pense au potentiel qui est en toi et dont tu ne soupçonnes même pas l'existence, continua le mage noir. Si seulement tu avais un simple aperçu de ta vraie nature. En découvrant les secrets cachés dans ton passé, je suis sûr que tu me rejoindrais. Quand tu découvriras ce qu'« ils » t'ont fait. D'ailleurs, tu vas le découvrir à partir de maintenant. Et la prochaine fois que l'on se croisera, je ferai de toi mon bras droit.

Malgéus pointa sa baguette sur la tête de Pierrick.

— Memoris, souffla-t-il.

Un éclair blanc pénétra le crâne de Pierrick. Une fois ça fait, Malgéus laissa choir le chasseur sur le sol. Il attira à lui Hans d'un

LE CORBEAU II

accio et transplana, imité par les Mangemorts encore vivants qui emmenèrent avec eux certains des blessés et assommés.

XVII - État d'alerte

Le premier à être réveillé fut Thomas. Il découvrit au-dessus de lui Jonas Marus. Ce dernier l'aïda à se relever. Thomas regarda autour de lui une fois debout. Les corps des Mangemorts tombés gisaient encore sur le sol, des chasseurs de la section IRIA commençaient déjà le travail d'identification sous les ordres de Franck Vinol. Deux groupes de la section AI assuraient la sécurité. Une équipe tentait tant bien que mal de maintenir Marion à l'écart. Mais leurs sortilèges lui passaient au travers. Elle ne répliquait pas, comme si elle avait compris que ceux-ci n'étaient pas des ennemis.

— Dis-leur d'arrêter, fit Thomas. Elle est avec moi.

— Tu es sûr ? demanda Jonas.

— Oui. Elle nous a aidés.

— Laissez-la, ordonna Marus.

Marion s'approcha de Thomas sitôt que les chasseurs la laissèrent tranquille. Thomas lui sourit avant de continuer à étudier le champ de bataille.

Il vit deux chasseurs tenir en respect Yann Firvel. Thomas s'approcha de lui.

— Dis, tu ne pourrais pas leur dire que je suis avec vous, fit Yann.

— Pourquoi ? répliqua Thomas. Je ne sais même pas qui tu es.

— Laissez-le, ordonna une voix posée.

Pierrick s'approchait. Les chasseurs de la AI s'écartèrent de Yann pour rejoindre leurs collègues. Franck et Jonas vinrent rejoindre le petit groupe.

— Où est Hans ? questionna Thomas.

— Il a été enlevé par Malgéus, dit-il. Il savait pour le sortilège que Friedrich a utilisé ce soir.

— Alors c'est sûr : il y a un espion au Ministère, conclut Franck. Voire plusieurs. On s'était dit que tu devais soupçonner l'existence d'une taupe chez nous et que tu avais caché Hans Friedrich. Nous étions tombés juste. Mais nous n'avions aucun moyen de te retrouver. À part la Trace de Friedrich. L'information nous soit parvenue mais après qu'elle ait été interceptée par l'espion on dirait.

— Alors il a Hans maintenant, fit Thomas. Et dire que nous avons l'avantage jusqu'à ce soir.

— Pas vraiment, contredit Jonas. Une autre famille a été attaquée. Une femme et sa fille ont été enlevées. Le mari a été tué. C'était il y a à peine quelques heures. J'ai même croisé la baguette avec notre vieil ami Névriss.

— Ce qui explique pourquoi il n'était pas là ce soir, dit Pierrick sombrement. Il devait torturer ses deux prisonniers.

— Que faisons-nous ? questionna Thomas.

— Toi, tu rentres à Beauxbâtons. Je te laisse t'occuper de cette fille. Yann, on reste en contact par le moyen habituel. Si tu as des infos, préviens-moi.

— Pas de problème, acquiesça Yann.

— Nous, on rentre au Ministère. Je vais devoir faire un rapport à Maldieu.

— Et l'espion ? interrogea Jonas.

— On va essayer de le débusquer.

Pierrick raconta tout à Charles Maldieu, Suzanne Janis et aux deux autres chefs de section présents. Jonas et Franck écoutèrent également d'un air intéressé. La seule chose qu'il cacha fut la véritable identité de Yann Firvel et de Marion Locca.

— Je vois que nous avons perdu le petit avantage que nous avons, dit Maldieu. Nous allons devoir mettre les bouchés doubles pour retrouver Malgéus et ses otages.

— Vous pensez faire appel à la Police Magique ? questionna Suzanne.

— Ils apportent plus de problèmes que de solutions. Je ne ferais appel à eux qu'en dernier recours. Essayons d'abord par nos propres moyens. Je sais que vous avez donné votre maximum ces deux derniers jours. Mais il va falloir faire plus encore. Au travail messieurs.

Pierrick, Jonas et Franck sortirent.

— Luc, vos hommes vont devoir démontrer leur sens de l'investigation et de l'interrogatoire, dit Maldieu. Il nous faut tous les éléments possibles provenant des Mangemorts capturés ce soir. Et n'hésitez pas à envoyer vos hommes sur le terrain.

— Ce sera fait, acquiesça Fabre.

— Georges, garde toutes tes équipes en alerte. Prêtes à partir vingt-quatre heures sur vingt-quatre.

— C'est déjà fait, fit Nide.

— Suzanne, tous les éléments de la section S doivent être briefés et doivent enquêter. Il faut qu'on trouve où se cache Malgés et au plus vite. Ce que nous n'avons pas réussi en plusieurs mois, il va falloir le réussir en quelques heures.

— Nous le trouverons.

Les trois chefs de section sortirent immédiatement. Maldieu se tourna vers la cheminée éteinte. Son regard exprimait une intense réflexion.

— Pourquoi a-t-il laissé Chaldo en vie ? pensa-t-il. La logique aurait voulu qu'il le tue. Pourquoi alors ? Qu'a-t-il en tête ? Veut-il se servir de sa puissance ? Il est fou ! S'il le libère, il ne pourra jamais le contrôler. Personne ne le peut. Fais-le Malgés, tu ne feras que précipiter ta chute.

Hans Friedrich se réveilla dans une sorte de cave. Son premier réflexe fut de chercher dans ses poches et autour de lui sa baguette. Mais elle lui avait été retirée. Il examina la pièce dans laquelle il se trouvait. Elle était vide. Il se leva d'un pas incertain et s'approcha de la seule porte. Il essaya de l'ouvrir mais elle était verrouillée de l'extérieur. C'est alors qu'il entendit un horrible hurlement de douleur venant de plus haut. Une femme hurlait. Elle souffrait. Était-elle torturée ? Le cri cessa aussi soudainement qu'il avait surgi. Juste quelques secondes de calme avant de reprendre avec autant de puissance. Mais cette fois-ci, un autre bruit attira l'attention du jeune homme. Un gémissement craintif.

Hans chercha la source de ce gémissement. Dans le coin le plus sombre de la cave, il devina une silhouette en boule, tremblante. Avec prudence, il s'approcha d'elle. Lorsqu'il ne fut plus qu'à deux mètres, la silhouette se releva et s'enfuit du coin. Hans put alors voir qu'il s'agissait d'une petite fille de sept ou huit ans à peine. Elle avait les cheveux d'un blond lumineux et des yeux vairons, l'un était marron et l'autre vert. Son regard était craintif. Elle avait peur. Elle alla se réfugier dans un autre coin.

Hans s'approcha lentement, les mains en l'air en signe de paix. Il s'agenouilla pour se mettre à sa hauteur.

— Tout va bien, murmura-t-il doucement. Tu n'as rien à craindre, je ne suis pas avec eux. Je suis comme toi, prisonnier. Je m'appelle Hans. Et toi, quel ton nom ?

La fillette resta silencieuse. Hans lui sourit.

— Frida, souffla-t-elle.

— Enchanté Frida. Viens.

La fillette tendit timidement la main. Elle la logea dans celle du jeune homme. Le contact chaleureux de la main la fit fondre en larme. Elle s'effondra dans les bras de Hans.

Le cri de souffrance reprit. Aussitôt, Frida se serra plus fort à Hans. Ses sanglots redoublèrent. Hans réussit à comprendre un seul mot entre ses pleurs :

— Maman.

— C'est ta mère qui crie ?

— Oui.

Hans ne savait pas quoi dire de plus. La mère de Frida était torturée à l'instant même. Il ne put que garder la fillette dans ses bras. Il ne pouvait que la serrer contre lui. Il enrageait d'être aussi impuissant.

Pierrick allait se remettre en chasse. Mais d'abord, il passa près de chez lui en espérant y apercevoir Chun. Il la repéra dans la cuisine, accompagnée de Jacques Mareau. Elle l'avait sûrement invité à dîner parce qu'elle se sentait seule. Pierrick savait que Mareau aimait Chun comme sa propre fille. Il voudrait pouvoir se joindre à eux. Mais il ne pouvait pas. Bran vint se poser près de lui.

— Continue de veiller sur elle, dit-il. Je ne sais pas quand je reviendrais.

L'oiseau noir poussa un croassement.

— Il dit qu'il ne la lâchera pas des yeux, lança Firvel en s'approchant.

— Qu'est-ce qu'on dit tes patrons ?

— Je ne sais pas. Je ne suis pas allé les voir. Mais lorsqu'ils vont se rendre compte que Locca les a trahis aussi, ils vont tomber de

haut. C'est la dernière du service qu'ils auraient imaginé les trahir. Et moi aussi. Qu'est-ce que compte faire Thomas vis-à-vis d'elle ?

— Je ne sais pas. Mais je lui fais confiance. Quoi qu'il fasse, ce sera bien pour elle.

— Et du côté des Chasseurs ?

— Nous sommes en alerte maximum. Espérons que l'espion fasse une erreur et qu'on puisse le démasquer. Franck et Jonas s'en occupent. Ils sont les plus à même de le mettre à jour. Quant à moi, je vais tout faire pour retrouver Hans Friedrich et les autres otages de Malgésus.

— Je vois. Je vais chercher de mon côté aussi. On reste en contact. Les oiseaux sauront où me trouver. Salut.

Firvel se changea en aigle à tête blanche et s'envola.

Pierrick resta encore à regarder Chun. Elle se trouvait au salon à boire un thé avec Jacques Mareau. Soudain, ce fut comme un éclair. Une douleur emplît le crâne de Pierrick. Il se prit la tête à deux mains et posa un genou à terre. Il était pris de vertiges. Une explosion de couleur masquait ses yeux et un horrible bourdonnement l'empêchait d'entendre quoi que ce soit autour de lui. Puis, au bout de quelques instants de souffrances, les bourdonnements devinrent paroles. Des phrases incomplètes. Des mots dénués de sens sans leur contexte.

— Il est ce que nous voulions... Nous n'aurions pas dû... Son nom ?... Gladius... Ressemble... Il combattrait... Disparaître...

La douleur s'estompa. D'où venait ce souvenir ? Quel était le sens de ses paroles ? Que signifiait Gladius ? Le latin pour « épée ».

Tout en se posant ces questions, Pierrick se rendit compte qu'il était essoufflé comme après avoir couru. Qu'est-ce que lui avait fait Malgésus ? Il sentait que quelque chose cherchait à remonter à la surface. Quelque chose de caché depuis longtemps en lui. Malgésus avait-il dit vrai ? Y avait-il quelque chose de caché dans son passé ?

Il se transforma en corbeau et s'envola. Invisible oiseau noir dans la nuit...

Chun s'appuyait sur le garde-corps du balcon. Elle appréciait l'air doux du soir. Jacques vint la rejoindre.

— Tu penses qu'il va bien ? fit-il.

— Oui, sourit la jeune femme. Il va bien. Rien ne peut lui arriver. Il me reviendra bientôt.

— C'est beau une femme amoureuse.

Chun sourit de plus belle.

Elle en était sûre, tout se passerait bien. Pierrick reviendrait bientôt. Il la prendra dans ses bras. Il l'embrassera. Lui fera l'amour. Lui dira qu'il l'aime. Oui. Tout ira bien. Rien ne pourra se mettre en travers de leur vie.

Et pourtant... elle ne put s'empêcher de s'inquiéter. Où était-il ?

Livre V

Les gardiens de l'Épée

I - 1978

France été 1978

Charles Maldieu arriva au Ministère français de la Magie comme chaque matin depuis maintenant vingt ans. Depuis qu'il avait été nommé à la tête du Département des Chasseurs, l'unité anti-mages noirs du Ministère. Il venait presque tous les jours travailler. Il ne s'était jamais marié. Mais il ne regrettait rien. Il avait eu une vie bien remplie jusqu'à maintenant. Une vie faite de joies et de peines, de combats et de complots. Cette vie avait marqué son corps, il était couvert de cicatrices et avait même perdu un bras, coupé au niveau du coude, une dizaine d'années plus tôt. Mais surtout, elle avait marqué son âme au fer rouge. Il connaissait trop les faces cachées et ténébreuses de ce monde pour pouvoir en apprécier pleinement les joies simples. La moindre scène qui s'offrait à ses yeux, même les plus simples, lui révélait ses côtés sombres et malhonnêtes. Il connaissait le moindre penchant vicieux de l'Homme. Malgré tout, il n'en était pas devenu misanthrope pour autant. Il continuait à sourire lorsqu'il croisait ses subordonnés, les Chasseurs, des hommes ayant fait, comme lui plus de quarante ans plus tôt, le vœu de consacrer leur vie à combattre pour que d'autres puissent vivre en paix. Des hommes rudes mais nobles par le sacrifice de leur quiétude pour protéger celle d'inconnus.

Ce matin-là, il commença comme à son habitude par étudier la presse. Même si, en théorie, le Ministère connaissait les informations avant les journalistes, il arrivait qu'ils aient des informations intéressantes avant eux. Malheureusement, une fois livrée aux yeux du public, l'information perdait toute utilité. Si au moins les journalistes avaient le moindre sens logique et donnaient d'abord leurs informations aux principaux concernés.

Les notes de service voletaient déjà au-dessus du bureau de sa secrétaire. Elle n'arriverait que dans une demi-heure. Une des notes de service se détacha de l'essaim de papiers et vint se mettre juste devant son nez. Maldieu fronça les sourcils. Pour qu'une note vienne ainsi directement à lui sans passer par la secrétaire, cela signifiait que l'urgence du message était élevée ou alors que seul lui était autorisé à

en prendre connaissance dans un premier temps. Il attrapa l'oiseau de papier d'un geste précis. Sitôt attrapée, la feuille se déplia pour paraître parfaitement plate et lisible. Les yeux de Maldieu parcoururent le texte de long en large. La note venait du bureau du Ministre Erwan Riliam en personne. À mesure de la lecture, le regard de Maldieu se fit de plus en plus sérieux. La nouvelle n'était pas encore dans la presse.

Maldieu agita sa baguette, faisant apparaître un chien d'argent qui traversa le mur. Il servit deux tasses de café noir. Quelques minutes après, quelqu'un frappa à la porte.

— Entre, invita Maldieu.

L'homme qui entra devait avoir la cinquantaine passée bien qu'il était difficile de donner son âge exact à la vue de sa collection de balafres. Il arborait une quantité de cicatrices plus impressionnante encore que Maldieu car son visage était tout aussi marqué que le reste de son corps. À l'instar de Charles Maldieu, il lui manquait le bras gauche mais à partir de l'épaule dans son cas. Il l'avait remplacé par une prothèse en métal pouvant se changer en lame ou en bouclier suivant le cas. Georges Nide était le chef de la section Action Intervention des Chasseurs. Il a passé toute sa vie à combattre les mages noirs et en particulier les Mangemorts. Et encore aujourd'hui, alors que sa fonction l'autoriserait à rester à l'arrière, il continuait à mener ses hommes en s'exposant plus que n'importe qui. Un véritable guerrier dans l'âme.

Au regard de Maldieu, Nide savait que quelque chose de grave s'était passé. Il accepta la tasse de café que lui tendait le directeur du département et attendit qu'il lui dise pourquoi il l'avait appelé.

— J'ai reçu une note urgente du Ministre, expliqua Maldieu. Une note prioritaire. La situation diplomatique entre Sorciers et Moldus s'est encore envenimée en Chine. Et cette fois-ci, le gouvernement moldu a décidé d'agir.

— Qu'ont-ils fait ?

— Ils ont massacré leur communauté magique.

— Quoi ?

— Certains ont réussi à s'enfuir dans les pays frontaliers mais on peut penser qu'une majorité ait été surprise. Seulement voilà, il n'y a pas que des Chinois là-bas, il y a aussi des Occidentaux. Nous-

mêmes y avons des représentants. Le Ministre va envoyer une équipe aujourd'hui pour tenter de retrouver nos ressortissants et les rapatrier.

— Notre représentant en Chine, c'est Gilles Chaldo, n'est-ce pas ?

— Oui. Il s'est installé là-bas avec sa femme Françoise et son fils Pierrick il y a dix ans maintenant.

— Qui dirige cette expédition ?

— Dakus.

— Cette vermine !

Yves Dakus était le chef de la Police Magique, nommé récemment par le Ministre Erwan Riliam après que les Chasseurs se soient ligüés pour qu'il ne devienne pas directeur du Département des Chasseurs. Depuis, les policiers voyaient leurs pouvoirs légaux augmenter, marchand sur les plates-bandes des Chasseurs.

— Je vais essayer de voir avec Riliam si je peux remplacer Dakus, dit Maldieu. Si les Chaldo ont été tués, je dois m'en rendre compte par moi-même. Après tout, ils étaient des nôtres, et c'est moi qui ai pistonné Gilles pour qu'il ait ce poste.

— Le Sanglier n'a pas l'habitude de changer d'avis.

La remarque de Georges Nide était juste. Le Ministre Erwan Riliam, surnommé « le Sanglier », n'était pas du genre à revenir sur une décision. Il était réputé pour son intransigeance. En cette période de trouble où les adeptes de la Magie Noire n'ont jamais été aussi nombreux, il a su utiliser les peurs de l'opinion publique pour se hisser au poste suprême de l'administration magique française. La seule fois où il dut battre en retraite fut lorsque les Chasseurs menacèrent de démissionner en masse si Dakus prenait leur tête. Riliam appelait à ne pas avoir de pitié envers les Mangemorts, les fidèles du mage noir britannique Voldemort, celui que certains appelaient le Seigneur des Ténèbres. Alors que les Chasseurs préféraient les capturer vivants pour les interroger et qu'ils soient jugés de manière légale, le Ministre souhaitait qu'ils soient tous tués au combat. Estimant que ce n'était que « Justice ».

— On peut l'y obliger par contre, ajouta Nide.

— Que veux-tu dire ?

— Dakus pourrait être indisponible. Être malade par exemple. Ainsi, tu serais le mieux placé pour y aller.

— C'est vrai, ça se pourrait.

Maldieu sourit légèrement à Nide. Ce dernier se leva.

— Je dois justement aller voir Dakus pour une affaire de juridiction avec l'Unité d'Intervention de la Police Magique, fit remarquer Nide. À plus tard.

Georges Nide était sorti. Moins de deux heures plus tard, une nouvelle note de service venant du Ministre arriva au bureau de Maldieu, l'invitant à se rendre immédiatement dans le bureau ministériel. Quelques heures plus tard, il partait pour la Chine.

Des cadavres partout. C'était un vrai massacre. Les cadavres des Sorciers et Moldus vivant avec eux et s'étant retrouvés dans la ligne de mire des soldats chinois étaient tous horriblement charcuté, effet des balles de métal tiré par les fusils AK-74. Pourquoi les Moldus avaient-ils inventé de telles armes pour s'entretuer ? Des armes qui déchirent la chair, qui brisent les os, qui rendent méconnaissables les corps. Les viscères étalés, le sang répandu, la cervelle souvent arrachée par les impacts. L'odeur était âcre et insupportable. Une odeur cuivrée de sang et une puanteur de viande avariée. Qui était sorcier ? Qui était moldu ? Impossible de le savoir si le cadavre ne tenait pas une baguette entre ses doigts rigides. Et puis, peu importe. Quand la mort frappe, elle ne choisit pas. De même que la folie des Hommes. Parmi ses corps habillés pour une soirée de fête ou de vêtements paysans, les cadavres en uniformes de soldat chinois gisaient. Ils avaient l'air propres à côté des restes déchiquetés de leurs victimes. S'ils étaient rougis de sang ou rosés de cervelle, ce n'était pas les leurs. Sauf quelques rares exceptions ayant chuté durement et percuté violemment quelque chose de dur ou de cotondant.

Avec l'équipe qui lui avait été allouée, Charles Maldieu se rendit au plus vite vers la maison de fonction du représentant français auprès du gouvernement magique chinois. La maison était intacte. Aucune trace de combat. Par contre, quand il arriva au jardin, il découvrit une scène d'horreur. Comparé au village voisin, le décor semblait propre. Les cadavres des soldats moldus gisaient sans lâcher de sang sur la pelouse d'émeraude, ou très peu. Ils devaient bien être une trentaine, tous morts. Certains avaient manifestement pris des coups. Des membres avaient été brisés avant que la mort ne soit donnée. D'autres morts se présentaient à ses yeux. Un couple de

Chinois habillés assez richement. Sûrement des amis de Gilles et Françoise Chaldo. Non loin, se trouvait ceux de deux Occidentaux. Malgré la distance, Maldieu les reconnut : Gilles et Françoise Chaldo. Leur pâleur ne laissait aucun doute sur leur mort.

Charles Maldieu ne se rendit pas immédiatement auprès des corps de ses anciens subordonnés. Il venait de repérer un mouvement. Par réflexe, il tira sa baguette, imité par les hommes qui l'accompagnaient. Il la baissa quand il eut identifié le mouvement. Agenouillé sur le sol dans une mare de sang noirci, un survivant n'avait même pas bronché en entendant les sorciers français arriver. Maldieu s'approcha. Une baguette semblait flotter à la surface du sang près de l'agenouillé. C'était un jeune homme qui devait avoir à peine dix-sept ans. Non, il avait dix-sept ans. Il ne le savait que trop. Il reconnut immédiatement son visage malgré les dix années qui s'étaient écoulées depuis la dernière fois où ils s'étaient vus. Il ne devait pas s'en souvenir. Normal. Ils avaient fait ce qu'il faut en ce sens. Pierrick.

Le jeune homme serrait contre lui le corps sanguinolent d'une jeune fille chinoise habillé d'une magnifique robe de satin blanc ornementée de fleurs brodées. Le trou rougeoyant de la balle perçait la peau de son dos qui avait été sûrement aussi douce que sa robe. Du sang avait séché autour des quelques blessures bénignes qu'avaient provoquées des balles moldues. Mais les blessures étaient déjà refermées, ou se refermaient. Maldieu regarda plus attentivement le visage du jeune homme, des traces noires démontraient qu'il avait pleuré il y a des heures. Mais les larmes ne coulaient plus. Du sang séché marquait sa joue. Mais ce qui frappa le plus Maldieu, c'était ses yeux, sombres, dénués de toutes émotions humaines, de toute vie. Les yeux d'un mort-vivant. Maldieu ressentit alors toute la peine qui habitait l'âme du jeune homme. Cette peine avait éveillé en lui une partie endormie depuis dix ans maintenant. Pas totalement. Ils avaient pris leur précaution à l'époque. Mais le temps était maintenant compté avant qu'il ne se réveille totalement. Le mieux serait de le tuer ici et maintenant. Non. Il n'en avait pas le droit. Il lui avait déjà fait trop de mal. Il vivrait. Même si cela signifiait la mort pour Maldieu et tous ceux impliqués par le passé.

Pierrick se laissa emmener sans même émettre une seule parole. Il n'avait fait qu'une chose : récupéré les baguettes de ses parents et de

la jeune fille, ainsi qu'une épée chinoise à double tranchant. Maldieu ignorait ce que l'arme représentait pour lui, mais cela devait être une résurgence de celui qu'il était devenu en dix ans avec les Chaldo comme parents. Il devait sûrement être un jeune homme comme les autres, avec des amis, et cette jeune fille, il en était sûrement très amoureux.

Maldieu devina la scène qui devait s'être déroulée ici. Les soldats moldus étaient arrivés et avaient tué le couple chinois, les Chaldo et la jeune fille. Pierrick laissa la peine et la rage s'emparer de son âme et d'une puissance incommensurable, il tua tous les soldats. Et depuis, malgré les heures écoulées, il était resté là. Oui. Cette théorie était la plus logique. Mais en examinant les corps des Chaldo, Maldieu se rendit compte que c'était faux. Si c'était les Moldus qui avaient tué le couple Chaldo et le couple chinois, les corps en porteraient des marques. Or, pas de sang, pas de traces. Ils étaient morts. Tout simplement. D'un coup de baguette, Maldieu approfondit son examen. Aucune trace de poison dans leurs organismes. Pas d'erreur, ils avaient été tués par le sortilège impardonnable Avada Kedavra. Ils avaient été assassinés par des sorciers. Qui avait bien pu faire ça ? Étaient-ce ces deux Chinois gisant non loin ? Non, sûrement pas. La femme ressemblait beaucoup à la jeune fille. Ce devaient être les parents de l'adolescente. Alors qui ? Il n'aurait peut-être jamais la réponse. Mais il se doutait que cette réponse avait un rapport avec ce qu'il avait fait par le passé.

Maldieu se tourna une dernière fois vers les corps du couple Chaldo. Il se souvenait de leur arrivée au Département des Chasseurs il y a vingt-huit ans pour lui et vingt-six pour elle. Tous les deux à la section Investigation Recherche Interrogatoire Analyse. Des éléments brillants. Il les avait choisis personnellement pour participer au projet secret qui avait scellé leur destin. Intérieurement, il leur demanda pardon. Une dernière fois.

Lui aussi payera un jour...

II - L'article

Septembre 1982

Maldieu réfléchissait en regardant les braises rougeoyantes et les flammes orangées dans l'âtre de la cheminée de son bureau. Le même bureau depuis maintenant vingt-quatre ans. Certaines choses ne changeaient pas. Chaque affaire en rappelait une autre. Et pourtant, celle-ci avait quelque chose de différent. Il n'arrivait pas à mettre le doigt sur ce qui le dérangeait, mais quelque chose ne collait pas. Et pourquoi avait-il repensé à ce jour funeste de l'année 1978 où Gilles et François Chaldo avaient été tués ? Son subconscient le prévenait-il qu'il faudrait bientôt payer pour les erreurs du passé ? Non. Ils n'avaient pas fait d'erreur à l'époque. Ils avaient agi comme ils le devaient. Pour eux, c'était la seule solution envisageable. Mais ils payeront quand même. François Garde avait peut-être raison à l'époque. Mais lui aussi s'était impliqué. Lui aussi payera. Maldieu savait qu'il l'accepterait. Il l'avait déjà accepté. Mais pour l'heure, François Garde se trouvait inconscient à l'hôpital Gardevie.

Charles Maldieu avait l'impression de ne pas avoir dormi depuis des jours. C'était presque vrai. Le jour se levait après une première nuit blanche. Quelques heures plus tôt à peine, Malgés, le maître des Mangemorts français, enlevait le jeune Hans Friedrich. Friedrich était descendant des druides germaines. Malgés espérait pouvoir tirer de lui un rituel ancien pouvant lui donner une puissance sans limite. Et pourtant, ce rituel avait détruit les druides à l'époque des guerres romaines. Mais l'ambition et l'arrogance de Malgés étaient trop fortes pour qu'il se rende compte des risques. Ou du moins, qu'il en fasse état.

Malgés avait réussi à repérer Hans Friedrich. Le jeune homme était pourtant sous la protection du meilleur chasseur de la section Spéciale : Pierrick Chaldo. Chaldo avait même caché l'adolescent au Département des Chasseurs. Craignait-il la présence d'une taupe au sein même des Chasseurs ? C'était l'explication la plus logique pour expliquer son comportement. De même que cela expliquait comment Malgés avait su pour le sortilège jeté par Hans Friedrich et repéré par sa Trace avant les Chasseurs. Une des priorités était de

démasquer cet espion. Maldieu ne s'en inquiétait pas. Il se doutait que Franck Vinol et Jonas Marus, deux de ses meilleurs hommes respectivement des sections IRIA et S, étaient sur le coup.

Non. Ce qui inquiétait le plus Charles Maldieu, c'était une question : pourquoi Malgés n'a-t-il pas éliminé Pierrick Chaldo quand il en a eu l'occasion ? Il connaît pourtant le danger qu'il représente pour lui. La seule explication venait une fois de plus de l'arrogance du mage noir. Il devait croire que le Corbeau comme beaucoup l'appelaient allait se joindre à lui. La probabilité était faible mais pas inexistante. Maldieu espérait juste que Chaldo détruirait Malgés avant de se réveiller totalement. Où était-il en ce moment d'ailleurs ? Maldieu l'ignorait. Il savait juste qu'il devait être en train de rechercher activement Hans Friedrich. Il se doutait que cette question, quelqu'un d'autre se la posait à quelques kilomètres à peine. Quelqu'un qui viendrait sûrement demander des nouvelles, tout à l'heure.

Chun Yang-Li se réveillait. Seule dans le grand lit. C'était la deuxième nuit d'affilée qu'elle était seule dans ce lit. Normalement, quelqu'un d'autre devrait y être, se réveiller juste à côté d'elle, leurs doigts intimement entremêlés. Un jeune homme, un peu plus jeune qu'elle, avec des yeux sombres et des cheveux noirs. Un sorcier. Un combattant. Un chasseur. Mais depuis deux jours, alors qu'il aurait dû être en vacances avec elle, il était parti en mission. Quelle mission ? Elle l'ignorait. Tout à l'heure, elle irait au Ministère français de la Magie et demanderait des nouvelles à ses collègues. Peut-être même le verrait-elle ? Elle pourrait donc échanger quelques mots avec lui, l'embrasser. Tout dépendrait de l'urgence de sa mission.

La veille, Chun avait passé la soirée à discuter avec son collègue et ami Jacques Mareau. Ce dernier avait découvert l'existence du monde de la Magie et était venu demander des éclaircissements à la jeune femme. Il semblait avoir été en contact avec un agent d'une branche secrète des services secrets français. Une branche surveillant Pierrick et elle, ainsi que le Ministère de la Magie. D'après sa description, Jacques avait été en contact avec Yann Firvel. Cela expliquait l'attitude mystérieuse et les connaissances qu'affichait cet homme. Mais pourquoi un sorcier travaillerait-il pour le

gouvernement moldu ? Car il ne pouvait être qu'un sorcier. Un animagus de surcroît au vu de sa capacité à se transformer en pygargue. Encore une chose qu'elle devait éclaircir.

Chun se leva. Elle commença par aller aux toilettes. Au moment d'en ressortir, elle sentit quelque chose d'acide lui remonter l'œsophage. Elle se précipita à nouveau dans les toilettes et se pencha au-dessus de la cuvette pour vomir. Depuis quelques jours, elle se sentait souvent nauséuse le matin. Elle devait avoir attrapé un virus. Ce n'était pas encore trop grave. Surtout qu'elle n'avait pas de fièvre. Elle irait peut-être voir son médecin si elle en avait le temps.

En attendant, elle alla se faire un petit-déjeuner. Le hibou avait apporté le journal comme tous les matins. Elle commença à le lire en buvant une gorgée de jus d'orange. Espérant y voir un article qui lui dirait ce qui retenait Pierrick loin d'elle. Elle resta figée en découvrant la une. Un article s'étalait sur toute la première page, entourant la photo d'un palais qu'elle connaissait : l'Académie de Magie Beauxbâtons. Elle se lança dans la lecture.

DES MANGEMORTS S'ATTAQUENT À BEAUXBÂTONS

Dans la nuit de lundi à mardi, des Mangemorts appartenant au groupe de Malgêus sont parvenus à s'infiltrer dans le domaine de l'Académie de Magie Beauxbâtons. Les terroristes se seraient rendus immédiatement vers les dortoirs des élèves dans le but de s'en prendre à un élève en particulier pour une raison qui n'a toujours pas été révélée par le Département des Chasseurs chargé de l'affaire. Officiellement, les autorités ont reconnu que les Mangemorts avaient usé de ruse et n'avaient pas hésité à tuer pour entrer. Le concierge, monsieur Bruno Hidalgo, ainsi que la gardienne des dortoirs, madame Clémentine Mahé, ont été retrouvés morts. Selon le récit officiel, aucun élève n'a été blessé. Mais selon un élève désirant garder l'anonymat, un de ses condisciples aurait été enlevé par les Mangemorts. Il s'appellerait Hans Friedrich.

Le même témoin parle de la présence de chasseurs dans l'Académie au moment des faits. Des chasseurs qui seraient arrivés plusieurs heures avant. Cela signifie que les Chasseurs connaissaient l'imminence d'une attaque. Mais au lieu de mettre des

effectifs suffisants pour inciter les Mangemorts à ne pas attaquer, ils ont décidé de leur tendre un piège, préférant risquer la vie d'enfants. Interrogé sur ce point, Charles Maldieu, directeur du Département des Chasseurs a répondu : « Nous n'avions aucune preuve vraiment formelle de l'imminence de cette attaque. Nous avons eu une information parlant de la possibilité d'une telle action et avons agi en conséquence par sécurité. Le reste des Chasseurs effectuaient alors une opération de débusquage pour trouver ces Mangemorts avant qu'ils ne mettent un tel plan à exécution. Il faut savoir qu'attaquer une institution comme l'Académie Beauxbâtons est extrêmement risquée pour un petit groupe comme les Mangemorts de Malgés. La rentrée étant faite, l'école se trouve pleine de sorciers très compétents et de centaines d'élèves pouvant se défendre. Même au plus fort de sa puissance, Vous-Savez-Qui n'a jamais osé s'attaquer à Hogwart.

Interrogé sur l'enlèvement de Hans Friedrich, Charles Maldieu n'a pas nié mais n'a pas donné de plus amples informations, disant simplement que ses meilleurs hommes étaient chargés de retrouver l'adolescent. Nous apprenons par la même occasion que quelques heures avant l'attaque, les parents de Hans Friedrich ainsi que sa petite sœur âgée de six ans ont été assassinés par les Mangemorts. Maldieu refusera de nous en dire plus, estimant que ce serait mettre la vie du jeune homme en danger. Il préfère nous rappeler que durant la nuit, onze Mangemorts ont été arrêtés. Maigre compensation vis-à-vis de la vie d'un enfant toujours en suspens mais dont les Chasseurs semblent se contenter.

Toujours est-il qu'aucun chasseur n'assure la sécurité de l'Académie. Les Chasseurs estimant devoir retrouver les ravisseurs de Hans Friedrich avant tout, ils ont confié la sécurité de l'école à l'Unité d'Intervention de la Police Magique. Une unité qui, au contraire des Chasseurs, n'a jamais connu l'échec. Le chef de la Police Magique, Yves Dakus, a d'ailleurs accepté de nous dire quelques mots : « Les Chasseurs ont agi avec négligence et arrogance. Ils auraient dû faire de la sécurité des élèves leur priorité mais ils ont un goût immodéré pour le spectaculaire. S'ils avaient réussi à empêcher l'enlèvement, je serais le premier à les féliciter pour l'arrestation d'une dizaine de Mangemorts. Mais voilà, ce n'est pas le cas. Les méthodes des Chasseurs ont peut-être fait leurs preuves par le passé, mais elles sont aujourd'hui dépassées. Maldieu

refuse toujours d'obéir au décret ministériel lui ordonnant de coopérer plus étroitement avec mon service. Et on en voit maintenant le résultat. Mes hommes assurent la sécurité de Beauxbâtons. Et je compte bien mettre tous les moyens à ma disposition pour retrouver le jeune Hans Friedrich. Ce n'est pas une compétition avec les Chasseurs. Je suis toujours prêt à coopérer avec eux. Mais vu qu'ils refusent, je ne vais pas les attendre.» Espérons que la Police Magique réussisse là où les Chasseurs ont échoué lamentablement.

Chun avait pâli. Elle connaissait Hans Friedrich. Il s'agissait du petit ami de Laura Jiraud, la sœur de Thomas. La jeune fille devait être effondrée. Mais autre chose outrait la jeune Chinoise. Le ton qu'avait pris le journaliste vis-à-vis des Chasseurs. Il avait l'air d'avoir écrit l'article plus pour les discréditer que pour informer. De plus, il avait encensé la Police Magique de ce Bouffeur de Cadavre de Yves Dakus. Tout ça était encore le résultat d'une lutte d'influence au sein du Ministère. Une lutte sûrement orchestrée par le Ministre de la Magie Erwan Riliam en personne. Le « Sanglier » comme beaucoup l'appelaient parmi les Chasseurs.

— Ses meilleurs hommes, disait Maldieu.

Chun n'avait pas besoin de réfléchir pour savoir de qui il parlait. Parmi eux devait se trouver Pierrick. Le Corbeau était en chasse. Et sa réputation le disait bien : il n'avait jamais lâché ni raté une proie. Mais comme pour l'affaire des vampires, elle ne put refréner le mauvais pressentiment qui naissait en elle. Elle n'avait pas peur pour la vie de Pierrick. Elle le savait assez fort pour se sortir vivant de toutes les situations. Non, c'était autre chose. Quelque chose qu'elle n'arrivait pas à deviner.

— Où est-il ?

Pierrick Chaldo ne savait pas vraiment où chercher pour le moment. Il se rendait dans des lieux connus pour être des rassemblements de mages noirs, interrogeant certains des passants et habitués de ces lieux. Il ne les arrêtait pas. Cela ne servirait à rien. Ils n'étaient que des petits sorciers jouant avec des forces basiques et ne représentant aucun danger. Les Chasseurs contrôlaient tout de même régulièrement ces lieux et arrêtaient ceux allant trop loin selon eux. Mais cela arrivait rarement. Ces mages noirs sans envergure

préféraient faire profil bas pour ne pas attirer l'attention sur eux et continuer leur petit commerce sereinement. Ça allait de la malédiction sans efficacité à la potion médicinale aux effets étranges mais qui ne faisait généralement qu'envoyer les clients à Gardevie sans risque pour leur vie. En cas de réel empoisonnement, la plupart du temps, les Chasseurs passaient l'affaire à la Police Magique. Les Chasseurs avaient déjà trop de travail avec les différents groupes de Mangemorts encore actifs. Celui de Malgésus étant le plus dangereux.

Le jour était levé depuis quelques heures à peine. Pierrick s'autorisait quelques instants de repos en haut d'un immeuble de la ville de Lyon. Il sentait le manque de sommeil se faire sentir. Cette nuit, il n'avait pas dormi, et la nuit précédente fut courte. Il n'avait dormi que quelques heures, laissant la garde de Friedrich à Yann Firvel. Mais maintenant, il n'avait plus le temps de se reposer. Le temps était compté. À chaque instant passant, Hans Friedrich était certainement torturé et risquait la mort. Il devait le retrouver.

Alors que la chaleur montait, Pierrick appréciait la caresse des rayons du soleil. Une caresse qu'il avait réappris à apprécier avec Chun. Soudain, une douleur lui emplît le crâne. Le décor qu'il avait sous les yeux disparut derrière un flou aux couleurs sombres. Un bourdonnement l'assourdissait. Mais rapidement, le bourdonnement fit place à des paroles audibles, quoique déformées. Au travers du flou, il distingua des formes s'agiter devant ses yeux. Une lumière flottait devant lui, comme s'il était allongé sur un lit avec une lampe au-dessus de lui. Si c'était le cas, alors les formes bougeaient au-dessus de lui aussi.

— ... Va-t-il ? fit une voix si déformée qu'il ne pouvait dire si c'était un homme ou une femme qui parlait.

— Il est en parfaite santé, répondit une autre voix. Je n'ai jamais vu un bébé aussi en forme deux jours après la naissance. Ça fait presque peur.

— Pourquoi ?

— Quand il nous regarde, on sent qu'il ne nous regarde pas distraitement comme un simple bébé. On sent qu'il nous scrute plus profondément que la simple enveloppe physique. Et il est déjà très éveillé.

— C'est normal...

Le bourdonnement repris et le flou s'intensifia jusqu'à devenir opaque.

La douleur cessa mais il fallut tout de même quelques minutes pour que Pierrick puisse se relever. Ce n'était pas la première fois que ce genre de flash lui arrivait. En fait, c'était la seconde. Mais cette fois-ci, c'était plus clair et plus long. Ce n'était pas de simples mots solitaires et vides de sens par l'absence de contexte. C'étaient des phrases complètes et compréhensibles bien que les voix soient totalement déformées. Ce n'était pas qu'un fond de couleur, mais une image, floue, certes, mais où il avait pu y discerner des mouvements et de la lumière. Il ne comprenait pas ce que signifiaient ces flashes douloureux. Il savait juste qu'ils avaient commencé quelque temps après que Malgéus lui ait infligé un sortilège de *Memoris*. Un sortilège habituellement appliqué aux individus ayant subi un sortilège d'amnésie pour dissoudre le voile posé sur leur mémoire. Pierrick aurait-il subi un tel sortilège par le passé ? Mais pourquoi les souvenirs ne revenaient que par saccades et avec une telle douleur ? Normalement, ils auraient dû tous revenir d'un seul coup. Encore un mystère qu'il devrait élucider seul.

Pierrick se transforma en l'oiseau noir qui lui avait donné son surnom. Depuis quand était-il un animagus ? Même ça, c'était flou dans son esprit. Il lui semblait que cela datait de son retour en France. Mais il ne se souvenait pas avoir dû s'entraîner pour obtenir cette capacité. Comme s'il avait toujours su le faire. Qu'il l'avait juste oublié et qu'elle était revenue lors de la mort de ses parents et de Su. Il ne s'était jamais posé de question là-dessus. Estimant inconsciemment que c'était naturel. Maintenant, cela lui semblait moins normal.

III - Un fantôme a Beauxbâtons

En découvrant l'article dans le journal Sorcier-Matin, Laura s'était effondrée. Elle avait beau être dans la Grande Salle, entourée de tous ses condisciples, professeurs et amis, sa peine était trop forte pour qu'elle retienne ses larmes. Mais personne ne se moqua. Au contraire, tous compatissaient. Ses amis essayaient de la consoler. Mais ce fut quand deux bras puissants vinrent l'étreindre qu'elle se laissa le plus aller, sachant instinctivement qu'elle pouvait laisser tomber sa garde totalement. Lorsqu'elle rouvrit ses yeux embués de larmes, elle remarqua qu'elle n'était plus dans la Grande Salle mais de nouveau dans l'appartement de fonction de Thomas. Elle ne s'était même pas sentie soulevée et emmenée. Elle regarda autour d'elle. Elle sursauta en repérant une autre personne dans le salon. Ce n'était pas son frère. C'était une jeune fille à peine plus âgée qu'elle, au teint blafard et aux grands yeux d'un blanc laiteux. Ses cheveux étaient noirs et auraient eu besoin d'être coiffés. Ils tombaient sauvagement sur ses épaules graciles. Elle était habillée d'un drapé immaculé intensifiant l'impression d'être devant un fantôme.

Laura allait lui demander qui elle était quand son frère sortit de la cuisine avec un plateau chargé de trois tasses, d'une théière et de biscuits. Il le posa sur la table et s'assit.

— Tu vas mieux ? demanda-t-il à Laura en servant le thé.

— Oui, je crois, répondit timidement l'adolescente. Ça m'a fait un choc en découvrant l'article dans Sorcier-Matin. J'ai totalement oublié que ton ami Pierrick veillait sur Hans.

Thomas ne dit rien. Il ne valait mieux ne pas l'inquiéter outre mesure. Si elle savait que Hans avait finalement été enlevé par Malgés, elle s'effondrerait pour de bon.

— Au fait, qui est-ce ? questionna Laura en désignant la jeune fille fantomatique.

— Ah, fit Thomas. Assieds-toi donc Marion. Prends une tasse de thé.

La dénommée Marion s'approcha avec une grâce et une légèreté irréelle. Elle s'assit et prit la tasse que lui tendait Thomas. D'un geste discret, elle porta la tasse à ses lèvres pour en boire une petite

gorgée. Laura l'observait attentivement. Cette fille lui semblait bizarre. Aucune émotion ne marquait son visage. Comme si elle était vide.

— Elle s'appelle Marion Locca, présenta Thomas. Marion, je te présente ma sœur Laura Jiraud.

Marion ne fit que lever ses yeux inexpressifs vers Laura. Malgré l'étrange impression que lui faisait cette nouvelle venue, Laura lui sourit. Mais aucune réponse ne fut donnée à ce sourire.

— Marion va rester avec moi, annonça Thomas. Elle a connu des moments difficiles et n'a jamais vraiment eu de vie jusqu'à maintenant. Elle est extrêmement timide et ne démontre que très rarement ses émotions et ses sentiments. Sois gentille avec elle. D'accord ?

— Ce n'est pas mon genre d'être méchante, se défendit Laura. Tu veux que je lui fasse faire le tour du palais et du domaine ? Comme ça elle pourra se mêler aux autres et peut-être que sa timidité s'effacera.

— Peut-être. Mais il vaut mieux y aller doucement. Ne pas la brusquer. Tu ne peux pas imaginer par quoi elle est passée.

— Tu es allée à quelle école ?

Marion ne répondit pas, se contentant de fixer l'adolescente de son regard vide.

Ce regard gênait Laura. Thomas le devina et décida d'intervenir.

— Elle n'est pas allée à l'école, expliqua-t-il. Elle possède un flux magique car elle est sorcière, mais elle n'a jamais appris à s'en servir. Elle n'a pas de baguette. Elle n'est pas la seule dans ce cas si j'ai bien compris. Je vais en parler au professeur Tréveune. Tu peux rester avec elle ?

— C'est que, j'ai mes cours.

— Je préviendrais tes professeurs. Je ne veux pas que Marion reste seule.

— D'accord. De toute façon, je n'avais pas très envie d'y aller.

— Si tu la vois disparaître et réapparaître quelques fois, rassure-toi, c'est normal. De même si elle passe à travers les murs et les portes ou se met à flotter au-dessus du sol.

— C'est quoi ta copine ? fit Laura surprise.

— C'est juste une jeune fille qui a beaucoup souffert.

Thomas se leva. Avant de partir, il se tourna vers Marion.

— Je reviendrai bientôt, assura-t-il. En attendant, tu vas rester avec Laura, d'accord ? Elle va bien s'occuper de toi.

Thomas passa derrière Marion pour se diriger vers la porte mais une main fine et pâle le retint par le poignet. Le bras de Marion était passé au travers du canapé, arrachant une exclamation de surprise à Laura. Marion leva ses yeux vides vers le jeune professeur. Ce dernier essayait de lire la moindre trace d'émotion dans son regard blanc. Il sourit et s'accroupit pour se mettre à sa hauteur, posant sa tête sur le dossier du canapé.

— Je vais faire vite, promit-il. Je ne te laisserai pas seule. Plus jamais tu ne seras seule.

Les lèvres de Marion s'ouvrirent légèrement comme si elle allait dire quelque chose. Mais elle se ravisa et les referma. Elle lâcha le poignet de Thomas. Ce dernier passa une main dans ses cheveux d'un geste affectueux en souriant. Il se releva et sortit.

Marion avait suivi le professeur des yeux et même lorsque la porte s'était refermée, elle continuait à déplacer son regard. Arrivait-elle à voir à travers les murs ? Finalement, au bout de quelques instants, elle se tourna de nouveau vers Laura. Cette dernière resta silencieuse un moment, se contentant de porter sa tasse de thé à ses lèvres pour en ingurgiter le contenu. Celui-ci avait perdu tout son goût. Laura se força à sourire.

— Si on allait se promener ? fit-elle.

Pour toute réponse, Marion se leva. Laura se dépêcha de lui ouvrir la porte pour ne pas qu'elle se mette à la traverser.

Thomas avait prévenu les professeurs de Laura de son absence pour aujourd'hui. Les professeurs connaissant la situation de la jeune fille ne posèrent aucune question. Le professeur de défense contre les forces du mal passa à sa salle de classe en s'excusant de son retard. Il donna du travail à faire à ses élèves sous la responsabilité du chef de classe et sortit en disant devoir aller voir le directeur.

Janine Clave, la secrétaire du directeur de l'Académie Beauxbâtons, Zabulon Tréveune, l'annonça. Le directeur invita Thomas à s'asseoir. Avant toute chose, Tréveune demanda des nouvelles de Friedrich.

— Il était sous la protection de Pierrick Chaldo jusqu'à cette nuit, expliqua Thomas Zimong. Par un rituel dragoniar, j'ai pu le voir. Craignant pour lui, j'y suis allé. Je m'étais trompé, il n'était pas en danger. Mais finalement, les Mangemorts sont arrivés. Il y eut un combat et ce Malgéus a réussi à l'enlever. C'est ma faute. Si je n'y étais pas allé, il n'aurait pas eu à faire de magie, et la Trace n'aurait pas permis de le repérer. Je n'ai pas osé le dire à Laura.

— Ce n'est pas votre faute Thomas, rassura Tréveune. Tout le monde fait des erreurs de jugement. Vous avez cru bien faire et vous connaissant, ce n'était pas irréfléchi. Pourquoi y êtes-vous allé précisément ?

— C'est justement une des raisons de ma visite. Lors de ce rituel me permettant de quitter mon enveloppe charnelle, j'ai repéré une présence si diffuse que je ne pouvais pas la voir. Craignait qu'il s'agisse d'un ennemi, je me suis précipité là-bas car Pierrick et son ami n'étaient pas proches de Hans. J'ai trouvé Hans avec une jeune fille lui faisant face. Je n'ai même pas remarqué ses larmes et j'ai attaqué. Au bout de quelques secondes, pour m'arrêter, Hans m'a désarmé. C'est ce sortilège qui fut repéré par la Trace. Il y a un espion à la solde de Malgéus au Ministère, voire plusieurs. Les Mangemorts sont apparus quelques minutes plus tard. Malgéus lui-même était présent. Il a réussi à immobiliser Pierrick et à emmener Hans.

— Je vois. Et vous veniez pour me parler de cette jeune fille, je suppose.

— Oui. Je l'ai ramenée ici. Elle n'a nulle part où aller. Je ne sais pas si elle a de la famille quelque part. Tout ce que je sais, c'est qu'elle a beaucoup souffert. Elle a besoin d'affection.

— Pour ça, je vous fais confiance. Elle peut rester ici aussi longtemps qu'elle le souhaite. Mais j'ai comme l'impression que vous voulez ajouter quelque chose.

— Elle est née sorcière mais n'a jamais appris à se servir de ses pouvoirs. Elle n'a jamais tenu une baguette. Ses pouvoirs ont pris une orientation spécifique. Elle est capable de disparaître, de passer à travers les murs, d'effacer totalement sa présence.

— C'est étrange. Comment s'appelle-t-elle ?

— Marion Locca.

— Je ne me souviens pas de ce nom. Attendez.

Tréveune agita sa baguette pour faire venir à lui un parchemin en double rouleau. Il le fit se dérouler entre pour le parcourir. Au bout de quelques secondes, le parchemin reprit sa forme d'origine et alla se ranger à sa place.

— Elle n'apparaît pas sur les listes des sorciers nés-Moldu de France, dit-il.

— C'est de cela que je voulais vous entretenir. Marion est la deuxième personne que je rencontre de ce cas. L'autre est un homme d'environ vingt-cinq ans. J'ai l'impression que le charme permettant de repérer les enfants sorciers nés-Moldu n'est pas aussi efficace qu'il paraît. Certains passent au travers. Et vous savez très bien que lorsqu'un flux magique n'est pas domestiqué, la plupart du temps, il rend malade l'enfant par un trop-plein de magie. Or, dans leur cas, ce trop-plein a réussi à s'exprimer d'une façon ou d'une autre. Mais dans le cas de Marion, cela a aussi atteint son esprit. Elle peut effacer toute présence d'elle-même et passer à travers n'importe quel obstacle. Mais elle se comporte comme un fantôme, inconsciente du monde qui l'entoure, n'exprimant aucune émotion ni aucun sentiment. Même son corps en subit les conséquences : ses yeux sont entièrement blancs, et sa peau d'une pâleur cadavérique.

— Je vois. Elle a dû souffrir horriblement de ne pouvoir se servir de ses dons autrement. De même, je sens que son histoire personnelle est d'une horreur inimaginable. Mais heureusement pour elle, tout ceci est fini. Nous allons tout faire pour l'aider. Après tout, n'est-ce pas la mission d'une école d'apprendre aux enfants ? Pour ce qui est du côté affectif, je vous laisse vous en occuper. J'ai l'impression que vous vous êtes déjà attaché à elle.

— C'est vrai. Je ne peux pas l'abandonner.

— Et bien voilà qui règle un point. Quand à ce problème de charme défectueux, je vais écrire au Département d'Enregistrement Citoyen pour leur signaler et qu'ils fassent en sorte de le régler au plus vite. Malheureusement, pour ceux déjà nés.

— Je crois avoir une idée pour en repérer certains. Mais je ne peux rien dire. Je vous demande juste de me faire confiance une fois de plus.

— Vous êtes un homme d'honneur. Je vous fais entièrement confiance. Faites ce qu'il faut. Mais dites-moi, où est cette jeune fille ?

— Je l'ai confiée à ma sœur. Laura n'allait pas très bien ce matin à cause de l'article dans le journal. Ainsi, elle pensera à autre chose. J'espère. Je me suis permis de la dispenser de cours.

— Ce n'est pas en ratant quelques heures de cours qu'elle ratera ses examens.

Thomas sourit et sortit du bureau. Zabulon Tréveune était vraiment quelqu'un de bien. Pour lui, l'intérêt des enfants passait avant tout. On n'aurait jamais trouvé meilleur professeur à la tête de Beauxbâtons.

Laura avait emmené Marion au jardin intérieur du palais. Le mois de septembre ensoleillé permettait de se balader à loisir. Les buissons étaient d'un vert éclatant et les fleurs colorées embaumaient l'air d'un cocktail parfumé. Malgré cela, Marion gardait son visage inexpressif. Laura ne savait pas vraiment comment se comporter avec elle. Depuis qu'elles avaient quitté l'appartement de Thomas, aucun mot ne fut prononcé. Laura se demandait même si la jeune fille fantôme savait parler.

Un banc de pierre attira le regard de Laura. C'était le banc sur lequel elle se retrouvait souvent avec Hans. Où ils passaient des heures tendres, à ne rien faire d'autre que discuter de sujets légers, s'embrasser, sentir la présence de l'autre. Des larmes montèrent à ses yeux sans qu'elle ne puisse rien n'y faire. Pourront-ils un jour repasser des moments comme ceux-là ?

— Il te manque.

La voix était plus légère qu'un soupir. Elle parvint tout de même à faire sursauter Laura. Elle se retourna pour voir qui lui avait parlé et tomba sur les yeux vides de Marion.

— Tu as dit quelque chose ? demanda Laura.

— Il te manque, répéta Marion.

— De qui tu parles ?

— Du garçon à qui tu pensais. Hans.

— Tu le connais ?

— Je l'ai vu cette nuit.

— Où ? Comment va-t-il ?

— Loin d'ici. Il a été enlevé.

— Non. Il est protégé par un chasseur.

— Plus maintenant. Il a été enlevé sans que le chasseur ne puisse le protéger.

La main de Laura vint cingler la joue de Marion. Le ton dénué de sentiment avec lequel Marion disait cela avait énervé Laura au plus haut point. Elle savait que ce n'était pas un mensonge. Cette fille ne savait peut-être même pas ce qu'était mentir. Marion n'avait pas réagi à la claque. Elle continuait de fixer Laura sans aucune émotion dans les yeux.

L'adolescente laissa toute sa peine surgir. Elle s'assit sur le banc de pierre, prenant sa tête entre ses mains et éclata en sanglots. Marion se contenta de la regarder sans bouger. Une cloche retentit. Laura n'y réagit pas. Mais quelques secondes après, des élèves apparurent dans le parc. Un groupe de garçons accompagnés de quelques filles repérèrent immédiatement la jeune fille. Ils s'approchèrent.

— Encore en train de pleurer Jiraud, fit un garçon.

Laura leva des yeux rouges vers la bande qui lui faisait face. Elle regarda autour d'elle mais ne vit plus de trace de Marion. Où était-elle ? Son frère l'avait prévenue qu'elle avait tendance à disparaître. Elle aurait dû se montrer plus attentive.

— Qu'est-ce que tu cherches ? Ton petit copain ? demanda moqueusement un des garçons.

Laura reporta son attention sur la petite bande. Elle les connaissait bien. C'était une bande de cancres souhaitant plus s'amuser aux dépens des autres que travailler. Ils étaient souvent mêlés à des bagarres qu'ils avaient provoquées la plupart du temps. Ils s'en prenaient aux plus jeunes, les rackettant. Hans s'opposait souvent à eux. Mais jamais il n'avait eu à décocher le moindre coup ou maléfice contre eux. Du moins à la connaissance de Laura. Les filles les accompagnants n'étaient que des pouffes plus impressionnées par l'apparence que par ce que contenait réellement les crânes de leurs copains. Laura avait entendu parler de véritables orgies les impliquant. Elles n'étaient pas comme la bande à Angelina Armose. Cette dernière avait quand même le bon sens de choisir de partenaires valant le coup. Pas des minables.

— Alors ce minable de Friedrich s'est fait prendre par les Mangemorts, fit celui qui semblait être le leader de la bande.

— La ferme Bakaro, j'suis pas d'humeur, répliqua Laura.

— Oh arrête, je tremble de peur quand tu me dis ça. Tu devrais en profiter pour le jeter ce gus. Viens donc t'amuser avec nous.

— Vous allez faire quoi ? Un scrabble ? Les partis ne doivent pas durer longtemps avec que des mots monosyllabiques.

— Qu'est-ce que tu dis ?

— Excuse-moi, j'ai utilisé des mots de plus de deux syllabes. C'est vrai que toi et ta bande de singes vous avez du mal à comprendre.

— Tu nous traites d'imbéciles.

— Attends, je retire ce que j'ai dit. Tu connais un mot de trois syllabes. Un véritable exploit ! Tu as mis combien d'années à en comprendre le sens ?

— Espèce de petite salope ! Tu vas voir.

Bakaro s'approcha de Laura. Cette dernière sortit sa baguette mais un des acolytes de Bakaro veillait et la désarma d'un expelliarmus. Bakaro ne sortit pas sa baguette et prit la jeune fille par le col de sa robe.

— Je vais t'apprendre ce qu'il en coûte de te moquer de moi, dit-il. Mais peut-être que tu vas aimer ça ?

— Faut pas rêver sale macaque.

Bakaro la gifla pour la faire taire. Puis il la plaqua contre le mur du jardin. Il posa une de ses mains sur sa poitrine.

— T'as de bons nichons. Voyons le reste. Je suis sûr que tu es du genre à t'épiler totalement la chatte. Tu es une sainte-nitouche à l'extérieur, mais une vraie chaudasse à l'intérieur, hein ?

— Ne me touche pas avec tes mains sales.

— Tu ne diras pas la même chose dans quelques minutes. Tu me supplieras de te prendre immédiatement. Ici, dans ce jardin.

La main du délinquant descendait le long de corps de la jeune fille. Il caressa son entrejambe à travers le tissu un instant puis commença à remonter la robe pour y accéder sans obstacle. La robe n'avait même pas dévoilé la moitié des cuisses blanches de Laura que Bakaro la lâcha en se tordant de douleur. Il se plia en deux en lâchant la jeune fille, son bras formant un angle inquiétant dans son dos, comme si quelqu'un lui faisait une clé de bras. Bakaro fut poussé. Il

se releva vivement en cherchant celui qui lui avait fait ça. Il resta médusé quand il vit apparaître de nulle part devant lui Marion.

Durant quelques secondes, tous restèrent figés d'effroi devant ses yeux blancs. Puis Bakaro cria :

— Qu'est-ce que vous foutez ? Attaquez cette pute.

— Baisse-toi, murmura Marion à l'attention de Laura.

L'adolescente se jeta au sol au dernier moment. Un des acolytes de Bakaro avait sorti sa baguette.

— Tarantallegra ! hurla-t-il.

L'éclair surgissant du bout de sa baguette traversa Marion sans avoir le moindre effet. L'éclair vint s'écraser contre le mur juste au-dessus de Laura. Après ça, plus personne n'osa lancer le moindre maléfice. Bakaro s'était relevé et fonça sur la fille fantôme pour lui asséner une gauche. Mais il passa au travers. Une fois qu'il fut passé, Marion lui saisit le bras à la volée, et sans effort apparent, le projeta à l'aide d'une torsion du poignet. Marion disparut de nouveau pour réapparaître juste derrière la petite bande. Les garçons et les filles, tous terrifiés, la regardèrent une seconde avant de s'enfuir en courant.

— Elle est trop flippante ! lança un des types. Je me casse !

— Revenez bande de lâcheurs ! s'écria Bakaro.

Il se tut en voyant Marion apparaître tel un spectre juste devant lui, plongeant ses yeux vides dans les siens apeurés.

— Excuse-toi, souffla-t-elle.

— Quoi ? fit Bakaro comme s'il n'avait pas entendu.

— Excuse-toi.

— Ça ira Marion, dit Laura. Ce n'est qu'un petit branleur.

Bakaro ne demanda pas son reste et partit.

Marion se tourna vers Laura. Cette dernière lui sourit et la prit dans ses bras. Marion ne réagit toujours pas mais Laura ne s'en formalisa pas.

— Merci, fit-elle. Et désolé de t'avoir giflée.

— Tu es triste. Ce n'est pas grave.

— Viens, continuons la visite.

Laura l'emmena voir ses amis. Marion fut reçue comme une des leurs. Ils voulaient tous savoir qui elle était et d'où elle venait. Laura dut intervenir.

— Du calme tout le monde ! Elle est très timide. Laissez-lui le temps de s'habituer. Elle n'est pas habituée à être entourée de tant de monde.

— Elle est un peu bizarre, fit un ami de Laura. Mais elle a l'air cool.

— Tu aurais dû la voir tout à l'heure quand elle a envoyé paître Bakaro et ses potes.

— Ils sont venus te faire chier ? demanda une fille. Les enfoirés. Je vais les allumer à coup de maléfices.

— C'est bon, je ne crois pas qu'ils reviendront. Marion leur a fait une belle frousse.

Ils étaient dans un couloir d'un des étages. Le couloir était ouvert sur l'extérieur. Le regard de Marion fut attiré par une forme sombre dans le ciel. C'était une sorte de cheval ailé mais à l'allure plus reptilienne qu'équidé. Marion resta fixée sur cet étrange animal qu'elle n'avait jamais vu. Lorsqu'il disparut à l'horizon, elle se tourna de nouveau vers Laura et ses amis. Ceux-ci la regardaient avec des yeux ronds. Les autres élèves passant dans le couloir s'étaient arrêtés pour la regarder aussi. Marion flottait au-delà du muret du couloir. Le sol se trouvait à au moins dix mètres sous ses pieds. En dessous, dans le jardin intérieur, les élèves la pointaient du doigt, éberlués. Laura, saisie également par la surprise, se reprit.

— Marion, reviens s'il te plaît, invita-t-elle. Ce n'est pas le moment de flotter dans les airs.

Marion obéit et reprit pied sur le dallage. Tous continuaient à la regarder comme une extra-terrestre.

— Qu'est-ce qui se passe ? lança une voix plus grave.

Thomas venait d'arriver. Il n'avait pas vu l'exploit de Marion mais à l'air surpris et curieux des élèves, il devina qu'elle avait utilisé ses étranges capacités. Il se tourna vers Laura.

— Ce n'est rien professeur, fit-elle. Marion a juste un peu flotté au-dessus du sol.

— Tu appelles ton frère « professeur » ? fit un des garçons.

— Un problème Gagneuil ? fit le professeur.

— Non, monsieur.

— Il n'y a pas eu d'autres soucis avec elle ? questionna Thomas en se tournant vers Laura.

— Aucun, répondit Laura.

— Marion ?

— Elle m'a fait visiter et m'a présenté ses amis, dit simplement Marion.

Thomas scruta les yeux vides de Marion sans rien y déceler. Puis il regarda de nouveau sa sœur.

— Je vais devoir m'absenter aujourd'hui, annonça-t-il. Juste quelques heures. Je te la confie. Prends soin d'elle.

— T'inquiète, on est déjà inséparable, assura Laura.

Thomas lui sourit et se tourna une dernière fois vers Marion.

— Tu restes avec Laura d'accord ?

— Oui.

Thomas allait s'en aller quand Marion lui attrapa le bras. Le dragoniar la regarda.

— Reviens vite, souffla-t-elle.

Thomas lui sourit en lui prenant la main pour y déposer un léger baiser. Puis il s'éloigna. Marion ne le quitta pas des yeux.

— Elle serait pas un peu amoureuse de ton frère ? fit une des amies de Laura.

— Arrête, dit Laura. C'est juste qu'il est la première personne à prendre soin d'elle depuis des années. Et puis, elle a dix-sept ans.

— Et ton frère en a vingt-quatre. Il est encore jeune. D'ici deux ans, leur différence d'âge ne signifiera plus rien.

— Je ne pense pas que Thomas voit ça ainsi.

— Maintenant peut-être. Mais attends quelque temps. C'est un homme avant tout. Et Marion est loin d'être moche.

IV - Premier interrogatoire

Hans Friedrich était assis dans un coin de la cave qui lui servait de prison. Il ignorait depuis combien de temps il se trouvait enfermé ici. Il ignorait combien il avait dormi depuis son enlèvement par Malgéus. Depuis qu'il s'était réveillé, il entendait des hurlements de souffrance terrible venant d'au-dessus. Quelqu'un était manifestement torturé. À chaque cri, la petite fille qui était blottie contre lui était secouée de tremblement nerveux. Elle s'appelait Frida. Hans l'avait découverte en se réveillant. Elle était morte de peur mais il réussit à la rassurer un peu. Depuis, elle ne voulait plus le lâcher. Hans comprenait qu'elle devait trouver sa présence rassurante. D'ailleurs, lui aussi avait besoin de sentir la chaleur de la fillette contre lui. La veille, il avait appris que ses parents et sa petite sœur de six ans avaient été tués par les Mangemorts. Pierrick Chaldo ne lui avait pas précisé, mais il se doutait qu'ils avaient été torturés avant.

Les hurlements cessèrent. Hans perçut un bruit de pas s'approchant, descendant visiblement un escalier. Certains pas étaient incertains, comme si un des individus trébuchait. Un cliquetis fit sursauter Frida qui serra d'autant plus Hans de ses bras menus. La lourde porte s'ouvrit. Un Mangemort, sa baguette au bout luminescent à la main s'avança. Il toisa Hans d'un sourire vicieux. Derrière lui entra un autre mage noir supportant une femme qui se laissait aller totalement. Son visage exprimait une souffrance lasse. Sans le moindre ménagement, il la jeta sur le sol. Il désigna Hans du doigt.

— Tout à l'heure, c'est ton tour.

Les deux Mangemorts ricanèrent en sortant. Une fois que le cliquetis de la serrure indiquant le verrouillage se fit entendre, Frida se détacha de Hans en se précipitant auprès de la femme gisante sur le sol.

— Maman, souffla-t-elle.

Hans vint à son tour. Avec précaution il souleva la femme et vint la positionner plus confortablement en se servant de sacs remplis d'il ne savait quoi.

Frida se blottit contre sa mère, mais celle-ci réagit à peine à la présence de sa fille. Elle ouvrit tout de même légèrement les yeux. Mais même ça avait l'air d'être pour elle un effort surhumain. Elle leva une main pour la poser sur la tête de sa fille d'un geste affectueux. Hans entreprit de l'examiner. Il remarqua des marques de brûlures sur ses bras et ses jambes. Son visage était tuméfié. Il n'osa pas aller plus avant dans son examen, n'ayant de toute façon aucun moyen de la soulager. Elle tourna difficilement les yeux vers lui.

— Qui êtes-vous ? questionna-t-elle faiblement.

— Je m'appelle Hans Friedrich. Je suis comme vous, prisonnier des Mangemorts.

— Ah, c'est vous qu'ils ont amené tout à l'heure. Je vous ai vu passer devant moi. Ils venaient de commencer à me torturer.

— Comment vous appelez-vous ?

— Elsa Tiller. Et voici ma fille Frida.

— Pourquoi vous ont-ils enlevée ?

— Mes ancêtres étaient des druides. Ils pensent que je connais leurs secrets. Mais je ne sais rien. C'est une histoire qui remonte à plus de deux mille ans. Vous aussi vous êtes un descendant des druides ?

— Oui. Ils ont même tenté de m'enlever à Beauxbâtons. Ils ont assassiné toute ma famille. Mes parents, ma petite sœur.

— Je suis désolé. Mon mari aussi a été tué. J'espère juste qu'ils ne vont pas s'en prendre à Frida maintenant. Mais je suis trop faible pour la protéger.

— Ne vous en faites pas, je serais le prochain.

— Vous n'avez pas peur ?

— Si. Mais je ne dois pas leur livrer ce qu'ils veulent savoir. Trop de vies en dépendent.

— Vous êtes quelqu'un de bien Hans.

— Reposez-vous Madame Tiller. Vous en avez besoin.

— Appelez-moi Elsa. Après tout, nous sommes dans la même galère.

Elsa ferma les yeux et posa sa tête sur celle de sa fille. Celle-ci serrait sa mère tout en regardant Hans. Puis, elle aussi ferma les yeux et s'endormit. Hans regarda la mère et la fille dormir durant quelques

minutes avant de lui-même essayé de se reposer. Il aurait besoin de toutes ses forces pour résister au sort que lui avaient promis les Mangemorts.

Franck Vinol et Jonas Marus faisaient semblant de rechercher des informations pouvant mener à Malgéus. En fait, ils cherchaient surtout à démasquer l'espion des Mangemorts infiltré parmi les Chasseurs. Mais ils savaient qu'en le découvrant, ils pourraient sûrement localiser la planque des mages noirs. Mais la tâche s'annonçait compliquée. Déjà, ils devaient enquêter dans la discrétion la plus absolue, ne pouvant faire confiance à personne. Si l'espion soupçonnait leur objectif réel, il ferait profil bas et serait encore moins décelable.

Tout ce qu'ils se savaient sur l'espion, c'était qu'il avait su pour Friedrich puis pour la famille Tiller. Or, au moment où Pierrick Chaldo avait fait le rapprochement entre la rune trouvée entre les mains des Mangemorts et celle qu'il avait vue dans la chambre de Hans Friedrich à Beauxbâtons, les seules personnes présentes étaient Franck Vinol, Jonas Marus et Charles Maldieu. Était-ce le directeur du Département des Chasseurs l'espion ? Possible, mais ce dernier n'était pas au courant du contenu de la liste faite par Franck en comparant les noms des familles ayant immigré d'Allemagne vers la France durant les années cinquante et celle de la liste des familles suspectées d'être des descendants des druides germains par le gouvernement magique allemand. D'ailleurs, les seuls au courant du contenu étaient Franck et Jonas. Il fallait chercher ailleurs. L'espion devait utiliser un autre stratagème pour avoir accès à ses informations. La question étant : lequel ?

— Ça fait bizarre, dit Jonas.

— Quoi ? demanda Franck.

— Rechercher un espion au sein même des Chasseurs. Je doute de tout le monde, j'observe les moindres faits et gestes pour y déceler quelque chose qui me dirait qu'untel ou untel est l'espion. Alors qu'hier encore, je faisais confiance à tout le monde. Comment a-t-on pu en arriver là ?

— Je ne sais pas. Tout ce que je sais, c'est que si nous trouvons l'espion, nous pourrions trouver Hans Friedrich, ainsi qu'Elsa et Frida Tiller. Vivants, je l'espère.

— Moi aussi. Ma sœur m'a dit que Hans Friedrich était un de ses meilleurs élèves. De plus, d'après la bibliothécaire de Beauxbâtons, il vient souvent potasser les livres traitant de l'Histoire antique de la Magie et des Runes anciennes. Si ça se trouve, il sait qu'il est descendant des druides et il connaît peut-être même le rituel que veut Malgéus.

— Des nouvelles de Pierrick ?

— Non. Mais tu le connais, il peut disparaître un bon moment. Il doit être en train de chercher quelque part.

— Bon. En attendant, je ne sais pas par quoi commencer. Tu as une idée ?

— J'ai récupéré des copies de tous les dossiers du personnel des Chasseurs. Ça ne nous apprendra peut-être pas grand-chose mais ce sera un début.

— On ne peut pas faire ça à la vue de tous. Et en plus, je dois seconder Florence pour un interrogatoire.

— Les copies sont chez moi. J'ai aussi du boulot ici. On le fera ce soir.

— Je sens qu'on ne va pas beaucoup dormir. Ma femme va me tuer. Avec sa grossesse, je ne te raconte pas ses sautes d'humeur. Enfin, je vais lui dire d'aller chez ses parents quelques jours.

— Quand je t'entends, ça ne me donne pas envie de me marier un jour.

— Ce n'est pas tous les jours roses. Mais il y a des moments de bonheur. Le jour où elle m'a appris qu'elle était enceinte, j'étais le plus heureux. Tu te souviens ?

— Oh oui. T'as payé le champagne à tout le service. Et après d'autres ont payé leur tournée. Certains sont rentrés sur les genoux.

Ils se mirent à rire à ce souvenir. Quelqu'un s'approcha en souriant. C'était une belle métisse africaine. Ses cheveux tombaient en de multiples tresses.

— Et bien ça rigole ici ! fit Florence Nana. De quoi vous parliez ?

— On se souvenait du jour où Jonas à annoncer que sa femme était enceinte, dit Franck.

— Qu'est-ce qu'on a bu ce jour-là ! se souvint la métisse. Je suis désolé de couper court mais on doit se mettre au travail Jonas.

— Laisse-moi juste cinq minutes, le temps d'appeler ma femme pour lui dire de ne pas m'attendre.

— OK. Salle d'interrogatoire numéro quatre.

— À tout de suite.

La métisse sortit. Franck et Jonas l'observèrent s'éloigner, comme s'ils s'attendaient à voir apparaître la marque des ténèbres sur un de ses bras.

— Observe-la bien, fit Franck. Elle fait partie des suspects, comme tout le monde.

— Je sais.

Quelques minutes plus tard, Jonas rejoignit Florence à la salle d'interrogatoire numéro quatre. Elle attendait dedans. Lorsqu'il entra, le Mangemort le regarda avec suspicion. Il était plutôt jeune, environ vingt-cinq ans. Il avait la peau bronzée qui jurait avec ses yeux saphir. Ses cheveux étaient châtain foncé.

— Tu as déjà commencé ? demanda Jonas.

— Juste les présentations d'usage, dit Florence. Je vais te refaire un topo sur notre ami du jour. Voici Joachim Guernec. Né à Nantes le 12 mai 1958. Mère moldue, coiffeuse, et père sorcier, commerçant tenant une animalerie. À Beauxbâtons, il était connu pour faire partie d'une bande dont plusieurs membres sont devenus Mangemorts. Il possède un nombre quasi incalculable d'heures de retenu pour brimades et insultes à des enfants de Moldus. Bien qu'étant lui-même sang-mêlé. À disparu juste après sa sortie de l'Académie où il a eu des notes moyennes. Sa mère est morte quelque temps après, elle a fait une dépression et s'est suicidée. Son père est actuellement en cure pour dépression chronique. Tout ça à cause de monsieur. Concernant sa carrière de mage noir. Il est suspecté de plusieurs meurtres et actes de violence à l'encontre des communautés magique et non magique. La liste serait trop longue rien que pour les faits avérés.

— Et bien ! Déjà un sacré CV !

— Vous devez être fier d'un tel parcours ! ironisa Florence. Le résultat étant que vous êtes déjà condamné à recevoir le baiser du détraqueur.

— Je ne vous dirai rien bande de cloportes, insulta Guernec. Vous êtes déjà morts.

— C'est gentil de nous prévenir. Passons tout de suite au vif du sujet. Où est Malgéus ?

— Je ne vous dirai rien.

— Vous vous répétez. Mais si ça se trouve, vous l'ignorez. Malgéus n'est pas connu pour faire confiance à ses fidèles esclaves. Surtout que connaissant son sens de la prudence il a dû protéger sa planque avec divers enchantements, comme l'Incartus et le Fidelitas. Mais vous deviez bien transplaner près d'une ville ou d'un lieu nommé.

— Et vous me croyez assez vénale pour vous donner ce genre d'information.

— Pour l'instant nous en sommes aux questions. C'est la procédure, pour voir si les petits Mangemorts ont des remords et essayent de racheter leur âme en livrant leur maître.

— Qu'est-ce que vous voulez que ça nous fasse ? Votre ministre a bien annoncé qu'il ne négocierait pas de remise de peine pour nous et que nous étions tous condamnés au baiser du détraqueur.

Guernec disait vrai. Jonas maudit intérieurement le jour où Erwan Riliam avait annoncé cette directive judiciaire dans les journaux sorciers. C'était le jour même de sa nomination au poste de Ministre de la Magie. Cette décision fut saluée par le peuple. Mais pour les Chasseurs, cela signifiait qu'ils ne pourraient plus utiliser le marchandage comme moyen d'obtenir des informations. Leur travail s'en trouva durci même si certains crurent tout de même à leur promesse de commutation de peine. L'idée de perdre son âme et de devenir un cadavre vivant restait peu appréciée. Quelques-uns gardaient tout de même l'espoir de pouvoir être tout simplement enfermé à vie à Fortran, la prison française des Sorciers.

L'interrogatoire n'était pas le point fort de Jonas Marus. Il était avant tout un homme d'action. C'est pourquoi il avait choisi d'entrer dans les Chasseurs en passant par la section AI dix ans auparavant. Il avait mis cinq ans avant d'oser tenter les tests de la section S. Mais pour Florence Nana, c'était comme une seconde nature de fouiller dans l'esprit des gens, de leur faire avouer ce qu'ils ne souhaitaient pas dire. Elle était presque démoniaque quand elle s'y mettait. Et pourtant, en dehors de ces séances de questionnement et de piégeage psychologiques, elle était d'une nature plutôt sympathique et légèrement délurée.

Le visage de Florence s'étira en un sourire que Jonas avait vu plusieurs fois déjà chez elle par le passé dans des situations similaires. Mais avec les soupçons pesant sur les membres du Département des Chasseurs, ce sourire prenait une tout autre signification pour Jonas. Il n'oubliait pas qu'elle pouvait être l'espionne.

— Parlons alors des projets de Malgéus, continua-t-elle. Que veut-il exactement ?

— Il veut renvoyer les sang-de-bourbe à leur place, répondit hargneusement Guernec. À notre service pour que nous soyons les maîtres du monde.

— Vous êtes vous-même un sang-mêlé.

— Certainement pas. Cette sale Moldue n'était pas ma mère.

— Et pourtant, d'après le certificat de naissance délivré par Gardevie, c'est bien Jocelyne Guernec qui vous a mis au monde.

— C'est un faux ! Mon père n'aurait jamais forniqué avec une sale Moldue !

— Votre père aimait votre mère. C'est pour ça qu'il l'a épousée.

— Elle l'a ensorcelé !

— Pour faire ça, il faut être sorcière. Or, elle ne l'était pas.

— Dîtes ce que vous voulez. Cela ne changera rien.

Florence n'insista pas et sortit, suivie de Jonas. Ce dernier lui lança un regard interrogateur.

— Il ne nous dira rien pour le moment, dit-elle. Il faut attendre, le laisser mariner.

— Nous n'avons pas vraiment le temps, rappela Jonas. Malgéus est sûrement en train de torturer ses prisonniers.

— Je sais, mais si nous nous précipitons trop, il ne tombera pas dans le piège que je suis en train de lui tendre et nous n'aurons rien.

— Et la Légilimancie ? Nous pourrions nous en servir.

— C'est un procédé qui ne permet pas d'avoir des renseignements assez précis. Et il nous faut un maximum de précision. Ne t'en fais pas. Nous aurons ce que nous cherchons.

Florence laissa Jonas et se dirigea vers la salle de repos.

V - Ignorance

Thomas regarda l'arche d'acier qui le surplombait. Il connaissait ce monument, il était déjà venu une fois. À l'époque, il suivait Laura sans se faire remarquer. Il n'avait pas pris le temps d'admirer cette tour de métal érigée par les moldus il y avait presque un siècle. Il ne connaissait pas la raison d'une telle construction mais il trouvait cela admirable qu'elle tienne sans aucune magie. Il était entouré de plusieurs centaines de personnes venues du monde entier rien que pour voir cette tour de métal. Des touristes prenaient des photos par dizaines pour s'immortaliser devant le monument.

— Alors on apprécie la tour Eiffel ? lança une voix dans son dos.

Thomas se tourna vers l'individu qui lui avait parlé. Il avait des cheveux châains et des yeux marron. Son physique était assez passe-partout. Il avait un sourire légèrement cynique accroché aux lèvres. Thomas ne répondit pas à son sourire. Il ne savait toujours pas si cet homme était un ami ou un ennemi. Après tout, ce Yann Firvel travaillait pour une branche obscure des Services Secrets du gouvernement moldu. Il possédait certes des pouvoirs par sa nature de sorcier, mais ceux-ci se limitaient au transplanage, l'animagie et des capacités physiques légèrement au-dessus de la norme humaine. Bien sûr, il avait combattu les Mangemorts et avait aidé en mettant à disposition de Pierrick une planque pour cacher Hans. Mais cela ne lui suffisait pas.

Yann se mit à marcher en direction du parc qui s'étendait derrière la tour Eiffel. Thomas se porta à sa hauteur.

— Comment va Marion Locca ? demanda Yann.

— Elle va bien, répondit froidement Thomas, n'oubliant pas qu'il avait essayé de tuer la jeune fille cette nuit même. Je l'ai confié à quelqu'un de confiance.

— Ta sœur, n'est-ce pas ?

— Comment sais-tu autant de choses sur moi ?

— J'ai espionné Pierrick durant un long moment. Je me devais de connaître aussi son entourage. Ne t'en fais pas, je ne vais pas venir l'éliminer. Je ne pense pas qu'elle soit dangereuse. Elle avait plus l'air d'une petite fille perdue tout à l'heure. Pour le moment, je ne

crois pas que mes patrons aient déjà remarqué son absence. D'après ce que je sais, elle a l'habitude de ne pas donner de nouvelles durant plusieurs jours voir plusieurs semaines. Pourquoi voulais-tu me voir ?

— J'ai parlé à Zabulon Tréveune de Marion et bien entendu des sorciers n'apparaissant pas sur le parchemin enchanté du Département d'Enregistrement Citoyen.

— J'ai toujours trouvé ce nom bizarre !

— Il va déjà les prévenir pour qu'ils règlent le problème. Mais pour ceux déjà nés, c'est déjà trop tard. Combien êtes-vous exactement dans ce 13e Bureau ?

— Je ne sais pas. C'est une information qu'ils ne nous donnent pas. J'ignore l'effectif total et encore moins la proportion de sorciers non-détectés. Ils ne font même pas confiance en leurs propres hommes. Je te rappelle que Locca a été envoyée pour me surveiller. À part quelques-uns, je ne les connais pas tous.

— Je vois. À vrai dire, je m'en doutais. De même, tu dois ignorer s'ils ont un dossier de non-détectés qu'ils auraient repérés.

— Ce serait logique qu'ils en aient un. Chez les non-détectés comme chez les autres sorciers, les pouvoirs ne s'éveillent que vers l'âge de huit ans. Mais les dons spécifiques n'apparaissent généralement que quand le trop-plein de magie se fait sentir. Environ vers treize ou quatorze ans. Le cas de Marion Locca est à part. J'ai entendu dire que dans son cas, ses dons de fantôme étaient apparus dès huit ans. J'ignore pourquoi. Elle a dû subir un traumatisme dans sa jeunesse.

— Elle n'est pas un fantôme. C'est une jeune fille comme les autres.

— Désolé. Je ne voulais pas t'offenser. J'ai compris ce que tu veux de moi. Tu voudrais que je vole les dossiers secrets du 13e Bureau sur les non-détectés.

— Oui. Et aussi, que tu découvres qui est l'espion de ce 13e Bureau au Ministère de la Magie. Car quand ils trouvent un sorcier, ils doivent forcément vérifier que son nom n'est pas sur le parchemin.

— Tu sais que je vais risquer gros si je fais ça.

— Ça veut dire que tu ne vas rien faire ?

— Je vais le faire. Parce que pour moi, ils sont sur la mauvaise voie. Et de toute façon, ils veulent déjà me mettre au placard alors...

— Mieux vaut le placard que la morgue.

— Chez nous, le placard est une morgue, sourit Firvel. Je te recontacterai. Passe le bonjour à ta sœur de ma part, ainsi qu'à Marion.

— Je ne pense pas que tu connaisses la première et que tu sois assez intime avec la seconde.

— Espérons que ça change.

Thomas regarda un moment Yann Firvel s'éloigner. Puis il disparut entre deux passants. Même son entraînement de *ye xing ke* ne lui permettrait pas de réaliser une telle disparition. Ce Yann Firvel possédait vraiment des dons exceptionnels et avait dû subir un entraînement poussé.

Chun se préparait à partir pour le Ministère de la Magie. Elle voulait avoir des nouvelles de Pierrick. Au moment où elle descendit dans la rue, elle se trouva nez à nez avec Jacques Mareau qui venait visiblement la voir. Le vieux policier lui sourit. Il avait l'air de ne pas avoir beaucoup dormi. Il faut dire que la veille, il avait appris l'existence du monde de la Magie. Un monde ne faisant qu'un avec le nôtre.

— Tu vas au Ministère de la Magie ? demanda-t-il.

— Tu ne devrais pas parler aussi fort, fit-elle. N'oublie pas que c'est un secret. Tu n'es même pas censé être au courant. Dès que Pierrick rentre à la maison, je vais être obligé de lui dire que tu as tout découvert.

— Et il m'effacera la mémoire.

— Il n'est pas un oubliator, ce n'est pas son métier. Je pensais plutôt te le présenter. Je pense que tu l'apprécieras.

— J'espère. Tu veux que je t'accompagne ?

— Tu n'as pas le droit d'entrer. Et s'ils remarquent que tu m'as accompagné jusqu'aux abords du Ministère, tu risques une visite des oubliators et moi de gros problèmes avec la Justice Magique.

— Oubliator, Justice Magique, Chasseur, que de nouveautés pour moi.

— Et ton ami ? Celui qui t'a aidé à enquêter ?

— Je dois le voir tout à l'heure. Il va vouloir savoir ce que tu m'as dit. Je ne sais pas encore ce que je vais faire.

— Et si vous lui disiez la vérité, lança une voix.

Surgissant d'un coin sombre, Yann Firvel s'avança en souriant. Personne ne comprenait comment il était arrivé là sans se faire voir. Jacques le reconnut aussitôt.

— Vous ! s'exclama-t-il, portant sa main sous sa veste à son arme.

— Inutile monsieur Mareau, arrêta Firvel. Je ne vous veux aucun mal. Bonjour Chun, comment vas-tu ?

— Firvel, souffla Chun.

— Tu le connais ? demanda Jacques.

— On s'est déjà rencontré. Mais j'ignorais qu'il travaillait pour les Services Secrets français.

— Désolé, j'étais tenu par le secret professionnel, sourit Firvel. Vous connaissez ça Mareau.

Descendant du toit de l'immeuble où il était perché, un corbeau vint se poser naturellement sur l'épaule de Yann Firvel. Chun reconnut immédiatement Bran.

— Il est avec toi ! s'écria-t-elle.

— Oui, il me permettait de surveiller Pierrick en toutes circonstances, expliqua Firvel. Mais il s'est attaché à lui, et à toi aussi. Il me l'a dit.

— Parce qu'en plus vous parlez aux animaux ! remarqua Jacques.

— Seulement aux oiseaux.

— As-tu des nouvelles de Pierrick ? demanda Chun.

— Il va bien. J'étais avec lui il y a quelques heures. Il doit être en train de chercher Hans Friedrich.

— J'étais sûre qu'il s'occupait de cette affaire. Ils en parlent dans le journal de ce matin.

— Ils leur manquent pas mal de détails. Friedrich n'a pas été enlevé à Beauxbâtons. C'est une mise en scène que nous avons improvisée, Pierrick et moi, pour confondre un espion de Malgêus chez les Chasseurs. Nous avons mis Friedrich à l'abri dans une planque. Mais cette nuit, nous avons été attaqués par les Mangemorts. Ils l'ont emmené.

— Qu'est-ce qu'ils veulent de lui ?

— Tu te souviens de l'affaire qui t'a permis de rencontrer Pierrick ?

— L'affaire du Grimoire de Malchauzen.

— Malgés n'a toujours pas abandonné son projet d'acquérir la puissance des anciens druides germains. Il a juste décidé de changer de moyen d'obtenir le rituel. N'ayant pas le Grimoire, il a recherché les descendants des druides germains, dont certains se sont installés en France durant les années cinquante et soixante. Hans Friedrich est l'un d'eux. C'est aussi la raison pour laquelle ils ont tué toute sa famille. Et si j'ai bien compris, une autre famille a été victime de leur violence. Un père mort, sa femme et sa fille enlevées. C'est la torture qui les attend. Et la mort si on ne les sauve pas à temps.

Chun porta la main à sa bouche. Jusqu'où pouvait donc aller l'impitoyable cruauté de Malgés ?

Mais une question restait en suspens : qu'est-ce que venait faire Yann Firvel ici ? Chun la lui posa.

— Je dois récupérer les dossiers secrets du 13e Bureau et les faire sortir, expliqua-t-il. Thomas me l'a demandé et je dois avouer que cette idée me plaît. Cela permettra au Ministère de la Magie de s'occuper des sorciers non-détectés et qu'ils ne soient pas utilisés par le 13e Bureau dès leur enfance.

— Ce sont vos employeurs, dit Jacques. Vous n'avez aucun sens patriotique.

— À vrai dire, je l'ai perdu avec le temps. Et puis, toute cette histoire démontre que ce n'est pas une question de patriotisme. Ils m'ont mis sous surveillance et vont peut-être bientôt ordonner mon élimination. Ce sont des raisons suffisantes pour moi pour les trahir. Surtout que leurs raisons d'agir ne sont pas très claires. Je préfère me mettre du côté de Pierrick et Thomas. Même si personne ne doit le savoir.

— Et en quoi cela me concerne ? questionna Chun.

— En fait, ce n'est pas toi que je venais voir. Je suivais monsieur Mareau. J'aurai besoin de son concours. Ainsi que de celui de votre ami Dérios s'il accepte.

— Je ne vous connais pas, fit remarquer Jacques. Comment savoir que vous ne cherchez pas à nous piéger ? J'étais de la DST, je sais

que les agents des Services Secrets ont l'habitude de mentir et de manipuler.

— Je ne peux rien dire pour vous demander de me faire confiance. Chun, tu as dû faire le rapprochement entre celui qui a volé le dossier qui était entre les mains de Pierre Hargus et moi. C'était bien moi. Ce dossier, j'ignore de quoi il parle. Tout ce que je sais, c'est le titre qui est inscrit sur la première page : PROJET GLADIUS. Et je sais que mes chefs l'ont fait étudier. Mais si j'en crois mon intuition, il concerne les Chasseurs, et peut-être même Pierrick.

— Vous vous basez sur vos intuitions ! s'exclama Jacques.

— Je suis né sorcier mais je n'ai jamais appris la magie. Mes pouvoirs se sont développés sous d'autres formes. Mon intuition ne m'a qu'extrêmement rarement trompé.

— Je n'ai rien à apprendre sur Pierrick, dit Chun. Je sais qui il est et ce qu'il est. Il est un sorcier, un chasseur, l'homme que j'aime. C'est tout. Je n'ai rien besoin d'autre.

— Mais lui-même ignore sûrement tout de ça. Et donc de lui.

— OK, je viens, finit par dire Jacques. J'ai un petit compte à régler avec les Services Secrets. Et puis, je ne supporte pas l'idée qu'on s'en prenne à des enfants.

Chun essaya de dissuader Jacques mais ce dernier avait déjà pris sa décision.

— Parfois, il faut savoir quand agir et quand rester tranquille, dit-il. Je ne suis pas sorcier. Mais moi aussi je fais confiance à mon intuition. Je sens qu'il faut que j'y aille. Je te revois bientôt. Toi, va voir ton homme. Va prendre de ses nouvelles. Je passerai te voir ce soir.

Chun regarda Firvel et Jacques s'éloigner. Elle ne savait pas si c'était une bonne idée d'aller voler des dossiers dans une branche des Services Secrets. Pour elle, c'était même la dernière chose à faire. Elle se sentait de plus en plus dépassée par les événements. Tout s'accélérait autour d'elle. Où cela s'arrêterait-il ? Quelles seraient les conséquences de tout cela ? Y aurait-il d'autres morts ? L'ignorance que dévoilaient ces questions lui faisait peur.

Le soleil brillait sur la côte méditerranéenne. L'horizon était bleu de mer. La journée continuait à s'égrainer tout doucement. Après

avoir quitté Lyon, Pierrick s'était rendu à Grenoble, Nice et Monaco. Maintenant, il se trouvait à Marseille. Une grosse communauté magique y vivait. Jusqu'à maintenant, ses recherches n'avaient rien donné. Il ignorait où en étaient ses collègues. Il retournerait au Ministère quand il en aurait fini ici.

Depuis le flash qu'il avait eu à Lyon, il n'avait plus ressenti cette douleur. Il percevait des voix lointaines par moment mais il se disait que cela était plus dû à un effet de son imagination. Mais alors qu'il suivait des yeux un bateau, la douleur l'assaillit de nouveau. Elle était si fulgurante qu'il tomba à genoux en se prenant la tête. Le flou et le bourdonnement devinrent clairs plus rapidement. Il voyait de nouveau la scène comme une personne présente. Mais cette fois-ci, il était assis. Il avait la sensation d'être retenu au siège par des liens. Était-il prisonnier ? Non, ce n'était pas la même chose. La pièce était sombre et dénuée de décoration. Un homme le regardait. Il ne se souvenait pas de son nom mais le connaissait, il en était sûr. Il avait des lunettes rondes posées sur son nez. Pierrick estima son âge aux alentours de soixante ans. Un autre homme entra dans son champ de vision. Il ressemblait beaucoup au premier avec une trentaine d'années de moins.

— Quels sont les résultats des premières analyses ? demanda le plus âgé.

— Il est toujours en parfaite santé, répondit le jeune. Aucune forme de dégénérescence d'aucune sorte. Il s'éveille plus vite que nous l'avions prévu mais ce n'est pas flagrant.

— Et au niveau du flux magique ?

— Il est aussi puissant que prévu. Voir plus. Je me demande si ce n'est pas un peu trop dangereux.

— Tout ira bien Julien. Nous connaissions les risques en nous lançant sur ce projet. Et surtout, nous avons pris toutes les dispositions pour éviter les mauvaises surprises. Tout ce que nous pouvons faire maintenant c'est attendre.

— Je sais papa. Mais parfois, je me dis que nous avons peut-être fait quelque chose que nous n'aurions pas dû.

— Nous vivons une période sombre et violente. Pour survivre, il nous faut arriver à d'extrême mesure malheureusement. Dumbledore est quelqu'un de sage mais un peu trop timoré dans ses actes. En suivant sa méthode, nous ne réussirons jamais à vaincre Voldemort.

— Tu pourrais éviter de dire son nom ! gémit le jeune homme.

— Je n'ai pas peur de lui.

Un silence s'installa quelques secondes. Puis le plus jeune reprit.

— Quand sera-t-il prêt ?

— Il nous faut attendre encore quelques années, répondit son père. Mais ne t'en fais pas, les Ch...

Le reste de la scène disparut de sa vision.

Pierrick se releva. Qu'est-ce que c'était que ces flashes ? Il ne se souvenait pas avoir vécu ça. Et pourtant, il savait que cela ne venait que de sa mémoire. Un secret était-il caché dans son esprit ? Était-ce pour ce secret que ses parents avaient été assassinés quatre ans auparavant ? Il ignorait les réponses à ses questions. Tout ce qu'il savait, c'est que son esprit déchirait peu à peu le voile d'ombre entourant ses souvenirs. Il n'avait qu'à attendre.

Mais il avait peur de ce qu'il risquait de découvrir.

VI - Torture

Il ne savait pas combien de temps il avait dormi. Il était même surpris d'avoir réussi à s'assoupir. Il regarda autour de lui. Il se trouvait toujours dans la cave poussiéreuse et humide. À quelques centimètres de lui, une femme regardait dans le vide. Sa main caressait une masse de cheveux blonds. Hans reconnut la petite Frida dormant contre sa mère Elsa. Comme sentant que le jeune homme s'était éveillé, la femme tourna ses yeux vers lui. Elle ne lui sourit pas. La situation était trop dramatique pour sourire.

Des pas descendants un escalier attira l'attention de Hans et Elsa. Hans savait que cette fois-ci, c'était son tour d'être interrogé et torturé. Car il ne dirait rien aux assassins de sa famille. Plutôt mourir.

— Vous comptez résister, souffla Elsa.

— Ils ont tué ma famille, dit Hans. Je ne vais pas leur faciliter la tâche.

— Si vous résistez, ils vont vous torturer.

— Je n'ai pas peur de souffrir.

— Et ils vont peut-être vous tuer.

— Je n'ai pas peur de mourir non plus.

— N'avez-vous personne qui vous attend ?

Un visage doux et souriant apparut dans l'esprit du jeune homme. Une jeune fille qu'il aimait plus que tout. Laura.

— Si je dis ce que je sais et qu'ils prennent le pouvoir, elle sera en danger, dit Hans. Et ça, je ne peux l'imaginer. Je préfère mourir en la sachant en sécurité que de la mettre en danger. Je suis prêt à mourir pour la protéger.

La porte s'ouvrit. Deux Mangemorts entrèrent et s'avancèrent directement vers Hans. Ce dernier se leva. L'un des Mangemorts voulut le saisir par le bras mais il se dégagea. Le mage noir percuta la mâchoire du jeune homme d'un coup de poing. Hans accusa le coup mais se redressa immédiatement pour toiser l'homme d'un regard noir.

— Je peux marcher seul, dit-il sans desserrer les dents.

Le Mangemort eut un sourire goguenard et s'écarta pour lui permettre de passer en désignant la porte du bras d'un geste d'invitation. Avant de sortir de la cave, Hans se tourna vers Elsa et Frida. Il remarqua que la fillette ne dormait plus et le regardait d'un air apeuré. Il lui fit un sourire.

L'escalier était sombre, étroit et irrégulier, comme taillé à même la roche. L'escalier débouchait dans une cuisine dont le centre était occupé par un fourneau en fonte à l'ancienne. Des ustensiles et gamelles propres finissaient de sécher sur le bord de l'évier. Une légère odeur de nourriture stagnait dans l'atmosphère. Cette fragrance rappela à Hans qu'il n'avait pas mangé depuis le dîner du soir de son enlèvement. Mais il ne devait pas s'arrêter ici. Les Mangemorts le guidèrent vers la sortie de la pièce. Une fois sorti de la cuisine, il se retrouva dans un couloir sans âme, visiblement uniquement prévu pour le service.

La salle à manger dans laquelle déboucha le couloir n'était pas du tout sans âme. C'était le jour et la nuit par rapport à ce qu'il avait vu de l'endroit où il se trouvait. Ce devait être un manoir ou un château. Les murs étaient couverts de riches tissus et de tableaux de qualité. Les personnages ne bougeaient pas dans leurs cadres, signe qu'il devait se trouver dans une propriété moldue. Hans trouva ce détail amusant. Les Mangemorts étaient connus pour leur haine des moldus et des sorciers sang-mêlés et nés-Moldu. Et pourtant, ils avaient trouvé refuge dans une maison moldue. C'est vrai que ce serait le dernier endroit où viendraient les chercher les Chasseurs.

Le hall de la propriété était majestueux. Un immense tapis venait du pied de l'escalier principal à la lourde porte d'entrée en bois massif. Des vases précieux et des statuettes posés sur des piédestaux l'ornaient. Ils le traversèrent sans s'arrêter. Une question émergea dans la tête de Hans. Où étaient les propriétaires de ce manoir ? Hans sentait qu'ils ne devaient plus être vivants. Le jeune homme espérait juste qu'ils n'avaient pas souffert avant.

Ils entrèrent dans une pièce qui devait être le salon de réception où quelque chose comme ça. Elle avait été transformée en une espèce de salle du trône. Un homme siégeait sur un majestueux siège. Il avait la peau blafarde et des yeux laiteux. Il était si ridé que sa peau donnait l'impression de vouloir tomber en poussière. Ses cheveux gris ressemblaient à des fils de cendres. Sa respiration était sifflante, elle

faisait penser à un vieux soufflet usé. Hans le reconnut, Pierrick Chaldo s'était attaqué à lui. Il se souvenait de son nom : Malgéus.

Le maître des Mangemorts français le toisa d'un regard sans âme. Ces yeux blancs rappelèrent la fille fantôme à Hans. Mais il se rendit compte que c'était différent. Marion était comme absente. Alors qu'il ressentit toute la présence maléfique au fond des globes oculaires laiteux du vieux mage noir.

À quelques mètres de Malgéus, un autre Mangemort attira l'attention de Hans. Il avait également un teint blafard. À croire que c'était la mode chez les Mangemorts. Mais ses yeux n'étaient pas blancs. Ses iris étaient colorés en un violet brillant ce qui lui donnait un air encore plus maladif. De plus, il était chauve. Mais malgré cette apparence de dégénérescence, Hans ressentit chez lui une puissance énorme.

Malgéus continuait à fixer Hans Friedrich. Un sourire déforma sa bouche.

— Hans Friedrich, souffla-t-il d'un murmure tout à fait audible. Tu es le dernier descendant de ta lignée druidique. Ton père a dit que tu pourrais m'aider à atteindre mon but.

— Je ne vous aiderais pas, répliqua Hans. Plutôt mourir.

— La mort viendra forcément un jour. Pour tous. Ne la souhaite pas trop ardemment. Tu pourrais le regretter car si tu ne me dis pas ce que je veux, ton agonie sera extrêmement lente.

— Je m'en moque ! Vous n'êtes qu'une bande d'assassins ! Jamais je ne vous aiderai !

Le Mangemort aux yeux violets rit ouvertement. Hans lui lança un regard noir.

— Il est courageux ce petit, dit Névriss. Ils le sont tous avant de souffrir. Tu parleras. Je peux te l'assurer. Attachez-le.

Un Mangemort obligea Hans à s'asseoir sur un siège en bois dur et inconfortable. Hans y remarqua des traces de sang séchées. C'était sûrement là qu'avait été torturée Elsa quelques heures plus tôt. Le Mangemort agita sa baguette et des liens vinrent entraver les bras et les jambes du jeune homme. Névriss se leva et s'approcha de lui. Ses yeux violets emplis de folie vrillaient dans ceux que Hans voulait sans faille. Et pourtant, il dut y déceler de la peur car un sourire sadique naquit sur les lèvres du bras droit de Malgéus.

Névriss sortit sa baguette. Hans s'attendit à recevoir un premier maléfice Doloris mais le Mangemort se contenta de faire venir à lui une table portant divers ustensiles de formes et de tailles diverses. Hans prit peur en voyant certaines des lames, vrilles, marteaux et autres outils dont beaucoup étaient encore couverts du sang des précédentes victimes. Hans repensa à Elsa. Comment avait-elle pu survivre ?

— Je ne suis pas un adepte de la torture par le Doloris, dit Névriss comme s'il parlait de sa passion de la torture à un journaliste. Je trouve que ça manque d'imagination. Alors que les Moldus ont, par le passé et encore aujourd'hui, toujours su imaginer des moyens efficaces et plaisants pour arracher les secrets. Mais d'abord, il faut que je te pose les questions pour lesquelles tu vas subir cette souffrance. Peut-être que tu vas te montrer raisonnable et tout nous dire avant. Cela t'épargnerait des souffrances inutiles et nous ferait gagner du temps.

— Allez-vous faire foutre, insulta Hans.

— Ta mère ne t'a jamais appris à ne pas dire de gros mots. C'est vrai qu'elle ne pourra plus te gronder maintenant. Elle est restée polie jusqu'à la fin. En fait, elle n'a rien dit même au moment où je l'ai achevée.

— Espèce de salaud !

— Ça, ton père me l'a dit par contre. Mais après il m'a supplié d'arrêter. Il faut dire que ta sœur venait de subir un Doloris. Je n'avais pas mes outils sous la main à ce moment-là. Et il t'a vendu. Il nous a avoué que tu devais connaître ce que nous cherchions. Tout ce qu'il voulait, c'était survivre, et pour cela il n'a pas hésité à te donner.

— C'est faux ! Mon père voulait juste sauver ma sœur. Il aurait donné sa vie pour elle !

— Il l'a fait. Mais après l'avoir vue mourir.

Hans baissa la tête en fermant les yeux. Imaginer sa mère et sa sœur être torturées puis mourir de la main de cet être immonde personne. Il ne pouvait le supporter. Tout ça pour une ambition. C'était insupportable. Et lui, il souriait.

— Et vous étiez satisfait ? demanda-t-il calmement. Vous avez pris du plaisir à faire souffrir une femme et une fillette innocentes

sous les yeux d'un homme qui les chérissait plus que sa propre vie ? Vous aimez ça ? hurla-t-il en relevant la tête.

Névriss ne répondit pas tout de suite. Au bout d'une poignée de secondes, son sourire sadique s'élargit encore.

— Oui, j'aime ça, répondit-il comme s'il parlait de la météo. J'aime faire souffrir. Tuer ta famille fut pour moi un réel plaisir. Bon, passons aux questions. Tu as étudié le passé de ta famille, n'est-ce pas ? Tu sais très bien que tu es un descendant des druides germains. Ton père t'a donné le manuscrit qui réunit les anciennes connaissances de tes ancêtres. Nous ne l'avons pas retrouvé chez toi et comme tu as pu le constater, nous n'avons pas eu le temps de le chercher dans ta chambre à Beauxbâtons. Mais je suppose que quelqu'un d'intelligent comme toi doit se souvenir des rituels qu'il décrit. Il ne nous faut qu'un seul rituel : celui permettant d'acquérir la puissance des Forces du Monde de l'Obscur. Tu dois le connaître, n'est-ce pas ?

— Je ne vous dirai rien.

— Oui, ça tu nous l'as déjà dit. Décris-nous ce rituel. Dis-nous ce nous avons besoin pour le réaliser et le mener à bien.

— Mes ancêtres se sont détruits en l'essayant. Je sais que vous ne le réussirez jamais sans arriver au même résultat. Mais je ne vous dirai rien. Vous mettriez notre monde en danger avec des forces que vous ne pouvez imaginer.

— Commence, ordonna Malgéos en un sifflement.

Hans resta silencieux, fusillant du regard le Mangemort aux yeux violets.

Névriss se tourna vers la table couverte d'outils de torture. Il passa ses doigts blafards sur les ustensiles de souffrance. Il choisit une espèce de fourchette à deux dents. Les dents étaient horriblement fourchues, les deux pointes partant dans des directions opposées. Névriss releva le manche de Hans. Il approcha la fourchette de la peau du bras.

— Dernière chance, souffla Névriss.

Hans ne répondit que par un regard de défi. Névriss planta alors la fourchette dans le bras. Hans se contracta. Il essayait de toutes ses forces de ne pas pousser le moindre hurlement. Ses dents étaient si serrées qu'il les sentit s'enfoncer dans les os de sa mâchoire. Névriss

n'arrêta pas la fourchette aux premières chairs. Insensible aux tressaillements de douleur du jeune homme. Il ne s'arrêta que quand les pointes furent entre les os de l'avant-bras.

Du sang coulait sur le bras du siège. Hans, qui avait évité de regarder son bras jusqu'à maintenant, risqua un coup d'œil. Le manche de la fourchette dépassait de ses chairs meurtries et saignantes. Il ne l'avait pas remarqué avant, mais le manche se finissait avec une poignée perpendiculaire pour permettre à l'utilisateur de forcer convenablement. Existait-il une boutique d'ustensiles de torture proposant des outils avec la meilleure ergonomie ? Ou bien son bourreau les avait-il fabriqués lui-même ? Il vit Névriss poser la main sur la poignée. Qu'allait-il faire ? Hans vit avec horreur qu'il tourna l'ustensile dans la plaie. Il serra les dents d'autant plus fort. Les pointes orientées vers l'extérieur de la fourchette raclèrent contre ses os, les repoussant pour se frayer un chemin. Il ne put se retenir, il hurla de douleur. Il sentait ses os se fendre dans son avant-bras.

Combien de temps dura ce supplice ? Il avait perdu la notion du temps. Il avait même cessé de hurler. Il ne poussa qu'un gémissement de douleur quand le Mangemort retira la fourchette sans aucun ménagement. Son avant-bras était en charpies. Hans haletait, les yeux baissés. Névriss le saisit aux cheveux et le força à relever la tête. Ses yeux violets plongèrent dans la souffrance qu'exprimaient ceux du jeune homme. Il sourit.

— Vas-tu de décider à parler ? Où vas-tu continuer à jouer les héros ?

— Va te faire enculer, gémit Hans.

— Ha ! Ha ! Ha ! ricana Névriss. Tu sais, les héros ne vivent jamais vieux, ils souffrent en mourant. Tu veux donc devenir un de ces héros inutiles. Car dans la réalité, je suis au regret de t'apprendre que ce sont les « méchants » qui gagnent à chaque fois. Ceux qui n'ont aucun scrupule pour atteindre leur but. Ceux que rien n'arrête. Ta souffrance n'est rien d'autre qu'un détail pour nous. Tout ce qui importe, c'est le résultat.

— J'ai une chose à dire, fit Hans après un temps de silence.

— Je t'écoute.

— Trouve un bâton long, noueux et épais.

— Un bâton. Et...

— Fourre-le toi dans le cul bien profond.

La réaction ne se fit pas attendre. Le poing de Névriss percuta si violemment la mâchoire de Hans qu'il sentit ses os se briser comme du verre. Un autre coup lui broya les côtes. Hans se plia en deux autant que ses entraves le lui permettaient. Il cracha. Un gout cuivré coula sur sa langue. Il rouvrit les yeux et vit que du sang coulait de sa bouche. Il sentait un de ses poumons s'engorger. Il devina que le coup avait brisé une ou plusieurs côtes et avait perforé son poumon.

— Névriss, souffla Malgéis. Tu devrais mieux contrôler tes pulsions. Tu vas finir par le tuer.

— Veuillez m'excuser maître, dit Névriss. Je vais réparer ça tout de suite.

Névriss agita sa baguette au-dessus de Hans. Ce dernier sentit ses côtes ressortir douloureusement de son poumon. Ses chairs se refermèrent en le brûlant. Sa mâchoire se ressouda avec une cal osseuse grossière. La blessure de l'avant-bras se cicatrisa mais une horrible marque subsista. Il l'avait soigné, certes, mais sans prendre la peine de le faire comme il faut. Hans sentait une sensation inhabituelle en ouvrant la bouche et une gêne pour respirer.

Névriss le força à relever la tête sans ménagement. Il plongeait ses yeux violets dans ceux du jeune homme. Hans y lut toute la folie et le sadisme dont il pouvait faire preuve. Un tressaillement de peur le parcourut malgré lui. Cet homme voulait le tuer.

— Maintenant que tu es de nouveau tout neuf, on va continuer, sourit Névriss. Dis-moi ce qu'est ce rituel.

Malgré la peur qu'il ressentait, Hans parvint à ne pas craquer. Il ne devait rien dire. Névriss tira plus fortement sur ses cheveux, lui arrachant une grimace.

— Tu parleras, je te l'assure.

D'un geste sec, il lui arracha une poignée de cheveux. Il se tourna de nouveau vers son présentoir d'outils de torture et sélectionna une sorte de scie aux dents irrégulières. Il releva la jambe de son pantalon. Et approcha la scie du tibia. D'un geste puissant et lent, dans le but que Hans ressente la moindre dent râpant contre son os, il commença à scier le tibia. Hans se mordit la lèvre jusqu'au sang mais ne put se retenir longtemps. Il hurla de douleur à s'en arracher les cordes vocales. Chaque va-et-vient de la scie était si lent qu'il fallut bien une heure pour couper totalement l'os. Surtout que Névriss

s'arrêtait quelques fois pour verser sur la blessure un liquide à l'odeur piquante. Le liquide lui brûlait la peau à l'extérieur et les chairs à l'intérieur. Dans un éclair de clairvoyance, Hans vit l'étiquette du flacon :

— Acide Sulfurique H_2SO_4 .

Qu'était-ce donc que cette potion ? Il ne l'avait jamais vue en cours. Plus pour se forcer à penser à autre chose, il se promit de poser la question au maître des potions de Beauxbâtons, le professeur Rodès, dès son retour. Mais reviendrait-il seulement un jour ? Non, il ne devait pas penser comme ça. Il savait que les Chasseurs le cherchaient. Ils le trouveraient.

Au bout de plusieurs heures de tortures, Névriss soigna de nouveau Hans avec le même soin. Une boule osseuse était visible sous la peau là où la scie l'avait malmené et d'horribles marques de brûlures et des cicatrices subsistaient à tous les endroits où avait agi Névriss. Mais Hans n'avait rien dit. Au moment d'ordonner à ses hommes de le ramener à la cave, il avait souri sadiquement :

— À tout à l'heure.

Les Mangemorts le jetèrent sans ménagement sur le sol crasseux de la cave. Aussitôt que la porte se referma, Frida et Elsa se portèrent auprès de lui pour l'aider. Elles le tirèrent jusqu'au tas de sac qu'il avait fait quelques heures plus tôt pour Elsa. Il réussit à ouvrir les yeux et reconnut Frida au-dessus de lui, les larmes aux yeux. Il se força à sourire.

— Ça va Frida, souffla-t-il. Ce n'était qu'un mauvais moment à passer. Je vais mieux maintenant. Alors, souris s'il te plaît. Ce sera le meilleur des remèdes pour moi.

Frida ne parvint pas à sourire et pour cacher les larmes qui coulaient sur ses joues, elle se blottit contre Hans. Ce dernier grimâça car elle se frotta contre des parties violentées et mal cicatrisées de son corps. Elsa le força à relever un peu la tête et porta une louche à ses lèvres. Il sentit la froideur de l'eau glisser contre sa langue et couler dans sa gorge. Cela lui fit mal mais il se força à avaler plusieurs gorgées. Il ne put s'empêcher de tousser quand elle retira la louche. Sa toux faisait un bruit anormal. Cela devait inquiéter la petite Frida car elle se serra un peu plus contre le jeune homme. Comme pour le protéger.

— Vous avez été très courageux, dit Elsa. Mais vous devriez céder. Ils vont finir par vous tuer.

— S'ils obtiennent ce qu'ils veulent de moi, ils nous tueront tous les trois, fit Hans. Et puis, si je parle, d'autres vies seront en danger. Je ne peux pas l'accepter.

— Votre petite amie.

— Et tous mes amis. Ainsi que tout le monde. Si je dois souffrir pour protéger la moindre vie, alors je souffrirais.

— Je ne peux rien faire d'autre que souffrir moi aussi. Car de toute façon, je ne sais rien de ce qu'ils demandent.

Elsa toussa horriblement. Hans leva les yeux vers elle malgré la douleur qui habitait chaque parcelle de son corps. Il vit du sang couler de la main que la femme avait mise devant sa bouche. Hans se tourna vers Frida et constata que la fillette s'était assoupie.

— Vous allez bien ? demanda-t-il.

— Je crois qu'il n'aurait jamais pu devenir médicomage, se força à sourire Elsa. Je suis mourante. Je sais que la prochaine séance avec ce Mangemort aux yeux violets me sera fatale.

— Ne dites pas ça. Gardez confiance, les Chasseurs nous recherchent sûrement. Ils vont nous trouver et nous sauver. Les médicomages de Gardevie vous arrangeront ça.

— Espérons. Mais si je devais mourir, je voudrais que vous me promettiez de vous occuper de Frida.

— Ne me demandez pas ça. Vous allez survivre.

— S'il vous plaît.

Hans regarda intensément la femme qui était agenouillée près de lui. Elle n'avait pas de larmes dans les yeux et pourtant, il vit qu'elle souffrait horriblement. Elle était sérieuse. Il baissa les yeux.

— Je vous le promets, dit Hans. Elle ne manquera de rien.

— Merci.

VII - Distance

Pierrick venait à peine de finir de fouiller les lieux secrets du monde de la Magie de Marseille et ses alentours. Il était temps pour lui de retourner au Ministère pour voir l'avancée des recherches des autres Chasseurs. Et alors qu'il voulait transplaner pour rentrer à Paris, un nouveau flash de douleur l'assaillit. La douleur était de moins en moins violente à chaque fois et il put rester debout, se contentant de s'appuyer contre un mur.

— Où est-il ? lança une voix avant même que les images n'apparaissent.

Il vit une pièce grande et vide, des tapis épais en couvraient le sol, comme dans une salle d'entraînement. Ce qui le surprit, c'était qu'il voyait la salle par le haut, comme s'il était perché au plafond. En dessous, plusieurs individus regardaient dans tous les sens, cherchant visiblement quelque chose ou quelqu'un. L'un d'eux était le trentenaire à lunettes qu'il avait vu dans sa précédente vision, Julien. Il reconnut le deuxième. Des cheveux châtain clair coiffés avec une raie sur le côté, un teint très légèrement bronzé et un nez court. C'était son père, Gilles Chaldo. Il ne voyait pas le visage du dernier mais sentait qu'il était proche de lui, plus proche que de son père. Il était vêtu entièrement de noir et ses cheveux étaient dans le même ton, coupé court. Il tenait sa baguette à la main. Pierrick sentit chez lui une grande puissance contenue par un calme olympien. Contrairement aux deux autres, il ne tournait pas la tête frénétiquement.

— Tu as vu ? demanda Gilles Chaldo. Il a transplané ! C'est impossible ! Il n'a pas de baguette !

— Rien n'est impossible dans ce monde.

La voix était froide et calme. Pierrick se demanda même un instant qui avait parlé mais il comprit vite qu'il s'agissait de l'homme en noir.

— La Magie a tout de même ses limites, reprit Gilles.

— Nous les avons repoussées, dit le dénommé Julien. C'était le but de ce projet. Pour l'instant, le problème est de le retrouver. Où a-t-il bien pu aller ?

— Il n'est pas loin, dit l'homme en noir.

— Mais où ? questionna Gilles.

— Là.

Sans même se retourner, l'homme en noir tendit sa baguette vers Pierrick. Un éclair fusa vers lui.

Ce fut la fin de sa vision. Son esprit fourmilla encore de questions. Mais celle qui s'imposa à lui fut : qui était cet homme en noir ? Il s'était senti si proche de lui, que ça soit sur le plan physique ou émotionnel. En regardant son père, Gilles Chaldo, il n'avait pas ressenti une telle promiscuité émotive.

Il commençait à identifier certains des protagonistes de ses visions. Il y avait son père Gilles Chaldo, et ce trentenaire prénommé Julien, le père de celui-ci dont il ignorait tout. Et cet homme en noir. D'autres individus étaient sûrement liés à ces scènes sorties d'une mémoire dont il ignorait la provenance. Était-ce son passé ? Il s'était déjà posé cette question mais la réponse ne venait pas. Et maintenant il se demandait si son propre père ne lui avait pas caché son passé. Et alors, sa mère était-elle au courant ? Quels secrets se cachaient dans son passé ?

Pierrick décida d'attendre la prochaine vision. Il transplana pour retourner à Paris. Le Département des Chasseurs était quasiment désert. Seules quelques personnes circulaient dans les couloirs pour rejoindre les salles d'interrogatoire et la salle des archives. Pierrick se rendit directement au bureau de Franck Vinol. L'agent de la section IRIA était penché sur un dossier. Il le referma quand entra le Corbeau. Pierrick referma la porte derrière lui. Franck l'interrogea du regard.

— Je n'ai rien trouvé, dit Pierrick. Les Mangemorts se cachent totalement.

— Ça veut dire qu'ils pensent réussir, réfléchit Franck. Tu vas bien ?

— Oui. Pourquoi cette question ?

— Tu as l'air soucieux. Mais bon, je suppose que c'est normal vu la situation.

— Et de votre côté ?

— Nous n'avons pas encore identifié le ou les espions. J'essaye d'éliminer des suspects.

— Tu étudies les dossiers du personnel. As-tu pensé au personnel du Service des Usages Abusifs de la Magie ?

— Tu penses qu'il y aurait un espion parmi eux.

— Ce sont eux qui sont chargés de la Trace. Même s'ils n'ont pas d'espion parmi eux, ils peuvent peut-être nous renseigner sur celui qui a recueilli l'information pour nous.

— Je vais aller les voir.

— Où est Jonas ?

— Il interroge un Mangemort avec Nana.

— Très bien. Je vais retourner à mes recherches.

Quelqu'un frappa à la porte. Franck l'invita à entrer. La jeune femme qui ouvrit s'arrêta net en voyant le Corbeau dans le bureau. Chun entra et se jeta littéralement dans ses bras. Franck sourit à ce spectacle. Il se leva et sortit, prétextant qu'il devait aller vérifier quelque chose.

Chun ne voulait plus lâcher Pierrick. Il lui avait tellement manqué depuis deux jours. Bizarrement, Pierrick ne se montra pas aussi câlin que d'habitude, se contentant de lui caresser affectueusement le dos. Chun fit comme si elle ne le remarquait pas, se disant qu'il devait être concentré sur son enquête du moment. Elle resta longtemps contre son torse. Quand elle se recula pour pouvoir le regarder, elle prit peur durant un instant. Durant cet instant, elle crut revoir les ténèbres qui habitaient son regard quelques mois auparavant. Malgré tout, elle se força à sourire.

— Tu m'as manquée, dit-elle.

— À moi aussi, fit-il, se forçant à sourire.

Il ne voulait pas lui parler de ses étranges visions. Il ne voulait pas l'inquiéter davantage.

— Je ne peux pas rester, fit-il. J'ai une mission très importante.

— Hans Friedrich, dit-elle. J'ai lu dans le journal qu'il avait été enlevé.

— C'était faux mais c'est malheureusement devenu vrai. Le temps presse, excuse-moi.

Il la repoussa doucement et transplana sans ajouter un mot.

Chun était heureuse de l'avoir revu, même si peu de temps. Et pourtant, elle était triste. Elle ne savait pas pourquoi mais cette

entrevue lui avait fait une drôle d'impression. C'était comme si le temps était revenu en arrière de quelques mois. D'ailleurs, il ne l'avait même pas embrassée.

Chun ressortit du bureau de Franck. Elle ne savait pas quoi penser de cette entrevue. Et c'est avec ses doutes qu'elle se rendit vers la sortie. Mais une nausée lui mit le cœur au bord des lèvres et elle dut bifurquer par les toilettes. Elle avait sûrement attrapé un virus ou autre chose. Cela faisait déjà quelque temps qu'elle subissait ces nausées.

Pierrick apparut dans son salon. Il n'était pas très heureux d'avoir laissé Chun en plan comme ça mais il ne savait plus du tout où il en était. Les visions qui assaillaient son esprit depuis la nuit dernière insinuaient le doute dans son esprit. Il commençait à douter de sa propre identité. Qui était-il ? Que lui avaient fait ces hommes ? Que lui avait fait son père ? Quelle que soit la réponse, il se doutait qu'elle changerait toute sa vie. Aurait-il alors le droit de revenir auprès de Chun ?

Le regard de Pierrick passa sur une boîte posée sur le linteau de la cheminée. Elle contenait les baguettes de sa mère et de son père. Il n'en avait pas besoin. Il gardait toujours sur lui, sous ses vêtements, près de son cœur, la baguette de Su. Malgré la présence de Chun dans sa vie, il n'arrivait toujours pas à se séparer de cette relique d'un passé marqué par le sang et les larmes. Il alla dans sa chambre. Chambre qui était devenue aussi celle de Chun depuis peu. Il tira une malle de sous le lit. Il l'ouvrit et en sortit une épée droite chinoise dotée d'une poignée ne permettant la prise qu'à une seule main et d'une garde simple. Il la miniaturisa pour la garder dans la poche intérieure de son manteau.

À Beauxbâtons, la journée passait sans problème majeur. La présence de Marion était, évidemment, l'attraction du jour. Son exploit de la matinée, où elle s'était mise à flotter à dix mètres du sol sans aucun artefact, baguette, balai ou tapis, attirait la curiosité de tous les élèves et même des professeurs. Heureusement, pour les uns, Laura veillait, et pour les autres, le professeur Tréveune avait rappelé que la jeune fille n'était pas un animal de foire. Les amis de Laura y

participaient aussi. Ils ne posaient plus de questions sur Marion, se disant que si elle voulait en parler, elle le ferait d'elle-même.

Malgré l'ambiance amicale, Laura observait attentivement Marion. Elle lui faisait vraiment une impression étrange. Il faudrait que son frère lui parle un peu plus d'elle. Après le déjeuner, les amis de Laura retournèrent en cours. Certains auraient bien aimé sécher pour rester avec elles mais seule Laura avait reçu l'autorisation de ne pas venir en cours. Laura le regretta un peu, pensant que, finalement, les cours lui auraient changé les idées. La présence de Marion lui rappelait sans cesse que Hans était en danger, qu'il souffrait sûrement en ce moment. Peut-être même qu'il était déjà... Elle repoussa cette idée. Il ne pouvait être mort. Elle le sentait au fond d'elle.

— Je ne pense pas qu'ils vont le tuer, dit Marion.

Laura n'avait pourtant rien dit. Mais ce n'était pas la première fois que la fille-fantôme donnait l'impression de pouvoir lire dans les pensées.

— Ils ont besoin de lui, continua Marion. Il a des informations qu'ils veulent. Tant qu'il ne leur donnera pas, il survivra.

— Il refusera d'aider les Mangemorts, fit Laura. C'est un battant.

— Ce ne sera peut-être pas suffisant. Ils vont le torturer.

Laura s'était refusé d'y penser jusqu'à maintenant. Elle ne voulait pas imaginer celui qu'elle aimait subir le Doloris. Mais la voix froide et fragile de Marion la ramena à la réalité violemment. Des larmes inondaient ses yeux. Elle ne lui en voulait pas. Elle savait que Marion ne faisait pas exprès. Elle ignorait qu'il fallait mieux cacher certaines choses.

— Laura, appela une voix.

Laura et Marion se tournèrent vers l'homme chauve et pourtant jeune qui approchait. Laura se précipita pour se blottir dans les bras de son grand frère. Marion se contenta d'approcher. Elle voulait sourire à Thomas quand celui-ci lui sourit en berçant sa sœur. Mais elle ne savait plus comment on faisait pour sourire. Thomas lui fit signe de les suivre. Ils retournèrent à l'appartement de fonction du professeur. Une fois de plus, il fit du thé. Ce fait arracha un demi-sourire à Laura entre deux sanglots.

— Tu fais souvent du thé pour les jeunes filles tristes.

— Ma mère m'a toujours dit que le thé apaise les cœurs mélancoliques, dit Thomas.

— Je sais pour Hans. Elle me l'a dit. Il a été finalement enlevé, n'est-ce pas ? Il est entre les mains des Mangemorts.

— Oui. Je suis désolé de te l'avoir caché. Je voulais juste te préserver.

— J'avais compris. Je t'en remercie. As-tu découvert quelque chose ?

— Je n'étais pas parti pour retrouver Hans. Les Chasseurs sont sur l'affaire.

— Mais, et ton rituel dragoniar ?

— Je peux essayer mais ce sera sûrement inutile. Les Mangemorts se cachent dans un lieu que j'imagine protégé par des enchantements contre lesquels je ne peux rien. Comme le Fidelitas. Le mieux est de laisser faire les Chasseurs. Ils connaissent ce genre de choses et savent comment agir dans ce cas.

— Comme ton ami Pierrick Chaldo.

— J'ai confiance en lui. Même si...

— Quoi ?

— Je ne sais pas. Cette nuit, après l'enlèvement de Hans, j'ai vu une expression étrange au fond de ses yeux. Je n'y ai pas fait attention car j'ai pensé qu'il devait juste s'en vouloir d'avoir échoué dans son rôle. Mais quand j'y repense, c'était différent.

— Son esprit était agité, murmura Marion.

— Que veux-tu dire Marion ?

— Quelque chose essayait de sortir des tréfonds de sa mémoire. Quelque chose d'ancien qui fut voilé durant longtemps. La première fois que j'ai vu Corbeau, j'ai senti en lui comme un voile puissant cachant une partie de son passé à lui-même. Après le combat, ce voile était déchiré. Peu, mais assez pour permettre aux souvenirs de s'échapper. Cette déchirure va s'agrandir avec le temps, je pense.

— Qu'est-ce qui pourrait être caché dans son passé ? se demanda Laura. Tu le connais depuis longtemps Thomas.

— Depuis qu'il est arrivé en Chine à l'âge de six ou sept ans. C'était un enfant assez solitaire et taciturne. Il n'avait pas le regard aussi sombre que quand je l'ai revu en mai dernier mais il avait un regard vide. Nous n'avons presque pas parlé durant un an, plus parce

qu'il ne connaissait pas le mandarin et moi le français que par animosité. À cause de ça il restait souvent seul. La seule à venir jouer avec lui malgré la barrière de la langue fut Su, celle qui devint sa petite amie quelques années plus tard. Ma mère a proposé aux parents de Pierrick de lui apprendre les arts martiaux. Ainsi, nous devînmes amis. Il ne parlait jamais de son passé en France. Il disait qu'il ne s'en souvenait pas beaucoup. Je n'ai jamais pensé que ça soit à cause d'un sortilège. Mais qu'est-ce que sa vie jusqu'à ses six ans pouvait avoir à cacher ? Que sais-tu sur lui Marion ?

— Rien. Mes chefs m'ont juste dit de surveiller Pygargue, Yann Firvel. Ils m'ont décrit les gens qu'il était susceptible de rencontrer. Corbeau en faisait partie.

— Corbeau, Pygargue, c'est quoi tout ça ? questionna Laura.

— Des noms de code, je pense, expliqua Thomas. N'est-ce pas Marion ?

— Ce sont les noms de code de Pierrick Chaldo et Yan Firvel pour le 13e Bureau. Le service pour lequel je travaille.

— Pour lequel tu travaillais, corrigea Thomas. Sur quels autres individus as-tu été renseignée ?

— Grue Blanche, une certaine Chun Yang-Li. Et Dragon.

— Laisse-moi deviner, sourit Laura. Thomas.

— Oui.

— Au fait, c'est quoi au juste ce 13e Bureau ?

— D'après ce que j'ai compris, c'est un service du gouvernement moldu chargé de surveiller le monde magique, répondit le professeur de défense. Marion était l'un de leurs agents. Ils recrutent des sorciers n'ayant pas été repérés à la naissance. Ils utilisent Marion depuis des années parce qu'elle n'a jamais appris à se servir de ses pouvoirs comme tout autre sorcier et que son trop-plein de magie a modifié son corps et a choisi de se manifester en lui donnant les capacités que tu as pu voir. D'autres sont dans ce cas. Mais des dispositions ont déjà été prises.

— Que veux-tu dire ? demanda Marion.

— Firvel va récupérer les dossiers des sorciers repérés par le 13e Bureau. Ainsi, le Ministère pourra faire son travail. Par contre pour ceux qui sont déjà des agents actifs ou en entraînement, je ne pense pas qu'on puisse y faire grand-chose.

LE CORBEAU II

— Firvel va devenir un traître. Ils vont le rechercher et le tuer.

— Il est assez malin pour ne pas se laisser faire. Je lui fais confiance pour disparaître après cette affaire. Maintenant, j'aimerais en savoir plus sur toi Marion. Parle-nous de toi.

VIII - Vol

Lorsque Julien Dérios vit arriver Jacques Mareau avec l'homme qui s'était transformé en oiseau devant eux, il crut qu'il était mal barré. Mais Jacques lui expliqua la situation aussi bien qu'il l'avait compris. Heureusement que Yann Firvel se décida à tout expliquer de manière plus claire. Le temps pressait mais il ne servait à rien d'embarquer les deux quinquagénaires dans une affaire dont ils ne savaient quasiment rien. Une affaire dangereuse de surcroît. Les locaux du 13e Bureau n'étaient pas à la pointe de la sécurité pour miser plus sur la discrétion mais en sortir des dossiers classés au plus haut niveau de confidentialité ne serait pas une partie de plaisir. L'endroit grouillait d'agents des services secrets venant de diverses spécialités mais tous entraînés à réagir. Et il y avait les agents propres au 13e Bureau. Des agents capables de n'importe quoi.

Julien Dérios n'était pas très rassuré. Lui n'était pas un ancien agent de la DST qui voulait prendre une certaine revanche sur les services gouvernementaux ou un agent mis sous surveillance par ses chefs. Il avait encore quelques années de carrière devant lui avant de prendre sa retraite. Mais il devait la vie plusieurs fois à Jacques. Rien que pour ça, il devait l'aider. C'était ça d'être un des derniers vestiges du temps où les espions avaient encore un semblant d'honneur, la seule chose que la Guerre Froide n'avait pas réussi à faire disparaître.

— Ne vous en faites pas, vous aurez un rôle extérieur, assura Yann. Vous avez une voiture rapide ?

— Oui, répondit Dérios. Vous voulez que j'assure la fuite au cas où.

— Si tout se passe bien, ils ne devraient pas nous repérer et ça devrait passer comme une lettre à la poste. Ils ne devraient rien remarquer. Jusqu'à ce qu'ils découvrent le vol des dossiers du moins mais nous serons loin.

— Et si le volume de dossiers est trop gros ? demanda Jacques.

— Je devrais les sortir par transplanage.

— Par quoi ? s'exclama Dérios.

— Si j'ai bien compris, c'est une sorte de téléportation, précisa Jacques. Et moi ?

— Vous allez faire diversion. Officiellement, ce bâtiment est un centre des archives vétérinaires. Il vous suffira de jouer le rôle de quelqu'un qui a besoin d'une info concernant son animal. Il n'y a aucun dossier de ce type ici. Ils vous redirigeront vers un autre endroit mais je vous fais confiance pour jouer au lourd. Faites un gros bordel.

— Pas de problème.

Yann Firvel entra en premier dans le bâtiment. Il jeta un coup d'œil discret mais plus appuyer sur les lieux pour voir s'il ne repérait pas des agents sorciers du 13e Bureau ou autre chose d'anormal. Il fit exprès de rester dans le hall d'accueil du public en faisant semblant de s'intéresser aux affiches d'informations mises là pour faire illusion. Quelques instants plus tard, alors qu'il commençait à se diriger vers les bureaux, il vit Jacques Mareau faire son entrée. Le timing était parfaitement celui prévu.

Quand Jacques entra, la femme jouant le rôle d'agent d'accueil se redressa sur son siège. Jacques se dirigea d'un pas décidé vers elle. La femme sembla un peu contrariée de sa présence mais se reprit rapidement pour ne rien laisser paraître. Elle fit un sourire tout à fait professionnel.

— Puis-je vous aider ? questionna-t-elle.

— Oui j'espère, répondit Jacques sur le ton de l'exaspération. Je viens pour avoir des renseignements sur une opération qu'a eue un de mes chevaux il y a quelques mois.

— Je ne pense pas pouvoir vous renseigner à ce sujet vous devriez aller...

— C'est bien les archives vétérinaires ici ?

— Oui mais...

— Alors vous devez avoir les informations que je recherche. Mon cheval devait être soigné pour une simple inflammation du tendon d'une patte et cet idiot de véto l'a stérilisé.

— Vous devriez voir ça avec votre vétérinaire.

— Je l'ai fait mais il me soutient mordicus que c'était pour stériliser mon Général du Ponant que je l'ai appelé. Donc je suis venu ici pour avoir une copie du document original.

— Nous n'avons pas ce genre de données ici. Je vous suggère d'aller...

— Si les archives vétérinaires n'ont pas ça, je me demande bien à quoi vous servez. Je veux cette info et c'est tout. Je ne partirai pas sans.

— Mais monsieur...

— Il n'y a pas de mais ! Allez dire à mon cheval pourquoi ce charlatan lui a coupé les roubignoles.

— Je vais appeler mon supérieur.

— Allez-y. Au moins lui sera peut-être compétent.

Yann ne put réprimer un sourire. Plusieurs personnes du 13e Bureau, attirées par les éclats de voix de Mareau, vinrent voir la scène par simples curiosités. Yann en profita pour se diriger vers une porte un peu à l'écart comportant un panneau indiquant une sortie de secours. Derrière, un couloir partait dans deux directions. Yann savait que celui à droite repartait vers la rue et servait véritablement de sortie d'urgence en cas d'incendie. Le couloir à gauche ne menait théoriquement nulle part. Pour celui qui ne connaissait pas les lieux. Yann n'était jamais venu dans cette partie des locaux du 13e Bureau. Pour un agent de terrain comme lui, cette partie était interdite. Seuls les analystes et les chefs y avaient accès. Il se doutait de la présence de caméra de surveillance et d'autres systèmes d'alerte. Mais son entraînement lui avait appris à déjouer ce type d'obstacle. Il produisit un miroir d'une de ses poches. Et le fit dépasser légèrement de l'angle du mur. Ainsi il put voir la porte située au bout du couloir et la caméra au-dessus. Il connaissait le défaut de ces appareils : l'angle de vue extrêmement réduit. De plus, c'était une caméra fixe. Maintenant qu'il avait vu la destination, il pouvait s'y rendre. Le claquement de fouet résonna et il se retrouva devant la porte, juste en dessous de la caméra. Il examina la porte de près. Aucun autre système de sécurité. Seul un panneau indiquant « PERSONNELS HABILITES UNIQUEMENT » en bloquait théoriquement l'accès. La serrure était tout à fait normale. Toujours dans le même but : ne pas attirer l'attention. La crocheter fut facile.

Yann Firvel ouvrit la porte avec prudence. Une caméra de surveillance pouvait se trouver de l'autre côté. Ce serait logique. Serait-elle pointée directement sur la porte ou placée au-dessus ? Il jeta un coup d'œil et vit que la caméra était juste au-dessus de la

porte par laquelle il entra. C'était ce qu'il espérait. Il se glissa dans la pièce en faisant attention de ne pas se retrouver dans le champ de la caméra. Il examina la pièce sans bouger de sa position. La porte située en face était blindée et protégée par une fermeture à code. Un de ces nouveaux systèmes à clavier numérique pas encore totalement inviolable. Mais pour l'atteindre, il devait traverser la pièce et passer dans le champ de la caméra. Yann sortit son arme de sous sa veste. Pour l'occasion, il avait équipé le canon de son Beretta 92 d'un silencieux. Pour un tireur lambda, cet accessoire n'était pas agréable car rendait le tir imprécis. Mais Yann Firvel n'était pas un tireur lambda, il avait subi un entraînement le rendant exceptionnel dans le maniement de ce genre d'armement, le tir de combat rapide étant sa spécialité. Il leva son arme à deux mains pour assurer une meilleure prise de l'arme. Il visait le plafonnier. Le tir ne fit qu'un léger bruit, semblable à un gros soupir. Le plafonnier éclata, plongeant la pièce dans une obscurité totale.

Utilisant ses dons spéciaux, Yann acquérit une vision proche de celle des rapaces de nuit comme le hibou ou la chouette. Il put ainsi se déplacer sans problème jusqu'à la porte blindée. Il produisit un couteau et le passa dans la rainure du boîtier pour le démonter d'un geste sec. Il ne voyait pas les couleurs des différents fils mais cela lui importait peu. Il connaissait assez ce genre de système pour savoir quels fils coupés et court-circuités. Il perçut le déclic de la serrure automatique.

Il fallait faire attention. Le moindre éclat lumineux lors de l'ouverture de la porte pouvait faire rater son infiltration. Il ouvrit lentement. Mais comme il le redoutait, la pièce suivante était illuminée. Un trait de lumière avait couru dans les ténèbres, les tranchants nets. Il n'avait plus le choix. Il devait entrer et se dépêcher de trouver les dossiers pour ressortir. Il bondit dans la pièce, refermant la porte blindée derrière lui sans se tourner vers la caméra.

Premier constat, ici, ils n'avaient pas fait mettre de caméra. Les crédits alloués au 13e Bureau devaient être vraiment insuffisants. Yann sortit un foulard noir d'une de ses poches et le plaça sur son visage, le nouant derrière sa tête. La pièce était le bureau du vigile avec des écrans montrant ce que voyaient les caméras. Le vigile n'était pas là. Yann entendit le bruit d'une chasse d'eau venant de la porte située juste derrière le bureau. Un homme sortit des toilettes et

referma la porte sans même remarquer la présence de Firvel qui s'était glissé derrière elle. Le vigile jeta un regard aux écrans et s'arrêta en voyant qu'une caméra montrait uniquement du noir. Il allait se diriger vers l'antichambre quand il se figea, le canon du Beretta collé sur sa nuque. Le vigile pensa un instant porter la main à son arme.

— N'y pense même pas, arrêta Firvel. Au moindre geste brusque, je te descends. Si tu veux vivre, dis-moi où se trouvent les dossiers du personnel ainsi que les dossiers classés au plus haut niveau de sécurité.

— Je n'y ai pas accès, dit le vigile. Il faut un code pour entrer.

— Ne t'occupe pas de ce genre de détails. Où ?

— Cette porte là pour les dossiers de haut niveau. Et celle-là pour les dossiers du personnel.

— Bien. Autre chose, est-ce que ces caméras sont vues ailleurs ?

— Pas à ma connaissance.

— Parfait.

D'un geste vif et puissant, Yann Firvel abattit la base de la poignée de son arme sur le crâne du vigile.

Laissant le vigile inerte sur le sol, Firvel se dirigea d'abord vers la porte protégeant les dossiers de haut niveau de sécurité. Le boîtier pour taper le code d'accès était du même genre que celui de l'antichambre. Il le força de la même manière. À l'intérieur, des rayonnages d'étagères s'alignaient. Elles supportaient des dossiers par dizaine. Il n'imaginait pas qu'il y en aurait autant. Cela lui prendrait des heures pour trouver le dossier du Projet Gladius. Il perçut un bruit sur sa droite et sans réfléchir, il pointa son pistolet sur la femme qui avait surgi de derrière un rayonnage. Elle avait tout du rat de bibliothèque. Des cheveux châtons en bataille et des lunettes rectangulaires. Elle avait quand même un visage agréable à regarder. Elle devait avoir entre vingt-cinq et trente ans. Yann Firvel se souvenait l'avoir déjà croisée dans le hall d'entrée du bâtiment.

La jeune femme se figea en fixant le canon du pistolet pointé sur son front. Elle lâcha le dossier qu'elle tenait dans ses bras pour lever les mains. Le dossier s'écrasa en se répandant sur le sol. Elle baissa les yeux vers le dossier en lâchant un soupir de dépit avant de relever la tête, se souvenant subitement de la présence de l'intrus.

— Que... que voulez-vous ? fit-elle d'une voix fluette.

— Je ne viens chercher que quelques dossiers, répondit Yann. Je veux le dossier du Projet Gladius.

— Le Projet Gladius ? Que voulez-vous en faire ?

— Excusez-moi, mademoiselle...

— Fidois, Anaïs Fidois.

— Mademoiselle Fidois, mais c'est moi qui ai une arme dans la main. Je vous suggère de ne pas trop poser de question. Donnez-moi le dossier du Projet Gladius. Tout de suite.

Anaïs Fidois guida Yann Firvel dans un rayonnage. Elle passa son index sur les tranches de divers dossier et s'arrêta sur un. Elle le sortit et le tendit à Firvel. Ce dernier lui demanda de l'ouvrir pour en vérifier le contenu. Il vit la première page marquée des mots en capital : « PROJET GLADIUS ». Les autres pages montraient des schémas représentant des symboles ésotériques et des silhouettes humaines. Il l'étudierait plus tard. Il le prit et le glissa sous sa veste.

Anaïs Fidois espérait que cet intrus avait tout ce qu'il voulait. Mais elle fut déçue.

— Amenez-moi aux dossiers des sorciers repérés par ce service et n'apparaissant pas sur le parchemin enchanté du Ministère de la Magie.

Anaïs se dirigea vers le bureau du vigile. Elle étouffa une exclamation en découvrant ce dernier inerte sur le sol.

— Il est juste assommé, précisa Yann. Allez.

La jeune femme se dirigea vers une porte également protégée par un pavé numérique. Avant qu'elle ne tape le code, Firvel lui demanda :

— Y a-t-il quelqu'un à l'intérieur ?

— Non. Je... je suis la seule archiviste.

— Vive les baisses de budget. Ouvrez.

Anaïs tapa le code. À l'intérieur, il y avait encore plus de rayonnages que dans la pièce précédente. Firvel en fut surpris. Jamais il ne pourrait emporter autant de documents. Sauf en transplanant dans un autre lieu pour les y entreposer.

— Il y en a combien ? questionna-t-il.

— Environ deux cents enfants présumés sorciers, répondit Fidois. Vous ne pourrez jamais tous les emmener.

— J'ai une petite idée de la façon de faire. Mais avant, je dois vous attacher. Au fait, vous ne connaissiez pas l'identité de l'espion au Ministère de la Magie par hasard.

— La pièce tout de suite à gauche en sortant, le code est : 49 826. Deuxième rayon à gauche, cinquième étagère en partant du bas, au milieu environ.

— Merci.

Yann Firvel attacha la documentaliste à un radiateur. Elle l'observa réunir les dossiers en un même tas au milieu de la pièce. Pour ce faire, il dut pousser les étagères. Il s'absenta quelques minutes pour chercher le dernier dossier qu'il souhaitait. Une fois qu'il eut fini, il se tourna vers la jeune femme.

— Veuillez m'excuser pour le dérangement. Et merci de votre coopération. Je dois malheureusement vous laisser. Adieu mademoiselle Fidois.

Firvel posa une main sur l'empilement de dossiers et dans un claquement de fouet, disparut. Anaïs Fidois esquissa un sourire innocent.

— Au revoir, et bonne chance, Yann Firvel.

Quelques minutes plus tard, Jacques Mareau sortait du bâtiment en criant au scandale contre les fonctionnaires qui le poussait dehors. Il continua de jouer la comédie jusqu'à l'angle de la rue. Il rejoignit Julien Dérios dans la voiture.

— Alors ? demanda celui-ci.

— J'espère que c'était suffisant, répondit Jacques. Il devait y avoir au moins une vingtaine de personnes en train de me regarder.

— Et Firvel ?

— Je ne sais pas. Je pensais le retrouver ici. S'il a eu des problèmes, nous ne pouvons rien pour lui.

Un claquement de fouet sur la banquette arrière fit sursauter les deux quinquagénaires. Ils se tournèrent tous les deux vers un Yann Firvel souriant.

— Je vous ai manqués ! fit-il.

— Ne faites plus jamais ça, souffla Dérios.

— Et les dossiers ? demanda Jacques.

— Trop volumineux pour être amenés dans la voiture. Je les ai amenés dans un lieu connu de moi seul. Ils sont en sécurité. Je vais les transmettre à Beauxbâtons. Ils sauront quoi en faire.

— Beauxbâtons ? fit Dérios.

— L'école française de Magie. Je vais vous laisser en vous remerciant et en vous félicitant pour votre petite comédie, monsieur Mareau.

— C'est tout ! s'exclama Mareau. Après vous avoir aidé, vous nous laissez comme ça !

— Il vaut mieux que vous n'alliez pas plus loin pour le moment. Vous ne connaissez rien de ce monde et j'ai l'impression que tout va devenir plus dangereux prochainement. Dites à Chun de ne pas s'inquiéter. Je ferai tout pour que Pierrick lui revienne vivant.

Sans ajouter un mot, Yann Firvel disparut en un nouveau claquement de fouet.

Julien Dérios se tourna vers Jacques Mareau. Il attendait qu'il dise ce qu'il fallait faire.

— Je crois que j'ai besoin d'un café, dit-il. Après, je retournerais voir Chun pour lui dire que tout va bien et voir si elle a eu des nouvelles de Chaldo.

— Je te suis pour le café, fit Dérios. Avec un gros doigt de whisky.

IX - Sombre et glacial

Pierrick avait repris la chasse. Mais autre chose l'obsédait. Il n'arrivait pas à se retirer ces images, ces sons et ces sensations de la tête. Il se surprit même à souhaiter ressentir de nouveau cette douleur accompagnant ses souvenirs cachés. Il voulait savoir ce qui avait été caché dans son passé, par qui et pourquoi. Par moment il s'arrêtait et attendait. Oubliant les otages des Mangemorts et sa mission.

Il était resté sur le toit de cette tour de la Cité de Carcassonne durant plus d'une heure à attendre quand il se réveilla de la torpeur dans laquelle son esprit s'était enfoui. Il avait essayé d'atteindre ses souvenirs cachés par la concentration. Mais les seuls qu'il put revoir furent ceux qui étaient déjà remontés. Toujours aussi flous. Il n'arrivait toujours pas à voir le visage de cet homme en noir qui lui semblait si proche et familier.

Pierrick se leva. Il devait reprendre sa mission. Le soleil était haut et tapait encore chaleureusement sur les toits de tuiles.

« Il doit apprendre à se battre ! »

Le cri lui sembla à la fois lointain et proche. Il se retourna pour essayer de repérer l'origine du cri. Mais rien. Personne. C'est alors que les ténèbres l'entourèrent. Il n'était plus sur le toit d'une des tours de la Cité de Carcassonne. Il était dans une pièce fermée et sombre, seulement illuminée de quelques flammes dans des torchères. Des dossiers s'empilaient sur une table et des livres de différentes tailles et couleurs s'alignaient sur des étagères. Il lui semblait être assis d'après son point de vue. Devant lui, les silhouettes de plusieurs individus se dressaient. Il ne voyait pas leurs visages, soit parce qu'ils lui tournaient le dos, soit parce qu'il ne percevait que leur profil en ombre chinoise.

— Il est encore trop jeune !

C'était une voix féminine et douce. Une voix que même dans le kaléidoscope de sensation qu'étaient ces souvenirs il put reconnaître sans erreur. Françoise Chaldo, sa mère. Il l'identifia aux gestes d'énervement qui accompagnaient ses paroles. Elle était de profil à gauche du groupe. La même voix masculine que précédemment se fit entendre en réponse. Elle venait d'un homme également de profil

mais à droite. Pierrick ne parvint pas à l'identifier mais il était sûr d'une chose : il l'avait entendu récemment.

— Il est temps de commencer les choses sérieuses, dit-il. C'est le but de ce projet.

— Mais il n'a que quatre ans ! s'écria Françoise Chaldo. C'est trop tôt, il ne peut pas se servir de la magie.

— Vous savez bien qu'il a déjà démontré son aptitude à la pratiquer.

La voix était sombre et froide. Elle venait d'un homme habillé tout de noir et qui tournait le dos à Pierrick. C'était lui. Lui, cet homme pour lequel Pierrick ressentait une étrange proximité.

— Nous ne pouvons pas ! reprit Françoise. Ce n'est pas moral !

— La morale ! s'exclama l'homme qui avait parlé en premier. Nous l'avons jeté aux chiens lorsque nous avons débuté ce projet. Ne nous parlez pas de morale.

— Il a malheureusement raison, dit un autre homme faisant face à Pierrick mais dont le visage restait dans la pénombre, il avait entendu cette voix récemment aussi. Nous sommes allés trop loin, je pense. Mais maintenant, nous ne pouvons plus reculer.

— Mais... souffla Françoise. Dis quelque chose Gilles.

La dernière silhouette, restée en retrait à côté de Françoise, s'agita.

— Ils ont malheureusement raison Françoise, dit le père de Pierrick. C'est dans le seul but de le combattre que nous avons lancé ce projet. Même si je pense que nous nous sommes trompés de voie.

— Nous ne pouvons douter.

Se découpant dans l'embrasure illuminée de la porte, un homme s'avança vers le groupe. C'était le vieil homme qu'il avait vu dans un précédent souvenir. Il était suivi de son fils et d'une femme aux cheveux auburn.

— Lorsque nous avons décidé de lancer ce projet, continua-t-il. Je vous ai dit que le doute n'était pas permis. Nous ne pouvons revenir en arrière. Je ne vous rappellerai pas les derniers forfaits de Voldemort et de ses sbires. Donc nous devons commencer son entraînement sérieusement. C'est la seule raison justifiant l'existence de Gladius.

— Je m'en charge professeur Faros, assura l'homme en noir.

Le soleil brûla les yeux de Pierrick un instant quand il revint à la réalité. Ce souvenir lui en avait appris plus que les autres. Sa mère était liée à ce sombre passé. Il était également sûr que deux personnes qu'il avait vues récemment étaient apparues dans ce souvenir. Mais surtout, il avait maintenant un nom : professeur Faros. Il se souvint de son enquête à Beauxbâtons. Faros était le nom d'un ancien directeur de Beauxbâtons. Des réponses y étaient sûrement cachées. Il devait s'y rendre au plus vite. Il devait savoir. Qu'est-ce que le professeur Faros avait fait dans son passé ? Et qu'est-ce qu'était Gladius ?

Plus rien d'autre n'avait d'importance...

De nouveau, le bruit des pas s'approchant éveilla Hans. Il se tourna vers Elsa avec un regard apeuré. Frida était encore serrée contre lui et il ne pouvait bouger. La femme se releva avec une grimace douloureuse. Elle passa affectueusement sa main sur la touffe de cheveux de sa fille et y déposa un baiser. Des larmes débordaient de ses paupières de manières discrètes. Hans était fasciné par sa retenue dans cette situation. Elsa tourna les yeux vers lui.

— Vivez, souffla-t-elle. Vous êtes le seul espoir de ma Frida.

— Ne dites pas ça, murmura Hans. Vous allez survivre, vous êtes forte.

— Je suis déjà condamnée. Mais je sais qu'avec vous, elle vivra heureuse.

— Vous ne me connaissez pas.

— Si. Vos yeux et vos actes d'aujourd'hui face à ce Mangemort parlent pour vous.

Le cliquetis de la serrure résonna comme une oraison funèbre. Elsa se leva et s'avança vers la porte. Quand la porte s'ouvrit, elle ne laissa pas le temps aux deux Mangemorts d'entrer dans la cave et sortit d'elle-même sans se retourner.

Hans regardait la porte de nouveau fermée. Ses yeux s'humidifiaient de larmes malgré lui. Il savait qu'elle ne reviendrait pas mais il ne voulait pas le croire. Il tendit l'oreille durant un long moment, attendant le moindre cri lui prouvant qu'Elsa était encore vivante. Qu'elle souffrait mais vivait. Mais rien, pas un son. Que se

passait-il donc là-haut ? Cette ignorance l'inquiétait au plus haut point.

Cela devait faire plus d'une heure qu'Elsa était entre les mains sadiques de Névriss. Toujours blottie contre lui, Frida s'agita dans son sommeil. Elle prit le tee-shirt de Hans dans sa main, comme si elle cherchait à se raccrocher à quelque chose. Et soudain elle se redressa en hurlant.

— MAMAN !

Hans fit de son mieux pour la garder près de lui. Des larmes incontrôlables ruisselaient sur les joues de la fillette. Elle regarda de tous les côtés, espérant sûrement trouver sa mère. Elle finit par plonger ses yeux inondés vers Hans.

— Maman, murmura-t-elle. Où est maman ?

— Frida, souffla Hans, ne sachant que dire. Elle va revenir. Ne t'en fais pas.

— Je l'ai entendue. Elle a dit mon nom. Elle a dit qu'elle m'aimait. Et après, elle a dit au revoir. Et je ne l'ai plus entendue. Où est maman ? Où est ma maman ?

— Elle va revenir.

— Non, fit Frida en s'effondrant dans les bras de Hans, pleurant de plus belle. Je ne veux pas. Je ne veux pas qu'elle parte. Je ne veux pas.

Hans ne put rien dire de plus. Une fois de plus, il enrageait de ne pas savoir quoi faire. Tout ce qu'il pouvait faire, c'était de garder Frida contre lui. De la bercer. Il savait qu'il ne pourrait pas atténuer sa peine pour le moment. Il savait que, par une magie dont il ne connaissait pas la nature, cette petite fille était consciente que sa mère était morte.

Quand Pierrick arriva à Beauxbâtons, il tomba sur les hommes de la Police Magique gardant la grille d'entrée. Les policiers lui firent signe de s'arrêter.

— Qui êtes-vous et que venez-vous faire ici ? questionna un policier.

Pierrick se contenta de sortir sa carte du Département des Chasseurs sur laquelle tournoyait un dragon noir autour d'une épée et d'une baguette croisées.

— Cela ne suffit pas, reprit le policier. Que venez-vous faire ici, agent Chaldo ?

— Je n'ai pas de temps à perdre, répondit-il sombrement. Écartez-vous.

— Je n'ai pas d'ordres à recevoir de vous. Vous allez attendre bien sagement que mon chef vienne pour vous expliquer avec lui.

Pierrick s'avança pour passer. Les policiers sortirent leurs baguettes. Pierrick ne s'en soucia pas et continua.

— Arrêtez-vous ou je...

— Stupefix, lança le second sans attendre.

Pierrick esquiva l'éclair rouge avec une facilité déconcertante. Il vint au contact et frappa le tireur d'un coup de coude à la pointe du menton, l'envoyant au sol. L'autre ne put même pas se tourner vers le chasseur qu'un puissant coup de pied lui percuta la pommette, le mettant KO.

Laissant les deux policiers gémir sur le sol, Pierrick se dirigea vers le palais de l'Académie de Magie. En chemin, il croisa un homme aux cheveux blond coupés courts, aux yeux bleus et au visage émacié. Albert Chergnieux ne lança qu'un regard neutre au chasseur. Il faut dire que depuis le jour où ce jeune chasseur sortit d'on ne sait où lui avait été préféré pour entrer à la section spéciale des Chasseurs, il le haïssait. Mais même cette haine était agrémentée d'une pointe de respect. Il avait choisi de démissionner à l'époque, pour ensuite s'engager dans la Police Magique. Sa décision était alors guidée par la colère. Il lui arrivait de penser qu'il aurait dû rester. Peut-être même serait-il devenu ami avec ce Corbeau. Non, il n'aurait pas pu. Il ne supportait pas la froideur avec laquelle il analysait chaque situation. Même la mort d'une étudiante en mai dernier ne lui avait fait ni chaud ni froid. À croire que la mort n'était rien pour lui. Le Corbeau lui faisait l'impression d'être déjà mort parfois.

En s'approchant de la grille d'entrée, Chergnieux remarqua que quelque chose n'était pas normal. Les deux policiers chargés de garder la grille gisaient sur le sol. Il se précipita vers eux. Le premier n'était qu'assommé, un bleu colorant sa joue. Il le réveilla d'un coup de baguette. Le second gémissait douloureusement. Il avait la mâchoire brisée.

— C'est un chasseur qui nous a fait ça, dit le premier en se massant sa pommette douloureuse en grimaçant. Je lui ai dit d'attendre que vous arriviez et il nous a attaqués.

— Chaldo ? fit Chergnieux.

— Oui, c'est lui.

— Occupe-toi de ton collègue.

Chergnieux se mit à courir vers le palais.

Le policier rattrapa le chasseur dans le hall d'entrée du palais. Il l'interpela si fort que les élèves présents s'arrêtèrent pour regarder dans leur direction. Pierrick s'arrêta. Lentement, il se tourna vers Albert Chergnieux. Son regard figea le policier un instant. Il se crut revenu dans le passé de plusieurs mois. La dernière fois qu'il avait vu le Corbeau, son regard était toujours sombre mais plus aussi glacial. Il savait que cela venait de cette moldue : Chun Yang-Li. Mais le froid avait repris sa place dans ses yeux aujourd'hui.

— Tu étais obligé d'entrer en frappant deux de mes hommes, dit Chergnieux.

— Ils ne voulaient pas me laisser passer, répondit Pierrick avec un calme sibérien. Je n'ai pas de temps à perdre.

Pierrick tourna le dos à Chergnieux et fit quelques pas pour s'éloigner. Un éclair le dépassa, s'écrasant contre le sol devant lui. Un pan de mur surgit du sol pour l'empêcher d'aller plus loin. Le Corbeau se tourna de nouveau vers le policier. Ce dernier pointait sa baguette vers lui.

— Je n'en ai pas fini ! s'exclama Chergnieux. Tu te crois tout permis parce que tu es de la section spéciale des Chasseurs. Mais tu dois te plier aux lois toi aussi.

— Ces lois, elles s'appliquent aux humains. Je ne sais même pas si j'en suis un.

— Que veux-tu dire ? Tu es un humain. Un humain exécrationnel mais un humain malheureusement.

— Sois rassuré Chergnieux. Bientôt tu n'entendras peut-être plus parler de moi.

— Pas tout de suite. Je dois te ramener au Ministère. Tu es en état d'arrestation pour voie de fait sur agent du Ministère de la Magie.

— Je n'ai pas le temps.

— Et bien tu l'auras.

Albert Chergnieux s'approcha de Pierrick Chaldo. Ce dernier le fixait sans ciller. Chergnieux venait juste de penser au sortilège d'entrave lorsque Pierrick fit surgir sa baguette en un éclair et désarma le policier sans prononcer un mot. Chergnieux s'était arrêté sur place. Il n'avait pas vu son mouvement. Pour lui, un moment il n'avait pas de baguette dans la main et l'instant suivant, le Corbeau le menaçait.

— Je n'ai pas le temps, répéta froidement Pierrick.

Une fois de plus Pierrick tourna les talons et commença à contourner le pan de mur qui lui faisait obstacle. Chergnieux le regarda un instant sans réagir. Puis il se jeta sur sa baguette pour la récupérer et accourut vers le chasseur en criant son nom. Ce dernier ne se retourna même pas. Il lança un nouveau sortilège de désarmement de sous son bras. Malgré l'absence de vue, le sortilège fut précis et fit sauter une seconde fois la baguette de Chergnieux. Il sauta en cassant la distance avec le policier et percuta violemment la pointe de son menton d'un coup de talon direct. Chergnieux chuta contre le sol dallé, assommé. Sans même lancer un regard vers le policier inerte, Pierrick continua son chemin.

Rien ne devait l'arrêter...

X - Autant de peine et de haine

Thomas n'avait pas cours cet après-midi. Il décida de profiter des derniers rayons du soleil d'été en se promenant dans le parc avec Marion et Laura. La jeune fille aux yeux blancs n'avait pas parlé de son passé malgré l'insistance du frère et de la sœur. Au bout d'un moment, Thomas décida de ne pas lui imposer de parler d'elle. Il comprenait qu'elle ne soit pas encore prête. Après tout, la veille encore elle n'était qu'un outil entre les mains d'hommes sans scrupule.

Ils marchaient tranquillement dans les couloirs. Marion attirait les regards des élèves. Ces exploits de la matinée étaient encore frais dans l'esprit des étudiants. Tout d'un coup, elle s'arrêta. Son regard se perdit sur un mur, semblant le traverser de part en part. Thomas s'approcha d'elle.

— Qu'est-ce qu'il y a ? demanda-t-il.

— Corbeau, dit-elle simplement sans détourner les yeux du mur. Il est là.

— Pierrick !

— Son esprit est en proie au chaos. Il veut savoir. Il veut comprendre.

— Où est-il ?

— Dans le hall.

— Il a peut-être des nouvelles de Hans. J'y vais.

Thomas courut jusqu'au hall. Lorsqu'il déboucha dans le vaste espace richement décoré, il ne trouva pas Pierrick. Un pan de mur se dressait en plein milieu et près de lui gisait un homme entouré d'élèves. Thomas vint tout de suite voir de qui il s'agissait, écartant les élèves. Il reconnut l'officier de la Police Magique chargé de la sécurité de l'Académie. Thomas tendit la main vers le policier. Un éclair en surgit et Chergnieux reprit conscience.

— Vous allez bien ? demanda Thomas.

— Où est-il ? fit Chergnieux. Où est Chaldo ?

— Pourquoi Pierrick vous a-t-il fait ça ?

— Si je le savais. C'est un malade. Personne ne peut le comprendre. Par où est-il allé ? Quelqu'un l'a vu ?

— Par-là, répondit un élève. Vers le bureau du directeur, je crois.

— Je viens avec vous, dit Thomas.

— Je n'ai pas besoin d'aide.

— Pierrick est un ami. Je veux savoir ce qu'il a.

— Thomas, appela Laura.

Laura et Marion venaient d'arriver.

— Restez ici toutes les deux, ordonna Thomas.

Pierrick entra dans le bureau de Zabulon Tréveune malgré les récriminations de sa secrétaire. D'un geste de sa baguette, il la fit taire. Tréveune se leva d'un coup et agita sa baguette dans le but de lui rendre la parole mais rien n'y fit. Tréveune en était surpris. Il était considéré comme un des sorciers français et même européens les plus doués et les plus puissants. Et pourtant, un simple sortilège de silence lui résistait. Ce jeune chasseur possédait une maîtrise technique exemplaire doublée d'une grande puissance. Et Tréveune le sentit, le flux magique de Pierrick Chaldo avait augmenté depuis sa dernière visite à Beauxbâtons. Et pourtant, elle ne datait que de deux jours. Que lui était-il arrivé ?

— De quel droit entrez-vous comme ça Chaldo ? questionna Tréveune. Que voulez-vous ?

— Faros, dit-il. Que savez-vous sur lui ?

— Antoine Faros ? Mon prédécesseur ? Quel rapport avec l'enlèvement de Hans Friedrich ?

— Répondez.

— Il était professeur d'arithmancie puis est devenu directeur il y a quinze ans. Il est mort il y a dix ans.

— A-t-il travaillé avec le Ministère ?

— Comme beaucoup d'autres professeurs. Moi y compris. Il a travaillé avec le Département Secret. Son fils y était. Il est mort dans un accident de laboratoire il y a quinze ans. J'ignore sur quoi ils ont travaillé. Le Département Secret n'a jamais divulgué ses recherches. Tout ce que je sais, c'est qu'Antoine Faros n'a plus jamais été le même après.

— Le mot Gladius signifie quelque chose pour vous par rapport à lui ?

— Gladius. C'est le latin pour épée. À part ça, je ne vois pas. Ce mot ne m'évoque rien. Quoique...

— Quoi ?

— Une discussion que j'ai eue avec Antoine il y a longtemps. À l'époque, j'étais encore professeur de potions et lui d'arithmancie tout en étant sous-directeur. C'était il y a au moins vingt-cinq ans. À l'époque, nous vivions dans la crainte des Mangemorts et de Vous-Savez-Qui. Beaucoup de professeurs travaillaient avec le Ministère afin de chercher de nouveaux moyens de défense contre la Magie Noire. Et lors d'une discussion sur ce sujet avec Antoine, il m'a dit que chercher des moyens de se défendre n'était pas suffisant. Pour lui, la meilleure défense demeurait l'attaque. Il a dit qu'il faudrait une arme pour abattre Vous-Savez-Qui. Il a même utilisé le terme d'épée. Il correspondait avec le professeur Albus Dumbledore et le rencontrait régulièrement. Mais sur cette même période, une violente dispute les opposa. Tout ce que je sais, c'était que cela avait à voir avec la manière de le combattre. Après ça, ils ne se sont plus jamais parlé.

— Il a parlé d'épée.

— Qu'est-ce que tout cela a à voir avec Hans Friedrich ?

Sans répondre, Pierrick tourna les talons et sortit du bureau, libérant au passage la secrétaire du sortilège de silence d'un geste nonchalant.

— Pierrick !

Il venait à peine de déboucher dans le couloir quand la voix de Thomas lui parvint. Le dragoniar le vit comme un étranger. Pierrick ne lui avait jamais porté un regard aussi sombre et vide d'émotion. Chun lui avait parlé du Pierrick d'il y a quelques mois, celui qu'elle avait rencontré. Mais même ses descriptions ne le décrivaient pas avec une telle absence d'Humanité dans l'âme. Que lui arrivait-il ?

Albert Chergnieux tendit immédiatement sa baguette vers le chasseur. Son regard était noir de haine.

— Chaldo ! aboya-t-il. Je ne sais pas ce qu'il te prend en ce moment mais tu es en état d'arrestation.

— Albert Chergnieux, souffla Pierrick. C'est toi qu'ils auraient dû prendre à la section S. Je n'ai pas ma place aux Chasseurs. J'ignore où est ma place. J'ignore même qui je suis.

— Pierrick, fit Thomas. Tu es Pierrick Chaldo. Voilà qui tu es. Tu es un chasseur de la section S. Pourquoi te poses-tu ces questions ?

— Car la mémoire me revient mon ami. Mon ami. Ai-je seulement le droit d'avoir des amis ? Ai-je le droit de vivre comme les autres Humains ? J'ignore si je suis seulement humain.

— Quelle mémoire ?

— Les souvenirs d'un temps que l'on m'a caché toute ma vie. Ma vie est un mensonge. Mais je retrouverai les responsables et leur ferai payer. Certains sont déjà morts. Comme Gilles et Françoise Chaldo.

— Tes parents.

— Ils ne l'étaient pas. Ils n'étaient rien.

— Ne dis pas ça. Ils t'ont élevé et aimé.

— Tout ça n'était que mensonge. Je dois m'en aller maintenant. Je dois retrouver Malgéus. Il connaît la vérité sur moi. Je dois le faire parler.

— Tu ne bouges pas ! objecta Chergnieux.

Pierrick s'avança sans se soucier de la baguette tendue vers lui.

— Stupéfix ! cria Chergnieux.

L'éclair rouge fusa vers Pierrick. Ce dernier l'arrêta avec sa baguette d'un geste souple. Il contre-attaqua d'un même maléfice qui toucha le policier de plein fouet, le projetant en arrière à plusieurs mètres.

Thomas n'en croyait pas ses yeux. Lui dont la magie circulait plus librement dans son corps que n'importe quel autre sorcier par son sang de dragon. Lui qui n'avait besoin d'aucun artefact pour canaliser son flux magique. Il ressentait toute la puissance cachée et bouillonnante dans le corps de Pierrick. D'où pouvait lui venir une telle puissance ? Seuls quelques sorciers pouvaient rivaliser avec une telle puissance. Les seuls que le dragoniar connaissait pour les avoir croisés étaient les Mangemorts Névriss et Malgéus. Cette puissance était-elle liée aux souvenirs qui remontaient des tréfonds de sa mémoire ?

Thomas ne bougea pas un doigt quand Pierrick passa à côté de lui. Il avait l'impression de ne pas le connaître. Pierrick s'arrêta sans se tourner vers lui.

— J'espère que ta vie sera heureuse mon ami, dit-il. Je ne sais pas si nous nous reverrons un jour ou si ce sera celui que tu as connu que tu reverras. Si je ne devais jamais revenir, je voudrais que tu veilles sur Chun.

Pierrick vit approcher Marion et Laura. Les deux jeunes filles en avaient eu assez d'attendre. Devant le regard noir de Pierrick, Laura se figea sur place. Marion fixait de ses yeux blancs le chasseur. Elle avait toujours pu contrôler ses dons. Ne pas sonder les esprits des autres sans le vouloir. Mais là, elle ne put rien arrêter. Quelque chose de trop puissant pour elle émanait de cet homme. Quelque chose de terrible. Elle ressentit toute la noirceur, toute la peine et la haine qui emplissaient l'âme du Corbeau en cet instant. Elle entrevit une partie de ses souvenirs cachés il y a peu de temps encore. Elle vit un enfant couvert de sang, tenant dans une de ses mains une baguette et dans l'autre un cadavre tenu pas les cheveux. Et elle comprit. Le sang dont était couvert l'enfant n'était pas le sien. Mais ce qui lui fit le plus peur fut le regard de cet enfant. La seule chose qu'elle distinguait de son visage. Un regard noir, sans vie, sans espoir, sans humanité. Le même regard que le Corbeau en cet instant. Et pour la première fois depuis des années, Marion se mit à trembler. Elle recula d'un pas, se recroquevilla sur elle-même. Elle finit par s'accroupir, se prenant la tête dans ses mains. Un sanglot résonna dans le couloir. Marion pleurait. Du passé de cet homme émanait trop de peine, de haine et d'horreur. Elle pleurait de tristesse pour ce petit garçon et de peur car elle savait cet... être capable de tout.

Pierrick passa à côté des deux filles sans même poser un œil sur elles. Lorsqu'il fut loin, Thomas se força enfin à bouger. Il approcha de Laura. Cette dernière avait encore les yeux comme des soucoupes mais allait bien.

— Occupe-toi plutôt de Marion, dit-elle. Je vais voir si ce policier n'est pas blessé.

Thomas s'agenouilla devant la fille-fantôme. Il posa une main affectueuse sur son épaule. En sentant ce contact chaleureux, Marion se laissa tomber dans les bras du jeune professeur. Elle continuait de pleurer en serrant Thomas contre elle, cherchant la protection de ses

bras. Thomas referma ses bras sur elle pour l'étreindre. Il la berça doucement.

— Tout va bien Marion, chuchota-t-il. Il ne te fera pas de mal. Je ne laisserai personne te faire du mal.

— J'ai vu tant de choses dans son esprit, pleura Marion. Je ne voulais pas mais son esprit est trop fort. Il veut savoir. Il veut comprendre.

— Quoi ? Que veut-il savoir et comprendre ?

— D'où il vient et pourquoi il est né. Il veut savoir qui il est et dans quel but il est là. Il veut retrouver ceux qui lui ont imposé cette vie. Ceux qui ont fait de sa vie un mensonge. Rien ni personne ne pourra l'arrêter. Il est prêt à tuer tous ceux qui se mettront en travers de son chemin.

Thomas regarda sa sœur essayer de réveiller Albert Chergnieux. Malgré toute sa volonté, ses efforts restaient vains. Thomas voulut se relever mais Marion ne parut pas décidée à le laisser partir. Elle voulait conserver le contact affectueux de son corps contre le sien. La sentant encore toute tremblotante, Thomas décida de la prendre dans ses bras pour la porter. Marion s'accrocha à son cou, enfouissant son visage contre la gorge du dragoniar. Malgré sa peur encore bien présente, elle parvint à esquisser un sourire. Le premier depuis des années. Cela la surprit. C'était si facile de sourire avec lui.

Le professeur Tréveune sortit de son bureau. Il tendit sa baguette vers Chergnieux.

— Enervatum, incanta-t-il.

Le policier ouvrit les yeux et se releva. Il regarda autour de lui mais ne trouva aucune trace de Pierrick Chaldo.

— Où est-il parti ? questionna-t-il.

— Il a dit qu'il allait retrouver Malgésus, répondit Thomas. Je ne sais rien de plus.

Chergnieux se leva d'un bond et se mit à courir vers l'entrée du palais.

— Que comptez-vous faire ? lança Thomas.

— L'arrêter, cria Chergnieux.

— Vous ne pourrez pas. Il est dans un état d'esprit qui lui dicte de ne laisser personne se mettre entre lui et son but. Il vous tuera si vous vous mettez en travers de sa route.

— Ce maudit Corbeau. Que lui arrive-t-il cette fois-ci ? Il fait chier !

Chergnieux continua de courir.

Laura s'approcha de Thomas et Marion.

— Que comptes-tu faire ? demanda-t-elle à son frère.

— Déjà, je vais appeler Franck et Jonas, répondit Thomas. Je dois les prévenir.

— Alors on va chez toi. Tu comptes la garder dans tes bras encore longtemps, fit-elle avec un regard amusé.

— Elle est bouleversée.

— Je l'ai bien compris. Malgré tout, elle arrive à sourire. Et je pense que tu n'y es pas étranger.

Yann Firvel se trouvait dans une maison qu'il possédait depuis quelques semaines à peine. Il la possédait depuis qu'il avait commencé à avoir des doutes sur ses employeurs et leurs motivations. Il l'avait acheté sous un faux nom. Il n'y venait qu'en transplanant ce qui lui assurait de ne pas être vu y entrer ou en sortir. De plus il gardait tous les volets fermés. Il avait disposé l'ensemble des dossiers volés au 13e Bureau sur une table. Le vol devait avoir été découvert maintenant. Il s'en soucierait plus tard. Il devait d'abord savoir. Le nom de l'espion du 13e Bureau au Ministère de la Magie était un certain Guillaume Miniard, travaillant au cabinet du Ministre. Une place stratégique. Il ne dévoilerait pas cette information. Pas tout de suite du moins et pas à n'importe qui. Si le monde des Sorciers découvrait l'existence du 13e Bureau, ce serait une source de déstabilisation qui pourrait le faire basculer dans le chaos.

Yann Firvel sortit de sa veste le dossier de parchemin qu'il avait récupéré en premier. Il en reconnut la page de garde où se trouvaient en capital les mots : « **PROJET GLADIUS** ». À la déchirure sur le bord, il devina que c'était en fait la deuxième page du dossier. La première avait été arrachée. Il l'avait déjà constaté le jour où il l'avait récupéré. En le feuilletant rapidement ce jour-là, il avait remarqué que seules quelques pages étaient couvertes d'écritures et de schémas ésotériques. Mais il n'avait pas eu le temps de les

regarder en détail. Il se souvenait juste de quelques dessins représentant une silhouette humaine.

Firvel tourna la page. Il découvrit un texte visiblement manuscrit. D'après le ton, il s'agissait d'un avertissement concernant le contenu du dossier. Ou un aveu.

À quiconque trouvant ce dossier, sachez une chose, j'aurais dû le détruire il y a longtemps. Mais comment faire disparaître ce qui fut le plus ambitieux projet de ma vie. Aussi terrible soit-il, quel que soit l'ampleur des erreurs que nous avons commises en décidant de nous lancer sur ce chemin, nous ne pouvons renier ce que nous avons fait et en effacer toute trace comme si nous n'avions rien fait. Que celui qui découvre nos actes ait le courage et la bonté de nous pardonner. L'Histoire nous en est témoin, nous avons d'autres choix, mais plus beaucoup d'espoir.

De par ce projet, quelques personnes ont souffert, et d'autres sont mortes. Certains diront trop mais on ne peut gagner une guerre sans faire de sacrifice. J'en reste conscient aujourd'hui.

Notre but était simple : créer une arme pour vaincre Voldemort. Cette arme nous l'avons fabriquée. Nous l'avons forgée lentement durant huit ans. Mais alors que l'on voyait renaître un espoir au bout du tunnel sombre dans lequel nous nous étions engouffrés, elle nous a échappés. Nous pensions la contrôler mais ce n'était qu'illusion. Nous avons tenté d'utiliser des forces qui nous dépassaient sans nous apercevoir que nous ne pouvions rien faire pour les maîtriser. Et comme toute arme sur laquelle nous n'avons aucune maîtrise, elle s'est retournée contre nous.

Pardonnez-nous notre arrogance, nos erreurs. Et une fois cela fait, détruisez ce dossier que je n'ai pas eu le courage de brûler. En espérant que cette nouvelle faiblesse ne nuira à personne d'autre.

*Professeur Antoine Maximilien Faros
Directeur de l'Académie de Magie Beauxbâtons
Instigateur du Projet Gladius*

Yann Firvel commença à parcourir les pages du dossier. Ce qu'il découvrait sur les pages que le charme de dissimulation ne masquait plus le terrifia à mesure qu'il avançait. Cela ne pouvait être possible. Et pourtant...

AUTANT DE PEINE ET DE HAINE

Comment ont-ils pu aller aussi loin ?

XI - Virage vers l'enfer

Frida ne pleurait plus. Mais par moment, Hans la sentait frissonner contre lui. Depuis des heures, aucun des deux n'avait dit un mot. Ils se contentaient de rester là pour partager un peu de réconfort et de chaleur humaine. Et soudain, un bruit fit trembler la fillette plus que le reste. Toujours le même bruit. Le bruit de pas descendant un escalier et s'approchant, résonnant entre les murs de l'étroit couloir. Hans se tourna vers Frida.

— Frida, ne t'en fais pas, assura-t-il. Tout ira bien. Tu vas te cacher dans un coin jusqu'à ce que je revienne.

— Non, souffla la petite fille. Je ne veux pas que tu partes toi aussi. Je ne veux pas être toute seule.

— Tu es une fille très courageuse Frida. Tu peux rester seule quelque temps. Pas longtemps je te le promets. Allez, va te cacher.

— Non, refusa Frida en s'accrochant plus fortement au jeune homme.

— Frida.

Le cliquetis de la serrure résonna et la porte s'ouvrit.

Les deux Mangemorts eurent le même sourire goguenard en voyant le jeune homme et la petite fille étroitement serrés l'un contre l'autre.

— Vous ne voulez pas vous séparer ? fit un des Mangemorts. Ça tombe bien, on doit vous emmener tous les deux.

— Quoi ? s'exclama Hans. Pourquoi elle ? Ce n'est qu'une petite fille ! Elle ne sait rien ! Laissez-la en dehors de tout ça je vous en prie !

— Ta gueule !

Le pied s'était écrasé contre le visage de Hans, lui arrachant une plainte douloureuse.

Les deux Mangemorts ne le laissèrent rien ajouter. Sans aucune délicatesse, ils les relevèrent et les poussèrent dans le couloir. Lorsqu'ils arrivèrent dans la salle de torture, Hans remarqua tout de suite la présence de Malgéus et Névris. Mais ce fut le cri de Frida qui le marqua le plus.

— MAMAN !

Gisant à même le sol comme une poupée désarticulée dont la peau blafarde faisait penser à de la porcelaine, se trouvait Elsa. De multiples plaies étaient couvertes de sang séché. Ses yeux vides de toute vie fixaient le plafond en une expression irréaliste. Ses vêtements étaient déchirés et laissaient voir les marques résultantes de la torture de Névriss.

Malgré la tentative de Hans pour la retenir, Frida parvint à se dégager du jeune homme et se jeta sur le cadavre déjà froid de sa mère. Elle pleurait intensément, mouillant le corps sans vie de ses larmes. Hans essaya de se dégager à son tour du joug des Mangemorts mais ils ne le laissèrent pas la rejoindre et le calmèrent d'un coup dans l'estomac. Ils le tirèrent jusqu'au siège de torture et l'y attachèrent. Hans ne put quitter le corps des yeux durant un long moment. Il était si obnubilé par ce triste spectacle qu'il n'entendit pas Névriss lui parler et ne revint à la réalité que quand la main du mage noir lui cingla la joue.

— Quelle tristesse, fit Névriss faussement. Cette gamine se retrouve totalement orpheline maintenant. Si seulement sa mère avait parlé.

— Elle ignorait tout de ce que vous vouliez, éructa Hans.

— C'est peut-être vrai. Mais si toi tu avais parlé. Elle serait encore vivante.

— Je n'en crois rien. Vous nous auriez tués si vous aviez eu ce que vous vouliez.

— Qui sait ? Mais maintenant la question ne se pose plus. Vas-tu coopérer avec nous ?

— Jamais.

— Bien. Alors nous allons continuer les tortures.

— Je ne dirai rien. Souffrir ou mourir ne me fait pas peur.

— Ça, je l'avais bien compris. Mais je connais une autre méthode de torture. Une méthode qui a déjà fait ses preuves avec ton propre père.

Névriss se détourna de Hans pour s'approcher de Frida. Sans la moindre retenue, il la prit par les cheveux et l'éloigna de sa mère. Il la jeta aux pieds de Hans. Névriss sortit sa baguette et la pointa sur la fillette. Frida lançait à Hans un regard apeuré.

— Parle, sinon elle va souffrir, dit Névris. Tu te moques de ta souffrance. Mais est-ce que tu feras de même pour celle de cette gamine ?

— Arrête. Ne fais pas ça. Je t'en supplie.

— Alors, livre-nous le rituel.

— Non. Je ne peux pas.

— Alors tant pis pour elle. Endoloris !

L'éclair surgit de la baguette de Névris et pénétra le corps de Frida. Elle hurla de douleur, se recroquevillant sur le sol. Hans hurlait à Névris d'arrêter. Il essayait de crier plus fort que la fillette et que les rires des Mangemorts assistant à la scène.

Lorsque Névris cessa son maléfice de torture, Frida continua à remuer sur le sol, prise de convulsions incontrôlables. Hans ne pouvait détacher les yeux de la fillette.

— Alors ? fit Névris. Tu vas parler ?

— Je...

Hans savait qu'il ne devait rien leur dire. Mais il ne voulait plus entendre Frida hurler de douleur. Il avait promis à sa mère de s'occuper d'elle. Il n'avait pas le choix.

— D'accord, souffla-t-il. Je vais tout vous dire.

— Enfin, il se montre raisonnable. De quoi as-tu besoin ?

— Déjà, donnez à manger et à boire à Frida.

— Vous avez entendu ? À boire et à manger pour la petite. Tout de suite.

Un homme se leva et accourut en dehors de la pièce.

— Et maintenant ? questionna Névris, son horrible sourire accroché à ses lèvres.

— Détachez-moi, exigea Hans. Et donnez-moi de quoi écrire.

Franck et Jonas continuaient à observer les faits et gestes des Chasseurs. Ils ne pouvaient faire que ça pour le moment. Mais ils commençaient à être à court d'idées et de suspicions. Aucun de leurs collègues des trois sections des Chasseurs ne leur semblait suspect. S'il y avait bien une taupe aux Chasseurs, elle savait se cacher.

Jonas entra dans le bureau de Franck. Il s'avachit sur un fauteuil sous les yeux amusés de son ami.

— Alors ? demanda Franck.

— Rien, répondit Jonas. Les interrogatoires ne donnent rien. Soit ils ne savent pas, soit ils sont sous le joug d'un Fidelitas.

— La deuxième solution est la plus logique. Malgéus est connu pour sa parano. C'est comme ça qu'il est resté libre jusqu'à aujourd'hui. À mesure que le temps passe, les chances de récupérer les otages vivants s'amenuisent. Ils sont peut-être même déjà morts.

— Je n'ai pas envie d'y penser mais je dois avouer que ton raisonnement est le plus réaliste. Même s'il est le plus froid.

Un feu de couleur vert émeraude s'alluma dans la cheminée. Franck et Jonas portèrent toute leur attention au foyer. La tête de Thomas en surgit.

— Thomas, quel bon vent t'amène ? fit Jonas.

— Je n'apporte malheureusement pas de bonnes nouvelles, fit Thomas. Ça concerne Pierrick.

— Que lui est-il arrivé ? interrogea Franck.

— Je ne sais pas vraiment. Il est passé à Beauxbâtons il y a quelques minutes. Il a forcé le passage jusqu'au bureau du directeur.

— Quoi ! Pourquoi ?

— D'après le professeur Tréveune, il voulait en savoir plus sur un ancien directeur de Beauxbâtons : Antoine Faros.

— Je l'ai connu, dit Jonas. Il est mort quand j'étais en dernière année. Il n'a fait que cinq ans de directorat. Si je me souviens bien, une rumeur circulait sur lui. Elle disait qu'il avait raté une expérience ou un projet du temps où il travaillait avec le Département Secret. Cet échec avait coûté la vie à plusieurs personnes, dont le propre fils de Faros. Il était considéré comme l'un des plus grands génies du monde magique à l'époque. Il parlait d'égal à égal avec le professeur Dumbledore. Quel rapport avec Pierrick ?

— J'aimerais bien le savoir, dit Thomas. Il n'a eu que des paroles évasives. Il parlait de son passé caché, que sa vie n'avait été que mensonge. Il a même dit que les Chaldo n'étaient pas ses parents. Avant de partir, il a dit qu'il devait trouver Malgéus car il connaissait la vérité.

— C'est quoi ce bordel ? s'écria Jonas. Qui a pu lui mettre de telles idées dans la tête ?

— Il semblait dire que ses souvenirs revenaient. D'ailleurs, Marion m'a dit qu'elle avait eu une étrange impression la première fois qu'elle l'a vu. Elle a dit qu'elle avait senti comme un voile impénétrable masquant une partie de sa mémoire.

— Il aurait subi un sortilège d'amnésie ?

— Le sortilège d'amnésie efface la mémoire pourtant.

— Non, contredit Franck. Un sortilège d'amnésie n'efface pas la mémoire contrairement à la croyance populaire. Il pose un voile autour de la mémoire. On peut même cibler une certaine partie avec de la pratique. C'est ainsi que les oubliators peuvent faire oublier uniquement quelques instants aux moldus ayant été témoins d'actes magiques. Sinon, ils devraient faire oublier toutes leurs vies aux témoins.

— Lorsque j'ai rencontré Pierrick, il ne se souvenait de quasiment rien de sa vie en France. Et si c'était ses six premières années qui avaient été masquées ?

— Peut-être. Mais pourquoi ? C'est ça la question. Qu'est-ce qui pourrait nécessiter de disparaître dans la vie d'un enfant de moins de six ans ?

— Marion a entrevu ses souvenirs tout à l'heure. Elle ne m'a pas dit clairement ce qu'elle a vu mais ça l'a bouleversée.

— Cette Marion est vraiment spéciale, fit Jonas. Tu pourrais lui demander ce qu'elle a vu ?

— Je lui demanderai. Mais si elle ne veut pas en parler, je ne la forcerai pas. C'est une jeune fille qui a trop souffert jusqu'à maintenant.

— Je te comprends, acquiesça Franck.

— Quelle nouvelle de l'enquête ?

— On piétine, souffla Jonas. Les Mangemorts se tiennent si tranquilles qu'ils pourraient tout aussi bien avoir disparu. Ils se cachent. Ça ne présage rien de bon.

— Je vais vous laisser travailler. Tenez-moi au courant.

— Si on a quelque chose, on te le fera savoir. Promis.

La tête de Thomas disparut de l'âtre. Durant un long moment, Jonas et Franck ne dirent rien, réfléchissant chacun de leur côté à ce que venait de leur dire le professeur.

— Pierrick a toujours été spécial, dit Jonas. Mais j'ai toujours mis ça sur le compte de la dure épreuve qu'il a vécue en Chine. On dirait bien que c'est plus ancien.

— Le risque est que maintenant, il ne cherche plus à libérer les otages mais ne cherche Malgêus que pour élucider ce passé. Il pourrait ne pas se soucier de leur sécurité.

Chun vit avec bonheur revenir Jacques en un seul morceau. Elle avait eu peur que leur tentative de vol au 13e Bureau ne se solde par un échec sanglant. Il lui raconta ce qu'il savait du déroulement de l'opération et comment Yann Firvel les avait laissés en plan après.

— Je préfère, dit Chun. Il vaut mieux limiter tes incursions dans les affaires du monde magique. Je l'ai déjà fait trois fois. À chaque fois, j'ai vu des gens mourir sous mes yeux ou alors je les ai vus pleins de vie et après, ils sont morts. Et une fois, j'ai été en danger de mort, à la merci d'un vampire totalement psychotique.

— Et tu voudrais que je te laisse toute seule dans un monde comme celui-là ? fit Jacques.

— Il y a aussi de bons côtés. Je m'y suis fait des amis. Les collègues de Pierrick, Thomas, les professeurs de Beauxbâtons et surtout leurs femmes, la vampire Assya.

— Une vampire !

— Oui, elle est très gentille. On s'écrit régulièrement.

— Elle n'a pas cherché à te mordre ?

— Elle m'a mordue. C'est moi qui lui ai demandé de le faire. Sinon, elle serait morte. C'est comme ça que nous sommes devenues amies. Ne t'en fais pas, les Vampires ont des lois. Ils n'ont pas le droit de tuer les Humains. Quand ils se nourrissent, ils sont obligés d'effacer la mémoire de leurs victimes.

— C'est bizarre mais ça ne me rassure pas vraiment. Des nouvelles de Pierrick ?

— Je l'ai vu tout à l'heure. Mais il y avait quelque chose d'étrange. Il n'était pas comme d'habitude. J'ai eu l'impression d'être de nouveau une étrangère pour lui.

— Il doit simplement être préoccupé par son affaire. Je suis sûr que quand tout sera terminé, il te reviendra comme avant.

— J'espère.

Pierrick continuait à chercher Malgéus. Il devait le trouver. Il devait découvrir ce qu'il savait sur son passé. Qu'est-ce qu'il avait dévoilé ? En même temps, Pierrick attendait la prochaine vision. Il espérait qu'elle lui en montrerait plus. Peut-être pourrait-il enfin savoir qui est cet homme en noir. Il lui semblait que son identité lui dévoilerait une grande partie du mystère entourant son passé. Et puis, pourquoi se sentait-il plus proche de cet inconnu que de ses parents ? Cette question ne cessait de l'obséder.

Il était maintenant à Bordeaux, continuant son tour de France des lieux secrets du monde des Sorciers. Mais jusqu'à maintenant, son enquête n'avait rien donné. Les Mangemorts de Malgéus se faisaient plus discrets que jamais. Ils devaient tous être au même endroit. C'était ainsi la façon la plus sûre pour Malgéus de contrôler ses troupes. Il était plus proche du but qu'il ne l'avait jamais été depuis qu'il s'était lancé en quête du rituel des anciens druides germains. Mais pour le Corbeau, cela n'avait plus d'importance. Il ne voulait retrouver Malgéus que pour une chose : savoir.

L'esprit de Pierrick s'embruma. Il reconnut la sensation qu'il avait ressentie lors de sa dernière vision. Il se laissa porter par ce nouveau souvenir qui avait réussi à remonter à la surface. Les sensations emplirent ses sens. Il sentit un vent froid d'hiver lui fouetter le visage. Il sentait qu'il n'était pas habillé pour l'hiver mais il n'avait pas froid pour autant. Sous ses pieds, il sentit la neige crisser à chacun de ses pas. Le paysage sortit des ténèbres devant lui. Il était dans une lande enneigée. Il faisait nuit. Dans le ciel, un croissant de lune jetait une lumière argentée sur les arbres squelettiques, faisant briller la neige d'un éclat bleuté. Un homme marchait à côté de lui. Il était grand et habillé d'un ensemble noir que Pierrick reconnut comme étant la tenue utilisée par les unités d'action des Chasseurs comme la section AI ou les agents de la section S en intervention. Au sentiment qu'il ressentait en sa présence, Pierrick sut qu'il s'agissait de cet homme en noir dont il n'avait toujours pas vu le visage. Et une fois de plus, il ne fit que deviner sa silhouette dans la pénombre.

L'homme passa devant lui. Le déplacement se fit plus lent, plus discret. Il descendit sur ses genoux pour être moins visible. Pierrick reconnut la façon de se déplacer typique d'une approche discrète. Ils ne devaient pas être loin de l'objectif. L'homme posa finalement un

genou à terre en se cachant derrière un buisson. D'un geste de la main, il ordonna à Pierrick de venir à lui. Pierrick vit que de l'autre côté de la futaie, il n'y avait qu'une maison solitaire. Un homme marchait devant en scrutant au loin. Il tenait une baguette à la main. Sûrement une sentinelle. Lui et l'homme en noir allaient certainement investir la maison. Pierrick ne regarda pas autour de lui, mais il ne sentait pas la présence d'autres chasseurs aux alentours. Pourtant, dans ce genre d'action il faut au minimum deux groupes de la section AI. Ils n'allaient quand même pas l'attaquer à eux seuls ! Qui sait combien de mages noirs étaient cachés dedans ?

L'homme en noir se mit à parler. Pierrick enrageait. Son alter ego dans ce souvenir ne se tournait pas vers son interlocuteur. Malgré la froideur de la voix de cet homme, Pierrick sentit une certaine chaleur en l'écoutant. Quel lien pouvait les unir ?

— C'est cette maison l'objectif. Il doit y avoir une dizaine de Mangemorts dedans. Ta mission est de les attaquer et de tous les éliminer. Aucun ne doit s'échapper. Tu as compris ?

— Oui.

Sa propre voix surprit Pierrick. Elle n'était pas grave. Une voix d'enfant. Quel âge pouvait-il bien avoir à cette époque ?

— Vas-y.

Pierrick obéit à l'ordre sans rien ajouter. Une dizaine de Mangemorts. Il fallait être fou pour envoyer un homme seul les combattre. Et quel était cet ordre ? Tous les éliminer. Les Chasseurs ne travaillent pas comme ça. Ils avaient pour habitude de faire des prisonniers pour les interroger par la suite et qu'ils soient jugés légalement. Certains pouvaient mourir durant un assaut. Mais en règle générale, il fallait limiter les pertes. Ce n'était pas le travail des Chasseurs de se substituer à la Justice.

Malgré tout, le Pierrick du souvenir s'avança, baguette à la main. Il se déplaçait de buisson en buisson, s'approchant de la maison par bond comme on dit dans le jargon opérationnel. Avant chaque bond, il vérifiait qu'il pouvait se déplacer sans être repéré. Il s'était tellement approché que la sentinelle passa à moins d'un mètre de lui. Pierrick attendit qu'il lui tourne le dos pour agir. Quand la sentinelle repartit, ne regardant plus dans sa direction, Pierrick surgit silencieusement du buisson et sauta vers la tête du Mangemort pour lui entourer le cou de ses bras. En même temps, il frappa d'un coup

de pied dans le creux poplité des genoux pour le forcer à les mettre à terre. Ainsi, ses pieds touchèrent de nouveau le sol. D'un geste sec que Pierrick reconnut comme parfait, la nuque du mage noire se brisa. Pierrick laissa choir le cadavre qui fut amorti par la neige. Il scruta les environs, pointant sa baguette au cas où un autre ennemi serait là. D'un geste de sa baguette, il fit déplacer le corps à l'abri des vues derrière un arbuste.

Pierrick continua à s'approcher de la maison dans la même ambiance tactique. Il atteignit finalement le mur de la maison et le longea. Il trouva la porte d'entrée. Il y avait un garde. Il savait que passer par la porte principale était risqué mais il n'oubliait pas qu'il devait tous les éliminer. Si le garde se doutait de quelque chose d'anormal à l'intérieur, il s'enfuirait peut-être. Il devait donc le tuer avant d'entrer. Même s'il passait par une autre voie. Il ne pouvait pas non plus se servir d'un sortilège. Le problème de la magie était que la plupart des éclairs naissant d'un sortilège faisaient de la lumière. Il devait le tuer à mains nues ou à l'arme blanche. Il l'observa durant plusieurs minutes. Quand il jugea le moment opportun, il surgit de l'angle du mur et lança un couteau avec précision. La lame se ficha dans la carotide du garde. Il n'émit qu'un gargouillis liquide et bascula dans la neige maculée de sang ocre.

Pierrick ne resta pas à vérifier si le garde était bien mort. Il retourna en arrière. Il s'arrêta près d'une fenêtre qu'il avait repérée plus tôt. Il jeta un coup d'œil pour vérifier que la pièce qui se trouvait derrière était vide. Lorsqu'il fut sûr, il pointa sa baguette sur le loquet, le déverrouilla et ouvrit la fenêtre. Il se glissa rapidement à l'intérieur avant de refermer la fenêtre. Ainsi, son intrusion passerait inaperçue encore quelque temps. La température était plus clémente dans la maison. Il vint se coller à une porte pour écouter les bruits de l'autre côté. Il perçut plusieurs voix. Il avait de la chance, il n'aurait pas à les chercher longtemps. Pierrick prit sa baguette dans sa main gauche et un couteau dans la droite. Il se recula un peu. Il fit un moulinet avec sa baguette pour faire voler la porte en éclats.

— Qu'est-ce qui se passe ? hurla un Mangemort.

Juste dans l'axe de la porte se trouvaient deux mages noirs. Aucun des deux n'eut le temps de réagir. L'un fut frappé d'un éclair vert d'avada kedavra et le second reçut le couteau dans l'œil. Un Mangemort surgit la baguette à la main. D'un Repulso, Pierrick lui

fit percuter violemment le mur derrière lui. Il ne se releva pas, la colonne vertébrale en miette sous le choc. Même le mur garda son empreinte.

Plus aucun mage noir ne parut vouloir s'offrir en cible à Pierrick. Il devrait aller les chercher. Il sentait leurs présences. Deux à droite, un à gauche. Pierrick changea sa baguette de main. Il produisit un nouveau couteau dans sa main gauche. Il plongea dans la pièce en roulant sur le sol, esquivant deux éclairs verts. Durant sa roulade, le couteau alla se planter dans la gorge du Mangemort à gauche et un éclair vert frappa un à droite. Il se releva d'un bond, rebondit contre le mur en évitant un nouvel éclair pour s'élancer sur le dernier. Il lui enserra le cou d'un ciseau de jambe et l'attira vers le sol. Un nouveau couteau surgit et vint trancher les deux carotides du Mangemort dans le même mouvement.

Pierrick se releva. Il venait de tuer huit hommes. L'homme en noir lui avait parlé d'une dizaine. Une porte s'ouvrit à la volée et un éclair vert frôla le crâne de Pierrick. Malgré tout, il resta calme et contre-attaqua d'un sortilège de mort qui ne rata pas sa cible. Un autre Mangemort surgit derrière le premier qui s'effondrait. Pierrick sauta vers lui, le frappant à la gorge d'un coup de pied sauté latéral. L'ennemi recula en se tenant la gorge, percutant le mur derrière lui. Il gémissait de douleur mais était encore vivant. Tenant toujours le couteau rougeoyant du sang de celui qu'il avait égorgé, Pierrick trancha l'aine du mage noir. Pierrick le regarda se vider lentement de son sang. Il ne perçut pas l'individu au bout du couloir et ne bougea qu'au dernier moment quand il lui lança un Sectumsempra. Le maléfice le toucha à l'épaule. Pierrick sentit la sensation franche de ses chairs tranchées par le rayon. Malgré la douleur, il ne dit rien et resta concentré. Mais il ne pouvait plus lever sa baguette comme il le souhaitait. Il changea encore de main. Il sentait son sang couler en un ruisseau chaud le long de son bras maintenant inerte. Sa vue se brouillait. Sa tête devenait lourde. Il savait qu'il allait s'évanouir. Mais s'évanouir signifiait mourir. Il ne fit que deviner la silhouette floue du Mangemort sortant du couloir. Il se doutait que la baguette du mage noir était déjà pointée sur lui. La voix de l'ennemi lui parvint de manière lointaine. Que disait-il ? Pierrick vit clairement la baguette tourbillonner. Il s'attendait à recevoir l'éclair fatal. Puis un flash vert lui brouilla la vue. Quand il put de nouveau voir à peu près convenablement, il vit le Mangemort écrouler face contre terre. À

l'entrée de la pièce se tenait une haute silhouette noire. Pierrick sentit une vague gratitude lui emplir l'esprit avant de s'évanouir.

Pierrick se retrouva de nouveau à Bordeaux. Ce souvenir avait été si réel pour lui qu'il avait même senti la chaleur des corps des ennemis qu'il avait tués en corps-à-corps. Machinalement, il passa sa main sur l'épaule qu'il avait vue blessée. Mais rien, pas une égratignure. Cela lui avait semblé si réel qu'il s'étonnait de ne pas être vraiment blessé. Ce souvenir continuait à nourrir ses interrogations. Qui était-il vraiment ? Et qui était cet homme en noir ? Il devait trouver au plus vite. Il transplana pour se rendre dans la prochaine ville alors que la nuit commençait à tomber.

XII - Les bas-fonds du monde et de l'esprit

Les bas-fonds de Nantes ressemblaient à ceux de toutes les autres villes. Surtout les bas-fonds des lieux secrets. En théorie, ces lieux n'étaient connus que des êtres du monde magique, Sorciers et autres créatures intelligentes que les Moldus considéraient comme des êtres légendaires. Mais dans la réalité, des moldus connaissaient aussi très bien ces lieux. De sombres trafics s'y faisaient entre les deux mondes. Que ça soit des marchandises illicites ou des services illégaux. La Police Magique manquait d'effectif pour s'occuper convenablement de ce genre d'endroit. Et surtout, Yves Dakus, le chef de la Police Magique, cherchait de plus en plus à s'insinuer dans les affaires des Chasseurs avec l'aval du Ministre Erwan Riliam. Alors qu'il y avait tant à faire ici.

Pierrick déambulait dans une ruelle étroite, sinueuse, sombre et sale. Des gens dormaient à même le sol dans des coins sombres. Certains le regardèrent passer avec une avidité dans les yeux, comme s'ils étaient à deux doigts d'essayer de le dévaliser. D'autres faisaient l'aumône. Les boutiques qui avaient pignon sur rue ici étaient toutes dévolues à des commerces aux limites de la légalité. Certaines étaient simplement tolérées officiellement, mais avec la Police Magique qui ne faisait pas son travail, on peut même dire qu'elles étaient totalement oubliées. Avec ce laxisme, les commerçants vendaient ouvertement des articles interdits. Et quand il y avait un contrôle, quelques pièces d'or effaçaient la mémoire des inspecteurs généralement.

Des vendeurs regardèrent passer Pierrick avec intérêt ou suspicion. Quelques-uns blémirent en le reconnaissant, s'attendant à le voir entrer dans leur échoppe. Mais le Corbeau ne s'arrêta pas et continua son chemin. Il s'intéressa à un bar miteux, coincé entre une animalerie d'où s'élevait une odeur d'excrément et un apothicaire à la vitrine crasseuse. Aucun nom ne l'indiquait. Seule une enseigne représentant une pinte de bière permettait de savoir ce que cachaient les vitres sales ne laissant passer qu'un flou lumineux. Des voix et des rires se faisaient entendre.

Pierrick vint frapper à la lourde porte de bois. À la hauteur de son visage, une petite ouverture protégée par une grille s'ouvrit. Derrière, un homme à la forte haleine d'ail le toisa.

— Qu'est-ce que tu veux toi ? demanda-t-il.

— Boire un verre, répondit Pierrick.

— Va voir ailleurs ! On n'accepte pas les flics et les chasseurs ici !

— Ouvre si tu ne veux pas souffrir.

— Ah oui !

L'ouverture se referma et le déclic de la serrure se fit entendre. L'homme se présenta menaçant dans l'embrasure. Il s'avança pour donner un coup de poing à Pierrick mais ce dernier évita le coup en saisissant le bras au vol. Il colla son dos contre le portier et le projeta au-dessus de son épaule sur le pavé sale. Le portier s'assomma en chutant. Pierrick s'en désintéressa et entra dans le bar, maintenant silencieux.

Les clients regardaient Pierrick avec attention. Le patron avait sauté de derrière son bar et s'avança vers le chasseur en hurlant :

— Tu vas voir la gueule que je vais te faire ! Enfoiré !

Il ne put rien ajouter de plus. Pierrick venait de lui mettre son coude dans la mâchoire et il s'était écroulé direct, comme électrocuté par le coup.

Le silence était tel que les mouches faisaient un bruit assourdissant. Pierrick sortit sa baguette calmement. Il fit le tour de la salle du regard. Il cherchait quelqu'un en particulier. Et il trouva. Tentant de se cacher derrière une table, un homme de petite taille avec des lunettes rondes. Il s'avança dans sa direction. Les clients s'écartèrent sur son chemin de manière craintive. Pierrick fit le tour de la table et sortit l'homme qui tentait de se cacher en le prenant par le col.

— Oh ! joua l'homme. Pierrick Chaldo ! Quelle surprise ! Je ne t'avais pas reconnu ! Je t'offre un verre ?

— Je ne suis pas là pour ça, répondit sobrement Pierrick. Où est Malgés ?

— Je ne sais pas. Je n'ai plus son numéro de cheminée et ça fait longtemps qu'il n'est pas venu me rendre visite.

— Je ne suis pas là pour plaisanter Sylvain. Je peux te faire tomber pour une bonne dizaine de chefs d'inculpation. Il me suffit

d'envoyer un dossier à la Police Magique. Donc, arrête de jouer et dis-moi où il est.

— Je ne sais pas je te jure. Il se cache plus que d'habitude. Y'a des bruits qui courent comme quoi il ne serait pas loin de trouver une arme terrible. Certains n'hésitent pas à dire qu'il prendra bientôt le contrôle du Ministère.

— Où est-il ? C'est tout ce qui m'intéresse !

— Je ne sais vraiment pas. Par contre, lui sait où vous vous trouvez tous.

— Comment ça ?

— Tu ne comprends pas ?

— Une taupe au Ministère. Nous nous en doutions déjà.

— Au Ministère, il y en a même plusieurs. Mais il y en a surtout une aux Chasseurs.

— Qui ?

— Ça, je ne sais pas. Mais il a été assez actif ses derniers temps. Si tu veux retrouver Malgéus, c'est par lui que tu as le plus de chance d'y arriver.

Pierrick lâcha Sylvain. Il allait se diriger vers la sortie quand il remarqua qu'une dizaine de clients s'étaient levés et le toisaient avec mépris. Pierrick resta les bras le long du corps, tenant sa baguette dans sa main.

— Ici, on n'aime pas trop les chasseurs, dit un des clients. Tu vas regretter d'être venu.

— Je ne suis pas d'humeur, dit Pierrick avec calme. Reculez-vous si vous ne voulez pas mourir.

— C'est ça ! Vous autres les Chasseurs avez des règles à suivre. Vous n'avez pas le droit de tuer comme ça. Nous par contre, on s'en fout.

— Ce soir, je ne suis plus un chasseur. Je suis la Mort.

Le plus proche sortit sa baguette mais il ne put rien en faire. Pierrick était entré dans sa garde et lui tordit violemment le poignet jusqu'à entendre un craquement brutal. Le blessé gémit de douleur durant un instant, avant que le chasseur ne l'assomme d'un uppercut au menton. Un autre s'avança, un poignard dans la main. Un coup de pied direct à l'estomac l'arrêta net. Pierrick sauta pour lancer son autre pied dans la mâchoire en faisant un salto arrière. Lorsqu'il

reposa les pieds au sol, il tendit sa baguette vers un troisième. L'éclair rouge le frappa de plein fouet et il s'écroula au sol, stupéfixé. Un éclair frôla le crâne de Pierrick. Il contre-attaqua d'un Repulso qui repoussa le tireur contre un mur.

Le Corbeau s'avança d'un pas vers ses agresseurs. Tous firent un pas en arrière d'un mouvement quasi coordonné. Il venait de se débarrasser avec une facilité déconcertante de quatre hommes. Et de l'avis de tous, ils étaient loin d'être des enfants de chœur.

— Les prochains, je les tue, dit Pierrick dans un murmure parfaitement audible.

Les clients se reculèrent encore. Le regard de ce chasseur était si noir qu'il aurait pu lancer des éclairs. Qui était-il ? Un démon déguisé en homme ? Pierrick se dirigea vers la sortie sans qu'aucun ne se mette en travers de son chemin.

Il savait où il devait se rendre. Le seul endroit où il pourrait savoir où se cachait Malgés était le Ministère de la Magie. Qui pouvait être cette taupe ? Il espérait que Jonas et Franck avaient avancé sur ce sujet.

Hans Friedrich avait écrit tout ce qu'il savait du rituel intéressant Malgés. Le texte complet avec les dessins des symboles et les schémas prenaient plusieurs pages. Il n'avait même pas pensé y insérer des informations erronées. Il ne voulait pas laisser à ses tortionnaires la moindre excuse de s'en prendre à Frida. La fillette se tenait près de lui. Elle gardait constamment un contact physique avec lui, comme pour s'assurer qu'il n'allait pas la laisser seule. Elle avait mangé le pain et la pomme que lui avaient amenés les Mangemorts. Elle avait bu un peu d'eau. Elle n'avait rien voulu de plus. Névris l'avait laissée auprès de Hans.

Hans jeta un regard noir à Névris en lui tendant le feuillet de parchemin. Le Mangemort aux yeux violets le regarda rapidement et parut satisfait. Il le porta jusqu'à son maître. Malgés l'examina à son tour. Un sourire mauvais et railleur se dessina sur ses lèvres.

— Très bien jeune Friedrich, siffla Malgés. J'espère pour toi que c'est le bon rituel, sinon cette gamine va souffrir.

— Qu'allez-vous faire de nous si ce rituel est le bon ? questionna le jeune homme.

— Je n'ai pas encore décidé. Je verrai ça après la chute du Ministère. Pour l'instant, vous allez retourner dans vos quartiers. Timothée.

— Maître, fit Timothée Arak en s'avancant.

— Fais-leur porter de la nourriture et de l'eau.

— Oui maître.

— Et pour Elsa ? fit Hans. Vous n'allez pas la laisser là ?

— Tu voudrais qu'on soit un peu plus respectueux envers son cadavre ? Soit. J'ai toujours eu du respect pour les morts. Son corps sera placé dans une des chambres de ce manoir en attendant d'être enterré. Ça te va ?

— Oui.

Hans se leva, portant presque Frida qui refusait de se desserrer de lui. Ils s'arrêtèrent quelques secondes devant le corps d'Elsa. Et sentant la fillette frissonner à sa vue, Hans préféra ne pas s'attarder et suivre Timothée Arak. Arrivés à la cave, ils se réinstallèrent dans un coin. Frida ne disait toujours rien et resta blottie contre le jeune homme. Hans était furieux contre les Mangemorts et contre lui-même. Il n'avait pu protéger Elsa ni Frida, et avait été obligé de donner le rituel à Malgésus, mettant en danger l'ensemble de la communauté magique française, dont ses amis et Laura. Et maintenant, il se demandait s'il arriverait à protéger Frida, il ne pouvait l'empêcher d'être triste. Sourirait-elle de nouveau un jour ? Il se le demandait, lui qui n'avait encore jamais vu son sourire.

Thomas Zimong venait de se matérialiser dans le hall du Ministère de la Magie. Il avait décidé de venir car il voulait éclairer la situation avec Pierrick et sentait qu'il reviendrait ici. Mais avant de quitter l'Académie, il avait demandé au professeur Tréveune l'autorisation de renvoyer Laura chez elle. Ainsi elle ne resterait pas seule. D'autant plus que Laura proposa de sa propre initiative d'emmener Marion avec elle. La fille-fantôme ne souhaitait pas s'éloigner de Thomas et le jeune professeur dut lui promettre de revenir vite. Laura avait observé la scène d'un regard attendri et amusé. Thomas venait de les laisser chez Laura. Hermione put embrasser sa fille pour lui remonter un moral qu'elle devinait en berne. Au moment où Thomas dut s'en aller, Marion lui avait pris la main pour le retenir encore quelques instants. Elle avait gardé les yeux baissés mais avait dit :

— Fais attention. Il pourrait te tuer dans son état d'esprit actuel.

— Ne t'en fais pas, lui avait répondu Thomas. Je connais Pierrick et je lui fais confiance.

— Tu connais Pierrick. Mais tu ne connais pas l'être qui était caché en lui et qui revient à la surface.

Pour la rassurer, Thomas s'était approché d'elle pour déposer un baiser sur sa joue. La jeune fille fut surprise mais elle apprécia le doux contact de ses lèvres sur sa peau.

— Ne t'en fais pas, lui avait-il murmuré. Je reviendrai.

Elle avait relevé la tête et lui esquissa un léger sourire auquel il répondit. Elle resta à le regarder s'éloigner un peu. Leurs mains ne se quittèrent qu'au dernier moment, quand il avait transplané.

Après que Thomas soit parti, Laura s'était approchée de la fille-fantôme qui n'avait pas bougé, contemplant le lieu où se tenait il y a quelques secondes le jeune homme. Laura l'avait prise par les épaules.

— Eh bien, fit-elle. Tu n'es peut-être pas habituée aux marques d'affection, mais je trouve que tu te débrouilles très bien avec mon frangin.

— Je... je ne sais pas pourquoi mais quand je suis près de lui, je me sens bien. Depuis des années, je ne m'étais pas sentie aussi vivante.

— J'en suis heureuse pour toi. Et pour lui.

Thomas se dirigea directement vers l'aile est où se trouvaient les différents services chargés de maintenir l'ordre dans la communauté magique ou le secret du monde magique vis-à-vis des Moldus. Il s'y trouvait le Département des Oubliators, le Bureau Central de la Police Magique, l'unité d'Intervention de la Police Magique et le Département des Chasseurs. Thomas monta l'escalier menant à l'étage occupé par ce dernier. Le demi-palier était décoré d'un emblème animé, comme de coutume dans le monde des Sorciers. Il représentait une baguette et une épée croisées entourées de trois dragons virevoltants. Les trois dragons étaient de couleurs différentes, chacun représentait une section des Chasseurs. Le bleu symbolisait la section Action Intervention, le rouge, la section Investigation Recherche Interrogatoire Analyse, et le noir était celui de la section Spéciale. Au-dessus de l'emblème, la devise des

Chasseurs était écrite en lettre noire sur fond blanc : «Lux in Tenebris». Trois mots en latin signifiant : «La Lumière dans les Ténèbres». Une phrase soulignant le combat des Chasseurs, véritable lueur pour écarter les Ténèbres de ce monde.

En haut de l'escalier, sur la gauche, le bureau de l'agent d'accueil obligeait tout visiteur à se présenter avant de pénétrer plus en avant. Thomas connaissait l'agent d'accueil, Pierrick lui avait présenté. Il s'appelait Andreo Filippelli, ancien agent de la section S qui aurait dû prendre sa retraite il y a des années mais refusait de rester chez lui à rien faire. Mais étant trop vieux pour le terrain, il accepta cette place de confiance. Beaucoup de chasseurs, même confirmés, venaient le voir pour des conseils où qu'il leur raconte quelques anecdotes sur sa carrière. Andreo connaissait le moindre secret des Chasseurs. Thomas se demandait s'il était au courant du secret sur le passé de Pierrick. Mais il ne lui posa pas la question, se contentant de le saluer.

Thomas se rendit vers la section IRIA. Il frappa à la porte de Franck Vinol. Quand il entra, il fut accueilli par Franck.

— Tiens, qu'est-ce qui t'amène ? demanda le chasseur.

— Je voulais savoir pour Pierrick, répondit-il. Quelque chose me dit qu'il va venir ici.

— Je vois. Ce ne serait pas ta petite amie qui te l'aurait dit ?

— Je n'ai pas de petite amie.

— Je voulais parler de cette fille, Marion. Elle a l'air d'avoir des prédispositions pour voir l'avenir.

— Je ne crois pas. Elle est juste très sensible aux présences qui l'entourent. Elle ne m'a rien dit du tout pour me guider jusqu'ici. C'est juste une intuition. Et de toute façon, je ne vois pas d'autre endroit où l'attendre.

— Et pourquoi pas chez lui ? Il pourrait vouloir voir Chun.

— Je ne sais pas. Dans son état, je ne voudrais pas la voir. Je pense que j'aurais encore un peu de conscience et que je ne voudrais pas faire de la peine à celle que j'aime.

— Je ne sais pas si j'ai encore le droit de l'aimer.

Pierrick venait d'entrer. Il avait un regard sombre et sans âme qui rappelait à Franck les raisons pour lesquelles il était surnommé le Corbeau.

Thomas se leva pour lui faire face.

— Pourquoi n'aurais-tu plus le droit d'aimer ? demanda-t-il. Après tout, tu n'es qu'un être humain comme nous tous.

— Je n'en suis plus sûr, dit Pierrick. Franck, as-tu découvert qui est la taupe ?

— Non, répondit Franck. Ça risque de prendre un moment.

— Je n'ai pas le temps. Je dois savoir.

Pierrick sortit du bureau. Thomas lui emboîta le pas immédiatement. Franck fit de même.

Pierrick parcourut les couloirs de la section IRIA en observant chaque individu. Que cherchait-il ? Se croyait-il capable de démasquer la taupe uniquement en les observant ?

— Qui fait les interrogatoires ? demanda-t-il.

— Cinq agents de la IRIA. Ubel, Garçon, Nana, Tarrieu et Pedri. Jonas est avec Nana dans la salle numéro deux.

— Qu'ont donné les interrogatoires ?

— Rien. On pense qu'ils sont sous Fidelitas.

— Vous avez vérifié ?

— Comment ça ?

Pour toute réponse, Pierrick entra dans une salle d'interrogatoire sans prévenir. Les deux chasseurs présents se levèrent d'un même bond.

— Qu'est-ce que ça signifie ? fit l'un d'eux. Vinol ?

— Désolé Ubel, s'excusa Franck. Je ne comprends pas non plus mais laisse faire.

Pierrick s'arrêta devant le Mangemort. Ce dernier resta figé sur place devant ses yeux noirs et sans émotion. Il connaissait le Corbeau de réputation. Mais des rumeurs disaient qu'il s'était adouci. À cet instant, le Mangemort se dit que ces rumeurs étaient fausses. Le chasseur qu'il avait devant lui ne paraissait pas s'embarrasser de questions morales et semblait prêt à tuer. Pierrick sortit sa baguette et la pointa sur la tête du prévenu malgré les injonctions des interrogateurs. Ubel parut sur le point de lancer un maléfice au Corbeau mais il se retrouva désarmé sans avoir le temps d'incanter. Ubel était abasourdi. D'où venait ce sortilège ? La baguette de Chaldo n'avait pas quitté la tête du prévenu. Il regarda l'autre main

du Corbeau et y vit sa seconde baguette. Il avait lancé un sortilège de désarmement sans formuler mais également sans regarder sa cible.

Pierrick reporta son attention entière sur le Mangemort. Il fouilla son esprit en usant de legilimancie. Sa puissance était telle qu'il put voir jusqu'à ses plus profonds secrets. Mais il se fichait de ses souvenirs de méfaits divers, de son enfance. Il cherchait qu'une seule information : le lieu où se cachait Malgéos ou une trace de Fidelitas. Au bout de quelques minutes, il relâcha sa victime. Cette dernière se laissa tomber sur la table, en proie à des tremblements incontrôlables. Pierrick se tourna vers ses collègues et Thomas.

— Ils ne sont pas sous Fidelitas, dit-il. Ils ignorent où se cache Malgéos. Ils ne sont que des pions qu'il a rameutés des trous à rats où ils se cachaient.

— Comment peux-tu savoir ça avec une simple legilimancie ? questionna Ubel. C'est impossible.

— C'est possible, lança une voix.

Suzanne Janis se tenait dans l'embrasure de la porte, observant la scène avec gravité.

— C'est tout à fait possible, continua-t-elle. La legilimancie permet de fouiller la moindre parcelle de l'esprit. Une information protégée par Fidelitas est quand même dans l'esprit du porteur. Elle ne peut simplement pas être divulguée par n'importe quel moyen. Même un Legilimen doué ne peut y accéder. Mais en théorie, avec beaucoup de maîtrise et de puissance, un Legilimen pourrait au moins déceler la présence du charme, voir même accéder à l'information. Mais pour cela, il faudrait être un sorcier exceptionnel. Seule une poignée en est capable dans le monde. Le plus proche de nous physiquement est le professeur Albus Dumbledore de Hogwart. Le dernier français à avoir réussi un tel exploit, selon les rumeurs car ce ne fut jamais officiel, fut le professeur Antoine Faros. Je ne pense pas que vous puissiez y arriver Chaldo.

Pierrick ne répondit pas. Il se contenta de se diriger vers le couloir. Lorsqu'il passa près de Janis, il ne s'arrêta même pas. Suzanne Janis était connue comme une Legilimen de grand talent. Ce faisant, même sans utiliser le sortilège, elle demeurerait sensible aux états d'esprit des gens l'entourant, ressentant leurs pensées brutes. Quand Chaldo passa près d'elle, la frôlant, ses yeux s'ouvrirent d'un coup. Rien. Cet homme ne ressentait plus rien. Il était vide. Comme un œuf dont

on aurait gobé le contenu. Un vide glacial et sombre. Comment pouvait-il encore marcher et vivre avec un tel vide en lui ? C'était pire qu'il y a quelque mois alors que le Corbeau n'était qu'un combattant infatigable.

De la salle d'interrogatoire mitoyenne, sortirent Jonas Marus et Florence Nana. Jonas paraissait dubitatif. Il était habitué à ce que la métisse soit d'une efficacité exemplaire dans ce genre d'exercice. Mais les heures passaient et aucune information intéressante n'en ressortait. Et en attendant, la taupe n'était toujours pas démasquée. Malgré tout, Florence restait confiante.

C'est alors que Jonas croisa le regard froid et vide de Pierrick...

XIII - Le rituel

Malgés réunit tous ses fidèles présents dans le parc du manoir. Seul Timothée Arak manquait, chargé de monter la garde. Malgés avait fait comme indiqué sur les instructions de Hans Friedrich. Il avait fait surgir du sol une table de pierre sur laquelle étaient disposés différents objets : des bols de terre, un couteau à lame noire, des plantes diverses. Tout était aligné sur un bord de la table, laissant assez de place pour y placer une multitude d'objets ou un objet volumineux.

Les Mangemorts, tout de noir vêtus, se tenaient en arc de cercle devant la table. Au milieu de cette formation brûlait un grand feu. Malgés leva les bras au ciel pour attirer leur attention.

— Mes chers fidèles, fit-il de toute la force de sa voix essoufflée. Aujourd'hui est un grand jour. Depuis des mois nous attendons ce moment. Le moment où le Ministère de la Magie va tomber entre nos mains. Nous avons enfin le rituel et nous allons acquérir la puissance des anciens druides germaines. Plus personne ne pourra se mettre en travers de notre route. Aujourd'hui, ce sera le Ministère français. Demain, ce seront ceux de toute l'Europe et du monde. Restez-moi fidèle, et vous serez récompensés. Trahissez-moi, et vous mourrez dans d'atroces souffrances. Comme toi, Anna Serus.

La Mangemort désignée par Malgés eut un mouvement de recul. Elle parut prête à s'enfuir mais ceux qui l'entouraient la saisirent. Un des Mangemorts lui prit sa baguette. Ils tirèrent la femme jusque devant la table de pierre.

— Maître, supplia-t-elle. Je ne vous ai pas trahi.

— Ne me ment pas Anna, siffla Malgés. Tu aimes trop l'alcool. Et je sais que durant une de tes soirées de beuveries, tu as révélé certaines choses qui devaient rester secrètes. Si les Chasseurs avaient su ce que tu as dit, nous aurions échoué lamentablement.

— Je n'ai rien dit !

— Tu as parlé de notre espion. C'est une chance qu'il n'ait pas encore été découvert. Une chance que nous ayons atteint notre but sans que ton erreur ne nous porte préjudice. Malgré tout, tu vas

payer. Et pour ce genre d'erreur, il n'y a qu'un seul châtiment : la mort.

— NON ! MAÎTRE ! PITIÉ !

Malgré ses hurlements et ses supplices, Anna Serus fut attachée sur la table de pierre, torse nu. Malgéus récita des prières en une vieille langue germanique. Une langue que plus personne ne parle aujourd'hui.

— Par les forces de la nature, par-delà les mondes connus et inconnus. J'en appelle aux forces cachées dans les Ténèbres.

Tout en psalmodiant, il fit une mixture en écrasant les plantes dans un des bols de terre. Il étala la mixture sur la peau nue de la femme. Cette dernière était en larmes.

— *Que se mêlent forces végétales et animal. Démons de l'ancien temps, prenez cette âme en guise d'offrande pour votre Puissance.*

Lorsqu'il eut fini d'appliquer son emplâtre, il prit le couteau à lame noire. Il le brandit au-dessus de la femme.

— *Par le sang ! Par la Mort ! Que votre Puissance soit mienne ! Que cette âme soit votre !*

Et la lame disparut dans la poitrine de la femme. Elle ne hurla même pas. Du sang se mêlait à la mixture verte étalée sur sa peau.

Malgéus n'attendit pas qu'elle soit morte pour découper sa poitrine et accéder à son cœur encore palpitant. Il l'arracha alors qu'il battait encore. La main rouge du sang de sa victime, il leva le cœur en l'air.

— *Ce dernier battement était pour moi, un signe de la Puissance que vous me donnerez ce soir.*

Puis il le mit dans un autre bol de terre et le broya avec un pilon. Il récupéra la mixture mêlée de sang étalée sur le cadavre encore chaud et la mélangea à l'organe écrasé. La préparation oscillait entre le vert végétal et le rouge sanguin. Délaissant la table de pierre et le cadavre d'Anna Serus, Malgéus s'approcha du feu, le pot de terre contenant le mélange tenu à deux mains. Il leva le pot vers le ciel en lançant de nouvelles imprécations.

— *Que votre Puissance, Ô Démons de l'ancien temps, coule dans mes veines tel un fluide d'énergie pure. Que rien dans ce monde ne puisse se dresser contre cette Puissance après ce soir.*

Malgéus porta le bol à sa bouche et en avala son contenu par longue gorgée. Lorsqu'il eut fini, il jeta le bol au sol. Il s'approcha encore du feu. La lumière intense des flammes déchirait son visage ridé.

— *Si vous m'avez accordé votre Puissance, que ce feu ne puisse pas me tuer. Car la Mort ne peut plus me frapper maintenant.*

Malgéus fit un pas de plus et posa un pied dans le brasier. Aucune grimace ne s'afficha sur son visage. Il fit encore un pas et ne devint qu'une masse sombre entre les pétales flamboyants du foyer. Il traversa les flammes sans être inquiété et réapparut de l'autre côté sans la moindre égratignure.

Malgéus sourit d'un air satisfait. Il sentait la puissance couler dans ses veines avec délectation. Plus personne ne pourra se mettre en travers de sa route.

— Ce soir, le Ministère tombera sous notre contrôle, annonça-t-il.

Jonas sourit à Pierrick en venant à sa rencontre.

— Pierrick ! Alors, t'as trouvé quelque chose ? demanda-t-il.

— Pas encore, répondit sombrement Pierrick. Pour le moment. Je cherche la taupe.

— Ne parle pas si fort.

— Quoi ? fit Florence Nana en s'approchant. Vous pensez qu'il y a un espion ici ! Aux Chasseurs ?

— Il n'est pas loin, dit Pierrick.

— Comment comptez-vous le démasquer ? En interrogeant tout le monde ?

— Inutile. Je sais déjà qui il est. Depuis tout à l'heure, je me déplace dans les couloirs en utilisant discrètement la Légilimancie sur tous ceux que j'ai croisés.

Florence Nana venait de remarquer les baguettes dans chacune des mains de Pierrick.

— Avec deux baguettes en même temps ? fit-elle.

— Ainsi, j'ai passé au crible sans perdre de temps tous ceux que j'ai croisés.

— Madame Janis, vous êtes une experte en Légilimancie, est-il possible de lancer ce sort avec deux baguettes sur deux cibles différentes ?

— En théorie oui, répondit la chef de la section S. Mais il faudrait être puissant, maîtriser parfaitement le sortilège et surtout, pouvoir rester concentré suffisamment pour différencier les deux flux de pensées. Personnellement, j'en suis incapable.

— Si vous n'y arrivez pas, alors je pense que Chaldo ne le peut pas non plus.

— Ne me sous-estime pas, dit le Corbeau.

— Depuis quand on se tutoie ?

— Je ne vouvoie jamais les Mangemorts.

Un silence imperturbable s'installa. Janis, Franck, Jonas et Thomas fixaient Pierrick. Ce dernier ne lâchait pas des yeux Florence Nana. Celle-ci ne dit rien durant de longs instants mais après quelques secondes de vacuité elle prit une mine stupéfaite.

— Quoi ? fit-elle. Vous m'accusez d'être une Mangemort ! Je ne vais pas me laisser insulter sans réagir. Je vais me plaindre auprès de monsieur Maldieu.

— Où est Malgéus ? questionna Pierrick comme-ci elle n'avait rien dit.

— Je vous dis que je ne suis pas une Mangemort !

— Je n'ai pas de temps à perdre, dit le Corbeau en pointant sa baguette sur le crâne de Nana.

— Chaldo ! s'écria Janis.

Pierrick força les différentes couches de l'esprit de Nana, les traversant avec une facilité déconcertante. Il parvint à la couche protégée par un charme de Fidelitas. Il ne lui fallut que quelques secondes pour détruire la protection et voir ce qu'il voulait. Lorsqu'il relâcha son effort, Florence Nana s'écroula sur le sol, les yeux dans le vide. Janis se porta tout de suite à son secours.

Janis examina la métisse. Et ce qu'elle découvrit l'effraya. Chaldo avait traversé son esprit comme une lame chauffée à blanc. Florence Nana était brisée de l'intérieur. Janis n'avait jamais vu ça. Ce qu'elle savait de la Légilimancie en dehors de sa propre pratique était purement théorique. Elle venait de voir tout ce qu'elle croyait uniquement théorique et impossible à réaliser même par les plus

grands sorciers se faire devant elle. Qui était donc Pierrick Chaldo ? Qui était CE Pierrick Chaldo ? Seul Voldemort était connu pour avoir une telle maîtrise de la Légilimancie. Florence gémissait sur le sol.

— Il va me tuer, il va me tuer, répétait-elle. Mon maître va me tuer. J'ai échoué.

— C'en est vraiment une ! s'exclama Jonas. Pierrick, où vas-tu ?

— Je sais où est Malgéus, répondit le Corbeau.

— Attends, nous venons avec toi.

— Je dois y aller seul.

— Pierrick !

Chun se tenait au bout du couloir. Elle s'avança vers Pierrick, souriante. Elle voulait qu'il lui sourie mais il ne fit que conserver son regard sombre et froid. Elle s'arrêta juste devant lui. Quelque chose lui interdisait de le prendre dans ses bras.

— Que fais-tu là ? demanda-t-il froidement.

— Je... je voulais te voir, répondit-elle d'une voix mal assurée.

— Tu ne devrais pas être ici. Ce n'est pas ta place. Rentre chez toi, ajouta-t-il en passant à côté d'elle sans lui lancer un regard.

Chun resta figée sur place durant quelques secondes. Elle ne voulait pas croire ce qu'elle venait d'entendre. Il ne pouvait pas se montrer aussi froid. Puis elle se reprit et se tourna vivement vers lui. Il n'avait pas encore disparu à l'angle du couloir.

— Chez moi, c'est chez nous ! lui lança-t-elle.

Pierrick s'arrêta mais ne se retourna pas.

— Et ma place, c'est près de toi. Je te l'ai déjà dit.

Pierrick se retourna lentement vers elle. Son regard restait froid et sombre. C'était pire que quand elle l'avait rencontré. À l'époque, il n'y avait que de la peine et une profonde solitude. Maintenant, c'était toute autre chose. Elle n'arrivait même pas à définir la noirceur qu'elle percevait dans son regard.

— Tu dois m'oublier, dit-il. Je ne suis pas celui que tu aimes. Celui que tu aimes n'a jamais existé. Il n'était qu'une illusion. Né d'un mensonge. Vivant dans le mensonge. Il n'a pas le droit d'exister. Considère-le comme mort.

Des larmes que Chun ne put refouler coulèrent sur ses joues. Elle ne pouvait pas croire ce qu'elle entendait ni ce qu'elle voyait dans les yeux de l'homme qu'elle aimait. Et pourtant, elle n'y voyait aucun mensonge. Elle tomba à genoux.

Thomas vint la soutenir. Il fusilla Pierrick du regard.

— Comment peux-tu faire ça à celle que tu aimes ? s'écria Thomas.

— Je ne suis pas celui qu'elle aime, répéta Pierrick. Je ne suis qu'une arme.

— Pierrick...

— Je dois m'en aller maintenant. Adieu.

— Où vas-tu ?

— Chercher la vérité.

XIV - Le démon aux yeux noirs

Chun n'arrivait pas à se relever. Elle restait là en plein milieu du couloir, Thomas la soutenant et la protégeant. Elle ne réalisait pas encore ce que venait de lui dire Pierrick. Elle se sentait vide. Elle ne pourrait pas vivre sans lui. Elle l'aimait de toute son âme. C'était la seule vérité pour elle.

Jonas aussi était abasourdi. Lentement, il se tourna vers Chun et s'agenouilla près d'elle. La jeune femme le regarda de ses yeux embués de larmes.

— Je vais te le ramener, dit le chasseur. Je te le promets.

— Je viens avec toi, fit Thomas.

— Tu dois veiller sur Chun.

— Je m'en charge, lança Maldieu en s'approchant. Je vous fais confiance à tous les deux.

— Je viens aussi, fit Franck.

— Parfait, sourit Maldieu. Mais d'abord, pouvez-vous amener mademoiselle Yang-Li dans mon bureau ? Elle y sera en sécurité.

Thomas souleva Chun sans qu'elle ne dise rien et suivit Charles Maldieu.

Thomas installa Chun sur le divan du bureau de Maldieu. Il se tourna vers le directeur du Département des Chasseurs.

— Veillez sur elle, dit-il.

— Comme à la prunelle de mes yeux, assura Maldieu. Allez, on vous attend.

Thomas transplana. Maldieu resta quelques instants immobile. Il regarda la jeune femme toujours silencieuse. Il sortit sa baguette et la pointa vers Chun. La jeune Chinoise s'endormit immédiatement. Maldieu mit un coussin sous sa tête.

Ainsi, le temps était venu. Il avait reconnu le flux magique qui parcourait le corps de Pierrick Chaldo lorsqu'il était arrivé au Ministère. Il ne pouvait faire erreur. C'était Lui. Maintenant, il savait que son temps était compté. Il sortit du bureau. C'était tout ce qu'il pouvait faire pour la protéger. Cela ne rachèterait pas ses fautes passées.

Bientôt, il payerait...

Pierrick apparut dans une lande isolée et sombre. Là-haut, la lune ne faisait que naître en un timide croissant. Il savait où il devait aller. Il marcha à travers les rangées d'arbres. L'ambiance était vraiment glauque. Les arbres immobiles semblaient bouger dans l'imaginaire cauchemardesque. Pierrick ne s'en soucia même pas. Il aimait la nuit. Et maintenant, il commençait à comprendre pourquoi. Il en était une créature. Il en faisait partie. La nuit avait toujours été son élément naturel. Il n'avait pas vaincu la peur du noir comme le fait un enfant, il n'avait jamais eu peur du noir. Du peu de souvenirs de ses premières années de vie revenus depuis le sortilège de Malgés, aucun ne lui montrait une scène au soleil. Il n'avait connu que les ténèbres. Qui était-il ? Qu'était-il ? Il le saurait ce soir. Il obligerait Malgés à lui dire.

— Son premier combat n'a pas été le succès escompté, dit une voix qu'il reconnut comme celle du professeur Faros.

Il était de nouveau dans un souvenir. D'après l'angle de vue, il était allongé dans un lit. Au-dessus de lui se penchait le fils du professeur Faros et Françoise Chaldo. Cette dernière avait l'air inquiète.

— Je vous avais dit que ce n'était qu'un enfant, lança-t-elle.

— Il est loin d'être un enfant, reprit Faros hors de son champ de vision.

— Ce n'est pas un échec, fit une voix froide et sombre que Pierrick identifia comme celle de l'homme en noir. Il a réussi à tuer dix Mangemorts. Le dernier l'a surpris. N'importe quel chasseur aurait été sûrement été tué dans ce genre d'opération.

— Il n'est pas un chasseur ! s'emporta Françoise.

— Non, c'est vrai, acquiesça le professeur Faros. Il est bien plus que ça. Il est...

Le souvenir s'estompa. Alors, il devrait vraiment se battre pour connaître la vérité. Cela lui était égal. Sa vie avait été une succession de combats depuis sa naissance. Mourir n'était rien d'autre qu'une fin. Il se moquait de la Mort. Au contraire, elle le libérerait. Après tout, la Mort était une vieille amie.

Pierrick arriva près d'une statue solitaire dans cette lande. Elle représentait une gargouille la gueule béante, les orbites vides de toutes expressions. Il était arrivé. Il n'y avait rien mais il sentait la vibration du charme de Fidelitas parcourir l'air autour de lui. Le lieu où se cachait Malgésus était là, juste devant lui. Il devait juste briser le charme. Trois jours plus tôt, il aurait estimé cela impossible mais maintenant, rien ne lui semblait impossible. Il sortit sa baguette et la pointa vers l'espace vide derrière la gargouille. Il ne prononça aucun mot. L'espace se mit à onduler autour de la baguette, comme la surface d'un lac quand on y lance un caillou. Un trou apparut autour de la pointe, par cet interstice, il vit la silhouette sombre d'un manoir. Il sortit sa deuxième baguette et la passa par le trou. Il força et écarta les deux lèvres formées pour faire un passage. Sous son impulsion, l'onde fit le tour du manoir, faisant voler le charme en éclat.

À l'intérieur, Malgésus ressentit une sensation particulière. Le flux magique qui était à l'origine de cette sensation le fit sourire. Il comprit que quelqu'un venait de briser son Fidelitas avec une facilité déconcertante. Et il savait qui c'était : le Corbeau. Kylian Névriss l'avait senti aussi. Il se leva, se tournant vers Malgésus.

— Il est là, souffla le vieux Mangemort. Je l'attendais plus tôt mais il ne m'a pas déçu.

— Se rangera-t-il de votre côté ? fit Névriss.

— Je pense. Il sait que beaucoup lui ont menti. Lorsqu'il saura qui en particulier, il viendra grossir les rangs de mes fidèles. Il sera un allié de choix. Que tout le monde se rende dans le parc pour accueillir notre nouveau camarade.

Tous suivirent Malgésus. Tous sauf Kylian Névriss. Le Mangemort aux yeux violets resta immobile. Il eut un sourire machiavélique.

— Vas-y Malgésus, murmura-t-il pour lui-même. Va vers ta mort. Mon seul regret est de ne pas pouvoir rester assister à ta fin.

Névriss transplana.

Malgésus se tenait sur le perron du manoir. Il regardait l'homme au regard noir qui lui faisait face, tenant deux baguettes dans ses mains. Ses hommes sortirent à sa suite et se répandirent entre le Corbeau et

leur maître. Le Corbeau fixait Malgéus. Cet homme savait pour lui, il savait qui il était. Il lui arracherait cette information.

— Alors tu as réussi à me trouver, dit Malgéus.

— Je ne suis venu que pour une seule chose : savoir, lança Pierrick. Dis-moi ce que tu sais sur mon passé. Le reste m'importe peu.

— Je te dirai tout. Si tu acceptes de devenir un de mes hommes. Tu seras un de mes lieutenants. Je te dirai qui t'a menti. Je te dirai ce que tu es vraiment.

Pierrick resta silencieux. C'était si facile. Il lui suffisait de dire oui, de se mettre du côté de Malgéus. Ainsi, il saurait tout et pourrait se venger de ceux qui lui ont menti durant toute sa vie. Il n'avait qu'un mot à dire. Et pourtant quelque chose l'empêchait de dire ce simple mot. Une voix sombre résonna dans sa tête.

— Tu es né pour combattre les Ténèbres. Tu es une épée pourfendeuse de toutes les forces qui veulent nuire à notre monde. Tu es une arme forgée dans les Ténèbres pour combattre les Ténèbres.

Pierrick ne pouvait pas. Il ne devait pas. Cet homme en noir était le seul qui ne lui avait jamais menti. Il le savait.

— Non.

Ce simple mot fit trembler l'ensemble des Mangemorts. Malgéus fut surpris. Il pensait son plan parfait. Le Corbeau devait être une nouvelle force pour lui permettre d'atteindre son but. Comment pouvait-il s'être trompé ? C'était impossible.

— Non ? demanda Malgéus.

— Je suis une arme. Une arme créée pour combattre les Mangemorts. Je t'arracherais ce que tu sais par la force.

— Tu as beau être puissant Corbeau. Tu ne l'es pas assez pour moi. Plus maintenant.

— Alors, viens te battre.

— À toi de venir.

Pierrick s'avança sans peur ni hésitation. Les Mangemorts firent jaillir leurs baguettes. Ils vinrent l'encercler. Pierrick s'arrêta. Il ne quittait pas Malgéus des yeux.

— Je sais que tu es puissant maintenant, Corbeau, siffla Malgéus. Mais pourras-tu battre mes meilleurs hommes ?

Pierrick resta silencieux. Un éclair vert fusa vers lui. D'un bond en arrière il l'évita et contre-attaqua d'un Avada Kedavra qui fit mouche. Il enchaîna plusieurs sortilèges de mort qui ne ratèrent pas leurs cibles. Les Mangemorts tombèrent les uns après les autres. Certains décidèrent de venir au contact en s'approchant dans son dos. Le Corbeau ne se retourna même pas, frappant d'un coup de talon en pleine mâchoire le plus proche. Il lança un sortilège de mort dans son dos pour l'éliminer tout en parant un stupéfix venant de face avec son autre baguette. Il sentit une nouvelle présence derrière lui. Il se retourna d'un bond en lançant son pied dans la tempe de l'ennemi, lui brisant les cervicales sous la violence du coup.

Malgré sa vitesse d'incantation élevée et le fait qu'il avait deux baguettes, le surnombre le submergea. Ils étaient trop proches pour de simples Avada Kedavra ou tout autre maléfice à distance. Il se souvint d'un sortilège qu'il n'avait pas utilisé depuis des années. Encore un souvenir de son passé oublié. Il ne réfléchit pas plus. Tenant ses baguettes comme des épées, il en fit surgir des lames d'ombre longues d'environ un mètre. Les premières passes d'armes surprirent les Mangemorts. Le sang jaillit des membres tranchés et des entailles. Des têtes roulèrent sur le sol.

Les Mangemorts, effrayés, essayèrent de s'enfuir. Pierrick les regarda en dissipant ses lames de ténèbres. Il fit tourner une de ses baguettes et finit par la pointer sur les fuyards. Des flammes s'échappèrent du bout. Des flammes prenant l'apparence volatile d'un dragon, d'un démon, d'un oiseau aux griffes acérées. Le Feudémon courut vers les Mangemorts et les dévora quasi littéralement. Les hurlements de souffrance d'agonie ne touchèrent pas Pierrick. Il avait déjà tourné le dos pour faire face à Malgés.

Malgés ne souriait plus. Cet homme venait avec une facilité déconcertante, de tuer tous ses fidèles. Où était donc Névriss ? C'était-il en fuite ? L'avait-il trahi ? Ce Corbeau, cette... chose qui ne devrait pas exister venait de lui retirer ses ambitions. Comment avait-il osé ? Il ne lui restait plus que la vengeance. Plus besoin de palabre. Seul le combat avait droit de citer.

Thomas Zimong et les deux chasseurs Jonas Marus et Franck Vinol venaient d'arriver près du manoir. Après le départ de Pierrick, fouiller l'esprit de Florence Nana fut facile, vu l'état dans lequel il

l'avait laissée. Mais même s'ils pouvaient voir l'information, il ne pouvait y accéder, la protection du Fidelitas étant encore active. Et alors qu'ils se demandaient comment Pierrick était parvenu à la traverser, cette protection vola en éclat. Ils purent savoir. Il faudrait à peu près un quart d'heure ou vingt minutes pour que les hommes de la section AI soient prêts à intervenir. Mais pensant que Pierrick ne se soucierait pas de la sûreté des otages, le professeur et les deux chasseurs décidèrent de s'y rendre en précurseur avec l'aval de Maldieu.

Quand ils arrivèrent au manoir, ce qu'ils découvrirent leur glaça le sang. Des cadavres de Mangemorts partout. Pas un n'avait survécu. Les flammes du Feudémon qui avait dévoré une bonne partie des fidèles de Malgéos venaient à peine de s'éteindre. L'odeur âcre des corps brûlés et celle cuivrée du sang se mêlaient étroitement. Vinol faillit tourner de l'œil. Il parvint à rester conscient et se contenta de s'appuyer à un arbre et de vomir. Il avait déjà vu des cadavres, mais jamais autant et mutilé ainsi. Certains étaient coupés en plusieurs morceaux, les viscères répandus sur le sol, de la cervelle se mêlait aux brins d'herbe. Comment pouvait-on en arriver à de telles extrémités ?

Thomas fut le premier à se ressaisir. Il repéra Pierrick devant le manoir, faisant face à Malgéos. Il aurait voulu crier après lui mais quelque chose le retint. Il sentit alors la main de Jonas sur son épaule.

— Allons libérer les otages, dit Jonas. Je ne crois pas que Pierrick nous écoute pour le moment.

— Tu as raison, acquiesça Thomas. Faisons le tour. Il doit bien y avoir une porte de derrière.

Les trois hommes se faufilèrent derrière une haie pour contourner le manoir sans se faire remarquer des deux autres protagonistes. En partant, Thomas regarda une dernière fois vers son ami. De loin, il avait l'air d'un démon. Un démon aux yeux noirs.

XV - Champ de bataille

Pierrick et Malgésus se faisaient face. Le Corbeau tenait une baguette dans chacune de ses mains. Le maître des Mangemorts français n'en avait qu'une. Les yeux noirs de Pierrick n'exprimaient rien, pas une émotion. Il était telle une coquille vide. Les yeux laiteux de Malgésus étaient furieux. Cet homme, cet être venait de détruire ses projets de pouvoir. Il ne lui restait que la vengeance. Il était en possession de la puissance d'un démon. Mais il savait qu'il faisait face à un démon. Le choc serait rude dès le premier assaut.

Malgésus n'y tint plus. Il tendit sa baguette, lançant un éclair vert vers le Corbeau. Pierrick se contenta de lever une de ses baguettes pour arrêter le sortilège de mort. La seconde lança un éclair violacé qui ne rencontra que la porte du manoir, la faisant voler en éclat. Pierrick chercha Malgésus des yeux une seconde. Ce dernier se trouvait sur sa droite. Il lui fonçait dessus à une vitesse surhumaine. Pierrick réitéra son sortilège mais le Mangemort l'esquiva allègrement malgré son grand âge. Malgésus vint au contact, percutant Pierrick d'un coup de pied au corps. Le Corbeau fut repoussé en arrière. Il resta malgré tout debout.

— La puissance des anciens druides germains, dit Pierrick. Tu es parvenu à l'obtenir.

— Oui. Et grâce à cette puissance, je vais te détruire. Ensuite je plierais à ma volonté une nouvelle armée de fidèles qui me permettront de prendre le contrôle des mondes.

— Je me fous des mondes. Je ne veux que savoir.

— Je te dirai tout si tu me bats.

Pierrick s'élança de nouveau à l'assaut.

Thomas, Jonas et Franck étaient entrés dans le manoir par la porte de service. Ils avaient perçu l'explosion venant de devant et comprirent que le combat entre Pierrick et Malgésus était engagé. Mais quelque chose d'autre éveilla le sixième sens de Thomas. Ils étaient dans la cuisine du manoir. D'un geste de la main, il ordonna aux chasseurs de ne pas bouger. Il sentait une présence diffuse, voire

animale autour d'eux. Non. Pas une, deux. Il scruta le moindre recoin de la pénombre mais ne vit rien. Et pourtant...

Soudain, Jonas se cabra de douleur, prenant sa cheville dans sa main. Il s'effondra. Franck vint à son aide. Quelque chose sortit de la jambe de son pantalon, rampant sur le sol. Thomas lança un éclair qui fit voler la bestiole contre le mur. C'était une grosse araignée aux yeux saphir. Franck la regarda un instant. Il sut tout de suite quoi faire et pointa sa baguette sur Jonas.

— Venino Repulso, dit-il.

C'est alors qu'il vit glisser vers lui un scorpion jaune. Il se releva d'un coup en lançant un Repulso vers l'animal.

— Qu'est-ce qu'il y a comme bestiole ici ! fit-il.

— Ce ne sont pas des animaux, dit Thomas.

Les deux bestioles se changèrent en un jeune homme et une jeune femme. Ils se ressemblaient tellement que Franck pensa tout de suite qu'ils étaient de la même famille. Il se souvint alors de deux dossiers qu'il avait étudiés par le passé. Timothée et Julie Arak. Un frère et une sœur dont la famille a depuis plusieurs générations toujours été une famille de mages noirs. Les parents enseignant la magie noire à leurs enfants. Ces deux-là étaient les derniers de la famille Arak. Leurs parents avaient reçu le baiser du détraqueur voilà plusieurs années. Les Araks étaient aussi connus pour être tous des animagi non déclarés. Une famille au service des Ténèbres. Heureusement, Jonas avait été mordu par la sœur. Si c'était le frère qui l'avait piqué, Franck n'aurait rien pu faire pour lui.

— Julie et Timothée Arak, fit Franck. Déjà condamnés par contumace à recevoir le baiser du détraqueur.

— Viens donc me donner un baiser mon petit chasseur, sourit sadiquement Julie.

— Non merci, je viens de manger, je ne veux pas vomir tout de suite.

— Quoi !

— Ha ! Ha ! Ha ! rit Timothée. Là, il t'a eue.

— Arrête de rire Tim. Tu me laisses le plaisantin. Tu t'occupes du crâne d'œuf.

— Si ça peut te faire plaisir.

Julie Arak bondit sur Franck. La soudaineté de l'attaque le surprit. Ils roulèrent à l'extérieur du manoir par la porte de service restée ouverte. Thomas serait allé l'aider si un éclair lancé par Timothée Arak ne lui avait pas interdit. Thomas sortit son sabre et se mit en garde face à son adversaire. Ce dernier sourit.

— Pas de baguette ! Je vois. Tu dois être ce professeur dragoniar de Beauxbâtons. Ça va être intéressant. Experliarmus !

Le rayon rouge manqua la main armée de Thomas de peu. Ce dernier ayant sauté pour passer au-dessus de la table qui se trouvait entre lui et son ennemi. Il vint lui percuter la mâchoire d'un coup de pied avant d'atterrir. Timothée encaissa le coup en grimaçant et frappa à son tour d'un coup de poing en plein visage du professeur.

Franck répugnait à frapper une femme. Mais dans le cas de Julie Arak, il fit une exception. Il lui mit un coup de coude dans les côtes pour l'obliger à le lâcher. La laissant gémir au sol, il se releva. Il aurait pointé sa baguette sur elle si elle ne s'était pas relevée de suite et n'aurait pas fait un uppercut au menton du chasseur, l'obligeant à reculer. Elle sortit sa baguette et lança tout de suite un Repulso qui projeta Franck à plusieurs mètres en arrière.

Franck eut du mal à retrouver tous ses esprits. Il n'était pas du tout habitué à ce genre de chose. Son rayon c'était la recherche sur document, l'interrogatoire ou l'analyse de pièces à conviction. Pour tout ça, il était bon. Mais le combat, il était plus que médiocre. Il s'y entraînait, comme tout chasseur. Mais les instructeurs de la section AI avaient toujours dit que ce n'était pas pour lui. D'ailleurs, il faisait partie d'un groupe de niveau adapté, le groupe le plus bas. Mais comme disaient les instructeurs : chacun son métier. Eux-mêmes disaient être incapables de démêler la vérité comme lui le faisait. Mais là, il n'avait pas le choix, encore une fois. Comme en janvier dernier quand il dut se battre au Département Secret. Il n'avait pas le choix.

Franck tendit sa baguette d'un coup vers la Mangemort qui ricanait en le regardant.

— Stupéfix ! hurla-t-il.

L'éclair rouge ne fit que la frôler. Elle avait plongé pour l'éviter. En une roulade, elle se retrouva aux pieds de Franck, prête à lui asséner un nouveau coup. Mais ce fut lui qui frappa, un coup de

genou en pleine mâchoire. Il enchaîna avec un Repulso. Julie Arak vola à plusieurs mètres. Franck la visa et lança un nouveau Stupéfix qui la toucha. La Mangemort s'effondra au sol.

À l'intérieur, Thomas et Timothée Arak se battaient toujours. La cuisine était dans un état déplorable. Les sortilèges volaient de tous les côtés. Les coups de sabre sifflaient. Les yeux de Thomas avaient pris une teinte dorée. Timothée commençait à en avoir marre de ce professeur.

Timothée parvint à attraper Thomas avec un lasso surgi de sa baguette. Il le tira à lui et le frappa violemment au visage d'un coup de poing. Il enchaîna avec un coup de genou dans les côtes et allait faire un maléfice quand le sabre de Thomas surgit tel un éclair venant du sol et lui entailla le visage. Timothée resta stupéfait une seconde. Une seconde de trop. Thomas le saisit par le col et roulant au sol le projeta au-dessus de lui. Le Mangemort fit un vol plané par la porte de service, la percutant au passage. Il roula sur plusieurs mètres sur le gazon. Lorsqu'il se releva, son bras gauche lui faisait horriblement mal, il devait être fracturé. Il vit sa sœur gisante sur le sol et Franck s'en approchant la baguette tendue.

— Ne t'approche pas d'elle ! hurla Timothée en pointant sa baguette.

Il allait lancer un maléfice mais un rayon rouge lui arracha la baguette de la main. Il se tourna vers Thomas qui sortait de la cuisine.

— Rends-toi, dit Thomas. Tu as perdu.

— Ça, ce n'est pas encore sûr, rugit Timothée.

— Tu es seul et désarmé, nous sommes deux.

— Et alors ?

Timothée sortit une fiole de sa poche. Il arracha le bouchon d'un coup de dent et en avala le contenu d'une lampée. Lorsqu'il l'eut vidée, il jeta la fiole par terre. Il tourna vers Thomas un regard rempli de folie.

— Maintenant, on va voir qui va avoir peur, lança-t-il.

Ses yeux se noircirent d'un coup. Sa peau se déforma. Il enflait. Un long hurlement résonna. Il devait souffrir horriblement. Il continuait d'enfler en prenant une forme étrange, presque archaïque.

Sa peau se déchira par endroit, laissant apparaître une carapace jaune. De lambeaux de peau tombèrent sur l'herbe comme des morceaux de chiffons. Il continua de grandir. Appuyé sur ses huit pattes fourchues, sa paire de pinces tranchantes, sa queue recourbée au-dessus de lui se terminant en un dard menaçant. Timothée Arak venait de se transformer en un scorpion géant.

Franck avait assisté à la transformation en cherchant à comprendre comment c'était possible. Il se souvint qu'une potion permettait de savoir en quel animal un sorcier pourrait se transformer s'il décidait de devenir animagus. La potion qu'avait ingérée Timothée Arak devait en être un dérivé.

Le scorpion géant se tourna vers Franck et lança son dard. Franck eut le réflexe de se jeter sur le côté pour l'éviter. Le dard ne rencontra que le sol. Le scorpion s'approcha de Franck alors qu'il ne s'était pas encore relevé. Les pinces s'ouvrirent menaçantes. Un éclair bleu vint frapper l'arachnide géant sur le flanc, l'obligeant à se tourner vers Thomas. Le scorpion se désintéressa du chasseur pour foncer vers le professeur. Ce dernier resta calme. Il évita le dard au dernier moment et le frappa de son sabre alors qu'il était planté dans la terre. Mais la lame rebondit contre l'épaisse carapace sans lui faire le moindre mal. Lorsque le dard ressortit de terre, il frappa Thomas sans la piquer. Thomas fut projeté contre le mur du manoir. Il resta à genoux au pied du mur. D'un réflexe digne d'un maître en arts martiaux, il se plaqua au sol pour éviter les pinces qui se refermèrent au-dessus de sa tête. Il n'eut pas plus de succès avec les pinces qu'avec la queue. Il dut de nouveau plonger pour éviter une pique fatale.

Franck tenta de déstabiliser le scorpion géant en lançant un Repulso mais le sortilège rebondit sur la carapace. Thomas plongea juste devant les mandibules du monstre. Les multiples yeux inexpressifs du scorpion ne lui renvoyèrent que son reflet. Il sauta pour éviter les pinces qui s'entrechoquèrent. Thomas se retrouva sur le dos du scorpion. L'arachnide se mit à bouger dans tous les sens pour se débarrasser de ce moucheron indésirable. Les pinces ne pouvaient l'atteindre et claquèrent à plusieurs dizaines de centimètres du dragonnier. Le dard fonda vers le professeur. Timothée sentit un craquement et la chair entourer son dard. Il propulsa son venin avec délectation. Ce craquement devait être le sabre du professeur se

brisant sous la violence du choc. Ce n'était vraiment qu'un sabre de pacotille. Mais quelque chose n'allait pas. Il se sentait bizarre. Du feu parcourait ses veines et une douleur lancinante était apparue dans son dos. Mais ce n'est que quand il vit Thomas Zimong devant lui, le sabre à la main qu'il comprit. Ce n'était pas son sabre qu'il avait senti craquer, c'était sa propre carapace. Et ces chairs autour de son dard, c'était les siennes. Cette brûlure, c'était le poison qu'il avait injecté dans ses propres veines. Déjà, ses pattes flageolèrent sous son poids. Il ne pouvait même pas emmener cet ennemi dans la tombe. Il s'écrasa lourdement sur le sol. Quelques secondes plus tard, la vie quitta son corps.

Franck s'approcha de Thomas sans quitter la carcasse des yeux.

— C'était gonflé, fit-il.

— C'est tout ce que j'ai trouvé, avoua Thomas. Et la fille ?

— Juste stupéfixée.

— Bien. Occupe-toi de Jonas, je vais chercher les otages.

— OK.

Thomas et Franck entrèrent de nouveau dans la cuisine. Le chasseur se pencha tout de suite sur Jonas. Il fut rassuré de voir que sa vie n'était pas en danger. Thomas se concentra pour sentir les présences dans le manoir. Au vu du nombre de cadavres dehors, il ne devait pas rester grand monde dedans. Les présences les plus proches étaient à la cave. Thomas trouva la porte y menant et descendit l'escalier irrégulier. Il s'arrêta devant une porte en bois fermée à clé. Un Alohomora la déverrouilla. Il ouvrit la porte. La cave était plongée dans les ténèbres. Il produisit de la lumière du bout d'un de ses doigts. C'est alors qu'il découvrit, assis par terre contre un mur, Hans Friedrich. Étroitement collée à lui se trouvait une fillette d'à peine huit ans qui regardait dans la direction de la lumière avec une expression apeurée. Thomas rangea son sabre et s'approcha. Il diminua l'intensité de la lumière et la pointa sur son propre visage pour qu'ils puissent le voir. Le visage de Hans s'éclaira.

— Professeur Zimong ! fit-il. Qu'est-ce que vous faites là ?

— Tu crois que ma sœur me laisserait tranquille si je ne lui ramène pas son petit ami, sourit Thomas.

— Comment va-t-elle ?

— Elle t'attend. Qui est-elle ?

— C'est Frida. Sa mère est...

Hans n'osa pas finir sa phrase mais Thomas avait compris. Il tendit une main chaleureuse et amicale vers la gamine.

— Bonjour, fit-il. Je m'appelle Thomas. Tu n'as plus rien à craindre.

— Tu peux lui faire confiance Frida, dit Hans. C'est un ami.

Malgré tout, la fillette ne tendit pas sa main et au contraire se blottit davantage contre Hans. Thomas sourit.

— Sortons d'ici, dit le professeur. Tu peux te lever ?

— Je crois, répondit Hans. Mais je marche difficilement. Ce Névriss sait torturer mais ne sait pas soigner.

Avec l'aide de Frida et de Thomas, Hans se leva. Avec Frida collée contre lui, ce n'était pas facile de marcher mais il y parvint quand même sans avoir à demander au professeur de l'aider.

La bataille continuait de faire rage entre Pierrick et Malgés. Les deux sorciers se rendaient coup pour coup. Les sortilèges fusaient de tous les côtés. Une futaie du parc était en flamme. Aucun des deux combattants ne semblait ressentir de fatigue. Une fois de plus, ils se séparèrent après un assaut. Malgés ressemblait à un véritable démon. Ses yeux laiteux étaient maintenant injectés de sang. Il ne sentait même pas que sa propre puissance était en train de le tuer à petit feu. Pierrick se releva. Il fit apparaître de nouveau les lames d'ombre de ses baguettes. Malgés sembla intéressé par cet acte de magie.

— Tenebris Gladius, souffla-t-il. L'épée des ténèbres. Un sortilège de magie noire d'un niveau élevé. Impressionnant. Mais surtout, quelle ironie que tu te serves de ce sort.

— Pourquoi ? questionna Pierrick.

Malgés ne répondit pas tout de suite, il était frappé par le calme qui ressortait de la voix de Chaldo. Alors que lui était à la limite de la folie furieuse, cet être restait parfaitement calme. C'était donc ça, le résultat qu'avait obtenu Antoine Faros. C'en était effrayant.

— Pourquoi est-ce ironique ? répéta Pierrick.

— Tu ne m'as pas encore battu Corbeau.

Malgés lança un Avada Kedavra. Pierrick fonça à la rencontre de l'éclair sans aucune peur dans ses yeux noirs ténèbres. Il frappa

l'éclair d'une de ses lames d'ombre, le pourfendant en deux. Une fois l'éclair dissipé, Pierrick sauta en se retournant pour venir frapper au visage du Mangemort d'un coup de talon à la pommette. Malgés encaissa le coup et contre-attaqua d'un crochet au corps dès que le Corbeau eut reposé les pieds au sol. Il frappa d'un coup de genou en plein visage et pointa sa baguette sur le visage du chasseur. De la foudre surgit de la baguette, parcourant le corps de Pierrick. Ce dernier resta figé sur place durant quelques secondes à subir le courant sans pour autant extérioriser la moindre douleur. Il parvint avec difficulté à bouger une de ses lames et trancha net le poignet armé de Malgés. La foudre cessa aussitôt. Pierrick frappa d'un coup de pied latéral qui repoussa durement le Mangemort contre le mur situé derrière lui. Les lames vinrent trancher les chairs d'un mouvement en croix. Puis les deux lames se plantèrent dans la poitrine du Mangemort.

Le sang coulait des blessures. Les chairs et même les os étaient à vif. Malgré la douleur, Malgés essaya de bouger. Pierrick fit une impulsion de son flux magique et des éclairs parcoururent les lames d'ombre, pénétrant le corps du Mangemort, le détruisant un peu plus de l'intérieur. Malgés dut se rendre à l'évidence, il ne pouvait rien contre ce jeune homme. Sa puissance dépassait l'entendement. Antoine Faros avait vraiment bien travaillé. Jamais il n'aurait imaginé un tel résultat. Même la puissance qu'il avait acquise par le rituel druidique ne fut pas suffisante. D'ailleurs, il se rendit compte que sa propre puissance l'avait grignoté de l'intérieur plus efficacement que les attaques du Corbeau. Non. Son nom n'était pas Corbeau. Ce n'était pas non plus Pierrick Chaldo.

— Je reconnais ma défaite, dit Malgés. Je vois qu'ils ont fait du bon travail avec toi. Mais cette victoire sera ta malédiction. Car jamais tu ne pourras vivre une vie normale. Tu dois déjà t'en douter, Pierrick Chaldo n'a jamais réellement existé. Il n'était rien d'autre qu'une illusion dans ce monde.

Malgés toussa. Du sang coula sur son menton et sa gorge. Il ne lui restait plus que quelques secondes à vivre. Il le savait.

— Adieu. Gladius.

XVI - Le nom de la mort

Dès que Franck Vinol était revenu au Département des Chasseurs après avoir déposé Jonas à Gardevie, il était reparti avec les hommes de la section AI. Thomas était resté également à Gardevie, les médicomages s'étaient mis tout de suite au travail pour soigner Hans Friedrich et la petite Frida. Comme à son habitude, Georges Nide menait ses hommes. Il n'était pas seul, Suzanne Janis était également venue ainsi que Charles Maldieu. Ils découvrirent le champ de bataille. Bien qu'ayant déjà vu ce décor, Franck eut de nouveau un haut-le-cœur. Les hommes de la AI se positionnèrent pour sécuriser le périmètre. Même s'il n'y avait plus de danger. Franck indiqua la direction où il avait laissé Julie Arak stupéfixée. Un groupe s'y dirigea immédiatement.

Un autre tableau attira l'attention des chasseurs. Avachi contre le mur du manoir, le cadavre blanc de Malgéos gisait comme une poupée de chiffons de mauvais goût. Devant lui, assis dans l'herbe, tenant ses genoux dans ses bras comme un enfant triste, Pierrick Chaldo ne détachait pas ses yeux du corps. Il ne se retourna même pas quand il entendit les pas des gens s'approchant dans son dos.

— Pierrick, fit Franck.

Il allait s'avancer vers son ami quand Maldieu tendit le bras pour lui interdire.

— Chaldo, dit le directeur du Département des Chasseurs. Vous avez éliminé Malgéos.

— Il n'était rien, murmura Chaldo. Rien. Mais il savait. Et je voulais savoir. Maintenant, je sais. Et lui est mort. Il n'était rien.

— Ne dites pas ça. C'est un grand jour pour nous. Vous vous êtes débarrassé d'un des pires ennemis de la communauté magique française. Et des Moldus aussi. Vous avez accompli quelque chose de grand Chaldo.

— Ne m'appellez pas comme ça. Vous savez que je ne suis pas Pierrick Chaldo. Pierrick Chaldo n'était qu'une illusion. Il n'a jamais existé.

— Je ne vois pas comment vous appeler.

— Pourquoi pas par le nom que vous m'aviez donné à ma naissance ?

Pierrick se releva doucement. Il se tourna vers Maldieu. Son regard était si inexpressif qu'un cadavre semblait plus vivant que lui en cet instant.

— Pourquoi ne pas m'appeler Gladius ?

Maldieu resta immobile. C'était ce qu'il redoutait. Il savait.

— Je comprends ce que vous devez ressentir Chaldo, dit-il.

— Non, je ne crois pas, fit Chaldo.

— Faites ce qu'il vous semble juste. Je ne me défendrais pas. Allez-y Chaldo. Mais ce que nous avons fait, nous l'avons fait pour le bien de tous. Vous devez comprendre ça Chaldo.

Pierrick sauta sur Maldieu, le plaquant au sol. Georges Nide, Franck et Suzanne Janis voulurent intervenir mais d'un geste d'une baguette sortie d'on ne sait où, Pierrick les immobilisa sans même leur lancer un regard. Les yeux noirs de Chaldo plongeaient dans ceux de Maldieu.

— Pour le bien de tous ! hurla Chaldo. Vous avez fait de ma vie un mensonge ! Vous m'avez donné l'illusion d'être vivant ! Alors que je suis mort depuis toujours ! Je suis la Mort ! Je ne suis qu'une arme ! Une épée ! Gladius !

— Tue-moi Gladius, dit calmement Maldieu. J'attends ma mort depuis maintenant quinze ans. Après tout, je suis un des Gardiens de l'Épée. Nous tous, nous avons vendu notre âme en commençant ce projet. Nous méritons tous de mourir de ta main. Alors, tue-moi Gladius.

Pierrick pointa sa baguette sur le visage de Maldieu. Il voulait le tuer, lui faire payer toutes ces années de perdu, toutes ces années de mensonge. Mais des flashes lui montrèrent des visages souriants, des instants chaleureux. Parmi ces visages, il reconnut Françoise et Gilles Chaldo, mais aussi Antoine Faros et son fils Julien, une femme aux cheveux auburn dont il se souvenait maintenant du nom, Mélina Sarla. Il reconnut aussi François Garde et Charles Maldieu, il avait encore ses deux bras. Mais il ne parvenait toujours pas à voir le visage de cet homme en noir. Et pourtant, il devinait un sourire sur son visage. Des éclats de rire résonnèrent.

Pierrick se releva d'un coup, gardant sa baguette pointée sur le directeur.

— Vous êtes pitoyable, dit Chaldo. Vous ne méritez même pas que je m'abaisse à vous tuer.

— Que vas-tu faire ? demanda Maldieu.

— Je ne sais pas.

Pierrick disparut en un claquement de fouet. Aussitôt, les immobilisés purent de nouveau bouger. Maldieu se releva. Il soupira. Il avait vraiment cru sa dernière heure arrivée. Il y était préparé depuis des années et pourtant, il se sentait rassuré. Bien qu'il se doutait qu'il ne lui restait plus beaucoup de temps. Quelque chose n'allait pas, ou plutôt, quelque chose manquait. Janis s'approcha.

— Nous n'avons pas le temps pour les questions Suzanne, arrêta Maldieu. Il faut identifier ces corps. Nous devons savoir si des fidèles de Malgêus connus manquent à l'appel. Mettez vos hommes dessus pour épauler la IRIA. Georges, faites ramener Julie Arak au Ministère. Nous allons l'interroger avant de la remettre à la Justice.

— Voilà mes hommes, dit Georges. Que s'est-il passé ? questionna-t-il envoyant qu'il revenait sans la prisonnière.

— Elle n'était plus là, répondit le chef d'équipe. Il n'y avait pas non plus la carcasse du scorpion géant décrite par Vinol. Pourtant, il y en a bien la marque sur le sol.

— Je n'ai pas dû y aller assez fort pour la stupéfier et elle se sera réveillée, dit Vinol.

— Retournez à la sécurisation, ordonna Georges Nide. Je vais inspecter le dispositif, ajouta-t-il à l'adresse de Maldieu.

Franck se tourna vers Maldieu. Il voulait lui demander des explications sur Pierrick. Mais Maldieu le devança.

— Je voudrais que vous alliez dans mon bureau où se trouve mademoiselle Yang-Li et que vous la rameniez chez elle, ordonna-t-il. Elle y sera mieux pour se reposer. Ensuite, allez-vous reposer également. Vous avez fait plus que ce qu'on attendait de vous.

— Chez elle, c'est chez eux, chuchota Franck en se retournant.

Franck disparut en transplanant.

Janis s'approcha de Maldieu qui regardait le cadavre de Malgêus.

— C'est fini pour lui, dit-elle.

— Pour lui oui. Pour nous, pas encore.

— Allez-vous m'expliquer ce qui vous lie à Chaldo ? C'est quoi Gladius ?

— Je suis désolé ma chère, mais ceci ne regarde que lui et les Gardiens de l'Épée. J'espère que jamais vous ne saurez ce que nous avons fait. Car alors, je perdrais le peu de respect que vous devez avoir encore pour moi.

Janis ne répondit rien, se contentant de s'éloigner.

Maldieu resta seul. Qu'allait-il se passer maintenant ? Cette question l'obsédait. Mais il haussa les épaules en se disant que quoiqu'il arrive, cela viendrait sûrement vite. Au final, le temps serait son seul juge. Comme pour tous. Il n'était qu'un homme comme les autres. Un homme ayant commis des erreurs inexcusables...

— Malgés doit être mort à l'heure qu'il est.

Kylian Névriss se trouvait dans un bureau sombre seulement éclairé par quelques lampes à huile faiblarde.

— Votre plan s'est déroulé à la perfection, maître, continua-t-il. Même Pierrick Chaldo ne doit plus être une menace maintenant.

— Ce Gladius a été ma plus grossière erreur, fit une voix grave et calme. Maldieu et Faros ont réussi à mettre leur projet à exécution sans que je ne remarque rien.

— Vous avez réparé votre erreur. Les Gardiens de l'Épée sont trop vieux et trop peu nombreux pour être une menace. Si vous me le demandez, je les éliminerai.

— Bientôt je pense. Attendons qu'ils viennent à nous. Car ils viendront.

Franck déposa Chun sur son lit. Il rabattit le drap sur elle pour qu'elle n'attrape pas froid. Il regarda son visage dans la pénombre. Elle n'avait pas l'air paisible. De quoi pouvait-elle bien rêver après les paroles de Pierrick ? Franck se demandait où son ami avait bien pu aller. Reviendrait-il ?

Franck regarda un instant dehors avant de tirer le rideau. Il crut voir la silhouette volatile d'un oiseau noir. Mais il n'en était pas sûr. Ce devait être le manque de sommeil qui lui jouait des tours. Il tira le

rideau et sortit de la chambre. Chun remua un peu en murmurant un mot, un nom :

— Pierrick.

Une larme coula d'entre ses paupières closes. Sans lui, sa vie n'existait pas. Sans lui, plus rien n'avait de sens. Où était-il ? Où était le Corbeau qui lui avait volé son cœur ?

Livre VI

Au-delà du Crépuscule

I - Gardevie

Chun Yang-Li se réveilla. Le soleil filtrait à travers les rideaux. Elle ne se souvenait pas être rentrée. Quelqu'un avait dû la ramener. Ses yeux la piquaient, comme si elle avait pleuré toute la nuit. Elle se souvint pourquoi. Elle revoyait un jeune homme grand, les cheveux et les yeux noirs. Son regard qui pouvait être si doux, si aimant était froid et inexpressif. Et surtout, il y avait ces mots qu'il avait dits.

— Tu dois m'oublier, avait-il dit. Je ne suis pas celui que tu aimes. Celui que tu aimes n'a jamais existé. Il n'était qu'une illusion. Né d'un mensonge. Vivant dans le mensonge. Il n'a pas le droit d'exister. Considère-le comme mort.

Les larmes revinrent inonder ses yeux. Elle se souvint clairement de la veille. Il était parti. Peut-être était-il mort ? Non, il ne pouvait pas mourir aussi brutalement. Mais il était parti. Parti loin d'elle. Quel que soit le lieu. Il était parti loin d'elle.

Elle se leva. Plus par habitude, elle alla à la salle de bain. Mais une nausée monta. Elle se rua aux toilettes pour y vomir. Depuis quelque temps, elle avait ces nausées tous les matins et parfois même durant la journée. Elle se doutait que cela était dû au stress qu'elle subissait ces derniers jours. Elle se rendit à la cuisine. Durant l'espace d'un instant, elle crut voir Pierrick assis à la table, feuilletant son journal comme tous les matins. Mais ce n'était qu'une illusion. Il n'y avait rien sinon, ledit journal plié sur la table. Le hibou avait déjà fait sa livraison.

Chun le déplia d'un geste fébrile. Parlait-il de Pierrick dedans ? L'article de la une n'attira qu'à demi son attention. Il rapportait un communiqué du Ministère de la Magie : « *MALGEUS EST MORT* ». Elle parcourut l'article en y cherchant le moindre indice indiquant que Pierrick avait participé à l'opération et y avait survécu.

Cette nuit, une opération de grande envergure a été menée avec succès par le Département des Chasseurs. Sur la base des résultats d'une enquête ayant impliqué l'ensemble des effectifs des sections IRIA (recherche documentaire, analyse et interrogatoire) et S (section spéciale, agents de terrain faisant du renseignement humain

dans la profondeur). Certains de ces agents de la section S ont ensuite accompagné, les hommes de la section AI (intervention) pour l'attaque de la planque où se trouvaient Malgêus avec quasiment l'ensemble de ses fidèles.

L'attaque menée avec tactique et à grande vitesse surprit les Mangemorts qui furent tous tués ou arrêtés. Le maître des Mangemorts français fut lui-même éliminé dans l'assaut. Le Ministre Erwan Riliam a félicité Charles Maldieu et ses hommes pour leur professionnalisme et la rapidité de leur action ayant permis de « débarrasser notre communauté d'une menace terrible ». Les otages qu'avaient fait les Mangemorts durant les jours précédents ont été libérés à l'exception d'une, madame Elsa Tiller, qui avait été exécutée par ses ravisseurs avant l'opération. Les deux autres otages, Frida Tiller et Hans Friedrich sont à Gardevie où ils reçoivent des soins. Parmi les Chasseurs, aucune perte n'ait à déplorer. Seul un agent de la section S a été blessé mais ses jours ne sont pas en danger et il devrait être rapidement sur pied.

Le directeur du Département des Chasseurs n'a pas encore divulgué les noms des Mangemorts éliminés, blessés ou disparus.

« Mes hommes travaillent encore à l'identification des corps. Il faudra peut-être plusieurs jours pour avoir une liste complète des mages noirs morts durant cette opération. Après, nous comparerons cette liste avec celle des Mangemorts connus pour évaluer le nombre encore en liberté. »

Cette opération et son résultat meurtrier a quand même été largement critiqué par des dignitaires français et étrangers de la Communauté Magique Internationale car les Chasseurs avaient toujours essayé de faire le moins de victimes possible durant leurs actions.

« Le nombre de morts démontre que Charles Maldieu, qui a toujours voulu se démarquer de la politique anti-Mangemort d'Erwan Riliam, s'est maintenant totalement rangé de son côté, nous dit monsieur Jules Sarzeau, juge à la Haute Cour de Justice Magique française. C'est dommage car cela signifie que la Justice a encore perdu un de ses défenseurs. »

Charles Maldieu n'a pas voulu répondre à ces propos à son rencontre, estimant qu'il pourrait le faire quand il aurait moins de travail.

Rien. Pas un mot sur Pierrick. D'ailleurs, Charles Maldieu était le seul chasseur cité. Chun prit peur en pensant que le blessé pouvait être Pierrick. Elle devait en être sûre. Elle oublia totalement son petit-déjeuner et descendit l'immeuble. Elle monta dans sa voiture et roula en direction de l'hôpital Gardevie.

L'hôpital Gardevie était caché, comme tous les lieux dévolus à la communauté sorcière. À l'instar du Ministère de la Magie, il était situé dans un immeuble laissé à l'abandon avec une pancarte le désignant comme en travaux. Aucun moldu ne s'en inquiétait car ce n'était pas la première fois que des travaux commencés sur le papier ne se faisaient pas. Pour y entrer par la voie normale, il suffisait de s'appuyer contre une bâche condamnant une ancienne porte. Comme au Ministère, un homme vérifiait que les gens passant cette entrée étaient bien des sorciers ou des Moldus autorisés à connaître l'existence des sorciers. Chun n'eut qu'à montrer la carte d'une quincaillerie pour pouvoir aller plus loin.

L'intérieur de l'hôpital ressemblait à ceux des moldus. Seuls les malades différaient. La première fois qu'elle était venue ici, c'était pour une morsure de vampire faite par son amie Assya¹. Elle y avait vu des blessures et des maladies bizarres. Encore aujourd'hui, il y avait un homme avec des marguerites lui sortant des oreilles, un autre affublé d'une longue chevelure verte fluo et avec des bulles fluorescentes lui sortant de la bouche, une femme lévissait à un mètre du sol retenue par un homme qui devait être son mari. Il n'y avait pas que des humains. Chun vit, allongé sur un lit, une créature emmitouflée dans des couvertures mais qui devait être une harpie.

Son tour vint enfin après un quart d'heure d'attente.

— Bonjour, fit-elle. Un chasseur a été emmené ici. Pourrais-je savoir s'il s'agit de Pierrick Chaldo ?

— Êtes-vous journaliste ? demanda l'infirmière.

— Non, je suis sa compagne et comme je n'ai pas eu de nouvelles de lui depuis hier, je voulais savoir si c'était lui.

— Je suis désolé, je ne peux pas vous donner ce genre d'information à moins que vous ne soyez de la famille.

¹ Voir « Le Corbeau. Livre III : Ténèbres Ecarlates. »

— Je vis avec lui.

— Êtes-vous mariés ?

— Non mais...

— Alors je ne peux rien pour vous. Suivant.

— Dîtes-moi je vous en prie ! se mit à crier en pleurant Chun.

— Madame, veuillez partir, vous perturbez l'hôpital.

— Je veux savoir.

— Partez ou j'appelle la sécurité.

— Dîtes-moi !

— Sécurité !

Des sorciers en robe bleue arrivèrent. Ils saisirent Chun par les bras et la tirèrent en arrière. Mais Chun se débattait. L'un des sorciers de sécurité sortit sa baguette mais il fut désarmé par un Experliarmus venant de sa droite.

Franck Vinol se tenait la baguette à la main. Il sortit sa carte du Département des Chasseurs.

— On se calme, ordonna-t-il. Cette femme est avec moi. Lâchez-la.

Les sorciers de sécurité s'exécutèrent et s'éloignèrent. Franck s'approcha de Chun. La jeune femme se tourna vers lui, ses yeux toujours humides.

— Ça va Chun ? fit-il.

— Comment veux-tu que ça aille ? répondit-elle. Je voulais juste savoir si le blessé était Pierrick.

— Ce n'est pas lui. C'est Jonas. Mais il va bien. Il est réveillé. Viens, ça va lui faire plaisir de te voir. Thomas est là aussi, il est resté avec Hans Friedrich et la petite Frida Tiller.

— Comment vont-ils ?

— Pour Frida Tiller, ça peut aller. Physiquement du moins. Elle a quand même perdu ses parents. Pour Hans Friedrich, les médicomages ont bossé toute la nuit pour réparer les dégâts faits par Névris. Il l'a soigné après l'avoir torturé mais en s'y prenant vraiment très mal. Malheureusement, il boitera toute sa vie et gardera des cicatrices. Mais au moins il est vivant. La première chose qu'il a demandée en se réveillant ce matin c'est de voir un juriste pour devenir le tuteur légal de Frida Tiller. Il semble que la mère de la

petite lui ait demandé avant de mourir. C'est un gars bien. J'ai pris sa déposition. Il a essayé de résister jusqu'au bout. Il n'a lâché l'information que voulait Malgéus que quand ils ont torturé la fillette. Je n'aurai jamais résisté autant. Je te passe les détails de ce qu'il a subi. C'est ici.

Tout en parlant, ils avaient marché dans les couloirs de l'hôpital. Franck ouvrit la porte de la chambre comportant le nom de Jonas. À l'intérieur, Jonas était assis sur son lit. À ses côtés sur une chaise, se tenait une belle femme d'une trentaine d'années, les cheveux châtons coupés au carré et les yeux marron. Son ventre était arrondi, elle devait être enceinte d'environ quatre mois. Chun reconnut Éliane, la femme de Jonas. Les deux femmes se firent la bise. Puis Chun fit de même avec Jonas.

— Tu vas bien ? demanda la Chinoise.

— S'il n'y avait pas ces médecins, je serais déjà sorti, répondit Jonas. Je suis guéri mais ils veulent me garder encore quelques heures.

— Tu vas sortir aujourd'hui, arrête de te plaindre, fit Éliane.

— J'ai quelque chose d'important à faire. Je dois retrouver Pierrick.

— Que lui est-il arrivé ?

— Lorsqu'on est arrivé là-bas, il faisait face à Malgéus, raconta Jonas. Après je ne sais pas, on est parti pour entrer dans le manoir par-derrière pour aller libérer les otages. C'est en entrant dans la cuisine par la porte de service que j'ai été mordu par Julie Arak qui était sous sa forme d'araignée. Franck a agi assez rapidement pour que je sois sain et sauf. Mais je suis resté inconscient et je me suis réveillé ici. Le reste, Franck est le seul qui peut te le dire.

Chun se tourna vers le chasseur de la IRIA. Ce dernier avait l'air mal à l'aise.

— Il n'était plus là, mentit-il. Quand je suis revenu avec les AI, Pierrick n'était plus là. Il n'y avait que le cadavre de Malgéus et les Mangemorts tombés ou assommés. Je suis désolé Chun.

Chun resta silencieuse, elle se contenta de remuer la tête pour faire comprendre qu'elle avait compris. Elle sentit de nouveau la nausée monter en elle. Elle plaqua une main sur sa bouche. Éliane la prit par

les épaules et l'emmena vers la salle de bain de la chambre. Les deux hommes n'entendirent que le bruit de la jeune femme vomissant.

— Pourquoi lui as-tu menti ? questionna Jonas.

— Tu me connais trop, sourit Franck à demi. Je ne veux pas qu'elle souffre plus. Sitôt que tu es sorti, nous allons chercher Pierrick.

— Je vais me dépêcher.

— Repose-toi quand même un peu.

— Depuis quand n'as-tu pas dormi ?

— Je ne sais plus.

— Alors, ne me dis pas de me reposer. Dès que Chun et Éliane sont parties, tu vas tout me raconter.

Les deux femmes ressortirent de la salle de bains. Jonas demanda à sa femme si elle pouvait ramener Chun chez elle pour qu'elle puisse se reposer. Chun ne se défendit même pas. Une fois qu'elles furent parties, Franck raconta tout ce qui s'était passé dans le moindre détail.

Dans les couloirs, Chun demanda à Éliane si elle pouvait quand même aller voir Hans Friedrich avant de rentrer. Elles allèrent vers sa chambre et trouvèrent Thomas Zimong assis sur une chaise à côté de la porte. Il se leva en voyant Chun approcher.

— Comment va-t-il ? questionna-t-elle.

— Les médicomages lui ont donné une potion pour qu'il dorme encore quelques heures, expliqua Thomas. Il pourra sortir aujourd'hui. Dès que possible, je l'emmène chez Laura. Hermione est déjà d'accord pour qu'il s'installe chez elle.

— Et la petite ?

— Frida ? Elle est avec lui. Elle refuse de le laisser. Il a dix-sept ans demain et il va déjà devoir jouer au père. Ça n'a pas l'air de lui faire peur. Du moins, il ne le montre pas. Cette expérience l'a encore fait mûrir. Il n'est plus un enfant.

— Je comprends. Certaines choses font grandir.

— Et toi ça va ?

— Oui, je crois. Ce n'est pas ma première rupture. C'est la première avec un sorcier.

— Il reviendra. On le retrouvera et on te le ramènera. Ce n'est pas ton Pierrick que l'on a vu hier. C'est un autre en proie au doute.

— C'est ce qu'il a dit. Lui aussi. Je vais rentrer. Embrasse Laura et Hans de ma part.

Thomas regarda la jeune femme s'éloigner avec Éliane Marus. Pour l'instant, il devait s'occuper de Hans, le ramener à Laura comme il l'avait promis. Mais après, il se mettrait à la recherche de son ami Pierrick. Il lui demanderait des explications et le ramènerait à Chun. Il se le jura. Et jamais il ne renierait une parole.

II - Retour

Hans Friedrich se réveilla après quelques heures de sommeil. Ces quelques heures lui avaient fait du bien. Il ne sentait plus de douleur. Par contre, il ressentait comme une gêne au niveau de son genou gauche et de son dos. Les médicomages lui avaient dit avant de lui donner la potion de sommeil, il boiterait toute sa vie. Mais au moins, il était vivant. Il sentit une masse rayonnante de chaleur contre lui. La petite Frida était allongée, dormant encore. Elle avait refusé de s'éloigner du jeune homme et à la demande de celui-ci, les médicomages la laissèrent dormir avec lui. Hans posa une main affective sur ses cheveux blonds soyeux. Maintenant, il s'occupera d'elle toute sa vie. Il l'avait promis à sa mère avant qu'elle ne meure. Mais pourrait-il lui rendre le sourire un jour ? Un sourire qu'il n'avait encore jamais vu.

La fillette remua légèrement et ouvrit les yeux. Elle avait de beaux yeux tristes, vairons. Elle ne sourit pas, se contentant de regarder le jeune homme.

— Tu vas bien ? demanda-t-il.

— Je crois, répondit faiblement Frida.

Un médicomage entra, suivi de Thomas. Le docteur sourit en les voyants réveillés.

— Comment vous sentez-vous ? questionna-t-il.

— Mieux, répondit Hans. Je suis prêt à rentrer chez...

Hans s'arrêta. Chez lui, il n'y avait plus personne. Ses parents et sa petite sœur étaient morts, tués par Kylian Névriss. Où irait-il ? Où emmènerait-il Frida ?

— Votre professeur m'a convaincu de vous laisser sortir, dit le médicomage. Même si je préférerais vous garder en observation encore quelques jours. Je me range de son avis quand il dit que maintenant, la meilleure médecine pour vous est la présence de vos proches.

— Mais... commença Hans.

— Hermione est d'accord pour t'accueillir chez elle, expliqua Thomas. À vrai dire, je n'ai même pas eu besoin de lui demander. Quand je lui ai dit que tu étais vivant et que tu étais ici, elle a tout de

suite dit qu'elle allait te préparer une chambre. Par contre, j'ai oublié de lui parler de cette petite. Mais la connaissant, elle sera contente de l'accueillir aussi.

— Et Laura ?

— Elle est chez elle. Le professeur Tréveune a été d'accord pour qu'elle rentre le temps que cette histoire se termine. Je ne te le cacherais pas, elle a pleuré et a eu peur. J'ai essayé de lui faire penser à autre chose en lui confiant Marion.

Hans se releva dans son lit. Il se tourna vers le médicomage.

— Quand puis-je partir docteur ? demanda-t-il sans détour.

— Il y a quelques papiers à signer et après ça ira. Une infirmière va vous les apporter.

— J'ai fait un détour à Beauxbâtons pour récupérer des affaires propres, dit Thomas. Il a fallu que je le justifie devant tes camarades de chambrée. La nouvelle de ta libération a dû faire le tour de l'Académie dans le quart d'heure qui a suivi malgré l'heure tardive !

Le médicomage sortit. Hans fit un brin de toilette et s'habilla. Il remarqua avec plaisir qu'il y arrivait sans aucune aide. L'infirmière apporta les documents. Hans s'empessa de les signer sans prendre le temps de les lire en détail. Il remarqua que Thomas aussi dut signer quelques pages.

— Tu n'es majeur que demain, dit-il en surprenant son regard. Donc il faut la signature d'un adulte pour te permettre de sortir. Jusqu'à demain, je suis responsable de toi.

— Et concernant la tutelle de Frida ? questionna Hans.

— J'en ai parlé au professeur Tréveune qui a pas mal de relation au Ministère. Demain, un représentant du Département d'Enregistrement Citoyen viendra te faire signer ce qu'il faut. Ils auraient dû garder Frida avec eux jusqu'à demain mais ils ont « oublié » de venir la chercher j'ai l'impression.

— Je vois, sourit Hans. Je remercierai le professeur Tréveune quand je le verrai. Merci à vous aussi professeur.

— En dehors de l'Académie, appelle-moi Thomas. Allons-y.

Thomas effectua le transplanage. Ils apparurent devant une belle maison aux murs blancs. Hans la reconnut aussitôt. C'était la maison d'Hermione Jiraud et de sa fille Laura. Il avait tant envie de la revoir

qu'il aurait bien couru jusqu'à la porte. Mais l'état de sa jambe et Frida toujours collée à lui le lui interdisaient. Il suivit Thomas en boitant sur les pierres menant au perron. Thomas frappa à la porte. Il y eut un grand cri et un bruit de pas précipités. La porte s'ouvrit à la volée. La jeune fille qui se tenait dans l'embrasure était âgée de seize ans, c'était une belle brune aux yeux bleus. Ses cheveux étaient légèrement en bataille, sûrement dû à la course effrénée qu'elle venait de faire.

Laura resta figée durant quelques secondes. Elle fixait Hans d'un regard où se lisait la joie de le revoir. Quelques larmes coulèrent malgré tout. Hans lui sourit. Elle était toujours aussi belle.

— J'ai raté quelque chose ? fit-il en ouvrant les bras.

Laura se jeta dans l'ouverture. Ils restèrent ainsi un long moment. Derrière Laura, Hermione observait la scène en rayonnant. Marion était à côté d'elle. Thomas lui sourit. La fille-fantôme parvint à esquisser un très léger sourire.

Laura ne voulait plus lâcher Hans. Il lui avait tellement manqué. Elle en était sûre plus que jamais, il était l'Amour de sa vie. Elle sentit autre chose serré contre son homme. À regret, Laura se sépara légèrement de Hans pour pouvoir regarder. Se cachant derrière Hans, Frida regardait avec peur Laura. La jeune fille interrogea son petit ami du regard.

— Elle s'appelle Frida, expliqua Hans. Et maintenant, je vais m'occuper d'elle. Je l'ai promis à sa mère.

Laura aurait voulu en savoir plus, mais pour le moment, cette explication lui suffisait. Elle avait l'air importante pour Hans. Elle était maintenant importante pour Laura. Elle s'accroupit pour se mettre à la hauteur de la fillette.

— Bonjour, Frida, fit-elle en souriant. Je m'appelle Laura. Tu veux manger des crêpes ou du gâteau avec un bon bol de chocolat chaud.

La fillette serra un peu plus le vêtement de Hans. Laura continua de sourire. Elle tendit une main vers la fillette. La fillette resta sans bouger un petit moment. Puis elle tendit à son tour sa main et la glissa dans celle de Laura. Elle sortit de derrière Hans mais ne lâcha le vêtement qu'au dernier moment. Laura se releva sans lâcher la main de la fillette et la guida dans la maison.

— Voici, ma mère Hermione, présenta Laura.

— Bonjour, Frida, sourit Hermione.

— Et voici Marion, elle est un peu étrange, mais c'est une amie.

Laura sentit la main de Frida la serrer plus fort. L'apparence pâle, les cheveux en batailles et surtout les yeux blancs de Marion ne devaient pas la rassurer. La fille-fantôme se contenta de la regarder passer devant elle sans extérioriser la moindre émotion.

Laura emmena Frida jusqu'à la cuisine. Hermione lui servit un bol de chocolat chaud et lui donna une part de cake anglais fait maison. La fillette mangea timidement. Hans s'était installé sur une chaise voisine et Laura était de l'autre côté de la fillette. En voyant ce tableau, Thomas ne put s'empêcher de penser à une petite famille.

— Il lui faudrait quand même quelques vêtements, dit-il. Cette blouse d'hôpital n'est pas très belle.

Frida portait effectivement la blouse que lui avait donnée une infirmière en remplacement de ses vêtements sales et déchirés.

— Maman, tu as gardé mes vieux vêtements ? questionna Laura.

— Oui, répondit Hermione. Je m'étais dit qu'ils pourraient être utiles un jour. Ils sont dans une malle dans la buanderie.

— Tu viens Frida. Frida ?

La fillette s'était mise à pleurer. Elle se mit en boule sur la chaise et se serra contre Hans. Le jeune homme l'entoura de ses bras.

— Maman, sanglota-t-elle.

Laura comprit, c'était ce mot qui avait réveillé sa tristesse. Elle entourra à son tour la fillette de ses bras.

— Excuse-moi Frida, chuchota-t-elle. Je ne voulais pas te faire de peine.

Thomas regarda la scène quelques secondes. Frida avait perdu sa famille. Tout comme Hans. Mais elle comme lui avaient trouvé une nouvelle famille. Avec Laura, ils formeraient une famille.

Thomas ne pouvait pas rester. Il devait retrouver Pierrick. Il n'avait pas encore dit un mot à ce sujet qu'il sentit une main légère se poser sur la sienne. Il se tourna et tomba sur les yeux de nacre de Marion.

— Tu vas repartir, souffla-t-elle.

— Il le faut, dit-il. J'ai promis à une amie de retrouver Pierrick.

— Fais attention, il n'est plus celui que tu as connu.

— Peut-être, mais je le ramènerai quoiqu'il en coûte.

— Reviens-nous vite.

Thomas sourit et déposa un baiser sur la joue de Marion.

— Vous ne restez pas dîner ? demanda Hermione en le voyant dire au revoir.

— Je dois y aller, s'excusa-t-il. Je dois retrouver un ami.

— Fais attention à toi, fit Laura en venant embrasser son frère.

— Occupe-toi bien d'eux.

Le soir tombait déjà. Cette journée avait été faite de joies et de peines. Thomas se demanda par où commencer. Où étais-tu Pierrick ? Puis une idée lui vint. Quelqu'un aurait sûrement un moyen de le retrouver.

Franck Vinol fut tout de même vaincu par la fatigue. En attendant que Jonas reçoive l'autorisation de quitter Gardevie, il rentra chez lui se coucher. Il avait raconté à son ami la scène dont il avait été témoin. Mais il n'avait pas plus compris que lui. Quel passé reliait Pierrick Chaldo et Charles Maldieu ? Le directeur du Département des Chasseurs avait-il commis un acte impardonnable ? Un acte qui impliquait Pierrick ? Un acte qui concernait directement le passé de Pierrick ?

Franck avait beau retourner la situation dans tous les sens, se répéter le moindre mot échangé entre le directeur du Département des Chasseurs Charles Maldieu et le Corbeau Pierrick Chaldo, il ne comprenait rien. Maldieu avait parlé de « Gardiens de l'Épée ». Qui cela pouvait-il être ? Quel rapport avec Pierrick ? Cette question revenait sans cesse : quel rapport avec Pierrick ? Et pourquoi Maldieu l'avait-il appelé « Gladius » ? « Gladius ». Ce mot signifiait « épée » en latin. De nouveau, la question revint : quel rapport avec Pierrick ?

Franck ne voyait que deux personnes pour répondre à ses interrogations : Pierrick Chaldo et Charles Maldieu. Pierrick avait disparu. Et forcer Maldieu à répondre à leurs questions ne serait pas chose aisée. Et pourtant, il le faudrait sûrement.

Jonas vint sonner à sa porte alors que la nuit était tombée. Vu l'heure tardive, il ne devait pas avoir eu l'autorisation de sortie. Devinant ce à quoi pensait son ami, il le devança :

— Je me suis barré de l'hosto. Ils voulaient me garder jusqu'à demain.

— Je vois. Et ta femme ?

— Je pense que je me ferai juste tuer quand je rentrerai après qu'on ait réglé cette affaire. J'ai apprécié de travailler avec toi.

— Moi aussi, répondit Franck tragiquement. Si on se mettait au travail au lieu de plaisanter.

— Par quoi on commence ? C'est toi le cerveau de l'équipe.

— Je pensais déjà aller voir Chun. Elle n'avait vraiment pas l'air bien tout à l'heure. Et puis, je pense qu'il va falloir demander des explications à Maldieu.

— Un programme comme je les aime : simple et complexe !

III - Errance

Chun Yang-Li n'avait rien fait de la journée. Depuis qu'Éliane Marus l'avait raccompagné chez elle, elle n'avait fait que tourner en rond. Elle voulait s'efforcer de penser à autre chose. Mais la moindre pièce, le moindre objet lui rappelait Pierrick. Elle n'arrivait pas à éliminer le visage du jeune homme de ses souvenirs. D'une certaine manière, elle ne le voulait pas.

Dehors, la nuit était tombée. Sans vraiment s'en rendre compte, elle sortit dans la rue et commença à marcher le long des trottoirs. Elle marchait sans but précis. Se contentant de mettre un pied devant l'autre. La nuit l'enveloppait, la cachant souvent de la vue des passants.

Jacques Mareau s'inquiétait, il avait essayé d'appeler Chun toute la journée mais pas une fois elle n'avait répondu au téléphone. Il décida d'aller voir de quoi il retournait. Il frappa à sa porte à plusieurs reprises sans obtenir de réponse. Elle devait être sortie, peut-être avec Pierrick revenu de sa mission. Et alors qu'il se résigna à attendre demain et à rentrer chez lui, il perçut deux claquements semblables au bruit d'un fouet. Il avait déjà entendu ce bruit récemment et l'identifia comme celui de ce que les Sorciers appellent le transplanage.

Sortant d'un placard à balais, deux hommes apparurent dans le couloir. Jacques les dévisagea. L'un des deux était roux avec des lunettes rectangles, l'autre était blond avec des yeux verts. Les deux hommes l'observèrent un moment et se contentèrent de sourire poliment. Jacques les laissa passer à côté de lui. Ils allèrent tout de suite vers la porte de l'appartement de Pierrick et Chun. Avant même qu'ils ne frappent, Jacques se tourna vers eux.

— Ils ne sont pas là.

Les deux hommes lancèrent à Jacques un regard interrogateur.

— Chaldo et Chun, ils ne sont pas là.

— Qui êtes-vous ? demanda le roux.

— Ce que vous appelez un moldu, je crois.

— Vous connaissez notre existence !

— Chun n'y est pour rien. J'ai tout découvert moi-même. Ne vous en faites pas, je suis une vraie tombe. Je m'appelle Jacques Mareau.

— Le collègue de Chun, fit le blond. Elle nous a parlé de vous. Heureux de vous rencontrer. Nous sommes des collègues de Pierrick et des amis de Chun. Je m'appelle Jonas Marus, et voici Franck Vinol.

Jonas avait tendu sa main et Jacques la serra sans hésitation. Chun lui avait déjà parlé de ces deux hommes.

— Vous êtes des chasseurs, dit Jacques en serrant la main de Franck.

— Oui, fit Franck. Avez-vous une idée de l'endroit où elle est allée ?

— Je ne serais pas là si je le savais. Peut-être sont-ils allés dîner quelque part. Se faire une petite soirée romantique.

Franck et Jonas se regardèrent.

— Il y a un problème ? demanda Jacques.

— Rien qui ne vous concerne, répondit Jonas.

— Chun est comme une fille pour moi. S'il lui est arrivé quelque chose, je veux le savoir.

— Il peut nous aider à la retrouver, dit Franck. Nous devons retrouver Pierrick mais en ce moment, la plus fragile, c'est Chun.

— Vous allez me dire ce qui se passe à la fin !

— Pierrick a disparu hier soir. Il a été combattre seul un groupe de Mangemorts, des sorciers maléfiques.

— Chun m'a parlé d'eux.

— Il a éliminé une bonne partie d'entre eux et leur chef Malgéus. Mais il a eu une étrange réaction en nous voyant arriver. Et il est parti. Même pas une heure avant, il était au Ministère et Chun aussi. Il lui a dit des mots assez durs, des mots qu'il n'aurait jamais dits en temps normal. On ne sait pas ce qu'il lui est arrivé mais nous devons le retrouver. Il n'était pas dans son état normal. Nous voulions d'abord nous assurer que Chun allait bien.

— Il faut la retrouver ! Vous n'avez pas un moyen de la repérer ?

— Nous sommes des sorciers, pas des dieux, fit remarquer Jonas. Nous allons devoir la chercher par la bonne vieille méthode. En

l'améliorant un peu. Commençons par les lieux où elle a l'habitude d'aller.

— J'ai ma voiture.

— Je vous ai dit que nous allions améliorer un peu. Accrochez-vous à mon bras.

Albert Chergnieux n'avait pas dormi depuis deux jours. Il était maintenant obsédé par l'idée de retrouver Pierrick Chaldo. Il voulait comprendre. Ce Corbeau avait toujours été lunatique, étrange, sombre. Mais toujours il avait défendu les mêmes valeurs que lui. Mais quand il vint à Beauxbâtons avec une volonté implacable d'atteindre son but. Un but essentiellement personnel. Il n'a pas hésité à s'attaquer à des policiers. Des gens ayant aussi juré de défendre les autres. Depuis ce moment, Chergnieux n'avait cessé de le chercher. Dès que la nouvelle de la mort de Malgés et d'une grande partie de ses partisans s'était fait connaître, il était allé sur les lieux. Mais la scène demeurait sous la juridiction du Département des Chasseurs. Il ne pouvait y accéder. Mais il en était sûr. Le peu qu'il avait pu en voir, les corps calcinés, les flammes toujours vivaces prenant des formes de créatures des Enfers. Ils avaient brûlé dans un Feudémon, un acte de magie noire. Malgré toute sa folie, il était peu probable que Malgés ait tué ainsi ses propres hommes. Il en avait besoin pour prendre le contrôle du Ministère. Son but ultime avait toujours été un secret de polichinelle. Mais alors, qui ? Le Feudémon avait l'air d'avoir été d'une grande intensité. Et il avait croisé un sorcier possédant une puissance telle que même le directeur de l'Académie Beauxbâtons n'avait pu l'arrêter. Pierrick Chaldo. Que lui était-il arrivé pour qu'il en arrive là ?

Chergnieux avait épuisé quasiment toutes ses pistes pour retrouver le Corbeau. Il lui en restait une, mais il ne voulait s'en servir qu'en dernier recours. Cela lui semblait déshonorant. Mais il fallait parfois oublier l'honneur pour faire son devoir. Ces quatre années dans la Police Magique le lui avaient appris.

En arrivant au Bureau Central de la Police Magique, il trouva l'activité assez relâche. Pourtant, les policiers devraient être en plein travail.

— Al !

C'était un policier rondouillard avec une calvitie naissante. Il faisait partie de la génération précédente d'officier de police. Mais sa fainéantise ne lui avait pas permis de monter plus haut dans la hiérarchie. Chergnieux se doutait que cela ne l'intéressait pas et qu'il ne faisait que feindre la fainéantise. Car Gaël Defour était loin d'être un simple fonctionnaire. Jusqu'à maintenant, il n'avait pas raté une seule affaire.

— Defour, pourquoi si peu d'activité ? questionna Chergnieux. Avec les Mangemorts qui ont été éliminés cette nuit, je pensais qu'on allait en profiter pour poursuivre ceux qui ont réussi à s'enfuir avant qu'ils ne disparaissent.

— Ordre de Dakus, répondit Defour. Je ne comprends pas non plus pourquoi. Même si les Chasseurs n'ont pas demandé d'aide, ce n'est pas dans le genre de Dakus de laisser passer une telle occasion de démontrer qu'il peut faire aussi bien que Maldieu. On ne doit s'occuper que des affaires courantes et laisser les mages noirs aux Chasseurs.

— Et Chaldo ?

— Quoi Chaldo ?

— Des nouvelles de lui ?

— Pourquoi veux-tu qu'il y en ait ? Il n'est pas recherché. Du moins pas par nous.

— Explique.

— Les Chasseurs le recherchent. Il semble que ce soit lui qui ait tué Malgéus mais qu'après, il se soit enfui après s'en être pris à Maldieu. Depuis, certains agents de la section S le recherchent. Je n'en ai pas eu la confirmation, mais je pense que Marus et Vinol sont aussi à sa recherche. Marus était à Gardevie et il a faussé compagnie aux médicomages.

— C'est bien leur genre.

— Si tu cherches le Corbeau, fais attention.

— Pourquoi ?

— Disons que des bruits courent dans les bas-fonds.

— Quels bruits ?

— Des rumeurs parlant de Chaldo effectuant un Feudémon énorme ou plus simplement fracassant la gueule de quelques petites

racailles dans un bar de Nantes. Il a l'air d'être prêt à n'importe quoi pour atteindre son but.

— Tu as une idée de son but ?

— Ce Corbeau est le seul type que je n'ai jamais compris.

— Merci.

— Fais gaffe.

Il ne lui restait plus qu'une solution. Une seule personne pouvait le guider jusqu'à Pierrick Chaldo. Tant pis pour l'honneur. Il devait aller voir Chun Yang-Li. La faire parler. Car la seule vérité dans ce cas était : la fin justifie les moyens.

Chun ignorait depuis combien de temps elle marchait et jusqu'où elle était allée quand enfin elle émergea de sa torpeur. Elle regarda autour d'elle mais ne reconnut rien dans la pénombre de cette nuit à la lune encore timide. Elle s'était aventurée dans une ruelle sombre et sale. Elle distingua des gens roulés en boule à même le sol contre les murs. Elle devina même les yeux de certains briller faiblement vers elle. Elle prit peur quand un de ces individus se leva. Elle se mit à courir et trébucha contre un obstacle sur le sol irrégulier. L'homme qui s'était levé s'avança vers elle.

— Non, laissez-moi, supplia-t-elle.

— Je ne vous veux pas de mal, dit l'homme. Je veux juste un peu de chaleur.

L'homme était si proche d'elle que Chun sentit son odeur nauséabonde lui emplir les narines. Cette odeur relança sa nausée. Le clochard s'approchait toujours. Et soudain, une lumière illumina la ruelle. Le clochard mit ses mains devant ses yeux pour se protéger.

Chun sentit son cœur faire un bond dans sa poitrine quand elle entendit une voix familière parler.

— Éloigne-toi d'elle ! s'écria-t-il.

C'était Jacques. Elle en était sûre. Mais il n'était pas seul. Quand ils approchèrent, obligeant le clochard à reculer, Chun reconnut Franck et Jonas. C'était d'ailleurs la baguette de Jonas qui produisait la lumière. Jacques se pencha sur elle.

— Ça va ? demanda-t-il.

Chun ne parvint pas à répondre, elle se mit à vomir.

— Elle est malade, dit Jacques. Ramenons-la chez elle.

— Non, supplia Chun. Je ne veux pas y retourner. Je ne veux pas. Ce n'est plus chez moi.

— On pourrait l'emmener à Gardevie, suggéra Franck.

— Non, pas l'hôpital.

— Le bar d'Émilie n'est pas loin, dit Jonas. Allons-y.

— Émilie ? questionna Jacques.

— La tante de Pierrick.

Chun aurait voulu protester une fois de plus, mais une nouvelle nausée l'en empêcha.

Jacques prit Chun dans ses bras et suivit les deux sorciers. Ils arrivèrent à une lourde porte si bien dissimulée que Jacques ne l'aurait pas remarqué en temps normal. Jonas frappa à la porte. Il fallut attendre au moins deux minutes avant que la lucarne ne s'ouvre.

— On est fermé, lança une voix bourrue.

Jonas pointa sa baguette sur son propre visage pour que le portier puisse le voir. La lucarne se referma aussitôt et un cliquetis de serrure indiqua qu'il ouvrait la porte. Le videur était plutôt balaise et dut s'écarter totalement pour les laisser entrer.

— Merci, Tom, fit Jonas en entrant.

— Chun ! s'exclama Tom. Que lui arrive-t-il ?

— Elle a besoin de repos. Émilie est là ?

— Je vais la chercher. Installez Chun sur le divan.

Le bar était illuminé par plusieurs lampes à huile et bougies. Il n'avait pas l'ambiance tamisée des soirs d'ouverture.

Suivant Tom, une belle femme ayant environ la cinquantaine avec une ample chevelure rousse et des yeux noisette s'approcha de la jeune femme. Elle l'examina durant quelques secondes.

— Tom, une tasse de camomille s'il te plaît, demanda-t-elle.

Tom sortit sa baguette et l'agita vers le bar. Une théière et une tasse en surgirent. La théière versa un liquide chaud et jaune dans la tasse. Puis la tasse voleta jusqu'à Émilie qui s'en saisit.

— Vous l'avez trouvée où ? questionna la tenancière.

— Pas loin, elle errait, répondit Jonas. Depuis la disparition de Pierrick, elle n'est plus elle-même.

Chun avala à peine une gorgée de tisane. Elle repoussa vivement la tasse pour se pencher et vomir une fois de plus.

— Je vois, dit Émilie. Transportez-la dans ma chambre, elle y sera plus à l'aise. Je vais appeler un ami médecimage.

Le médecin arriva quelques minutes plus tard. Pendant qu'il examinait la jeune femme, Émilie offrit du café aux trois hommes. Son attention se porta sur Jacques.

— Vous êtes Jacques Mareau, n'est-ce pas ?

— Oui, répondit celui-ci. Comment me connaissez-vous ?

— Chun m'a parlé de vous et m'a montré une photo. Je suis très physionomiste. Elle vous aime beaucoup. Elle m'a dit que vous étiez comme un second père pour elle.

— Et moi, je l'aime autant que mes propres enfants.

— Vous n'êtes pas censé être au courant de notre existence.

— J'ai enquêté. Je m'inquiétais pour Chun et j'ai voulu en savoir plus sur Pierrick Chaldo. Et j'ai découvert le monde des Sorciers. Vous allez m'effacer la mémoire ?

— Moi, je suis tenancière de bar.

— Et nous, nous sommes chasseurs, pas oubliators, ajouta Jonas. Et on n'a pas l'habitude de s'en prendre aux amis de nos amis.

Le médecin revint. Jacques se leva immédiatement pour écouter les nouvelles.

— Physiquement, elle va bien, expliqua le médecimage. C'est son moral qui est en berne. Elle fait une dépression chronique. Je lui ai donné un somnifère, ça va la faire dormir quelques heures. Je t'en laisse quelques fioles pour plus tard. Il faudra aussi lui donner ça, deux gouttes trois fois par jour.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Elle est enceinte. D'à peine un mois je dirai. Elle ne s'en était pas rendu compte. Cette solution évitera la fausse couche. Forcez-la à manger comme il faut. Est-ce qu'elle travaille ?

— Oui, fit Jacques. Je suis son collègue. Elle est en vacance jusqu'à la fin de la semaine.

— Elle ne pourra peut-être pas retourner au travail tout de suite.

— J'arrangerai ça.

— Merci d'être venu, remercia Émilie. Combien je te dois ?

— Depuis quand je te fais payer ? Tu m'offriras un verre la prochaine fois que je viendrai. Veillez à ce qu'elle ne bouge pas.

Le médicomage repartit en un coup de fouet. Jacques se rassit. Émilie lui resservit une tasse de café.

— Elle est enceinte, répéta-t-il. Et c'est Chaldo le père. Vous devez le retrouver, fit-il à l'adresse des deux chasseurs. Elle a besoin de lui.

— Nous ferons tout pour le lui ramener, assura Jonas. Émilie, tu aurais des infos concernant ton neveu ?

— Non, répondit-elle. Tout ce que j'ai ce sont des rumeurs disant qu'il a massacré une bonne centaine de Mangemorts la nuit dernière avec Malgéus en prime. Est-ce vrai ?

— Oui. Pour Malgéus du moins. Je ne pense pas qu'il est tué une centaine de Mangemorts à lui tout seul.

— Les rumeurs parlent d'un Feudémon.

— Excusez mon ignorance, dit Jacques. C'est quoi un Feudémon.

— C'est du feu vivant habité par un esprit maléfique. C'est de la magie noire. Ça dévore tout jusqu'à l'âme.

— Nous allons attendre l'aube, fit Jonas. Ainsi, peut-être verrons-nous Chun avant d'y aller.

— Pourquoi attendre ? questionna Jacques.

— Car la personne que nous allons interroger ne doit pas encore être au travail.

— Qui ?

— Charles Maldieu.

— Le directeur du Département des Chasseurs ! s'exclama la rousse. Vous allez interroger votre propre patron !

— Il sait des choses sur Pierrick, dit Franck. Si nous voulons le retrouver, nous devons les savoir aussi.

IV - Revelation

Chun flottait quasi littéralement sur les brins d'herbe d'une plaine verdoyante. Il faisait beau. Les rayons du soleil lui chauffaient agréablement le visage. Elle apprécia la caresse du vent sur son visage et le parfum des fleurs. Mais malgré toutes ces sensations agréables, elle pleurait. Quelque chose n'allait pas dans ce tableau. Quelque chose manquait. Elle sentit une présence derrière elle et se retourna. Debout à quelques mètres d'elle, un homme tout habillé de noir se tenait. Il avait des cheveux et des yeux ténébreux. Chun aurait voulu lui bondir dans les bras, mais l'expression mélancolique de ses yeux la figea.

— Cherche la vérité, lui dit Pierrick.

— Quelle vérité ? demanda-t-elle. Où dois-je chercher ?

— Les Gardiens de l'Épée.

— Qui sont-ils ?

— Regarde.

Chun pivota dans la direction désignée par Pierrick. Ses yeux s'écrouillèrent. Quand elle se tourna de nouveau vers le Corbeau, il avait disparu. À sa place, il n'y avait qu'un panache de plumes noires.

Chun se réveilla. Elle regarda autour d'elle et se souvint qu'elle était dans la chambre d'Émilie Chaldo. Un pichet d'eau et un verre étaient posés sur la table de nuit. Elle s'assit sur le bord du lit et s'en versa un verre. Elle le but par de lentes gorgées. Pierrick lui manquait toujours. Cela ne servait à rien de vouloir l'oublier s'il venait hanter ses rêves. Surtout maintenant qu'une partie de lui grandissait dans ses entrailles. Doucement, elle passa sa main sur son ventre. Comment n'avait-elle pu s'en rendre compte ? Elle se souvint de son rêve dans les moindres détails. Une personne connaissait la vérité sur le passé de Pierrick. Ce passé qui l'avait poussé loin d'elle. Elle s'habilla et descendit.

Jacques fut le premier à la voir. Jonas et Franck dormaient sur des divans du bar. Le policier vint la prendre dans ses bras. Émilie sortit de son bureau où elle avait certainement passé la nuit vue sa coiffure en bataille. D'un coup de baguette, elle se recoiffa.

— Je vois que tu es levée, dit-elle. Pas de café pour toi, tu auras juste le droit à une tisane.

Elle agita sa baguette vers le bar et plusieurs tasses se posèrent sur le comptoir. Jonas et Franck se réveillèrent et vinrent demander à la jeune femme comment elle se sentait.

— Je me sens vide, dit-elle. Mais je dois aller de l'avant. Je ne dois pas attendre Pierrick sans rien faire. Je dois le chercher et découvrir ce qui s'est passé. Qu'est-ce qui est caché dans son passé ? Et ça, une seule personne peut me le dire. Charles Maldieu.

— Comment sais-tu ça ? questionna Jonas.

— Pierrick est venu me le dire en rêve. J'ai juste une question pour toi Émilie. Sais-tu quelque chose sur Pierrick ?

— La seule chose que je peux te dire sur Pierrick c'est qu'il n'était pas l'enfant de Gilles et Françoise, avoua Émilie. Ils l'avaient adopté juste avant de partir pour la Chine. Je n'ai rien dit car c'était à Pierrick de te le dire. Si tant est qu'il ait été au courant. Il n'a jamais rien dit laissant penser qu'il savait que mon frère et sa femme n'étaient pas ses parents biologiques. Je ne sais rien de plus. Je te le jure.

— Alors, allons voir ce Charles Maldieu, dit Jacques.

— Vous ne pouvez pas venir, monsieur Mareau, dit Franck. Nous allons au Ministère et vous n'êtes pas autorisé à y entrer.

— Je ne vais pas laisser Chun y aller seule.

— Nous allons avec elle, assura Jonas. Nous voulons savoir aussi.

— Jacques, ils ont raison, tempéra Chun. Tu ne peux pas venir.

— Le médecin a dit que tu devais te reposer, plaida Jacques.

— Je me reposerai. Mais après. Je ne dois pas seulement le faire pour moi ou Pierrick. Je dois le faire aussi pour notre enfant.

Jacques baissa les yeux.

— Ramenez-la vite, finit-il par dire.

Chun, Jonas et Franck apparurent dans le hall du Ministère. Tout était calme. La plupart des bureaux n'avaient pas encore ouvert. Ils allèrent directement vers l'aile est et le Département des Chasseurs. Ils saluèrent rapidement Andreo Filipelli en passant mais ne s'attardèrent pas. La secrétaire de Maldieu n'était pas encore là. Ils allèrent donc frapper directement à la porte de son bureau.

— Entrez, fit la voix de Maldieu à travers la porte.

Charles Maldieu avait toujours cette expression semi-amusée sur le visage. Comme si tout ce qui s'était passé durant les jours précédents n'avait été rien d'important. Il sourit à Chun. La jeune femme ne le lui rendit pas. Ce n'était plus le temps des sourires. Elle voulait savoir. Elle savait que le chef des Chasseurs connaissait la vérité sur le passé de Pierrick. Une vérité que le Corbeau lui-même ignorait il y a encore peu de temps. Une vérité qui l'avait poussé à partir en la découvrant, abandonnant Chun et ses amis. Une vérité que ne pouvait imaginer Chun. Elle ignorait comment elle réagirait en l'apprenant. Mais elle ne partirait pas sans savoir.

Chun s'assit sur le siège que lui désigna le directeur du Département des Chasseurs. Franck s'assit aussi. Jonas préféra rester debout, tel un gardien. Pour lui, Pierrick était plus qu'un coéquipier, c'était un ami. Il attendait les révélations de Maldieu.

— Que me vaut votre visite ? demanda Maldieu sur un ton poli.

— Pierrick, souffla Chun.

— Nous le cherchons. Soyez-en assurée. Vous serez la première au courant quand nous l'aurons retrouvé.

— Je veux savoir.

— Savoir quoi, mademoiselle Yang-Li ?

— Qu'est-ce que vous lui avez fait ? Qu'est-ce que vous cachez dans son passé ?

— Mademoiselle Yang-Li...

— Dis-lui, coupa une voix dure.

François Garde venait d'entrer. Il fixait Maldieu d'un regard intense et sans faille. Maldieu perdit son air habituel au profit d'une expression très sérieuse. Le temps de l'amusement était fini.

— Tu te rends compte de ce que cela implique ? questionna Maldieu.

— Je m'en fous, dit Garde. Nous avons trop attendu. Il sait maintenant. Combien de temps crois-tu qu'il se passera avant qu'il ne revienne et décide de nous le faire payer ? Il en a le droit. Cette jeune femme, et ces deux chasseurs ont le droit de savoir également. Si tu ne leur dis pas, je le ferais. Et si tu « oublies » quelque chose, pareil.

— Ce passé te hante tellement alors.

— Tous les jours. Sans exception. Et ce, jusqu'à la fin.

Maldieu détourna le regard et ouvrit un tiroir de son bureau. Il en sortit une photo. La photo représentait plusieurs individus regroupés autour d'un bébé dans un berceau. Il ne devait avoir que quelques jours à peine. Maldieu tendit la photo à Chun. La jeune Chinoise la regarda avec attention. Les personnes qui s'animaient sur le papier glacé n'arboraient aucun sourire malgré la naissance d'une vie. Elle y reconnut Charles Maldieu malgré les années de moins. Et François Garde. Elle vit également Françoise et Gilles Chaldo dont elle avait déjà vu des photos, ils se tenaient chacun d'un côté de la photo, aucun lien amoureux ne semblait les unir à ce moment-là. Il y avait trois personnes qu'elle ne connaissait pas : une femme aux cheveux longs auburn, un homme de trente ans portant des lunettes rondes, et un autre qui lui ressemblait mais avec au moins une trentaine d'années de plus et qui se tenait au centre. Elle avait déjà vu quelque part le visage de ce dernier. Mais ce qui surprit le plus Chun, c'était l'homme qui se tenait sur la droite à côté de Maldieu. Trait pour trait, c'était Pierrick. Seule l'expression du regard n'était pas la même. Malgré l'absence de joie visible, son regard était moins sombre que le Corbeau. Moins tourmenté.

Chun leva un regard interrogateur vers Maldieu. Garde s'était assis dans un fauteuil près de la cheminée éteinte.

— Pierrick, fit-elle. C'est impossible. Il n'avait que dix-sept ans quand ses parents sont morts. Il ne peut pas avoir posé avec eux plus tard.

— Ce n'est pas votre Pierrick, dit Maldieu.

— Quoi ?

— Je vais tout vous dire. Mais pour que vous compreniez, je dois commencer par le début et le contexte. Cette photo a été prise il y a vingt-et-un ans. Le vingt-six aout 1961.

— Une semaine après la naissance de Pierrick. Ce bébé est donc...

— À l'époque, le Seigneur des Ténèbres était en pleine ascension. Ses méfaits, ses crimes gagnaient en nombre et en cruauté. Il réunissait de plus en plus d'adeptes dans beaucoup de pays. Y compris en France. Nous ignorions quel but il poursuivait. Tout ce que nous savions, c'était qu'il fallait l'arrêter au plus vite. Seulement, il était le plus puissant mage noir que nous n'ayons jamais connu. Même Grindelwald ne tenait pas la comparaison. D'un

côté, il se fortifiait, de l'autre, nous nous affaiblissions. De plus en plus de sorciers préféraient s'écarter de son chemin. Courage fuyons. Je ne peux leur lancer la pierre car ils ont fait ce qu'ils jugeaient le mieux pour eux et leurs proches. En Angleterre, la lutte était menée par le professeur Albus Dumbledore. Il avait créé un groupe appelé l'Ordre du Phénix. Un groupe en marge du Ministère britannique, de plus en plus gangréné par la corruption du Seigneur des Ténèbres. Nous avions le même problème ici. Nous ne savions plus à qui nous fier. Je n'avais, pour ma part, confiance qu'en quelques-uns de mes hommes. J'avais été nommé chef du Département des Chasseurs depuis peu. Et un jour, il y a vingt-trois ans, le professeur Faros est venu me voir. Il était un des plus illustres sorciers de notre temps, tout comme le professeur Dumbledore. Il enseignait l'arithmancie à l'Académie Beauxbâtons et participait à des recherches poussées avec le Département de Magie Expérimentale. Il m'a dit avoir un projet pour nous donner les moyens de combattre Vous-Savez-Qui. Il me l'a exposé. J'ai eu peur un moment. À quelles extrémités nous mèneraient cette époque de terreur ? Mais nous n'avions pas le choix. Du moins, c'est ce que je pensais alors. Le professeur Faros avait déjà le concours de son fils, Julien Faros qui travaillait au Département Secret, ainsi qu'une de ses collègues : Mélina Sarla.

Chun regarda la photo. Elle se souvenait où elle avait déjà vu cet homme de soixante ans. Elle avait vu un portrait de lui à Beauxbâtons. Pauline Tréveune l'avait présenté comme Antoine Faros, un ancien directeur de l'Académie. Ce trentenaire était donc son fils. Quant à la femme aux cheveux auburn, il devait s'agir de Mélina Sarla.

— Je devais recruter des chasseurs pour participer au projet, continua Maldieu. J'ai d'abord demandé à celui en qui j'avais le plus confiance, mon ancien coéquipier quand nous étions à la section AI puis à la S : François Garde. Il n'était pas très chaud mais connaissait la situation désastreuse dans laquelle nous nous trouvions. J'ai dû le convaincre mais il a accepté.

— Je n'aurai peut-être pas dû, dit Garde. Ce jour me hante depuis.

— Nous avons convaincu Gilles Chaldo qui était un des éléments les plus prometteurs de la section IRIA. Ainsi que Françoise Cidal, elle aussi de la IRIA. Elle devint quelques années plus tard, madame Chaldo. Il nous en manquait un. Le plus important pour nous qui

allions former les « Gardiens de l'Épée ». Pour son projet, le professeur Faros avait besoin du concours d'un chasseur en particulier. Le combattant le plus émérite, l'agent le plus prometteur, celui qui fut nommé à l'époque chef de la section S malgré son jeune âge : Pierrick Corvus. À droite sur la photo.

Cet homme qui ressemblait à Pierrick comme une copie conforme était donc Pierrick Corvus, chef de la section S à l'époque. Mais pourquoi une telle ressemblance. Était-ce le vrai père de Pierrick ?

— Corvus était très puissant. Je crois que nous n'avions jamais vu un flux magique si puissant dans un seul être. Mis à part certains mages noirs. Mais eux, l'avaient augmenté par des moyens artificiels. Seulement, nous voulions créer une arme qui puisse détruire Vous-Savez-Qui. Et Corvus ne serait jamais assez puissant même en lui faisant absorber de la potion de puissance en quantité. D'ailleurs, en trop grande proportion, cette potion ronge l'esprit. C'est ce qui est arrivé à Kylian Névriss. Il nous fallait autre chose. Une arme que nous aurions forgée nous-mêmes. Une épée pour pourfendre le mage noir le plus puissant de notre temps. C'est pour ça que nous avons lancé ce projet : le projet GLADIUS.

— Qu'avez-vous fait ? demanda Chun.

— Nous avons recruté une jeune fille qui vivait dans la rue, se prostituant parfois pour se payer à manger. Nous lui avons offert le gîte et le couvert en échange de son corps.

— Elle s'appelait Hélène Barton, précisa Garde. Elle n'avait que seize ans et était de famille sorcière. Mais à l'époque, cela ne signifiait parfois plus rien. Toute sa famille avait été tuée sous ses yeux. Elle fut même violée entre leurs cadavres mais laissée en vie. Elle se foutait de sa propre vie. Elle aurait aimé mourir, je pense. Mais l'instinct de survie était encore présent en elle. Elle ne retourna jamais à Beauxbâtons et mendia dans la rue. Vendant ce corps dont elle ne voulait plus. Désespérée, elle ne parlait plus et accepta notre offre comme une délivrance. Malgré les souffrances qui l'attendaient.

Garde avait de nouveau baissé les yeux vers le sol. Ses souvenirs avaient l'air particulièrement douloureux pour lui.

— Officiellement, nous l'avons fait passer pour morte, reprit Maldieu. Même si cela n'aurait rien changé. Personne ne la cherchait. Le projet GLADIUS du professeur Faros était de donner

naissance au plus puissant combattant. Il fit un double embryonnaire de Corvus et le plaça dans l'utérus de mademoiselle Barton. Durant ses neuf mois de grossesse, elle subit des sortilèges, ingéra des potions, participa à des rituels. Tout cela dans le but d'augmenter la puissance de notre arme.

— Arrêtez, murmura Chun.

— Et au bout de neuf mois, elle donna naissance à cette arme.

— Arrêtez.

— Elle est morte en couche. Mais nous avons ce que nous voulions. Une arme puissante pour combattre Vous-Savez-Qui et les Mangemorts. Nous l'avons appelé : Gladius.

— ARRÊTEZ !

Chun était effondrée. Elle n'osait plus lever les yeux. Tout était faux. Rien ne pouvait être vrai. Ce n'était pas possible.

— Vous mentez, souffla-t-elle. Ce... Pierrick n'est pas une arme. C'est un être humain comme les autres.

— J'aimerais que ça soit faux, dit Maldieu. Mais je ne vous ai dit que la vérité. Pierrick n'a ni père ni mère naturels. Il est une copie de Corvus. Une copie améliorée, fortifiée. Hélène Barton ne fut que sa porteuse. Cette partie du projet fut un succès. Nous devions maintenant attendre pour utiliser cette arme. À trois ans nous avons commencé son entraînement. C'est Corvus qui s'en chargea. À quatre ans, il maîtrisait même les impardonnables. Et à cinq ans, il n'avait plus besoin de formuler.

— C'est impossible, dit Franck.

— Et pourquoi monsieur Vinol ?

— La Trace. Tout sorcier naît avec elle et elle ne disparaît qu'à l'âge de dix-sept ans.

— Vous oubliez une chose. La Trace n'existe pas partout. La Chine, par exemple, ne l'a jamais imposée à ses enfants. Pour un sorcier aussi érudit et puissant que le professeur Faros, l'effacer du corps de Gladius fut une formalité. Il n'y avait qu'un seul problème. Gladius était puissant et démontrait une grande intelligence. Mais aussi, un désordre mental important. Certains d'entre nous craignaient de perdre le contrôle. Nous avons donc décidé de l'envoyer au combat. Tout d'abord pour le tester en situation réelle.

Corvus l'accompagnait toujours durant ces actions. À cinq ans, il a détruit à lui seul un repaire de Mangemorts, les tuant tous.

Chun sanglotait. Elle ne savait plus ce qu'elle devait croire. Cela expliquait pas mal de chose. Pierrick avait donc déjà tué à l'âge de cinq ans. Non. Ce n'était pas lui. Gladius n'était pas Pierrick. Un même corps mais pas le même esprit.

— Durant un an, Gladius était devenu le cauchemar des Mangemorts. Ils ignoraient tout de lui car aucun ne survivait à ses attaques. Un bruit courait comme quoi nous avions un monstre à notre service. Ils n'avaient pas tort d'un certain point de vue. Mais une nuit, tout a été chamboulé. Des Mangemorts au service de Malgéos étaient au courant de l'existence de Gladius. Nous n'avons appris que plus tard que Mélina Sarla était devenue une Mangemort infiltrée. Une non-marquée. Les Mangemorts nous ont attaqués. Ce fut un combat terrible durant lequel Corvus perdit la vie, tué par Malgéos. Malgré son attitude profondément détachée, Gladius avait développé des sentiments humains. Il avait déjà donné la mort mais n'était pas préparé à affronter celle de ses proches. Sa puissance magique a échappé à son contrôle. Malgré tout, Gladius n'était qu'un petit garçon. La pression magique était trop forte pour lui. Plusieurs Mangemorts sont morts par le seul dégagement de sa puissance. De même, Julien Faros mourut de la même façon. Ce qui n'arrangea pas l'état d'esprit de Gladius. Nous avons essayé de le contenir. J'y ai perdu un bras. Le professeur Faros réussit à sceller sa puissance. Mais le mal était fait. Nous savions que nous ne pourrions jamais le contrôler. Nous voulions le détruire. Mais le professeur Faros s'y opposa. De même que les Chaldo. Ils estimaient avoir fait assez de mal à cet enfant et devoir lui offrir une vie normale. Le professeur Faros modifia sa mémoire. Gladius disparut, donnant naissance à un enfant qu'adoptèrent les Chaldo et qu'ils appelèrent Pierrick, en souvenir de Corvus. Les Chaldo quittèrent les Chasseurs et partirent en Chine. C'était surtout pour mettre Pierrick hors de portée de Malgéos.

— Tu m'as laissé croire que Pierrick était mort en même temps que Gilles et Françoise en Chine, dit Garde.

— Tu n'aurais jamais approuvé son entrée aux Chasseurs. Mais c'était sa place. Je devais m'assurer moi-même que Pierrick était mort. Georges a rendu malade Dakus pour me permettre d'aller à sa

place en Chine. Même s'il ignorait pourquoi je souhaitais réellement m'y rendre. Quand j'ai trouvé Pierrick, il était entouré des cadavres de ses parents, de ceux des parents de sa petite amie, et bien sûr de celui de Su. Il y avait aussi pas mal de corps de soldats moldus. Et là, je l'ai senti. Sa puissance n'était pas aussi effrayante que par le passé, mais elle était supérieure à beaucoup. Je sentais que Gladius allait réapparaître.

V - À la recherche du Corbeau

Chun, Jonas et Franck restèrent silencieux. Même en ayant l'imagination la plus folle, ils n'auraient jamais imaginé une telle vérité. Les larmes de Chun tombaient silencieusement sur le sol.

— Vous vous êtes comportés comme des mages noirs, dit Jonas. Vous qui aviez juré de les combattre.

— Ne nous jugez pas Marus, fit Maldieu. Nous avons fait ce que nous pensions être le mieux pour tous.

— N'est-ce pas ce que Grindelwald disait ? « Pour le plus grand bien » ? Et on a vu à quelles extrémités cela l'a mené. Vous êtes des mages noirs. Je ne peux pas continuer avec vous.

Jonas se leva et lança sa carte de chasseur sur le bureau de Maldieu. Franck l'imita. Les deux hommes aidèrent Chun à se relever.

— Vous comptez le retrouver ? demanda Maldieu. Je ne vous le conseille pas. Il n'est plus Pierrick Chaldo. Il est Gladius.

— Nous n'avons plus d'ordre à recevoir de vous, dit Jonas sans se retourner.

— Ce n'était pas un ordre, c'était un conseil.

— Je n'écoute pas les mages noirs.

La porte claqua. François Garde se tourna vers Charles Maldieu.

— Ils ont raison, dit-il. Nous avons agi comme des Mangemorts.

— Le feu par le feu, fit Maldieu. Ne me dis pas que tu n'as pas pensé comme ça à l'époque.

— Je l'admets. Et je suis comme toi, si c'était à refaire, je le referai. Avec les mêmes doutes et hésitations, mais je le referais. Car je t'ai toujours suivi. Tu as toujours eu raison. Sauf cette fois-ci. Mais comment savoir que c'est une erreur si on ne la commet pas ?

— Ferais-tu une autre erreur avec moi aujourd'hui ?

— Pourquoi pas ? Qu'as-tu en tête ?

— Quelque chose ne colle pas dans toute cette histoire. Malgré tout, n'aurait jamais dû pouvoir nous infiltrer comme il l'a fait. Quelqu'un l'a forcément aidé de l'intérieur. Peut-être même à son insu. Et puis, mes hommes ont travaillé des heures à l'identification des corps. Ça

n'a pas été facile avec ceux qui ont été brûlés par le Feudémon. Mais il semble que plusieurs se soient enfuis. Nous nous en occuperons plus tard. Il y a juste l'absence d'un qui me gêne, car je ne pense pas qu'il fasse partie des non identifiés.

— Qui ?

— Kylian Névriss.

— Névriss, cracha François. Tu veux dire qu'il jouait double-jeu avec Malgéos. Mais pour qui ?

— Pour quelqu'un que nous n'avons jamais pu clairement identifier malgré de gros doutes.

— Janus.

— Je pense qu'il a tout orchestré. Discrètement comme à son habitude. Comment Malgéos a-t-il pu identifier les descendants des druides germaines ? Janus a dû lui faire parvenir des infos par l'intermédiaire d'un de ses hommes discrètement infiltré parmi les Mangemorts. Un homme dont Malgéos avait entière confiance.

— Névriss. Comment as-tu pensé à ça ?

— J'observe ce qui se passe depuis l'affaire du Grimoire de Malchauzen. L'absence de ce livre m'avait déjà surpris. J'ai encore quelques contacts au Département Secret, il y était encore la veille de l'attaque. Malgéos n'est pas du genre à faire ce genre d'erreur. Je pense que Janus a récupéré ce livre.

— Ce qui veut dire qu'il a un homme au Département Secret.

— Ou alors, qu'il a lui-même accès au Département Secret.

— Janus serait parmi nous. La plupart des gens pensent qu'il n'est qu'une légende urbaine. Il n'y a que quelques chasseurs de la vieille époque qui croient en son existence. Et même nous, nous pensions qu'il avait disparu. Et maintenant, tout mène à lui. Depuis quand n'avions-nous pas autant de doute sur son existence ?

— Trente-sept ans. Depuis trente-sept ans, il se tient tranquille. Et malgré tout, nous savions qu'il était là, jamais loin. Et je dirai même que sa présence, aussi diffuse soit-elle, s'est effacée totalement il y a environ quinze ans.

— Je sais à quoi tu penses. Ou plutôt à qui.

— N'est-ce pas probable ? Il ferait un Janus idéal.

— Et maintenant ?

— Tu es le seul en qui j'ai entièrement confiance. Veux-tu bien m'aider ?

— Ce sera dangereux ?

— Bien sûr.

— Je suis avec toi. Je suis déjà mort une fois, la prochaine fois sera la dernière. Autant mourir en combattant une dernière fois.

Jonas et Franck ramenèrent Chun chez Émilie. Elle n'avait plus vraiment conscience d'elle-même. Dans sa tête, les paroles de Maldieu et de Garde tournoyaient tel un ouragan. On aurait dit un mauvais roman fantastique, sorte de Frankenstein transposé chez les Sorciers. Cela paraissait irréel. Et pourtant, tout était vrai. Elle le savait. Elle le sentait. Pierrick n'était pas né naturellement. Plus précisément, il n'avait pas été procréé. Il n'avait ni père ni mère à proprement parler. Chun avait gardé la photo représentant les Gardiens de l'Épée et leur création. Son regard s'attarda sur Pierrick Corvus. Qui était-il ? Comment était-il ? Est-ce que Pierrick lui ressemblait par le caractère autant que par le physique ? En se posant cette question, elle pensait à son Pierrick. Pas à celui qu'elle avait vu au Ministère la dernière fois. À ce moment-là, c'était déjà Gladius. Pierrick, s'il avait encore conscience de cette identité, devait se demander s'il était encore humain, s'il avait encore le droit de vivre comme un humain.

Chun ne fit pas attention à la brûlure de la tisane sur sa langue. Elle n'écoutait pas la discussion qui se déroulait autour d'elle. Elle ne sentit qu'à peine le bras de Jacques l'étreindre paternellement. Elle n'écoutait pas mais se doutait que Jonas et Franck ne parleraient pas ouvertement des origines de Pierrick.

Elle sortit de sa torpeur en entendant Jacques s'écrier :

— Vous ne voulez rien nous dire !

— Nous ne pouvons pas, répondit Jonas. Ce n'est pas à nous de choisir.

— Mais...

— Jacques, souffla Chun pour l'arrêter. Ils ont raison. Qu'allez-vous faire ?

— Nous t'avons promis de retrouver Pierrick, c'est ce que nous ferons. Nous allons le chercher et te le ramener.

— Comment allez-vous faire ? Vous n'êtes plus des chasseurs.

— Il y a un certain nombre de gens à qui je n'ai plus besoin de présenter ma carte pour qu'ils répondent à mes questions. Et puis, ce n'est pas ça qui va nous arrêter.

— N'oublie pas qu'Éliane est enceinte.

— Tout comme toi. Tu veux que cet enfant connaisse son père, n'est-ce pas ? Moi aussi.

— Si on y allait, fit Franck en se levant. Plus le temps passe, plus il s'éloigne. Nous le retrouverons et te le ramènerons, nous te le promettons.

Sur ce, les deux anciens chasseurs disparurent en un claquement de fouet synchrone. Jacques eut un léger sourire.

— Ce sont des gars bien, dit-il.

— Je sais, fit Chun. Et maintenant, qu'est-ce que je vais faire moi ?

— Toi tu attends et tu te reposes, lança Émilie. Tu as passé une mauvaise nuit et j'ai l'impression que les révélations de la matinée n'ont pas été joyeuses non plus. En attendant qu'ils te ramènent mon neveu, tu vas dormir.

— À vos ordres, madame, parvint à sourire la jeune femme.

— Enfin un sourire ! Un peu crispé mais ça ira. Et puis, c'est mademoiselle. Je ne suis pas si vieille tout de même.

Chun monta se coucher. Malgré sa volonté de ne penser à rien durant quelques heures, ses pensées repartirent irrémédiablement vers Pierrick. Sa main vint se poser sur la peau tendre de son ventre. Une vie y grandissait. Au vu des révélations des Gardiens de l'Épée, elle aurait dû en avoir peur. Quelle créature pouvait germer dans ses entrailles ? Mais au contraire, elle se sentait rassurée. C'était la preuve que Pierrick était humain.

Thomas avait envoyé son message depuis plusieurs heures maintenant. Il attendait la réponse en haut d'une des tours du palais de Beauxbâtons. Il avait choisi la plus haute. Il savait qu'aucun élève ne venait ici. Cette tour ne disposait que de vieilles salles de cours inutilisées depuis des décennies. Le soleil restait chaud en ce milieu de septembre, mais plus autant qu'en août ou juillet.

— Belle journée, n'est-ce pas ?

Thomas se retourna vivement. L'homme qu'il avait devant lui avait un physique passe-partout, cheveux châains et yeux marron. Il était habillé d'un grand manteau sombre. Comme à son habitude, Yann Firvel souriait. Mais son sourire était différent aujourd'hui.

— Tu en as mis un temps, dit Thomas.

— Désolé, j'avais du courrier à envoyer.

— Les dossiers des non-détectés ?

— Ils sont déjà dans le bureau du professeur Tréveune. Sauf le mien que je garde, et celui-ci.

De sous son manteau, Firvel sortit une chemise cartonnée de couleur bleue. Il la tendit à Thomas. Une étiquette indiquait le nom de l'individu traité dans ce feuillet : Marion Locca, nom de code White Ghost.

— Je me suis dit que tu voudrais le voir, dit Firvel.

— Je verrai ça plus tard, fit Thomas.

— Comment va-t-elle ?

— Tu t'inquiètes pour elle maintenant ?

— Je ne voudrais pas qu'elle reprenne ses activités passées.

— Elle va bien, Laura s'occupe d'elle. Dès que cette affaire est terminée, je la reprendrais avec moi car Laura va avoir beaucoup à faire prochainement.

— J'ai entendu parler de l'action de l'autre soir. Malgés et son mouvement éliminé, les otages sauvés sauf une. Un bon bilan au regard de la complexité de l'affaire. Tu y as participé ?

— Je suis juste allé aider les otages.

— C'est déjà beaucoup pour quelqu'un dont ce n'est pas le métier. Hans Friedrich va bien ?

— Physiquement, plus ou moins. Moralement, la présence de Laura va être déterminante. Mais il va avoir de quoi s'occuper aussi. Il va adopter la petite Frida Tiller.

— Je vois. J'avais senti que c'était un gars bien. Et Pierrick ?

— C'est justement de lui que je voulais te parler surtout. Il a disparu. Il a éliminé à lui seul les Mangemorts et Malgés. Je n'y suis pas retourné après, mais je sais que les Chasseurs le cherchent.

— Je vois. As-tu demandé des explications à Charles Maldieu ou François Garde ?

— Pourquoi ?

— J'ai volé un dossier au 13^e Bureau en même temps que les autres. Le dossier que j'avais récupéré lors de l'affaire Hargus. Il n'est qu'en partie révélé mais ce qui en est lisible est réellement effrayant.

— Que veux-tu dire ? De quoi ça parle ?

— De Pierrick. De ses origines. De ce qu'ils lui ont fait dans sa jeunesse, avant qu'il ne vienne en Chine et que tu ne le rencontres.

— Quoi ?

— Il n'a pas été procréé de manière naturelle. Ils l'ont créé. Pierrick est un double d'un chasseur s'appelant Pierrick Corvus. Si je me souviens bien, il a été le plus jeune chef de la section S. Un chasseur vraiment extraordinaire. Mais il est mort il y a quinze ans. Ce fait rejoint d'autres morts mystérieuses. Celle de Julien Faros et de sa collègue Mélina Sarla du Département Secret. Quoique, je ne suis pas sûre que la mort de Mélina Sarla ait quelque chose à voir avec ça. Elle a été assassinée plusieurs jours après dans une ruelle près du boulevard Merlin. Mais elle travaillait avec Julien Faros.

— Faros ?

— Le fils du professeur Antoine Faros, professeur d'Arithmancie et ancien directeur de Beauxbâtons. Il fut l'instigateur du projet Gladius. Gladius, c'est ainsi qu'ils ont appelé leur création. Une copie améliorée de Pierrick Corvus. La porteuse est morte en mettant cet être au monde. Durant sa grossesse, elle a subi des sortilèges, des rituels et avalé de multiples potions. Tout ça pour améliorer la puissance de cette chose.

— Tais-toi ! cria Thomas. C'est de Pierrick que tu parles ! Ce n'est pas une chose, une créature ou je ne sais quoi ! C'est un être humain ! Peu importe comment il est venu au monde ! Peu importe dans quel but ! Il est là et est humain !

— Je sais. Je voulais juste dire que ce qu'ils ont créé n'était pas Pierrick. Toi et moi nous connaissons Pierrick. Il n'est plus ce Gladius qu'ils avaient créé. Il est Pierrick Chaldo. Tout simplement.

— Et les Chaldo ? Étaient-ils au courant pour cet enfant qu'ils ont adopté donc ?

— Ils l'étaient. Ils ont tous les deux participé au projet. J'ignore avec quel rôle. Ils étaient tous les deux de la section IRIA à l'époque.

Thomas resta silencieux un moment. Maintenant il savait pour son ami. Il savait qui il avait été par le passé. Mais maintenant, tout a changé. Pierrick a des amis, une femme qu'il aime et qui l'aime. Il devait revenir.

— Nous devons le retrouver, répéta Thomas. Je vais avoir besoin de ton aide.

— Tu l'as. Il semble que le 13e Bureau ne se doute pas que je suis l'auteur du vol. Ils sont tous en alerte mais ils m'ont ordonné de rester sur ma mission principale.

— Et Marion ?

— Ils ne m'en ont pas parlé. Mais je te l'ai dit, elle a l'habitude de ne pas donner de nouvelles durant un moment. Quand ils remarqueront qu'elle ne travaille plus pour eux, ce sera pour moi le moment de disparaître. Car ils feront le rapprochement. Je voulais chercher un moyen de détruire le 13e Bureau définitivement avant d'être découvert mais tant pis, Pierrick passe d'abord.

— Le problème, c'est que je ne sais pas par où commencer.

— Et si on rejoignait Jonas et Franck ? Je pense qu'ils sont dans le même cas que nous, ils doivent chercher Pierrick.

— C'est sûr.

VI - Illusion de vie

L'aube se leva sur le deuxième jour. Le deuxième jour d'errance pour celui qui avait été surnommé le Corbeau. Ce passé lui semblait si éloigné maintenant. Pourquoi l'avait-on surnommé ainsi ? Certains disaient que c'était juste parce qu'il pouvait se transformer en cet oiseau noir. Mais la vérité était tout autre. Ce surnom datait du temps où il était encore à la section AI. Il avait du mal à travailler en équipe mais démontrait des capacités hors-normes. Il était toujours le plus rapide et maîtrisait les Mangemorts avec une facilité déconcertante. Aucun ne lui échappa. Et devant sa propension à se servir plus de ses techniques d'arts martiaux que de sortilèges de combat, certains ennemis disaient l'avoir vu s'approcher tel un oiseau noir. L'un d'eux particulièrement choqué ne put parler durant plusieurs jours, se contentant de balbutier un mot :

— Corbeau.

Ajoutant à cela son caractère très sombre et l'oiseau noir qui l'accompagnait parfois et il n'en fallut pas plus à ses collègues pour finir par l'appeler ainsi.

Corbeau. Ce nom lui allait comme un gant. Sombre. Funeste. Se confondant avec la nuit. Pour tous, cet oiseau représentait le messager de la mort. Celui qui emmène l'âme du défunt vers l'autre monde. Et c'est ce qu'il avait été pour les mages noirs durant quatre ans : un mauvais présage, un annonciateur de mort et de destruction.

Il avait été Pierrick Chaldo. Il avait été le Corbeau. Et avant, il avait été Gladius. Et maintenant, il ne savait plus qui il était. Ses souvenirs résurgents lui disaient qu'il n'était qu'une arme créée pour combattre Voldemort. Mais une autre partie de lui murmurait qu'il était cet être créé de toute pièce et qu'on nommait Pierrick Chaldo. En fait, toute sa vie, il ne fut qu'un être créé. Gladius était une arme créée par des hommes voulant vaincre leur ennemi. Pierrick Chaldo était une excuse inventée par ces mêmes hommes pour absoudre leurs méfaits inexcusables.

Tout n'était que mensonge et illusion dans sa vie. Ses parents n'étaient pas vraiment ses parents. Il s'en était déjà douté en voyant qu'il n'avait pas tant de points communs physiques avec eux. Mais de plus, il se souvenait qu'ils avaient tous les deux participé à sa

création. Et après s'être servis de lui pour combattre, après l'avoir envoyé se battre, ils avaient cru se racheter en lui mentant, en lui donnant un semblant de famille.

Même le froid dur et stagnant, et la glace et la neige qui s'étendait à perte de vue autour de lui ne lui faisait aucun effet. Il avait cherché à s'éloigner le plus possible de Paris, de ceux qui lui avaient menti. Peut-être ne reviendrait-il pas. Il n'y avait plus rien pour lui là-bas. Mais alors que les loups de la toundra hurlaient dans le lointain, un visage s'imposa à ses pensées. Celui d'une jeune femme asiatique, belle, douce et pourtant si forte. Une femme qui l'aimait. Une femme qu'il avait aimée, du temps où il avait l'illusion d'être Pierrick Chaldo. Il sentait la présence toujours lancinante de ce sentiment en lui. Lancinante, c'était le mot juste car ce sentiment lui faisait mal. Il lui rappelait sans cesse qu'il avait effleuré le bonheur avec Chun. Qu'il avait souri de bon cœur. La première fois depuis des années. Mais maintenant il savait. Maintenant il se souvenait. Et il ignorait s'il avait droit à ce bonheur.

Ces terres froides, constamment gelées par l'hiver, étaient parfaites pour lui. Les habitants d'ici disent que l'hiver y dure seulement douze mois, après c'est l'été. Un hiver éternel. Il était prêt à y rester l'éternité s'il le fallait. Car l'hiver s'était éternellement installé en lui. Il y resterait.

Il marcha durant des heures sur l'étendue de permafrost, cette terre gelée en permanence. Parfois, au loin, il voyait des gens et des animaux. Il n'allait jamais vers eux. Il ne voulait voir personne. Il ne voulait parler à personne. Il devina des enfants jouer malgré le froid persistant. Des enfants insouciantes des malheurs de ce monde. Ne connaissant pas encore la cruauté des Hommes. Des enfants comme les autres. Alors que lui n'avait jamais connu une enfance normale. Il avait été entraîné. Il avait combattu et tué. À l'âge où il aurait dû jouer, ses mains étaient tachées de sang. Certes, après il avait vécu des années heureuses en Chine avec Thomas et surtout Su. Mais ses années n'étaient qu'illusion.

Il s'arrêta pour continuer d'observer ces enfants. S'il n'avait jamais su. Si la vérité était restée cachée, en aurait-il eu ? Aurait-il connu le bonheur d'être parent ? Aurait-il élevé ses enfants avec Chun ? Folie que d'avoir rêvé à une vie de famille comme les autres. Sa vie avait commencé dans le sang, elle finirait dans le sang.

Il se détourna du spectacle de ces enfants rieurs, s'enfonçant sous le couvert des sapins. Et un cri retentit. Ce n'était plus un rire, ni une exclamation de joie. C'était un cri de peur, un cri de terreur. Cela ne le regardait pas. Ce n'était pas son problème. Ces enfants n'étaient rien pour lui. Mais soudain, il perçut le bruit caractéristique d'un sortilège fendait l'air. Une explosion. Ce sortilège était un Cofringo. Instinctivement, il s'arrêta. Mais ne se retourna pas. Il entendait des hurlements en russe. Des voix d'adultes ordonnant aux enfants et aux villageois les ayant rejoints de se taire et de rester tranquilles.

Il avait entendu parler d'eux, les pillards-sorciers de Sibérie. Des sorciers sans foi ni loi qui s'attaquaient aux villages isolés. Les Moldus avaient beau rapporter leurs attaques à leur gouvernement, celui-ci n'en croyait pas un mot. Pour le gouvernement soviétique, la Magie n'existait pas. Le Ministère russe de la Magie avait fait totalement oublier son existence aux Moldus en 1917. Ceci avait permis d'éviter un massacre comme celui qui eut lieu plusieurs décennies plus tard en Chine, Corée du Nord et au Nord Viêt Nam. Mais cet état de fait affaiblit le pouvoir du Ministère qui se trouva dans l'incapacité de maintenir un semblant d'ordre parmi les membres de sa communauté situé dans les contrées orientales les plus reculées de la Russie.

Il savait que ces bandes de pillards n'hésitaient généralement pas à tuer un ou deux villageois pour s'assurer qu'ils ne tenteraient rien contre eux. Homme, femme ou enfant, c'était la même chose pour eux. Mais qu'y pouvait-il ? Il n'était rien. Un autre éclair déchira l'atmosphère. Et ce son, il ne le connaissait que trop bien depuis ses cinq ans. Sans se retourner, il voyait clairement l'éclair vert surgir de la pointe de la baguette et frapper un innocent. Malgré la neige, il entendit distinctement le bruit du corps privé de vie s'effondrer. Un villageois venait de mourir. Les hurlements d'horreur ne firent que confirmer.

— *PAPA !*

La voix était jeune. Un petit garçon.

Les yeux neutres se chargèrent de ténèbres. La main vide fut pourvue d'une baguette. Il se retourna et réapparut d'entre les arbres. En contrebas, les villageois étaient encerclés par une dizaine de pillards, tous armés de baguette. Avec un calme olympien, il se mit à marcher vers eux. Sans peur. Il n'avait jamais connu la peur. Les

pillards le remarquèrent. Trois vinrent à sa rencontre. Il cacha sa baguette le long de son avant-bras.

Les pillards lui firent signe de s'arrêter mais il n'en fit rien. Alors l'un d'eux fit un Cofringo qui explosa à un mètre devant lui. Il s'arrêta. Son regard était sans faille.

— *Qui es-tu ?* demanda un des pillards.

— *Votre mort si vous ne les libérez pas*, dit-il calmement.

Les pillards se mirent à rire à gorge déployée. Ils se tournèrent vers les autres pour leur crier ce qu'il venait de dire. Ce fut leur erreur. Il bondit en avant pour arriver à la hauteur des trois hommes. Celui sur sa droite reçut immédiatement un coup de pied latéral en pleine mâchoire qui l'allongea pour plus du compte. Celui à gauche fut assommé par un retourné circulaire qui le toucha à l'arrière du crâne sans qu'il puisse réagir. Le dernier reçu un coup de genou sauté à la pointe du menton.

Tout s'était passé si vite que les autres pillards continuaient de rire. Ils s'arrêtèrent d'un coup en pointant leurs baguettes sur lui.

— *Tu n'aurais pas dû*, menaça l'un d'eux. *Nous sommes de puissants sorciers.*

— *Sorciers, c'est sûr*, dit-il toujours aussi calmement. *Puissant, il faudra encore le prouver.*

Il se mit à courir vers eux. Les éclairs des maléfices claquèrent autour de lui. En un claquement de fouet, il disparut et se rematérialisa juste derrière les derniers brigands, les éliminant en moins de deux secondes. Un nouveau claquement de fouet retentit avant que les autres ne se tournent vers lui. Il se retrouva à droite et de nouveau, trois autres pillards furent mis hors combat. Il n'était plus que trois devant lui.

— *Tu es sorcier !* s'exclama un d'eux. *Pour qui tu travailles ? Le Ministère ?*

— *Je ne travaille pour personne.*

Les pillards lancèrent de nouveaux maléfices. Il sortit enfin sa baguette et les arrêta tous d'un mouvement coulé. Un éclair vert vint frapper un des voleurs, le foudroyant. Un rayon rouge vint trancher un autre en deux, rougissant la neige de son sang et de ses viscères.

Le dernier prit peur. Sa baguette tremblait. Ses yeux démontraient sa frayeur. Il n'était pas humain ? Ce n'était pas possible ! Cet

homme n'avait pas dit une formule ! Pas esquissé un signe de nervosité ou de peur ! Il était resté parfaitement calme ! Et pourtant, tous ses complices gisaient dans la neige ! Il ne pouvait être humain !

— *Tous tes amis sont morts*, dit-il froidement. *Pars tout de suite si tu ne veux pas les rejoindre.*

Le pillard ne demanda pas son reste et s'enfuit en courant, oubliant qu'il aurait pu transplaner.

Les villageois le regardèrent avec peur et suspicion. Il se contenta de ranger sa baguette et repartit dans une direction au hasard sans dire un mot. Le garçon qui s'était jeté sur le cadavre de son père le regarda un moment. Il avait les larmes aux yeux. Il se releva et courut jusqu'à lui, se plaçant devant lui pour l'empêcher d'avancer. Ses yeux tristes et mouillés de larmes plongèrent dans ceux sombres et porteurs de mort de l'homme qui venait de tuer les pillards.

— *Merci*, dit le garçon.

— *Je n'ai rien fait qui mérite d'être remercié*, dit-il.

— *Comment vous vous appelez ?*

— *Mon nom n'a aucune importance.*

— *Je veux m'en souvenir.*

— *J'en avais un. Maintenant je ne sais plus si je peux encore le porter.*

— *Comment on vous appelait ?*

— *Gladius.*

— *Monsieur Gladius. Vous voulez rester pour la nuit ?*

— *Non.*

— *Restez*, lança un homme derrière lui. *Nous vous devons certainement la vie.*

— *Ils ne vous auraient pas tués. Ils savent très bien qu'en voyant un des vôtres mourir, vous leur auriez donné tout ce qu'ils voulaient.*

— *Sait-on jamais ? Dans le pire des cas, vous avez sauvé nos biens, le peu que nous possédons. Nous pouvons au moins vous remercier en vous offrant un repas chaud et un toit pour la nuit.*

— *S'il vous plait*, supplia le gamin.

— *D'accord.*

Les villageois commencèrent par ramener le corps du père du garçon à sa chaumière. La mère s'écroula en larmes. Ses enfants

l'entourèrent en pleurant à l'unisson. Gladius ne faisait que regarder sans extérioriser le moindre sentiment. Il se tourna vers le champ de bataille et vit d'autres villageois s'occuper des corps des pillards. Ces gens creusèrent des tombes pour ceux qui venaient les voler et qui avaient tué un des leurs. Ils furent tous enterrés après une courte cérémonie religieuse. Pour le villageois, il y eut une veillée funèbre. Les autres villageois vinrent se recueillirent devant son corps et le prêtre orthodoxe vint prier pour le repos de son âme.

Gladius ne dit rien. Les villageois ne lui posèrent pas de questions. Certains le regardèrent avec curiosité. Après tout, il était sorcier lui aussi. Personne n'osa même s'approcher. Seul le petit garçon eut le courage ou l'inconscience de s'approcher de lui durant le repas. Le garçon le regardait, intrigué. Gladius le fixa.

— *Pourquoi vous êtes si triste ?* questionna le garçon.

— *Je ne suis pas triste,* répondit-il.

— *Vous avez les yeux de quelqu'un de très triste.*

— *Je ne sais pas pourquoi.*

— *Moi je sais pourquoi je suis triste. Je suis triste parce que mon père est mort. Parce qu'il ne m'apprendra jamais à pêcher ou à chasser alors qu'il me l'avait promis. Mais vous ? Pourquoi vous l'êtes ?*

— *Tu as eu un père qui t'a promis de t'apprendre à chasser et pêcher. Tu as une mère, des frères et des sœurs. Moi, je n'ai jamais eu tout ça. Et quand je croyais avoir des parents, tout n'était que mensonge. Peut-être que c'est pour ça.*

— *Je ne crois pas. C'est autre chose parce que ça, ça fait longtemps que vous le savez.*

Gladius ne répondit pas. Il se contenta de finir son assiette et alla se coucher dans le lit qui lui avait été prêté.

Mais le sommeil ne vint pas...

VII - Anaïs Fidois

Thomas avait cherché Jonas et Franck. Au Département des Chasseurs, Andreo Filipelli avait dit au professeur qu'ils étaient juste passés le matin avec Chun mais étaient repartis sans repasser de la journée. Chun n'était pas chez elle. Thomas commençait à s'inquiéter pour elle. Elle avait voulu se montrer forte la veille mais il avait bien compris qu'elle n'était pas loin de craquer.

Les milieux de la magie noire se tenaient tranquilles en ce moment. Il semblait que la mort de Malgéus en ait refroidi plus d'un. Partout où passaient Thomas et Yann et où ils demandaient des informations sur Pierrick Chaldo, les gens prenaient peur et disaient qu'ils ne savaient rien précipitamment. Comme si cet homme était le diable en personne. Son nom n'était pas aussi craint que celui de Voldemort mais presque. À croire que simplement l'évoquer était suffisant pour le faire apparaître. Pour tous, plus encore que par le passé, il était devenu le Corbeau, le Messager de la Mort.

— Mais qui est-il pour eux ? Le croque-bedaine ? fit Thomas.

— C'est le croque-mitaine, corrigea Yann. Il n'en est pas très loin. Rappelle-toi ce que j'ai appris dans le dossier du projet Gladius. Aujourd'hui, il est sûrement plus prêt de ce Gladius que de Pierrick si j'en crois ton récit de son passage au Ministère.

— Pierrick n'est pas un monstre.

— Je sais. Mais pour eux, il est celui qui a détruit à lui seul le dernier groupe de Mangemorts réellement organisé et le pire mage noir de France depuis deux siècles. D'une certaine manière, grâce à ça, il y aura moins d'actions de mages noirs pendant un moment.

— Oui, mais je dois le retrouver.

— Nous devons le retrouver. Même si cela peut sembler bizarre et mal venu, je considère Pierrick comme un ami. Et je ne veux pas que Chun soit seule. Plus maintenant.

— Que veux-tu dire ? Tu as eu des nouvelles d'elle ?

— Par Bran. Il veille sur elle à chaque minute. Même sans la quitter, il parvient à me faire parvenir des messages en le transmettant à d'autres oiseaux. Je sais où elle est.

— Pourquoi ne m'as-tu rien dit ?

— Ça ne servirait à rien, Jacques Mareau est avec elle. Et Jonas et Franck étaient encore avec elle il y a quelques heures. Elle est chez Émilie Chaldo.

— Je vois. Elle sera en sécurité là-bas. Pas de traces de Pierrick selon tes « informateurs » ?

— Non. Je les ai pourtant tous mis sur l'affaire à l'exception de Bran. Mais aucun ne le trouve. La seule explication est qu'il ne soit pas en France ou dans les pays frontaliers.

— Nous ne pouvons pas chercher sur toute la planète !

— Et pourtant. J'ai peut-être un moyen de nous faciliter la tâche. Ce n'est pas fiable à 100 % mais sait-on jamais.

— Lequel ?

— J'aimerais bien le savoir moi aussi, lança une voix.

Thomas et Yann se tournèrent vers l'homme qui les approchait. Thomas le reconnut aussitôt.

— Officier Chergnieux ? fit-il. Que faites-vous là ?

— La même chose que vous j'ai l'impression, répondit Chergnieux. Je cherche Chaldo.

Thomas remarqua que l'officier de Police Magique avait une mine extrêmement fatiguée. Il avait sûrement peu ou pas dormi durant les jours précédents.

— Depuis combien de temps n'avez-vous pas dormi ? demanda le professeur. Vous avez l'air fatigué.

— Je n'ai pas besoin de votre sollicitude. Je veux retrouver Chaldo. Dites-moi comment vous comptez le retrouver.

— Pourquoi voulez-vous le retrouver ?

— Ça me regarde.

— Albert Chergnieux, dit Yann Firvel. Vous êtes un ancien chasseur si je ne m'abuse. Mais vous avez démissionné après avoir été refusé à la section S. Je crois savoir que Pierrick Chaldo participait aussi à cette session de tests et bien que plus jeune que vous dans le service, il vous a été préféré. Vous êtes entré à la Police Magique après. Vous n'avez pas supporté d'être mis en seconde place derrière un jeune alors que vos chefs vous ont dit que vous seriez pris à la prochaine session.

— Qui êtes-vous pour croire savoir quelque chose sur ce que j'ai ressenti ?

— Je suis juste quelqu'un qui sait qui vous êtes.

Chergnieux sortit sa baguette d'un geste fluide malgré la fatigue. Yann réagit dès le départ du mouvement en passant à côté du policier sur son extérieur. Il le désarma avec une extrême facilité et se retrouva dans son dos, pointant la baguette du policier sur sa nuque.

Chergnieux sentit la pointe de l'artefact contre ses cervicales. Il n'avait fait que deviner le mouvement de Firvel. Il se demandait qui il pouvait bien être pour le battre à ce genre d'exercice.

— Bien joué, fit Chergnieux. Mais ce ne sera pas suffisant.

Chergnieux se retourna d'un coup, surprenant Firvel. Il écarta la baguette et le repoussa d'un coup de pied au corps. Il sortit une seconde baguette, habitude prise du temps où il était encore aux Chasseurs, et désarma Firvel d'un Experlliarmus. Il rattrapa la baguette au vol et pointa les deux sur Yann. Mais celui-ci était déjà au contact entre les deux bras tendus du policier. Chergnieux sentit quelque chose de froid coller juste sous son menton.

Firvel se releva en écartant les bras du policier, relevant son pistolet Beretta 92 devant ses yeux. Le policier regarda l'arme à feu avec curiosité.

— Un pistolet moldu, dit-il. Comment se fait-il que vous en ayez un et que vous ayez surtout l'air de savoir vous en servir ?

— Secret, sourit Firvel.

— Vous ne vous êtes pas servi de la baguette ni sorti la vôtre. Ou alors c'est que vous n'en avez pas et que vous ne pouvez pas vous en servir. Vous êtes moldu.

— J'applaudirais votre intelligence si vous étiez tombé juste. Mais il y a juste un détail de faux. Mais je ne peux vous en dire plus. Nous n'allons pas rester ainsi durant des heures. Je vous propose de ranger nos armes respectives. Je n'ai rien contre vous.

— D'accord.

D'un même geste synchrone sans se lâcher des yeux, Firvel et Chergnieux rangèrent leurs armes sous leurs vestes. Ils s'éloignèrent l'un de l'autre d'un pas. Thomas soupira de soulagement. Heureusement, ces deux hommes étaient tous deux censés.

Chergnieux continua à fixer Firvel. Il ignorait qui était cet homme mais il avait un moyen de retrouver Chaldo. Il devait saisir cette chance.

— Je veux retrouver Chaldo, dit-il. Quel est votre moyen de le retrouver ?

— Je ne peux pas vous en parler, fit Yann.

— Ne jouez pas avec moi. Je dois le retrouver !

— Et pourquoi ?

— C'est personnel.

— Je vois. Malheureusement, même si vous me disiez pourquoi, je ne pourrai rien vous dire. Je dois agir seul pour faire ce que je veux faire. Je ne garantis pas le résultat.

— Je vais continuer à chercher de mon côté, dit Thomas. Où et quand on se retrouve ?

— Je te retrouverais. Fais donc équipe avec l'officier. Il a l'air motivé. À plus tard.

Firvel transplana.

— Pas de baguette mais il peut transplaner, fit Chergnieux. Qui est-il donc ?

— Je ne peux rien vous dire non plus, s'excusa Thomas. Venez, continuons de chercher Pierrick.

Yann Firvel apparut non loin des locaux du 13^e Bureau. Il ignorait encore s'ils le soupçonnaient d'être à l'origine du vol de dossier. Peut-être que l'archiviste, Anaïs Fidois l'avait finalement reconnu. Si c'était le cas, il devrait fuir et sûrement se battre pour y arriver. Or, certains agents de ce service possédaient des pouvoirs réellement effrayants et le surpassaient sur bien des points.

Yann adopta une attitude naturelle et entra, saluant d'un geste de la main le faux agent d'accueil. Il passa dans les bureaux situés derrière. Il ne fit ni plus ni moins que ce qu'il faisait d'habitude. Des agents à l'attitude agitée sortaient et entraient de la porte menant à la salle des archives. Firvel fit mine de s'en étonner.

— Qu'est-ce qui se passe ? demanda-t-il à un homme passant près de lui.

— Des dossiers confidentiels ont été volés, répondit l'interrogé.

— Quand ? Lesquels ?

— Avant-hier. Mais je ne sais pas lesquels. Il n'y a que l'archiviste et les personnes autorisées qui sont dedans. L'archiviste n'aurait rien vu. Elle dit avoir été attaquée par-derrière et forcer à répondre puis assommée sans avoir pu voir son agresseur. Le vigile dit pareil.

— Ah oui !

Cette fois-ci la surprise n'était pas feinte. Il n'avait pas assommé Anaïs Fidois et elle l'avait vu. Masqué, certes, mais elle l'avait vu tout de même.

Il la vit sortir du couloir menant aux archives. Son regard croisa celui de Yann Firvel. Elle eut un sourire discret à son attention. Firvel la laissa passer à côté de lui sans lui lancer un regard. Elle entra dans un autre bureau. Firvel s'éloigna de la cohue sans se faire remarquer et entra à son tour dans le bureau.

Anaïs Fidois s'était assise sur une chaise. Elle fit un petit sourire ingénu à Firvel. Ce dernier referma la porte.

— Ça va votre tête ? demanda-t-il innocemment.

— Ça peut aller, répondit-elle. C'est ça de s'assommer soi-même avec un dossier de six kilos.

— Que voulez-vous dire ?

— Ce n'est pas la peine de jouer avec moi Firvel. Je sais que c'était vous le voleur. J'espère que ces dossiers vous ont été utiles. J'ai noyé le poisson en en faisant disparaître d'autres, classés au plus haut niveau. Le dossier du projet Gladius seul aurait éveillé pas mal de soupçons.

— Si vous savez que c'est moi, pourquoi ne pas m'avoir dénoncé ?

— La plupart des agents et même le directeur de ce service me sous-estiment tout le temps. Je suis peut-être ici juste pour faire de la gestion de dossier et du classement, n'empêche, j'ai accès à l'ensemble des dossiers, quel que soit le niveau. Je les ai tous lus au moins une fois. Je sais ce dont est capable chaque agent, et surtout ceux qui donnent les ordres. Je suis comme vous, je ne suis pas d'accord avec leur façon de faire. Surtout depuis que vous avez récupéré le dossier du projet Gladius. Vous l'avez lu ? Alors ?

— Alors c'est effrayant. Mais je comprends les raisons qui les ont poussés à agir ainsi. Et maintenant, je dois retrouver Pierrick.

— Vous avez l'air de vous être attachés à lui.

— J'espère qu'il me considèrera comme un ami un jour. Il n'est plus Gladius.

— Et que faites-vous ici ?

— Il est introuvable. Je vais demander l'aide des agents du Bureau à travers le monde pour voir s'ils ont des infos sur lui. Vu que vous avez couvert mon petit larcin, je n'ai plus à m'inquiéter. À moins que vous ne m'ayez menti pour me piéger.

— Approchez-vous.

Yann s'approcha. Il était prêt à porter la main à son arme au moindre geste suspect. Anaïs se leva. Elle leva les bras et posa doucement ses mains sur les tempes de Firvel. Ce dernier sortit son arme et posa le canon sur le plexus de l'archiviste. Elle sourit.

— Ne vous inquiétez pas, assura-t-elle.

Et soudain, avant qu'il ne puisse dire la moindre chose, des images déferlèrent dans la tête de Firvel. Il voyait les parents d'Anaïs Fidois être tués sous ses yeux. Il ressentait de la peine. Il devina que c'était la peine de la petite fille qu'elle était à l'époque qu'il ressentait. Lorsqu'elle cessa, elle se recula d'un pas. Firvel la regardait.

— Vous êtes une non-décelée, dit-il. Vous avez un pouvoir impressionnant. Pourquoi n'êtes-vous pas agent de terrain ?

— Parce que j'ai réussi à leur cacher mes dons. Ils ont donc cru faire une erreur et ont simplement voulu me faire croire que mes parents avaient été tués par des voleurs. Mais j'ai toujours su la vérité. Je ne suis pas une femme d'action. Je ne sais pas me battre comme vous. Tout ce que je pouvais faire, c'était attendre que quelqu'un comme vous se décide d'agir et l'aider comme je pouvais.

— Et si tout ce que vous m'avez montré n'était qu'une illusion ?

— C'est un risque. Vous pouvez me faire confiance, même partiellement seulement. Ou bien me tuer. Mais je peux encore vous aider.

— J'ai le choix. Mais je n'ai pas vraiment envie de tuer une femme aujourd'hui si je peux l'éviter. Je vais vous accorder le bénéfice du doute.

— Heureusement que je ne suis pas comme le Prêtre.

— Vous avez deviné que je l'avais tué.

— En fait, le directeur aussi. Mais d'une certaine manière, il en a été soulagé, le Prêtre commençait à devenir gênant.

— Je vois. Je vais devoir aller faire ma demande d'information.

— Au fait, Marion Locca vous surveille. Mais vous le saviez peut-être déjà. Si c'est le cas, elle doit être morte maintenant. Vous n'auriez jamais pris un risque aussi énorme avec en plus la suspicion d'être surveillé.

Firvel ne répondit pas. Il ne devait rien dire sur Marion Locca. Elle avait le droit de vivre en paix elle aussi. Et pour le moment, il n'était pas sûr de pouvoir faire confiance à 100 % à Anaïs Fidois. Sans rien ajouter, il sortit du bureau.

Anaïs Fidois resta seule. Elle esquissa un sourire.

— Vous me ferez confiance un jour Yann Firvel, pensa-t-elle. Je le sais.

Yann Firvel se rendit au bureau de l'homme chargé de la coordination des agents sur le plan international. Le 13^e Bureau avait des espions dans plusieurs gouvernements magiques et moldus. Ils envoyaient des rapports à intervalles réguliers. Un agent de terrain comme Firvel avait la possibilité de faire une demande d'information à certains voir à tous ces agents. Il exposa sa demande à l'homme chargé de transmettre l'information. Une fois ça fait, il ressortit. En se dirigeant vers la sortie, il croisa Anaïs Fidois. Cette dernière ne lui accorda pas un regard. Mais quand il fut dans la rue et à l'abri des regards, Yann sortit de sa poche un papier. Dessus étaient écrits l'adresse et le numéro de téléphone d'Anaïs Fidois avec un petit mot disant :

— Au cas où.

Cherchait-elle vraiment à l'aider ou voulait-elle l'attirer dans un piège ? En attendant d'avoir la réponse, il replia le papier et le glissa dans sa poche. Il s'assura de ne pas être vu et se transforma en pygargue à tête blanche pour s'envoler.

Maintenant, il devait attendre. Mais pas sans rien faire, il continuerait de chercher. Où qu'il soit, il retrouverait Pierrick...

VIII - Le garçon, le vieillard et le dragon

Il n'avait pas réussi à dormir. Alors que les premiers rayons du soleil perçaient par les interstices entre les rideaux et la fenêtre, il se leva. Il sortit. Malgré le froid mordant, il resta torse nu. Il monta sur une colline et regarda les alentours. Rien. Rien d'autre que des bosquets de conifères sur cette lande gelée. Il fit quelques mouvements d'échauffement puis se mit à faire un tao¹. Ses déplacements étaient précis, ses gestes puissants et vifs. Il ne savait plus qui il était en ce moment. Gladius ou Pierrick Chaldo ? Mais ce tao, venait de sa partie Pierrick. Il l'avait appris en Chine d'un maître en arts martiaux. Il devait avoir douze ans à l'époque. À l'époque, Gilles et Françoise Chaldo étaient ses parents. Il n'en doutait pas. D'ailleurs, ils l'entouraient de leur amour. N'était-ce qu'une simple comédie pour eux ?

Alors qu'il effectua le dernier mouvement de son tao, il sentit une présence derrière un arbre. Il vit apparaître le petit garçon de la veille.

— *Vous êtes fort !* fit-il.

— *C'est inutile d'être fort si on n'a rien à défendre,* fit Gladius.

— *Maman dit que le petit-déjeuner sera bientôt prêt.*

Le petit garçon commença à s'éloigner. Il se retourna et lança :

— *Je suis sûr que quelqu'un vous attend quelque part. Quelqu'un que vous devez protéger.*

Gladius se rinça dans le ruisseau proche. Puis il retourna à la maison du garçon. Il partirait bientôt. Le petit-déjeuner passé, il se dirigea vers la sortie du village. Le garçon le suivit.

— *Vous partez ?* demanda-t-il.

— *Je n'ai pas ma place ici. Je n'ai ma place nulle part en ce moment.*

¹ Enchaînements techniques codifiés, équivalent des kata du karaté pour le wushu.

- *Moi non plus. J'avais mon père. Maintenant, il n'est plus là.*
- *Tu as encore ta mère, tes frères et tes sœurs.*
- *C'est vrai. Mais rien ne sera plus comme avant.*

Un double claquement de fouet attira l'attention de Gladius. Il reconnut immédiatement le bruit caractéristique d'un transplanage. Il ne sortit pas sa baguette mais il était prêt au moindre problème. De derrière un arbre au tronc large, sortirent deux hommes habillés de longs manteaux fourrés. Les couleurs étaient assez criardes, l'un était violet et l'autre d'un vert pomme. C'étaient des sorciers. Mais Gladius ne perçut pas d'attention violente en eux.

Les deux sorciers s'avancèrent vers Gladius et le garçon. Celui au manteau violet arborait un sourire commercial.

— *Bonjour, dit-il avec un mauvais accent. Nous cherchons Andrei Garsov.*

- *C'est moi, répondit le garçon.*
- *Parfait. Pourrais-tu nous mener à tes parents ?*
- *Mon père est mort. Ma mère est à la maison. Suivez-moi.*

Gladius regarda les deux sorciers suivre le garçon. Pour une raison qui lui échappait, il décida de prolonger d'encore quelques heures son séjour dans ce village.

Les deux sorciers entrèrent dans la maison. Gladius resta à l'extérieur mais se plaça sous une fenêtre. Elle était fermée mais cela n'était pas un problème pour lui. Il sortit sa baguette et usa d'un sortilège pour écouter ce qui se racontait derrière le mur.

— *Bonjour madame Garsov, fit un des sorciers qui devait être celui au manteau violet vu l'accent. Toutes mes condoléances pour la perte de votre mari. Ce n'était peut-être pas le bon jour pour venir vous voir, mais ce que nous avons à vous dire est de la plus haute importance. Déjà, permettez-moi de vous poser quelques questions. Est-ce que votre fils Andrei a déjà été mêlé à des anecdotes étranges ? Genre, des disparitions inhabituelles durant quelques minutes ? Des changements de couleur intempestifs ? Ou une impression qu'il arrive à deviner certaines choses à l'avance.*

— *Oui, cela arrive, répondit la mère d'Andrei. Il devine des choses avant qu'elles n'arrivent.*

— *Tout cela peut vous sembler étrange mais c'est tout à fait normal. Il se trouve que votre fils n'est pas comme les autres. Il est sorcier.*

— *Que dites-vous ?!*

— *Ce n'est rien de grave madame. Votre fils est né avec des pouvoirs magiques. Nous-mêmes sommes sorciers. Nous venons de France. Nous travaillons pour le Département de Récupération de Sorciers en Pays Hostile. Un service du Ministère français de la Magie. Votre pays fait partie des pays sous juridiction française pour ce genre d'affaires car le gouvernement magique russe n'assure plus ce genre de mission depuis des années.*

Gladius était sûr que madame Garsov n'avait pas compris un seul mot de cet homme. Il décida d'intervenir.

Quand Gladius entra, les deux sorciers le toisèrent.

— *Excusez-nous, fit celui au manteau violet. Nous avons à parler avec madame Garsov en privé.*

— Vous parlez tellement mal russe que vous devriez en rester au français, dit Gladius.

— Vous parlez notre langue !

— Et pour cause, je suis français. Par contre, je suis surpris. Je ne savais pas que la Russie était passée sous la juridiction de récupération du Ministère français.

— Vous êtes sorcier ! Qui êtes-vous ? Je veux dire, votre nom ?

— Peu importe. Ce garçon est donc un sorcier. Je comprends mieux l'étrange sensation que j'avais en sa présence. Vous devriez revoir votre façon d'expliquer la situation aux parents.

— Nous avons été formés.

— C'est ça. En attendant, répondez à ma première question : depuis quand la Russie est-elle sous juridiction française ?

— Depuis dix ans déjà. Quelques enfants ont ainsi été envoyés à Beauxbâtons.

Gladius réfléchit. Il y avait bien quelques élèves de l'Académie possédant des noms à consonances slaves mais aucun ne venait de Russie en particulier. À part quelques exceptions mais toute la famille avait quitté la patrie originelle, des familles de sorciers. Quelque chose n'était pas normal.

— Toute la Russie ? questionna-t-il.

— Non, seulement les parties les plus reculées. Le Ministère russe parvient à garder son influence sur la partie occidentale.

— Qui a donné l'ordre de faire ces récupérations ?

— J'aimerais savoir qui vous êtes pour vous permettre de nous questionner de la sorte.

C'était la première fois que le sorcier au manteau vert pomme parlait. Sa voix était dure et le ton était amer. Gladius le fixa. Son regard était fort et sans faille. Gladius y reconnut le regard d'un combattant.

— Et vous, qui êtes-vous ? fit Gladius.

— C'est moi qui pose les questions maintenant, éructa le sorcier au manteau vert. Nous sommes des envoyés du Ministère français de la Magie.

— Voyons, Degard, essaya de calmer celui au manteau violet.

Degard. Ce nom rappela quelque chose à Gladius. L'homme avait dans les cinquante ans. L'âge correspondait. Guillaume Degard avait été une véritable légende vivante de la Police Magique. D'abord en unité d'investigation criminelle mais surtout lors de son long passage à l'unité d'Intervention de la Police Magique. Il fut même pressenti comme futur chef de cette unité particulière de la Police Magique. Mais à cette époque, le nouveau directeur de la Police Magique nommé par le Ministre Erwan Riliam fut Yves Dakus. Cela n'aurait dû rien changer pour Degard mais le brusque changement de politique ne lui plaisait pas. Il le fit savoir à son supérieur hiérarchique et le résultat fut qu'il ne fut pas nommé à la place qui lui revenait de droit. Il décida donc de mettre un terme à sa carrière avant de terminer au placard. Mais étant un fidèle des vieux idéaux du Ministère, il changea simplement de service, estimant devoir passer quelques années plus au calme avant la retraite. C'était donc lui. Georges Nide parlait de lui quelques fois, toujours avec respect. Les deux hommes étaient de la même génération et avaient souvent travaillé ensemble.

— Guillaume Degard, fit Gladius. Vous n'êtes plus très loin de la retraite. Vous ne devriez pas venir dans ce genre de pays relativement dangereux.

— Si vous me connaissez, c'est soit que vous êtes un ancien policier ou chasseur, soit un criminel, dit Degard. Et comme je ne vois pas ce qu'un chasseur ou policier viendrait faire ici, je dirais que

vous êtes de la seconde catégorie. Vous devez être recherché pour des faits graves si vous avez été obligé de venir jusqu'ici. Qu'est-ce que vous avez fait ?

— Vivre.

— Qui que vous soyez, vous n'avez aucun intérêt à nous empêcher de ramener cette enfant en France. Si bien sûr, sa mère est d'accord.

— Vous avez raison. Mais quelque chose ne colle pas dans cette histoire. Il n'y a pas d'élève d'origine russe récupéré à Beauxbâtons.

— Comment pourriez-vous le savoir ? demanda le sorcier au manteau violet.

— Je le sais, c'est tout.

— Je vous ai déjà vu quelque part, fit Degard.

— Ce village a été attaqué hier par des pillards-sorciers. Le mari de cette femme a été tué durant cette attaque. Elle n'est pas vraiment dans un état d'esprit visant à vous faire confiance.

— *Monsieur Gladius, fit Andrei. Ces gens disent que je suis comme vous, que je peux faire les mêmes choses que vous.*

— *Oui. Ils sont là pour normalement t'emmener en France où tu devrais pouvoir apprendre à contrôler tes dons. Mais certaines choses ne collent pas. Quel âge as-tu ?*

— *Huit ans.*

— La scolarité à Beauxbâtons commence à onze ans. Pourquoi venir aussi tôt ?

— Directive du Ministre, répondit celui au manteau violet. Il a pensé que les enfants devaient s'habituer à la France. Il va être placé dans une famille d'accueil.

Gladius vint se placer juste derrière Andrei. Ces deux hommes étaient de bonne foi. Mais il ne pouvait en dire la même chose de la part des intentions du Ministre. Et pour cause, si cela faisait effectivement dix ans que les enfants possédant des dons magiques de la Russie orientale étaient récupérés par le Ministère français de la Magie, alors pourquoi n'en avait-il pas entendu parler durant sa mission à Beauxbâtons ? Il aurait dû en avoir dans ses classes. Et, ayant étudié les dossiers de tous les élèves, il était sûr qu'aucun ne correspondait à cette catégorie. Où étaient passés ces enfants ?

La mère d'Andrei, en ayant assez d'être laissée pour compte dans une affaire la concernant directement, se leva.

— *Allons voir l'ancien*, dit-elle.

Suivant la mère et son fils, Degard, l'homme au manteau violet qui se révéla s'appeler Massil, et Gladius atteignirent une sorte de yourte placée à l'écart du village. Un vieil homme emmitouflé dans une couverture grise était assis par terre à côté de l'entrée. Il avait les cheveux et une barbe entretenue de la même couleur, aussi blancs que la neige. Il leva les yeux vers la mère d'Andrei quand elle l'interpela. Quand elle eut fini de lui parler, il regarda le petit Andrei d'un regard profond. Il hocha la tête d'un signe affirmatif en souriant légèrement, découvrant une dentition parfaite malgré le fait que le dentiste le plus proche devait être à Vladivostok. Son regard passa sur Degard et Massil sans daigner s'arrêter. Lorsqu'il atteignit Gladius, il resta figé. Son léger sourire s'effaça. Il se leva, laissant sa couverture sur le sol. Il était vêtu de tissu trop léger pour le climat.

— *C'est toi qui as combattu les pillards hier*, dit le vieillard.

— *Vous auriez pu le faire vous-même*, fit Gladius. *Après tout, vous êtes sorcier.*

— *Tu avais deviné. Ta sensibilité est grande. Eux n'ont pas deviné comme toi*, ajouta-t-il en désignant Massil et Degard qui affichaient tous les deux un air surpris. *Qu'es-tu venu faire dans cette contrée ?*

— *Je ne sais pas. Je cherche des réponses.*

— *Si tu cherches des réponses, je crois savoir où tu peux les trouver. Si tu en as la force et le courage.*

— *Je n'ai aucun courage. Pour en avoir, il faudrait que je connaisse la peur.*

— *Ne sois pas si présomptueux. Tu as plus de force que nous trois réunis, mais il te manque quelque chose d'essentiel. En cet endroit, tu pourras peut-être trouver cette chose.*

— *Je n'ai besoin d'aucune aide.*

— *Si tu le dis. Par contre, nous avons besoin de la tienne. Ces pillards n'étaient qu'un groupe appartenant à une bande plus importante. Ils vont revenir. Et ils auront leur bestiole avec eux.*

— *Quelle bestiole ?*

— *Un Sibérien à Cornes.*

— *Un dragon ! s'exclama Degard. J'ai déjà entendu parler des pillards-sorciers de Sibérie, mais je pensais qu'il ne s'agissait que de racailles sans importance.*

— *Le chef de cette bande a élevé ce dragon depuis l'œuf. Et il a réussi à en faire sa meilleure arme. Je m'étonne qu'il ne soit pas encore venu.*

Gladius avait tourné la tête vers une autre direction. Il sentait la présence grandissante de plusieurs hommes. Mais surtout, une grande présence magique. Elle était tellement énorme qu'il sentait même la puanteur reptilienne lui emplir les naseaux. Il était trop tard pour évacuer le village.

— Degard, Massil, protégez-les villageois, fit-il. Ils arrivent. N'hésitez pas à tuer. Eux n'auront aucun scrupule.

— Et vous ? demanda Degard.

— Je m'occupe du dragon.

— Vous croyez y arriver seul ?

— Faites ce que je vous dis.

Il eut à peine fini sa phrase que surgissant de derrière une colline de l'autre côté du village, un immense reptile aux écailles blanches étira son cou vers les habitations. Il possédait des ailes semblables à celles de chauve-souris et des cornes pointues et courbes couronnaient sa tête. Il ouvrit la gueule, lançant un cri de rage. Puis un long crachat de flammes fonça vers une maison qui se mit à brûler immédiatement. Les villageois couraient pour sauver leurs vies. Des hommes descendaient la colline.

— Faites ce que je vous ai dit, dit Gladius.

Il se transforma en corbeau et s'envola en direction du dragon. Massil et Degard le regardèrent s'éloigner.

— Il est fou ! s'exclama Massil.

— Un corbeau, murmura Degard.

— Hein ! ?

— Baisse-toi ! hurla Degard en sortant sa baguette.

Un éclair vert passa à quelques centimètres de Massil.

— Avada Kedavra ! cria Degard.

Le pillard s'écroula sans espoir de se relever.

— Protège le gosse et sa mère, fit Degard.

Degard se mit à courir vers les maisons auxquelles les pillards mettaient le feu.

Gladius plongeait vers le dragon. Il se mit à tourner autour de la tête du reptile. Ce dernier ne fit pas attention à lui au début mais cet oiseau noir finit par l'agacer. Il fit claquer ses mâchoires, essayant d'avaler le volatile au passage. Gladius se mit à voler de plus en plus haut, obligeant le dragon à lever son énorme tête, à décoller ses pattes avant. Il l'attira vers l'arrière et le fit tomber sur le dos dans un horrible fracas.

Le Corbeau fondit sur le ventre de la bête, reprenant sa forme humaine. Il se réceptionna et sortit ses deux baguettes. Il les pointa sur la peau écailleuse du dragon. Deux éclairs verts surgirent des extrémités des baguettes. Le dragon poussa un gémissement avant de se laisser aller totalement contre le sol.

Un hurlement attira l'attention de Gladius. Un homme courait vers l'énorme cadavre. Il toisa Gladius d'un regard haineux. Ce devait être le maître du dragon.

— *Qui es-tu donc ? Comment as-tu réussi ça ?* lança-t-il furieux.

Il pointa sa baguette d'où un sortilège de mort surgit. Gladius bloqua le maléfice avec une de ses baguettes. De l'autre, il désarma le chef des pillards. Il transplana pour se retrouver dans le dos du malfrat.

— *Je viens de tuer un dragon, et tu espérais me battre avec ta puissance ridicule,* dit-il. *Tu as tué combien de personnes ? Pillé combien de villages ?*

— *Je ne fais ça que pour vivre. C'est mon gagne-pain. Je n'allais pas me laisser mourir de faim.*

— *Je te comprends. Mais je ne vais pas te laisser vivre un instant de plus.*

L'éclair vert ne put même pas éclairer tellement le bout de la baguette était proche du corps du chef des pillards. Le cadavre tomba face dans la neige.

Gladius retourna au village. Dès qu'ils avaient vu le dragon s'effondrer, les pillards s'étaient enfuis. Certains gisaient morts ou assommés dans la neige. En se rendant sur la place centrale du village, Gladius fut rejoint par Degard.

— Impressionnant, dit ce dernier. Tuer un dragon comme ça.

Gladius ne dit rien et continua son chemin.

— Je me souviens où je vous ai vu, lança Degard. Pierrick Chaldo, le Corbeau.

IX - Justine Benis

Gladius s'arrêta mais ne se retourna pas. Ce nom lui paraissait si éloigné maintenant. Comme si des années s'étaient passées depuis la dernière fois que quelqu'un l'avait appelé ainsi. Et pourtant, il se souvenait de qui était Pierrick Chaldo. Un homme. Un chasseur. Quelqu'un dont la vie s'était construite au fil du temps, des joies et des peines. Mais quelles joies et quelles peines ? Il avait du mal à s'en souvenir.

— Pierrick Chaldo a disparu, dit-il.

— Vous me paraissez bien vivant pourtant, fit Degard.

— Je n'ai pas dit qu'il était mort. J'ai dit qu'il avait disparu.

— *Tu ne peux continuer à vivre ainsi.*

L'ancien s'approchait, soutenu par Andrei. Gladius comprenait pourquoi il n'avait pas pu combattre les pillards. Son corps décrépi ne tenait plus que par le seul soutien de son flux magique. Par le passé, il avait dû être un très puissant mage.

— *Tu dois trouver ta place dans ce monde,* continua-t-il.

— *Et si je n'y ai pas ma place ?* demanda Gladius.

— *Je vis depuis très longtemps. Trop sûrement. Mais cette très longue vie m'a appris que qui que nous soyons, nous avons toujours notre place quelque part. Le seul obstacle est d'accepter cette place. Je ne connais pas ton passé. Je ne sais rien de toi. Mais je sens le trouble en toi. Un trouble profond.*

— *Quel est l'endroit dont vous me parliez tout à l'heure ?*

— *On l'appelle la Grotte aux Étoiles. Elle est située à au moins trois cents kilomètres à l'ouest, dans la vallée de la Toungouska. C'est un lieu où les forces mystiques sont très fortes. Tu y trouveras peut-être des réponses. Si tu es assez fort pour les accepter.*

— *Vous y êtes déjà allé ?*

— *Oui, il y a quelques années. Quand je pouvais encore marcher seul. Mais je n'y ai rien trouvé car j'avais déjà accepté ma place.*

Gladius resta silencieux. Puis il se tourna vers Degard et Massil.

— Attendez que je revienne avant d'emmener Andrei, dit-il. Car je sens quelque chose de pas clair dans cette histoire.

— Nous ne pouvons pas rester, contredit Massil.

— D'accord, acquiesça Degard. Nous vous attendrons. Revenez vite.

Gladius disparut en un claquement de fouet.

— Pourquoi avoir accepté ? questionna Massil. Nous devons rentrer.

— Nous pouvons attendre quelques jours, fit remarquer Degard. Cet homme est considéré comme le meilleur chasseur actuel. Quand on atteint un certain niveau, on possède un instinct pour les affaires pas nettes. Je l'ai. Et lui aussi. Je n'ai rien décelé par rapport à ces récupérations mais j'ai dû me rouiller un peu. Cela ne nous coûtera rien d'attendre.

Maldieu et Garde se rendirent en Suisse, à Genève. Charles Maldieu était en dehors de sa juridiction, mais tant pis. Le temps n'était plus aux risques calculés. Ils devaient acquérir une information cruciale, et une seule personne au monde pouvait la leur donner.

À l'instar de la Suisse moldue, le Ministère helvète de la Magie avait choisi une certaine neutralité. Par contre, ses Gardiens, un service regroupant les prérogatives de la Police Magique et des unités anti-mages noirs comme les Chasseurs ou les Aurors, demeuraient intraitables avec ceux qui menaçaient la tranquillité de leurs concitoyens. Mais si les mages noirs se tenaient tranquilles, ils n'étaient pas inquiétés. Cela faisait de la Suisse, non pas une base arrière mais un refuge pour les mages noirs. Beaucoup de Mangemorts recherchés s'y étaient cachés. Certains menant une vie publique normale. Et malgré les demandes des autres Ministères demandant leur extradition, le Ministère suisse refusait toujours, avançant qu'ils n'avaient commis aucun crime sur leur sol.

— Tu es sûr qu'elle vit ici ? demanda Garde.

— Elle a essayé de cacher sa présence mais j'ai tout de même plusieurs sources qui m'ont appris qu'elle s'était installée sous une identité moldue dans cette ville, expliqua Maldieu. Elle n'a pas intérêt à être retrouvée.

— Mais comment la retrouver ? La ville est grande.

— Elle a beau vouloir se cacher en se faisant passer pour une moldue, il y a certains réflexes de la vie sorcière qu'elle ne pourra que difficilement gommer. De plus, si elle veut être sûre de ne pas être retrouvée, il faut absolument qu'elle garde quelques contacts avec le monde magique. Histoire de se tenir informé.

— Les journaux. Elle pourrait tout aussi bien se rendre incognito dans un lieu secret et l'acheter en kiosque.

— Ce serait la solution la plus sûre. Mais au bout de trente ans, elle a dû se relâcher et s'abonner. Et heureusement, j'ai un ami au « Sorcier des Montagnes » qui me devait un service. Il m'a envoyé la liste des abonnés de Genève. On peut éliminer tous ceux vivant en zone magique. Il n'y en a pas tant que ça en zone moldue.

— Tes relations dans tous les domaines m'ont toujours impressionné.

Durant toute la journée, Garde et Maldieu parcoururent la ville d'adresse en adresse. Ils restaient parfois plusieurs heures devant une maison pour identifier qui vivait là. Ce fut finalement le soir, alors qu'ils observaient la septième maison de leur liste, qu'ils virent une femme d'une soixantaine d'années, les cheveux grisés par l'âge.

— C'est elle, dit Garde. Elle a beau avoir vieilli, je saurais toujours la reconnaître.

— Suivons-la et attendons le bon moment pour lui mettre le grappin dessus. Attention, je n'ai pas besoin de te dire de quoi elle est capable.

Les deux hommes commencèrent à suivre la femme discrètement. Elle parut ne pas les repérer. Elle entra dans une épicerie et y resta au moins vingt minutes. Quand elle en ressortit, se fut pour reprendre le chemin de chez elle, alourdie par deux sacs cabas. Et au moment où elle se retrouva sur le perron, les deux hommes sortirent discrètement leurs baguettes et approchèrent.

— Tu t'es ramollie, Justine, lança Maldieu.

La femme se retourna, l'air apeuré et surpris. Elle resta figée durant au moins deux secondes avant de se décider à réagir, cherchant sa baguette dans sa poche. Mais elle n'eut pas le temps de s'en servir, elle l'avait à peine sortie que Garde lui tordit le poignet et lui arracha de la main.

— Je vois que l'air alpin t'a fait du bien au teint, continua Maldieu.

— Charles Maldieu, dit-elle. Que vient faire le directeur du Département des Chasseurs ici ? Et François Garde, je te croyais retiré.

— Je le suis autant que toi, Justine Bénis, dit Garde. Mais parfois, il faut bien reprendre un peu de service.

— Nous n'allons pas parler dehors, fit Maldieu. Tu vas bien nous inviter à l'intérieur.

— Comme si j'avais le choix, grommela-t-elle.

Ils suivirent Justine Bénis jusqu'à ce qui devait être son salon. Elle s'assit dans l'unique fauteuil de la pièce.

— Tu n'avais pas prévu d'avoir des invités on dirait, sourit Maldieu.

— Arrête avec ton humour, lança Justine. Si vous voulez vous asseoir, démerdez-vous.

— Ce ne sont pas des mots jolis dans la bouche d'une femme, ajouta Maldieu en faisant apparaître deux chaises.

— Vous allez me dire ce que vous venez faire ici, ordonna Justine. Vous n'avez pas le droit de venir m'arrêter, le gouvernement magique suisse...

— Nous connaissons les lois, coupa le directeur des Chasseurs. Nous ne sommes pas venus te chercher pour te ramener en France où tu devrais être jugé pour un certain nombre de crimes mais pour avoir un renseignement. Tu es la seule personne connue ayant servi sous les ordres de Janus. Tu es la seule pouvant nous mener à lui.

— Si vous venez me voir après trente ans, c'est qu'il reprend ses activités. Ça faisait un moment qu'il n'avait pas bougé à vrai dire.

— Tu connais son visage. Dis-nous qui il est.

— Si je suis venu en Suisse, ce n'est pas uniquement pour me cacher des Chasseurs. Sinon, je n'aurais pas besoin de faire mes courses en secret.

— Nous le savons. Tu te caches de Janus.

— Pourquoi te caches-tu de lui ? questionna François Garde.

— Parce que je l'ai trahi. À l'époque, il cherchait un livre, un vieux grimoire traitant d'une magie qui n'est plus pratiqué de nos

jours. Mais cette magie pouvait lui donner plus de puissance que Vous-Savez-Qui, devenant, ou plutôt redevenant le mage noir le plus à même de prendre le pouvoir. Même si Vous-Savez-Qui ne recherchait pas vraiment le pouvoir mais plutôt l'immortalité. Le pouvoir n'était pour lui qu'un moyen d'atteindre son but, celui de vaincre la Mort. Mais si Vous-Savez-Qui apprenait l'existence de ce grimoire et des pouvoirs qu'il recélait, il le rechercherait sûrement. À l'époque, Malgés dirigeait les Mangemorts français. Je suis tombée entre ses griffes. Il m'a torturée et je lui ai avoué l'existence de ce grimoire.

— Le Grimoire de Malchauzen, n'est-ce pas ? demanda Maldieu. La suite est facile à deviner. Malgés décide de rechercher le grimoire pour son propre compte, dans l'espoir de prendre la place de Vous-Savez-Qui. Il le recherche discrètement durant tout le temps où Vous-Savez-Qui est encore en activité, gardant ainsi un contrôle sur les Mangemorts fidèles au Seigneur des Ténèbres. Mais en octobre dernier, coup de théâtre, Vous-Savez-Qui disparaît mystérieusement en essayant de tuer le jeune Harry Potter. Comme tous, il ignore tout de cette disparition. Mais une chose est sûre : Vous-Savez-Qui n'est plus là. Les Mangemorts français sont livrés à eux-mêmes. Ils se tournèrent donc vers la seule autorité qu'ils reconnaissent encore : Malgés. Fort de cette armée et n'ayant plus à cacher ses desseins de Vous-Savez-Qui, Malgés a décidé de rechercher plus activement le Grimoire de Malchauzen. Il découvrit qu'il était caché au Département Secret et attaque en janvier dernier. Mais le grimoire a disparu. Alors qu'il y était encore la veille. À croire que tout a été fait pour l'attirer là-bas. Dans quel but ? Le faire éliminer par les Chasseurs sûrement. Mais il parvint à s'enfuir. Nous avions tout sous les yeux. La seule pièce qu'il nous manquait était de savoir que Janus avait recherché le Grimoire de Malchauzen par le passé. Tout s'explique. C'est Janus qui a le grimoire.

— Mais comment aurait-il pu le récupérer au Département Secret sans se faire remarquer ? questionna Garde.

— Je te l'ai dit : il doit y être autorisé. Je pense même qu'il peut donner des ordres à tous les services du Ministère. Est-ce que je me trompe, Justine ?

— Tu avais déjà des soupçons sur son identité, dit-elle. Tout ce que tu voulais, c'est une confirmation.

— Nous sommes arrivés à un point où nous ne pouvons nous permettre la moindre erreur. Nous ne pouvions continuer à avancer sans être sûrs. Alors c'est bien lui ?

— Oui. Janus n'est autre qu'Erwan Riliam, le Ministre français de la Magie. Vous avez le mage noir actuel le plus terrible qui vous donne des ordres depuis plus de dix-sept ans. N'est-ce pas risible ?

Maldieu se tourna vers Garde et les deux hommes se levèrent. Justine Bénis eut un petit sourire moqueur.

— Que comptez-vous faire ? demanda-t-elle. L'attaquer. C'est lui qui vous tuera. Je vous offrirais bien votre dernier repas, mais je n'ai pas acheté assez d'ingrédients.

— Ce n'est pas grave, dit Maldieu en lui souriant. Nous n'avions pas faim. Par contre, nous t'avons dit que nous ne pouvions nous permettre la moindre erreur. Depuis trente ans, tu te caches car Janus considère ton aveu à Malgésus comme une faiblesse et une trahison vis-à-vis de lui. Mais en le prévenant que nous savons qui il est et que nous allons le combattre, tu aurais tes chances de revenir dans ses bonnes grâces. Et nous ne pouvons te faire confiance quand bien même tu nous jurerais de rester en dehors de cette histoire. Après tout, tu étais une mage noire. Il n'existe qu'une seule solution.

Justine blêmit. Elle se leva de son fauteuil et se mit à reculer sans lâcher les deux hommes des yeux. Son regard allait d'une baguette à l'autre. Laquelle lancerait le maléfice de mort.

— Non, supplia-t-elle. Je ne veux plus jamais revoir Janus. Je vous le jure. Je vous en supplie. Ne me tuez pas.

— Désolé, fit Charles Maldieu avec un dernier sourire. Avada Kedavra.

L'éclair vert frappa la femme sans qu'elle ne puisse ébaucher un mouvement d'esquive. Elle s'effondra sur le sol de son salon les bras en croix, les yeux dans le vague.

Garde s'approcha du cadavre, comme pour vérifier qu'elle était bien morte. Il alla même jusqu'à tâter son pouls. Rien. Elle était bien morte. Il se releva et se tourna vers son ami.

— Maintenant que tes doutes sont confirmés, nous allons attaquer, n'est-ce pas ? demanda-t-il.

— Le combat est inévitable, répondit Maldieu. Car nous n'avons aucune preuve formelle et recevable pour traîner le Ministre de la

Magie devant les tribunaux. Surtout qu'il ne faut pas le sous-estimer. Il a trompé tout le monde durant plus de vingt ans, menant une carrière politique jusqu'à atteindre le poste suprême de notre gouvernement. Nous passerons sûrement pour des traîtres, mais il faudra l'éliminer nous-mêmes.

— Si déjà, nous survivons.

— Crains-tu la mort ?

— Je suis mort il y a vingt-et-un ans. Je ne fais qu'attendre que ce cœur arrête de battre.

— Et moi qui espérais une mort tranquille et sans douleur pour dans quelques années. Mais après tout, nous avons vécu en combattant, nous devons mourir en combattant. Au final, pouvons-nous vraiment choisir notre destin ?

— Je ne peux pas répondre à cette question, mon ami. Mais pour moi le destin n'existe pas. Tout n'est que la causalité de nos choix. Le destin n'est que l'excuse des faibles pour expliquer leurs erreurs et ne pas les assumer.

— Rentrons en France. Je dois encore mettre des affaires en ordre avant que nous demandions une audience au Ministre.

X - Toungouska

Cette terre était tout aussi gelée que celle qu'il avait quittée quelques heures plus tôt. Et depuis ces quelques heures, il marchait sur cette étendue glaciale. Mais ici, les grands arbres de la Taïga jetaient leur ombre sur lui. Il n'était plus qu'une ombre parmi les ombres.

La Toungouska. Pour le commun des mortels dont la grande majorité des Sorciers, cette terre n'aurait rien de spécial. Et pourtant, Gladius y sentait ou plutôt ressentait une présence étrange. Une force diffuse. Une aura vagabonde courant entre les arbres noirs et blancs. Cette force allait s'intensifiant à mesure que Gladius marchait. Il savait alors qu'il était dans la bonne direction. Et bientôt, il arriva à la lisière de la forêt.

La lisière donnait sur une cuvette profonde de roches à nue. Pas un arbre, pas un brin d'herbe n'avait poussé ici. Pas un animal ne courait sur la pierre d'un gris presque noir. Et même la neige, qui pourtant recouvrait toute la forêt, n'avait pas recouvert cette surface. Une étrange force mystique était présente ici. Une force que Gladius n'arrivait pas à définir. Était-elle maléfique ou bénéfique ? Tout en se posant cette question, il se traita mentalement d'idiot. Il savait d'expérience que diviser le monde en deux camps distincts était une erreur commise par l'Homme depuis des temps immémoriaux. Rien n'était blanc ou noir.

Gladius marchait maintenant sur la roche. Il rajouta une nouvelle constatation étrange à la liste déjà longue : la roche n'était pas froide, elle irradiait d'une certaine chaleur. Il marcha longtemps et atteignit le centre de la cuvette. Et alors qu'il regarda autour de lui, il se rendit compte. Ce n'était pas une cuvette, mais un cratère de plusieurs kilomètres de diamètre. Quelque chose était tombé ici il y a un temps indéfinissable. Cela pouvait être depuis des siècles comme quelques jours à peine.

Il n'y avait rien ni personne ici. Ce vieux sorcier lui avait-il menti ? Mais alors qu'il se demandait s'il allait rester, il entra aperçut une silhouette noire au loin. La vision disparaissait, réapparaissait, se déplaçait. Gladius ne pouvait l'identifier mais cette silhouette lui

semblait étrangement familière. Il se dirigea vers elle. Mais à mesure qu'il approchait, elle se faisait plus insaisissable encore.

Cette poursuite le mena jusqu'au pied d'une falaise noire haute d'une cinquantaine de mètres. La roche était vitrifiée comme si elle avait subi un très fort échauffement. La silhouette avait de nouveau disparu, mais Gladius sentait sa présence plus fortement qu'auparavant. Il l'entraaperçut. Elle était entrée dans l'unique grotte qui perçait le pied de la falaise. C'était plutôt une espèce de trou. Gladius sortit sa baguette et en illumina le bout avant de s'y aventurer.

La grotte consistait en un boyau de roche lisse. Il le suivit sur une trentaine de mètres avant de déboucher sur une grande salle. Gladius éteignit sa baguette. Il n'en avait plus besoin. Les roches brillaient de mille feux sans artifice. La grotte baignait dans une lueur irréaliste. Gladius posa sur ce spectacle un regard indifférent.

— Alors cette beauté ne te touche pas ?

Gladius se retourna d'un coup, tendant sa baguette prête à lancer un maléfice. Une silhouette drapée de noir se tenait devant lui. Il ne voyait pas son visage malgré la lumière des roches et pourtant, il savait qu'il le connaissait. Intimement. Mais autre chose l'inquiétait, il ne l'avait pas senti approcher.

— Qui êtes-vous ? demanda Gladius.

— Tu ne me reconnais pas Gladius, fit-il.

La silhouette s'approcha encore. Cela n'était pas dû à cette approche mais son visage sortit de la pénombre qui semblait l'entourer. Son visage, c'était le même que Gladius. Seule l'expression n'était pas la même. Moins sombre, moins torturé.

— Tu m'auras fait attendre, dit-il.

— Pierrick Corvus, se souvint Gladius d'un coup. C'était vous que je n'arrivais pas à voir dans mes souvenirs. Toujours vous. Celui à partir de qui j'ai été créé.

— Oui. C'est vrai. C'est pourquoi tu te sens si proche de moi. Je suis, biologiquement, celui que tu pourrais appeler « père ». Et pourtant, nous sommes aussi si éloigné l'un de l'autre.

— Vous êtes humain, je ne le suis pas.

— Quelle est ta définition de l'Humain ?

— Vous croyez que c'est le moment des débats philosophiques ?

— Tu es en train de parler avec quelqu'un qui est mort depuis quinze ans. Alors peux-tu répondre à ta propre question ?

Gladius ne démontra aucune réaction. Il se contentait de regarder Corvus d'un œil sombre et inexpressif.

— Et si j'étais en train d'halluciner ? fit-il.

— Tu sais que tu ne rêves pas, dit Corvus. Cet endroit est un pont entre plusieurs mondes. Un puissant champ magique y stagne depuis des millénaires. Et il y a quatre-vingts ans, quelque chose que les Moldus appellent une météorite est tombé ici. Elle a ouvert un passage dans le tissu des mondes. Un passage trop petit pour être dangereux. Mais suffisamment pour laisser passer quelques souvenirs du passé.

— Vous saviez que j'allais venir ici.

— À travers la barrière qui sépare le monde des Vivants de celui des Morts, on peut tout voir.

— Pourquoi êtes-vous venu ?

— Pourquoi es-tu venu ?

— Je suis venu en espérant avoir des réponses.

— Alors, pose tes questions.

— Qui suis-je ?

— Qui crois-tu être ?

— Je ne suis pas venu jouer.

— Tu es une arme. Tu as été créé dans un seul but : tuer Voldemort. Le professeur Faros t'a créé à partir de moi, à partir de quelques gouttes de mon sang. C'est pourquoi tu me ressembles comme un double. Tu es mon double biologique. Mais nos âmes sont différentes. Car on ne peut répliquer l'âme comme on peut répliquer le corps. Ton âme est ton vrai Toi.

— Pourquoi m'avoir créé ?

— Il faut que tu comprennes le contexte de l'époque. Nous ne savions comment L'arrêter. Il gagnait chaque jour en puissance et en influence. En particulier en Grande-Bretagne mais aussi sur le continent et ailleurs dans le monde. La France était l'un des pays les plus touchés après les Îles britanniques. En Grande-Bretagne, le professeur Albus Dumbledore organisait le combat par son Ordre du Phénix. Mais son action prenait trop de temps. Et surtout, nous n'étions pas sûrs qu'il réussisse à vaincre Voldemort. C'est pourquoi,

quand le professeur Faros nous a présenté son projet, nous avons accepté. Il fallait que l'on fasse quelque chose de concret. Nous étions tous d'accord pour te créer. Même si nous pensions que nous faisons quelque chose de mal, nous ne pouvions pas rester sans rien faire. C'est pourquoi nous sommes devenus les Gardiens de l'Épée.

— Je suis cette « Épée ».

— Oui.

Gladius détourna les yeux de Corvus. Comment avaient-ils pu lui faire ça ? De quel droit ?

— Et vous n'avez pas pensé une seule seconde que je puisse me retourner contre vous ? demanda-t-il.

— Nous y avons pensé, répondit Corvus. Parmi nous, il y avait une majorité de Chasseurs. Et tu es bien placé pour savoir que nous sommes habitués à penser à l'impensable. Et ceci était une de nos premières inquiétudes.

— Et vous avez continué !

— Nous étions arrivés à un tel point que prendre ce genre de risque ne nous faisait plus peur.

— Et personne n'a regretté sa décision après ?

— Si, bien sûr. François Garde d'abord, quand nous avons commencé le traitement visant à te rendre plus fort alors que tu étais encore dans le ventre de ta porteuse.

— Comment s'appelait-elle ?

— Ta porteuse ?

— Ma mère.

— Elle n'était pas vraiment ta mère. Elle ne t'a rien donné du point de vue biologique. Elle n'a servi qu'à te porter durant tes neuf mois de gestation et à te mettre au monde. Elle est morte en couche.

— Quel était son nom ? répéta Gladius avec une pointe de colère.

— Hélène. Hélène Barton. Une jeune fille orpheline de seize ans à l'époque. En ce temps-là, il y en avait plus que l'on pouvait l'imaginer. Elle a accepté pour avoir de la nourriture et un toit.

— Elle m'a donné la vie.

— C'est vrai. Comme le professeur Faros sans qui tu ne serais pas là.

— Fermez-la.

Gladius resta silencieux un long moment. Il essaya de voir le visage de cette jeune fille, de le faire surgir d'un coin de son esprit. Mais rien. À croire qu'il n'avait jamais eu aucun contact avec elle. Et pourtant, elle lui avait donné la vie.

— Tu ne l'as jamais vue, dit Corvus devinant ses pensées. Elle est morte quelques minutes après ta naissance, en ayant à peine le temps de te prendre dans ses bras. Tes yeux ne s'ouvraient pas encore.

— À quoi ressemblait-elle ?

— Elle était belle. De longs cheveux châains, des yeux verts, un petit nez légèrement pointu. Malgré le manque de nourriture, elle gardait une certaine candeur sur son visage amaigri. Elle a beaucoup souffert, sa famille a été assassinée sous ses yeux. Elle était d'origine moldue par son père et à l'époque, il était dangereux d'être une sang-mêlé. Sa mère a été violée et tuée sous ses yeux. Après, son père est mort, pas sous l'Avada Kedavra, il n'a pas supporté le Doloris. Leur assassin était un Mangemort de la pire espèce. Il a dit qu'il ne la tuerait pas, pour qu'elle puisse raconter ce qu'allaient subir les traîtres à leur sang. Elle a été violée entre les corps de ses parents et de son petit frère qui avait été tué en premier. Tout le groupe de Mangemorts s'y est mis. Elle-même ignorait combien ils étaient. Lorsqu'ils sont repartis, elle ne souhaitait qu'une chose : mourir.

— Pourquoi ne s'est-elle pas suicidée ?

— Parce que, malgré son viol, la mort de sa famille, elle a conservé une chose essentielle : son instinct de conservation. Elle était tel un cadavre vivant. Elle vendit son corps pour assurer sa subsistance. Après tout, ce corps était déjà souillé, elle n'avait rien de plus à perdre.

— Vous parlez comme si elle était morte avant même que son cœur ne s'arrête de battre.

— C'était tout comme. La seule personne à arriver à la faire sourire fut François Garde. Il n'a jamais pu se pardonner la mort d'Hélène Barton. Il s'est considéré comme entièrement responsable.

— Alors que vous l'étiez tous.

Corvus resta silencieux. Il ne baissa pas les yeux devant le regard sombre et vide de Gladius. Car malgré cette apparente indifférence, il avait deviné qu'une âme bouillait de rage. Il était plus humain qu'il ne le pensait.

— Je ne nierais jamais ma responsabilité, dit Corvus. J'ai participé à ce projet. Mais pour une seule raison, une raison que je croyais bonne et que je crois toujours bonne : pour détruire le mage noir le plus terrifiant que nous ayons connu. Nous avons épuisé quasiment toutes nos ressources. Nous ne faisons plus que nous défendre sans savoir si nous les repoussions vraiment ou s'ils nous contournaient pour plus s'infiltrer parmi nous et nous détruire de l'intérieur. Les Mangemorts devenaient une pieuvre, leur organisation prenait chaque jour de l'ampleur. Pour la détruire, la seule solution était de lui trancher la tête.

— Et vous m'avez créé. Vous m'avez donné naissance et m'avez entraîné durant plusieurs années.

— L'attente serait longue, nous en étions conscients. Mais ce risque, nous étions prêts à le prendre. Dès que tu as eu trois ans, nous avons commencé ton enseignement de la Magie. À quatre ans, tu maîtrisais les Impardonnables. Tu n'as jamais formulé. Ta force physique étant également supérieure, je t'ai appris toutes mes techniques. Et il y eut cette nuit alors que tu avais cinq ans.

— La première nuit.

— Oui. Tu as tué une dizaine de Mangemorts.

— L'un d'eux a failli m'avoir. Vous l'avez tué pour me préserver. Pour conserver votre arme.

— Nous avons fait tant de sacrifice pour te donner naissance, allant jusqu'à renoncer à une part de notre humanité. Tu étais notre espoir. Et puis, il n'y avait pas que ça.

Charles Maldieu et François Garde étaient revenus au Département des Chasseurs. Ils s'étaient enfermés dans le bureau du directeur. Mise au courant de la présence du directeur, Suzanne Janis vint frapper à la porte du bureau malgré la secrétaire qui lui disait que le directeur avait demandé à ne pas être dérangé.

La porte s'ouvrit quand même. Charles Maldieu avait toujours ce léger sourire. Comment pouvait-il garder ce sourire ?

— Ça ira, dit-il à l'adresse de sa secrétaire. Entrez donc Suzanne.

La chef de la section S ne se fit pas prier. Elle vit, assis dans un fauteuil, son ancien mentor.

— Je peux savoir où vous étiez ? interrogea-t-elle de but en blanc.

— Nous avons quelque chose à vérifier, répondit simplement Maldieu.

— Vous ignorez ce qui se passe ou quoi ? Le Ministre a annoncé un remaniement de l'ensemble des services. Il parle de mettre de nouveau Dakus à la tête des Chasseurs. Et il a même sous-entendu qu'il allait faire des changements dans les Lois. Certaines choses illégales jusqu'à maintenant ne le seraient plus. Il a fait une réunion extraordinaire avec ceux qu'il prévoit de mettre en place aux différents postes. Je suis allé voir moi-même pour savoir qui ils sont. Outre Dakus et d'autres déjà en place, je n'en ai pas reconnu la grande majorité. Mais pour d'autres, il y a des anciens fonctionnaires du Ministère renvoyés pour des affaires de corruption ou de connivence avec les Mangemorts. Et le pire, il y a des anciens Mangemorts bien connus de nos services, de ceux dont nous n'avons jamais eu assez de preuve pour les juger. Il y en a même qui ont déjà fait des séjours à Fortran, et pas dans le quartier des escrocs.

Maldieu resta silencieux. Il tourna les yeux vers Garde. Les deux hommes se connaissaient depuis si longtemps qu'ils n'avaient plus besoin de parler pour savoir ce que l'autre pensait. Maintenant débarrassé de Malgéus, Janus pouvait enfin mettre son plan à exécution. Il aura attendu près de quarante ans. Il pouvait faire ce qu'il projetait depuis si longtemps.

— Dîtes quelque chose, ordonna Suzanne.

— Nous allons nous en occuper, assura Maldieu. Suzanne, je compte, après cette histoire, prendre ma retraite.

— Quoi ?

— Je suis trop vieux maintenant. Je pense qu'il est temps pour moi de passer la main. Je vais en parler au Ministre et lui dire que je lui conseille de vous nommer à la tête des Chasseurs. Vous êtes la plus à même de remplir ce rôle. Vous choisirez celui qui vous succèdera aux commandes de la section S.

— Attendez, arrêta-t-elle. Si vous partez maintenant, le Sanglier va mettre Dakus à votre place.

— Personne ne le laissera commettre cette folie. Et surtout pas moi. Dakus ne sera jamais directeur de ce département. François, si nous y allions.

François Garde se leva. D'un geste, il vérifia qu'il avait bien ces deux baguettes. Ce geste familier à tous les Chasseurs n'échappa pas à Suzanne.

— Y a-t-il quelque chose que vous ne dites pas encore une fois ? demanda-t-elle.

— Quoiqu'il arrive Suzanne, je vous demande de ne jamais baisser les bras et de toujours croire en ce pourquoi nous nous battons depuis tant d'années, dit Maldieu. Des temps de ténèbres vont peut-être de nouveau assombrir notre monde. Même s'il vous faut pour cela cacher votre vraie nature, jouer le jeu de l'ennemi un temps pour mieux le détruire ensuite. Faites-le sans hésiter. Faites comme vous en avez l'habitude.

— Vous parlez comme si vous alliez mourir. Et comme si nous allions être de nouveau en guerre.

— On ne sait jamais de quoi demain sera fait.

— Et de quoi a été fait hier ?

François s'arrêta juste devant Suzanne.

— Nous avons fait des choses dont nous ne sommes pas fiers, dit-il. Mais si nous devons les refaire, nous le ferions sans hésiter. Cela n'empêche pas que nous devons tous payer un jour pour les erreurs que nous commettons.

— Qu'avez-vous fait à Pierrick Chaldo ?

— Chaldo vous le dira peut-être, sourit Maldieu. Quand il reviendra.

— S'il revient.

— Il a déjà été notre espoir par le passé. Tant que j'y pense. Si vous voyez messieurs Vinol et Marus, rendez-leur ceci.

Maldieu donna à Janis les cartes du Département des Chasseurs de Franck et Jonas.

— Ne dites pas que ça vient de moi, ajouta-t-il. Dites-leur que vous refusez leur démission.

Maldieu et Garde se dirigèrent vers la sortie. Maldieu se retourna une dernière fois.

— Et quand vous verrez Chaldo, dites-lui que nous sommes désolés.

Laissant là Suzanne Janis, les deux hommes partirent.

- Tu lui as mis un gros doute à l'esprit, dit Garde.
- Ainsi, elle ne sera pas surprise quand Janus passera à l'action. Elle pourra mener la résistance.
- Nous n'aurons pas attendu longtemps entre deux guerres.
- C'est à nous de faire en sorte qu'elle n'éclate pas.
- Tu parles comme Faros.

XI - Erwan Riliam

— Quelle autre raison vous aurait poussé à me sauver ?

Corvus resta silencieux sans quitter Gladius des yeux durant quelques instants. Il ne répondit pas. Il se contenta de se retourner pour se diriger vers le fond de la grotte. Gladius le regarda s'éloigner avant de se décider à le suivre. Corvus s'engouffra dans un boyau long de plusieurs mètres. Il débouchait sur une nouvelle salle aux parois de pierre lisse d'une couleur bleu nuit. La roche était comme vitrifiée. L'obscurité était aussi irréaliste que la lumière dans la salle précédente. L'ambiance nocturne était intensifiée par le scintillement de pierres incrustées faisant penser à autant d'étoiles.

Corvus se tenait au fond. Il fixait toujours Gladius. Le silence dura un long moment.

— Tu dis ne pas être humain, dit Corvus. Tu penses ne pas avoir ta place en ce monde.

— Je ne suis pas naturel. Je suis Gladius. Le fruit des efforts des Gardiens de l'Épée. Je ne suis qu'une arme servant à pourfendre le mal. Mais une arme sans contrôle ne sert à rien. Si une main forte ne me manie pas, je ne sers à rien. Mais personne ne peut me maîtriser. Comme le disent les maîtres chinois du Wu Shu : « l'arme n'allonge pas le bras sans vertu. ». Entre de mauvaises mains, je deviendrais le destructeur de ce monde. Il vaut mieux pour moi que je disparaisse définitivement.

Corvus ne répliqua pas tout de suite. Il se contenta de toiser Gladius d'un léger sourire.

— Tu veux disparaître Gladius ? questionna-t-il. Tu veux que ce monde oublie ton existence. Ce monde t'oubliera peut-être. Après tout, tu n'es qu'une âme parmi tant d'autres. Mais tu resteras un souvenir impérissable dans le cœur de plusieurs personnes. Car si Gladius n'est qu'une arme, une création ; Pierrick Chaldo est un homme avec des amis, des gens qui comptent sur lui. Et en particulier une.

Le visage de Chun passa fugacement dans l'esprit de Gladius. Il repoussa cette pensée. Il n'avait plus le droit d'imaginer une vie simple et normale.

— Chun sera plus heureuse sans moi, dit Gladius.

— Tu as peut-être raison Corbeau. Corbeau. C'est étrange que l'on t'ait surnommé ainsi.

— Pourquoi ? Je n'étais rien d'autres qu'un oiseau de malheur, un messenger de la Mort, un être apportant la peine partout où j'allais.

— Ce n'est pas pour ça que je disais ça. Sais-tu qu'à une époque, on m'a aussi surnommé ainsi ? Car jamais je n'ai laissé fuir une proie. Quand un Mangemort savait que j'étais après lui, il avait beau fuir, j'arrivais toujours à le retrouver. Le seul qui m'ait échappé fut Malgéus. Mais ce surnom, je le dois aussi à mon vrai nom. Corvus. En latin, cela signifie « corbeau ». Tu vois, nos vies sont liées. Toi comme moi, sommes de vrais chasseurs. Nous ne pouvions faire rien d'autre. C'est en nous. Nous n'aurions jamais imaginé faire un autre métier, choisir une autre voie.

— Je ne suis pas un chasseur, je suis une arme.

— Je ne parlais pas de Gladius. Je parlais de Pierrick Chaldo.

— Pierrick Chaldo n'a jamais existé. Il n'était qu'une illusion.

— Pas pour Chun. Ni pour tes amis, Franck Vinol, Jonas Marus, Thomas Zimong et Yann Firvel. Pour eux, Gladius n'est rien, Pierrick Chaldo est réel.

— Ils se trompent.

Corvus laissa de nouveau un silence s'installer. Il sortit sa baguette. Gladius ne démontra aucune émotion. Il ne faisait qu'attendre.

— Je voudrais voir quel progrès tu as fait en quinze ans, invita Corvus. Faisons un petit duel.

Gladius sortit sa baguette en silence. Les deux hommes restèrent immobiles un long moment. Et soudain, Corvus lança le premier assaut. Sans même prononcer de formule, un éclair rouge de stupéfixion fusa vers Gladius. Ce dernier ne bougea pas, se contentant de lever sa baguette pour arrêter le maléfice. Il fut aveuglé un temps par l'éclair frappant sa baguette et ne vit qu'au dernier moment Corvus plonger vers lui le pied en avant. Malgré tout, il parvint à esquiver le coup et contre-attaqua d'un coup de pied circulaire au visage qui frôla son adversaire. Gladius pointa sa baguette sur le torse de Corvus et fit un Repulso pour le propulser à plusieurs mètres.

Corvus parvint à se réceptionner sur ses pieds. Il esquissa un sourire. Il pointa sa baguette sur une pierre et la fit voler à grande vitesse vers Gladius. Ce dernier la brisa en plein vol d'un sortilège et enchaîna avec un Stupéfix. Corvus se protégea avec un bouclier qu'il dissipa rapidement pour lancer un maléfice de Jambencoton qui fit tomber Gladius lourdement sur le sol.

Corvus en profita pour accourir vers Gladius. Gladius le regarda s'approcher. Au dernier moment il agita légèrement sa baguette pour se libérer du maléfice et se releva d'un bond en frappant Corvus d'un double coup de pied au corps et au visage dans le même bond. Corvus accusa le coup en tombant à genoux.

Malgré ce coup, Corvus se releva une nouvelle fois.

— Tu es devenu fort, dit-il. Bien plus que par le passé. C'est normal, le temps aidant, ton flux magique est devenu plus intense. Et ton séjour en Chine t'a permis d'apprendre les Arts Martiaux, ton corps s'est ainsi renforcé et ton habileté s'est améliorée. Mais tu ne pourras pas me battre.

Charles Maldieu et François Garde se déplaçaient le plus naturellement du monde dans les couloirs du Ministère de la Magie. Après tout, il n'était pas encore des ennemis du Ministre. Du moins, officiellement. Personne ne semblait se soucier d'eux. Le soir arrivant, ils croisèrent plusieurs employés quittant leur bureau pour rentrer chez eux. Cela diminuerait le nombre d'ennemis potentiels.

L'atmosphère était étrangement lourde en arrivant près du cabinet du Ministre. Ce n'était pas les employés qui les inquiétaient. Non, c'était plutôt leur absence. Et pourtant, Maldieu et Garde sentaient qu'ils étaient épiés. Leurs baguettes étaient rangées dans leurs poches mais leurs mains étaient prêtes à les saisir à la moindre alerte.

La secrétaire n'étant pas derrière son bureau, les deux hommes vinrent frapper directement à la porte de celui du Ministre. L'invitation à entrer ne se fit pas attendre.

Le bureau était plongé dans une pénombre brisée par la lueur de plusieurs chandeliers disposés çà et là sur les côtés. Deux se trouvaient derrière le siège ministériel. Maldieu avait l'habitude de l'appeler le « trône ». Le siège était de bois doré et de velours rouge. De fines et subtiles gravures en décoraient le haut du dossier et les accoudoirs. Le bureau en lui-même était fait de bois précieux de

couleur sombre. Sur le côté gauche, une bibliothèque occupait toute la longueur du mur. Le mur à droite était paré de plusieurs tableaux. Maldieu savait que ces tableaux représentaient des membres du premier gouvernement magique français datant du Moyen-âge. Ces sorciers étaient si imbus d'eux-mêmes qu'ils pensaient que les générations suivantes ne pourraient se passer de leurs conseils et de leur expérience. Si cela fut vrai durant les deux ou trois premiers siècles, aujourd'hui, leur présence relevait plutôt de la nuisance. Le monde avait changé mais eux ne le voyaient pas.

Maldieu connaissait assez ce décor pour ne pas s'en soucier. Il ne vit pas que les personnages n'étaient pas présents. Toute son attention était centrée sur l'homme assis sur le « trône ». Il était âgé, mais étrangement, il n'avait pas l'air vieux, conservant une certaine jeunesse. D'ailleurs, Maldieu n'avait jamais réussi à estimer son âge réel. Officiellement, il allait sur ses soixante-dix ans. Mais Janus faisait murmurer sur lui depuis presque un siècle. Mais qu'il ait soixante-dix ou plus de cent ans, Erwan Riliam n'accusait aucun cheveu gris. Il était châtain. Quant à ses yeux, ils étaient d'un marron quelconque. En fait, il arborait un physique passant assez inaperçu. À mille lieues de Malgés et sa décrépitude physique ou de Névris et son apparence fantomatique. Même Voldemort possédait une apparence qui le rendait tout de suite reconnaissable, ressemblant plus à un serpent qu'à un humain. Mais pour Erwan Riliam, en le croisant dans la rue, personne ne se douterait de sa véritable identité.

Erwan Riliam ne sembla pas surpris outre mesure de la présence du directeur du Département des Chasseurs et de son ancien coéquipier. Il se contenta de se saisir de la tasse fumante qui était posée sur son bureau et de la porter à ses lèvres. Lorsqu'il la reposa, il se mit à parler :

— Voulez-vous une infusion, Charles Maldieu, François Garde ?

— Non merci monsieur le Ministre. À moins que vous ne préfériez que je vous appelle Janus.

— Cela fait si longtemps que l'on ne m'a pas appelé ainsi. Même mes subordonnées ne m'appellent plus par ce nom.

— Pour éviter qu'ils ne vous démasquent en public. Ils ignorent sûrement votre véritable identité, n'est-ce pas ?

— Je n'insulterais pas votre intelligence en essayant de vous mentir. Cela ne servirait à rien. Vous vous souvenez sûrement que

nous avons failli nous retrouver face à face il y a des années de ça. Je veux dire, quand je m'appelais encore Janus.

— En 1942, jamais nous n'avions été aussi proches de vous arrêter. À part aujourd'hui.

— C'est vrai. Mais je ne suis pas encore arrêté.

— Ça suffit ! s'écria Garde. Nous ne sommes pas ici pour échanger des politesses. Erwan Riliam, Janus, vous avez perdu.

— Vous croyez ? Pourtant, je me sens encore libre de mes mouvements. En fait, je n'ai pas été aussi libre depuis des années. Maintenant que votre Épée a éliminé ce gêneur de Malgésus.

— C'était votre plan, n'est-ce pas ? reprit Maldieu. Vous avez tout fait pour que nous éliminions Malgésus pour vous.

— Malgésus se croyait puissant. Mais il croyait avoir besoin de plus de puissance encore pour prendre le pouvoir. Quel imbécile ! Comme si la puissance faisait tout. Je n'ai fait que l'aiguiller vers une source de puissance.

— Malgésus a retardé vos plans. Vous pensiez pouvoir de nouveau agir après la disparition de Vous-Savez-Qui. Mais Malgésus a décidé d'en profiter également.

— Ce fut vrai dans un premier temps. Et ensuite, je me suis dit que ce contretemps pourrait m'être utile. Je pouvais récupérer quand je le désirais le Grimoire de Malchauzen et en acquérir les pouvoirs. Mais il fallait d'abord que je sois sûr de ce qu'il pouvait me donner. C'est pourquoi j'ai lancé Malgésus sur sa piste sans qu'il ne se rende compte que l'idée venait de moi. Ces Mangemorts sont si faciles à berner tellement ils sont obnubilés par leur soif de pouvoir. Voldemort faisait pareil. Il leur agitait sous le nez des promesses de puissance et de pouvoir. Mais en fait, il ne désirait qu'une chose : acquérir l'immortalité. J'ignore s'il a réussi ou s'en est approché. Il s'est même servi de la haine d'une partie de la population sorcière envers les sang-mêlés et les nés-moldu. Grâce à Malgésus, je sais que ce rituel marche par une source plus fiable que le Grimoire de Malchauzen. J'ai pu gommer les erreurs que Malchauzen avait faites. Minimales, certes, mais suffisante pour que le rituel me tue.

— Vous avez pris le risque que Malgésus devienne plus puissant que vous.

— Il le fallait. Et puis, même s'il avait pris le pouvoir, il suffisait que j'attende qu'il meure. Le temps n'a aucune importance. De plus, j'avais un joker. Quelqu'un d'autre me gênait. J'ai espéré que Malgéos et lui se détruiraient mutuellement. D'une certaine manière, c'est ce qui s'est passé. Votre Épée n'est plus un danger pour moi. Vous l'avez créée, et vous l'avez détruite. La psyché humaine est si fascinante. Mais également si prévisible. Comme je savais que vous viendriez ce soir.

— Comme vous saviez que vous alliez mourir ce soir, lança Garde.

Un rire que ne connaissait que trop François Garde retentit derrière lui. Il se retourna en pointant sa baguette vers le nouvel arrivant. Une silhouette puissante s'était glissée dans la pièce sans se faire remarquer. Garde était surpris. Peu de gens étaient capables de le surprendre par-derrière. Les années dans les bas-quartiers à rechercher les mages noirs avaient éveillé chez lui un sixième sens. Et ce rire. Ce rire grave et cynique. Il ne connaissait qu'un seul homme avec un tel rire. Une jeune recrue des Chasseurs qu'il avait eue pour élève jadis riait de cette façon. Si seulement à l'époque, il avait compris ce qu'allait devenir ce jeune homme.

— Névris, cracha-t-il.

— François Garde, répondit le mage noir, ses yeux violets brillants d'un éclat inquiétant sous la lumière des chandelles. Je vois avec plaisir que tu t'es remis de tes blessures. Un vieux tigre comme toi ne pouvait rester en arrière.

— Toujours ce ton moqueur. Je vais me faire un plaisir de te faire taire définitivement. Tu avais raison Charles, Névris était depuis le début avec Janus.

— La véritable question serait de savoir depuis quand ? fit remarquer Névris.

— Facile à deviner, avança Maldieu. Depuis une mission où, jeune agent de la section S, vous deviez protéger Erwan Riliam. Il a deviné que vous étiez un mage noir en puissance. C'était il y a vingt ans. Peu de temps après, vous disparaissiez durant une décennie presque. Vous avez mis ce temps à profit pour vous infiltrer parmi les Mangemorts. Un ordre de votre maître qui voulait savoir ce que faisaient Vous-Savez-Qui et Malgéos. Et lorsque Vous-Savez-Qui a disparu, la mission a changé. Vous deviez manipuler Malgéos pour le

mener à sa perte après avoir rapporté les renseignements que Janus souhaitait.

— Ce vieillard décrépi n'avait plus sa place dans ce monde, se moqua Névriss. Il n'était plus rien mais était trop bête pour s'en rendre compte. Enfin, il s'est quand même montré utile aux projets de mon maître. Et maintenant, c'est votre tour.

La baguette de Névriss surgit dans sa main. Il la pointa sur François Garde, lançant un éclair vert. L'ancien chasseur plongea au sol pour l'éviter. Il se releva rapidement, contre-attaquant d'un sortilège de mort qui ne rencontra que le bouclier qu'avait dressé Névriss avec une déconcertante facilité. Le Mangemort aux yeux violets bondit pour venir frapper d'un coup de pied circulaire au visage. Garde accusa le puissant coup et se retrouva affalé au milieu de la pièce. Sa baguette lui avait échappé des mains.

Charles Maldieu se tourna à son tour vers Kylian Névriss. Mais à peine eut-il levé sa baguette que Névriss le désarma d'un Experliarmus avant de le repousser violemment contre la bibliothèque d'un Repulso. Maldieu resta adossé au pied des étagères avec une violente douleur dans la poitrine.

Garde voulut profiter du fait que Névriss se désintéressait de lui pour se trainer jusqu'à sa baguette. Mais il n'était plus qu'à quelques centimètres de l'artefact quand le pied du sadique mage noir vint lui broyer le poignet dans un craquement sinistre, l'obligeant à le ramener contre lui. Garde leva un regard plein de haine vers l'homme qui le toisait de toute sa hauteur. Ce dernier souriait, se délectant de la vue de ses deux proies.

— Quelle tristesse de vieillir ! se moqua-t-il. Et dire que vous étiez deux des meilleurs chasseurs du siècle. Quelle pitié de se faire battre si facilement. J'ai encore envie de m'amuser.

— Névriss, intervint Janus. Ça suffit. Nous avons perdu assez de temps.

Névriss prit un air déçu durant quelques secondes. Mais il sourit à nouveau.

— Dommage.

Il pointa sa baguette sur François Garde, le tuant d'un Avada Kedavra.

Il pointa ensuite son artefact vers Charles Maldieu.

— Croyez-vous encore en ma défaite Maldieu ? questionna Janus.

— Notre mort ne signifie pas votre victoire, dit Maldieu. Comme me l'a dit François, nous sommes morts il y a vingt-et-un ans, nous ne faisons qu'attendre que nos cœurs s'arrêtent. Nous payons enfin pour ce que nous avons fait. Que se passera-t-il après ? Je ne sais pas. Tout ce que je sais, c'est que vous n'aurez jamais le pouvoir absolu. Il y aura toujours quelqu'un pour se dresser contre vous.

— Si vous pensez à Suzanne Janis, j'ai déjà prévu de m'occuper d'elle. Quand à votre Épée, s'il revient, soit il mourra, soit il sera mon allié.

— Vous devrez le tuer. Car nous ne l'avons créé que dans un seul but : combattre les mages noirs. S'il revient, il vous tuera.

— Je vous ai assez entendu.

Névriss lança un Avada Kedavra. Le corps sans vie de Maldieu s'affala sur le côté.

Janus resta quelques instants à regarder le cadavre du directeur du Département des Chasseurs.

— Il sera resté poli jusqu'à la fin, dit-il. À part François Garde et Georges Nide, je ne l'ai jamais vu tutoyer quelqu'un, même les pires racailles. Maintenant qu'il est mort, nous pouvons continuer. Appelle-moi Dakus.

— Oui maître.

XII - Prise de pouvoir

Suzanne Janis ignorait où trouver Jonas Marus et Franck Vinol. L'analyste de la IRIA vivait seul et n'était pas chez lui. Quant à l'agent de la section Spéciale, sa femme se trouvait chez ses parents sans savoir où se trouvait son mari. Janis se dit que les deux hommes devaient chercher activement Pierrick Chaldo. C'est ce qu'avait sous-entendu Maldieu. Mais où pouvaient-ils le chercher ?

Elle alla voir Luc Fabre. Mais ce dernier ne put lui donner plus d'information. Ils continuèrent à discuter jusqu'au moment où Georges Nide arriva.

— Nous sommes tous les trois demander dans le bureau de Maldieu, annonça-t-il.

— Il est revenu ! fit Janis. J'espère qu'il a renoncé à la retraite.

Mais ils eurent une désagréable surprise en entrant dans le bureau directorial. Ce n'était pas Charles Maldieu qui se trouvait là. C'était :

— Dakus, cracha Nide. Que fais-tu là ?

— Je viens prendre mes nouvelles fonctions, répondit le Bouffeur de cadavre avec un sourire carnassier.

— Comment ça ?

— Maldieu a présenté sa demande de mise à la retraite au Ministre. Et celui-ci l'a accepté et m'a nommé au poste de directeur du Département des Chasseurs.

— C'est quoi cette blague ? Charles voulait que ce soit Suzanne qui le remplace. Il m'en avait parlé il y a un moment déjà.

— Oui, c'est ce qu'il a dit aussi au Ministre. Mais ce n'est pas le directeur sortant qui choisit son successeur. Vous savez sûrement que le Ministre a décidé de mener un remaniement de l'administration. Le départ de Maldieu lui a permis de commencer par les Chasseurs et la Police Magique.

— Tu te souviens de la dernière fois que le Sanglier a voulu te mettre à ce poste ? Tous les Chasseurs ont menacé de démissionner.

— Je ne retiendrais pas ceux qui ne seront pas contents. La moindre désobéissance se soldera par un renvoi. Je ne suis pas

Maldieu. Et d'ailleurs Georges, je te prierais d'arrêter tes familiarités envers moi. Appelle-moi : monsieur le directeur.

— Tu peux toujours rêver. Tu n'es qu'une merde pour moi. Charles mérite le respect lui. Toi non.

— Un mot de plus et je devrais te renvoyer.

— Et bien, vas-y parce que je ne me tairais pas. Et tu le sais très bien. Tu n'as rien à foutre dans ce bureau. La seule chose que signifie ta présence ici est que le Ministère est aux mains des mages noirs.

— Il n'y a plus de mages noirs depuis la mort de Malgésus.

— Si, ton patron.

— Georges, ce que tu dis est passible d'emprisonnement pour sédition. Je pourrais te faire arrêter.

— Viens m'arrêter, invita Nide en sortant sa baguette.

Dakus ne bougea pas. Il savait que trop que face à un guerrier tel que Georges Nide, il n'avait aucune chance.

— Tu dépasses les bornes Georges, dit Dakus. Tu es renvoyé.

— Avec plaisir, sourit Nide en jetant sa carte de chasseur sur le bureau.

— Monsieur, fit Janis une fois Nide sortit. Laissez-moi tenter de le raisonner.

— Nous n'avons pas besoin de lui. Mais je vous autorise à lui dire au revoir.

Suzanne Janis rattrapa Nide dans le couloir, non loin du bureau d'accueil d'Andreo Filipelli.

— Georges, interpela-t-elle. Tu ne peux pas partir.

— Il le faut, fit-il. Je ne pourrais pas supporter de travailler avec des mages noirs.

— On va avoir besoin de toi.

— Suzanne, je pense deviner ce que t'a demandé Charles. Tu vas devoir jouer la comédie. Luc le fera aussi. Mais dans mon cas, ça aurait été impossible. Dakus me connaît trop. Il aurait compris tout de suite. Je suis un vieux singe qu'on ne peut pas changer. Une période sombre s'approche de nouveau. Des batailles vont être de nouveau menées.

— Sans toi ça risque d'être dur.

— Je ne serais jamais loin. Lorsqu'on foutra la pâtée à ces mages noirs, je serais là.

— On reste en contact.

— Bien sûr. Je ne compte pas me reposer. Je vais fouiner. Fais attention à toi. Je pense qu'ils vont te soupçonner de faire semblant un moment.

— Et pour Charles ?

— Charles et François sont sûrement morts. Mais grâce à eux, on sait qui est l'ennemi.

— Le Sanglier.

— Tu as déjà entendu parler de Janus ?

— Oui, par Garde. Ce serait lui.

— Il est du genre patient. Mais maintenant, la voie est ouverte à ses ambitions. À bientôt.

Georges Nide descendit l'escalier sans se retourner. Suzanne le regarda s'éloigner puis ses yeux se posèrent sur Andreo Filipelli qui lisait distraitemment son journal.

— Qu'est-ce que vous en pensez Filipelli ? questionna-t-elle.

— Georges n'est pas du genre à rester sur la touche, dit-il. Et ici, tout le monde a confiance en vous. Si vous ne partez pas, ils comprendront que vous avez un plan et resteront aussi même s'ils ne savent rien.

— Vous aussi ?

— Moi, j'ai vu beaucoup de choses en cinquante ans. J'en ai fait aussi pas mal. Mais ce n'est pas pour ça que je resterais en arrière.

Suzanne sourit légèrement.

Lorsqu'elle retourna dans le bureau de Dakus, elle vit que durant son absence, il avait fait appelé le second de la section AI : William Urdi.

— Bien, commença Dakus. Maintenant que vous êtes tous là, je vais vous dire quels vont être les changements sous mon commandement.

— Nos méthodes ont prouvé leur efficacité, avança Janis.

— Je ne suis pas d'accord. Et le Ministre non plus. N'oubliez pas que vous n'avez pas pu empêcher Malgés d'enlever Hans Friedrich et de le torturer.

— Malgéus a tout de même été éliminé.

— C'est vrai. Mais par une action isolée et totalement irresponsable de ce Pierrick Chaldo. Vous me l'amènerez après, que je puisse le sanctionner.

— Il est actuellement en voyage. En vacances.

— Et bien rappelez-le. En ce qui concerne les changements, comme je l'ai dit, la moindre désobéissance, la moindre parole à l'encontre de la politique du Ministre sera passible d'un renvoi immédiat et voir même d'une inculpation pour sédition.

— Cela signifie que la Liberté est morte.

— Faites attention à ce que vous dites Suzanne. Ces mesures s'appliquent à tous. Nous sommes au service du Ministre. Sa parole est force de loi.

— Ne sommes-nous pas plutôt au service du peuple ?

— Ne jouez pas sur les mots. Nous appliquerons à la lettre les directives du Ministre. Fini le temps où vous étiez faibles face aux mages noirs. Dans un premier temps, nous allons poursuivre les derniers Mangemorts. En particulier les quelques restes des fidèles de Malgéus. Aucune pitié. Fortran est déjà bien de trop peuplée. Le Ministre ne veut plus de prisonnier.

— Quoi ! s'exclama William Urdi.

— Nous avons ordre de tous les éliminer.

— Nous ne sommes pas des assassins !

— Vous avez déjà tué des mages noirs, n'est-ce pas ?

— Quand la situation n'autorisait aucune autre solution. Nous avons toujours cherché à les arrêter vivants de sorte qu'ils soient jugés par une cour de Justice. Ce n'est pas à nous de décider.

— C'est vrai, ce n'est pas à nous. Le Ministre l'a décidé. Je vous charge d'en parler à vos hommes. Si l'un d'eux refuse d'appliquer cet ordre, cela sera considéré comme un acte de sédition.

Suzanne, William et Luc sortirent du bureau. D'un signe discret, le chef de la section IRIA invita les deux autres à le suivre dans son bureau. Une fois dedans, il insonorisa la pièce.

— Ce n'est pas possible ! s'écria William. Nous ne pouvons pas faire ça ! Nous ne sommes pas des assassins.

— Nous non, Dakus oui, dit Suzanne. Charles voulait qu'on joue le jeu de l'ennemi jusqu'à que l'occasion de le renverser se présente. Je ne sais pas si je le supporterai longtemps.

— Où est Maldieu ?

— Sûrement mort, dit Luc. Dakus n'aurait jamais pu atteindre ce poste avec lui vivant. Le pire, c'est qu'il nous manque trois hommes précieux.

— Marus et Vinol doivent chercher Chaldo en ce moment, dit Suzanne. Mais il faut qu'ils sachent quelle est la situation. J'ai peut-être une idée pour les retrouver. S'ils cherchent Chaldo, ils doivent avoir contacté une vieille amie pour avoir des infos au cas où Chaldo réapparaîtrait. Je vais lui rendre visite. En attendant, donnez le change. Pour les AI, tant qu'il n'y a pas d'opération, ça devrait aller.

— S'il y en a une, mes hommes refuseront d'éliminer systématiquement les mages noirs.

— Je sais. Luc, tes hommes peuvent-ils ralentir les recherches ?

— Bien sûr, acquiesça Luc. Trouve-les. Je ferais le maximum ici.

Franck et Jonas n'avaient encore rien trouvé. Cela faisait des heures qu'ils n'avaient pas pris de repos. Ils décidèrent donc de retourner au bar d'Émilie Chaldo. Ainsi, ils pourraient aussi prendre des nouvelles de Chun. La jeune femme avait dormi une bonne partie de la journée. Émilie avait été obligée de la sortir du lit pour qu'elle mange correctement selon les directives du médicomage. Pour éviter les arrivées imprévisibles de clients, Émilie avait fermé le bar en prétextant un congé annuel. Les employés furent mis en vacances. Seul Tom refusait de partir.

Émilie offrit un repas à Franck et Jonas. Alors qu'ils mangeaient, Jacques arriva aussi. Ils discutaient tous ensemble quand quelqu'un frappa à la porte. Tom ouvrit la lucarne.

— Le bar est fermé, dit-il. Vous ne savez pas lire ?

— Si, répondit une femme dehors. Mais je vous conseille d'ouvrir si vous ne voulez pas que je défonce la porte et vous avec. Je veux voir Émilie Chaldo.

Émilie, qui avait entendu l'échange, se leva et vint à la porte. Elle regarda par la lucarne et ordonna à Tom d'ouvrir.

— Je me disais bien que j'avais reconnu ta voix, fit Émilie. Comment vas-tu Suzanne ?

— Ça pourrait aller mieux, répondit Suzanne. Je suis venu te demander quelque chose. Sais-tu où se trouvent Franck Vinol et Jonas Marus ?

— C'est possible.

— Je dois leur parler au plus vite. C'est important.

— C'est en rapport avec mon neveu ?

— Non, pas directement. L'ont-ils trouvé ?

— Demande-leur, dit Émilie en désignant la porte menant à la salle arrière du bar.

Lorsque Suzanne Janis entra, Franck et Jonas se turent d'un coup.

— Mademoiselle Janis, dit Jonas. Que venez-vous faire ici ?

— Je dois vous parler, dit-elle.

— Assis-toi donc, invita Émilie. Tu veux du café ?

— Volontiers. La situation est grave. Je n'en ai pas confirmation, mais Maldieu et Garde doivent être morts.

Les yeux de Franck s'écrouillèrent de surprise. Jonas parvint à rester neutre.

— Et alors ? fit-il intraitable. Après ce qu'ils ont fait à Pierrick, ils le méritaient.

— J'ignore de quoi vous parlez, continua Janis. Mais quoiqu'il en soit, la mort de Maldieu ne nous arrange pas. Le Sanglier a mis Dakus à sa place.

— Quoi ! Ce Bouffeur de cadavre !

— De plus, il a annoncé une réorganisation du Ministère. Parmi les différents futurs dirigeants, beaucoup sont d'anciens mages noirs arrêtés ou soupçonnés.

— Qu'est-ce que fous Riliam ? Il veut donner le Ministère aux mages noirs ?

— Je pense que Riliam est un mage noir. Il doit être Janus.

— Janus, répéta Franck. Je vois. Ça collerait avec sa façon de faire. Tout en douceur et attendant le bon moment. Malgés est mort et les survivants de son groupe sont dispersés. Pour beaucoup, il n'y a plus de mages noirs en France. Il a le champ libre. Avec Maldieu en moins, il peut prendre le contrôle des Chasseurs via Dakus.

Surtout que Pierrick n'est plus là. La pire menace au sein des Chasseurs pour lui.

— Vous ne l'avez pas retrouvé alors ?

— Non. Nous ignorons toujours où il est. Il n'est peut-être même pas en France. Nous devons le retrouver surtout pour Chun. Elle attend un enfant de lui.

— Je vois. C'est triste pour mademoiselle Yang-Li mais vous ne pouvez le chercher plus longtemps. Vu la situation je vais avoir besoin de vous. Georges Nide a quitté les Chasseurs mais se tient prêt à agir. Nous allons devoir jouer sur du velours pour empêcher Janus de faire ce qu'il veut. Pour l'instant, nous ne pouvons que faire semblant d'être avec eux.

— Vous oubliez un détail, nous ne sommes plus chasseurs, rappela Jonas.

— Maldieu m'a donné ça pour vous, avant de disparaître.

Janis posa sur la table les deux cartes des Chasseurs.

— Et pour Pierrick ? questionna Marus.

— Vous ne l'avez pas trouvé et vous savez aussi bien que moi qu'il est assez doué pour disparaître, dit-elle. Nous ne pouvons qu'attendre qu'il revienne.

— Vous n'allez pas abandonner Chun ! s'insurgea Jacques.

— Qui êtes-vous ?

— Je suis un ami de Chun.

— Vous êtes moldu.

— Et alors ? Vous allez m'effacer la mémoire ?

— Je ne suis pas oubliator. Et vous avez l'air d'aimer assez mademoiselle Yang-Li pour ne pas la rendre malheureuse. Ce que vous feriez en dévoilant l'existence de notre monde.

— Elle est déjà bien de trop malheureuse à cause de l'absence de Chaldo. Ils doivent le retrouver.

— Vous ne comprenez pas. Il y a plus important.

— Ah oui !

— Jacques, interpela Chun en entrant. Si elle le dit, c'est que c'est vrai. Pierrick reviendra peut-être. Ils doivent protéger leur monde. C'est leur devoir. Et ce faisant, ils protègent le nôtre aussi.

Jonas parut encore réfléchir. Ses yeux se posèrent sur la carte représentant une baguette et une épée croisée autour desquelles tournoyait un dragon noir. Il tendit la main pour s'en saisir et la glisser dans sa poche. Franck fit de même avec celle comportant un dragon rouge.

— Nous sommes avec vous, dit Jonas. Janus va regretter d'être sorti de la naphtaline.

— Que doit-on faire ? questionna Franck.

— Pour vous Vinol, retournez à la section IRIA pour voir Luc. Jonas, je vous mets en attente pour le moment. Mais au cas où, vous serez chargé d'aller quérir Georges. J'ignore quand, mais une bataille se profile à l'horizon.

Les trois chasseurs se levèrent pour partir. Suzanne se tourna une dernière fois vers Chun.

— Mademoiselle Yang-Li, j'espère que Chaldo reviendra vite. S'il vient à vous en première, dites-lui de me contacter discrètement. Je compte sur vous pour lui expliquer la situation.

— Chun, excuse-nous, fit Franck. Nous ne pourrons pas tenir notre promesse pour le moment.

— Je comprends, rassura Chun. Faites attention à vous.

XIII - Le choix de vivre

Corvus et Gladius se battaient depuis des heures. Aucun des deux ne démontrait de signes de fatigue. Lors d'un temps entre deux assauts, Corvus reprit la parole :

— Que veux-tu Gladius ? Que cherches-tu ?

— Je ne sais pas. Je veux peut-être seulement comprendre ce que je suis. Ai-je une histoire ? Ai-je seulement le droit d'en avoir une ? Et une vie ?

— Tu aurais voulu quoi ?

— Être comme tout le monde. Je crois.

— Et tu ne penses pas que ça ne tient qu'à toi ?

— Plus maintenant.

— Alors tu ne me laisses pas le choix.

Corvus tendit sa baguette d'un coup. Le sortilège informulé fut si fulgurant que Gladius ne put le parer. Il bascula en arrière sans savoir quelle magie avait lancé Corvus. Et bientôt, il se retrouva entouré de ténèbres. Chutant dans un vide infini.

La recherche internationale demandée par Yann Firvel n'avait rien donné. À croire que Pierrick avait disparu de la planète. Il avait rejoint Thomas Zimong et Albert Chergnieux. Leurs recherches n'avaient rien donné de plus. Ils décidèrent de se rendre au bar d'Émilie Chaldo pour prendre de ses nouvelles. Tom reconnut le professeur de Défense contre les forces du mal qui était déjà venu avec Chun et Pierrick et les laissa entrer.

— Bonjour messieurs, salua la tenancière. Vous avez raté de peu Vinol et Marus. Ainsi que Suzanne Janis.

— Janis ! s'exclama Chergnieux. Que voulait-elle ?

— Elle a réussi à persuader Vinol et Marus de revenir aux Chasseurs. Il faut dire que la situation a beaucoup évolué.

— Expliquez-nous.

Émilie raconta tout aux trois hommes. Pierrick avait déjà parlé de Dakus à Thomas. Il fit un tour de table des regards. Firvel parut réfléchir. Quant à Chergnieux, il donna assez vite son avis :

— Avec Dakus à la tête des Chasseurs, le problème des mages noirs sera vite résolu.

— Suzanne pense autrement, dit Émilie. D'après elle, cette nomination signifie au contraire que le Ministère est aux mains des mages noirs.

— Ah oui ! Et duquel ?

— Janus, dit Firvel.

Tous se tournèrent vers Yann Firvel.

— Comment connaissez-vous ce nom ? questionna Chergnieux. Ce n'est qu'une rumeur. Une sorte de légende urbaine de notre monde.

— Une légende qui a fait parler d'elle par le passé, dit Firvel. Ou plutôt murmurer d'elle. Mais de nouveaux murmures se sont répandus récemment. Et personne ne pense que quelques moineaux innocents puissent écouter ces murmures.

— Névris en avait parlé, ajouta Thomas. Le jour où il a tenté d'enlever Hans à Beauxbâtons. Même Pierrick ignorait de qui il parlait.

— J'ai entendu mon frère en parler une fois, raconta Émilie. Ça date du temps où il était encore aux Chasseurs. Il disait que ce Janus est capable de disparaître durant longtemps et qu'il préfère l'approche discrète plutôt que les démonstrations de forces comme Vous-Savez-Qui. Une autre méthode. Mais qui à l'air de se montrer efficace.

— Alors pour vous, le Ministère est tombé, résuma Chergnieux. Je n'en crois rien. Pourquoi faire la chasse aux mages noirs alors ?

— Pour éliminer la concurrence, avança Firvel. Je pense que des individus gênants pour le nouveau régime seront aussi éliminés en les faisant passer pour des mages noirs. Ensuite, Janus aura vraiment le champ libre. Qui sait jusqu'où va son ambition ?

— Vous êtes dingues ! s'écria le policier en se levant.

— Où allez-vous ? demanda Thomas.

— Je vais vous prouver que Janus n'est qu'une légende.

Durant de longs instants, le silence persista. Puis Yann Firvel se leva à son tour.

— Où vas-tu ? questionna Thomas.

— Nous ne pouvons pas retrouver Pierrick, dit-il. Il peut être n'importe où. Mais la priorité n'est plus de le retrouver. Il faut mettre Janus en échec.

— Et comment tu comptes t'y prendre ?

— Je ne sais pas encore. Mais ce n'est pas en restant ici que je trouverais. Je vais surveiller le Ministère. Il me reste plus que ça à faire.

— Tu veux y aller seul ?

— Pour une surveillance discrète, je serais plus efficace seul. Tu devrais te reposer. Tu en as besoin. Et puis, ta sœur doit être inquiète de ne pas avoir de nouvelles.

— Oui. Mais je veux que tu me promettes une chose.

— Je te préviendrais s'il se passe quelque chose.

— T'as intérêt.

— A plus.

En un claquement de fouet, Yann Firvel disparut. Thomas prit congé d'Émilie à son tour.

Chergnieux se rendit au Bureau Central de la Police Magique. Il ne décela aucune différence notable dans un premier temps. En se rendant vers son bureau, il croisa Gaël Defour.

— Al, ça fait plaisir de te revoir ! s'écria le policier rondouillard. J'ai cru que t'avais disparu totalement.

— J'avais quelque chose à faire, répondit simplement Chergnieux. J'ai appris que Dakus avait été fait directeur des Chasseurs.

— Ouais.

— Qui le remplace ici ?

Defour sembla hésiter à répondre.

— Samuel Dara.

Les yeux de Chergnieux s'écarquillèrent. Samuel Dara était connu pour avoir fait un séjour à Fortran pour avoir appartenu aux Mangemorts. Il s'était rendu coupable de plusieurs meurtres et activités de magie noire. Il fut libéré pour avoir livré des informations sur ses camarades. À l'époque, les Chasseurs s'étaient offusqués qu'un mage noir aussi dangereux soit relâché. Même parmi la Police Magique, beaucoup n'avaient pas compris la réelle

motivation du Ministre à l'époque. Une pensée traversa subitement l'esprit de Chergnieux : si les autres avaient raison. Si Riliam était en fait Janus. Alors cette libération prenait un tout autre sens. Car c'était Riliam qui avait négocié directement avec Samuel Dara. Cela voudrait dire que Dara avait juste changé de maître.

Chergnieux se rendit dans le bureau du directeur de la Police Magique. Ce dernier le reçut rapidement. Samuel Dara était un homme d'une quarantaine d'années.

— Voici donc enfin le fameux Albert Chergnieux, dit-il. Dakus m'a parlé de vous. Il m'a dit que vous étiez l'un de ces meilleurs hommes.

— Très flatté, dit Chergnieux. Je suis désolé pour mon absence mais j'avais un tuyau pour une affaire.

— Je vois. Qu'est-ce que ça a donné ?

— Rien. Ça arrive souvent.

— Oui, on me l'a dit. Enfin, pour vous, cela n'a plus d'importance.

— Que voulez-vous dire ?

— Yves Dakus a demandé votre transfert aux Chasseurs. Et le Ministre a accepté. Vous devez vous présenter au Département des Chasseurs demain matin à la première heure. Vous rentrez au bercail. J'espère que cela vous convient.

Chergnieux se contenta d'acquiescer d'un signe de tête avant de prendre congé du directeur de la Police Magique.

Il ne pouvait s'empêcher de douter. Il espérait en savoir plus le lendemain.

Yann avait raison, Laura sauta littéralement dans les bras de son frère. Il fut invité spontanément à dîner et même à rester pour la nuit. Même si elle ne parvint pas à le démontrer clairement, Marion fut heureuse de sa présence. Elle ne parvenait pas à s'expliquer ces sentiments. D'où pouvait venir ce trouble en sa présence ?

Hans demanda tout de suite des nouvelles de la situation.

— Tout est trouble, dit le professeur. Nous ignorons ce qui va se passer par la suite. Pierrick n'est toujours pas réapparu. Chun se repose mais elle ne se remettra que si Pierrick revient. Elle est enceinte de lui. Mais il y a pire maintenant.

— Quoi ?

— Oublie ce que j'ai dit. La seule chose que tu dois penser en ce moment, c'est à te remettre et t'occuper de Frida.

— Je compte retourner à l'Académie le plus tôt possible. Il faut que je finisse mes études pour pouvoir m'occuper d'elle. Nous formerons peut-être une famille. Avec Laura. Mais pour cela, il me faut un boulot.

— Et tu sais ce que tu veux faire ?

— Pas encore. Je pensais à de la recherche en Histoire. Je vais attendre de m'assurer que Frida puisse rester avec Hermione le temps de l'année scolaire. Et vous ? Qu'allez-vous faire pour Marion après ?

— Je ne sais pas encore. Je vais m'occuper d'elle. Ce serait bien qu'elle étudie. Il faudrait voir si elle peut se servir d'une baguette. Ainsi, elle deviendrait comme n'importe qui. Enfin presque.

— Je pense qu'elle aimera la vie avec vous. Elle parle très peu. Mais quand elle le fait avec Laura, elle se demande toujours si vous allez bien et quand vous allez revenir.

Les deux jeunes hommes se turent quand les filles arrivèrent. Thomas sourit en voyant la petite Frida tenir précieusement la main de Laura. Marion les suivait. La fille-fantôme vint s'asseoir à côté du professeur. Le dîner fut détendu. Même s'il n'y eut pas beaucoup de rires.

Après le dîner, Hans alla dans la salle de bain prendre une douche. Il se déshabilla et se regarda dans la glace. Les cicatrices résultantes des heures de tortures de Kylian Névriss marquaient horriblement son corps. Certaines s'atténuaient avec le temps. Mais la plupart resteraient ainsi. Les medicomages de Gardevie en étaient désolés, ils ne pouvaient rien faire de plus. Il était soulagé que Laura n'ait pas encore vu ces marques. Voudrait-elle de quelqu'un possédant une chair aussi meurtrie ?

Il entra dans la douche et ouvrit le robinet. L'eau coula sur sa peau. Qu'elle était douce ! Rien à voir avec l'acide brûlant de Névriss. Mais alors que l'eau ruisselait, ses larmes firent de même. Avait-il le droit de vivre encore ? Sa petite sœur. Sa mère. Son père. Elsa. Tous étaient morts. Et lui, il respirait encore, il vivait encore. Pourquoi ?

N'aurait-il pas dû mourir ? Il n'arrêta pas l'eau. Il la laissa tomber sur lui.

Laura s'était occupée de mettre Frida au lit. Mais la fillette refusait de dormir tant que Hans n'était pas venu. Laura lui promit qu'il viendrait aussitôt sorti de sa douche. Elle passa devant la porte de la cuisine. Sa mère et son frère discutaient autour d'une tasse de thé. Marion était dans le salon. Laura se laissa tomber sur le sofa.

— Ce n'est pas facile de s'occuper d'une petite fille, soupira-t-elle en souriant malgré tout. J'espère que Hans va bientôt sortir de la salle de bain. Frida le demande pour un petit bisou avant de se coucher.

— Hans pleure, souffla Marion.

— Quoi ! s'exclama Laura en se redressant.

— Je sens sa peine. Il aurait préféré mourir. Comme sa famille.

Laura se leva d'un bond et se précipita vers la salle de bain. Elle tambourina à la porte en appelant Hans. Attirés par le vacarme, Hermione et Thomas arrivèrent.

— Qu'est-ce qui se passe ? demanda sa mère.

— Marion m'a dit qu'elle avait ressenti la peine de Hans, dit Laura au bord de la crise de larmes. Et il ne me répond pas ! Hans ! Ouvre-moi !

Laura sortit sa baguette et allait utiliser un sortilège quand la main de Thomas l'arrêta.

— Tu n'as pas le droit de te servir de la magie hors de l'Académie, rappela-t-il.

— J'ai pas le temps pour ça ! Et s'il faisait une connerie !

Thomas tendit un doigt vers la serrure. Un halo jaune fit entendre un cliquetis. Sans même prendre le temps de remercier son grand frère, la jeune fille ouvrit la porte.

Elle ne remarqua même pas que Thomas refermait la porte derrière elle. Laura s'avavançait à pas lents vers la douche. Au travers du rideau, la silhouette de Hans était invisible.

— Hans, murmura-t-elle comme si elle avait peur de l'effrayer.

À mesure qu'elle s'approchait du rideau, elle devina une forme sombre assise au fond. Hans était assis en boule, la tête dans ses bras. Elle perçut ses sanglots. Elle s'assit sur le sol de la salle de bain, sans traverser le rideau de bain.

— Hans, pourquoi tu pleures ?

— J'aurais dû mourir, sanglota-t-il. Je suis passé si près de la mort. Je n'aurais pas dû m'en sortir.

— Et pourtant, tu es bien là.

— Mais pourquoi pas moi ? Pourquoi ma sœur ? Pourquoi ma mère et mon père ? Pourquoi Elsa ? Et pourquoi pas moi ? Qu'ai-je fait de si bien pour mériter de continuer à vivre alors que toute ma famille est morte ?

— Je crois que les moldus croient en un être qu'ils appellent Dieu. Et ils pensent qu'il contrôle leur destinée. Mais je trouve ça idiot. Dire que quelqu'un peut contrôler les vies de tous, pour moi, c'est impossible. Nous sommes maîtres de notre destin. Tu as tout fait pour survivre. Si tu dois te demander pourquoi tu es encore en vie, demande-toi ce que tu as fait pour rester en vie.

— Mais...

— Et si tu n'étais pas revenu vivant, qui s'occuperait de Frida ? Tu dois vivre pour elle. Et moi ? J'ai cru que j'étais morte quand j'ai appris que tu étais prisonnier des Mangemorts. Car j'ai cru que tu ne reviendrais jamais. Et je ne savais pas si je pourrais continuer à vivre sans toi. Mais tu es là. Et tu vis. Et je ne veux plus que tu sois loin de moi.

À mesure qu'elle parlait, des larmes se mirent à ruisseler le long de ses joues.

— Plus jamais, souffla-t-elle.

Le silence s'installa durant plusieurs minutes. Laura entendait encore Hans sangloter. Elle se releva, se déshabilla, et vint le rejoindre dans la douche. Le jeune homme ne leva même pas les yeux vers elle. La jeune fille s'assit à côté de lui et l'entoura de ses bras. Lorsqu'elle lui fit poser sa tête sur son cœur, Hans se laissa totalement aller. Il entoura à son tour la jeune fille de ses bras et se mit à pleurer de plus belle. Oui. Il continuerait à vivre. Il lui devait. Et aussi à Frida.

Il vivrait...

XIV - Partie d'échecs

Laura et Hans étaient partis se coucher. La jeune fille refusait de laisser son petit ami seul. Il avait trop besoin de quelqu'un auprès de lui. Hermione ne s'opposa pas à ça. Frida se joignit au couple. Elle non plus ne voulait pas encore dormir seule.

Thomas avait beau avoir passé les jours précédents à parcourir le pays, il ne voulait pas rester enfermé à l'intérieur. Il sortit pour profiter de la nuit claire seulement troublée par un vent léger et quelques nuages pour aller faire une promenade. Il n'avait pas encore atteint le portail qu'il perçut un frôlement derrière lui. Il se retourna et vit Marion finir de traverser la porte. Il lui sourit.

— Tu sais, une porte, ça peut s'ouvrir, plaisanta-t-il.

— Je n'ai pas encore l'habitude, souffla la fille-fantôme.

— Ce n'est pas grave. Tu veux venir te balader avec moi ?

Pour toute réponse, la fille aux yeux de nacre vint à côté de lui.

Les deux jeunes gens marchèrent un moment. Aucun des deux ne parlait. Marion ne faisait que regarder devant elle. Elle n'osait pas lui parler. À vrai dire, elle ne savait pas quoi lui dire. Ils s'arrêtèrent près d'une barrière de bois délimitant un champ. Thomas s'appuya nonchalamment contre la plus haute traverse. Il regardait les étoiles en essayant de penser le moins possible. Mais ce monde ne basculait-il pas de nouveau dans les ténèbres ? Marion ressentit son trouble et posa une main timide sur son bras. Thomas fut un instant surpris de la chaleur de sa main.

Le jeune professeur se tourna vers elle. Le visage de la jeune fille était toujours inexpressif. Et pourtant, si elle souriait, elle serait si radieuse. Déjà qu'elle était belle. Ses yeux blancs, qui auraient dû lui donner une apparence cadavérique, reflétaient la pureté qui émanait d'elle. Il lui fit un timide sourire.

— Ce monde est encore au bord du désastre j'ai l'impression, dit-il. Heureusement, il reste des choses bonnes ici-bas.

— Tu vas te battre ? murmura Marion.

— S'il le faut : oui. Je ne pourrais pas rester en arrière alors que d'autres risquent leurs vies. Ce n'est pas ça que m'a appris ma mère. J'ai beau n'avoir pas grandi dans ce pays. Maintenant, j'y ai des gens

à qui je tiens. Comme Laura, Chun, Hermione, Hans, mes élèves, Pierrick, mes amis. Et puis toi bien sûr. Je ne veux pas que tu vives dans un monde où règnent les Ténèbres. Tu mérites de vivre en paix avec seulement les problèmes quotidiens comme soucis.

— Je n'ai jamais vécu ainsi. J'ai même un peu peur de cette vie-là. Alors que ma vie précédente, faite de morts, de complots et de dangers, me semblait plus rassurante. C'était simple. Je n'avais que mes missions à remplir. Ma vie elle-même m'importait peu. Je n'étais personne. Juste un outil. Et maintenant, tu m'offres une vie totalement différente. Une vie simple, mais beaucoup plus compliquée pour moi. Je ne sais pas si j'y arriverais.

Le regard de Marion s'était perdu dans le lointain. Les étoiles étincelaient dans ses yeux en poussière d'argent. Thomas s'approcha d'elle et la serra contre lui. La fille-fantôme ne se défendit pas, trop surprise d'apprécier étrangement la chaleur émanant de son torse et l'étreinte de ses bras.

— Si tu as peur, tu peux toujours te réfugier ici, dit-il. Mes bras te protégeront toujours.

D'un geste timide et fragile, Marion leva les bras pour en entourer à son tour Thomas. Un sourire se dessina sur son visage.

C'était si facile de sourire avec lui.

L'ambiance était plus que maussade au Département des Chasseurs. Quelques fidèles de Dakus venant de la Police Magique avaient été placés à des postes clés. Heureusement, le Bouffeur de cadavres n'avait pas encore osé s'attaquer aux chefs de section. Mais William Urdi commençait à se dire que son temps à la tête de la section AI serait de très courte durée. Il n'occupait ce poste qu'en remplacement de Georges Nide. Dakus pourrait se servir de cette situation comme excuse pour le mettre sur la touche ou du moins à son poste initial, et ainsi, mettre un homme à lui aux commandes des « dragons bleus ».

La journée venait à peine de commencer. Andreo Filipelli buvait son café en lisant le journal du matin. Il se doutait, comme d'autres, que la presse était contrôlée par le Sanglier. Le contrôle de l'opinion publique était l'une des choses à s'assurer pour avoir le Pouvoir Absolu. Filipelli entendit des pas montant dans les escaliers. Il attendit que les pas soient suffisamment près pour baisser son

journal. Il reconnut immédiatement les cheveux blonds surplombant des yeux bleus et un visage émacié. Le regard de cet homme était dur. Mais étrangement, Filipelli y perçut autre chose.

— Albert Chergnieux, dit le vieux chasseur. Que viens-tu faire ici ?

— Je suis muté de la Police Magique, répondit-il. Je suis attendu par le directeur.

— Je vois. Je n'ai pas été prévenu mais vas-y.

Chergnieux allait passer mais il s'arrêta.

— Que se passe-t-il ?

— Je te croyais assez intelligent pour le deviner tout seul.

— Maldieu n'aurait jamais quitté les Chasseurs sans donner des raisons. Et surtout, il n'aurait jamais laissé Dakus prendre sa place.

— Je suis bien d'accord.

Chergnieux ne dit rien de plus. Il connaissait assez Andreo Filipelli pour savoir qu'il ne dirait rien qui puisse mettre quelqu'un en danger. Il se dirigea sans tarder vers le bureau directorial. La secrétaire l'annonça et il put entrer. Dakus avait déjà changé la décoration du bureau. Les tons bleus du temps de Maldieu avaient été remplacés par un rouge bordeaux sombre faisant penser à du sang séché.

— Chergnieux ! accueillit Dakus. Asseyez-vous. Vous voulez un café ?

— Non merci monsieur. J'ai appris hier que j'étais muté aux Chasseurs. Puis-je savoir à quel poste et pourquoi moi ?

— Pourquoi vous ? Parce que j'ai confiance en vous bien sûr. Et le Ministre également. Vous m'avez déjà plusieurs fois démontré votre loyauté à la Police Magique. Je me devais de vous récompenser. Nous sommes tous les deux des évincés des Chasseurs du temps de Maldieu. Alors que nous aurions plus apporté que lui. Ou que Pierrick Chaldo. Maintenant que l'on reconnaît que ma place est ici, je devais faire venir tous ceux dont la place est ici. C'est pourquoi j'ai demandé votre mutation. Vous n'irez malheureusement pas au poste pour lequel j'estime que vous êtes le plus apte. Mais patience, je suis sûr que dans peu de temps, cette gourde de Suzanne Janis va commettre l'erreur qui me permettra de nous débarrasser d'elle.

Ainsi, je vous mettrais à la tête de la section S. Mais pour le moment, vous allez commander la section AI.

— Et Georges Nide ?

— Nide a choisi de s'opposer verbalement à moi. Je l'ai donc renvoyé. Jusqu'à aujourd'hui, c'est son second, William Urdi qui assure l'intérim. Mais je préfère vous en confier les rênes. Même provisoirement.

— Et Urdi ?

— Il n'a pas encore les épaules pour une telle responsabilité. Il reprend son poste d'adjoint. Êtes-vous satisfait ?

Chergnieux ne répondit pas tout de suite. Les pensées se bousculaient dans sa tête, se percutant contre les circonvolutions de son cerveau. Une fois de plus, il pensa à ce qu'il croyait impensable : le Ministère était-il entre les mains des mages noirs ? Il savait que Georges Nide ne serait jamais parti sans raison. Mais surtout, il savait qu'il ne laisserait pas les mages noirs prendre le pouvoir sans agir. Plutôt mourir. La situation devait être vraiment grave pour qu'il en vienne à faire ça.

Une seule chose était sûre actuellement pour Albert Chergnieux : il devait en apprendre plus. Tant pis pour son envie de retrouver le Corbeau et régler ses comptes avec lui. Et la place que lui offrait Dakus était parfaite pour ça.

— J'accepte, dit-il.

— Parfait, sourit Dakus d'un air satisfait. Je vous laisse aller en aviser Urdi. J'ai malheureusement beaucoup de travail. Maintenant que les Chasseurs vont enfin appliquer les directives du Ministre, je dois réorganiser certaines choses.

Chergnieux aurait préféré ne pas prendre la place d'Urdi. Il le connaissait bien, ayant commencé en même temps que lui aux Chasseurs. Il savait qu'Urdi n'avait qu'une médiocre opinion de lui depuis qu'il avait choisi de quitter l'unité anti-mage noir pour rejoindre la Police Magique. Mais pour sa part, il ressentait du respect et de l'admiration pour ce chasseur d'exception. S'il était parvenu jusqu'au poste de second du chef Georges Nide, c'était uniquement par mérite personnel. Dire qu'il n'avait pas la carrure pour assurer le commandement de la section AI n'était rien de plus qu'une fausse excuse.

Chergnieux toqua à la porte du bureau de William Urdi. Il attendit poliment qu'il l'invite à entrer. Lorsqu'il entra, le noir se leva immédiatement en le toisant.

— Albert Chergnieux, que viens-tu faire ici ?

— Dakus vient de me confier la section AI, répondit Chergnieux sans répondre au ton accusateur d'Urdi.

William Urdi mit quelques secondes à réagir.

— Je vois, finit-il par dire. J'attendais qu'il envoie quelqu'un. C'est pour ça que je ne me suis pas installé dans le bureau de Nide. La porte n'est pas verrouillée.

Visiblement, Urdi ne voulait pas prolonger l'échange. Chergnieux tourna les talons pour sortir mais s'arrêta avant de passer la porte.

— Je suis sûr que ce n'est que temporaire, dit Chergnieux.

— Pourquoi dis-tu cela ? Tu n'es pas content d'être revenu ?

— Si. Mais j'aurai préféré dans des temps moins troublés. Ou plus peut-être. Actuellement, je me demande trop ce qui se passe pour profiter réellement de la situation.

— Alors c'est que tu es resté en partie le jeune Albert Chergnieux, chasseur de talent à l'avenir prometteur. Et pas seulement un arriviste se vendant à n'importe qui.

Le ton avait été ouvertement moqueur mais Chergnieux y décela seulement une tentative pour cacher le fait qu'Urdi avait dit ce qu'il pensait sur l'instant.

William Urdi se rendit au bureau de Luc Fabre. Suzanne Janis s'y trouvait déjà. Dès qu'il referma la porte, la chef de la section S lança un Assurdiato.

— Ça y est, commença Urdi. Je ne dirige plus la section AI.

— Nous le savons, dit Fabre. Dakus a encore mis un homme à lui parmi nous.

— Nous ne pouvons malheureusement rien faire contre ça pour le moment, fit Janis. Les Chasseurs deviennent un véritable panier de crabes. Nous devons nous montrer de plus en plus prudents. La prochaine étape qu'il cherchera à atteindre sera sûrement de nous émincer définitivement tous les trois.

— Vous plutôt que moi, contredit Urdi. Mon pouvoir est plus limité. Mais... commença-t-il avant de s'interrompre.

— Quoi ? demanda Janis.

— C'est peut-être une idée un peu saugrenue, mais quand j'ai parlé avec Chergnieux tout à l'heure, il m'a semblé qu'il doutait.

— Doutait ? répéta Fabre. De quoi ?

— Des véritables raisons de son retour aux Chasseurs.

— Si c'est le cas, il doute sûrement aussi de la nomination de Dakus et de la nouvelle administration. Ses doutes vont peut-être même jusqu'à Riliam. Tout n'est peut-être pas perdu.

— N'allons pas trop vite, tempéra Janis. Avec les hommes que m'a imposés le Bouffeur de cadavre, j'ai maintenant des subalternes en qui je n'ai nullement confiance et qui feront fi de mon autorité.

— Pareil pour moi, acquiesça le chef de la section IRIA. Mais si nous commençons à perdre espoir, c'est que nous avons déjà perdu cette guerre avant même qu'elle n'ait commencé.

— Espoir. Charles m'avait parlé d'espoir avant d'aller voir le Ministre. Et à ce moment-là, il parlait de Chaldo. Je me demande ce qu'il voulait dire. Tout comme je me demande où se trouve Chaldo.

— Si Charles l'a dit, c'est que ça doit être vrai. Il n'était pas du genre à mentir là-dessus. Même s'il était habitué à mentir. Qu'est-ce que tu penses exactement de la situation actuelle ?

— Tout se jouera très vite. Nous saurons bientôt si nous avons perdu ou gagné. Le problème, c'est qu'on peut perdre sans même pouvoir se défendre. Et que pour gagner, je ne vois aucune autre solution que d'aller à la bataille. Une bataille dont personne ne peut prévoir la fin.

Personne n'ajouta quelque chose. Janis dissipa son sortilège et sortit, suivi par Urdi. Luc Fabre resta seul. Il était d'accord avec Suzanne. Il y aurait une bataille. Mais alors, qui combattre ? Comment savoir qui était avec Janus et qui souhaitait se battre contre lui ? Il n'était pas du genre à se reposer sur son instinct. Pour lui, la réflexion prédominait sur tout. Comme sur un échiquier. Le combat contre les mages noirs était pour lui une immense partie d'échecs. Une partie où le plus intelligent gagnerait. Pourrait-il encore penser ça dans quelques jours ? Voir quelques heures ?

XV - Déclaration de guerre

Suzanne Janis venait d'apprendre la nouvelle. Elle se dirigea rapidement vers la section IRIA. Des hommes de la section AI venaient d'appréhender plusieurs Mangemorts du groupe de Malgêus en fuite. Au moins, les hommes d'Albert Chergnieux les avaient ramenés vivants. Suzanne Janis se demandait ce qui allait se passer maintenant.

Dans le couloir desservant les salles d'interrogatoire, Suzanne Janis retrouva Luc Fabre.

— Ils sont dans quel état ? questionna-t-elle.

— Ils vont bien, répondit Fabre. Les hommes de la AI n'ont pas appliqué les directives de Dakus. Et Chergnieux ne leur a fait aucune remontrance.

— Ce qui tendrait à faire penser qu'il n'est pas entièrement du côté de Janus. Comme nous le pensions, il doit ignorer que Riliam est Janus.

— Ou alors, il ne veut simplement pas que les choses changent, lança Chergnieux en s'approchant. Même s'il ne croit pas que le Ministère soit aux mains d'un mage noir. Ce n'est pas dans les habitudes des Chasseurs d'éliminer les cibles quand elles peuvent être capturées vivantes. Je ne l'ai pas oublié.

— Pourquoi sont-ils ici ? cria une voix colérique.

À l'autre bout du couloir, Yves Dakus était rouge de colère. Il était accompagné de plusieurs hommes de la section S. Tous des nouveaux imposés par Dakus. Tous des mages noirs en puissance se dit Suzanne.

— Chergnieux ! hurla-t-il. J'avais donné des ordres clairs : pas de prisonnier.

— Si nous voulons trouver les autres et qu'ils soient jugés légalement, nous devons les arrêter vivants, se défendit Chergnieux.

— Ils ont déjà été jugés et condamnés ! Le Ministre a donné l'ordre de les tuer tous !

— Le Ministre n'a aucun droit pour ordonner la mort de cette façon.

— Nous autres, les Chasseurs, sommes sous les ordres du Ministre. Nous avons pour mission de combattre les mages noirs.

— Les combattre, oui. Mais nous ne sommes pas des assassins.

— Chergnieux, ces paroles pourraient vous valoir votre place. Je vous faisais confiance.

Dakus se tourna vers ceux qui l'accompagnaient.

— Tuez ces Mangemorts.

Les complices de Dakus sortirent leurs baguettes et se dirigèrent vers les portes des salles d'interrogatoire.

— Arrêtez ! lança Suzanne. Ceci va à l'encontre de nos lois.

— Les lois vont changer, dit Dakus.

— Peut-être, mais elles n'ont pas encore changé.

— Le Ministre souhaite que nous prenions un peu d'avance. Allez-y.

— Si vous bougez, je vais être obligé d'agir, fit Suzanne en brandissant sa baguette.

Les complices de Dakus pointèrent également leurs baguettes vers la chef de la section S. La scène resta figée durant plusieurs instants. Dakus eut un sourire satisfait.

— Suzanne, vous venez de me donner un prétexte pour vous renvoyer.

— Je suis comme Georges, je ne sais pas jouer la comédie, dit-elle. Dites-leur de reculer.

— Vous êtes seule et ils sont cinq. Je ne vois pas ce que vous pourriez faire.

— Vous voulez que je vous montre ?

— Allez-y, ricana-t-il.

Un rayon rouge surgit de l'extrémité de la baguette de Suzanne, désarmant un des complices. Un second vint frapper un autre, le stupéfixant. Les complices réagirent, lançant des Stupéfix en direction de la chasseuse. Elle évita les éclairs en plongeant sur le côté, parvenant dans le même temps à en mettre un autre hors de combat. Seulement, un Experliarmus lui fit sauter sa baguette des mains.

Suzanne était maintenant accroupie sur le sol, totalement à la merci de Dakus et de ses complices.

— Vous étiez une grande chasseuse par le passé Suzanne, dit Dakus visiblement satisfait. Mais le temps passe. Vous n'avez plus vingt ans.

— Toi non plus, lança-t-elle.

D'un geste vif, elle sortit une seconde baguette de sous sa veste. D'un Repulso, elle envoya Dakus percuter un mur. Malheureusement, elle ne put rien faire de plus, de nouveau désarmé. Dakus était étourdi mais resta conscient. Il toisa la femme d'un air mauvais.

— Tu vas regretter d'avoir fait ça, cracha-t-il. Arrêtez-la. Je vais m'assurer que tu reçoives un dernier baiser.

Les complices s'avancèrent mais Luc Fabre s'interposa, la baguette à la main.

— Fabre, voulez-vous partager son sort ? questionna Dakus.

— Suzanne, je crois que le temps est venu, dit calmement Luc. Nous ne pouvons rester plus longtemps sans rien faire. Si nous attendons plus longtemps, serons-nous encore en mesure d'arrêter leur folie ? Janus doit être arrêté.

— Ainsi, vous avez choisi de vous opposer à nous, fit Dakus. Grossière erreur. Si vous n'êtes pas avec nous, la seule voie qui s'ouvre à vous est celle menant à la mort et à la disgrâce.

Suzanne Janis se releva. Fabre attira à lui les baguettes de la chasseuse et lui tendit.

— Il vaut mieux mourir en combattant pour ses convictions, que vivre en les piétinant, dit-elle.

— Vous voulez la guerre, sourit Dakus.

— Comme Janus.

Suzanne porta une de ses baguettes à sa gorge.

— Sonorus, incanta-t-elle. À tous les Chasseurs, membres de la Police Magique et Oubliators, une nouvelle guerre contre les mages noirs est déclarée en ce jour. Il ne tient qu'à nous de faire en sorte qu'elle ne dure qu'une bataille. Le mage noir que nous devons combattre est Janus, plus connu sous le nom d'Erwan Riliam.

Suzanne retira la baguette de sa gorge. Dakus la toisait d'un air à la fois amusé et enragé.

— Tu crois vraiment qu'ils vont te croire ? fit-il. Depuis le temps que mon maître est Ministre, il a réussi à infiltrer l'ensemble des services du Ministère.

— Janus aurait dû attendre plus longtemps. Ou continuer à profiter discrètement de son pouvoir. Mais maintenant, il va devoir se battre.

— Vous n'êtes que des cancrelats. Il ne s'abaissera pas à se battre contre vous. Il est un Dieu. Et moi, je suis son messager.

— Dans certaines cultures, on tue le messager qui porte le malheur.

Les baguettes se dressèrent d'un coup mais aucun sortilège ne fut envoyé. La tension était montée de plusieurs crans en l'espace d'une demi-seconde. Les chasseurs qui jusque-là se contentaient d'observer la scène avaient les mains qui se crispaient près des poches où se trouvaient leurs baguettes. Pour le moment, seuls Suzanne et Luc pointaient leurs artefacts sur Dakus et ses complices. D'un coup d'œil circulaire, Dakus évalua les forces en présence.

— Je crois que vous êtes seuls, fit-il. Et vous avez signé votre arrêt de mort.

— Viens donc nous donner la mort alors, invita Suzanne.

— Quelqu'un de mon importance ne va pas s'abaisser à ça, dit-il en rangeant sa baguette.

Dakus tourna les talons et repartit vers son bureau, protégé par ses hommes.

— Tuez-les tous les deux, ordonna-t-il. Ainsi que tous ceux qui s'opposeront à notre maître.

— Avada Kedavra.

L'éclair vert illumina le couloir. Il passa près des visages des mages noirs sans en toucher un seul. Quand il disparut, Yves Dakus s'effondra sans vie. Suzanne et Luc se retournèrent. Albert Chergnieux se tenait la baguette tendue vers l'endroit où se tenait debout et vivant le Bouffeur de cadavre quelques secondes plus tôt.

— La guerre est déclarée, dit-il.

Les éclairs fusèrent dans le couloir, les mages noirs furent touchés de tous les côtés sans pouvoir se défendre. Chergnieux donna des ordres à ses hommes présents pour qu'ils assurent un périmètre de sécurité.

— La situation n'est pas à notre avantage, dit Chergnieux. J'espère que vous avez un plan.

— Pas vraiment, dit Suzanne. Notre seule chance est de mettre Janus hors d'état de nuire. Déjà, enfermons dans les salles d'interrogatoire les Mangemorts que vous avez capturés. Il faut prévenir Georges.

— Jonas est déjà parti, annonça Franck Vinol en arrivant. J'ai vu les AI se préparer au combat, ainsi que ceux de la section S. Certains des nouveaux imposés par Dakus ont déjà été mis hors combat.

— Bien. Prenons déjà le contrôle de l'aile Est rapidement. Ensuite il faudra sûrement batailler pour occuper le reste du ministère. Chergnieux, les AI en pointe avec les éléments de la section S, isolez l'aile Est. Luc, avec tes hommes, voit combien d'oubliators sont avec nous. Je m'occupe de la Police Magique. Je prends avec moi deux groupes AI et quelques-uns de mes hommes.

Suzanne Janis descendit au rez-de-chaussée. Luc Fabre et les IRIA passèrent derrière elle pour investirent le Département des Oubliators. Albert Chergnieux et ses hommes se précipitèrent en ambiance tactique vers l'accès menant au hall du ministère. Les deux groupes AI désignés par Chergnieux pour accompagner Suzanne la rejoignirent. Ils étaient commandés par William Urdi. Ils se mirent en position à l'angle de couloir menant au bureau d'accueil de la Police Magique.

— N'intervenez pas sans mon ordre, dit Suzanne. Nous devons d'abord leur laisser une chance.

— Écouteront-ils ? demanda Urdi.

— Nous ne savons pas s'ils ont été dupes de Janus ou s'ils se sont rangés du côté de leur ancien chef. Si nous attaquons sans leur laisser de chances de choisir, nous ne vaudrons pas plus que les ennemis que nous combattons.

— Un seul mot de vous, même un geste, et je lance l'assaut.

Suzanne Janis s'avança seule. Elle ne démontrait aucune tension. La main tenant sa baguette ne tremblait pas. L'agent de la Police Magique qui s'occupait de l'accueil la regarda s'approcher avec méfiance. La peur le paralysait et il ne pensa même pas à se saisir de sa baguette.

— Je veux entrer et voir Dara, dit-elle simplement.

— Euh... oui... bien sûr, bafouilla-t-il. Je l'appelle tout de suite madame Janis.

L'agent prit sa baguette et tapota une feuille de papier posée sur son bureau. Des mots se griffonnèrent d'eux-mêmes puis la feuille se plia pour prendre la forme d'un oiseau et s'envola, passant par un trou dans le mur.

Samuel Dara attendait que Dakus le contacte pour lui dire que les opposants à leur maître étaient morts. Il avait entendu la voix magiquement amplifiée de Suzanne Janis appeler à la guerre. Ses chefs de service étaient tout de suite venus le voir. Il les avait renvoyés au travail en leur disant que les véritables ennemis étaient ceux qui s'opposaient au Ministre. Mais il n'en fut pas rassuré pour autant. Il n'ignorait pas que beaucoup des hommes de la Police Magique continuaient à nourrir des incertitudes vis-à-vis de sa nomination à ce poste. Pour beaucoup, il était un Mangemort condamné avant tout. Peu importe. Tous ceux qui mettaient en doute son autorité mourraient.

Une note de service entra par le trou prévu à cet effet. Était-ce enfin le message de Dakus pour l'informer de la mort de Janis ? Fébrilement, il attrapa l'oiseau de papier au vol et le déplia. Son cœur manqua un battement : Suzanne Janis demandait à le voir. Maudit Bouffeur de cadavre. Il avait échoué. Il devait être prisonnier des Chasseurs maintenant. Au mieux, il était mort.

Samuel Dara se leva et sortit de son bureau sa baguette à la main. Il interpela plusieurs hommes en leur ordonnant de le suivre. Lorsqu'il arriva au bureau d'accueil, Suzanne Janis se tenait debout, les bras le long du corps de façon détendu. Dara lui lança un regard acide.

— Ainsi vous êtes encore libre, fit-il.

— N'es-tu pas plus étonné de me voir vivante ? questionna Suzanne.

— Depuis quand on se tutoie ?

— Depuis que je t'ai arrêté pour activité terroriste. Tu te souviens, Dara.

DÉCLARATION DE GUERRE

— C'est le passé. Maintenant, je suis le chef de la Police Magique, mandaté par le Ministre de la Magie.

— Erwan Riliam est un mage noir. En tant que tel, il doit être arrêté.

— Pour quel motif ?

— Coup d'État et magie noire.

— Une élection n'est pas un coup d'État.

— Si, quand on tente de s'attribuer un pouvoir supérieur au peuple.

— C'est une trahison. La sédition est un crime Suzanne Janis.

— La magie noire aussi. Tu es bien placé pour le savoir Samuel Dara.

— Arrêtez-la, ordonna-t-il aux agents l'accompagnant.

— Je ne vous conseille pas de bouger, fit-elle en levant sa main libre.

Aussitôt, du bout du couloir, des hommes en tenue de combat noire s'approchèrent appuyés par d'autres. En haut de leurs manches, l'insigne de la section AI s'animait. Les agents de la Police Magique eurent un mouvement de recul. Ils savaient que ces hommes étaient des experts en combat. Ils n'avaient aucune chance. Seule l'Unité d'Intervention de la Police Magique pouvait rivaliser avec eux.

Samuel Dara parut ulcéré.

— Bande de lâches ! s'écria-t-il. Tous ceux qui refusent de m'obéir seront considérés comme des traîtres et en subiront les conséquences !

— Dans une guerre, les traîtres sont punis de mort, lança Gaël Defour en se détachant des autres. Vous avez perdu Dara. Nous sommes tous prêts à nous battre, mais pas pour vous ou Riliam. Pour le peuple que nous avons juré de défendre.

Le visage rougi par la colère, Dara se mit à appeler :

— Farde ! Dicour ! Ferrenti !

Mais en vain, personne ne répondit.

— Les amis que vous avez amenés avec vous en prenant ce poste ont été mis hors de combat, renseigna Defour. Vous avez perdu.

Dara voulut lever sa baguette mais William Urdi fut plus rapide que lui et le désarma d'un Experliarmus.

Gaël Defour ordonna à deux agents de la Police Magique d'enfermer Dara dans une cellule. Il se tourna ensuite vers Suzanne Janis.

— La Police Magique est à vos ordres, madame Janis, dit-il.

L'aile Est du Ministère était, désormais, sous le contrôle des Chasseurs. Suzanne Janis rejoignit Luc Fabre (accompagné des Oubliators) et Albert Chergnieux. Ils avaient érigé un muret pour contrer une éventuelle attaque venant du hall. De la position légèrement en retrait où ils étaient, les trois chefs de section des Chasseurs virent s'avancer les mages noirs de Janus. Et à leur tête, Erwan « Janus » Riliam lui-même.

XVI - Cette vie que tu aurais voulue

Le temps était clair en cette matinée d'été. Pierrick était heureux d'être revenu dans ce pays qui l'avait vu grandir. Qui puis est pour une occasion aussi heureuse. Il se releva et regarda à côté de lui dans son lit. Il n'y avait personne mais ne s'en inquiéta pas. Su était allée dormir chez ses parents. Une dernière fois. Il la verrait au moment de la cérémonie. Plus belle et souriante que jamais. Il l'aimait tant. Depuis ses huit ans. Il se souvenait encore comme si c'était hier du jour de leur premier baiser. Et aujourd'hui, après quatre ans de vie commune en France, ils allaient s'unir pour la vie. Enfin.

Pierrick se leva et alla faire sa toilette matinale. Il se rendit ensuite à la salle à manger où il fut accueilli par ses parents avec un sourire. Le majordome servit une tasse de thé au jeune homme.

- Un bon thé chinois, fit-il. En France, ils ont la manie du café.
- Moi, c'est le café qui me manque, avoua son père.
- Je t'en enverrai quand nous serons rentrés.
- Pas trop nerveux ? questionna sa mère.
- Pour l'instant non. Je peux te répondre tout à l'heure.

Les plaisanteries et les rires allaient bon train. Pierrick parla à ses parents du déroulement de sa carrière professionnel aux Chasseurs. Il espérait bientôt pouvoir se présenter aux tests pour intégrer la section spéciale.

Il perçut un mouvement sur sa gauche. Il se dit que ce devait être un serviteur mais se tourna quand même par habitude. Au lieu d'un serviteur, il vit l'espace d'un instant un homme chauve aux yeux marron le regarder avec profondeur et gravité. La moitié du visage de cet homme était horriblement brûlé et du sang coulait le long de son corps sur le sol. De son bras droit il tenait le corps sans vie d'une jeune fille de seize ou dix-sept ans. Elle avait visiblement été violentée avant de mourir. L'homme tendit sa main gauche vers Pierrick. Une main en lambeaux dont les doigts pendaient à des morceaux de chair noircis par la putréfaction. Le chauve ouvrit la bouche pour parler.

— Pierrick.

Le regard terrifié et la respiration haletante, Pierrick se tourna vers son père. Ce dernier parut inquiet.

— Qu'est-ce qui t'arrive ? demanda-t-il.

Pierrick redirigea son regard vers le chauve. Mais il avait disparu sans laisser de trace.

— Je... j'ai cru voir quelqu'un. Là. J'ai dû rêver.

— Ça y est, la nervosité commence à te faire perdre les pédales ! sourit Gilles Chaldo.

— Ça doit être ça.

Malgré tout, Pierrick ne put s'empêcher de regarder partout durant l'heure qui suivit.

Les préparatifs pour la cérémonie et la réception qui suivait se mettaient en place sous les ordres de Françoise Chaldo. La mère du futur marié démontrait une autorité insoupçonnée proche de la dictature. Bientôt, Liang, la mère de Su vint en renfort. Pierrick se doutait qu'elle n'était pas venue seule. Son mari, Peng prenait le thé en compagnie de Gilles Chaldo. Mais c'était surtout à Su que Pierrick pensait. Françoise avait alloué une chambre à la préparation de la mariée. Elle devait être entre les mains des servantes pour se faire belle. Qu'est-ce qu'il ne donnerait pas pour se glisser dans cette chambre et la voir. Mais s'il faisait ça, il se ferait certainement tué par sa mère. Il se contenta d'aller rejoindre son père et son futur beau-père.

Alors que l'heure de la cérémonie approchait, Pierrick alla se changer. Il avait opté pour une robe de sorcier vert clair. Il s'avança vers le miroir pour apprécier le résultat. Et une apparition le figea. Un homme blond que Pierrick reconnut comme étant un agent de la section S qu'il avait déjà croisé dans les couloirs du Département des Chasseurs se trouvait derrière lui. Il était horriblement blessé. Il lui manquait un bras et ses intestins se répandaient sur le sol par une ouverture à l'abdomen. Un de ses yeux pendait sur son visage, retenu à l'orbite par le nerf optique. Les lèvres du blessé remuaient. Il parlait mais aucun son ne sortit. Pierrick se retourna d'un coup. Mais il ne vit personne à part son père qui entraît.

— Qu'est-ce qui se passe Pierrick ? demanda Gilles en remarquant l'expression de son fils.

— Je... je ne sais pas, balbutia-t-il. J'ai vu quelqu'un dans le miroir. Un homme blessé. Un homme que j'ai déjà vu. Un chasseur. Mais quand je me suis retourné, il n'y avait personne.

— Comme ce matin ?

— Oui. Mais ce matin je ne le connaissais pas. Enfin je crois.

— Et qui était-ce cette fois-ci ?

— Je crois qu'il s'appelle Marus, Jonas Marus. Ses lèvres bougeaient. Il me parlait mais je n'ai rien entendu.

— Ce n'est rien. Tu es nerveux et c'est tout à fait normal. Calme-toi, prend tout ton temps. Après tout, la cérémonie ne commencera pas sans toi.

Gilles Chaldo ressortit. Pierrick s'assit dans un fauteuil et chercha à se calmer en fermant les yeux. Mais le visage de ces gens qu'il voyait depuis ce matin l'obsédait. Devinant qu'il ne pourrait pas penser à autre chose pour le moment, il se concentra pour se remémorer avec précision les mouvements des lèvres de la dernière apparition. Sa formation aux Chasseurs lui avait appris à lire sur les lèvres. Pour le peu, l'exercice était déjà difficile à la base mais là, il devait le faire à partir d'un souvenir fugace. Il revit l'homme. Puis parvint à ne voir que son visage. Puis ses lèvres.

— Pierrick... Pourquoi n'es-tu pas venu ?... Pourquoi nous as-tu laissés mourir ?...

Pierrick ne comprenait rien. Il en conclut que son père avait raison : ce devait être la nervosité. Il se força à penser au bonheur qu'il ressentirait dans peu de temps, quand il serait uni pour la vie à la femme qu'il aimait.

L'heure arriva. Même si, par moment, il repensait aux hallucinations qu'il avait eues, ses pensées étaient principalement tournées vers Su. Elle était là, à quelques mètres de lui. Mais il devait encore attendre pour la voir. Qui était cet imbécile qui avait inventé cette stupide tradition disant que les mariés ne devaient pas se voir avant la cérémonie. Un sourire béat se dessina sur ses lèvres en pensant à une autre tradition : la nuit de noces.

Un tambourinement le sortit de sa rêverie.

— Pierrick, ça va être l'heure, lança la voix de son père.

Pierrick ouvrit. Il était prêt. Enfin, peut-être...

La cérémonie se déroulait dans le jardin. Pour l'occasion, les deux mères l'avaient littéralement transformé. Partout, des rubans, des ballons formant des animaux fantastiques et colorés en mettaient plein les yeux aux invités. Mais Pierrick savait que le mieux restait à venir pour le soir.

Pour la cérémonie en elle-même, les deux fiancés avaient choisi de faire un mixte entre leurs deux cultures. Pierrick attendrait à l'autel du Ciel et de la Terre que sa promise le rejoigne au son de la marche nuptiale au bras de son père. Le mage officiant prononcerait les paroles en chinois. Ils prieraient devant les tablettes des Anciens. Ils échangeraient leurs alliances. Et Pierrick ne soulèverait le voile qu'au dernier moment. Il savait déjà quelle serait la couleur de la robe de Su : rouge. Car en Asie, le blanc est la couleur du deuil.

Pierrick se dirigea vers le lieu de la cérémonie. Il voyait les dernières rangées de sièges où les invités discutaient en attendant. Mais alors qu'il marchait, il sentit une étrange sensation dans son dos. Comme le frôlement d'un vêtement. Il se retourna pour voir qui passait dans son dos. Personne. Il hocha la tête en se disant qu'il avait dû rêver. Mais en se tournant de nouveau vers sa destination, il tomba nez à nez avec un homme à la peau blafarde comme celle d'un cadavre. Pierrick était sûr de l'avoir déjà vu, mais jamais parlé. C'était un homme roux avec des lunettes rectangulaires. Il était aux Chasseurs, dans la section IRIA. Que faisait-il là ? Pierrick était sûr de ne pas l'avoir invité. Il ne le connaissait que de vu. Il ignorait même son nom.

— Excusez-moi, fit-il. Vous êtes de la section IRIA, n'est-ce pas ? Que faites-vous ici ?

L'homme ne répondit pas. C'est alors que Pierrick remarqua ses yeux vides d'expression, ils étaient décolorés. Comme ceux d'un cadavre. Et ses lunettes, le verre de gauche était brisé et la monture tordu. Avait-il heurté quelque chose ? Pierrick allait lui faire remarquer quand le roux leva une main vers lui. Une main aux doigts grisâtres et aux ongles noircis. Même s'il n'était chasseur que depuis trois ans, Pierrick avait vu des choses pas très belles. Les bas-fonds de ce monde se dévoilaient à lui petit à petit. Ainsi, il reconnut tout de suite un cadavre. Croyant à un inferus, Pierrick sortit sa baguette et bondit en arrière. Il savait comment combattre ce genre d'ennemi : le feu.

— Pourquoi n'es-tu pas venu Pierrick ? soupira le cadavre.

— Pierrick !

Le jeune homme se tourna vers son père. Ce dernier le regardait d'un air surpris où se lisait l'incompréhension. Pierrick reporta son attention sur le roux mais il avait disparu. Il regarda dans toutes les directions.

— Où est-il ? lança-t-il.

— De qui tu parles ? questionna son père.

— De l'inferus.

— Pierrick, je n'ai rien vu. Tu étais seul.

Gilles s'approcha de son fils qui tournait sur lui-même frénétiquement.

— Pierrick, ça va, assura-t-il. Ce n'est qu'un mariage. OK c'est le tien mais pas besoin de se mettre dans état pareil.

Pierrick plongea dans les yeux de son père un regard empli de détresse.

— Qu'est-ce qui m'arrive ? dit Pierrick. Je deviens fou !

— Tu as encore vu quelqu'un que tu connais ?

— Je ne le connais pas. Enfin, je l'ai déjà croisé dans les couloirs du Département mais c'est tout. Je ne connais même pas son nom. Mais lui me connaissait. Il m'a parlé. Il m'a dit la même chose que Marus tout à l'heure, me demandant pourquoi je n'étais pas venu. Mais où voulaient-ils que j'aille ? Et surtout, pourquoi étaient-ils tous morts ?

— Calme-toi. Respire. Tout va bien. Ce n'est rien. Tu es juste nerveux. Ton grand-père m'a raconté qu'il avait failli s'évanouir en voyant ta grand-mère arriver le jour de leur mariage.

Pierrick ferma les yeux et respira un grand coup. Son père avait sûrement raison.

— Ça ira, assura-t-il. Allons-y.

— Tu es sûr ? questionna Gilles. On peut retarder la cérémonie d'une heure si tu veux.

— Non, je ne veux pas faire attendre Su. On attend ça depuis tellement longtemps.

— Bien.

Pierrick et Gilles remontèrent les travées jusqu'à l'autel sous les vivats des invités. Pierrick sourit. Personne ne sembla remarquer que son sourire était forcé. Malgré ce qu'il avait dit à son père, les trois visions qui l'avaient assailli depuis ce matin continuaient à lui occuper l'esprit. Il s'inclina respectueusement devant l'autel comportant les tablettes des Anciens. Il se relevait à peine que l'orchestre se mit à entonner la marche nuptiale. Elle arrivait. Oubliant toutes ces visions inquiétantes, il se retourna. Habillée d'une magnifique robe chinoise de satin rouge, le visage dissimulé gracieusement sous un voile de même couleur, Su s'avavançait vers l'autel à petits pas. Son père lui donnait le bras et souriait en ce jour de bonheur. Arrivé à un pas de l'autel, Peng tendit la main de sa fille à Pierrick. Ce dernier se saisit en douceur de la fine main de porcelaine. Les deux fiancés se tournèrent vers l'autel et s'agenouillèrent.

Pierrick ferma les yeux. Mais quelque chose troubla la quiétude dans laquelle il souhaitait se plonger. Une présence à la fois douce et violente. Ce fut plus fort que lui. Il releva la tête en rouvrant les yeux. Et sans prévenir, il se releva, s'attirant des regards surpris de la part de ses parents, de ceux de Su, des invités, et de Su elle-même. Une femme se tenait derrière l'autel. Sa peau était blafarde et ses cheveux d'un noir profond. Mais ce qui surprit le plus Pierrick était sa ressemblance avec Su. Mis à part quelques détails physiques. Ses yeux noirs étaient voilés. Encore une vision de mort. Pierrick remarqua que la femme portait un enfant dans ses bras. Un bébé. Un enfant mort.

— Pierrick, appela Su. Qu'est-ce qui se passe ?

Mais il ne pouvait pas répondre. Il était subjugué par cette vision.

— Pourquoi Pierrick ? soupira la femme. Pourquoi n'es-tu pas revenu ? Pourquoi nous as-tu laissés mourir ?

— Qui êtes-vous ? questionna Pierrick.

— C'est moi Su, fit Su de plus en plus inquiète.

— Je suis... M'as-tu oublié ? C'est pour ça que tu m'as laissé mourir ? continua l'apparition.

— Allez-vous-en ! s'écria Pierrick. Laissez-moi en paix !

— Tu dois choisir Pierrick, fit quelqu'un derrière lui.

Pierrick se retourna vivement pour se retrouver face à quelqu'un lui ressemblant comme un reflet dans le miroir. Un reflet tout habillé de noir. Pierrick remarqua alors que le monde s'était figé autour de lui.

— Cette vie, continua l'homme en noir. C'est celle que tu aurais aimé avoir. Celle qui aurait été parfaite selon toi. Continuer à vivre en Chine jusqu'à la fin de tes études. Rentrer en France pour intégrer les Chasseurs. Épouser la fille dont tu étais amoureux depuis tes huit ans. Malheureusement, ce fut une tout autre voie qui s'ouvrit à toi. Une voie parsemée de mort et de malheur, c'est vrai. Mais aussi de bonheur. Comme une lumière blanche au bout d'un tunnel de ténèbres.

— Pourquoi ? fit Pierrick. Pourquoi n'ai-je pas eu le droit à un bonheur simple, à une vie normale ? Était-ce... ?

— Ton destin ? Non. Le destin n'existe pas. Nous sommes maîtres de nos vies. Tout ce qui se passe dans ce monde n'est que le résultat des choix que nous faisons. Le destin, ce n'est rien d'autre que l'excuse des faibles pour expliquer leurs erreurs. Tu n'as pas choisi que tes parents ou que Su meurent, mais d'autres ont fait ce choix. Tu t'es laissé emporter par les choix des autres durant trop longtemps. Il est temps pour toi de reprendre ta vie en main.

— Et pour faire quoi ? Je n'ai apporté que le malheur.

— Non, tu te trompes. Tu as des amis qui comptent sur toi. Ça veut dire que tu n'as pas fait que le mal. Et il y a Chun. Elle t'attend.

Pierrick se tourna de nouveau vers la femme tenant un bébé. Elle était maintenant entourée de tous ceux qui lui étaient apparus depuis ce matin. Maintenant il se souvenait de leurs noms. Thomas, Jonas et Franck. Ses amis. Il tenait à eux tous. Il aimait Chun plus que tout. De toute son âme.

— Su, m'as-tu pardonné ? fit Pierrick. Je n'ai pas su te protéger. Et en plus je t'ai oubliée.

— C'est faux, dit Su. Tu ne m'as pas oubliée. Mais tu ne pouvais pas rester toute ta vie à te morfondre et à ressasser tout ce qui aurait dû se passer. Tu ne peux vivre dans ce rêve. Des gens t'attendent dans la vraie vie. Dans ta vie. Chun t'attend. Tu dois lui revenir. Elle t'aime. Et toi tu l'aimes, n'est-ce pas ?

— Oui.

— Je serais toujours dans ton cœur. Mais je ne dois pas être plus qu'un souvenir. Ton cœur lui appartient maintenant. Te pardonner ? Je ne t'en ai jamais voulu. Tout ce que je veux : souviens-toi de moi. Mon cœur est éternel.

Pierrick se tourna vers les invités. Ses parents lui souriaient.

— Nous sommes désolés d'avoir dû te mentir Pierrick, dit Gilles. Nous ne savions comment t'en parler. Ou plutôt, nous manquions de courage.

— Nous avons essayé de te donner autant d'amour que si tu avais été notre vrai fils, raconta Françoise. Et ça a marché, nous ne pensions même plus à tes véritables origines. Tu étais notre fils. Et tu l'es toujours.

Pierrick fixa ceux qui avaient été ses parents.

— Je vous remercie de m'avoir élevé. Grâce à vous, j'ai appris ce que c'était d'être un humain. C'est vrai que ce rêve est la vie que j'aurai voulue. Mais on m'attend ailleurs.

Le jardin disparut, emportant les invités, les apparitions, les Chaldo et Su. Il était de nouveau dans la grotte étoilée. Seul Corvus était toujours présent. Sa main passa sur sa poitrine, là où une marque de naissance rougeâtre se dessinait sur sa peau. Maintenant, il se souvenait qu'elle n'était pas naturelle. Il se souvenait ce qu'elle signifiait. Un Pentagramme inversé et une épée. Un symbole de magie noire et de Justice unies ensemble. Le symbole du projet Gladius.

— Je suis le fruit des amours improbables de la magie noire et de la Justice, dit-il.

— La magie n'est ni noire ni blanche, dit Corvus. Comme le Bien et le Mal, ce ne sont que des illusions de l'esprit. Rien n'est blanc ou noir. Ce monde n'est qu'un panache de gris. La seule chose qui importe c'est ce que nous désirons défendre, nos valeurs. Protéger, sauver des vies, ou au contraire les détruire, les asservir. Vivre pour les autres ou pour soi-même. Ce que nous appelons magie noire, je m'en suis servi durant mes combats contre ceux qui désiraient vivre aux dépens des innocents. Et si c'était à refaire, je le referais sans hésiter. Le pentagramme, qu'il soit inversé ou non est devenu pour beaucoup un symbole de mal. Mais il fut d'abord un symbole

d'amour. Pour les Grecs, il représentait la déesse Aphrodite, son étoile, la planète Vénus dessinant ce signe dans le ciel en quatre ans.

Pierrick ne parla plus. Il se contenta de marcher vers la sortie sans lancer un seul regard vers Corvus.

— Bonne chance, Corbeau, lança ce dernier.

Pierrick s'arrêta et se tourna vers lui.

— Suis-je toujours un Corbeau porteur de malheur ? dit-il.

Corvus ricana.

— Tu sais, la croyance populaire disant que le corbeau porte malheur et est le messenger de la Mort n'est vieille que de quelques siècles. À l'origine, cet oiseau est un symbole de création et de bienveillance. Il est même lié au soleil dans plusieurs cultures comme en Chine. Tu dois le savoir mieux que moi. La Lumière fut apportée par dix corbeaux et un corbeau à trois pattes fut le symbole impérial. Chez les peuples nomades, il est positif, chez les sédentaires il est négatif. Mais même les Romains voyaient en lui un symbole d'espoir, son croassement signifiant demain. Si tu es symbole de malheur et de mort, ce n'est que pour ceux qui ont choisi de vivre par le malheur. Pour les autres, les innocents et les bienveillants, tu es l'espoir. Tu leur permets de voir au-delà du crépuscule.

Pierrick ne répondit rien et partit. Corvus resta seul.

— Tu as toujours été notre espoir.

XVII - Folie

Erwan Riliam, maintenant dévoilé sous sa véritable identité de Janus, se tenait en plein centre du hall. Suzanne Janis le fixait. Elle l'avait côtoyé à de multiples occasions sans se douter une seule seconde de sa véritable nature. Il est vrai que sa politique répressive envers les mages noirs lui avait valu à juste titre son surnom de « Sanglier », donnant l'impression de foncer sans réfléchir. Tout le contraire des Mangemorts et des autres mages noirs. Maintenant, Suzanne se rendait compte qu'il avait tout calculé. Tout, pour prendre le pouvoir en éliminant tous les obstacles discrètement, les uns après les autres. Tout pour rester à l'abri de tous soupçons.

Janus était accompagné de plusieurs dizaines d'individus. Il avait réuni une véritable milice personnelle. Tous tenaient leur baguette à la main. Certains démontraient des signes flagrants de nervosité, mais pour certains, cela ressemblait plus à de l'excitation. Juste derrière Janus, se dressait, pâle comme un fantôme, ses yeux violets brillants d'un éclat de folie sanguinaire, Kylian Névis.

À sa vue, Suzanne espérait presque que la bataille s'engage. Elle voulait le tuer de ses propres mains. Ce sale fantôme qui avait assassiné sa sœur : Jannick. Suzanne et Kylian étaient entrés presque en même temps aux Chasseurs. Seulement, lui entra à la section AI et elle à la IRIA. Puis ils tentèrent au même moment d'entrer dans la légendaire section S. Une épreuve qu'ils réussirent. Ils furent tous les deux placés sous la responsabilité du même agent : François Garde. Ce dernier leur apprit tout ce qu'il savait. Kylian avait un humour particulièrement cynique. Malgré ça, Suzanne et lui devinrent amis. Elle le présenta même à sa famille. C'est là qu'il rencontra Jannick. Il tomba amoureux d'elle et rapidement, ils se fiancèrent. Mais peu après, tout bascula. Lors d'une mission, Suzanne passa à deux doigts d'être tuée, elle ne fut heureusement que blessée. Kylian se considérait responsable de son état. Il estimait devoir gagner en puissance pour être en mesure de protéger ceux qui lui étaient proche. L'entraînement draconien auquel il s'astreint ne donnait pas de résultats assez rapides selon lui. Il se procura une potion interdite au marché noir : la potion de Puissance. Au fil du temps et des prises trop importantes de cette potion, son esprit se pervertit. Et il y a vingt

ans, il disparut pour ne réapparaître que parmi les Mangemorts. Jannick en fut détruite. Elle ne le revit plus durant dix ans. Mais un jour il revint. Sans aucune explication autre que sa folie, il était revenu uniquement pour assassiner celle qu'il avait aimée.

Suzanne comprenait un point qui lui avait toujours paru obscur : qui lui avait fourni la potion de Puissance ? Au début, il s'en était procuré auprès de simples revendeurs dans les rues. Mais jamais il n'aurait pu se procurer une quantité telle qu'il en consommait, le prix en était prohibitif. Suzanne se souvint alors que Kylian avait reçu pour mission de protéger une personnalité politique montante ayant ses chances pour devenir Ministre de la Magie à l'époque. Cette personnalité n'était autre qu'Erwan Riliam.

Autour de Suzanne se tenaient Luc Fabre et Gaël Defour. Le commandant en second de la Brigade des Oubliators, Victor Fergeot, se tenait juste derrière elle. Une barricade de fortune avait été construite en travers de l'unique accès reliant le hall et l'aile Est. Elle était gardée par un groupe d'assaut de la section AI commandé par Albert Chergnieux posté un genou à terre.

— Ne bougez pas, ordonna-t-elle. Je vais aller lui parler.

— Je ne crois pas qu'il se rendra, dit Fabre. Ils sont plus nombreux que nous, il me semble.

— Nous avons toujours suivi des règles, dans la paix comme dans la guerre. Ce n'est pas maintenant que nous devons leur tourner le dos.

— Le problème, c'est que dans ce monde, pour faire gagner nos idéaux, il faut souvent faire le contraire de ce qu'ils préconisent.

— Attendez. C'est tout ce que je demande.

— Je vous couvre, assura Chergnieux.

Suzanne enjamba la barricade et s'avança vers Janus en levant les mains pour démontrer qu'elle n'était pas armée. Janus murmura quelque chose à Névis et s'avança seul vers Suzanne. Ils stoppèrent à deux mètres l'un de l'autre. Le visage de Suzanne ne démontrait aucune émotion. Elle ne voulait laisser aucune ouverture à son ennemi. Le visage de Janus se fendit d'un léger sourire. Comment pouvait-il se moquer ainsi de ses adversaires ?

— Suzanne Janis, que signifie cette mobilisation ? questionna Janus. Je ne crois pas que Monsieur Dakus ait organisé un exercice.

— Dakus est mort, annonça-t-elle. Si vous ne voulez pas subir le même sort, rendez-vous sans plus tarder.

Elle n'espérait même pas qu'il y réfléchisse. Elle connaissait assez les mages noirs pour savoir qu'ils étaient trop confiants en leurs capacités. Cela en avait perdu plus d'un. Leur soi-disant supériorité les avait menés à leur perte. Mais dans le cas de Janus, elle n'était pas aussi sûre de compter sur une arrogance mal placée. Il savait se montrer réaliste et attendre le bon moment pour frapper. Il l'avait fait durant plusieurs décennies, presque un siècle. Il était loin d'être un simple Mangemort comme Malgéus. S'il ne se rendait pas, c'était qu'il était sûr de sa victoire. Il en avait sûrement réglé les moindres détails.

La réponse de Janus commença par un élargissement de son sourire.

— Vous êtes intelligente Suzanne, dit-il. Je ne vous ferai pas l'affront de vous mentir en disant que vous avez chamboulé mes plans en tuant Dakus. Malgré tout, il était tout sauf irremplaçable. À vrai dire, je m'étonne même qu'il n'ait pas été tué plus tôt.

— Nous ne sommes pas des assassins, fit Suzanne. Nous ne tuons que lorsque nous y sommes obligés. Mais pour Dakus, la guerre était déclarée. Et à la guerre, il ne faut avoir aucune pitié. Malgré tout, je me devais de vous proposer une alternative : la reddition.

— Je peux faire de même : rendez-vous et il ne vous sera fait aucun mal.

— Se rendre. Pourquoi ? Pour vivre en esclave sous votre dictature ?

— Je n'ai même pas commencé réellement à régner et vous me jugez déjà comme un tyran.

— J'ai vu ce que vous proposiez comme changements dans nos lois : la magie noire serait autorisée, certains crimes envers les moldus ne seraient plus sanctionnés. Vous faites comme Vous-Savez-Qui, vous vous servez de la frustration d'une partie de la population sorcière pour asseoir votre domination. Que voulez-vous en fin de compte ?

— Ce que je veux ? C'est simple : je veux que notre peuple, les Sorciers, mais également l'ensemble du Monde Magique, les Centaures, les Elfes, les Tritons, les Géants et tous ceux que je ne cite pas reprennent leurs places dans ce monde. Car nous n'étions

qu'un seul monde à l'origine, que nous soyons dotés de pouvoirs magiques ou non. Nous autres, Sorciers, nous pouvions user de nos dons sans peur d'être découvert car tous connaissaient notre existence et nous acceptaient. Pourquoi a-t-il fallu que nous prenions peur quand quelques moldus scandèrent que nous étions des œuvres du Malin ? Il aurait suffi que nous imposions notre droit de vivre dans la Lumière. Mais des lâches, tenant les rênes du pouvoir, en ont décidé autrement. Ils ont préféré forcer notre monde à se terrer comme des criminels. Nous nous sommes jetés nous-mêmes dans notre propre prison. Et les quelques rares individus qui se levèrent contre ça furent bâillonnés, leurs paroles libertaires furent prises pour des allégations anti-moldues. Les plus motivés n'hésitèrent pas à se mettre plusieurs fois entre les Moldus et nos semblables quand ceux-ci étaient en danger. Et souvent, ces sauveurs furent obligés d'avoir recours à l'usage de certaines formes de magies. Ces magies, qu'elles furent salvatrices pour notre peuple ne fut même pas pris en compte, elles furent classées sous le terme : « Magie Noire ». Un terme totalement nouveau mais qui fut vite adopté. Mais les conséquences de ce classement furent terribles pour nous. Ça nous a affaiblis vis-à-vis des Moldus. Et cela à forcer d'éminents chercheurs en Sorcellerie à se cacher ou à être traités de parias par ceux qui auraient dû les aduler. Ceux qui ont sauvé tant des nôtres furent pourchassés par les autorités et enfermés. Je veux les réhabiliter, qu'ils reçoivent les Honneurs qui leur ont été refusés jusqu'à maintenant.

— Beaucoup se sont servis de la magie noire pour commettre des crimes ignobles, lança Suzanne. Ceux-ci seront-ils aussi honorés ?

— Est-ce un crime que de vouloir vivre libre ?

— Ne vous cachez pas derrière une excuse si pitoyable ! La Magie Noire n'a pas été interdite à la légère. Les rituels, les sortilèges et toutes les sciences magiques qui en découlent ne mènent qu'à la destruction ou se servent de la destruction pour contrer les lois naturelles. Vous-savez-qui souhaitait vaincre la Mort elle-même, briser le cycle de la vie pour son intérêt personnel. Vous êtes pareil ! Vous vous servez de la frustration de la population pour mieux l'asservir. Nous vivons cachés, mais pas par peur des Moldus. Par notre absence, nous les protégeons de nous-mêmes. Auraient-ils atteint un tel niveau technologique et social avec notre présence ? Je ne le sais pas mais je peux imaginer que non. Tout ce que vous

voulez, c'est régner comme un Roi sur toute la planète, sur les deux mondes.

— Pas comme un Roi, comme un Dieu.

À ces mots, Suzanne comprit. Janus possédait un point commun de plus avec tous les autres mages noirs. Outre le fait qu'il ne reculait pas devant l'utilisation de la Magie Noire, il était fou. Mais elle devait évaluer jusqu'à quel point.

— Un Dieu, rien que ça ! fit-elle. Et que ferez-vous de ceux qui refuseront de vous suivre ?

— Il faut bien savoir faire des sacrifices pour maintenir l'ordre, continua-t-il. Contrairement à ce que vous pouvez penser, ce n'est parce que je compte abroger certaines lois que je suis pour l'anarchie. Plus de liberté, mais en contrepartie, je veux qu'on m'obéisse totalement.

Suzanne en était maintenant sûre : Janus était totalement fou. Il mènera les deux mondes à leur perte. Il fallait l'arrêter quoi qu'il en coûte.

— Je ne vois venir que la voie du combat pour vous empêcher de nuire, dit Suzanne.

— Nous savons tous les deux que vous n'oserez jamais aller jusqu'au bout, sourit Janus d'un air mauvais. Vous avez un code.

D'un geste vif, Suzanne sortit sa baguette et la pointa sur Janus.

— Nous sommes en guerre, annonça-t-elle. Les règles, le code, nous les oublierons le temps de ce conflit.

Les mages noirs montèrent d'un cran dans la tension. La plupart n'étaient pas habitués aux batailles rangées. Mais ils ne pouvaient plus reculer. Ils devraient se battre contre des professionnels du combat. Des hommes entraînés de la façon la plus exigeante de tout le Ministère.

Loin de se dérober, Janus parut s'amuser de la situation. Il ne fit aucun mouvement vers sa baguette.

— Comme vous voudrez mademoiselle Janis, dit-il. Je voulais commencer à régner dans la paix et l'union de toutes les créatures magiques. Mais soit, s'il faut commencer par la guerre et la mort. Allons-y. Névris.

Le mage noir aux yeux violets leva sa baguette vers Suzanne, un rayon rouge s'étira de son extrémité.

— Protego ! s'écria Suzanne pour se protéger.

— Stupéfix, scandèrent en même temps plusieurs voix.

Des deux côtés se fut un véritable feu d'artifice d'éclairs magiques. Des éclairs rouges fusèrent depuis les rangs des Chasseurs. Du côté des mages noirs, il y eut plus de verts. Les éclairs se rencontraient parfois en embrasement formidable.

Suzanne courut se mettre à l'abri en continuant à se protéger derrière un bouclier. Névriss continua à la canarder de divers maléfices en souriant de la voir s'enfuir. Il ne faisait même pas attention aux éclairs multicolores qui sifflaient autour de lui. Une fois à l'abri, Suzanne évalua d'un regard la situation. Les Chasseurs avançaient en trois directions : par la droite, la gauche et le centre. Les mages noirs préférèrent reculer dès que Janus quitta le hall sans lancer un seul regard à ses ennemis. Suzanne comprit la tactique qu'allaient appliquer les mages noirs. Ils voulaient attirer les Chasseurs dans une guérilla de couloirs pour diminuer leur nombre petit à petit. Suzanne vit Névriss continuer d'avancer vers elle. Le groupe de Chasseurs qui progressait par la droite le prit pour cible. Névriss sauta pour éviter les tirs et se cacher derrière une colonne. Il surgit d'un coup en enchaînant plusieurs Avada Kedavra dont aucun ne manqua sa cible. Tout le groupe allait être décimé. Suzanne sortit de sa planque et interrompit Névriss d'un maléfice qui claqua à ses pieds.

— Rejoignez les autres, ordonna Suzanne. Je m'occupe de lui.

Les Chasseurs s'éloignèrent sans quitter Névriss des yeux.

Kylian Névriss fixait Suzanne de ses yeux violets. Les deux ennemis attendaient ce moment depuis si longtemps qu'ils avaient du mal à croire que tout serait fini ce soir. Car c'était inéluctable : un d'entre eux, peut-être même les deux, mourrait ce soir. Suzanne savait Névriss puissant. Mais elle savait aussi qu'il n'était pas rare qu'il perde le contrôle de cette puissance acquise artificiellement. Et la folie qui s'était emparée de son esprit ne lui permettait pas de se rendre compte de cet état de fait. Suzanne devait se servir de ça à son avantage.

— Tu sais que tu ne peux pas me battre, dit Névriss calmement. Je suis devenu bien trop puissant pour toi.

— Quelle vanité Kylian ! se moqua-t-elle. Tu n'as donc pas encore compris qu'un combat n'est jamais gagné d'avance.

— Je vais te prouver que j’ai raison.

Kylian tendit sa baguette vers Suzanne. Une explosion retentit aux pieds de la chef de la section S, l’enveloppant complètement. Un léger sourire se dessina sur les lèvres de Névriss alors que le nuage de poussière l’empêchait de voir le résultat de son maléfice. Un claquement de fouet résonna juste derrière lui. Il leva le bras pour bloquer le coup de pied circulaire qui venait de son dos vers son visage. Sans même regarder, il lança son talon vers l’arrière et percuta violemment la cage thoracique de Suzanne. Il se retourna enfin et amplifia l’effet de son coup de talon d’un Repulso. Suzanne fit un vol plané pour aller percuter un mur.

Suzanne parvint à se relever malgré le choc. Kylian la toisait en souriant. Il dressa sa baguette vers elle avant qu’elle ne puisse en faire autant, et la plaqua au mur. Elle ne pouvait quasiment plus bouger.

— Je pourrai te tuer tout de suite, dit Névriss. Mais pourquoi se presser quand je peux prendre mon temps.

— Tu regretteras de ne pas en finir tout de suite, cracha-t-elle.

Névriss explosa dans un rire guttural.

— J’ai pris mon temps pour tuer ta sœur, continua-t-il. Je le prendrais aussi avec toi. Je trouve ça juste.

Suzanne n’eut pas le temps de penser que le sens de la Justice de Névriss était passablement perversi qu’il appliqua le sortilège Doloris sur elle, lui arrachant un horrible hurlement en même temps que lui riait à gorge déployée. Comment pouvait-il infliger autant de souffrances en riant ?

XVIII - De la violence la plus pure

Pierrick Chaldo réapparut au village d'Andrei. Guillaume Degard et Massil vinrent tout de suite à sa rencontre. Massil asséna tout de suite le Corbeau de commentaires :

— Vous avez beau être un membre de la section S des Chasseurs, vous n'avez aucun ordre à nous donner. Nous sommes mandatés par le Ministre lui-même. Nous allons maintenant ramener cette enfant avec nous si sa mère le veut bien.

— Si vous n'avez pas d'ordre à recevoir de moi, pourquoi êtes-vous encore là ? fit Pierrick.

— J'ai insisté pour qu'on vous attende, expliqua Degard. Vous avez découvert quelque chose ?

— C'est personnel. Mais maintenant j'y vois plus clair. Je vais retourner en France pour éclaircir cette affaire. Quelque chose n'est pas normal. En attendant, laissez Andrei ici.

— Je vous ai dit que nous n'avions pas d'ordre à recevoir de vous ! s'exclama Massil.

— Massil, je n'hésiterais pas une seule seconde à vous bloquer ici par un sortilège anti-transplanage. Et je peux vous assurer que Degard ne pourra pas vous en libérer.

— Vous doutez du Ministère ou du Ministre ? questionna Degard.

— Des deux. Je vais revenir. Donnez-moi juste quelques heures.

Sans attendre de réponse, Pierrick transplana. Massil s'approcha de Degard.

— Nous allons encore attendre ? demanda-t-il.

— En effet, répondit Degard.

— Je me demande pourquoi tu lui accordes autant de crédit ?

— N'as-tu pas remarqué son regard ?

— Non. Qu'est-ce que j'aurais dû remarquer ?

— Il a changé. Entre hier avant qu'il ne parte pour cette Grotte aux Etoiles et aujourd'hui, quelque chose a dû lui arriver. Hier, il était vide. Mais aujourd'hui... Je ne sais pas, il était... vivant.

Thomas Zimong attendait. Il ne pouvait rien faire d'autre. Il trépignait d'impatience. Et en même temps, il espérait que tout rentrerait dans l'ordre sans combattre. Mais il sentait que ce genre de situation avait peu de chance de se terminer ainsi.

En attendant, il profitait du moindre moment de libre pour tenir compagnie à Laura et Hans. Et il devait bien s'avouer à lui-même que voir Marion lui faisait du bien. Le comprenant très bien, Hermione avait invité Thomas à revenir quand il le désirait. Elle savait que la présence du professeur était rassurante pour Laura. Cette dernière aurait pu retourner à l'Académie mais elle refusait tout net de laisser Hans seul. Même si celui-ci n'était pas tout à fait seul puisqu'il s'occupait de Frida. Il attendait juste d'être sûr que la fillette puisse rester plusieurs semaines d'affilée avec Hermione sans lui. Mais à vrai dire, il pensait même sérieusement à écrire au professeur Tréveune pour lui demander la possibilité de prendre une année sabbatique. Hans savait que pour cela, il aurait l'appui de Thomas mais il attendait avant de prendre une décision définitive. Auquel cas, il convaincrerait Laura de retourner sans lui à Beauxbâtons.

Le soir tombait à peine. Tout le monde était réuni autour de la table de la salle à manger. La conversation était détendue et quelques rires parvenaient à s'élever. Marion souriait encore timidement. Elle se sentait frissonner quand la main de Thomas l'effleurait par inadvertance. Un sentiment qu'elle n'arrivait pas à définir emplissait son esprit et son cœur quand le jeune professeur se trouvait près d'elle. Remarquait-elle seulement que ce dernier rosissait légèrement quand elle lui souriait ? En fait, seule Laura parut remarquer le manège et ne put s'empêcher de sourire.

Marion leva les yeux et les tourna en direction de l'extérieur. Thomas commençait à être habitué de la voir regarder vers un mur en donnant l'impression de voir à travers.

— Qu'est-ce qui se passe ? questionna-t-il.

— Pygargue, dit-elle simplement. Il est là.

En effet, quelqu'un frappa à la porte. Thomas alla ouvrir.

Sur le pas de la porte se tenait Yann Firvel. Thomas s'attendait à voir son éternel sourire moqueur mais Yann avait le visage grave.

— Il s'est passé quelque chose ? demanda le dragoniar.

— La guerre vient de commencer, annonça Yann. Les Chasseurs se sont soulevés contre le Ministre. Il semblerait que ce soit lui Janus. Les combats font rage au Ministère. Que comptes-tu faire ?

— J'ai une famille à protéger maintenant. Je ne compte pas laisser ce pays sombrer dans le chaos. J'y vais. Je vais prêter main-forte aux Chasseurs.

— Je viens avec toi.

— Pourquoi ? Tu es plus moldu que sorcier.

— Et combien de temps crois-tu qu'il se passera avant que les Moldus ne soient inquiétés par Janus ?

— Allons-y alors.

— Thomas, appela Laura. Tu vas te battre ?

— Il le faut petite sœur, dit Thomas. Je dois vous protéger, protéger mes élèves et bien d'autres.

Laura baissa les yeux. Elle craignait de perdre son frère à peine après avoir découvert son existence. Elle releva la tête quand elle sentit les bras de son grand frère l'entourer.

— Ne t'en fais pas, murmura-t-il. Je ne compte pas mourir. Je reviendrai.

Un claquement de fouet retentit et une voix que Thomas n'espérait plus entendre.

— Nous reviendrons mon ami.

Thomas se retourna et découvrit avec plaisir Pierrick, souriant légèrement, devant lui.

— Où étais-tu passé ? questionna le professeur.

— Désolé, je me suis perdu, dit Pierrick.

— L'essentiel, c'est que tu sois là, fit Yann.

— Pierrick, je dois te dire, continua Thomas. Chun...

— Plus tard, coupe le Corbeau. Dites-moi plutôt ce qui se passe.

Yann exposa la situation à Pierrick.

— Ainsi, l'ennemi était parmi nous, dit Pierrick à la fin de l'explication. Très bien. Allons-y.

Ils allaient partir quand une main douce et gracile vint se saisir de celle de Thomas. Le professeur se tourna et sourit en plongeant dans les yeux de nacre de Marion. Il lui fit face et lui prit son autre main.

— Je vais revenir, assura-t-il.

Marion ne parvint pas à sourire. Elle avait peur. Une sensation inhabituelle pour elle. Surtout que cette peur n'était pas comme la dernière qu'elle avait ressentie. Cette fois-ci, elle n'avait pas peur pour elle. Elle avait peur pour quelqu'un d'autre. Celui pour qui son cœur battait si fort. Elle voulait aller avec lui mais elle savait que, lui, ne le voulait pas.

Thomas lâcha les mains de la jeune fille et s'avança vers Pierrick et Yann qui l'attendaient. Il s'arrêta quand un voile blanc impalpable apparut devant lui. Le voile prit rapidement une consistance solide et prit la forme de Marion. Elle ne lui laissa pas le temps de parler et entoura son cou de ses bras pâles.

— Elle a la fraîcheur d'une brise d'été.

C'est ce que pensa Thomas alors qu'il se rendait compte que Marion l'embrassait. Son cœur s'emballait. Il passa ses bras autour d'elle pour approfondir le baiser. Oui, il reviendrait. Il reviendrait pour elle.

Lorsqu'il quitta les bras de Marion, il ne se retourna pas. Il craignait de ne plus vouloir partir combattre. Mais il le devait. Il s'accrocha au bras de Pierrick et les trois hommes transplanèrent.

Marion demeura immobile à fixer l'endroit où était Thomas encore quelques secondes auparavant. Elle ne détourna les yeux que lorsque Laura vint la prendre par les épaules en souriant.

— Je suis heureuse pour toi. Et pour lui, dit Laura.

— Je n'ai jamais été aussi nerveuse qu'avant de l'embrasser, fit Marion. Je n'étais pas sûre de pouvoir le faire. Et maintenant...

— Tu voudrais le faire tout le temps.

— Oui.

— Tu pourras. Quand il reviendra.

La bataille faisait rage dans le hall et les couloirs du Ministère de la Magie. Les équipes AI des Chasseurs et celles de l'Unité d'Intervention de la Police Magique progressaient et attaquaient de façon méthodique. Les mages noirs qui s'opposaient à eux n'étaient pas en reste. Bien que moins travailler, leurs déplacements et leurs tactiques demeuraient efficaces, signe que Janus avait préparé cette bataille en entraînant ses troupes. Chergnieux devait donner des ordres tout en se défendant. Il ordonna à un de ses chasseurs de se

poster à l'angle d'un couloir situé à deux mètres de lui pour pouvoir donner ses instructions à William Urdi sans être gêné par les sortilèges ennemis qui claquaient non loin.

— Ils nous bloquent dans tous les couloirs, renseigne Urdi. Nous n'arrivons pas à les affaiblir assez pour avancer. Quand un est neutralisé, un autre le remplace et un autre le ranime. J'ai déjà perdu quatre hommes.

— Janus a levé un champ anti-transplanage pour nous empêcher de les surprendre par-derrière, dit Chergnieux. Au moins, ça les empêche eux aussi de nous prendre en traître. Il faut trouver...

Chergnieux n'eut pas le temps de finir sa phrase. L'homme qu'il avait placé à l'angle venait de recevoir un éclair vert et tomba raide mort. Aussitôt, des mages noirs débouchèrent et canardèrent à tout va. Urdi eut le réflexe de lever un bouclier pour les protéger lui et Chergnieux. Un autre chasseur tomba à côté d'eux. Chergnieux quitta la protection du bouclier en hurlant malgré l'injonction d'Urdi lui disant de revenir. Un éclair vert lui frôla l'épaule mais il ne s'arrêta pas. Une fois au contact, il se saisit du poignet armé d'un ennemi et d'une torsion le projeta au sol. Sa main armée de sa baguette s'était tendue dans le même temps vers l'abdomen d'un autre.

— COFRINGO ! cria-t-il.

Le corps du sorcier maléfique explosa en charpie, arrosant de viscères et de fluides ses camarades.

Chergnieux écrasa du pied le visage de celui qu'il avait projeté jusqu'à percevoir un craquement sinistre indiquant que les cervicales avaient cédé. Un troisième lui mit sa baguette sur la tempe. Loin de démontrer de la peur, Chergnieux écarta immédiatement l'artefact et se glissa, par un déplacement rapide, dans le dos du mage noir. Il appliqua le bout de sa baguette sur sa gorge et d'un simple sortilège de découpe, lui trancha les carotides. Le sang gicla à plus de deux mètres.

Chergnieux s'assura qu'il ne restait plus de mage noir à porter et revint vers Urdi en donnant l'ordre à un binôme de se poster à l'angle repris.

— Il ne faut pas hésiter, dit Chergnieux. C'est une guerre. On n'est pas là pour faire des prisonniers. Attaquez pour tuer.

— Il a raison, lança une voix.

Les deux chasseurs se tournèrent vers Georges Nide accompagné de Jonas Marus.

— Seule la mort peut les arrêter, continua Nide. Comme elle seule pourra nous empêcher de tout faire pour les vaincre.

— Content de vous revoir Nide, dit Chergnieux. Vous voulez prendre les commandes de l'assaut, je présume.

— Non. Je ne suis plus le chef de la section AI. J'ai cru comprendre que tu avais fait du bon travail jusqu'à maintenant.

— Cela ne fait qu'une journée.

— Et tu as déjà gagné l'estime de tes hommes. Ça se voit dans leur regard quand ils se tournent vers toi. Il est temps pour moi de prendre ma retraite. Mais je refuse de me reposer tant qu'il y aura un fidèle de Janus en activité. Je suis sous tes ordres Albert.

— Prenez le commandement des groupes 5 et 6. William, tu continues avec les 3 et 4. Avancez chacun par un couloir.

— OK, acquiesça Nide. Au fait, où est Suzanne ?

— Elle se battait contre Névriss dans le hall la dernière fois qu'on l'a vue.

— Je vois. Espérons qu'elle en sorte vivante.

À l'extérieur du Ministère, un claquement de fouet retentit. Les trois hommes regardèrent autour d'eux sans comprendre.

— Pourquoi n'est-on pas dans le Ministère ? questionna Thomas.

— On a été détourné par un champ anti-transplanage, répondit Pierrick. Janus ne doit pas vouloir que ses ennemis s'enfuient.

— C'est une arme à double tranchant, fit remarquer Yann. Lui non plus ne pourra pas s'enfuir.

— On va entrer par l'entrée des visiteurs, indiqua le Corbeau.

Pierrick s'approcha d'une porte condamnée par des planches de bois. Il frappa trois fois la planche du bas, quatre fois la quatrième en partant du bas, une fois la septième et finit par un dernier coup dans celle du bas. Mais rien ne se passa.

— Ils ont peut-être changé les serrures, sourit malicieusement Yann.

— Toutes les entrées et sorties sont bloquées, dit Pierrick.

— C'est ce que j'ai dit. Qu'est-ce qu'on fait ?

Pierrick sortit sa baguette et fit exploser les planches, libérant le passage.

— Pas très discret, fit Yann. Mais au moins c'est ouvert.

— Tenez-vous prêts à combattre, ordonna Pierrick.

Thomas dégaina son sabre chinois. Il n'éveilla pas ses pouvoirs dragoniers, sa nature de sang-mêlé ne lui permettait pas d'en abuser sans se fatiguer. Il devait les économiser. Yann sortit son Beretta 92. Il en retira le chargeur pour vérifier qu'il était plein, le réenclencha et tira la glissière en arrière avant de la lâcher pour l'armer. Pierrick sortit une deuxième baguette.

Ils parcoururent les couloirs en ambiance tactique sans rencontrer de résistance. Ils arrivèrent sans encombre au hall. Et là, un spectacle digne de l'Apocalypse s'offrit à leurs yeux. Des corps jonchaient le dallage de marbre blanc sur lequel s'écoulaient des rivières de sang. Certains corps étaient démembrés ou même éclatés. Des blessés, des stupéfixés et des assommés gisaient sur le sol froid sans se soucier du liquide ocre qui maculait leurs vêtements. Les victimes venaient de différents services de l'aile Est : des Chasseurs, des policiers et des oubliators. D'autres devaient être des mages noirs de Janus. La statue bleue cristalline qui se dressait habituellement au centre du hall s'était répandue un peu partout sous le coup d'un ou plusieurs maléfices perdus. L'essence même de la guerre s'offrait à eux. Une essence de violence.

De la violence la plus pure...

XIX - Anarkia¹

Pierrick, Yann et Thomas ne restèrent pas longtemps fascinés par cette vision d'horreur. Il devait rejoindre les combats au plus vite. Ils ne s'arrêtèrent pas auprès des hommes blessés qui gémissaient au sol. Ils n'avaient pas le temps. Par contre un cri de douleur accompagné d'un rire malsain et où transparaissait la folie résonna dans le hall. L'origine venait d'une porte double dont l'un des battants était de travers, ne tenant plus que par un seul gond. Ce rire. Aucun des trois hommes n'ignorait l'identité de son détenteur. Kylian Névriss. Quant aux hurlements de douleur, ils étaient tellement déformés par la souffrance que personne ne pouvait reconnaître son émetteur.

— Je vais m'occuper de lui, dit Pierrick en faisant un pas dans la direction mais il fut arrêté par Thomas.

— Non, interdit le dragonnier. Tu as une autre cible. On ignore quels pouvoirs possède Janus. Tu es sûrement le plus à même de l'éliminer. J'ai un compte à régler avec ce malade. Il a tué la famille de Hans et celle de Frida. Il les a torturés. Je vais lui faire payer pour tout.

— Tu veux que je t'aide ? demanda Yann.

— Ça ira. Va aider les autres toi aussi.

— Surtout, ne le sous-estime pas, finit Pierrick en continuant vers la bataille avec Yann.

Thomas Zimong s'avança dans l'embrasement de la porte. Elle donnait sur une pièce rectangulaire qui devait être une sorte de salle d'attente. Névriss se tenait debout, quasiment en plein centre. Sa baguette pointait sur Suzanne Janis recroquevillée contre le mur du fond. Thomas avait de la peine à la reconnaître tellement son visage était tuméfié et recouvert de sang et d'écorchures. Ses cheveux plaquaient contre son crâne, collés par l'hémoglobine noircie. Ses paupières avaient tellement gonflé qu'elle ne pouvait plus rien voir. Son corps était pris de convulsion sous le joug du sortilège de torture que lui infligeait le mage noir.

¹ « Fatalité » en grec.

Le sang de Thomas ne fit qu'un tour. Ses yeux devinrent dorés, il tendit la main et un éclair rouge en surgit. Névriss perçut au dernier moment le sifflement déchirant de l'éclair. Il bondit en arrière par réflexe. Suzanne se relâcha complètement sur le sol, la torture ayant été interrompue. Névriss tourna son regard violacé vers le dragonnier dont les yeux reprenaient déjà leur teinte habituelle. Le sourire de Névriss avait vraiment quelque chose de dérangent.

— Le professeur Thomas Zimong, dit-il. Quelle surprise ! Je pensais que vous préféreriez rester avec votre famille.

— Je suis là où je dois être, lança Thomas. Pour les protéger, je dois me battre.

— Quel courage ! fit Névriss d'un ton ironique. Seulement il n'y aura rien d'autre ici pour vous que la mort.

— Oui. La tienne et celle de tes copains.

Le rire de Névriss éclata encore plus fou que précédemment. Il était vraiment un dément pour que sa propre mort le fasse s'esclaffer ainsi.

— La mort, dit-il. Oui bien sûr. Alors, pourquoi attendre ?

La tension était palpable entre les deux ennemis malgré le sourire malsain de Névriss. Le sorcier aux yeux violets garda ses bras le long du corps dans une posture naturelle. Mais Thomas savait qu'il demeurerait vigilant. Comme lui disait sa mère en lui enseignant le Ngam Lung Quan : « Le débutant usera de la garde, le maître partira d'une posture naturelle ». Névriss avait des années de combat derrière lui. Il avait torturé et tué plus que de raison. Thomas n'était pas sûr de pouvoir le vaincre. Mais il ne pouvait reculer. Pas maintenant. Il avait tant de gens à protéger. Ses élèves, ses amis Pierrick, Yann, Hans, sa sœur Laura, Hermione, et Marion, sa légère fleur blanche. Il n'avait pas le droit à l'échec.

Combien de temps restèrent-ils à s'observer ? Qui sait ? Suzanne Janis s'était glissée contre le mur et attendait le premier coup. Ce fut Thomas qui l'envoya. Ses yeux devinrent dorés, signe qu'il éveillait ses pouvoirs dragonniers. Il tendit la main et un éclair vert s'étira vers le mage noir. Celui-ci parvint à esquiver d'un bond sur le côté mais il se fit surprendre par un coup de pied sauté latéral qui le percuta à la mâchoire. Le dragonnier enchaîna avec un coup de sabre mais il ne rencontra que la baguette de Névriss devenue aussi dure que l'acier. Son sourire goguenard accroché à ses lèvres pâles, Névriss repoussa

Thomas en arrière d'un coup de genou à l'abdomen. Il continua avec un uppercut à la pointe du menton et un coup de pied retourné direct au visage pour le propulser encore plus loin. Il tendit sa baguette en hurlant :

— Cofringo !

L'explosion ricocha contre le plat de la lame du sabre que Thomas avait renforcé par magie et mis en opposition. Le contre fut immédiat avec un éclair rouge qui ne rencontra que la baguette de Névrís, l'annulant d'un mouvement coulé.

— Impressionnant, sourit Névrís d'un air gourmand. Je savais que le combat serait intéressant. Je n'ai malheureusement pas le temps d'en profiter autant que je le voudrais. J'ai une guerre à gagné pour mon maître.

— Je ne compte pas te laisser la victoire, cracha Thomas.

— Ça, tu n'y pourras rien. La victoire est déjà notre.

Thomas ne supporta pas la dernière injonction de Névrís. Il lança un nouvel éclair mortel, annulé par son adversaire. Il bondit en avant, effectuant un salto avant pour venir frapper de tout son poids d'un coup de sabre de haut en bas. Névrís se contenta de reculer d'un pas pour l'éviter et contre-attaqua d'un puissant crochet à la tempe qui envoya le professeur au sol. Malgré tout il ne se laissa pas endormir et bien qu'à terre, il se remit sur pieds en pivotant, balayant le mage noir. Les deux combattants continuaient leur joute au sol, se rendant coup pour coup, maléfice pour maléfice, s'esquivant et se bloquant mutuellement. Thomas parvint à percuter la tête de Névrís d'un coup de talon retourné mais le mage noir contra immédiatement d'un coup de coude à l'épine nasale en cassant la distance. Finalement, Névrís posa le bout de sa baguette sur le torse de Thomas alors que le dragoniar faisait de même de sa paume sur celui du mage noir. Ils firent deux Repulso simultanés et furent tous deux projetés chacun dans une direction jusqu'à percuter durement les murs et retomber lourdement au sol.

Les deux guerriers se relevèrent sans se lâcher des yeux. Névrís avait perdu son sourire et grimaçait l'air furieux. Il n'était pas habitué à ne pas mener largement durant un combat, la dernière fois que ça lui était arrivé c'était au mois de janvier contre le Corbeau. Et ce simple professeur de défense contre les forces du mal démontrait une ténacité capable de le faire douter de sa puissance. Était-ce la

puissance légendaire du peuple Dragon ? Et pourtant, ce Thomas Zimong n'était qu'un sang-mêlé, qu'un bâtard de sorcier et de dragoniar. Il ne pouvait le vaincre, lui qui était de sang-pur. La victoire lui appartiendrait.

Chergnieux poussait ses hommes à avancer. Il le fallait. Un Moldu chinois nommé Sun Tzu avait dit un jour qu'aucune guerre longue n'était profitable, même pour le vainqueur. Il avait entièrement raison. En repensant à cette citation, Chergnieux pensa à Pierrick Chaldo. Malgré la certaine aversion qu'il ressentait pour le Corbeau, il aurait voulu qu'il soit là. Il aurait été plus qu'utile. Mais il devait se débrouiller sans lui.

Il donna des ordres au groupe 1, il devait investir la prochaine pièce en longeant le mur à droite, neutralisant la menace ennemie, barricadée derrière un muret dressé en plein centre, par un feu nourri. La précision n'était pas le maître mot, il devait forcer les mages noirs à se mettre à couvert le temps que le groupe 2 entre en longeant le mur de gauche pour pouvoir leur tomber dessus en revers. Le groupe 1 se mit en place à l'entrée. Le premier du groupe sortit une fiole contenant une potion rouge. Il lança la fiole dans la pièce, se cachant les yeux aussitôt. Lorsqu'elle se fracassa contre le sol, un flash de lumière aveuglant emplît l'espace. Des cris de surprise se firent entendre. Le groupe 1 fonça sans hésitation, canardant à tout va. Chergnieux risqua un coup d'œil, les mages noirs étaient fixés. Il ordonna au groupe 2 d'agir. Sans démontrer plus d'hésitation que le groupe précédent, ils pénétrèrent dans la pièce.

Mais alors qu'ils tentaient de contourner le muret, appuyé par le groupe 1, d'autres sortilèges venant de la porte située de l'autre côté les atteignirent. Deux chasseurs tombèrent morts. Certains chasseurs du groupe 1 tentèrent de faire cesser ce tir mais les mages noirs se servaient de la porte comme une meurtrière. Chergnieux allait ordonner la retraite quand un coup de feu retentit de la porte d'où il venait, faisant taire un des mages noirs. Chergnieux se tourna vers la source des coups de feu et découvrit Yann Firvel s'avançant, son pistolet pointé vers l'autre porte.

— On reste et on continue ! hurla-t-il à ses hommes. Avada Kedavra !

L'échange de maléfice s'intensifia. Les ennemis cachés derrière le muret furent tous neutralisés ou éliminés.

Chergnieux fit signe au groupe 1 de se placé à son tour derrière le muret de sorte de mettre en place une base d'appui face à la seconde porte. Mais les mages noirs intensifièrent leurs efforts. Plusieurs chasseurs tombèrent. Chergnieux fut touché par un rayon rouge lui entaillant l'épaule profondément. Un éclair vert s'allongea vers lui mais fut arrêté in extremis par un charme du bouclier. Chergnieux regarda dans la direction de son sauveur. Il crut qu'il rêvait. Debout dans l'embrasure de la porte, Pierrick Chaldo se tenait, le regard sombre pointé vers l'autre porte. Le Corbeau bondit en avant, se transformant en oiseau noir. Il plana jusqu'au bastion des ennemis, esquivant les éclairs des maléfices. Il passa l'embrasure et disparut dans l'ombre. Des cris de surprise se firent entendre en même temps que le feu magique des baguettes des mages noirs cessait. Il n'y eut pas un éclair, juste le bruit de quelques coups. Un mage noir vola dans la pièce tenue par les Chasseurs, KO et la mâchoire brisée. Un bruit de fuite.

Les chasseurs se regardèrent. Ils ne pouvaient que deviner ce qui se passait. Imperceptiblement, leurs baguettes se baissèrent. Ils les relevèrent d'un coup quand quelqu'un passa la porte pour les baisser aussitôt en reconnaissant Pierrick Chaldo.

— Groupe 2, sécurisez la sortie, ordonna Chergnieux. Groupe 1, restez sur vos positions.

Chergnieux se releva et s'avança vers le Corbeau qui lui aussi venait à sa rencontre. Yann se contentait d'observer silencieusement. Les deux chasseurs se toisaient d'un regard dur.

— C'est maintenant que t'arrives ? fit Chergnieux. Tu sais qu'on t'a cherché partout.

— À ce qui paraît, dit Chaldo. Mais j'avais des choses à régler.

— On règlera ça plus tard. Où est le professeur Zimong ? J'aurai cru qu'il serait venu.

— Il se bat contre Névriss.

— Je vois. Vous venez nous aider ?

— Non, juste prendre un café, ironisa Firvel.

— Je vais combattre Janus personnellement, expliqua Pierrick.

— Pourquoi ? questionna Chergnieux. Pourquoi toi ?

— Je ne sais pas. J'ai l'impression qu'il le faut. Je dois le faire pour savoir si j'ai vraiment ma place dans ce monde.

— Il ne sera pas facile à atteindre.

— Je vous laisse vous débrouiller avec le menu fretin. Plus tôt il sera mis hors d'état de nuire, plus tôt cette guerre s'arrêtera.

Chergnieux plongeait ses yeux bleus dans ceux noirs de Chaldo. Ils étaient toujours aussi froids. Mais il y décela autre chose : de la détermination, une réelle envie de faire cesser ce combat. Quelque chose qu'il n'avait jamais vu dans ses yeux avant. Pierrick Chaldo avait changé.

— Nous allons te dégager la voie, annonça-t-il. Pour les premiers mètres du moins.

Chergnieux donna ses ordres. Pierrick se tenait prêt. Le chef de la section AI décompta un compte à rebours avec ses doigts. Arrivé à zéro, il hurla un « Go ! » retentissant. Lui et deux autres chasseurs avec Yann se portèrent en vue de l'ouverture et se mirent à arroser les mages noirs surpris. Pierrick bondit, se transformant en corbeau pour voler au-dessus de l'échange de tirs sans être remarqué par les ennemis. Les chasseurs et Yann ne se remirent à couvert qu'une fois qu'il eut disparu après un angle de couloir.

— Je me demande si c'était vraiment une bonne idée de le laisser y aller seul, dit Chergnieux.

— Je ne vois pas qui pourrait se frotter à un mage noir de la réputation de Janus et s'en sortir si ce n'est lui, fit remarquer Yann. Tu as beau ne pas l'apprécier, tu le sais aussi.

— Depuis quand on se tutoie ?

— N'est-ce pas plus convivial ?

— Bof, je ne sais pas. Oh ! Et puis rien à foutre. Couvre-nous par tes tirs, il faut avancer.

— OK.

Dans un autre couloir, Georges Nide menait ses deux groupes avec maîtrise. Comme à son habitude, il ne restait pas en arrière, menant l'assaut depuis la pointe. La baguette armant sa main droite lançait maléfice sur maléfice et parfois dressait un bouclier informulé. Son bras gauche restait en forme de lame pour trancher les chairs des ennemis trop imprudents s'approchant en le sous-estimant.

Malgré tout, Nide sentait qu'il n'avait plus vingt ans. Un combat d'une telle intensité lui démontrait qu'il avait vieilli. Et alors qu'il se protégeait derrière un bouclier, il sentit ses forces l'abandonner. Il fit signe au chef du groupe 5 de prendre la relève. Nide recula de quelques mètres pour se laisser tomber assis à l'abri d'un angle de mur. L'infirmier du groupe 6 s'approcha de lui.

— Monsieur, vous allez bien ? demanda-t-il.

— Oui, parvint à sourire difficilement Nide. Juste un peu de fatigue passagère. Vivement la retraite.

L'infirmier sortit une fiole d'une de ses poches. Il la déboucha et la présenta à Nide.

— Ça devrait vous redonner des forces, dit-il. Mais il faudrait mieux que vous repartiez en arrière.

— Certainement mais ma place est ici, fit Nide en prenant la fiole. Ça ira, je vais vous rejoindre tout de suite. Rejoins ton groupe.

L'infirmier se releva et courut rejoindre ses collègues qui avaient continué d'avancer. Nide but la fiole d'une traite. Il dut quand même attendre quelques minutes avant d'en sentir les effets.

Il ne pouvait pas rester là pendant que ses hommes, ses enfants pour ainsi dire, se battaient à mort. Il se releva et retourna en pointe. Ils étaient arrivés à repousser les ennemis jusqu'à un point stratégique : un palier donnant sur trois cages d'ascenseur. Les hommes de Janus s'étaient terrés derrière un véritable bunker dont les murs avaient été montés par magie. Des meurtrières, ils lançaient divers maléfices en demeurant protégés de ceux des Chasseurs. Ces derniers ne trouvaient pas de faille dans le rempart de fortune. Plusieurs chasseurs tombèrent sous les Avada. Les survivants restèrent à couvert mais ce faisant, ils ne pouvaient plus tirer efficacement.

Nide observa la tournure des événements. Il ne pouvait supporter de voir ses hommes mourir ainsi. Il chercha une solution. Mais à vrai dire, il n'en voyait qu'une seule. C'était à lui de le faire. À personne d'autre. Il donna ses instructions aux deux chefs de groupe. Ces derniers pâlirent en comprenant ce qu'il comptait faire mais aucun n'osa lui dire de ne pas le faire.

Au signal, une équipe du groupe 5 surgit et canarda le bunker sans chercher la précision. Ils voulaient juste forcer les mages noirs à se cacher hors de vue des ouvertures. Nide profita de ce tir de couverture

pour venir se plaquer contre la paroi du bunker. Ainsi placés, les mages noirs ne le voyaient plus. L'équipe se replia, permettant aux ennemis de reprendre leurs positions.

Le bras gauche de Nide se changea en une lame effilée. Il se rapprocha d'une meurtrière en restant plaqué contre le mur. Un éclair vert fusa hors de l'ouverture. Lorsqu'il disparut, Nide se porta en face et frappa de sa lame dedans. Un cri de douleur se fit entendre. Quand il la retira, sa lame était recouverte de sang ocre. Il tendit sa baguette.

— Cofringo !

L'explosion fit voler le mur en éclats. Nide s'y engouffra immédiatement, lançant un Avada sur sa droite et frappant de nouveau de sa lame celui qu'il avait juste blessé précédemment. Sa lame virevoltait dans l'air d'un ennemi à l'autre alors que sa baguette lançait des panaches d'éclairs rouges, verts et d'autres couleurs.

Soudain, en plein assaut, Nide se figea. Une large entaille venait de s'ouvrir dans son dos. Il se retourna et vit le mage noir armer de nouveau son bras pour le trancher une seconde fois.

— Sectumsem...

La formule du mage noir se perdit dans un gargouillis incompréhensible quand la lame de Nide lui pénétra l'estomac. Nide sentait son sang couler le long de son dos. Il avait l'impression que l'entaille allait jusqu'à sa colonne. Sa respiration était sifflante et de l'air s'échappait douloureusement en formant de petites bulles à la surface de la blessure. Nide savait ce que cela signifiait : un de ses poumons était perforé, ou plutôt ouvert. Déjà, il sentait la tête lui tourner. Il continuait malgré tout à se battre, parvenant avec un sang-froid phénoménal à casser la distance avec un ennemi lui lançant un Avada qui atteignit un autre adversaire. Il était rentré dans sa garde en lui saisissant le poignet armé. Nide lui coupa le souffle d'un coup de genou à l'estomac avant de lui trancher le bras d'un geste fluide. Le mage noir hurlait de douleur quand l'ancien chef de la section AI le décapita.

Georges Nide aurait continué son œuvre de mort si un mage noir ne l'avait pas de nouveau attaqué dans le dos, lui tranchant une jambe d'un Sectumsempra. Malgré la douleur qui lui brouillait l'esprit, Nide parvint à tendre le bras vers son agresseur.

— Avada Kedavra !

L'éclair vert retira toute vie du mage noir. Mais un autre désarma le vieux guerrier d'un Experliarmus. L'ennemi s'approcha d'un pas du chasseur maintenant impuissant en faisant attention à rester hors de portée de sa lame. Il allait l'éliminer définitivement quand un éclair vert le frappa. Nide vit le groupe 6 s'engouffrer dans la brèche qu'il avait faite, éliminant les derniers ennemis debout.

L'infirmier vint tout de suite auprès de Nide. Il constata les dégâts et vit qu'il ne pouvait pas faire grand-chose. Georges Nide lut le désarroi dans ses yeux mais lui sourit.

— T'en fais pas petit gars, dit-il. Il fallait bien que je prenne ma retraite un jour.

— Monsieur, souffla-t-il. Il faut vous emmener d'urgence à Gardevie.

— On ne peut pas transplaner. Le temps que l'on sorte du champ anti-transplanage, il sera trop tard, tu le sais très bien.

— Je peux empêcher le sang de couler par un garrot et un pansement compressif.

— J'ai un poumon tranché et sûrement la colonne vertébrale atteinte. Je connais mon corps mieux que quiconque. Te fatigue pas. Déjà, la lumière diminue devant moi, l'écho des combats me semble de plus en plus lointain. L'odeur du sang, elle, par contre, je continue à la sentir dans mes narines. J'aurais toujours vécu entouré par cette odeur. Il était normal que ce soit elle qui m'accompagne pour mon départ en retraite.

— Monsieur.

— Tu es d'origine moldue, n'est-ce pas ?

— Oui.

— Tu es chrétien ?

— Ma famille l'est. Moi non. J'ai trop vu de choses horribles pour y croire.

— Moi aussi. Mais il y a une prière qui m'a toujours fasciné chez les chrétiens : celle qu'ils disent quand quelqu'un meurt.

— Le Seigneur est mon berger, je ne crains aucun mal. En vérité, quand je marche dans la vallée de l'Ombre de la Mort, je n'ai pas peur, car Tu es avec moi.

Nide sourit.

— Ils ont tort, murmura-t-il. Car dans la mort, on est toujours seul.

Ce furent ses derniers mots. La Vie quitta les yeux de Georges Nide pour ne jamais y revenir. L'infirmier lui ferma les yeux. Il se releva et rejoignit ses compagnons dans la suite de cette guerre.

XX - Rage

Le choc était toujours aussi rude entre Kylian Névriss et Thomas Zimong. Les deux guerriers se rendaient coup pour coup, maléfice pour maléfice. Le combat était aussi bien un duel de sorcellerie qu'une joute d'arts martiaux. Ce que Névriss gagnait par la puissance, Thomas le compensait par l'agilité.

— Tu ne peux pas me battre, lança Névriss entre deux assauts. Tu es déjà à fond.

— Toi aussi, dit Thomas. Je le sens dans le moindre de tes coups.

— Ça, c'est ce que j'ai voulu te faire croire.

— Tu as beau être fort, être devenu un monstre par l'ingestion de potion de Puissance. Tu as, comme tout le monde, des limites. Plus tu cherches à croire que tu n'en as aucune, plus violent est le choc quand tu découvres que tu les as déjà atteintes.

— Je n'ai aucune limite !

— Alors pourquoi n'est-ce pas toi le maître ? Pourquoi obéis-tu à Janus ? Tu sais très bien qu'il est plus puissant que toi. Tout comme moi je sais, que Pierrick nous bat tous les deux.

— Ce Corbeau de malheur. Lorsque j'en aurai fini avec toi, il sera le prochain. Oh ! Mais c'est vrai ! Il a disparu. Comme le lâche qu'il a toujours été.

— Je ne te l'ai pas dit : je suis venu avec lui. Il est revenu.

— Parfait, sourit Névriss. Alors j'ai une raison de plus d'en finir rapidement avec toi.

L'éclair vert frôla le visage de Thomas qui avait plongé sur le côté. D'une vrille, le dragonnier se rattrapa sur ses pieds. Mais il ne put éviter le coup de pied au visage qui suivit. Le coup fut si puissant qu'il fut propulsé à plusieurs mètres en arrière.

Encore sonné par le choc, Thomas ne fit qu'entrevoir Névriss pointer sa baguette vers lui. Il devina le mot « Avada ». Et dans un éclair de lucidité, il se plaqua au sol pour esquiver l'éclair mortel. Il bondit en avant de sa position ramassée. Le sabre trancha net le poignet armé du mage noir aux yeux violets. Sans lui laisser le temps de soupirer de douleur, Thomas lança son talon pour percuter sa mâchoire et l'envoyer à son tour en arrière.

La main de Névrís gisait sur le sol, tenant toujours la baguette entre ses doigts. Thomas regarda Névrís se relever doucement. Ce dernier toisa le jeune professeur d'un regard mauvais. Puis, comme s'il venait de s'en rendre compte, il leva son moignon sanguinolent pour mieux le regarder. Thomas était sûr de l'avoir vu sourire en examinant sa blessure. De son autre main, il fouilla sous sa cape et en sortit une seconde baguette. Il incanta un sortilège d'attraction pour faire venir sa main tranchée jusqu'à lui. Il la saisit au vol. Il se contenta de récupérer la baguette restée entre les doigts morts avant de la délaissier de nouveau au sol. Il rangea la baguette récupérée dans sa cape. Il pensa enfin à s'occuper de sa blessure en la tapotant légèrement de son artefact. Le moignon cicatrisa en quelques secondes. Thomas ne l'avait pas vu une seule fois sourciller de douleur.

— Tu n'as plus rien d'humain, dit le professeur.

— Humain ! répéta Névrís. Qu'est-ce qu'être humain ? Est-ce ressentir de la compassion ou être assailli de sentiments qui nous empêchent d'utiliser pleinement notre potentiel ? Est-ce devoir aimer quelqu'un jusqu'à croire que cette personne est plus importante que soi-même ? Si c'est ça être humain, alors oui, je ne le suis plus. Je me suis débarrassé de tout cela pour être pleinement libre. Je ne suis plus esclave de mes sentiments et de leurs pulsions. Je sais réellement ce qu'est être libre.

— Tu te trompes.

— Si je me souviens bien d'un livre que j'ai lu, ton peuple est pareil. Il y a longtemps, vous n'aviez aucun sentiment. Vous vous contentiez de copuler pour vous reproduire sans chercher la chaleur des émotions. Mais vous vous êtes affaiblis au contact des Humains. Vous avez cherché à leur ressembler. Voilà pourquoi vous êtes au bord de l'extinction maintenant. Si vous étiez restés les dragons que vous étiez par le passé, les Dragoniers n'auraient pas été massacrés par les moldus.

— Tu te trompes sur nous. Nous étions faibles parce que, justement, nous ne pouvions pas ressentir d'émotions. Les Humains nous ont appris ce qui était réellement important dans une vie. Mes parents se sont aimés contre la volonté de leurs familles respectives. Et je suis né de cet Amour. Et maintenant, je comprends ce que c'est d'aimé, comme mon père a aimé ma mère. Je suis dragonier. Et je

suis sorcier. Mais avant tout, je suis humain. J'ai des sentiments, des émotions. J'aime une douce fleur à l'âme pure. Et c'est pour protéger le monde dans lequel elle vivra que je me bats et suis prêt à mourir. C'est ça, ma force.

Les yeux de Thomas brillèrent d'un éclat plus doré que jamais. Il passa sa main gauche sur le plat de la lame de son sabre, la recouvrant d'un manteau de flammes. Loin de se démonter, Kylian Névrís leva sa baguette pour parer à toute éventualité. Le professeur tendit sa main libre vers lui, lançant un éclair rouge. Névrís leva un bouclier mais l'éclair ne le percuta pas, retombant au sol juste devant ses pieds. Thomas tira sur sa main comme si l'éclair était une corde rougeoyante. Il se projeta ainsi en avant pour venir frapper le bouclier d'un coup de sabre enflammé. Les coups de sabre s'enchaînèrent, lâchant des étincelles flamboyantes à chaque choc. Du visage de Thomas Zimong, Névrís ne voyait plus que les yeux dorés, les pupilles réduites à des fentes reptiliennes.

Névrís savait que malgré toute sa puissance, il ne pourrait tenir longtemps sous de tels assauts. Il devait réagir. Il baissa son bouclier d'un coup, esquivant un coup de sabre en pivotant, contre-attaquant dans le même temps d'un coup de genou à la pommette. Il enchaîna du même pied d'un direct au corps et allait lancer un maléfice quand le sabre de feu vint lui labourer le visage de bas en haut. Du sang jaillit. Névrís recula. Le sillon partait du menton jusqu'au front, son œil gauche n'était plus qu'un tas de gelée sanguinolente coulant sur sa joue. Sa respiration se fit saccadée. Il regarda de son œil valide le sang couler sur le sol. Il avait mal. La douleur lui envahissait l'esprit comme un brasier dans son cerveau.

Névrís hurla. Il avait vraiment l'air d'un dément. Il vint directement au contact, frappant au visage de Thomas de son moignon, enchaînant d'un coup de pied aux côtes. D'un Repulso, il envoya le professeur de nouveau contre un mur. Une lame d'ombre surgit de l'extrémité de la baguette et vint perforer la poitrine de Thomas. Ce dernier cracha du sang en lâchant son arme.

Le visage de Névrís s'approcha de celui de Thomas.

— Ce dernier sursaut était inutile, dit calmement le mage noir. Je te l'avais dit : tu ne peux pas me battre. Tu vas mourir ici. Plus jamais tu ne reverras ta douce fleur.

L'image fugace de Marion passa devant les yeux de Thomas. Il frappa d'un coup de genou au corps mais il manquait de force et Névriss le calma d'un coup de coude au menton.

— Meurs donc, humain, cracha Névriss.

— Lashlabask ! s'écria une autre voix.

Névriss vola en arrière, retombant quand même sur ses pieds. Il se tourna vers le nouvel arrivant et reconnut Jonas Marus.

— Encore toi, dit avec lassitude Névriss. J'aurais dû te tuer quand j'en avais l'occasion. Experliarmus.

La baguette de Jonas sauta de sa main. Déjà, Névriss levait sa baguette pour lui lancer un autre maléfice que Jonas devinait comme plus fatal.

— Avada Kedavra !

L'éclair vert illumina la pièce. Jonas avait gardé les yeux ouverts mais il ne s'attendait pas à ça. Névriss se retourna. Allongée face au sol, Suzanne Janis maintenait pointée sa baguette sur le mage noir aux yeux violets. Plus aucune expression ne marquait son visage et il s'effondra.

Jonas récupéra sa baguette et s'approcha du cadavre de Névriss. Enfin, sa folie avait cessé. D'un regard il s'assura que Suzanne allait bien. Elle lui fit signe d'aller s'occuper de Thomas. Ce dernier s'était écroulé au sol en lâchant des flots de sang. Jonas déchira son vêtement pour pouvoir évaluer la blessure. Il était transpercé de part en part. Jonas appliqua sa baguette sur le trou. Une pâle lueur s'illumina. Lorsqu'elle cessa, le trou était refermé mais une trace subsistait.

— T'as gagné un séjour à Gardevie, sourit-il.

— Je préfère ça à un voyage éternel, parvint à rire Thomas douloureusement.

— Je vais vous y emmener tous les deux tout de suite.

Suzanne regardait le cadavre de Névriss. Elle l'avait fait. Elle avait enfin vengé sa sœur. Maintenant, elle pouvait espérer être un jour en paix avec elle-même.

Pierrick Chaldo parvint à voler en esquivant allègrement les maléfices jusqu'à un palier desservant des cages d'ascenseur. Le Corbeau resta un moment à observer, perché sur une lampe. Un

croassement l'attira. Bran se trouvait non loin de lui. Mais son cri avait attiré l'attention des mages noirs. Bran parvint à esquiver les maléfices. Il fit cercle au-dessus de leur tête. Pierrick s'envola pour le rejoindre. Les mages noirs ne savaient plus où donner de la tête. Les deux oiseaux se croisaient, plongeaient, remontaient, en un ballet improvisé. Ce faisant, ils parvinrent à obliger plusieurs ennemis à se tirer les uns sur les autres. Il n'en restait plus que deux quand les deux corbeaux plongèrent vers le même. Ce dernier lança divers maléfices sans parvenir à en toucher un seul. Et au dernier moment, l'un des oiseaux se transforma en homme, lui percutant le crâne d'un coup de genou. À peine les pieds au sol, Pierrick stupéfixa le dernier.

Bran vint se poser sur son épaule.

— Merci mon ami, murmura Pierrick. Mais je dois m'occuper de la suite seul.

Le corbeau croassa et repartit dans les couloirs. Pierrick s'avança vers un ascenseur et y entra. Il sélectionna le bureau du Ministre de la Magie. L'ascenseur se mit tout de suite en mouvement.

Pierrick s'attendait à trouver de la résistance en arrivant devant le bureau du Ministre mais au contraire, il n'y avait personne. Les bruits de la bataille qui se jouait quelques étages plus bas ne lui parvenaient plus. À croire qu'il était entré dans un tombeau. Peut-être le sien. Peut-être celui de son ennemi. Rien ni personne ne saurait le dire. Seul le combat donnerait la réponse. Comme quoi, l'Histoire ne cessait de se répéter. De tout temps les Hommes se sont battus entre eux. Les plus importants changements, les pages primordiales de l'Histoire des Hommes, qu'ils soient Sorciers ou Moldus, se sont écrits dans le sang et la violence. Et ce sera toujours ainsi. Quoiqu'on en dise et quoiqu'on fasse.

La porte donnant sur le secrétariat du Ministre était double et massive. Comme pour impressionner quiconque souhaitait la passer. C'était un vestige du tout premier Ministère français de la Magie, installé secrètement au sein du château d'un Duc de la noblesse française également sorcier. Le premier gouvernement magique français avait été créé, comme beaucoup d'autres, à l'époque de l'avènement du Moyen-âge. Une époque où les Moldus et les Sorciers se retrouvèrent séparés par une toute nouvelle force morale et politique qui haranguait les foules en prêchant la souveraineté d'un Dieu sans aucune preuve tangible de son existence : le Christianisme.

L'existence de cette secte religieuse n'aurait pas dérangé les Sorciers si elle ne s'était pas lancée dans une chasse contre les peuples magiques, les forçant à se cacher. Un argument que reprennent les plus extrémistes des Sorciers dans leur slogan anti-moldu, né-Moldu et métissage sorcier-Moldu.

La porte s'ouvrit sans difficulté. Baguette à la main et prêt à s'en servir, Pierrick pénétra dans le bureau de la secrétaire du Ministre. Cette pièce servait aussi de salle d'attente pour les visiteurs ayant rendez-vous avec le Ministre. D'un rapide coup d'œil circulaire, Pierrick vérifia qu'il était bien seul. La seconde porte, celle donnant sur le bureau ministériel, était plus modeste mais plus ouvragée. Par habitude, Pierrick vérifia qu'aucun piège d'aucune sorte n'en interdisait l'accès. Rien. À croire que Janus ne s'attendait pas à ce que quelqu'un parvienne jusqu'ici.

Pierrick ouvrit la porte et entra. Seules les lueurs des chandeliers vacillaient. Le bureau était vide. Du moins à première vue. Pierrick s'avança, tous ses sens en éveil. Mais toujours rien ni personne.

— Il n'est pas là, lança une voix.

Pierrick tendit sa baguette dans la direction d'où venait la voix. Il n'y avait personne, du moins en trois dimensions. L'observant d'un regard neutre, les premiers dirigeants de la France magique semblaient le jauger.

— Où est-il ? questionna Pierrick.

— De mon temps, les jeunes étaient polis et disaient « s'il vous plaît monsieur le Ministre », fit un des portraits.

— Je n'ai pas le temps pour ce genre de banalités.

— Voilà pourquoi la société sorcière est en déclin, plus aucune politesse ni sens du respect envers leurs aînés.

— Gastinius, veuillez cesser s'il vous plaît, tempéra un autre tableau. Les temps ont changé. Le respect existe toujours, mais sous une autre forme extérieure. Mais il est vrai que si les Sorciers actuels nous écoutaient plus...

— Je ne suis pas là pour parler de ça, coupa Pierrick. Je suis ici pour combattre un ennemi. Si vous ne savez pas où il est, taisez-vous.

L'ordre du Corbeau mit en colère les anciens ministres qui protestèrent bruyamment. Pour les faire taire, Pierrick dut faire

retentir une détonation. Tant pis pour la discrétion, de toute façon, ces piailleries l'avaient certainement déjà fait repérer.

— Cessez de me casser les oreilles, dit-il fermement. Vous n'êtes que des reliques du passé. Vous croyez être encore utile à la société sorcière moderne, mais vous vous trompez. Ce monde n'a plus besoin de vos conseils. Ce que vous avez fait par le passé, nous devons toujours nous en souvenir. Mais juste pour ne pas répéter vos erreurs. Ce monde a changé sans vous.

La majorité des tableaux ne semblaient pas d'accord avec le discours du Corbeau. Mais l'un d'eux s'adressa au chasseur :

— Ne faites pas attention à eux jeune homme, ils ont vieilli en oubliant qu'ils ont eux-mêmes été à l'origine de changements dans notre monde. Certains d'entre eux sont même du côté de Janus. L'avenir de notre monde dépend de votre combat. Quel que soit le résultat, il influencera ce monde.

— Je n'ai pas envie de changer ce monde, dit le Corbeau. Ma mission est juste de le protéger.

— Alors, passez derrière le bureau et tirez le chandelier à droite, il y a un passage menant au Département Secret. Janus s'y trouve.

Pierrick passa derrière le bureau et tira le chandelier indiqué par le portrait. Le mur s'ouvrit, libérant l'accès à un escalier descendant dans les profondeurs du Ministère. Il n'avait pas fait trois pas que le passage se refermait.

— Pourquoi l'avoir aidé Julius ? lança un tableau. Cet homme n'est même pas...

— Humain ? finit Julius. Je le trouve plus humain que la plupart des gens que j'ai rencontrés. Ce qui va se passer maintenant n'est plus de notre ressort. À vrai dire, cela fait des siècles que nous n'avons plus à influencer cette société. Sur ce point, il a parfaitement raison.

— Janus est le seul qui puisse corriger les erreurs que nous avons commises en cachant notre existence au monde alors que nous aurions dû en prendre le contrôle, lança un autre.

— Nous verrons, reprit Julius. Ce n'est plus à nous de décider.

— Pour qui êtes-vous Julius ? questionna un troisième sur un ton aimable. Gladius ou Janus ?

LE CORBEAU II

— Ni l'un ni l'autre. Si je dois choisir, disons que je suis pour Pierrick Chaldo.

XXI - Face à face

Pierrick descendit les escaliers. Il arriva finalement au Département Secret. C'était ici que toute cette affaire avait commencé pour ainsi dire. Car c'était ici qu'était gardé le Grimoire de Malchauzen. Le Grimoire que voulait récupérer Malgéus. Mais voilà, Janus avait toujours gardé un temps d'avance sur lui depuis le début, et ça grâce à Kylian Névriss.

Pierrick arriva au bas de l'escalier. Une porte qu'il devinait dissimulée de l'autre côté en fermait la sortie. Il trouva rapidement le mécanisme et l'actionna.

— Bienvenu Gladius.

C'était une grande pièce vide. L'espace n'était occupé que par quelques colonnes simples. Janus était assis sur un siège noir de l'autre côté. Dans l'espace les séparant, Pierrick remarqua les restes d'un feu et un autel. Une nappe de sang s'étendait autour de ce dernier. Sur l'autel gisait le corps dévêtu et horriblement mutilé d'une femme. Pierrick la reconnut, il l'avait déjà croisée dans les couloirs du Ministère : il s'agissait de la secrétaire du Ministre.

— Elle m'a été utile jusqu'à la fin, renseigna Janus en devinant ce qu'observait le Corbeau. Je vais regretter son excellent café.

— Vous avez appliqué le rituel des druides germains sur vous, dit Pierrick calmement. Cela n'a pas suffi à Malgéus.

— Malgéus n'était qu'un faible et un imbécile. Même si tu ne l'avais pas tué, il serait mort, détruit de l'intérieur par les puissances démoniaques. Les mêmes qui ont tué les druides.

— Mais vous, vous avez trouvé le moyen de parfaire le rituel, n'est-ce pas ?

— Oui. Malgéus a été un bon cobaye. Et Névriss, un espion des plus efficaces. J'ai maintenant acquis assez de puissance pour plier à ma volonté tous les peuples de cette planète, qu'ils soient magiques ou non. De plus, cette puissance m'ouvre la voie au vieux rêve de Voldemort : l'Immortalité. Avec une différence, je n'ai pas cherché à l'acquiescer par peur de la mort.

— Non, vous vouliez accéder à la Divinité.

— Tu as tout compris. Combien avons-nous souffert de vivre cacher ? Tout ça parce que les Moldus se sont trouvé un nouveau dieu. Un dieu qui n'existe que dans leurs rêves et leurs chimères. Nous n'avons pas à vivre ainsi plus longtemps. Nous serons les maîtres de la Terre.

— Il est vrai que c'est à cause des Moldus et de leur tendance au sectarisme religieux que nous avons dû nous cacher. Nous voulions nous protéger d'eux. Mais si nos ancêtres ont fait ça, c'est aussi pour les protéger de nous. De ceux qui ont usé de leurs pouvoirs pour ce que vous cherchez à faire : les soumettre à l'esclavage.

— Que dis-tu ? fit Janus. Moi, les soumettre à l'esclavage ? Je vais juste remplacer leur dieu inexistant par un dieu bien réel. En fait, je vais leur rendre service en les sortants de leur chimère.

— Beaucoup de Moldus n'ont déjà plus ce qu'ils appellent la foi. Il nous suffit d'être patients. Dans quelque temps, nous pourrons de nouveau nous mêler à eux en pleine lumière. Ce que vous proposez nous conduira aux Ténèbres.

— Je ne comprends pas comment tu vois les choses, Gladius.

— Je vois au-delà du crépuscule.

Janus grimaça intérieurement. Cette phrase. C'était le crédo de Pierrick Corvus. Étaient-ils si semblables ? Ou alors était-ce un simple souvenir de l'enfance de Gladius. Janus avait toujours trouvé cette phrase vide de sens. Que pouvait-il y avoir au-delà du crépuscule ? Rien si ce n'est les Ténèbres de la nuit. Ou alors la chaleur du soleil. Tout dépendait si on regardait au-delà dans le temps ou l'espace.

— Tu lui ressembles tellement, reprit Janus. Tu es bien son double. Celui du plus grand chasseur de ce siècle. Tu as été créé en tant qu'arme. Pour ces deux raisons, ton destin ne peut être que de combattre.

— Non, contredit Pierrick.

— Non ?

— J'ai été créé en tant qu'arme, je suis un double de Pierrick Corvus. Je suis Gladius. Je le serais toujours, ça fait partie de moi. Mais mon destin n'est pas de combattre. Car le destin n'existe pas. Ce n'est que l'excuse des faibles pour expliquer leurs erreurs. Si je me bats, c'est pour une simple raison.

— Laquelle ?

— Parce que j’ai choisi de protéger ceux qui me sont chers.

Pierrick tenait toujours ses deux baguettes dans ses mains. Janus ne remarqua aucun tremblement. Comment pouvait-il être si calme face à lui ? Lui qui possédait maintenant plus de puissance qu’un démon ! Il ne mettrait pas plus de quelques secondes pour dévorer ce Pierrick Chaldo.

— Tu n’es rien d’autre qu’une erreur, tu ne devrais pas exister, lança Janus dans une nouvelle tentative pour le déstabiliser. Te rends-tu seulement compte que tout le monde t’a menti : Maldieu, Garde, tes parents.

— Ils ont fait ce qu’ils jugeaient le mieux, répliqua Pierrick.

— Mélina Sarla était une Mangemort au service de Malgéos. Elle a parlé du projet Gladius à son maître qui a lancé une attaque au Ministère pour s’emparer de tous les secrets liés à ta création. Mais tu es devenu incontrôlable. Tu as tué beaucoup de Mangemorts ce soir-là, mais également Julien Faros et tu es responsable du bras qui manquait à Maldieu. Tu es une incarnation de la Mort. Même des années après, ton existence seule fut la raison de la mort des Chaldo.

— C’est toi qui as tué mes parents.

— Non, mais j’en ai donné l’ordre.

— Névris.

— Oui. Il avait pour mission de récupérer toutes les informations te concernant. Mais les Chaldo ont refusé. Et le problème de Névris, c’est que quand on le contrarie, il tue. Ce meurtre est heureusement passé inaperçu grâce au massacre de la Communauté Magique Chinoise. Comme quoi, le hasard fait parfois bien les choses.

Janus s’attendait à le voir perdre son calme. Mais fidèle à sa réputation, le Corbeau demeura froid comme la mort. Janus en vint presque à douter de sa propre puissance. Ce chasseur ne ressentait-il aucune peur face à lui ? Il allait lui faire regretter, lui faire comprendre qu’on ne se moque pas de la puissance divine.

Janus tendit sa baguette vers le Corbeau. Un dragon de lumière noire s’étira en hurlant. Les mâchoires reptiliennes se refermèrent sur Pierrick. Déjà, Janus jubilait :

— Est-ce ça la puissance de Gladius ? Elle n’est rien face à la mienne.

Le dragon se dissipa ainsi que le sourire victorieux de Janus. Pierrick était toujours là. Il avait mis un genou à terre et s'était entouré d'un bouclier intégral. Le chasseur se releva lentement sans lâcher son ennemi des yeux. Ce dernier le fusillait du regard. Il tendit une nouvelle fois sa baguette et ce ne fut pas un mais une dizaine de dragons noirs qui surgirent en rugissant. Le Corbeau les regarda foncer vers lui. Il ne les évita qu'au dernier moment, bondissant en avant. Les extrémités de ses baguettes frôlèrent la peau écailleuse de deux des dragons en crépitant d'étincelles jaunes. Les deux dragons touchés se dissipèrent en ondulant une dernière fois. Pierrick esquiva un troisième en glissant en dessous tout en l'effleurant d'une de ses baguettes, le dissipant à son tour. Pierrick continua d'esquiver habilement les dragons tout en les faisant disparaître les uns après les autres. Janus observait les acrobaties du Corbeau. Lorsque le dernier dragon disparut, il remarqua alors que Chaldo avait esquivé tous les dragons, les avait fait disparaître et s'était rapproché de lui.

— Finite Incantatum, dit Janus. Je suis impressionné par une telle maîtrise.

— Continuons, dit simplement Pierrick.

— Avec plaisir, cracha le mage noir.

Janus bondit vers Pierrick. Les baguettes crépitèrent en même temps, s'annulant en un embrasement aveuglant. Ils passèrent tout de suite au corps-à-corps. Les baguettes voletaient dans l'air, lançant des éclairs et des étincelles de diverses couleurs sans parvenir à toucher l'adversaire, déviées in extremis à chaque fois. Des coups de pied s'échangèrent aussi, encaissés ou évités. Les éclairs percutaient les murs et colonnes avec fracas. Heureusement qu'ils étaient seuls car quiconque assistant à ce duel se serait pris un maléfice perdu.

La vitesse augmenta. Janus parvint à percuter la mâchoire de Pierrick d'un coup de coude remontant. Il allait profiter de l'ouverture ainsi créée pour lui asséner un maléfice mortel quand un premier pied vint le frapper sous le menton. Un deuxième suivit immédiatement alors que Pierrick effectuait un salto arrière. Janus recula sous la double frappe et se prit de plein fouet le coup de pied latéral que le Corbeau envoya sitôt au sol. Janus était face contre terre. Il releva la tête pour toiser Pierrick d'un regard mauvais. Il brandit sa baguette, lançant un jet de flammes noires. Pierrick leva une de ses baguettes et fit un mouvement de haut en bas. Les

flammes se séparèrent en deux devant lui. Il eut la surprise de découvrir Janus debout à quelques mètres. Un rayon rouge jaillit de sa baguette, désarmant Pierrick d'un de ses artefacts. Sans temps mort, Janus enchaîna en repoussant Pierrick pour qu'il aille percuter violemment une colonne, la fissurant sous le choc.

Pierrick se releva difficilement. Il glissa sa main libre sous sa cape et en ressortit son épée miniaturisée. D'un coup de baguette, il lui rendit sa taille normale. Il la fit tourner dans sa main. Il était prêt à en découdre de nouveau.

— La voici donc ta fameuse épée, dit Janus. D'où vient-elle ? De Chine ?

— Oui, répondit Pierrick. C'est un cadeau de mon père pour mes douze ans.

— Tu n'as pas de père.

— Si. J'en ai eu un. Il n'était pas mon père biologique, mais il m'a aimé comme son fils. Il m'a élevé, m'a appris beaucoup de choses sur la vie, ses joies et ses peines. Il m'a réprimandé quelques fois, et m'a félicité. Quand j'ai rencontré Su, il m'a expliqué pourquoi je me sentais si bien auprès d'elle. Et un jour, il m'a dit qu'il était fier de moi. J'ai eu une mère aussi. Aimante, généreuse, douce. Quand elle me prenait dans ses bras, je me sentais en paix. À cette époque, Gladius dormait. Mon passé n'existait plus. Je me créais un nouveau passé. Le jour où mon père m'a offert cette épée, il m'a dit quelque chose que je n'oublierais jamais.

— Fais-moi rire. Dis-moi ce que c'était.

— Sers-t'en seulement pour un combat qui te semble juste. Et jamais pour démontrer ta force. Et c'est ce que j'ai toujours fait.

— Testons donc le tranchant de cette lame.

Janus pointa sa baguette vers le sol. Une dalle se fissura et une épée à la lame marbrée surgit. Janus s'en saisit et se mit en garde, imité par Pierrick.

L'immobilité ne dura pas longtemps. Les deux ennemis s'élancèrent à l'assaut. Les épées s'entrechoquèrent violemment. Les coups s'enchaînaient dans les deux sens. De leurs baguettes, des éclairs surgissaient pour ne rencontrer que le vide ou le plat des lames. Les esquives se jouaient à quelques millimètres. Si au début, Pierrick et Janus faisaient jeu égal, rapidement le Corbeau démontra

sa maîtrise de l'épée chinoise. Son épée bloqua celle du mage noir et tournoya immédiatement, effleurant le visage de Janus qui avait bondi en arrière pour esquiver la contre-attaque. Janus cassa tout de suite la distance pour revenir à distance de combat. Son Avada Kedavra passa à côté du chasseur et son épée rencontra une fois de plus le métal de celle de Pierrick. Il sentit une douleur sourde quand Chaldo lui enfonça son coude dans le creux de l'estomac puis une plus vive en prenant un second au visage. Il encaissa et maltraita la cuisse du chasseur d'un coup de tibia et enchaîna avec un coup de genou à la pommette. Il voulut continuer avec un coup de pied circulaire à la tête mais son pied retomba au sol comme un morceau de chiffon. Le sang se répandit sur le sol de pierre. Janus s'étala de tout son long dans ses propres fluides. En voyant sa jambe gisant par terre devant lui, il comprit : Chaldo lui avait coupé la jambe au vol au niveau du genou.

Janus enrageait. Il venait de perdre une occasion d'en finir avec ce Gladius. Au contraire, c'était maintenant lui qui était en fâcheuse posture. Il s'attendait à ce que le chasseur en finisse au plus vite. Mais Pierrick se contenta de le regarder, ses bras le long du corps.

— Qu'est-ce que tu attends ? cracha Janus.

— Experliarmus, lança Pierrick pour le désarmer. Erwan Riliam, connu également sous le nom de Janus, vous êtes en état d'arrestation pour actes de magie noire, meurtres, associations de mages noirs, tentative de coup d'État et bien d'autres chefs d'inculpation dont la liste complète vous sera communiquée ultérieurement.

— Ne te fous pas de moi ! Je suis un dieu, les Hommes ne peuvent me juger. Toi qui n'es pas humain mais une arme, tu dois me tuer.

— Je ne suis pas une arme. Je suis Pierrick Chaldo, Département des Chasseurs, section spéciale. Je ne tue qu'en dernier recours.

— Tu me déçois.

— J'aurai juste une question. Les enfants de Russie orientale, où sont-ils ?

— Ah ! Ces enfants que j'ai élevés. Tes amis des Chasseurs, de la Police Magique et des Oubliators les combattent en ce moment même. Ils forment le noyau dur de mon armée personnelle. Combien en as-tu tué pour m'atteindre toi aussi ?

— Je peux donc rajouter enlèvements organisés à la liste.

Janus se mit à rire. Son rire résonna dans toute la pièce.

— Crois-tu vraiment que je vais me laisser emprisonner ? lança Janus. J'ai une puissance démoniaque. Plus rien ne m'est impossible. Je te l'ai dit : je suis immortel. Et je pourrais ajouter que je suis invincible. Une jambe en moins ne sera jamais assez pour me vaincre.

La jambe tranchée de Janus vola pour venir se refixer sur le moignon. Et avant que Pierrick n'ait eu le temps de réagir, le mage noir vint lui percuter la tête d'un coup de pied sauté. Janus était de nouveau debout devant le Corbeau. Il n'avait pas récupéré sa baguette et son épée. Ses yeux fixaient Pierrick avec une intensité démente. Le regard de Janus s'assombrit. Ses yeux maintenant totalement noirs étaient parcourus d'éclairs ocre. Le corps de Janus s'éleva au-dessus du sol. Son visage se déforma de manière archaïque. Il avait vraiment l'air d'un démon.

— Vois la Mort dans le moindre de mes regards ! hurla Janus. Je détruirai tout ce qui t'est cher pour que tous se souviennent que rien ni personne ne peut s'opposer à moi.

Pierrick se sentait littéralement écrasé par la puissance qui se dégageait de Janus. Jamais il n'aurait imaginé qu'une telle puissance puisse exister. Il n'imaginait même plus le battre.

Les murs tremblaient à tel point que tout le Ministère vibrait. Le coup fut si rapide et puissant que Pierrick ne le vit pas arriver. Il fit un vol plané et s'incrusta dans un mur. Il retomba lourdement au sol. C'était fini. Il ne pouvait pas rivaliser avec une telle force. Janus le surpassait tellement qu'il en était figé.

— Vas-tu rester au sol encore longtemps ? lança une voix dans sa tête. N'as-tu pas un combat à mener ? Des gens à protéger ?

— Il est trop fort pour moi, répondit Pierrick. Il n'a plus rien d'humain. C'est un démon. J'ai été créé pour combattre un sorcier à la puissance incommensurable mais un homme. Pas un démon.

— Gladius oui, c'était sa limite. Mais Pierrick Chaldo ne devrait pas avoir cette limite. Après tout, il est humain. Et c'est un guerrier, il se doit de ne pas baisser les bras au premier coup.

— Comment faire ?

— Vois au-delà du crépuscule.

La main de Pierrick toucha quelque chose de dur. Il releva la tête pour regarder de quoi il s'agissait. Son épée. Toujours là. Comme si son père l'aidait depuis l'au-delà. Il sentit autre chose dans son autre main. Quelque chose de plus chaleureux. La baguette de Su. Elle aussi était avec lui. Alors il comprit. Quand Corvus disait de voir au-delà du crépuscule, il parlait de regarder au-delà de la Mort. Elle n'est rien d'autre qu'une étape dans ce voyage, le début d'un autre. Le fou se moque d'elle. Le sage sait qu'il n'a pas à en avoir peur, car avoir peur de quelque chose qui arrivera forcément ne permet pas de profiter de la Vie. Lequel avait raison entre le fou et le sage. Les deux. Après tout, la seule différence entre un sage et un fou, c'est que le sage est conscient de sa folie¹.

Pierrick referma ses doigts sur les deux objets. Il se releva. La peur avait quitté ses yeux. Il se remit en garde face à Janus. Ce dernier continuait de flotter à un mètre du sol, le visage maintenant grotesque.

— Es-tu fou de vouloir continuer un combat perdu d'avance ? cria Janus.

— Oui je suis fou, répondit Pierrick.

Pierrick s'élança sans rien ajouter. Janus tendit les mains vers lui. Des éclairs fusèrent vers le chasseur. Comme avec les dragons, le Corbeau dut bondir et démontrer son agilité pour parvenir jusqu'à son ennemi. Il n'était plus qu'à deux mètres de lui. D'un coup de baguette, Pierrick rendit sa lame brillante. Un bras de Janus se changea en pointe de métal. Il donna son coup en même temps que Pierrick se fendait pour l'atteindre avec son épée.

Les deux protagonistes étaient immobiles. La scène était comme figée. Les deux ennemis ne se quittaient pas des yeux.

— Comment connais-tu cet enchantement ? questionna Janus.

— Je ne sais pas, répondit Pierrick. Ça m'est venu d'un coup. Comme le Tenebris Gladius contre Malgéus.

— Luminis Gladius. L'épée qui tranche les Ténèbres. Tu l'as fusionné avec ton épée. Ingénieux. Ce sort avait un autre nom par le passé.

— Lequel ?

¹ « Comme il vous plaira » (1623), William Shakespeare.

— Daemonium Gladius. L'épée qui pourfend les démons.

Janus bascula en arrière. Il s'écroula de tout son long sur le sol. Pierrick le regarda un moment avant de lui-même tomber à genoux. Son flanc était transpercé et lâchait des flots de sang.

— Je croyais que tu voulais m'arrêter ? rit Janus.

— Je ne tue qu'en dernier recours, rappela Pierrick. Et là, je n'avais pas le choix.

— Je ne voulais que faire sortir notre monde de l'ombre.

— Il en sortira. Mais ce n'est pas la volonté d'un seul qu'il devra le faire. Ce sera par la volonté de l'ensemble des Peuples de la Magie.

— Cela ne me regarde plus.

Janus ferma les yeux une dernière fois. Une ombre dévorante grandit et engloutit son corps. Pierrick dut se relever vite pour ne pas être dévoré à son tour, attirant à lui son autre baguette, et courut vers le passage secret. Il ouvrit le mur et se tourna vers la pièce. L'ombre grandissait. Il n'avait plus peur. Il savait ce qu'il devait faire. Il posa son épée contre le mur. Il tendit ses deux baguettes et les tendit vers l'ombre en joignant les extrémités. Une lumière éblouissante emplît la salle, elle prit la forme d'un oiseau battant des ailes, repoussant l'ombre, la faisant disparaître, refermant la Porte des Enfers.

Pierrick souffla de soulagement en reprenant son épée. Ce combat était fini.

XXII - Tout simplement...

Était-ce un tremblement de terre ? Une vibration malsaine avait parcouru l'échine des combattants, quels que soient leurs camps. Et lorsqu'enfin le séisme cessa, les combats ne reprirent pas. Les ennemis étaient tous comme hébétés.

Albert Chergnieux se trouvait face au dernier bastion des mages noirs sur sa route avant d'atteindre le bureau ministériel. Il finit par reprendre ses esprits et ordonna de neutraliser l'ennemi. Les éclairs de stupéfaction fusèrent en tous sens. Les chasseurs sécurisèrent la zone.

— Où va-t-on maintenant, monsieur ? demanda un chasseur.

— On va filer un coup de main à Chaldo, répondit Chergnieux. S'il est encore vivant.

— L'ascenseur ! indiqua un autre.

Les lumières de l'ascenseur indiquaient que quelqu'un descendait du bureau ministériel. Les chasseurs se mirent en position, prêts à réagir à toutes menaces. L'ascenseur stoppa à leur étage en sonnant. Les portes s'ouvrirent.

— Bordel ! s'écria Chergnieux.

Pierrick Chaldo était assis sur le sol de la cabine. Son sang formait une flaque autour de lui. Chergnieux fut le premier à se porter près de lui.

— Infirmier ! appela Chergnieux.

L'infirmier du groupe 1 arriva et examina la plaie. Il sortit sa baguette et incanta.

— Il faut l'emmener à Gardevie, dit-il. Je n'arrive pas à refermer la plaie.

— Que t'est-il arrivé pour te retrouver dans cet état ? questionna Chergnieux alors qu'il faisait léviter Chaldo et que l'infirmier effectuait un pansement compressif sur la blessure. Que prépare Janus ?

— Janus est mort, souffla Pierrick.

— Bien joué, sourit le chef de la section AI.

L'annonce de la mort de Janus fit le tour du Ministère rapidement. La majorité des fidèles du mage noir se rendirent en apprenant la nouvelle. D'autres durent être neutralisés. Il fallut une heure pour que le Ministère français de la Magie soit sécurisé. Les cellules du Département des Chasseurs et celles de la Police Magique furent totalement remplies.

Malgré ses blessures, Suzanne Janis revint vite au Ministère. Elle fut reçue par Albert Chergnieux et Luc Fabre.

— Quelle est la situation ? questionna-t-elle.

— Tout est sécurisé, informa Chergnieux. Tous les fidèles de Janus ont été neutralisés. C'est un peu surpeuplé dans les cellules mais ça ira.

— Pour les morts et les blessés ?

— Les blessés les plus graves ont déjà été amenés à Gardevie, raconta Fabre. Le champ anti-transplanage a été dissipé ce qui a facilité leur évacuation. Les blessés plus légers sont en cours d'évacuation. Certains sont soignés sur place, ceux n'ayant eu que des blessures sans gravité. Pour les morts, les corps sont en train d'être rassemblés. Je ferai le compte. Suzanne, Georges est mort.

Suzanne Janis ne démontra pas de surprise mais la tristesse se lisait dans ses yeux. Le vétéran des chefs de section mais également un ami fidèle et précieux avait péri.

— Et Janus ? demanda-t-elle refusant de se laisser gagner par l'émotion pour le moment.

— Chaldo l'a tué, dit Chergnieux. Il me l'a dit. Il est revenu assez salement blessé et a été tout de suite emmené à Gardevie.

— Ainsi, il est bien revenu. Il faut décider qui va parler au Conseil Ministériel. Je l'ai déjà fait appeler.

— Il faut que ce soit toi Suzanne, fit Luc Fabre. En tant que directrice du Département des Chasseurs. Charles voulait te voir à cette place et je pense qu'en effet, tu es la plus qualifiée pour ça.

— Je suis d'accord, acquiesça Chergnieux.

— Alors il me faut choisir quelqu'un pour diriger la section S. Même provisoirement.

— Je suppose que tu as déjà ton idée, fit Luc.

— Je pensais à Jonas Marus. Albert, envoyez quelqu'un le chercher à Gardevie, il y a emmené le professeur Zimong.

— Tout de suite, s'exécuta Chergnieux.

Pierrick n'avait pas perdu connaissance. Les médicomages avaient refermé sa blessure mais une horrible cicatrice marquait maintenant sa chair. Il profitait de la quiétude de sa chambre, écoutant le silence. Il se sentait serein. Il se rendait compte qu'il avait survécu au pire ennemi qu'il n'avait jamais croisé.

Quelqu'un frappa doucement à la porte et entra. C'était Thomas. Il était accompagné de Jonas et Franck. Thomas était encore pâle et s'assit sur une chaise. Les quatre amis se sourirent.

— Tu es vraiment en béton, dit Thomas. Tu as perdu plus de sang que moi et tu ne t'es même pas évanoui.

— Tu te ramollis à Beauxbâtons mon vieux, fit Pierrick.

— Tu crois que je vais pouvoir demander quelques jours de vacances exceptionnels au professeur Tréveune ?

— Je pense. Que voulais-tu me dire à propos de Chun tout à l'heure ?

— Elle t'attend. Elle est chez ta tante.

— Merci. Je lui dois des excuses et des explications.

— Elle est au courant pour le projet Gladius, renseigna Jonas. Nous sommes allés voir Maldieu et l'avons forcé à tout nous raconter.

— Je vois.

De nouveau, quelqu'un frappa à la porte. C'était un homme de la section AI.

— Monsieur Marus, dit-il. Madame Janis vous demande au Ministère.

— Elle a dit pourquoi ? demanda Jonas.

— Elle veut rassembler tous les chefs de section.

— J'arrive.

Le chasseur sortit.

— Moi, chef de section, fit Jonas.

— Je trouve qu'elle a fait un bon choix, sourit Thomas.

— Je trouve aussi, acquiesça Pierrick. Vas-y, tu as encore du boulot. Au fait chef, je vais prendre quelques vacances.

— Tu reviens à peine de voyage, plaisanta Jonas. Je verrai ce que je peux faire.

Thomas et Pierrick discutèrent quelques minutes jusqu'à ce que quelqu'un frappe... à la fenêtre. Thomas alla ouvrir et un pygargue entra. Il prit la forme de Yann Firvel.

— Tu as l'air de t'en être sorti sans casse, dit Pierrick.

— Ça va, confirma Yann. Mais maintenant, ce n'est qu'une question de minutes ou d'heures avant que mes chefs ne sachent que j'étais présent au Ministère pour la bataille. Ils ont un espion au Ministère et mes balles font des dégâts reconnaissables.

— Et que comptes-tu faire ?

— Je me doutais bien qu'un jour il faudrait que je disparaisse. Tout est déjà prêt. Cette fois-ci, je ne sais pas si nous nous reverrons un jour. Enfin, je voulais juste vous dire au revoir.

Yann serra la main de Franck puis celle de Thomas.

— Fais attention à toi, dit le professeur.

— Toi aussi, répondit Yann. Ils viendront peut-être chercher Marion un jour.

— Je ne les laisserais pas me la prendre.

Yann vint jusqu'à Pierrick. Les deux hommes se serrèrent la main également.

— Si tu as besoin de quelque chose, n'hésite pas, dit le Corbeau.

— Merci, remercia Yann. Prends soin de toi et de Chun.

— Je ferai de mon mieux, mon ami.

Yann se dirigea vers la fenêtre, l'ouvrit et partit en se transformant en oiseau.

Quelques heures plus tard, Thomas transplana devant la maison de la famille Jiraud. Il n'eut pas le temps de rejoindre la porte d'entrée que déjà, celle-ci s'ouvrait. Laura se jeta dans les bras de son frère, lui arrachant une grimace douloureuse qu'elle ne remarqua pas. Ils ne se dirent rien. Ils n'avaient rien besoin de se dire. Ils restèrent ainsi quelques minutes. Puis, Laura consentit à desserrer son étreinte. Hans, tenant la main à Frida, en profita pour venir serrer la main du professeur. Thomas sentit quelqu'un tirer sur sa robe. Il baissa les

yeux et découvrit Frida. Il se baissa pour se mettre à la hauteur de la petite fille. La fillette se blottit contre lui, lâchant la main de Hans.

Derrière Hans se tenait Hermione qui souriait de la scène et à côté d'elle, Marion n'osait même pas bouger. Thomas lui sourit. Il rendit Frida à Hans et se dirigea vers la jeune fille.

— Je suis revenu, dit-il.

Marion n'attendit pas une seconde de plus pour venir l'embrasser. Elle était si heureuse de le revoir vivant qu'elle n'avait pas trouvé d'autre moyen de l'exprimer.

— Notre agent au Ministère de la Magie nous a confirmé la mort de plusieurs mages noirs de Janus par balle.

— Alors ce que nous redoutions s'est révélé exact : Firvel nous a trahis. Mais depuis quand ?

— On peut considérer depuis son premier contact direct avec Corbeau. Il n'a jamais été un élément très intègre.

— Il connaît trop de choses sur nous. Donnons l'ordre à White Ghost de l'éliminer.

— Nous n'avons plus contact avec elle depuis des jours. En temps normal, il n'y aurait rien d'inquiétant mais quelque chose me dit que nous l'avons perdue aussi.

— Que proposez-vous ?

— Firvel est malin mais prévisible. Il refera surface. Nous n'avons plus qu'à attendre. Et alors, nous agirons.

— J'espère pour vous. Votre prochaine erreur sera la dernière.

Pierrick avait décidé de se rendre d'abord en Sibérie. Il avait expliqué la situation à Massil et Degard. Andreï fut laissé à sa famille mais sa mère demanda à ce que Pierrick vienne le chercher lorsque le temps sera venu pour lui de commencer ses études à Beauxbâtons. Le garçon semblait avoir dit à sa mère qu'elle pouvait avoir confiance en le Corbeau.

À son retour en France, Pierrick se matérialisa directement devant la porte du bar de sa tante. Tom lui ouvrit aussitôt.

— Te voilà enfin, dit Émilie Chaldo. Tu sais que tu es attendu ?

— Oui, fit Pierrick. Je te remercie d'avoir veillé sur Chun.

— Ça m'a fait plaisir. Elle est en haut. Je vais vous préparer un petit-déjeuner. Descendez quand vous voulez.

Pierrick monta lentement l'étage. Il ignorait comment Chun le recevrait. Elle était en droit de le rejeter. Il était conscient de lui avoir fait beaucoup de mal en disparaissant et surtout pour ce qu'il lui avait dit. Et en plus, elle savait ce qu'il était à l'origine. L'accepterait-elle en sachant qu'il pouvait aussi bien ne pas être nommé « humain » ?

Combien de temps resta-t-il debout devant la porte sans oser bouger ? Peu importe. Il se rendait compte que ce qu'il lui faisait le plus peur n'était pas de combattre un ennemi à la puissance inimaginable mais simplement d'être rejeté par celle qu'il aimait.

— Pourquoi n'entres-tu pas ? lui murmura une douce voix dans sa tête.

— J'ai peur, pensa-t-il. Elle a le droit de me rejeter.

— Tu l'aimes ?

— Oui. Autant que je t'aimais Su. Je donnerais ma vie pour elle.

— Alors tu n'as pas à avoir peur. Car je suis sûre qu'elle t'aime autant que moi je t'ai toujours aimé. Même la mort n'a pas fait taire mes sentiments pour toi. Et je suis heureuse de voir que tu as trouvé quelqu'un comme Chun. Je veillerais toujours sur toi par-delà ce monde. Mais toi, tu dois veiller sur quelqu'un dans ce monde.

Pierrick sourit.

— Au revoir Su, pensa-t-il.

— Au revoir mon amour, soupira Su dans un dernier murmure.

Pierrick crut sentir les lèvres de Su lui effleurer les siennes un fugace instant. Et si tout cela n'avait été qu'un rêve ? Peu importe.

Pierrick se décida enfin. Il frappa à la porte. La voix de Chun s'éleva de l'autre côté. Jamais aucune porte ne lui avait semblé si épaisse. Il avait encore peur mais il ne reculerait pas. Enfin il savait ce qu'était le courage. Il posa sa main sur la poignée et l'actionna.

Chun était assise sur le lit, les draps lui couvrant les jambes. Elle resta figée un moment en découvrant Pierrick dans l'embrasure de la porte. Un silence s'installa.

— Bonjour, osa-t-elle finalement dire.

— Bonjour, répondit-il.

Un nouveau silence. Puis Chun se décida.

— Entre, invita-t-elle. Viens t'asseoir là.

Pierrick referma la porte et vint près d'elle.

— Je suis désolé, finit-il par dire au bout d'un moment. Je t'ai dit des choses horribles.

— Ce n'est pas grave, assura-t-elle. Je sais pourquoi. Tu étais troublé et je le comprends.

— J'ai été faible.

— Non, tu as été humain.

— Je ne sais même pas encore si j'ai le droit d'être qualifié ainsi.

Chun l'entoura de ses bras.

— Je t'aime Pierrick. C'est tout ce que j'ai besoin de savoir pour dire que tu es humain.

— Moi aussi je t'aime.

Pierrick prit Chun à son tour dans ses bras et l'embrassa. Il se rendit compte à quel point la douceur de ses lèvres lui avait manqué.

— J'ai besoin de toi près de moi, dit-elle après leur long baiser. Ou plutôt, nous avons besoin de toi.

Pierrick plongea ses yeux dans ceux de Chun. Il resta coi un moment. Et sans comprendre réellement, ses yeux descendirent jusqu'au ventre de la jeune femme. Précautionneusement, il y posa sa main. Et sans l'enlever, il replongea dans les yeux de nouveau pétillant de vie de Chun. Il sourit comme jamais et l'embrassa de nouveau.

Il l'avait. La preuve de son Humanité grandissait sereinement dans le ventre de celle qu'il aimait. Jamais plus il ne douterait. Finalement, c'était si simple. Il allait vivre. Tout simplement...

XXIII - Epilogue - Treize ans plus tard

Chun parcourait le Boulevard Merlin en tenant la main d'un petit garçon d'à peine sept ans. Elle avait besoin de quelques petites choses comme de la poudre de cheminette mais elle avait surtout eu envie de se promener par cette belle journée de juin. Elle dut s'arrêter en passant devant le magasin d'accessoire de Quidditch, le jeune Olivier ayant stoppé pour regarder l'Éclair de Feu exposé dans la vitrine.

— Chun, interpela une voix.

Chun sourit en découvrant les deux femmes qui venaient vers elle. Laura tenait la main d'une fillette qui ne devait pas avoir plus de cinq ans. L'autre jeune femme n'avait pas encore vingt ans. Elle était magnifique, blonde comme le blé et dotée d'yeux vairons. Elle souriait à la Chinoise.

— Laura, Frida, salua Chun. Comment allez-vous ?

— Ça va, répondit Laura. On fait une petite promenade. Elsa, dit bonjour à Chun.

— Bonjour Chun, éclata la fillette.

— Bonjour Elsa. Olivier. Toujours obnubilé par ce balai.

— Il rêve déjà d'être un grand joueur de Quidditch, dit Frida. Il doit tenir ça de toi. Tu n'as pas raté un match des Phénix la saison dernière.

— J'ai beau être une moldue, je ne peux pas m'en empêcher. Heureusement, Su est plus comme son père. Et pour toi ça se passe toujours bien ta formation à Gardevie ?

— C'est pas facile, avoua Frida. Mais je travaille dur pour y arriver.

— Et quelles nouvelles du reste de la famille ?

— La fin de l'année scolaire approche, dit Laura. Hans n'a plus une seconde à lui avec tous ces élèves qui le bombardent de questions. Mais le pire, c'est Thomas, il ne sait plus où donner de la tête entre ses élèves et Marion. C'est là qu'on voit que c'est une

femme comme les autres, les hormones la travaillent comme n'importe quelle femme enceinte.

— Dans trois mois, ce sera terminé. Quoique ce sera les biberons à pas d'heure la nuit.

Les trois femmes éclatèrent de rire.

— Et Pierrick ? Il est au travail ? questionna Laura.

— Oui, répondit Chun. Depuis la Coupe du Monde de Quidditch, la recrudescence des Mangemorts lui donne pas mal de travail.

Les trois femmes et les deux enfants continuèrent à discuter en marchant parmi les passants, continuant de profiter de cette belle journée de juin.

Pierrick écrivait son rapport sur l'arrestation d'un mage noir. Ce n'était qu'une petite frappe sans réelle importance. Il n'était rattaché à aucun réseau de Mangemorts. Encore une fausse piste. Mais il attendait quelque chose de plus gros. Après tout, treize ans s'étaient passés mais les Mangemorts réapparaissaient quelques fois. Comme durant la finale de la Coupe du Monde de Quidditch. Cela annonçait une nouvelle période de trouble.

Et en début de matinée, le Ministre avait convoqué Suzanne Janis dans son bureau et sitôt revenue, elle avait fait de même avec les chefs de section. Ce ne pouvait être que pour un problème grave. Surtout si l'information émanait directement du bureau ministériel.

Un message se déplia sur le bureau de Pierrick. Jonas Marus le demandait d'urgence dans son bureau.

— Que se passe-t-il ? demanda immédiatement Pierrick.

— Le Ministre a reçu une lettre du professeur Dumbledore et une autre de Cornelius Fudge ce matin, expliqua Jonas. Il y a eu un mort lors de l'épreuve finale du Tournoi des Trois Sorciers, un concurrent de Hogwart.

— Harry Potter ?

— Non, un certain Cédric Diggory. Fudge estime que ce n'est qu'un accident dû à la dangerosité de l'épreuve.

Cornelius Fudge était connu pour n'être qu'un bureaucrate pantoufflard. Pierrick l'imaginait bien tout faire pour garder son petit confort.

— Et que dit le professeur Dumbledore ? questionna le Corbeau.

— Tu-Sais-Qui serait revenu.

Livre 0

Projet GLADIUS

I - Pierrick Corvus

— La fin justifie les moyens.

C'était un leitmotiv que Charles Maldieu ne connaissait que trop. Souvent il y avait eu recours pour se justifier. Pas auprès de ses chefs ou de ses collègues. Plutôt auprès de lui-même. Maintenant, il savait d'autant mieux ce qu'impliquait ce dicton. Maintenant qu'il était depuis quelques mois le directeur du Département des Chasseurs, les hommes et femmes dont la mission était de protéger les Sorciers français contre la menace des mages noirs. Et plus précisément contre le pire mage noir du 20^e siècle. Celui-dont-peu-de-gens-osait-dire-le-nom : Lord Voldemort.

Depuis des années il semait la terreur dans le monde et en particulier en Europe. Les pays les plus touchés étaient les Îles Britanniques. Mais la France se retrouvait également dans la tourmente générée par ce Seigneur des Ténèbres comme certains de ses fidèles l'appelaient. Les Mangemorts, c'était ainsi qu'ils se faisaient appeler. Et le chef de la branche française des fidèles de Voldemort se nommait Malgés. Un terrifiant sorcier capable de tout pour atteindre ses objectifs.

C'était un temps de ténèbres et de malheur. Les meurtres et les agressions des Mangemorts envers les citoyens sorciers d'origine moldue étaient monnaie courante. Même des Moldus innocents, car ignorant l'existence du monde de la Magie, en furent victime. Le plus souvent sans savoir ou comprendre pourquoi une telle violence s'abattait sur eux.

Et cette année 1960 n'était pas en reste. Le bilan des quelques mois qui venaient de s'écouler était des plus lourds. Les efforts des Chasseurs ne semblaient pas suffisants pour enrayer cet engrenage de mort.

Quelqu'un frappa à la porte du bureau de Maldieu. C'était sa secrétaire qui lui annonçait que François Garde souhaitait le voir. Maldieu lui demanda de le laisser entrer. Un homme du même âge que lui et arborant de longs cheveux noirs entra. François Garde et Charles Maldieu étaient amis depuis leur scolarité à Beauxbâtons. Ils étaient entrés ensemble à la section Action Intervention des Chasseurs après l'obtention de leur diplôme. Et ensemble, ils

réussirent à entrer à la légendaire section Spéciale. Ils avaient toujours fait équipe. Mais contrairement à Garde, Maldieu souhaitait gravir encore les échelons. Il devint chef de la section S et depuis peu, il était devenu le directeur du Département des Chasseurs alors que Garde avait préféré rester un simple agent. Simple, non. Son ancienneté et son expérience étaient respectées. Il s'occupait d'ailleurs de deux nouvelles recrues arrivées fraîchement à la section S.

— Que me vaut ta visite ? demanda Maldieu après l'avoir invité à s'asseoir.

— Juste une envie de prendre un café, répondit Garde. À moins que je ne te dérange.

— Tu ne me déranges jamais. Au pire, cela me donne une excuse pour prendre une pause. Je crois parfois que j'aurai dû rester au poste de chef de la section S, moins de paperasse, fit-il en servant deux tasses de café.

— Tu as toujours rêvé de ce poste. Tu ne vas pas le regretter maintenant que tu y es.

— Non, tu as raison.

— Et maintenant, je peux dire que nous avons un directeur en qui j'ai réellement confiance.

— Merci. Et comment tu t'en sors avec tes poulains ?

— Ils sont bons, chacun dans leur spécialité mais ils font des efforts pour palier ce qu'ils leur manquent. Ils travaillent ensemble parfaitement en se complétant. J'ai un peu de mal à suivre l'humour cynique de Névriss et l'intelligence de Janis parfois.

— Je te fais confiance, tu en feras de bons agents. Et pour ton nouveau chef de section ?

— Tu le connais assez pour savoir ce qu'il en est.

— Je voudrais ton opinion.

— La paperasse n'est pas son fort. Sur ce point, il me rappelle celui qui lui a appris le métier à la section S, sourit Garde d'un air entendu à l'attention de Maldieu. Il la laisse à sa secrétaire et passe plus de temps sur le terrain que tous les précédents chefs de la section S réunis. Toi y compris. Lui par contre refusera tout net la place de directeur.

— Déjà que ce ne fut pas simple de lui faire prendre la place de chef de section. Il faut dire que cette place te revenait logiquement.

— Je n'aime pas diriger. Tu le sais bien. J'avais déjà du mal quand j'étais chef d'équipe à la AI. C'est d'ailleurs pour ça que j'ai refusé la place de chef de groupe. Pour en revenir à Corvus, il est de nouveau parti sur le terrain.

— Pourquoi ?

— Un tuyau d'un de ses indics, il semble. Une planque de Mangemorts. Il veut vérifier l'information avant de faire appel à la section AI.

— Je vois. On ne le changera pas sur ce point.

— Tu l'as choisi à ce poste pour ça de toute façon.

Ce matin de février était froid. D'autant plus avec la présence de détraqueurs dans les parages. Les Mangemorts s'étaient alliés à ses êtres fantomatiques dès le début, leur promettant des moldus, des sang-de-bourbes et des traîtres à leur sang en guise de pâture. Depuis, ces monstres se déplaçaient librement, faisant régner un climat d'insécurité et de peur partout. Les Moldus ne les voyaient pas mais ressentaient leur présence maladive. Heureusement pour les Sorciers, la population non magique associait ce climat de déprime avec la peur croissante de l'éventualité d'une guerre nucléaire entre les blocs est et ouest. Ils appelaient ça : Guerre Froide.

Mais pour Pierrick Corvus, la guerre qu'il menait était tout sauf froide. Certes, contrairement aux Moldus, il ne faisait pas partie d'une armée en uniforme faisant face à une autre et défendant un drapeau. C'était plutôt comme une guerre civile sans drapeau ni uniforme, mais une guerre civile mondiale. Il n'était qu'un combattant comme un autre dans cette guerre, un soldat. Mais comme tout soldat démontrant son efficacité au feu, il fut récompensé et monta en grade.

Dix ans plus tôt, il entra au Département des Chasseurs par la section au dragon bleu, la section AI. Rapidement, il obtint la confiance de ses chefs pour sa maîtrise aussi bien technique que psychologique dans les situations les plus difficiles, et également pour sa grande puissance magique. Il gravit les échelons, devenant rapidement chef d'équipe quand une place se libéra. Mais en ce temps-là, comme encore aujourd'hui, une place se libérant signifiait

la perte d'un frère d'armes. Il en avait perdu tellement. Il n'était pas allé plus loin au sein de la section Action Intervention. Il se présenta aux tests d'entrée de la section S et les réussit avec brio. Il fut alors mis sous la tutelle d'un des agents les plus réputés du département : Charles Maldieu. Et rapidement il se montra capable de se débrouiller seul.

Son efficacité implacable et l'absence d'émotion qui se lisaient dans ses yeux lors des combats lui valurent le surnom de Corbeau, l'oiseau de malheur des Mangemorts. Le fait qu'il soit un animagus se transformant précisément en cet animal ajouta à sa légende. Certains chasseurs n'hésitaient pas à dire qu'ils avaient vu des Mangemorts trembler à la vue d'un vol de corbeaux ou sursauter en entendant un simple croassement.

Et maintenant. Son mentor était devenu chef de la section S puis directeur du Département des Chasseurs. La logique aurait voulu que François Garde, un chasseur respecté et expérimenté, prenne le poste de chef de la section S, mais il avait refusé. Alors la place fut proposée à celui que beaucoup considéraient comme le plus puissant chasseur actuel : Pierrick Corvus. Il avait d'abord refusé. Mais un ami réussit à le convaincre. Et maintenant, il passait plus de temps à se débattre avec la paperasse qu'à combattre les Mangemorts. Heureusement, il pouvait encore laisser une bonne partie de ce travail de fonctionnaire à sa secrétaire. La pauvre, il lui achèterait des fleurs à l'occasion pour la remercier. Peut-être devrait-il aussi l'inviter à dîner ?

— À quoi penses-tu ?

— À ce que je vais faire pour me venger de toi, dit Corvus.

— Pourquoi ?

— Pour m'avoir convaincu de prendre ce poste.

— Tu me fends le cœur.

Corvus se tourna vers l'homme qui s'était glissé derrière lui. Il avait le même âge que lui, des yeux verts et des cheveux châains. Depuis Beauxbâtons, les deux hommes étaient inséparables. Ils avaient foutu un sacré chambardement dans les couloirs de l'Académie à plusieurs reprises. Quand Pierrick Corvus était en retenue, on pouvait être sûr que Samuel Marus y était aussi, et inversement. D'ailleurs, Pierrick ne se demandait même pas pourquoi son vieil ami était là. Ils étaient entrés ensemble aux

Chasseurs et à la section S. Ils avaient souvent fait équipe. Ce n'était pas maintenant que les choses allaient changer.

Samuel Marus s'approcha discrètement et se mit à couvert dans les fourrés à côté de son ami. Il observa attentivement la maison perdue au milieu de la campagne qui se trouvait à une centaine de mètres devant eux.

— Tu as vu quelque chose jusqu'à maintenant ? questionna Samuel.

— Rien, répondit Pierrick. Il va falloir attendre.

— Justement ce que je préfère.

Ils attendirent en silence durant plusieurs heures. Le soleil monta dans le ciel sans parvenir à réellement réchauffer l'atmosphère. Et finalement, une série de claquements similaire aux bruits de fouets résonnèrent. Plusieurs individus venaient d'apparaître devant la maison. D'un même mouvement, Pierrick et Samuel tapotèrent leurs tempes de leurs baguettes. Ils purent ainsi zoomer sur le groupe. Ils parvinrent à identifier quelques Mangemorts bien connus. D'autres étaient trop jeunes ou trop insignifiants pour être reconnus immédiatement. Ils escortaient, attachées et visiblement maltraitées, plusieurs personnes : un homme d'une cinquantaine d'années, une femme du même âge et un enfant d'à peine cinq ans qui pleurait à s'en exploser les cordes vocales.

— C'est Gaston Dumarchal, renseigna Samuel. Je suppose que ce sont sa femme et son plus jeune fils. Son aîné est à Beauxbâtons, je crois.

— Dumarchal a pris plusieurs fois position contre les Mangemorts lors des sessions du Conseil Ministériel, dit Pierrick. Et il a harangué la Confédération Internationale des Mages et Sorciers à prendre des mesures draconiennes à leur égard. Allant même jusqu'à insulter les membres de la Confédération en accord avec les Mangemorts. Le fait que sa femme soit moldue ne doit pas arranger les choses.

— Ouais. Au programme : torture et exécution. Je vais envoyer un message au Ministère pour rameuter les bleus.

— Pas le temps.

Samuel suivit le regard de Pierrick. Un autre Mangemort venait d'arriver. Malgré son jeune âge, il semblait avoir un ascendant sur les autres.

— Zifon, Hervé Zifon, identifia Samuel. Alors là, je n'aimerais pas être à la place des Dumarchal. Quel est ton plan ?

Pierrick Corvus observa les déplacements des mages noirs. Ils allaient sûrement entrer dans la maison pour pouvoir effectuer leur violente besogne à l'abri des regards. Ils laisseraient alors juste un ou deux gardes à l'extérieur. Et c'est à ce moment-là qu'il leur faudrait agir.

Les deux chasseurs attendirent que les Mangemorts entrent dans la maison. Un seul Mangemort resta dehors. Ce serait plus simple. Samuel se glissa de fourré en fourré jusqu'à s'approcher discrètement de la façade ouest. Il attendit que le Mangemort s'approche de sa position. Mais il ne pouvait agir pendant qu'il lui faisait face. Le mage noir avait sa baguette à la main. Si Samuel l'attaquait, il se risquait à une contre-attaque et pire, à ce qu'il donne l'alerte. Et dans ce cas, ce serait la mort de Dumarchal et sa famille.

Mais le Mangemort ne semblait pas décider à lui tourner le dos. Et pourtant, il fallait faire vite. Déjà, des cris de souffrances parvinrent à ses oreilles. L'ennemi parut sourire en entendant cette plainte violente. Samuel souhaitait d'autant plus qu'il lui tourne le dos.

Un croassement retentit. Le Mangemort se retourna d'un coup. Il leva sa baguette pour la pointer vers l'oiseau noir qui s'était posé sur la barrière de bois.

— Sale volatile, cracha-t-il.

— Pourquoi ? T'aimes pas les oiseaux ? fit Samuel.

Le Mangemort tenta de se retourner mais Samuel était juste derrière lui et le projeta au sol tout en le désarmant. D'un coup sec au sommet du crâne, il le mit KO. Il vérifia rapidement qu'aucun ennemi n'avait été attiré par l'agitation. Personne. Les cris de douleur devaient avoir couvert le bruit de la neutralisation du mage noir.

Samuel tira le Mangemort à couvert et le ligota, vérifiant qu'il n'avait pas d'autre baguette. Le corbeau salvateur vola jusqu'à lui et prit la forme de Pierrick.

— Et maintenant ? demanda Samuel. Je passe par la porte ou par la fenêtre ?

— La porte, fit Pierrick. Attends mon signal.

— Compris chef.

Samuel se dirigea vers la porte en faisant attention de ne pas être vu de l'intérieur. Il se plaça juste devant, la baguette prête à agir à la moindre alerte. Il connaissait tellement Pierrick qu'il savait déjà ce qu'il comptait faire.

Pierrick se transforma de nouveau en corbeau. Il vola jusqu'à la cheminée. Les Mangemorts n'avaient heureusement pas fait de feu. Pierrick s'y engouffra. Il fit en sorte de descendre sans le moindre bruissement d'aile et se plaqua contre la brique noir de suie. Il put ainsi passer inaperçu quand il se posa dans l'âtre. Les Mangemorts lui tournaient le dos. Le patriarche de la famille Dumarchal et sa femme se trouvaient dans un coin, attachés à un vieux radiateur à moitié bouffé par la rouille. Ils regardaient avec terreur et horreur leur enfant subir le Doloris au centre de la pièce. Hervé Zifon semblait s'amuser en torturant le garçonnet.

Et d'un coup, il cessa. Riant à gorge déployée. Pierrick remarqua que les autres Mangemorts regardaient Zifon avec peur.

— Et maintenant ? fit Zifon. Nous pourrions essayer quelque chose de nouveau. Quelqu'un a une idée ?

Zifon fit le tour de ses compagnons mais aucun n'osa parler.

— Alors ? répéta-t-il.

— Et si... tenta un mage noir.

— Oui ?

— Et si on lui gelait un membre pour le lui briser.

— Excellente idée. Mais au lieu des membres, je commencerai bien par ses yeux.

— NON ! hurla Mr Dumarchal. Ayez pitié !

— Je n'ai aucune pitié pour les sang-mêlés ou les traîtres à leur sang.

Zifon tendit sa baguette vers le garçon.

— Gelare...

— Experliarmus.

La baguette de Zifon vola et retomba au sol. Aussitôt, les Mangemorts tirèrent leurs baguettes et se tournèrent vers la cheminée. Pierrick Corvus se tenait debout, la baguette toujours pointée sur Zifon. Ses yeux n'exprimaient aucune peur.

Hervé Zifon enrageait mais il se détendit pour s'adresser au chasseur.

— Un chasseur, je suppose, dit-il. Je crois qu'on ne s'est jamais rencontré. C'est normal, sinon...

— Sinon tu serais déjà à Fortran, finit Pierrick.

— J'allais plutôt dire que tu serais mort. Tu dois ignorer qui je suis pour oser t'attaquer à moi de façon aussi audacieuse.

— Hervé Zifon, déjà condamné trois fois à recevoir le baiser du détraqueur. Pas mal pour quelqu'un qui n'a même pas vingt ans.

— Qui es-tu pour ne pas trembler à mon nom ?

— Pourquoi un nom me ferait peur ? Je ne suis pas comme vous qui n'osez même pas dire le nom de votre maître.

— Comme si toi tu l'osais.

— Voldemort.

Un frisson parcourut l'échine des Mangemorts. Zifon se reprit.

— Tu n'es pas n'importe qui, continua-t-il. Qui es-tu ?

— Chasseur Pierrick Corvus, section S.

À nouveau, les Mangemorts tremblèrent. Certains eurent un mouvement de recul. Seul Zifon ne bougea pas.

— Quel honneur, fit-il. Pierrick Corvus, le Corbeau. Ravi de te rencontrer. Pour mieux te tuer !

Zifon plongea vers sa baguette. Les autres Mangemorts lancèrent divers maléfices vers le Corbeau. Ce dernier roula au sol pour les éviter tout en se rapprochant d'eux. Il se releva en bondissant, frappant le plus proche ennemi d'un coup de pied à l'estomac et enchaînant avec un coup de coude au nez pour l'assommer. Un Stupéfix neutralisa un autre. Un Avada Kedavra lui frôla les cheveux. Il se tourna vers le lanceur.

— Percuto !

Comme frappé en plein visage, le Mangemort s'écroula sans connaissance.

Voyant qu'il perdait l'avantage du nombre, Zifon décida de s'enfuir. Il se mit à courir vers la porte d'entrée. Mais alors qu'il n'était plus qu'à quelques mètres, celle-ci vola en éclat. Samuel tendit sa baguette en lui intimant l'ordre de ne plus bouger. Zifon lança un Stupéfix au jugé en s'élançant vers une fenêtre. Il plongea à

travers la tête la première et la traversa dans un fracas de verre brisé. Lorsque Samuel arriva à la fenêtre, il était trop tard, Zifon avait déjà transplané.

Samuel rejoignit Pierrick. Ce dernier avait fini, toutes les autres cibles étaient hors d'état de nuire. Le chef de la section S délia les époux Dumarchal d'un geste de sa baguette. La mère se traina jusqu'à son fils et le prit dans ses bras en sanglotant.

— Sam, emmène-les tout de suite à Gardevie, ordonna Pierrick. Je m'occupe du reste ici.

— OK, acquiesça Samuel.

Pierrick généra un oiseau argenté d'un mouvement de baguette. Quelques minutes plus tard, un groupe de la section AI arriva et sécurisa les lieux. À leur tête, se trouvait un homme âgé de la quarantaine et au visage marqué par des années de combat.

— Pierrick, appela-t-il.

— Georges, répondit celui-ci. Quelques clients pour Fortran.

— Je vois ça. Tu sais que le terrain n'est plus vraiment ta mission prioritaire.

— C'est toi qui me dis ça.

— C'est vrai que je ne suis pas un bon exemple. Tu me racontes ?

II - Antoine Faros

De retour au Ministère de la Magie, Pierrick alla faire son rapport à Maldieu. Ce dernier écouta attentivement son ancien élève.

— Bon travail, félicita-t-il. Je vais envoyer une lettre à Beauxbâtons pour que le fils aîné des Dumarchal puisse avoir une autorisation spéciale pour venir voir sa famille. Quant aux Mangemorts, la section IRIA va se charger de les faire parler.

La section Investigation Recherche Interrogatoire Analyse était une sorte d'élément de police scientifique des Chasseurs. Leurs cartes comportaient un dragon rouge.

— Espérons qu'il en ressorte quelque chose, dit Pierrick. Mais j'en doute. Malgêus a l'habitude de tout cloisonner. Ils n'auront sûrement aucune information cruciale en leur possession.

— C'est probable, acquiesça Maldieu. Dommage que Zifon ait réussi à s'enfuir. Non pas qu'il en saurait plus, mais je me sentirais mieux quand ce sadique ne sera plus en liberté.

— Avec les bleus de la AI on aurait sûrement pu le coincer, mais nous n'avions pas le temps de les faire venir. Il fallait faire vite et improviser. Sinon, les Dumarchal seraient peut-être morts.

— Tu n'as pas besoin de te justifier autant devant moi. Je sais que tu as dû évaluer toutes les possibilités et que tu as choisi la meilleure option. Je me garderais bien de juger, je n'étais pas là. Et je ne pense pas que Marus ira dire que tu n'as pas pris la bonne décision.

— Puis-je y aller ?

— Bien sûr. Ta secrétaire doit être en train de devenir folle à force que tu la laisses seule avec toute la paperasse.

— C'est sûr, sourit-il.

En sortant du bureau de Maldieu, Pierrick croisa François Garde. Ils échangèrent quelques mots avant de se séparer. Garde referma la porte du bureau de Maldieu derrière lui.

— Il a encore réussi un bon coup, dit Garde.

— Oui, fit Maldieu. Si seulement...

— Si seulement quoi ?

— Ce genre de résultat n'arrive pas assez souvent. Les Mangemorts sont toujours en avance sur nous. Nous ne faisons que les suivre sans parvenir à les rattraper.

— Je comprends ton sentiment. Mais nous ne pouvons pas y faire grand-chose malheureusement. Nous donnons déjà plus que le maximum de nos capacités opérationnelles. Mais tu as raison, il y a un problème. Les Mangemorts ont l'air d'être un peu trop souvent au courant de nos mouvements à l'avance.

— Je sais ce que tu penses : un espion, voire plusieurs. Ce n'est pas étonnant, d'après ce que je sais, le professeur Dumbledore a préféré se tenir éloigné du Ministère britannique pour lutter contre Tu-Sais-Qui. Sa raison principale est qu'il n'a plus confiance en l'administration. Il la sait gangrénée par la corruption et les fidèles du Seigneur des Ténèbres. Notre Ministère ne doit pas être différent. Le vieil adage martial se vérifie : « Quand on sort de chez soi, un millier d'ennemis nous guettent. ». On pourrait même ajouter « même chez soi » maintenant.

— Je suppose que quand tu parles du Ministère, tu y intègres les Chasseurs.

— Forcément. Je n'exclus pas que l'on ait des traîtres dans nos rangs. En fait, le contraire m'étonnerait. Je ne fais confiance qu'à quelques-uns.

— Qui ?

— Toi en premier. Pierrick, Georges.

— Et Marus ?

— Je ne sais pas. Je sais que c'est un ami de Pierrick mais je ne le connais pas vraiment.

— Personne d'autres à la section S et à la section AI ?

— En qui avoir confiance à 100 % ? Non.

— Et à la IRIA ? Tu n'as pas confiance en Frédéric Liro ?

— Il me fait une drôle d'impression. Je ne saurais l'expliquer.

— Tu devrais confier les commandes de la section IRIA à quelqu'un d'autre alors. Tu dois avoir des noms en tête, des gens en qui tu as plus confiance.

— Il y a bien Luc Fabre, il est bon et j'ai déjà travaillé avec lui du temps où j'étais chef de la section S. J'ai aussi confiance en Françoise Cidal. Elle est brillante mais elle se laisse trop guider par

ses sentiments pour prendre la direction d'une section. Le mieux serait Gilles Chaldo. C'est un homme de terrain. Il aurait même sa place à la section S mais il sait lui-même qu'il est plus qu'utile pour l'analyse et l'investigation. Il n'hésite pas non plus à aller enquêter s'il le faut. Et puis il est organisé. Actuellement, c'est lui le numéro un sur ma liste pour succéder à Frédéric Liro.

— Le problème étant que tu ne peux pas virer Liro sans une raison valable.

— Tout à fait.

Pierrick Corvus retourna dans les locaux de la section S. Samuel Marus vint à lui pour savoir ce qu'avait dit Maldieu de leur action.

— Tu as quand même été un peu suicidaire sur ce coup, reprocha Samuel. Entrer seul par la cheminée.

— Comme si tu ne savais pas ce que je comptais faire, répliqua Pierrick. C'était la tactique la plus viable pour sauver les Dumarchal.

— Pour eux oui. Par contre tu aurais pu très bien être tué. Et j'aurais dû écrire un discours pour tes funérailles. Très peu pour moi ce genre d'exercice !

— Fainéant. Tu devrais rentrer. Léa doit t'attendre.

— Tu fais bien de me parler d'elle. Elle m'a dit de te rappeler que Sonia fête ses dix ans demain.

— Comme si j'allais oublier l'anniversaire de ma filleule. Dis-lui que je serais là. Promis.

— Parfait. Et moi, vau mieux pas que j'oublie que j'ai promis à Jonas de l'emmener acheter un cadeau pour sa sœur. À demain.

Pierrick Corvus s'assit derrière son bureau. D'un geste de baguette, il attira à lui la tasse et le pot de café posé sur un autre meuble de l'autre côté de la pièce. Il n'y mit pas de sucre et se contenta de souffler sur le liquide fumant avant d'en avaler une gorgée. La porte s'ouvrit. Pierrick ne se tourna même pas vers l'entrée. Il ferma les yeux dans une attitude aussi lasse que résignée.

— Vous voilà enfin ! réprimanda une voix féminine.

— Mademoiselle Denier, dit Pierrick. Comment s'est passée votre journée ?

— J'ai dû encore signer des documents et des rapports importants en votre nom, imitant votre signature. Vous savez ce que je risque à faire ça ?

— Jamais je ne dirai que vous avez signé à ma place. C'est moi qui ai apposé ma signature sur ces documents. Personne ne viendra chercher plus loin. Surtout que votre imitation est remarquable.

— J'ai eu de l'entraînement dernièrement, vu que vous disparaissiez des journées entières en me laissant votre travail en plus du mien.

— Je me ferai pardonner je vous le promets.

— Vous pourriez au moins me regarder quand je vous parle !

Pierrick se décida à ouvrir les yeux et se tourner vers la femme qui le toisait avec colère. Elle était belle malgré son air contrit. Ses longs cheveux noirs étaient réunis en une tresse posée sur son épaule. Elle avait de beaux yeux noisette. Parfois, on jurerait qu'ils prenaient la forme d'amande. À ces moments-là, Pierrick se demandait si elle n'avait pas du sang asiatique.

— Et je me demande comment vous comptez vous faire pardonner ? continua-t-elle.

— Je ne sais pas, dit-il. Peut-être en vous offrant des fleurs.

— Je suis allergique au pollen.

— Oh ! Du chocolat peut-être.

— Je déteste ça.

— Un bijou ?

— Vous êtes mon patron ! On n'est pas assez proche.

— Exact. Alors, voyons. Je sais ! Si je vous invitais à dîner un soir.

— Je... Je ne peux pas.

— Pourquoi ?

— Parce que je suis trop fatigué pour sortir. La faute à une double semaine de travail. Et maintenant, à lundi. En espérant que vous viendrez faire le travail pour lequel vous êtes payé !

Julie Denier sortit. Pierrick sourit en portant une nouvelle fois sa tasse à ses lèvres. Elle avait un sacré caractère mais il ne pouvait lui en vouloir d'être en colère contre lui. Surtout qu'elle était d'une rare efficacité. Elle avait raison. Du moins en partie. Maintenant, son

travail était de s'occuper de la paperasse et de désigner les membres de la section S pour telle ou telle mission. Mais d'une certaine manière, il n'était pas d'accord avec ça. Pour lui, le travail d'un chasseur est sur le terrain, à rechercher et combattre les mages noirs.

Pierrick sourit à l'idée qu'il n'avait pas peur de se confronter aux Mangemorts mais qu'il ne savait pas quoi faire envers une simple secrétaire. Il devait se faire pardonner. Et une idée germa dans sa tête.

Charles Maldieu avait encore du travail. Mais surtout, il ne cessait de penser à une chose. Depuis plusieurs mois, cette impression l'envahissait : cette guerre contre Voldemort était-elle perdue d'avance ? Les Mangemorts ne cessaient d'avancer. Les Chasseurs ne parvenaient qu'à les ralentir. Mais comment se battre efficacement contre un ennemi dont on ignore le nombre et le visage ? À part quelques-uns bien connus comme Malgéus et Zifon, la plupart se masquaient le visage. Les interrogatoires avaient mis en lumière que les Mangemorts ne se connaissaient pas tous. Malgéus était malin, il savait que pour se protéger des Chasseurs, il fallait d'abord que ses propres subordonnés ne sachent pas grand-chose à commencer par l'identité des membres de l'organisation.

Il existait une solution. Elle était simple à formuler mais son application était un défi impossible : pour vaincre les Mangemorts, il fallait attaquer le mal à la racine ou plutôt à la tête. La seule solution serait de tuer Voldemort. Ainsi, même si quelqu'un prenait sa place dans la foulée, une période de désorganisation s'installerait, les unités anti-mages noirs de par le monde pourraient en profiter pour agir efficacement. Mais comment atteindre le mage noir le plus puissant de mémoire d'homme ?

Quelqu'un frappa à la porte. La secrétaire de Maldieu était rentrée chez elle depuis longtemps déjà. Mais l'agent d'accueil de nuit filtrait les entrées aux locaux du département. Qui que ce soit, il devait être important. Maldieu invita la personne à entrer. Un homme de soixante ans entra, des lunettes rondes sur son nez. Maldieu le reconnut aussitôt. Il s'agissait du professeur Antoine Faros, enseignant l'arithmancie à Beauxbâtons et participant à des recherches avec le Département de Magie Expérimentale. Maldieu savait qu'il était considéré comme un des mages les plus érudits et

puissants au monde. Certains voyaient en lui l'égal du professeur Dumbledore.

— Professeur Faros, fit Maldieu. Je ne m'attendais pas à votre visite.

— Je voulais vous parler de choses importantes, Mr Maldieu, dit le professeur.

— Je vous en prie, asseyez-vous. Je vous écoute.

— Je suis allé à Hogwart il y a peu. Je m'y suis entretenu avec le professeur Dumbledore. Je voulais essayer de voir si nous ne pouvions pas changer de tactique en ce qui concerne Voldemort.

Maldieu frissonna. Très peu de gens osaient dire Son nom. Le professeur Faros démontrait ainsi qu'il n'avait pas peur de Lui.

— Et qu'est-il ressorti de cet entretien ? questionna Maldieu.

— Pas grand-chose malheureusement. Dumbledore veut conserver sa ligne de conduite sans rien modifier. Personnellement, je le trouve trop timoré. Contre autant de violence, je préfère que l'on applique le vieil adage : « le feu par le feu ». Je lui ai parlé d'un projet mais il l'a rejeté en bloc. Je comprends ses raisons, ce que je veux faire me mettrait au ban de la société si ça s'ébruitait. Et il n'a pas l'air de vouloir que la fin justifie les moyens.

— Que comptez-vous faire ? Si vous êtes venu, c'est pour m'en parler, n'est-ce pas ?

— Voldemort est extrêmement puissant. Il connaît des maléfices que nous ne pouvons qu'imaginer. Il s'est tellement enfoncé dans les Ténèbres que nous ne pouvons même plus le qualifier d'humain. Pour le vaincre, il nous faut quelque chose de plus puissant que lui. Une arme capable de le détruire.

— Je suis d'accord avec vous jusque-là. Mais comment se doter d'une telle arme ? Si cela est possible.

— J'ai cherché durant des mois. Il m'en faudra encore d'autres avant de mettre mon projet à exécution. Mais je suis rendu à un point où je vais devoir réunir des gens de confiance qui lieront leur futur au mien. Pour le meilleur, mais surtout pour le pire.

— Quelle est cette arme ?

— Il nous faut la créer. Mais pour cela, il faudra utiliser ce que nous appelons la Magie Noire.

— Je comprends pourquoi vous dites « le feu par le feu ». Vous comptez créer un maléfice permettant de vaincre Vous-Savez-Qui ?

— Non, je compte créer une arme humaine. Je crois savoir que vous avez parmi vos hommes quelqu'un qui possède un très fort flux d'énergie magique.

— Vous parlez de Pierrick Corvus ?

— Oui. Je l'avais déjà croisé dans les couloirs de Beauxbâtons. Il n'a jamais été dans ma classe mais cela ne m'a pas empêché de sentir à quel point il était puissant et prometteur. Il doit participer au projet. Je veux faire un double de lui. Un double dont nous augmenterons la puissance par des moyens magiques. Un double qui sera si puissant que Voldemort ne pourra rien contre lui.

Maldieu repensa à ce que venait de lui dire le professeur Faros. Ce qu'il proposait était simplement effarant et effrayant. Il était vraiment prêt à aller à l'encontre de toutes morales pour vaincre Voldemort. Maldieu comprenait pourquoi le professeur Dumbledore avait rejeté ce projet. Son sens de l'honneur et de la morale lui disait de faire de même. Mais une autre voix s'éleva en lui. Une voix qui lui rappelait tout le malheur que répandait Voldemort sur la planète. En fait, ce que proposait Faros était un mal pour un bien.

— Combien d'autres gens avez-vous besoin ? demanda-t-il. À part Corvus.

— Pas beaucoup, le secret ne doit pas s'ébruiter, sourit Faros. Mais assez pour le mener à bien. Je pense que vous n'avez réellement confiance qu'en quelques-uns des Chasseurs. Cela devrait aller. Quant à moi, j'ai le concours de mon fils Julien qui travaille au Département Secret et de son assistante, Mélina Sarla. Pour ce qui est de Pierrick Corvus, je vous laisse le convaincre. Mais sans lui, ce projet ne pourra être mené à bien.

— Je vais voir ce que je peux faire. Et comment se nomme ce projet ?

— Le projet GLADIUS.

III - Surprises

Julie Denier était à peine réveillée. Le samedi, elle appréciait le fait de ne pas devoir aller au travail. Elle en profitait pour faire une bonne grasse matinée. Elle en avait bien besoin. Elle avait l'impression que ce Pierrick Corvus la prenait réellement pour sa bonne à tout faire quelques fois. Et pourtant, elle ne pouvait s'empêcher de l'admirer. Il pourrait rester à son bureau et se tenir ainsi loin du danger. Mais il n'hésitait pas à se rendre sur le terrain, estimant que là était sa place. Et elle devait aussi se rendre à l'évidence : la paperasse n'était vraiment pas son truc. Les jours où il déniait rester dans son bureau, elle passait plus de temps à lui expliquer ou réexpliquer comment remplir tel formulaire, comment comprendre telle note de service. En fait, elle avait plus de travail quand il était là que quand elle se chargeait de tout.

Elle avait encore les yeux collés et pointés vers le fond de son bol de café quand quelqu'un tambourina à sa porte. La première série de coups lui sembla si lointaine qu'elle crut que ce n'était pas chez elle. Mais la seconde lui confirma que c'était bien à sa porte que l'on frappait. Elle se leva, réajustant sa robe de chambre, et se dirigea vers la porte. Elle ne pensa même pas à regarder par le judas et ouvrit directement. Ses yeux se décollèrent d'un coup quand elle reconnut l'homme qui se trouvait sur le pas de sa porte.

— Monsieur Corvus ! s'exclama-t-elle.

— Mademoiselle Denier, salua-t-il. Excusez-moi de venir si tôt mais j'ai besoin de votre aide.

— On est samedi ! répliqua-t-elle. Je ne travaille pas le week-end sauf en cas d'Apocalypse.

— Ce n'est pas pour le travail, c'est plus personnel.

— Je ne vois pas en quoi je pourrais vous aider sur le plan personnel.

— Voilà, ma filleule fête ses dix ans aujourd'hui.

— Je suis contente pour elle.

— Et je ne lui ai pas trouvé d'idée de cadeau. J'ai tout de suite pensé à vous pour m'aider.

— Pourquoi ?

— Parce que vous êtes une femme, vous savez sûrement ce qui ferait plaisir à une fille de dix ans.

— Essayez des jours de vacances.

— S'il vous plaît. Vous vous rendez compte que je risque de rendre triste une fillette. Rien que d'y penser j'en suis moi-même attristé.

— Et vous ne pensez pas à votre secrétaire en ce moment.

— Hein ?

— Rien. Laissez-moi le temps de m'habiller. Je ne vais pas vous laisser gâcher la vie d'une gamine en plus de la mienne. Entrez. Vous voulez du café ?

— Avec plaisir.

Une fois habillée, Mlle Denier suivit Pierrick jusqu'au boulevard Merlin. Elle le guida dans plusieurs boutiques, recherchant ce qui ferait plaisir à la fille de Samuel. Au fur et à mesure de ce qui ressemblait à une promenade, la secrétaire finit par se détendre et parvint même à rire. Finalement, ce week-end ne commençait pas si mal. Ils trouvèrent ce qu'il fallait à Corvus dans une papeterie : un journal intime ne s'ouvrant que par mot de passe, si quelqu'un l'ouvrait sans le mot de passe, les pages apparaîtraient blanches. Mlle Denier dit qu'à son âge, on commence souvent à écrire ses pensées les plus secrètes.

Pour la remercier, Corvus lui offrit un café. Ils discutèrent encore un peu en buvant le contenu fumant de leurs tasses.

— Bon, je ne vais pas tarder à rentrer maintenant, dit la secrétaire.

— Déjà, fit Pierrick.

— J'ai passé une bonne matinée, je dois l'avouer. Mais il sera bientôt midi et je vais aller me préparer à manger.

— Je comprends.

— À lundi.

Elle se leva et allait transplaner quand elle sentit la main de Pierrick lui saisir le poignet. Elle n'eut pas le temps de dire le moindre mot, la sensation d'écrasement du transplanage se fit sentir. Ils apparurent devant une maison située apparemment en rase campagne. D'un geste sec, elle se dégagea de la main de Corvus.

— Qu'est-ce qui vous prend ? questionna-t-elle furibonde.

- Je vous avais promis de me faire pardonner, dit-il.
 - Et alors pour ça vous en rajoutez ?
 - Qu'est-ce qui se passe ici ? lança Samuel en ouvrant la porte, attiré par les éclats de voix. Pierrick, tu as failli être en retard.
 - Désolé, sourit Corvus.
 - Mlle Denier ! s'exclama surpris Samuel. Que faites-vous ici ?
 - Je me posais la même question, répliqua la secrétaire en fusillant Pierrick du regard.
 - Je l'ai invitée à se joindre à nous, expliqua Pierrick. Je lui devais bien ça.
 - Quoi ? fit-elle.
 - Je comprends, sourit Samuel. Il faut dire qu'avec les journées qu'il vous fait faire, il vous doit bien ça. C'est l'anniversaire de ma fille. Venez.
 - Je... je ne sais pas si je peux m'imposer, balbutia Mlle Denier désarçonnée.
 - Vous m'avez aidé à lui trouver un cadeau, rappela Pierrick.
 - Oui mais...
 - Et bien raison de plus, conclut Samuel. Entrez.
- Julie Denier parut sur le point de dire encore quelque chose mais elle se ravisa et entra.
- Julie Denier pensait qu'elle serait mise à l'écart. Mais au contraire, tout le monde l'accueillit chaleureusement. Elle parla un long moment avec Léa Marus, la femme de Samuel. Les deux femmes s'entendirent tout de suite. Tellement qu'elles se tutoyaient à peine une heure après s'être rencontrées. Elle répondit au sourire que lui adressa Pierrick quand il offrit son cadeau à la jeune Sonia et surtout quand celle-ci éclata de joie en découvrant ce que c'était. Elle devint même une fervente supportrice dans le petit match de bavboules qui s'improvisa dans le jardin. Match que l'équipe Pierrick/Sonia remporta face à Samuel/Jonas.
- Pierrick a bien fait de t'emmener, dit Léa alors que le match se finissait.
 - Il paye une dette envers moi, répliqua Julie. Avec le boulot qu'il me laisse, il peut. Je ne te raconte pas la surprise ce matin au réveil quand il a frappé à ma porte.

— J’imagine. Je pourrais t’en raconter bien d’autres. Avec Samuel, ils ont passé toute notre scolarité à me faire rire. Durant les premières années, je restais à l’écart. Puis un jour, Pierrick est venu me parler, juste pour faire connaissance. Et depuis, nous sommes inséparables. Pierrick et Samuel sont comme des frères l’un pour l’autre. Et Pierrick reste comme un frère pour moi.

— Et tu as choisi Samuel.

— Oui. Et je ne le regrette pas. Il m’a fait deux beaux enfants et tous les jours les rires éclatent dans cette maison. Mais la famille n’est au complet que quand Pierrick se joint à nous. D’ailleurs, quand il a fallu choisir un parrain pour Sonia, nous n’avons pas hésité une seule seconde. Pourquoi est-il venu te chercher ce matin d’ailleurs ?

— Pour choisir un cadeau à Sonia. Il disait avoir besoin d’un avis féminin.

— Je vois.

— Pourquoi il n’est pas plutôt allé demander à une de ses cousines, sa sœur ou même sa mère ? Non pas que je le regrette, loin de là. Mais ça aurait été plus logique.

— Il n’a jamais eu de sœur ni de cousins. Et ses parents sont morts quand il était enfant.

— Oh, fit Julie dont le moral prit un coup.

— Il n’en parle jamais. Il n’aime pas que les autres le prennent en pitié. Tu verras quand tu le connaîtras mieux, c’est un homme bien.

— Je n’en doute pas. Mais vu son sens de l’organisation déplorable, je ne voudrais pas voir son appartement.

— Il lui manque juste une chose dans sa vie.

— Le sens des responsabilités, ironisa Julie.

— Non, sourit Léa. Une femme.

Les participants au match de Bavboules allèrent se débarbouiller dans la salle de bain. Les enfants furent les plus rapides, pressés de retourner s’amuser.

— Je savais bien qu’elle te plaisait ta petite secrétaire, dit Samuel.

— Qu’est-ce que tu racontes ? fit Pierrick. Je te l’ai dit, c’est juste pour me faire pardonner de lui avoir abandonné tout le travail.

— Bien sûr. On ne me la fait pas. Je te connais comme si je t'avais fait.

— Et bien tu te trompes.

— On se connaît depuis combien de temps ?

— Je ne vois pas le rapport. Maintenant, excuse-moi mais c'est l'heure du gâteau.

— Vas-y, fuis.

Le soir tombait quand la fête touchait à sa fin. Les invités partaient les uns après les autres. Pierrick et sa secrétaire furent les derniers à partir. Sonia ne se priva pas de faire la bise à Julie en lui demandant si elle reviendrait bientôt. Pierrick raccompagna Julie jusqu'à chez elle.

— J'ai passé une très agréable journée, dit-elle une fois qu'ils furent sur le pas de sa porte. Merci Mr Corvus.

— Appelez-moi Pierrick, dit-il. Je n'ai jamais vraiment aimé qu'on m'appelle par mon nom.

— Alors, appelez-moi Julie.

— Alors à lundi Julie. Profitez bien de votre dimanche.

— En espérant que je puisse faire une bonne grasse matinée, sourit-elle.

Maldieu se rendit chez son ami François Garde. Il devait lui parler au plus vite du projet du professeur Faros. Il avait réfléchi tout le samedi à la façon de présenter la chose à son ami. Il le savait assez moraliste sur certains points et surtout : incorruptible. C'est d'ailleurs ce qui faisait de lui un bon chasseur. Mais il savait aussi que la fin justifiait les moyens.

Il frappa à la porte sans se soucier de ne pas avoir prévenu de sa visite. François Garde était un vieux célibataire endurci. Il ne s'était jamais marié. La seule femme avec laquelle il aurait pu faire sa vie n'a pas supporté la peur quotidienne de le voir partir sans être sûre de la voir revenir. Elle le quitta au bout d'un an de vie commune. Il avait eu des nouvelles d'elle une fois. Une seule fois en plus de trente ans. Elle s'était mariée et avait eu des enfants. Il avait alors appris que son premier fils se prénomrait François.

François ouvrit et le fit entrer. Il lui offrit une tasse de café avant de lui demander l'objet de sa visite.

— Vendredi soir j'ai eu la visite du professeur Faros, raconta Charles Maldieu. Il m'a parlé d'un projet secret qu'il voudrait mener à terme. Un projet qui nous doterait d'une arme susceptible de terrasser Tu-Sais-Qui.

— Où est le mais ?

— Son projet devra être caché à tous, y compris au Ministre.

— Je peux le comprendre. On ne sait pas jusqu'où monte la corruption du Seigneur des Ténèbres. Tu vas devoir choisir des gens dont tu es entièrement sûr. Ce n'est pas ça qui te dérange, n'est-ce pas ?

— Ce projet nous forcera à user de la Magie Noire et à faire des choses que nous n'aurions jamais faites en temps normal. Faros propose de créer une arme humaine. Plus précisément de faire une copie biologique de quelqu'un et de la renforcer par des enchantements, des rituels et des potions alors qu'elle est dans le ventre d'une porteuse. Il faudra ensuite des années pour que cette arme soit utilisable. Mais un jour, nous pourrons nous servir d'elle pour vaincre Tu-Sais-Qui.

François laissa son ami finir. Mais à mesure qu'il lui racontait ce que Faros projetait, il ne put s'empêcher de penser qu'ils étaient tombés sur la tête.

— Êtes-vous devenus fous ? questionna-t-il. Tu te rends compte de ce qu'implique ce projet. Nous pourrons tout simplement jeter aux ordures tout ce pour quoi nous nous sommes battus durant tant d'années. Et nous devrons commettre les crimes que nous avons juré de combattre. Ce n'est pas ainsi que je veux combattre Tu-Sais-Qui. Nous avons nos méthodes.

— Tu sais aussi bien que moi que nous ne gagnerons jamais cette guerre en usant de méthodes classiques, coupa Charles. Il est bien de trop puissant et intelligent. Ses fidèles sont plus nombreux chaque jour. La situation n'a jamais été aussi désastreuse. Tous les jours nous devons déplorer des morts et des crimes d'une noirceur sans borne. Parti comme c'est, il nous faudra soit un miracle, soit ne plus se soucier de la morale pour vaincre. Tu es bien d'accord avec le fait qu'il faut faire quelque chose ?

— Oui mais...

— Et bien le professeur Faros propose quelque chose. Je te l'accorde, il est possible qu'un jour nous devions répondre de nos

actes devant la Justice. Mais au moins nous aurons tenté quelque chose. Le pire crime serait de rester les bras croisés sans rien faire.

— La seule chose qui permet au Mal de triompher est l'inaction des hommes de Bien.

— Edmund Burke si je me souviens bien.

— Oui. Qui d'autre est sur ce projet ?

— Le professeur Faros m'a juste parlé de son fils qui travaille au Département Secret et de son assistante.

François Garde n'aimait pas avoir à faire avec le Département Secret. Officiellement, ce département n'existait pas. Personne ne savait réellement qu'elle était le travail qu'ils faisaient. Parfois, le résultat de leurs recherches paraissait au grand jour, alloué à d'autres services. Mais toujours pour une potion ou un sortilège d'utilité publique. Certains n'hésitaient pas à dire, dans la presse ou dans les légendes urbaines, que ces découvertes n'étaient que dues au hasard de recherches sur d'autres sujets. Mais lesquels ? Personne ne pouvait répondre. Les chercheurs de ce Département étaient surnommés les langues de plomb.

— Pour les Chasseurs, Faros me fait confiance pour les choisir, continua Charles. Tu es le premier à qui j'ai pensé. Il m'a aussi dit qu'il savait qui prendre comme original pour la copie.

— Qui ?

— Pierrick Corvus. À cause de sa puissance magique hors norme. Je pense qu'en plus il pourra être utile pour l'entraînement de Gladius.

— Gladius ?

— Le nom de ce projet est GLADIUS.

— Qui d'autres tu vois pour ça ? Georges ?

— Non. Je ne pense prendre personne de la section AI. Et pour la section S, mis à part toi et Pierrick, personne d'autre. Par contre, je pense que Françoise Cidal et Gilles Chaldo pourraient nous être utiles. Il ne faudra pas former la copie qu'au combat. C'est d'une arme intelligente dont nous avons besoin. Ils pourront lui apprendre à évaluer une situation sous un autre regard. Je pensais que tu pourrais m'aider pour convaincre Pierrick. Sans lui, le projet GLADIUS ne se fera pas. Si nous n'avons pas son concours, ça ne servira à rien d'en parler aux autres.

— Ce ne sera pas facile de le convaincre.

— Je sais. Mais l'avenir de notre monde et sûrement aussi de celui des Moldus est en jeu. Es-tu avec nous ?

François Garde parut réfléchir encore. Ce projet GLADIUS les enfoncerait si loin dans les ténèbres qu'il n'était pas sûr de pouvoir en revenir. Et pourtant, Charles n'avait pas tort. La situation n'avait jamais été aussi grave. Ce projet s'inscrivait sur le long terme, mais il ne pouvait espérer trouver de solution immédiate pour le moment. Il fallait agir.

— Je suis avec toi, dit-il. Comme toujours.

IV - Invitations

Le lundi matin, Pierrick Corvus arriva au Ministère aux alentours de huit heures. Il répondit aux salutations des différentes personnes qu'il croisa sur le chemin le menant à la section S. En ouvrant la porte de son bureau, il découvrit sa secrétaire près du meuble où se trouvait le pot de café.

— Bonjour, Julie, sourit-il.

— Bonjour Pierrick, répondit-elle.

— Votre dimanche a été calme ?

— Calme à souhait. Peut-être même un peu trop, je suis sûre que ça ne va pas durer. Voulez-vous du café ?

— Avec plaisir. Et si vous en prenez un avec moi, ce sera encore mieux.

Julie Denier servit deux tasses de café. Elle mit un sucre dans une des tasses et aucun dans l'autre. Elle tendit la tasse sans sucre à Pierrick qui la remercia en s'en saisissant. Il l'invita à s'asseoir en face de lui. Ils discutèrent de choses et d'autres tranquillement. Ils furent bientôt rejoints par Samuel Marus.

Et le moment de reprendre le travail arriva.

— Je dois y aller, dit Samuel. Je vais faire le tour de mes indices habituels pour voir si je peux grappiller une info.

— Préviens-moi si tu as quelque chose, fit Pierrick.

— Reçu patron, finit-il en sortant.

— Je vais me mettre au travail aussi, dit Julie.

— Justement, quel est le programme pour aujourd'hui ?

— Vous n'avez pas lu votre agenda ?

— Je... j'ai oublié.

— Vous ne changerez jamais, abandonna-t-elle en souriant légèrement malgré tout. Vous devez lire les rapports d'enquête des agents et les signer dans la case « Vu ». Il faut aussi que vous lisiez les rapports d'instruction concernant les agents en formation. Ça me fait penser que François Garde n'a pas remis son rapport.

— Il est comme moi : il n'aime pas la papperasse.

— Il faut aussi que vous vérifiez et signiez la demande de fourniture de bureau de la section. Monsieur Hiélifé va venir voir ça avec vous.

— Je ne l'aime pas. Il est toujours à dire qu'on pourrait faire des économies là ou là en diminuant ça ou ça.

— C'est ça les comptables. N'oubliez pas que c'est aussi lui qui remplit nos fiches de paye.

Avec un dernier sourire, Julie referma la porte. Les dossiers que devait traiter Pierrick s'amoncelaient en une petite colline sur le côté gauche de son bureau. Avec un air résigné, il se saisit du dossier situé sur le haut de la pile. Julie avait fait un bon travail en aval, elle avait mis les dossiers les plus urgents sur le haut de la pile et surtout, elle avait entouré à l'encre effaçable les points importants et indiqué clairement les endroits où la signature et le tampon du chef de section devaient être apposés.

Il n'avait pas commencé depuis cinq minutes que Julie frappa à la porte.

— Monsieur Maldieu vous demande dans son bureau, dit-elle.

Pierrick s'y rendit aussitôt. Maldieu n'était pas seul. François Garde était également présent. Pierrick n'en était pas surpris, il savait que les deux hommes étaient amis de longue date. Il s'assit en face de Maldieu.

— Vous vouliez me voir, dit-il.

— Que penses-tu de la situation actuelle ? questionna Maldieu.

— Je ne comprends pas le sens de votre question.

— Je parle de cette guerre contre les Mangemorts et Tu-Sais-Qui. Penses-tu que nous puissions la remporter un jour ?

— Je ne sais pas.

— Mais quel est ton sentiment profond ?

— Nous sommes sur une mauvaise pente. La corruption monte au sein du Ministère. Nous ne savons plus en qui avoir confiance. Et les actes terroristes des Mangemorts sont en constante augmentation. Nous avons du mal à faire face. Mon sentiment profond est qu'il faut trouver rapidement une solution définitive. Mais je n'ai pas vraiment d'idée. À part éliminer Voldemort. Pourquoi cette question ?

— Jusqu'où serais-tu prêt à aller pour éliminer Tu-Sais-Qui ?

— Que cherchez-vous à me faire dire ? Si vous avez quelque chose à me dire, faites-le.

Charles Maldieu lança un regard à François. Ce dernier acquiesça d'un mouvement de tête. Charles planta son regard dans les yeux sombres de Corvus.

— Le professeur Faros est venu me voir vendredi soir, raconta Maldieu. Il m'a parlé d'un projet visant à nous doter d'une arme pour éliminer Tu-Sais-Qui. Il nous faudra plusieurs années pour la fabriquer mais le jeu en vaut la chandelle.

— Je vois, fit Pierrick. Où est le mais ?

— Nous devons user de Magie Noire pour la créer.

— Ce n'est pas ça qui va me déranger. Vous me connaissez.

— Le professeur Faros voudrait faire un double de toi et augmenter sa puissance par des moyens artificiels avant sa naissance. Et dix ans après, nous devrions pouvoir vaincre Tu-Sais-Qui.

— Vous voulez faire quoi ? Créer un double ? Créer un être humain pour l'utiliser comme arme ! Un enfant de surcroît ! Je suis prêt à aller très loin sur le chemin des Ténèbres pour vaincre les Mangemorts et Voldemort. Mais là, vous vous rendez compte de ce que vous me demandez !

— Oui, nous en sommes conscients. Mais pense que nous ne pouvons pas faire autrement. Parti comme c'est, un jour nous devons obéir à Tu-Sais-Qui.

— Jamais je ne laisserais faire ça. Mais je ne suis pas prêt à aller aussi loin à l'encontre de la morale et des lois naturelles. Je ne vous dénoncerai pas à la Haute Cour de Justice Magique, seulement par respect pour tout ce que vous m'avez appris. Mais je ne veux plus entendre parler de ce projet.

Pierrick se leva et sortit sans laisser le temps à Maldieu ou à Garde de dire quoi que ce soit pour le retenir. Les deux chasseurs restèrent silencieux un moment.

— Il n'a pas tort, dit Garde. Je comprends son point de vue.

— Je sais, fit Maldieu. Mais comment nous sortir de ce cercle de violence ? Le projet GLADIUS ne nous donnerait pas forcément la victoire, mais au moins une chance d'en finir avec ce temps de Ténèbres.

— Je suis d'accord avec toi. Mais sans Corvus, ce projet ne se fera pas. Quand vas-tu le dire à Faros ?

— Je vais attendre un peu. Sait-on jamais, il se pourrait que Pierrick change d'avis.

— J'ai toujours été impressionné par ton optimisme.

Julie Denier sut tout de suite que quelque chose n'allait pas. Lorsque Pierrick revint du bureau de Charles Maldieu, il ne lui lança pas un regard et s'enferma dans son bureau. Elle le laissa seul un moment, continuant son travail. Puis elle vint frapper à sa porte. Aucune réponse ne l'invita à entrer. Elle décida d'entrer quand même. Pierrick était assis sur son siège et semblait ruminer des pensées pas très plaisantes.

— Je ne vous ai pas dit d'entrer, dit-il.

— Je sais, répondit-elle sans prêter attention au ton sec qu'il avait utilisé. Mais je voulais voir comment vous alliez.

— Vous le voyez, je vais très bien.

— Je n'en suis pas si sûre. Je ne vous ai jamais entendu parler comme ça à qui que ce soit.

Pierrick ferma les yeux quelques secondes.

— Excusez-moi, fit-il en les rouvrant. Je ne voulais pas passer mes nerfs sur vous.

— Que vous a dit Maldieu pour que vous soyez dans cet état ? questionna-t-elle

— Je ne peux pas vous en parler.

— Je comprends. Et surtout je comprends que vous ayez besoin de vous détendre.

— Je me demande comment.

— J'ai peut-être une solution.

— J'aimerais bien savoir laquelle.

Julie se mordit la lèvre. Elle prit une inspiration et se jeta à l'eau.

— Et si je vous invitais à dîner ? lança-t-elle.

— Quoi ? fit Pierrick en perdant son air sérieux et sombre au profit d'une stupeur de mise.

— Je vous demande si vous accepteriez de dîner avec moi un soir.

- Je ne m’attendais pas à ça.
- Si vous ne voulez pas tant pis, conclut-elle en se dirigeant vers la porte.
- Non, j’accepte, l’arrêta-t-il. Ce sera avec plaisir.
- Alors, disons demain soir.
- Parfait.
- Vous avez une préférence ?
- Je vous laisse me surprendre.

Samuel Marus ne revint au bureau que le soir. Julie lui assura que Pierrick était encore là quand il lui demanda et il entra immédiatement dans le bureau.

- J’ai un tuyau important, annonça-t-il.
- Assis-toi, invita Pierrick. Je t’écoute.
- Malgés a prévu de s’attaquer au Beauxbâtrain¹. Il veut s’en prendre aux enfants de Moldus et aux sang-mêlés.
- Comme toujours. As-tu plus d’éléments ?
- Non, pas encore. Je vais continuer à fureter. On a jusqu’à vendredi pour découvrir comment il compte s’y prendre.
- Tu es sûr de ton indic.
- Non, pas totalement. C’est pourquoi je vais continuer à chercher.
- Tu veux que je t’accompagne ?
- Pour l’instant, il vaut mieux que je me débrouille seul pour éviter d’être repéré. Tu connais la chanson. Je te tiens au courant. Quand vas-tu en parler à Maldieu ?
- Je vais attendre que tu aies plus d’éléments. Comme tu l’as dit, nous avons jusqu’à vendredi.

Pierrick ne parla pas à son ami de sa discussion avec Maldieu et Garde. C’était la raison pour laquelle il ne voulait pas revoir tout de suite le directeur du Département des Chasseurs. Il avait encore du mal à croire que son mentor pouvait songer à arriver à une telle

¹ Équivalent du Hogwart Express britannique faisant la liaison entre Beauxbâtons et les différentes gares de France.

extrémité dans cette guerre contre Voldemort. Ce n'était ni plus ni moins que des méthodes de mage noir.

Le lendemain, Pierrick se plongeait entièrement dans le travail pour oublier le projet du professeur Faros qui continuait à s'imposer à ses pensées. Samuel n'était pas venu au Ministère ce matin. Pierrick se doutait qu'il avait dû partir directement enquêter sur la menace d'attaque de Malgêus. D'ailleurs, il ne revint que le soir.

— Ça se confirme, annonça-t-il. Un autre indic m'en a parlé. Mais à part ça, je n'ai pas eu plus de précision. Je devrais en avoir plus jeudi par cet indic. Je dois encore en voir un autre ce soir à Toulouse.

— Je vais t'accompagner, dit Pierrick.

— Tu n'as pas autre chose de prévu ce soir ?

— Non, je ne crois pas.

— Pierrick, soupira Samuel sur un ton de reproche.

— Quoi ?

— Tu n'aurais pas rendez-vous par hasard ?

— Je ne m'en souviens pas. Oh ! Oui. Avec Julie. Je vais devoir annuler.

— Certainement pas. Tu ne vas pas lui gâcher sa soirée quand même.

— Elle sait très bien quel boulot je fais, elle ne m'en voudra pas.

— Certes. Mais je peux très bien me débrouiller seul. J'aurais même plus de chance de récupérer des infos. Profite de ta soirée, j'ai l'impression que tu en as besoin. Et puis, je suis sûr que tu dois être content d'aller dîner avec elle. Même si tu as oublié.

— Je l'avoue, ça me fait plaisir. Mais comment as-tu su qu'elle m'avait invité ?

— Elle est venue prendre l'apéro hier soir, Léa l'avait invitée. Et je dois dire qu'elle était assez impatiente à l'idée de dîner avec toi. Je crois que tu as une chance à saisir.

— Tout ce que je veux, c'est passer une bonne soirée.

— Je sais, je ne dis pas le contraire. Mais avoue qu'elle te plaît quand même. Sinon tu ne l'aurais pas invitée à l'anniversaire de Sonia.

— J'avoue, soupira-t-il. Elle ne me laisse pas indifférent. Par contre, elle a un sacré caractère.

— C'est ce qu'il te faut. Une femme capable de gommer tous tes défauts.

— Lesquels ?

— Ton sens inné de la désorganisation en premier lieu.

— Ha ha, très drôle, fit Pierrick faussement. Bon, il ne me reste plus qu'à aller me préparer.

V - Attaque aveugle

Pierrick souriait sans vraiment y penser. La soirée avait été très agréable. Julie l'avait emmené dans un restaurant du côté moldu. Elle s'était souvenu que lors d'une conversation le jour de l'anniversaire de Sonia, il avait confié apprécier se rendre du côté moldu. Il aimait l'ambiance des bars et manger dans les restaurants parisiens. Il avait même quelques habitudes et quelques amis qu'il retrouvait pour des soirées autour d'une bière. Le seul point noir à ce tableau était qu'il devait leur mentir. Julie avait d'ailleurs demandé à ce qu'ils aillent dans un des bars favoris de Pierrick après le dîner. Les amis moldus de Pierrick furent surpris de le voir arriver accompagné pour une fois, et de surcroît par une belle femme.

Ce matin-là, Pierrick était arrivé avant sa secrétaire. Lorsqu'elle arriva, elle fut surprise.

— Vous êtes tombé du lit ce matin ! s'exclama-t-elle.

— J'avais envie d'inverser les rôles pour une fois et de vous faire le café, dit-il simplement en souriant.

— Ça tombe bien, j'ai apporté les croissants.

— Et bien, installez-vous, invita-t-il en montrant le siège en face de lui.

Samuel ne revint pas avant jeudi soir. Pierrick avait décidé de l'attendre. S'il devait monter une opération autour du Beauxbâtrain, il devrait le faire au plus vite avec le concours de la section AI et de plusieurs agents de la section S. Il avait déjà prévenu Georges Nide de se tenir prêt au coup de sifflet. Il savait que le chef de la section AI n'était pas du genre à compter ses heures. Comme il le disait lui-même, il aurait fait un autre boulot sinon.

Quelqu'un frappa à la porte. Pierrick dit d'entrer. C'était Julie qui avait décidé de rester malgré l'heure tardive et le fait qu'il lui ait dit qu'elle pouvait partir.

— Samuel est là, indiqua-t-elle en s'effaçant pour laisser entrer le chasseur.

— Tu as trouvé quelque chose ? questionna Pierrick immédiatement.

— Merci, fit Samuel à Julie qui lui tendait une tasse de café. Ils vont attaquer à la gare de Champ-Fleuri.

— Dans un village sorcier ! C'est assez risqué pour eux. La Police Magique met toujours un dispositif de sécurité pour protéger les étudiants lors des départs et retours de vacances scolaires. J'aurai plutôt pensé à une attaque durant le voyage.

— Moi aussi mais justement, Malgés veut marquer un grand coup, montré qu'il peut frapper n'importe où, n'importe quand. D'une certaine manière, il veut plus le prouver à Tu-Sais-Qui qu'à la population et au Ministère.

— Sera-t-il là ?

— Tout porte à le croire.

— Tu sais comment ils comptent procéder ?

— J'ai eu que très peu d'information là-dessus. Malgés sait cloisonner. J'ai déjà eu du mal à obtenir le lieu de l'attaque.

— Bon travail. Je m'occupe du reste. Rentre te reposer, Léa doit t'attendre. Tu n'es pas rentré depuis mardi.

— Je serais là demain.

— Inutile. Tu as fait ta partie, je vais faire l'autre. Profite de ta famille, tu es libre demain.

— Merci chef. C'est vrai qu'un week-end prolongé ne sera pas de refus. Tu passeras à la maison pour me raconter après.

— Pas de problème.

Samuel se leva et sortit. Julie resta. Elle avait écouté la conversation et attendait qu'il dise quelque chose. Il demeura silencieux quelques instants, sirotant son café par petite gorgée.

— Appelez Charles Maldieu et Georges Nide s'il vous plait, demanda-t-il. Ainsi que les agents d'alerte intervention. Alerte code orange.

— Tout de suite, acquiesça-t-elle en sortant.

La nuit serait courte. Pierrick devait reconnaître que même en tant que chef de section, cette partie du travail ne changeait pas. Il avait même découvert un autre niveau de la préparation opérationnelle. Seul hic, sa fonction lui interdisait de venir sur le terrain. Mais il ignorait sciemment ce point. Et il savait que Charles Maldieu ne lui ferait aucune remontrance.

Un quart d'heure plus tard, Georges Nide et Pierrick Corvus étaient réunis dans le bureau de Charles Maldieu. Pierrick présenta les quelques maigres éléments qu'il avait en sa possession.

— Je sais c'est peu, dit-il à la fin de son exposé. Mais je pense qu'il faut mettre quelque chose en place.

— Je suis tout à fait d'accord avec toi, acquiesça Maldieu. Tu te chargeras de briefier les agents de ta section qui seront sur cette opé. Georges, que préconises-tu ?

— Connaissant les lieux et sachant qu'il y aura des éléments de l'Unité d'Intervention de la Police Magique sur les lieux, je dirai deux groupes dissimulés aux points stratégiques. On les connaît pour avoir déjà prévu ce genre de scénario. De plus, je laisserais un groupe en réserve immédiate ici et un en réserve différée.

— Je vais prévenir Hirain de la menace et des mesures prises, continua Maldieu. Les éléments de la Police Magique présents seront sous tes ordres en cas d'attaque, comme le prévoit la procédure. Pierrick, qui sont les agents de la section S qui sont d'alerte intervention ?

— Julien Faras, Béatrice Dugard et Anne Tinian, répondit-il.

— J'aurais cru que Samuel Marus serait là.

— Je lui ai ordonné de rester chez lui profiter de sa famille.

— Tu comptes y aller ?

— M'en empêcherez-vous ?

Pierrick toisait Maldieu d'un regard que le vieux chasseur ne lui connaissait qu'envers les mages noirs. Le considéraient-ils comme l'un d'eux depuis qu'il lui avait parlé du projet GLADIUS ? D'une certaine manière il n'aurait pas tort.

— Non, dit Maldieu. Bien sûr que non. Si j'étais à ta place, j'irais également. Maintenant au travail.

L'opération fut préparée dans les moindres détails. Les Chasseurs possédaient des plans d'action prêts pour tous les lieux secrets de la France magique. Le village de Champ-Fleuri ne dérogeait pas à la règle. Les positions des deux groupes de la section AI étaient connues de Georges qui se chargea de les indiquer à ses chefs de groupe. Pierrick reçut dans son bureau les trois agents de la section S qui étaient de permanence alerte intervention. Malgré l'heure tardive, aucun ne rouspéta. C'était leur travail après tout. Ils étudièrent le

plan d'action minutieusement. Ils devaient savoir par où arriveraient les hommes de la section AI lors de l'intervention. Ils revirent les différentes procédures à mettre en œuvre. Ils les connaissaient par cœur mais il était de coutume de tout revoir à partir de la base pour ne laisser rien au hasard. Leur mission était de se mêler à la population pour repérer les mages noirs. Et si c'était possible, les arrêter avant même qu'ils n'agissent. Ce serait la meilleure solution, sachant que des enfants seraient présents.

Au bout de plusieurs heures d'études pour essayer de prévoir toutes les possibilités, Pierrick laissa ses hommes aller prendre quelques heures de repos. Il sortit de son bureau et trouva Julie avachie sur son bureau. Elle avait voulu rester jusqu'au bout mais la fatigue avait gagné son duel contre sa volonté. Il sourit à ce spectacle et se promit de l'inviter à son tour à dîner ce week-end. La voyant grelotter, il attrapa son manteau pendu à un crochet et le déposa délicatement sur ses épaules. Ses doigts effleurèrent légèrement sa joue.

Il resta immobile à regarder son visage assoupi et serein. Mais quelque chose le tira du vide dans lequel il s'était plongé en l'observant. Une présence. Il releva la tête et tomba sur le sourire amusé de Samuel. Pierrick sortit du bureau de sa secrétaire et referma la porte sans faire de bruit.

— Que fais-tu ici ? demanda-t-il à son ami. Je t'avais dit de rester chez toi.

— Tu me connais, sourit Samuel. Je ne pouvais pas rester en arrière. Je viens aussi.

— Je pourrais t'ordonner de rester en dehors. Et même te mettre aux arrêts si tu désobéis.

— Tu vas vraiment le faire ?

— Non. Bien sûr que non. Tu es incorrigible. Viens, je vais te faire le topo de l'opé.

— Tu ne veux pas te reposer ?

— Est-ce que j'ai l'habitude de dormir avant une opé ?

— Je ne crois pas. Au fait, tu ne voudrais pas lui faire un petit bisou avant de partir ? plaisanta Samuel.

— Sam.

— Ce que j'en dis moi, tu avais l'air d'être en train d'y penser sérieusement à l'instant.

— Occupe-toi de tes affaires.

Le jour avait beau s'être levé depuis plusieurs heures, cette journée de février 1960 demeurait froide. Samuel s'était assis à un banc sur le quai de la gare de Champ-Fleuri. Il s'amusait à penser qu'il fallait attendre le printemps pour vraiment voir pourquoi ce village portait ce nom. En face de lui attendait sans bouger le train réservé aux élèves de Beauxbâtons, il était d'un blanc lumineux. Il regarda vers sa gauche, à une trentaine de mètres, assise sur un autre banc se trouvait Béatrice Dugard. En tournant la tête de l'autre côté, il repéra Julien Faras, faisant mine de lire son journal. Et Samuel savait que s'il étirait le cou en tournant la tête vers l'intérieur de la gare, il verrait Anne Tinian assise dans le hall. Mais pour éviter de paraître bizarre et de se faire repérer, il préféra monter les yeux vers la rangée d'arbres de l'autre côté de la voie. Il ne le devina même pas mais il savait qu'il était là, Pierrick sous sa forme de corbeau. Prêt à intervenir.

Les élèves de Beauxbâtons devaient arriver d'une minute à l'autre. Samuel savait qu'ils seraient rieurs, heureux de partir pour quinze jours de vacances. Les Chasseurs n'avaient pas prévenu le directeur de Beauxbâtons afin qu'il n'interdise pas les élèves de se rendre à la gare. Sinon, les Mangemorts ne se montreraient sûrement pas et les Chasseurs passeraient à côté d'un coup de filet plus qu'utile en ces temps de ténèbres. Certes, les enfants courraient un risque mais Corvus comme Maldieu et n'importe quel chasseur savait que l'on ne gagne pas une guerre sans prendre de risque. Les policiers de l'Unité d'Intervention de la Police Magique étaient postés aux différents accès de la gare.

Des rires éclatèrent dans la rue menant à la gare. Et quelques secondes plus tard, les premiers étudiants de l'Académie envahirent le quai. La plupart ne souhaitaient pas encore monter dans le train. Samuel sourit encore. Il connaissait ce sentiment : le conflit intérieur entre l'envie de partir et celle de rester. Et sans même qu'il ne le remarque, le quai était bondé. Il se leva et regarda de tous les côtés. Ses collègues avaient fait de même, observant de tous les côtés sans se trahir. Les minutes s'égrainaient lentement. Et une même question

envahit les esprits des chasseurs : les Mangemorts allaient-ils attaquer ?

Pierrick Corvus scrutait de ses yeux de corbeau la foule des élèves. Il cherchait n'importe quel signe de la présence d'un mage noir. Mais à part quelques adultes, il n'y avait que des adolescents. D'où viendrait l'attaque ? La question emplissait son esprit. Et soudain, il y eut un grand flash de lumière. Une déflagration suivit immédiatement. Un fracas de verre et de métal. Aveuglé par l'éclair, Pierrick ne comprit qu'après en voyant le train éventré au niveau du troisième wagon. Il y eut un moment de vacuité, comme si le temps s'était figé d'effroi. Puis des cris de peur, de souffrance et de stupeur. Des enfants gisaient à même le sol, les corps déchiquetés par l'explosion. D'autres s'agitaient de manière désordonnée, blessés plus ou moins gravement. Pierrick vit une fille d'à peine douze tenter de se relever et retomber aussitôt, remarquant enfin qu'une de ses jambes avait été arrachée. Les hommes de la Police Magique allaient aider les blessés quand une série de claquements de fouet retentit. De partout, des hommes en noir masqués apparurent, menaçant de leurs baguettes. À leur vue, les gens redoublèrent de panique.

Pierrick Corvus parvint à conserver son calme. Après tout, il ne servait à rien de se laisser emporter par la haine dans ce genre de situation. Cela ne menait qu'à plus de morts, voir à la sienne. C'est alors qu'il le vit : le seul Mangemort qui osait se montrer à visage découvert. Il était d'une pâleur cadavérique, sa peau horriblement ridée lui donnait une apparence décrépite. En fait, seuls ses yeux paraissaient encore jeunes, d'un brun clair presque pétillant. Pierrick manqua de perdre son calme quand il remarqua que le maître des Mangemorts français souriait au spectacle de ses enfants morts et blessés. Une fois de plus, il dut prendre sur lui pour garder son calme.

D'un coup d'œil, Pierrick vérifia la présence de Samuel et des autres agents de la section S. Ils étaient prêts. Il était temps d'agir. Pierrick abandonna son perchoir et plana jusqu'à la carcasse fumante du train. Arrivé sur le toit, il reprit sa forme humaine.

— Je suis Malgéus, lança Malgéus. Et au nom du Seigneur des Ténèbres, je viens m'occuper des Sang-de-bourbe et autres traîtres à leur sang. Quel que soit leur âge. Les Sang-Purs n'ont rien à craindre de nous. Tant qu'ils restent en dehors de tout ça.

Pierrick se saisit de sa baguette et la pointa vers son bracelet-montre, modifiant certains symboles gravés. Il venait ainsi de donner l'ordre à Georges Nide de passer à l'action et d'informer ses hommes de l'imminence de l'assaut.

Les premiers Mangemorts tombèrent sans avoir eu le temps de se rendre compte qu'ils étaient en train d'être encerclés. Des deux côtés du quai, les chasseurs de la section AI s'approchaient, la baguette tendue et canardant de Stupéfix. Malgés se rendait-il compte que ses hommes tombaient ? Il souriait d'autant plus d'un air carnassier. Corvus décida d'entrer en jeu. Il se laissa tomber du train et s'approcha de Malgés dans son dos. Il colla l'extrémité de sa baguette derrière son crâne.

— On ne bouge plus, dit-il calmement.

— Quel contrôle dans votre voix, siffla Malgés admiratif. On voit bien que certains chasseurs sont bien formés. Vous êtes sûr de ne pas vouloir vous ranger à nos côtés ?

— Droit au but, n'est-ce pas ?

— Toujours.

Sans peur, Malgés se retourna pour planter son regard de bois dans celui de ténèbres de Corvus.

— Je devrais me sentir honoré, continua le Mangemort. Pierrick Corvus, le Corbeau en personne. J'ai appris que vous étiez devenu chef de la section S récemment. Félicitations.

— Fortran vous attend Malgés.

— Ça, je ne crois pas.

Pierrick n'eut pas le temps de réagir. Avant même qu'il ne devine le mouvement de Malgés, il fit un vol plané en arrière, allant percuté violemment le train. Il parvint à conserver un minimum de conscience, juste assez pour lever les yeux vers son ennemi. Ce dernier tendait sa baguette vers lui. Autour, les Mangemorts se rassemblaient petit à petit autour de leur chef.

— Ton vol s'arrête ici, Corbeau, sourit Malgés.

— Experliarmus ! lança Samuel.

Samuel était parvenu à se placer sous un angle lui permettant d'aligner Malgés. Son sortilège fusa vers la baguette du mage noir mais ce dernier le renvoya d'un bouclier informulé dressé par

réflexe. Ce fut Samuel qui se retrouva désarmé. Malgéus se tourna vers lui.

— Percuto, fit-il.

Samuel se plia en deux comme frapper par un coup de poing dans le creux de l'estomac et tomba à genoux le souffle coupé. Malgéus s'approcha de lui.

— Je déteste qu'on m'interrompe, fit Malgéus. Diffindo !

Pierrick ne parvint même pas à hurler. Il vit la baguette s'abattre sur le cou de son ami. Puis la tête de Samuel roula sur le sol, séparé de son corps.

— Non, murmura Pierrick.

Malgéus se tourna de nouveau vers le Corbeau. Il ne put s'empêcher d'éclater de rire en voyant son air déconfit et incrédule. Un maléfice lui frôlant le visage le ramena à la réalité. Les chasseurs gagnaient du terrain.

— On se retire, ordonna-t-il.

Les Mangemorts s'enfuirent en transplanant.

Les jambes de Pierrick refusaient de supporter son poids. Pourtant, il parvint tout de même jusqu'au corps de son ami. Il le remua un peu, espérant sans y croire que ce n'était qu'une blague. Mais non. Samuel Marus était mort.

VI - Les gardiens de l'Épée

Jamais journée ne lui avait paru aussi grise. Pierrick Corvus ne pleurait pas mais son cœur saignait. Il venait de perdre celui qu'il aimait comme un frère. Son meilleur ami depuis leur premier jour à Beauxbâtons. Ils avaient toujours ri de tout, y compris de la mort. Mais aujourd'hui, c'était elle qui riait. Il lui semblait entendre son rire guttural et moqueur autour du cercueil de son ami. À ses côtés se trouvait Léa, tout habillée de noir, tenant précieusement les mains de ses enfants. Sonia avait les yeux secs d'avoir trop pleuré. De ceux de Jonas, les larmes continuaient de ruisseler silencieusement. De l'autre côté se trouvaient Charles Maldieu et Georges Nide. S'il s'était tourné, il aurait vu plusieurs rangs derrière lui Julie Denier.

Les mots du maître de cérémonie ne l'atteignirent même pas. Il ne cessait de revivre ces quelques secondes qui avaient mené à la mort de Samuel. Si seulement il avait neutralisé Malgéus au lieu de vouloir l'arrêter tout simplement. Si seulement il avait été moins scrupuleux. Si seulement il avait pu voir son maléfice arriver et ainsi l'éviter. Si seulement il avait été plus puissant. Pierrick s'en voulait d'avoir été si faible à ce moment-là.

Une fois la cérémonie terminée, Pierrick resta auprès du cercueil. Léa, Sonia et Jonas se tenaient juste à côté de lui. Sonia se tourna vers lui, les yeux de nouveau prêts à lâcher ses larmes. Elle fonça sur Pierrick et frappa son torse désespérément.

— Pourquoi ? criait-elle. Pourquoi tu ne l'as pas sauvé ? Pourquoi je n'ai plus de papa ? Je te déteste ! Je ne veux plus jamais te revoir ! Jamais !

Sonia partit en courant et pleurant. Son frère la regarda partir puis tourna les yeux vers Pierrick. Le chasseur lisait dans les yeux du garçon qu'il lui en voulait de faire pleurer sa sœur. Jonas se libéra de sa mère et partit la rejoindre.

Pierrick n'osa pas tout de suite lever les yeux vers Léa. Lorsqu'il le fit, il fut surpris d'y voir un pâle sourire.

— Ne t'en fais pas, ça lui passera, dit-elle. Il lui faudra un peu de temps c'est tout.

— Elle a raison, dit-il. J'aurais dû le sauver.

— Et ce serait peut-être toi que Sonia pleurerait maintenant. Vous avez choisi un métier dangereux. Samuel le savait aussi bien que toi. Mais surtout, il savait qu'il faisait quelque chose d'utile. Pour l'avenir de ses enfants et de tous les autres. Sur ce point, vous êtes... étiez pareil, finit-elle en étouffant un sanglot.

Pierrick s'approcha d'elle et la prit dans ses bras. Elle se laissa aller totalement sur l'épaule de Pierrick. Combien de temps pleura-t-elle ? Peu importe.

— Je vais rentrer, finit-elle par dire.

— Si tu as besoin de quoi que ce soit, appelle-moi, dit-il.

— Je sais. Comme toujours.

Julie Denier avait raccompagné Léa et ses enfants chez elle. La jeune veuve l'avait invitée à prendre un café. Léa cassa trois tasses avant que Julie ne décide de venir à son aide.

— Laisse-moi faire, fit Julie. Va t'asseoir.

— Je suis vraiment bonne à rien aujourd'hui, dit Léa dépitée.

Julie ne savait pas quoi répondre. Elle se contenta de réparer les tasses d'un coup de baguette et de préparer deux tasses de café. Dans celle de Léa, elle versa un doigt de whisky. Cela ne pouvait pas lui faire de mal et d'ailleurs, elle ne le remarqua même pas.

Le silence demeura durant un long moment. Julie n'osait pas le briser, de peur de dire un mot qu'il ne fallait pas.

— Tu n'es pas obligé de rester, finit par dire Léa.

— Ne t'en fais pas, assura Julie. Je veux t'aider.

— Ça ira. Je n'aurai pas le temps de penser à Sam, je dois m'occuper de Sonia et Jonas. Je dois rester forte pour eux. Mais j'en connais un qui va sûrement avoir besoin de soutien.

— Pierrick.

— Il peut paraître fort comme ça, mais il a ses faiblesses comme tout le monde. Tu devrais le rejoindre, je suis sûre qu'il ne l'avouera pas mais il tient à toi. Et toi aussi tu tiens à lui, n'est-ce pas ?

— Je crois.

— Alors, vas-y. Et reviens quand tu veux.

— Je reviendrai demain.

Julie fit la bise à Léa. Elle aurait aimé dire au revoir aux enfants mais ces derniers avaient disparu quelque part et ne voulaient sûrement pas être trouvés.

Julie trouva Pierrick dans son bureau. Elle entra sans frapper. Il ne lui adressa pas un regard ni un mot. Elle lui servit une tasse de café qu'elle apporta juste devant lui après avoir contourné son bureau. Il leva enfin les yeux et la regarda comme-ci il venait à peine de remarquer sa présence.

— Vous étiez chez Léa ? questionna-t-il.

— Oui, répondit-elle.

Le silence s'installa encore. Pesant. Julie observait son visage de nouveau baissé. Elle n'y vit aucune expression mais devinait toute la tristesse que dissimulait ce masque. Elle posa la tasse sur le bureau. Elle s'approcha davantage et le serra contre son cœur. S'il fut surpris d'une telle démonstration, Pierrick n'en démontra rien. Puis, sans vraiment savoir ce qu'il faisait, il passa ses bras derrière le dos de Julie pour la serrer un peu plus contre lui.

Le soir, Julie invita Pierrick à dîner chez elle. Elle n'espérait pas revoir son sourire aujourd'hui mais elle ne voulait pas le laisser seul. Le dîner fut silencieux. Et après le plat de résistance, Pierrick se leva.

— Je vais rentrer, dit-il sobrement.

— Vous ne voulez pas de dessert ? questionna Julie.

— Excusez-moi, je n'ai plus faim.

— Je comprends. Je...

— À lundi, au bureau.

— Oui, à lundi.

Elle se leva pour lui faire la bise. Mais la bise se transforma en timide baisé.

— Excusez-moi, fit-elle. Je ne sais pas ce qui m'a pris.

Elle ne put rien ajouter, Pierrick venait de poser ses lèvres sur les siennes. Julie l'enlaça.

Ce soir-là, il ne rentra pas chez lui...

— Il y a quelque chose que je me suis toujours demandé, dit-il.

— Quoi ? demanda-t-elle.

— Tu n'aurais pas quelques origines asiatiques ?

— Qu'est-ce qui te fait dire ça ?

— Tes yeux. Parfois, ils prennent la forme d'amande.

— Ma grand-mère était indochinoise. Mon grand-père l'a ramenée avec lui après un long voyage là-bas. J'ai hérité de ses yeux d'après ma mère. Je ne l'ai jamais connu malheureusement. Mais sur les photos, elle paraît si heureuse et magnifique.

— Elle était moldue ?

— Oui. Je suis née-moldu. Tu ne le savais pas ?

— Je ne m'intéresse pas à ça quand je lis les dossiers du personnel. La seule chose que je veux connaître, ce sont les aptitudes professionnelles.

— Même pour les secrétaires ?

— Il fallait que je sache si tu pouvais assumer mes disparitions. Mais nous avons dépassé le cadre professionnel et je veux te connaître mieux.

— On a toute la journée pour ça. Voir plus.

— Je dois aller voir quelqu'un ce matin. Mais je reviendrai vite, je te le promets.

— Je sais.

Pierrick eut du mal à se décider à quitter les bras de Julie et sa douce chaleur. Mais il se força. Il devait y aller. Il avait pris une grave décision. Il s'en voulait d'avoir eu besoin de la mort de son meilleur ami pour changer d'avis. Ou peut-être était-ce le fait de s'être autant rapproché de Julie qui le poussait dans cette voie ? Il ne voulait pas qu'elle vive dans un monde en proie aux ténèbres durant toute sa vie. Il voulait lui offrir un monde en paix. Et si pour cela il devait s'enfoncer dans la Magie Noire sans espoir d'en revenir indemne, il ne devait pas hésiter. L'hésitation lui avait déjà tant coûté. Maintenant, il était prêt à tout.

Pierrick frappa à la porte de Charles Maldieu. Le directeur du Département des Chasseurs fut surpris de le voir un samedi matin, d'autant plus en de telles circonstances. Il le fit entrer et lui offrit un café.

— Qu'est-ce qui t'amène ? demanda Maldieu.

— Vous voulez toujours mener à bien votre projet avec le professeur Faros ? questionna Pierrick, décidé à aller directement au but.

— Oui. À vrai dire, je ne lui ai toujours pas dit que tu avais refusé d'y participer. Et sans toi, le projet ne se concrétisera pas.

— Comment s'appelle ce projet ?

— Projet GLADIUS.

— J'en suis, finit par dire Pierrick au bout de quelques secondes de silence. Mais je veux savoir, qui d'autres est sur ce projet actuellement et qui comptez-vous embarquer dedans en plus ?

Pierrick passa le reste du dimanche avec Julie. Ils se rendirent ensemble au Ministère le lundi matin. Pierrick prétexta une réunion avec Charles Maldieu pour quitter son bureau. Il refusait de la mêler à ce projet. Il s'était juré de ne rien lui dire.

Charles Maldieu mena Pierrick Corvus au Département Secret et dans une salle à l'écart du reste. Quand ils y arrivèrent, François Garde était déjà là, accompagné de Gilles Chaldo et Françoise Cidal. Juste après que Pierrick ait accepté de participer au projet GLADIUS, Garde et Maldieu étaient allés voir les deux agents de la section IRIA pour leur présenter le projet. En cas de refus, ils étaient prêts à modifier leurs mémoires. Gilles Chaldo avait réfléchi comme il avait l'habitude de le faire, en pesant le pour et le contre. Et il en était venu à la conclusion qu'il fallait agir, quitte à se salir les mains. Françoise Cidal fut plus frileuse quant à l'extrémité à laquelle son directeur souhaitait la pousser. Mais elle avait perdu plusieurs membres de sa famille et des amis dans cette guerre, alors qu'ils n'avaient rien à voir là-dedans.

Un homme ayant à peu près le même âge que Pierrick était présent. Il avait l'air à peine sorti d'un laboratoire avec ses lunettes rondes. Il était accompagné d'une jeune femme aux cheveux auburn. Pierrick devina qu'ils devaient être tous deux du Département Secret. Pierrick devina que le laborantin devait être Julien Faros et la femme, son assistante, Mélina Sarla. En fait, il ne manquait plus que l'instigateur du projet GLADIUS : le professeur Antoine Faros.

La porte s'ouvrit derrière Pierrick, laissant entrer le fameux professeur. Pierrick le connaissait de vu pour l'avoir déjà croisé dans les couloirs de l'Académie de Magie Beauxbâtons. Il était toujours

décrit comme un homme respectable et érudit. Comment imaginer qu'il puisse aller aussi loin dans la Magie Noire pour soi-disant protéger ce monde ?

— Messieurs et mesdemoiselles, je vous remercie à tous d'être venus et surtout d'accepter de vous lancer dans ce projet avec moi, dit-il. Je tiens à vous mettre en garde, nous allons aller si loin dans les plus profondes ténèbres des sciences magiques que nous serons peut-être un jour jugé comme mages noirs. Mais il le faut. Malheureusement. Nous allons devoir faire quelque chose que toute morale réprouve. Nous irons à l'encontre des principes de la nature elle-même. Nous allons créer une vie qui ne servira qu'un seul objectif : apporter la mort à Voldemort.

Plusieurs frissonnèrent à ce nom. Le professeur Faros évaluait-il les forces de ceux qui avaient accepté de les suivre ? Il fut d'ailleurs satisfait de voir que Pierrick Corvus ne cilla pas.

— Nous avons encore des recherches à faire avant de lancer réellement le projet GLADIUS, continua-t-il. Pour cela, j'aurais besoin de votre total concours Pierrick Corvus. Maldieu, il faudrait que vous fassiez une petite recherche pour nous. Discrètement cela va sans dire.

— Que vous faut-il ?

— Nous allons créer un double biologique de monsieur Corvus. Mais ce double sera créé au stade embryonnaire. Il nous faut une mère porteuse. Cela va vous paraître cruel, mais nous allons devoir détruire une vie pour en sauver beaucoup d'autres. Car cette porteuse devra subir beaucoup de... désagréments durant sa grossesse. Car il n'y a que durant le développement aux stades embryonnaire et fœtal que nous pourrions agir pour forger notre arme. Au mieux, la porteuse sera handicapée à vie et ne pourra sûrement plus jamais avoir d'enfant. Au pire...

Antoine Faros ne finit pas sa phrase mais tous avaient compris. C'était le moment fatidique. Si quelqu'un devait faire machine arrière, ce serait maintenant. Françoise Cidal parut bouleversée par ce qu'elle venait d'entendre et il sembla au professeur Faros qu'elle allait dire quelque chose. Mais elle se ravisa. François Garde prenait toute la mesure de son engagement et comprenait qu'il le regretterait un jour. Mais ce fut encore la réaction de Pierrick Corvus que

surveilla surtout le professeur. Mais ce dernier ne broncha pas, gardant un visage glacial.

— Nous chercherons, acquiesça Maldieu. Malheureusement, les gens qui ne manqueront plus à personne sont monnaie courante de nos jours.

— Parfait, fit Antoine Faros. Pour aujourd'hui se sera tout. Tant que le projet n'est pas réellement lancé, il ne faut pas éveiller l'attention. Tâchez de continuer vos activités comme si de rien n'était. Personne ne doit découvrir ce que nous allons faire. Nous autres, les Gardiens de l'Épée, devons garder le secret sur cette arme que nous allons forger. Corvus, je vous contacterai dans la semaine pour faire des tests et des analyses.

— Très bien, se contenta de dire Pierrick avant de se diriger vers la sortie.

Françoise Cidal et Gilles Chaldo lui emboîtèrent le pas sans un mot. Julien Faros dit un mot à son père et quitta aussi la pièce avec Mélina Sarla.

— Pourquoi a-t-il accepté ? questionna le professeur Faros.

— Il a perdu son meilleur ami vendredi, renseigna Maldieu. En fait, il avait d'abord refusé quand on lui a présenté ce projet. Mais la mort de Samuel Marus a tout changé.

— Je vois. Il a donc une bonne raison.

— Nous avons tous une bonne raison de se lancer dans ce projet démoniaque, lança Garde. Mais comme disent les Moldus : l'Enfer est pavé de bonnes intentions.

VII - Hélène Barton

Les tests ne se limitèrent pas à des échantillons divers. Il fallut que Pierrick Corvus passe différentes épreuves physiques, magiques et intellectuelles. Il eut l'impression d'en rater quelques-unes même si le professeur Faros et son fils semblaient satisfaits. Au fil des semaines, Pierrick ressentit quand même une certaine fatigue s'accumuler. Il n'avait pas ressenti ça depuis sa formation initiale à la section S. Les Faros s'intéressaient aussi bien à la puissance de son flux magique et de sa structure musculaire. Il lui faisait répéter durant des heures inlassablement des Impardonnables sur une cible permettant d'évaluer la puissance magique utilisée à chaque fois, testant ainsi son endurance magique. La résistance physique était testée par diverses épreuves qui rappelèrent directement les tests d'entrées des Chasseurs ou de la section S : footing, exercices de force genre pompes, abdominaux, tractions, corde, natation, apnée statique et dynamique. Mais en plus corsé. Le pire ce fut quand Pierrick dut évoluer seul dans un environnement de combat simulé si bien conçu qu'il le crut réel. Le stress était bien présent. Il apprit après que cette épreuve avait été préparée par Maldieu et Garde eux-mêmes.

Le professeur Faros et son fils étudiaient les résultats des tests de Pierrick Corvus. Il leur avait fallu plus de deux mois pour compiler toutes les données nécessaires. Et la conclusion de ces tests tenait en un seul mot.

— Impressionnant, souffla Julien Faros.

— Nous avons choisi le bon candidat, acquiesça Antoine Faros.

— Es-tu sûr que l'on peut encore amplifier de telles capacités ? Pour le physique, l'intelligence et le mental peut-être. Mais la capacité magique est déjà aux limites connues et avérées chez un sorcier de son âge.

— Le flux d'énergie magique va en s'amplifiant avec l'âge. Mais les vieux sorciers ne peuvent pas s'en servir à cause du contrecoup sur leur enveloppe charnelle.

— Je sais déjà ça.

— Nous allons travailler avec un être à l'aube de sa vie. Nous allons renforcer son corps de sorte qu'il puisse se servir pleinement de la puissance magique dont nous allons le doter. Il aura la puissance magique d'un vieux mage avec les capacités physiques d'un jeune homme.

— Sa seule limite sera sa morale.

— Non, car nous devons aussi taire toute trace de sentimentalisme et de morale en lui. Nous ne donnerons pas naissance à un petit garçon comme les autres. Nous allons forger une arme. Et une arme n'a pas de sentiment ni de morale.

— Et nous ? Avons-nous encore de la morale pour nous lancer dans ce projet ?

Le professeur Faros regarda son fils. Il comprenait ses sentiments. Lui-même doutait du bien-fondé de leur action parfois. Mais il lui suffisait de lire les journaux pour lui rappeler les raisons de son projet. Il avait déjà accepté le fait que dans une guerre, on fait des sacrifices et des actes immoraux. C'était ainsi pour que la Victoire et la Paix soient à portée.

— La morale ne nous apportera pas la mort de Voldemort, dit Antoine Faros.

Les recherches du professeur Faros, de son fils et de Mélina Sarla continuèrent durant des mois. Ils devaient adapter leurs potions et divers autres actes magiques par rapport aux données récoltées durant les tests.

Charles Maldieu et François Garde recherchaient une candidate pour porter l'arme. Ils passaient donc beaucoup de temps à éplucher les archives de Sorcier-Matin et des procès-verbaux de la Police Magique et des Chasseurs à la recherche d'une femme ayant perdu toute sa famille. Les pages des faits divers relatant des massacres organisés par les Mangemorts donnèrent assez peu de résultats probants malgré la confiance qu'avait affichée Maldieu sur ce sujet. La plupart du temps, les survivantes à ce genre d'exactions se retrouvaient quelques jours plus tard dans les mêmes pages dans la liste des suicidés, ou des internés. Au final, il fallait dresser une liste des jeunes femmes ayant disparu de la circulation. Ensuite, ils devraient les chercher sans être sûrs qu'elles soient en vie. Une aiguille dans une meule de foin de la taille de la France.

L'été n'était pas très chaud cette année. Les manches longues demeurèrent d'usage. Les meurtres par les Mangemorts ne faisaient plus les gros titres des journaux depuis longtemps. C'était devenu d'un banal. Mais lorsque toute une famille se faisait massacrer, c'était autre chose. François Garde avait été désigné par Corvus pour s'occuper de cette affaire. Ce devait être une affaire comme il en arrivait couramment en ce temps de Ténèbres.

En arrivant sur les lieux, François vérifia d'un coup d'œil que la Police Magique avait bien bouclé le périmètre. Il savait que le temps qu'il discute avec l'officier de police qui était venu en premier sur la scène de crime, ils seraient remplacés par des éléments de la section AI des Chasseurs. Les affaires concernant les mages noirs n'étaient traitées que par les Chasseurs. Eux seuls étaient mandatés pour les poursuivre. Même si cela faisait naître quelques jalousies entre les deux départements, les policiers s'estimant tout à fait capables de gérer ce type d'affaires.

François Garde était habitué aux regards envieux des membres de la Police Magique. Et pourtant, il savait que les policiers faisaient un travail admirable dans leur domaine. C'étaient eux qu'appelaient en premier les citoyens en cas de problème généralement. Une vieille habitude datant du temps où les Chasseurs n'existaient pas. À l'époque, la Police Magique se nommait la Garde Magique. Les prévôts se chargeaient de tout ce qui concernait la sécurité des innocents membres de la Communauté Magique française. Mais alors que les Moldus entraient dans la Renaissance, une nouvelle menace fit son apparition. Un mage noir du nom d'Hector Tiergill fit son apparition, réunissant des fidèles comme Voldemort. La Garde Magique avait mis en déroute maints mages noirs durant les siècles précédents, mais là, ils ne pouvaient rien faire, surtout que plusieurs des leurs se révélèrent être des espions au service de Tiergill. Un membre de la Garde Magique, Philippe Brérinam, proposa au Ministre de l'époque de créer une autre unité spécialisée dans la traque des adeptes de la Magie Noire. Les membres de ce nouveau corps sécuritaire furent choisis personnellement par Philippe Brérinam qui voulait ainsi éviter tout problème d'infiltration par les mages noirs. L'unité ainsi créée poursuivait les mages noirs sans répit, et ses membres prirent le nom de Chasseurs.

Un homme à peu près du même âge que François vint à sa rencontre. Les deux hommes ne se sourirent pas mais la poignée de main qu'ils échangèrent était vraie.

— Salut David, fit François.

— Salut François, répondit le policier. Je te fais visiter ?

— S'il te plaît. Combien de victimes ? questionna le chasseur en suivant le policier.

— Toute la famille Barton à première vue, cinq corps, tous par Avada semble-t-il. J'ai pris la liberté de faire vérifier les identités des cadavres pour gagner du temps.

— Très bien. La Marque des Ténèbres n'était pas au-dessus de la maison ?

— Non. Ce doit être des nouveaux qui ne connaissent pas encore tous les us et coutumes des Mangemorts.

— Peut-être mais peut-être pas. Malgés ne signe pas toujours ses crimes. Il essaye ainsi de se démarquer des autres chefs de file subalternes de Tu-Sais-Qui.

— Il y a juste un parchemin cloué à un mur en guise de revendication.

Ils venaient d'entrer dans la maison. Les corps sans vie et intacts des membres de la famille Barton gisaient çà et là dans le salon. Le père donnait l'impression d'être simplement assoupi sur le canapé. Sa femme était étendue non loin sur le sol. Un jeune homme d'environ vingt ans et deux enfants, une fille de cinq ans et un garçon de dix environ, étaient tous les trois affalés dans des positions grotesques au pied d'un mur en face du canapé. François observa la disposition des cadavres. Rien de vraiment extraordinaire. Les deux enfants et le jeune homme, que François devina être leur frère aîné, avaient sûrement été exécutés l'un après l'autre sous les yeux des parents. Mais aucun parent ne serait resté sans réagir en voyant ses enfants se faire assassiner. François en déduisit qu'ils avaient sûrement été désarmés et immobilisés.

— Leurs baguettes n'ont pas été retrouvées, n'est-ce pas ? demanda François.

— Comme souvent, acquiesça David. Regarde par terre.

François découvrit une trace de sang séché sur le tapis qui occupait le centre de la pièce entre le canapé et le mur d'exécution. Il

s'accroupit pour pouvoir mieux l'examiner. La trace avait une forme de goutte d'eau. La quantité de sang laissait penser que la blessure de laquelle il avait suinté n'était pas trop grave.

— Qu'est-ce que tu en penses ? demanda David.

— Je ne sais pas, répondit François. Peut-être que quand les Mangemorts sont arrivés, l'un des Barton se défendant a réussi à blesser l'un d'eux. Les gars de la IRIA vont passer la zone au peigne fin.

— Monsieur, fit un policier en s'approchant. D'après les registres, la famille Barton compte deux parents et quatre enfants, dont trois mineurs. Il manque Hélène Barton, âgée de quinze ans.

— Montre, fit François en prenant le document des mains du policier. Elle aura seize ans dans une semaine.

— Tu parles d'un anniversaire, fit remarquer David. Elle a dû être enlevée par les Mangemorts.

— C'est probable mais pour quelle raison ? Déjà, pourquoi se sont-ils attaqués aux Barton ? Ils ont fait quelque chose contre les Mangemorts ?

— Je n'en ai aucune idée. Mon travail s'arrête là. Je vais ajouter son nom à la liste des personnes disparues. Une liste qui s'allonge sans vouloir se réduire. Quand cela s'arrêtera-t-il ?

François ne répondit pas. Il se contenta de faire appeler une équipe d'investigation de la section IRIA. L'équipe était dirigée par Gilles Chaldo. Malgré qu'ils soient tous embarqués dans le projet GLADIUS, les Gardiens de l'Épée ne s'étaient vus que rarement ces derniers mois. Ils ne devaient pas attirer l'attention plus que nécessaire et pour le moment, le projet était au point mort tant qu'une porteuse n'aurait pas été trouvée.

— Pas grand-chose à dire, fit Gilles Chaldo après plus de deux heures de travail. Juste quelques traces de lutte. Ils n'ont rien volé. Il faut dire qu'il n'y a rien à voler. Les Barton ne roulaient pas sur l'or.

— Et la trace de sang ? questionna François.

— Je ne pense pas que ça soit un Mangemort blessé qui ait perdu ce sang. Je penserai plutôt à Hélène Barton.

— Pourquoi ?

— On a trouvé des lambeaux de peau dans le sang mais pas que ça. Il y avait aussi du sperme. Et pas mal de traces d'ailleurs sur le tapis.

— Elle aurait été violée.

— Oui, par plusieurs hommes. Avant la mort de ses parents mais après celle de ses frères et de sa sœur. Les corps des trois enfants sont plus rigides que ceux des parents. Je peux même dire qu'il s'est passé au moins deux heures entre la mort des enfants et celles des parents.

— Ce qui amène à penser que durant ces deux heures, les Mangemorts n'ont pas joué aux cartes. Ces deux heures ont dû lui paraître très longues. Maintenant, reste à savoir où elle est.

— Si les Mangemorts l'on enlevée, je n'ose pas imaginer quelles horreurs ils vont lui faire s'ils ont commencé par la violer durant deux heures devant les cadavres de ses frères et sous les yeux de ses parents. Le mieux pour elle serait qu'elle soit morte.

— Sinon, sa vie est d'ores et déjà détruite.

Depuis combien de temps marchait-elle sans se soucier de la direction dans laquelle la guidaient ses pieds ? Elle l'ignorait. Ses yeux étaient vides. Elle ne pleurait pas. Cela ne lui servait plus à rien. Pleurer ne lui ramènerait pas sa famille et ne calmerait pas la douleur brûlante qui enflammait son bas-ventre. Elle ne frissonnait même pas malgré la fraîcheur de cette nuit d'août. Et pourtant, elle n'était habillée que d'une robe légère en partie déchirée. À chaque pas, ses cuisses se découvraient, laissant apparaître des traces de sang séché sur l'intérieur. Ses pieds nus étaient maintenant recouverts de poussières.

Elle arriva à une ville. Elle passa devant le panneau blanc liseré de rouge indiquant Rouen sans le voir. Encouragée par toute la souffrance qu'elle avait subie aujourd'hui, elle reprit un peu conscience et se déplaça à couvert. Allant de ruelle en ruelle. Se cachant dans l'ombre. Puis, vaincue par la fatigue, elle se pelotonna près d'un tas d'ordures. Elle ne vit que du coin de l'œil les masses sombres des sans-abris couchés dans la ruelle. Elle s'endormit sans une larme. Cela ne servait plus à rien.

Elle ne dort pas longtemps. Quelqu'un lui secouait l'épaule pour la réveiller. Lorsqu'elle vit un homme se tenir accroupi devant

elle, elle prit peur et se recula promptement contre le mur de briques sales.

— N'ayez pas peur, tenta d'apaiser l'homme d'une voix calme. Je veux vous aider c'est tout.

L'homme était âgé d'une trentaine d'années et portait un blouson marqué d'un sigle que la jeune fille ne connaissait pas.

— Je m'appelle Simon et je suis du Secours Catholique, se présenta-t-il. Je ne veux que vous aider. Nous avons des vêtements, de la nourriture et même un endroit où vous pourrez passer la nuit. On ne vous oblige à rien. Si vous ne voulez pas venir, dites-le et je vous laisse.

Elle allait dire quelque chose mais son ventre émit un long bruit sourd.

— Vous avez faim, reprit Simon. Vous devriez venir.

La main que lui tendait Simon n'était pas armée d'une baguette et ne semblait pas vouloir se fermer en un poing pour la frapper. Elle sentit qu'elle pouvait suivre cet homme. Elle lui prit la main. Il l'aida à se relever.

— Je vais aussi vous trouver des chaussures, dit-il. Comment vous appelez-vous ?

— Hélène, souffla-t-elle.

Hélène Barton suivit Simon et d'autres gens portant le même blouson que lui. Elle était accompagnée de plusieurs autres SDF. Le même sigle que sur les blousons accompagné du nom « Secours Catholique » en gros était écrit sur une enseigne. Ils furent d'abord nourris d'un plat composé de pâtes et de saucisses. Simple mais remplissant le ventre affamé d'Hélène. Simon s'occupa d'elle en particulier. Après le repas, il l'emmena à l'écart des autres pour l'emmener dans une chambre à part. Il lui indiqua la douche et lui donna des vêtements propres. Ce n'était pas du dernier chic mais au moins ils n'étaient pas déchirés. Ensuite, elle put passer une nuit paisible dans un lit du dortoir commun.

À ce moment-là, Hélène ignorait que des Chasseurs la recherchaient, la croyant aux mains des Mangemorts. Cette journée lui avait paru si irréelle. Elle avait pourtant si bien commencé. Étant en vacance, elle ne s'était pas levée avant dix heures. Sa mère lui avait quand même servi une tasse de café avec le sourire. Ils avaient

prévu une journée en famille, son père ne travaillant pas, dimanche oblige et son grand frère étant venu à la maison. Les deux petits étaient déjà réveillés depuis un moment et jouaient dans le salon.

Puis quelqu'un avait frappé à la porte. La mère d'Hélène était allée voir. Elle cria, alertant le père et le grand frère qui se précipitèrent baguette à la main. Le combat fut rapide, aucun des deux hommes n'étant un combattant. Les quatre de la fratrie étaient maintenus en respect contre le mur du salon. Les deux parents se trouvaient prostrés sur le canapé. L'un des agresseurs parlait d'une voix rageuse. Il parlait vite et fort. Hélène ne comprit pas ce qu'il voulait. Tout ce qu'elle comprit, c'était qu'ils allaient tous mourir. Son grand frère dit quelque chose à l'homme énervé. Quelque chose qui ne plut pas à ce dernier. Le premier éclair vert fut pour lui. En le voyant tomber les yeux révulsés, Hélène sentit des larmes couler le long de ses joues. À côté d'elle, son petit frère et sa petite sœur pleuraient en reniflant. Deux éclairs verts les firent taire. Hélène tomba à genoux, ses jambes refusant de la soutenir plus longtemps.

L'homme recommença à parler. Hélène vit son père s'agiter mais être tout de suite immobilisé par un sortilège. Ne sachant ce qu'ils comptaient faire, Hélène se laissant porter par deux des complices de l'assassin jusqu'au tapis du salon. Ils l'allongèrent sur le sol. Elle ne commença à comprendre et à se débattre que lorsque le tueur lui déchira sa robe de bas en haut, dévoilant ses sous-vêtements. Elle cria. Mais un des complices la mit sous Imperium pour qu'elle se tienne tranquille. Le tueur put reprendre sa sale besogne, commençant par arracher le soutien-gorge et la culotte sans ménagement. Hélène perçut les sifflets railleurs et faussement admiratifs de ses agresseurs sur ses charmes d'adolescente. Elle entendit clairement le meurtrier dire à un de ses complices de se pousser pour que ses parents puissent profiter du spectacle. Ne pouvant plus bouger par elle-même, Hélène fut obligée de garder les yeux vers le plafond. Elle sentit juste quelque chose de long et dur se frotter contre son intimité. Elle aurait voulu hurler de douleur lorsque l'assassin la pénétra sans ménagement, lui déchirant l'hymen, mais l'Imperium le lui interdit.

Chacun leur tour, tous les agresseurs la violèrent. Certains profitèrent du fait qu'elle soit sous Imperium pour la forcer à les masturber ou à les prendre dans sa bouche. Son calvaire dura

longtemps. Il lui parut durer des jours entiers. Et quand finalement cette torture s'arrêta, le tueur dit de nouveau quelque chose à l'attention de son père. Un éclair annonça la mort de sa mère. Puis un autre tua son père. Et enfin il se tourna vers elle.

— Toi, je vais te laisser en vie, avait-il dit. Comme ça, tu pourras raconter tout ce que je suis capable de faire quand on menace un membre de ma famille.

Puis ils étaient repartis. Elle était restée longtemps allongée sur le tapis, les jambes écartées. Elle fixait le plafond. Puis elle se leva. Elle jeta un dernier regard sur les cadavres de sa famille. Elle n'avait plus rien à faire ici. Elle partit. Sans prendre le temps de mettre ses chaussures. Elle voulait mettre le plus de distance possible entre elle et cette maison des horreurs.

VIII - De l'autre côte de la ligne

Ce genre d'enquête ne dépassait généralement pas le bureau du chef de la section S en matière de rapport oral direct. Ensuite, seul le rapport écrit atteignait le bureau directorial des Chasseurs sans forcément être lu au vu de la quantité de travail du directeur. Mais depuis le lancement du projet GLADIUS, Maldieu et Garde se montraient attentif à certaines affaires. Et l'affaire Barton entraînait parfaitement dans leurs critères.

— Nous ne pouvons pas savoir ce qui est arrivé à Hélène Barton, dit Garde. Mais si elle est en vie...

— Elle est la meilleure candidate pour être la porteuse de Gladius pour le moment, compléta Maldieu. Ta priorité est de la retrouver.

— Si elle est aux mains de cette bande de Mangemorts, la seule solution pour la faire totalement disparaître sera de la faire passer pour morte. Ce ne sera pas difficile mais cela implique d'éliminer tous ceux qui seront là quand on la trouvera. On ne peut donc pas impliquer la section AI. Il n'y aura que Corvus et moi.

— Prenez également Chaldo. Il a toujours eu d'assez bons résultats aux entraînements combat de la section IRIA.

— On fait peut-être tout ça pour rien. Il y a plus de chance qu'on la retrouve aux alentours de la maison, morte derrière un buisson.

— Je te l'accorde. Mais nous devons suivre chaque piste jusqu'à trouver la porteuse de Gladius.

Garde resta silencieux quelques secondes avant de reprendre :

— Parfois, je me dis qu'il vaudrait mieux que jamais nous ne trouvions une porteuse. Ainsi, rien ne se fera.

— Je comprends ton sentiment mon ami, assura Charles. Mais ce n'est pas en pensant ainsi que ce monde connaîtra de nouveau la paix.

— Le pire c'est que je sais que tu as raison.

Hélène Barton revint plusieurs fois au refuge du Secours Catholique. Elle parlait toujours peu et seulement pour répondre aux questions du personnel du refuge comme « voulez-vous du pain ? Un

verre d'eau ? ». Elle revit plusieurs fois Simon qui se montrait toujours gentil avec elle, lui permettant de prendre une douche à l'écart dans la salle de bain de la chambre du volontaire de garde. Elle ne parvenait pas à sourire.

Et un jour qu'elle sortait de la douche, Simon lui parla d'argent :

— Tu n'as pas d'argent, n'est-ce pas ?

Elle ne répondit pas. Si elle avait de l'argent, elle ne saurait même pas quoi en faire. Elle se contentait de survivre en surnageant au-dessus de son envie de mourir. Et puis, elle ne connaissait rien à l'argent moldu.

— J'ai moi aussi quelques problèmes d'argent en ce moment, continua-t-il. Donc je me suis dit que l'on pourrait s'entraider mutuellement pour arranger nos problèmes. Je connais des gens qui pourraient être intéressés de faire connaissance avec une jeune femme comme toi.

Hélène n'était pas une idiote. Elle comprit tout de suite l'allusion : il parlait de la prostituer. Une petite voix lui souffla de refuser, d'insulter Simon et de partir en claquant la porte. Mais cette voix était si faible et lointaine qu'elle n'en perçut même pas le murmure. Après tout, elle était déjà morte. Et ce corps ne lui appartenait plus depuis que ces hommes l'avaient possédée de la plus vile façon. Autant qu'elle vienne en aide à quelqu'un qui en avait besoin.

Juste en attendant la mort...

Le ratissage des alentours de la maison des Barton ne donna aucun résultat. Hélène Barton avait sûrement été enlevée. Peut-être était-elle morte maintenant mais rien n'était sûr. La seule solution qui s'offrait aux Chasseurs était de retrouver les Mangemorts qui avaient commis ce massacre. Pour cela, il leur fallait des informations. Et le meilleur endroit pour ce genre de récolte était l'Impasse Mordred. À l'instar de Knockturn Alley¹ à Londres, cette rue secrète du monde magique français était le repère de tout ce que la France comptait comme marginaux plus ou moins proches des ténèbres. Elle portait le nom d'impasse mais ce nom était plus allégorique qu'autre chose au vu de sa longueur. Quiconque entrait dans cette rue sans la connaître,

¹ Allée des Embrumes.

n'avait que peu de chance d'en ressortir sans séquelles. Mais les Chasseurs, spécialisés dans ce genre de milieu, s'y déplaçaient avec plus d'aisance que certains habitués.

Les informateurs des Chasseurs étaient tous différents mais plusieurs catégories générales se dévoilaient. Les plus rares étaient les informateurs « volontaires », ceux qui les aidaient pour rien et juste par honnêteté. La plupart du temps, ce genre d'informateurs mourait vite. Il y avait aussi ceux qui agissaient par rancœur ou vengeance. C'était ceux dont les renseignements devaient être pris avec le plus de prudence car ils dénonçaient, généralement dans leur propre intérêt, parfois des innocents. La grande majorité des indices se divisaient en deux catégories : ceux qui se faisaient payer en or, et ceux qui avaient des dettes envers des Chasseurs.

Un vieil homme décrépi et édenté tenait une sorte d'échoppe ambulante. L'odeur qui s'élevait des chaudrons et des poêles aurait fait fuir un troupeau de sanglier. Malgré tout, François Garde s'approcha et commanda un casse-croûte. Gilles Chaldo eut du mal à retenir une grimace dégouté en voyant le vieil homme mettre de la viande crasseuse dans le pain rassis.

— Qu'est-ce que tu as à me dire sur le massacre des Barton ?
questionna Garde.

— Le massacre a été commis par une petite bande de trous du cul sans intelligence, bafouilla le vieillard. Ils auraient dû laisser la Marque de Tu-Sais-Qui pour faire illusion plus efficacement mais ils ne voulaient pas risquer de se faire poursuivre par Malgésus.

— Ce ne sont donc pas des Mangemorts.

— Pas du tout. Et s'ils en deviennent, ils ne serviront que pour les basses besognes.

— Qui sont-ils ?

— Je ne sais pas. Si tu veux en savoir plus sur eux, va voir Drieux.

— Sais-tu quelque chose sur Hélène Barton ?

— Ils l'ont violée devant les corps de ses frères et juste sous les yeux de ses parents. Ils ont tué les parents mais elle, ils l'ont laissée en vie. Ils s'en vantent un peu trop.

— D'où le terme de trous du cul sans intelligence. Ils ne l'ont pas enlevée ?

— Je ne sais pas. Mais elle a disparu de la circulation. À mon avis, si elle n'est pas entre leurs mains, elle a dû aller se suicider quelque part. Si tu veux la retrouver, commence par le fond de la Seine. Ton sandwich, fit le vieux en tendant le morceau de pain d'où dépassait une feuille de salade jaunie à Garde.

— Tu crois vraiment que j'ai des envies de suicides, fit Garde en s'éloignant de l'échoppe sans prendre le morceau de pain.

— De la viande de sombral toute fraîche de la semaine dernière.

— Je n'en doute pas et ça me révulse d'autant plus. Salut.

Gilles Chaldo expliqua quelque chose à ses deux collègues. En entendant ça, Garde sourit en disant que ce serait encore plus facile.

Hervé Drieux, apothicaire de son état, vendait des ingrédients qui n'étaient pas près de se retrouver sur les tables des élèves de Beauxbâtons. La Police Magique le soupçonnait de divers trafics de produits interdits d'importation ou dont la vente faisait l'objet d'une réglementation stricte. Les Chasseurs le surveillaient pour la même raison mais en ciblant plus particulièrement une partie de son commerce souterrain : c'était lui qui fournissait les Mangemorts de Malgés en ingrédients pour potion.

Son magasin était dans le ton de la rue : devanture sombre et sale, la vitrine était tellement opaque à cause de la poussière qu'il fallait vraiment coller son nez contre pour voir à travers. Les trois chasseurs entrèrent, faisant tinter la clochette de la porte. Le premier à voir les chasseurs fut l'unique client présent qui préféra sortir sans rien dire quand il reconnut François Garde et Pierrick Corvus. Une voix se fit entendre venant de l'arrière-boutique :

— J'ai trouvé de la cervelle de centaure, il vous en faut deux cents grammes, n'est-ce pas ?

Un homme d'une cinquantaine d'années, bien portant, les cheveux grisonnants par endroit et le regard vif apparut derrière le comptoir. Il chercha des yeux son client mais s'arrêta immédiatement sur François Garde. Il posa un bocal de terre cuite sur le comptoir sans lâcher le vieux chasseur des yeux. Il passa rapidement son regard sur les deux autres, s'arrêtant un peu plus sur Corvus avant de refixer Garde.

— Que me vaut votre visite Garde ? demanda Drieux.

— Nous ne venons pas pour parler de cervelle de centaure, assura Garde. Même si ce genre de produit est totalement interdit depuis cinq siècles. Nos collègues de la Police Magique seraient contents qu'on leur en parle.

— Si vous ne le faites pas, c'est que vous voulez quelque chose de moi.

— La bande qui a massacré la famille Barton.

— J'ai entendu parler de ça. Mais je ne sais rien là-dessus à part ce que j'en ai entendu dans la rue.

— Vous ne savez donc pas qui a commis ce massacre ?

— Non. Si quelqu'un vous a dit le contraire, il vous a menti où lui-même a été mené en bateau.

— Je ne crois pas, avança Gilles Chaldo. Je pense même que vous y êtes mêlé plus ou moins directement.

— Et qu'est-ce qui vous fait dire ça ? cracha Drieux.

— Jean-Jacques Barton travaillait pour la Guilde des Apothicaires, dans le bureau de surveillance générale, expliqua Chaldo. En tant que tel, il avait pour mission de vérifier les comptes et de contrôler qu'il n'y ait pas d'irrégularité ou de violation de la réglementation. J'ai pris contact avec la Guilde avant de venir, vous étiez sur la liste des commerçants qu'il avait contrôlés la semaine dernière. Il n'avait pas encore rendu son rapport mais je suppose qu'il ne serait pas très élogieux pour vous. Vous avez réussi à passer outre tous les contrôles jusqu'à maintenant, mais avec Barton, ce fut différent. Que s'est-il passé ? Il ne s'est pas laissé acheter ou intimider par vos menaces ?

— On croirait que vous m'accusez d'avoir commandité ces meurtres.

— C'est tout à fait le cas, défia Gilles.

— Attention monsieur, vos collègues ne se montrent jamais aussi condescendants avec moi pour la bonne et simple raison que je ne suis pas quelqu'un qu'on menace, informa Drieux en fusillant du regard Chaldo. On ne sait jamais ce qui peut arriver. Même Garde ne commet pas cette erreur.

— Repulso !

Corvus venait de lever sa baguette, repoussant violemment Drieux contre le mur du fond et disparut en s'affaissant derrière le comptoir.

Une étagère se détacha et lui plusieurs livres lui tombèrent dessus. Garde ordonna à Chaldo de fermer la porte et de tirer les rideaux. Corvus contourna le comptoir. Drieux leva sa baguette vers lui.

— Stupéfix ! lança-t-il.

Corvus esquiva l'éclair rouge d'un vif réflexe et désarma l'apothicaire d'un Experliarmus informulé. Il se saisit de la baguette au vol sans problème.

— Bande d'enfoirés, insulta Drieux. Je vous jure que vous allez le regretter. Vous n'avez pas l'air de vous rendre compte à qui vous vous en prenez.

— Qui sont les hommes qui s'en sont pris aux Barton ? demanda Corvus d'une voix calme.

— Les mêmes qui s'en prendront à ta famille ! Vous n'avez pas le droit de faire ça. C'est illégal. Je vais vous faire virer des Chasseurs. Et après, vous le regretterez d'autant plus.

— Garde, insonorise, ordonna Corvus.

Une fois le sortilège lancé par Garde, Corvus s'approcha plus près de Drieux.

— Je ne vous poserai la question qu'une seule fois Drieux, dit Corvus calmement. Qui avez-vous envoyé pour tuer les Barton ?

— Je ne parle pas au futur cadavre, cracha Drieux.

— Endoloris.

Drieux se tortilla sur le sol en hurlant à s'en déchirer les oreilles. Gilles Chaldo essaya de ne pas entendre ses hurlements en examinant les bouches disposés sur les étagères.

— Toujours rien à dire, fit Corvus toujours aussi calmement en cessant sa torture.

— Pourquoi ? souffla Drieux. Pourquoi allez-vous si loin pour une simple famille ? Je vous connais Pierrick Corvus. Vous êtes droit.

— Les choses changent. Répondez ou je recommence.

Drieux parvint à lever les yeux vers Corvus. Il fut surpris de le voir si calme alors qu'il fallait ressentir de la haine pour lancer cet Impardonnable. Mais aucune haine ne stagnait au fond des yeux de Corvus. Aucune envie de souffrance.

— C'est mon neveu et ses amis, avoua Drieux. Je leur ai donné de l'argent pour s'occuper de Barton et sa famille. Pour faire

comprendre à la Guilde que l'on ne s'attaque pas à moi sans en subir les conséquences. S'il était resté tranquille sans me menacer de porter l'affaire en Justice, ils seraient tous en vie aujourd'hui.

— Comment s'appelle votre neveu ? Et où pouvons-nous le trouver ?

— Cyrille Drieux, il doit être chez lui. Il a hérité de la maison de sa mère, ma sœur. C'est à Pré-sur-Mer.

Pierrick Corvus se releva. Hervé Drieux soupira intérieurement. Mais son souffle se coupa quand le Corbeau tendit de nouveau sa baguette vers lui.

— Avada Kedavra, psalmodia-t-il.

L'éclair vert retira toute vie du corps d'Hervé Drieux. Corvus se chargea de réduire le corps à un simple os.

— Allons-nous-en.

Les trois chasseurs sortirent comme si de rien n'était. En passant près d'un tas de poubelles où un chien cherchait sa pitance, Corvus sortit de sa poche l'os et le lui lança. Le chien commença à le rognier avidement.

Gilles Chaldo se sentait mal. Pour lui, ce n'était pas ainsi qu'agissaient les Chasseurs. N'étaient-ils pas supposés suivre un code de conduite ? Des règles ? Devinant ses pensées, François Garde se porta à côté de lui.

— Nous n'agissons pas en tant que chasseurs sur cette affaire, dit-il. Mais en tant que Gardiens de l'Épée. Hélène Barton pourrait être la porteuse de Gladius.

— Je comprends. Mais je ne veux pas tuer ainsi. Pour moi, c'est un meurtre et rien d'autre.

— La fin justifie les moyens.

Le village sorcier de Pré-sur-Mer se trouvait au bord de la Méditerranée. Les trois chasseurs ne s'y rendirent qu'une fois la nuit tombée, pour profiter de l'obscurité. Leur priorité était de retrouver Hélène Barton. Autre chose devait être fait pour le projet GLADIUS : Cyrille Drieux et ses amis devaient mourir ce soir, pour que personne ne puisse un jour témoigner qu'Hélène Barton était vivante.

La maison était en périphérie du village. Elle était de taille moyenne. En passant au Ministère, Gilles Chaldo avait fait une recherche discrète et rapide sur Cyrille Drieux. C'était un jeune homme de vingt ans n'ayant aucun antécédent judiciaire mais connu pour son comportement violent à Beauxbâtons. Il avait même agressé un professeur durant sa sixième année ce qui lui valut d'être renvoyé et de ne jamais passer son diplôme. Sa mère était morte de maladie sept ans plus tôt. Elle n'avait donc pas assisté à la descente aux Enfers de son fils. Mais qui sait si elle ne l'aurait pas soutenu ? Les Chasseurs la connaissaient comme sympathisante des Mangemorts.

Se glissant d'ombre en ombre, les trois chasseurs parvinrent à atteindre le mur de la maison. Les fenêtres étaient fermées mais elles étaient suffisamment fines pour qu'ils puissent écouter ce qui se disait à l'intérieur. Ils perçurent des rires et une discussion animée. Les jeunes gens se racontaient une fois de plus leurs méfaits chez les Barton.

— Elle avait de l'avenir comme pute cette salope, lança une voix. Elle suçait comme une reine.

— À mon avis, ce n'était pas la première fois qu'elle le faisait, surenchérit un autre. Elle m'a rappelé quelqu'un.

— Véronique Gerbu, fit un troisième. Une vraie salope de chez salope. Elle, elle aimait vraiment ça. Tout ce qu'elle voulait, c'était se faire tirer dans tous les endroits imaginables de Beauxbâtons. À ce qu'il paraît, même certains profs et le dirlo l'ont sautée.

— Mais c'est une directrice qu'on avait, fit remarquer un quatrième homme.

— Je sais, reprit le troisième. Quand je te dis une vraie salope. Et tu n'étais pas là parce que tu étais en retenu, mais on se l'ait faite tous ensemble un soir. Elle en a eu partout.

Les rires éclatèrent encore.

Les chasseurs se glissèrent jusqu'à la porte d'entrée. Ils voulaient y aller en douceur pour s'assurer qu'Hélène Barton ne risquait pas de se faire tuer. Corvus frappa à la porte alors que les deux autres restaient cachés de part et d'autre. Un jeune homme ouvrit la porte.

— Ouais, c'est pourquoi ? demanda-t-il.

— Pour une visite de courtoisie, dit Corvus.

La baguette de Corvus jaillit dans sa main et l'extrémité se retrouva collée sur la gorge du jeune homme. Ce dernier voulut crier mais il ne pouvait pas.

— Sortilège de silence, expliqua Corvus. Très facile à envoyer. Pas besoin de le formuler. Fallait plus travailler à l'école. On garde les mains en vue.

Corvus fouilla dans la poche du jeune homme et trouva sa baguette. Il la lança à Chaldo et poussa le jeune homme à l'intérieur. Une fois les chasseurs dans l'entrée, Garde referma la porte.

— Hey Cyrille c'est qui ? lança une voix s'approchant.

Un deuxième homme déboucha dans l'entrée. Il fut surpris de voir les trois chasseurs, dont un qui braquait son ami. Il allait sortir sa baguette mais un éclair vert le frappa, le tuant sur le coup.

François Garde fonça avec Gilles Chaldo vers le salon où se trouvaient les autres. Les maléfices s'échangèrent immédiatement. Corvus stupéfixa Cyrille Drieux et les rejoignit. Mais Garde, fidèle à sa réputation de vrai combattant, les avait déjà tous mis hors d'état de nuire. Les trois restants étaient désarmés et toisaient les chasseurs d'un air mauvais. Corvus retourna chercher Cyrille Drieux, le réveilla et l'amena avec ses potes. Il l'obligea à s'asseoir dans un fauteuil.

Pierrick Corvus fit mine d'examiner le cadavre du jeune homme tué par Garde.

— Espèce de pourriture ! s'écria Cyrille Drieux. Vous l'avez tué ! Salaud !

— Et alors, dit calmement Pierrick en se tournant vers lui. Qu'est-ce que tu veux que ça me fasse qu'il soit mort ? Réponds. Pourquoi voudrais-tu que je culpabilise sur sa mort ?

— Il... il ne vous avait rien fait.

— C'est vrai. Mais il était avec vous quand vous avez tué la famille Barton et violé Hélène Barton.

— Quoi... Nous... nous n'avons rien à voir dans cette histoire.

— On vous a entendu depuis l'extérieur. Et surtout, ton cher oncle Hervé t'a balancé. Il aura fallu un Doloris quand même.

— Espèce de salopard ! Si t'as fait le moindre mal à mon oncle, je te jure que je vais te tuer !

— Ton oncle est déjà mort, annonça Pierrick comme s'il parlait du temps qu'il fait. Et maintenant, c'est le tour de tes petits camarades.

— Mais putain qui êtes-vous ?

— Ceux qui vont tous vous tuer si vous ne répondez pas à mes questions. Où est Hélène Barton ?

— Qui ça ?

— La fille que vous avez violée, précisa le Corbeau.

— On a violé personne, se défendit Cyrille Drieux.

— Avada Kedavra.

L'éclair vert s'abattit sur un des camarades de Drieux. Ce dernier avait les yeux exorbités par ce spectacle.

Pierrick Corvus pointa sa baguette sur un deuxième complice. Il fixait Drieux d'un regard noir.

— Où est-elle ? demanda-t-il d'un calme dérangeant.

— Je ne sais pas, répondit Drieux.

— Avada Kedavra.

À nouveau, un camarade de Drieux mourut.

— Mais qui était ce type qui semait la mort avec une telle décontraction ?

C'est ce que se demandait Cyrille Drieux alors qu'il voyait la baguette se pointer sur son dernier ami vivant. Celui-ci était paralysé par la peur. Il tremblait comme une feuille et une mare jaunâtre et malodorante s'étendit sous ses fesses.

— Dernière chance, dit Pierrick sans se séparer de son ton calme. Après, tu joues avec ta vie.

— Je ne sais pas où elle est, hurla presque Cyrille tellement il avait peur. On l'a laissée en vie sur le tapis. On ne l'a pas tuée ni emmenée avec nous. Je vous jure. Nous ne savons pas ce qu'il lui est arrivé.

Corvus vit dans ses yeux qu'il ne mentait pas. Il avait trop peur pour ça.

— Bien, fit-il. Avada Kedavra.

Le dernier complice s'effondra dans sa pisse.

— Vous avez dit que vous nous laisseriez en vie ! cria Cyrille Drieux.

— Je ne me souviens pas avoir fait une telle promesse, dit simplement Pierrick en tournant sa baguette vers lui. Avada Kedavra.

L'éclair vert se refléta dans le regard apeuré de Drieux avant de lui ôter toute vie.

En partant, les Gardiens de l'Épée mirent le feu à la maison. Ainsi, ils effaçaient les traces de leur passage et de leur forfait.

— Nous devons retrouver Hélène Barton, dit Pierrick.

— Elle peut être n'importe où, fit Gilles Chaldo.

— Je m'en occupe personnellement, assura Garde.

— Je vous fais confiance François, conclut Pierrick.

Gilles Chaldo n'arriva pas à s'endormir ce soir-là. Il se maudissait d'avoir accepté de s'être lancé dans ce projet. À quelle extrémité cela allait le mener ? Il était d'ores et déjà passé de l'autre côté de la ligne séparant le Bien du Mal.

IX - Recherche

Pierrick Corvus rentra chez lui. Il se glissa silencieusement jusqu'à sa chambre. Officiellement, il vivait seul mais Julie venait dormir régulièrement chez lui. Ils pensaient même bientôt officialiser leur relation en s'installant totalement sous le même toit. Pierrick savait que garder le secret du projet GLADIUS serait sûrement plus compliqué mais il devait penser à continuer à vivre. C'est ce qu'aurait voulu son ami Samuel.

Un rayon de lune filtrant par un rideau lui montra le visage endormi de sa belle. Il sourit en la voyant. Cela lui arrivait moins souvent depuis la mort de Samuel. Il se glissa sous les draps à ses côtés. Il pensait avoir réussi à se coucher sans l'éveiller mais ses bras gracieux l'étreignirent doucement. Il y répondit en la prenant aussi dans ses bras.

— Je t'ai réveillée ? demanda-t-il.

— Non, souffla-t-elle. Je t'attendais. Qu'est-ce qui s'est passé ?

— On en parlera au bureau si tu le veux bien. Je n'ai pas envie de mélanger travail et plaisir.

— Plaisir ? sourit-elle. Je me demande ce que tu entends par là.

— Eh bien, vu que tu ne dors pas, autant en profiter, dit-il en faisant descendre sa main le long du corps de Julie.

— Pourquoi pas ?

Pour François Garde, la nuit n'était pas finie. Il devait retrouver Hélène Barton au plus vite. Sa vie en dépendait peut-être. Mais elle était surtout nécessaire au bon déroulement du projet GLADIUS. Pierrick Corvus était rentré chez lui. Gilles Chaldo voulait rester avec le vieux chasseur mais ce dernier ne le souhaitait pas. Le pistage était une affaire de spécialiste. Il préférerait le faire seul sans avoir à s'expliquer tout le temps.

Pour ce faire, Garde devait repartir du point de départ. La maison des Barton était sous scellé magique. L'enquête étant confié aux Chasseurs, Garde fut arrêté par une équipe de la section AI qui gardait la maison. Il montra sa carte pour prouver son identité. Il n'entra pas dans la maison, c'était inutile. Il examina l'entrée et les

alentours. Il y avait eu beaucoup de passage. Il dut élargir son champ d'action. Heureusement, la route bitumée construite par les moldus était suffisamment loin et pour la rejoindre, le chemin était en terre.

Contrairement à beaucoup de ses collègues, Garde n'avait pas besoin de recourir à la magie pour relever les traces. Il examina les empreintes de pas sur le sol. Il avait étudié le dossier médical d'Hélène Barton qu'avait envoyé Beauxbâtons. Il connaissait ainsi sa taille et son poids. Deux indications importantes pour un pisteur. Mais il n'en eut presque pas besoin. Une série d'empreintes de pas lui sauta aux yeux. Des pieds nus. La taille et l'enfoncement correspondaient aux informations biométriques de la jeune fille. Elle avait rejoint la route bitumée. De là, où pouvait-elle bien être allée ? La logique voulait qu'elle soit partie en direction de la ville la plus proche : Rouen. Garde fronça les sourcils, Rouen n'était pas une petite ville. Surtout s'il prenait en compte le côté moldu. Dans les lieux secrets du monde magique, elle aurait été retrouvée par la Police Magique qui, comme le veut la procédure, la recherchait activement dans les premiers jours de sa disparition, en particulier dans les alentours de chez elle. Mais leur action se limitait à ces lieux secrets. Sans baguette, elle pouvait facilement se fondre dans le monde moldu.

La nuit ne faisait vraiment que commencer...

Simon emmena Hélène Barton dans une maison banale. Il l'avait habillé avec des vêtements qu'elle n'avait pas l'habitude de porter. Elle ne se sentait pas bien mais elle n'avait pas la volonté de retourner en arrière. Simon parla à l'habitant de la maison. Ce dernier jaugea la jeune fille du regard d'un regard concupiscent. Il acquiesça en hochant la tête et donna une liasse de billets à Simon. Ce dernier fit signe à Hélène d'approcher.

— Tu vas aller avec lui, dit Simon. J'attends ici.

Hélène ne répondit pas. Elle se contenta de suivre l'homme jusqu'à sa chambre. Il referma derrière elle.

— Déshabille-toi, ordonna-t-il.

Lui-même était en train de retirer ses vêtements. Elle se déshabilla, découvrant son corps juvénile. Il l'attira jusqu'au lit, lui prenant la main pour la guider jusqu'à son sexe.

Le jour arriva. Garde avait passé la nuit à parcourir la ville sans rien trouver. Il fallait qu'il réfléchisse. S'il n'agissait pas logiquement, il n'arriverait pas à la retrouver. Il décida de faire une pause pour prendre un café et manger un morceau. Il s'arrêta dans un café. Tout en mangeant son croissant, il se remémora ce qu'il savait d'Hélène Barton. D'après les recherches menées par Gilles Chaldo, elle n'avait pas de famille à Rouen. Si elle était ici, elle devait errer dans les rues comme une âme en peine. Après tout, c'est ce qu'elle était. Pour n'importe quel individu, arriver à ce constat n'était pas très reluisant. Mais pour un chasseur formé à connaître le monde moldu aussi bien que le monde sorcier et surtout, s'y intéressant un minimum, cela donnait quelques voies à explorer. Si les moldus l'avaient reconnue comme une mineure errante, la police moldue aurait été alertée. C'était la meilleure option pour Garde. Il lui suffisait d'aller au commissariat de Rouen. Mais il y avait une autre possibilité, qu'elle ne soit prise que comme une simple SDF. Alors il fallait se concentrer sur les associations d'aide aux miséreux. Et il y en avait bien plus.

François Garde décida de commencer par la police. Le plus simple et le plus logique. Il se rendit au commissariat central de Rouen. Ce n'était pas la première fois qu'il devait infiltrer un organisme officiel du monde moldu. La chasse aux mages noirs mène parfois dans des endroits où on ne les attend pas en temps normal. Il se souvenait que durant la dernière guerre que s'étaient livrée les Moldus français et allemands, il avait dû se glisser dans une Kommandantur pour y chercher un mage noir se faisant passer pour un SS. Il avait revêtu un uniforme de la Wehrmacht¹ ce jour-là. Et depuis, il se montrait intéressé par les différents uniformes militaires et par cet aspect du monde moldu. Il s'était dit à plusieurs reprises que s'il avait été moldu, il aurait aimé faire carrière dans l'armée. Et si la Confédération Internationale des Mages et Sorciers n'avait pas interdit aux Sorciers de prendre part dans le conflit, il aurait volontiers donné un coup de main aux résistants.

¹ Nom donné à l'armée allemande. À ne pas confondre avec les SS, les sections de sécurité. Les SS étaient des nazis alors que la Wehrmacht était composée de militaires servant leur pays comme tout soldat. Certains, comme le général Rommel, ont même tenté d'assassiner Hitler. Une armée est apolitique, c'est ce qu'on appelle le devoir de réserve.

À côté de la Kommandantur, entrer sans se faire remarquer dans ce commissariat de police fut une vraie partie de plaisir. Il n'eut plus qu'à éloigner le policier de permanence pour pouvoir accéder à la main courante où tout était noté. D'un geste discret de sa baguette, Garde fit s'écrouler une étagère. Les dossiers qu'elle supportait se répandirent avec fracas. Les policiers se précipitèrent pour voir. François s'assura que la voie était libre et se saisit du registre de main courante. Il le parcourut rapidement depuis la date de la disparition d'Hélène Barton, jetant par moment des œillades vers les policiers. Rien. Elle n'avait pas été signalée à la police et encore moins emmenée par celle-ci. Sans jeter un regard en arrière, François Garde sortit du commissariat. Il devait maintenant faire le tour des associations et des refuges ayant pour vocations d'aider les gens vivants dans les rues.

Pour ce faire, François Garde se rendit à une cabine téléphonique et « emprunta » un annuaire. Il n'avait plus qu'à se rendre à toutes les adresses les unes après les autres en montrant la photo d'Hélène Barton. Les premières associations ne lui donnèrent rien. Et les gens à qui il s'adressait semblaient tout faire pour l'aider. Il faut dire, qu'il se faisait passer pour un inspecteur de police recherchant une fugueuse. Il avait bien fait de modifier sa carte de chasseur pour faire illusion. Et s'il doutait sur un de ses interlocuteurs, il userait de Légilimancie. Son utilisation était, normalement, strictement réservée aux interrogatoires en salle. Mais comme il n'enquêtait pas dans le cadre d'une opération des Chasseurs, il pouvait prendre quelques libertés. Il agissait en tant que Gardien de l'Épée. Il lui semblait que cela le faisait agir en mage noir. Mais ne dit-on pas combattre le feu par le feu ?

L'association suivante s'appelait « Secours Catholique », nom venant d'une des religions moldues. Pour s'être intéressé à l'Histoire militaire moldue, Garde savait que la religion était l'une des principales sources de conflit dans le monde. Combien de guerres menées pour asseoir la domination d'un dieu sur un autre ? L'ironie, c'était qu'aucun moldu n'avait la moindre preuve de l'existence du divin. Se battre pour rien, c'est d'un ridicule. Et le comble de l'hypocrisie était que la plupart des religions exhortaient leurs fidèles à la non-violence et à l'Amour du prochain. Oui, tant qu'il est de la même religion. Les chrétiens, comme certains se faisaient appeler, n'hésitaient pas à se battre entre eux juste à cause d'une divergence

sur le sens à donner à un bouquin écrit par des hommes et non par leur dieu.

François Garde rencontra une jeune femme qui s'occupait de l'accueil de ce refuge. Elle lui demanda si elle pouvait l'aider. Garde présenta sa fausse carte de police puis la photo d'Hélène Barton. La bénévole regarda attentivement la photo. Son visage démontrait qu'elle fouillait dans ses souvenirs.

— Je l'ai déjà vue ici, dit-elle au bout d'un moment. Elle vient presque tous les soirs pour manger et se reposer. On pensait qu'elle était majeure.

— Savez-vous si elle viendra ce soir ? questionna François.

— Possible. Je sais à qui vous devriez demander. Elle est souvent avec un de nos bénévoles : Simon Dieubon. Il n'est malheureusement pas là pour le moment.

— Pouvez-vous me donner son adresse ?

— Bien sûr. Attendez une minute.

La bénévole chercha dans un carnet d'adresses et nota sur un morceau de papier les coordonnées de Simon Dieubon. François la remercia et prit congé.

Simon Dieubon habitait un appartement dans un quartier populaire. Au rez-de-chaussée de son immeuble, François Garde fut arrêté par la concierge. Il présenta sa fausse carte de police. La concierge se montra tout de suite plus aimable.

— Excusez-moi monsieur l'inspecteur mais par les temps qui courent on ne sait jamais, fit-elle.

— Ce n'est rien madame, assura Garde. Je préfère voir une concierge prudente qu'insouciant. Au moins vous faites votre travail. Je cherche un certain Simon Dieubon. Suis-je à la bonne adresse ?

— Oui. Il n'a pas d'ennui j'espère.

— Non. Mais que pouvez-vous me dire sur lui ?

— C'est un garçon très gentil et très généreux. Il travaille bénévolement pour une association pour les clochards. D'ailleurs, il a recueilli une jeune fille qui trainait dans la rue.

— Est-ce elle ? questionna Garde en montrant la photo d'Hélène Barton.

— Oui. Elle est recherchée ?

— C'est une fugueuse. Sa famille la cherche désespérément.

— Le jeune Simon ne risque rien au moins.

— Je ne pense pas. Surtout s'il a pris soin d'elle. Quel est son appartement ?

— Deuxième étage, porte 202.

— Merci madame.

François Garde monta et frappa à la porte de Simon Dieubon. Il devina au point de lumière qui filtrait par le judas que le propriétaire vérifiait qui lui rendait visite. La porte s'entrouvrit, retenue par une chaînette.

— Que puis-je pour vous ? demanda-t-il.

— Monsieur Simon Dieubon ? questionna Garde.

— Oui.

— Police, fit François en présentant de nouveau sa fausse carte. Puis-je entrer ?

Simon Dieubon sembla jauger la situation un instant. Garde conserva un visage impassible. Simon referma la porte pour enlever la chaînette et fit entrer le chasseur.

— Je recherche une fugueuse qui a disparu de chez elle depuis quelques jours, mentit Garde. Voici sa photo.

Les yeux de Simon s'écarquillèrent légèrement en reconnaissant Hélène. Ainsi elle avait fugué et avait de la famille à sa recherche. Si elle était dénommée comme fugueuse alors cela signifiait qu'elle était mineure. Et il l'avait plus ou moins forcé à se prostituer. Proxénétisme de mineur. Cela pouvait lui valoir de longues années derrière les barreaux. Il essaya de garder une constance mais cela ne trompa pas Garde, habitué à déceler le moindre signe de culpabilité.

— Je ne la connais pas, mentit Simon. Et je ne vois pas ce qui vous ferait dire qu'elle est ici.

— Je vous conseille de ne pas me mentir, prévint Garde.

— Serait-ce une menace ? Je pourrais porter plainte devant la police des polices.

— Vous pourriez, si j'étais flic.

François Garde sortit sa baguette et la pointa sur Simon, le mettant sous sa volonté. Il l'obligea à s'asseoir sur un fauteuil.

— Maintenant monsieur Dieubon, vous allez me dire où se trouve la fille et ce que vous lui avez fait ? interrogea Garde.

Sous Imperium, Simon avoua tout. François Garde ne démontra aucune surprise. Ce monde avait cessé de le surprendre depuis bien longtemps. Il effaça la mémoire de Simon Dieubon et l'endormit. Il alla à la chambre que lui avait indiquée Simon. Il trouva la jeune fille endormie sur le lit. Elle avait l'air si paisible. S'il ne connaissait pas son histoire, il ne l'aurait pas deviné.

François Garde s'approcha du lit et secoua doucement Hélène Barton. Celle-ci se réveilla et eut un mouvement de recul en découvrant le chasseur penché au-dessus d'elle.

— Vous êtes un client ? demanda-t-elle.

— Non, répondit Garde. Je m'appelle François Garde, je suis un chasseur.

— Vous voulez m'aider ?

— Oui.

— À quoi bon ? Tous ceux à qui je tenais sont morts. Je suis seule. Je ne veux que la mort me prenne vite pour pouvoir les rejoindre.

— Alors, pourquoi ne pas te suicider ?

— Je ne sais pas. Je n'y arrive pas.

— Ta vie ne vaut peut-être plus rien pour toi. Mais je représente un groupe pour qui ta vie peut être utile.

— Pourquoi ?

— Pour combattre le Seigneur des Ténèbres. Mais pour cela tu souffriras plus que tu ne peux l'imaginer.

— Je ne sais pas me battre.

— Ce n'est pas ce qu'on te demande. Nous avons besoin de ton corps pour créer une arme. Nous t'expliquerons plus tard.

— Est-ce que vous aidez me rapprochera de ma mort ?

Garde était effrayé par cette question. Comment quelqu'un pouvait souhaiter autant mourir ? Ses violeurs avaient vraiment mérité de mourir pour avoir détruit une vie si pure et innocente. Et lui ne voulait pas la détruire plus. Mais restait-il seulement quelque chose à détruire en elle ? Il décida de lui dire la vérité :

— Oui. Il y a de grande chance que tu meurs prochainement. Mais au moins, ta mort servira à quelque chose. Elle permettra que d'autres ne vivent pas les mêmes malheurs que toi.

Hélène se leva. Même sans user de Légilimancie, François devinait déjà la réponse qu'elle allait donner. Il en fut à la fois rassurer et triste.

— J'accepte.

X - Neuf mois

François Garde confia la jeune fille à Julien Faros et Mélina Sarla au Département Secret. Ils lui avaient préparé des appartements dans la zone qu'ils avaient isolée pour le projet GLADIUS. Elle n'en sortirait plus jamais, si ce n'est morte ou infirme. Antoine Faros était venu aussitôt prévenu ainsi que Charles Maldieu. Il laissa son fils et Mélina s'occuper des examens médicaux et autres évaluations pour voir si elle était apte à porter l'arme.

— Bien joué Garde, félicita Antoine Faros.

— Elle ne souhaite que mourir, dit François sans allégresse. Mais elle veut que sa mort soit utile. Ne gêchez pas son souhait.

— Je vous le jure.

— François, fit Maldieu. As-tu effacé ses traces ?

— L'homme qui l'avait recueilli a subi un sortilège d'amnésie, rapporta François. Ainsi que la concierge. Je vais aller au refuge du Secours Catholique pour m'occuper du reste des bénévoles.

— Repose-toi après. Tu as fait ce qu'il fallait. Je vais m'occuper de l'acte de décès. Ainsi, elle sera officiellement morte.

François Garde s'en alla finir son travail. Il croisa Pierrick Corvus qu'il se contenta de saluer par un hochement de tête. Corvus observa à son tour la jeune fille puis se tourna vers le professeur Faros.

— Quand commençons-nous ? demanda-t-il.

— Dès que nous aurons la certitude qu'elle peut mener à terme une grossesse en subissant tout ce que nous avons prévu pour renforcer l'arme, renseigna Faros. Cela devrait prendre un peu de temps. Vous n'aurez plus à agir avant l'entraînement de cette arme. Ensuite, ce sera la mise en œuvre sur le terrain.

— Ne brûlons pas les étapes. Attendons de voir ce que donnera le résultat de ce projet.

— Vous ne nous faites pas confiance ?

— J'attends de voir.

Les tests conclurent qu'Hélène Barton était tout à fait apte. Il avait fallu plus de trois mois pour en être sûr et maintenant, décembre de

l'année 1960 commençait. Il était temps pour les Gardiens de l'Épée d'entrer dans le vif du sujet. Julien Faros apporta lui-même le résultat des tests à son père. Ce dernier les parcourut attentivement.

— Demain, nous commencerons, annonça-t-il. Et dans neuf mois, notre arme naîtra.

— Mais il faudra encore des années avant de pouvoir l'utiliser, dit Julien Faros. Combien de crimes et de malheur le Seigneur des Ténèbres va-t-il encore commettre ?

— C'est vrai. Mais nous n'avons pas d'autre choix. Il nous faut être patients. Au moins, nous agissons.

Le regard de Julien se perdit dans le vide. Son père le connaissait assez pour savoir que quelque chose le tracassait. Ils avaient les mêmes mimiques pour exprimer leurs pensées.

— Quoi d'autre ? questionna le père.

— Avons-nous le droit d'aller aussi loin ? fit le fils. Ne devenons-nous pas des mages noirs ?

— Tu as raison de te poser ces questions. Mais je t'en poserais une autre en retour : pouvons-nous laisser faire Voldemort sans agir ? Même si la solution nous pousse à devenir aussi méprisables que le problème, au moins nous aurons agi. J'aurai la conscience tranquille sur ce point.

— Je comprends. À demain papa.

— À demain.

Les Gardiens de l'Épée étaient réunis au complet pour la deuxième fois. C'était plus une réunion pour la forme, car les seuls qui devaient rester pour la suite étaient le professeur Faros, son fils, Mélina Sarla et Pierrick Corvus. Le professeur Antoine Faros prit la parole :

— J'ai voulu tous vous réunir une dernière fois avant de lancer concrètement le projet GLADIUS. Il faut que ce soit bien clair dans vos esprits qu'à partir du moment où l'insémination sera effective, on ne pourra plus revenir en arrière. Donc, si quelqu'un souhaite quitter les Gardiens de l'Épée ou s'opposer au lancement de l'opération, qu'il le dise maintenant. Nous n'avons plus le droit au doute.

Le professeur Faros attendit quelques instants en passant sur chaque visage. Françoise Cidal semblait soucieuse mais elle ne prit pas la parole.

— Bien, reprit le professeur Faros. Tout est clair alors. Vous pouvez repartir. Seuls ceux nécessaires à l'insémination doivent rester.

Françoise Cidal et Gilles Chaldo sortirent. Charles Maldieu échangea quelques mots avec le professeur et se dirigea à son tour vers la sortie. Il invita François Garde à le suivre mais ce dernier refusa.

— J'ai ramené cette fille en sachant très bien que je la condamnerai à une mort lente et douloureuse, dit-il. Je veux être témoin de ses souffrances du début à la fin. Je pense que l'un de nous se doit de devenir le témoin de ce qu'elle va faire pour ce monde.

— Je comprends votre point de vue Garde, assura le professeur Faros. Vous pouvez rester.

La première partie de l'opération ne nécessitait pas la présence d'Hélène Barton. François Garde préféra laisser les scientifiques entre eux avec Pierrick Corvus. Il rejoignit la jeune fille. Celle-ci attendait patiemment en lisant un livre que lui avait apporté Garde.

— Bonjour, dit-elle.

— Bonjour, fit-il. Comment trouves-tu ce livre ?

— Il me change les idées. C'est une histoire légère et amusante.

— Je t'en apporterais d'autres.

Un silence lourd s'installa. L'adolescente observait le visage fermé et sérieux de François.

— C'est pour aujourd'hui, n'est-ce pas ? dit-elle. Julien me l'a dit hier.

— Oui, confirma François. Ils sont avec Corvus en ce moment.

— Il ne me reste donc plus que neuf mois à vivre. Enfin.

Rien que ce dernier mot horrifia François. Comment pouvait-on souhaiter autant la mort ? Mais il n'en montra rien. Comme l'avait dit le professeur Faros, ils ne pouvaient plus revenir en arrière. Et surtout, ils ne le devaient pas.

Pierrick Corvus était allongé sur une table d'opération. La partie le concernant était la plus facile, sa mission étant de fournir un peu de sang. Pour ce faire, Julien Faros appliqua une méthode venant de la médecine moldue : la prise de sang. À l'aide d'une seringue, il extrait la quantité de liquide souhaitée. Il tenait la seringue de verre précieusement. Et alors que Mélina Sarla appliquait un coup de baguette sur le bras de Corvus pour arrêter le léger saignement, il déposa la seringue sur un plateau. La première partie était finie. La seconde serait l'extraction d'un ovule des ovaires d'Hélène Barton.

Mélina Sarla prépara la jeune fille pour l'opération. Elle resterait endormie jusqu'à la fin. Lorsqu'elle se réveillerait, elle serait enceinte. Le professeur Faros s'occupa personnellement de l'extraction de l'ovule. Il usa d'un sortilège de passation de matière et d'un de désillusion, il put ainsi passer à travers la peau et les organes de la jeune fille comme s'ils étaient faits d'air. Il accéda sans mal jusqu'aux ovaires. Avec d'innombrables précautions et un sortilège permettant de zoomer jusqu'au niveau microscopique, il récupéra plusieurs des précieuses cellules.

Le plus délicat restait à faire. Il mit les ovules extraits dans un bocal contenant un fluide conservateur et isolé de l'air ambiant et n'en prit qu'un. Il devait retirer le noyau de la cellule pour en faire une cellule vide pouvant accueillir le noyau pris d'une cellule de Corvus. Lesdits noyaux avaient été préparés par Faros fils. Le premier essai fut un échec mais Faros père ne se démonta pas. Il savait que ce qu'il faisait était inédit, de la médicomagie au niveau microscopique, les meilleurs médicimages de Gardevie et d'ailleurs n'y avaient encore jamais pensé. Ce ne fut qu'au cinquième essai qu'il réussit. Le plus dur étant fait, le professeur Faros soupira de soulagement. Il laissa le soin à son fils de placer sa création dans l'utérus de la porteuse.

Lorsqu'Antoine Faros ressortit de la salle d'opération, il tomba sur François Garde qui le toisait gravement.

— C'est fini, dit le professeur. Maintenant il faut attendre quelques jours de voir si l'insémination a réussi et que l'embryon commence son développement. Si tout va bien, dans un mois, nous pourrions commencer à travailler sur l'arme pour lui donner toute sa puissance.

— Et la fille ? questionna Garde.

— Elle va bien. Elle dort encore. Nous n'allons pas la réveiller et laisser les effets de la potion s'estomper d'eux-mêmes. Si vous voulez rester avec elle, je n'y vois aucun inconvénient.

Les semaines suivantes, les deux Faros et Mélina Sarla se contentèrent d'observer le début de la gestation d'Hélène Barton. La jeune fille se portait bien. François Garde venait souvent la voir. Ils discutaient longuement et il lui apportait des livres pour qu'elle ne s'ennuie pas. Il la surprit une fois à se regarder dans un miroir, soulevant ses vêtements pour mieux voir son ventre et y passer la main. L'adolescente se retourna vivement, rougissante.

— Euh... je... je... balbutia-t-elle.

— Tu n'as pas à en avoir honte, assura-t-il. C'est normal.

— Je ne sais pas vraiment pourquoi je fais ça. Ce bébé n'est pas mon fils. Je ne fais que le porter sans lui avoir rien donné. Il n'aura pas mes yeux, ni mon nez. Il ressemblera trait pour trait à Corvus. Et je ne l'élèverais même pas.

— Tu n'es pas obligée de mourir.

— Le professeur Faros m'a dit qu'il y avait peu de chance pour que je survive à l'accouchement. À cause de tout ce que je vais subir durant la grossesse.

— Peu de chance ne veut pas dire pas du tout. Si tu survis...

— Je ne veux pas survivre. Je vous l'ai dit, je veux que ça s'arrête. Je veux mourir. Plus rien ne me raccroche à la vie maintenant.

À chaque fois qu'il quittait Hélène, François se sentait si inutile et impuissant. Il se sentait responsable de cette fille et de sa vie. Lui qui n'avait jamais eu d'enfant. Et il ne pouvait rien faire. Il ne pouvait que la regarder durant ses derniers mois à vivre. Et même participer à ce qui la tuera. Une seule chose était sûre pour lui maintenant : l'Enfer l'attendait au bout du chemin. À moins qu'il ne soit déjà en Enfer.

Le mois s'écoula sans qu'il n'y ait de problème notable avec l'embryon. La gestation avait débuté tout à fait normalement. Il fallait maintenant commencer le travail visant à forger cette épée à partir de ce métal brut. Les traitements magiques que devaient subir l'embryon et donc Hélène seraient de plusieurs types : des potions à

ingérer, à appliquer sur la peau ou parfois même à injecter directement dans le sang ou l'utérus, des sortilèges divers et des rituels.

Mélina Sarla s'occupait de certaines potions. Le professeur Antoine Faros vérifiait chaque potion d'une manière quasi inquisitrice, n'hésitant pas à les refaire lui-même au moindre doute. Mélina commençait à se demander s'il lui faisait vraiment confiance.

— Tu as l'air soucieuse.

Mélina était dans la petite salle de repos qu'ils s'étaient installés, sirotant un thé. Julien Faros venait d'entrer et se servit un café.

— C'est ton père, dit-elle. La couleur de ma potion ne lui allait pas donc il a décidé de la refaire. Il ne fait confiance à personne ou quoi ?

— Ne lui en veux pas, dit Julien. Il a toujours été maniaque là-dessus. Dès que ça concerne ses recherches, il veut tout faire lui-même. S'il avait pu, il n'aurait jamais accepté le moindre assistant par le passé.

— Alors pourquoi nous a-t-il embarqués avec lui ?

— Pour ce projet, il sait très bien qu'il ne pourra rien faire seul. Il a besoin de notre aide. Ne t'en fais pas, je sais qu'il apprécie ton travail. Il ne t'aurait jamais prise s'il ne te faisait pas confiance pour le travail qu'on te demande. Il faudra juste accepter qu'il fasse son maniaque quelques fois.

Mélina posa sa tasse vide et se leva.

— Si tu le dis, acquiesça-t-elle. Je vais aller voir si je peux travailler un peu à une prochaine potion.

Les rituels provenaient de vieux grimoires écrits dans des langues inconnues ou mortes. Dans la plupart d'entre eux, Hélène Barton n'avait rien à faire, se contentant de s'allonger sur un autel. Elle ressentait d'étranges sensations durant ces séances et souvent même des douleurs qu'elle ne pouvait retenir et devait exprimer par des hurlements. Elle pensa plusieurs fois demander pitié et arrêter là cette torture. Mais elle ne voulait pas que sa mort soit inutile. Et cet enfant représenterait un espoir pour le reste de la population sorcière à une époque où le Malheur frappait plus fort chaque jour. Elle se devait d'être forte durant encore huit mois. Ensuite, tout s'arrêterait. Elle le souhaitait. Le professeur Faros lui avait dit que les chances

qu'elle meurt durant l'accouchement étaient très fortes. Et si elle survivait malgré tout, il ne lui resterait plus qu'à le faire elle-même.

Les mois s'écoulèrent. Hélène Barton s'affaiblissait. Les potions et les rituels lui brûlaient toutes ses réserves d'énergie à tel point que Mélina Sarla dut rajouter à la liste de potions qu'elle ingurgitait des revigorants et des renforçants pour s'assurer qu'elle aille au bout des neuf mois. Son visage était amaigri et elle aurait au moins perdu dix kilogrammes si un bébé ne grandissait pas dans ses entrailles. Au sixième mois, elle ne pouvait plus sortir de son lit, ses jambes refusant de la supporter.

François Garde passait parfois toute la journée à lui tenir compagnie. Il lui faisait la lecture car ses yeux ne parvenaient plus à déchiffrer les mots qui s'alignaient sur leurs pages. Il lui parlait et parvenait même parfois à la faire rire. Lui-même se forçait à sourire et à garder un ton enjoué. Mais il ne faisait que jouer un rôle.

Les deux derniers furent particulièrement pénibles pour Hélène Barton. Elle était si faible qu'elle ne ressentait plus la douleur et le mal-être provoqué par tous les traitements magiques qu'elle subissait. Elle ne mangeait plus, son estomac rejetant toute nourriture solide.

— Tu devrais manger un peu quand même, lui disait François Garde une fois de plus.

— Si c'est pour tout vomir dans la foulée je ne vois pas ce que ça peut faire, dit Hélène. J'arrive enfin à la fin du voyage. Et j'aurai fait quelque chose d'utile pour ce monde avant de partir.

— Tu ne veux pas plutôt essayer de vivre.

— Plus rien n'a d'importance pour moi ici-bas. Je sais que tu voudrais que je survive, que je reprenne des forces pour reprendre une vie normale. Mais tu dois accepter mon choix. S'il te plait, n'essaye pas de me retenir.

Il n'eut pas le temps de lui répondre. Hélène venait de se plier en deux sous une violente douleur. Aussitôt, Garde appela Julien Faros. Ce dernier l'examina et sortit chercher son père et Mélina Sarla. Ils emmenèrent Hélène dans la salle d'accouchement.

Garde comprit que le temps était venu...

XI - 18 août 1961

L'attente dura des heures qui parurent éternelles à François Garde. Il se traita mentalement d'idiot : il était en train d'attendre qu'on lui annonce la naissance d'un monstre et la mort d'un ange. Comment être impatient en une telle situation ? Charles Maldieu le rejoignit.

— Cela fait plus de deux heures que ça a commencé, dit Garde.

Garde était nerveux. Il en vint même à se demander combien de temps il fallait pour qu'une jeune fille meure en donnant la vie.

Et soudain, alors qu'aucun son n'avait filtré de la pièce, un cri éclata dans l'air sans qu'on sache s'il s'agissait d'une promesse pour de jours plus radieux ou plus sombres. Les pleurs d'un bébé. Ce n'était pas la première fois que les deux chasseurs entendaient ça, mais ces pleurs-là avaient quelque chose d'étrange. Il leur semblait que le son les pénétrait jusqu'à l'âme, la troublant comme la boue trouble l'eau d'un ruisseau. Ce cri était plus qu'un simple cri. Plus que l'annonce de la naissance de leur arme. Ce cri était chargé de magie et prouvait que la deuxième partie du projet GLADIUS avait réussi : ils avaient doté un enfant d'un immense pouvoir. Garde et Maldieu touchèrent du doigt l'angoisse qui avait grandi en eux durant ces derniers mois : pourraient-ils contrôler une telle puissance ?

La porte s'ouvrit. Julien Faros, la mine fatiguée, la passa en titubant. Sa blouse était couverte de sang. Garde avait vu beaucoup de sang couler durant sa carrière mais ce fut ces quelques éclaboussures qui le marquèrent à tout jamais. Sans attendre, il entra, suivi de Maldieu. Méline Sarla se trouvait dans un coin de la pièce et s'affairait près d'une petite baignoire. Le professeur Antoine Faros se trouvait penché à une table, notant quelque chose sur un morceau de parchemin. Il s'arrêta en remarquant la présence des deux chasseurs. Maldieu s'approcha de lui.

— L'arme est-elle viable ? demanda le directeur du Département des Chasseurs.

— Il est trop tôt pour le dire, répondit Faros. Nous allons l'observer quelques jours avant de nous prononcer. Ensuite, nous évaluerons ses capacités. Il faut que nous sachions si elle nous sera

réellement utile. Mais je n'en doute pas, son cri à lui seul a suffi à briser le sortilège d'insonorisation que j'avais mis en place.

— Et la fille ?

— Elle est encore en vie. Mais ce n'est qu'une question de minutes. Julien l'a examinée et il a dit qu'il n'y a rien à faire.

François Garde n'écouta que discrètement ce que se disait les deux hommes. Il s'approcha vers la table d'opération sur laquelle se trouvait Hélène. Elle était si pâle. Sa respiration était faible. Garde avait vu tant de gens mourir qu'il ne pouvait se tromper en reconnaissant les signes de l'agonie. Elle n'avait plus que quelques instants à vivre. Il tira un tabouret et s'assit près d'elle. Il dégagea une mèche de cheveux de son visage. Comme éveillé par ce simple contact, la jeune fille ouvrit difficilement les yeux. Elle sourit maladivement en reconnaissant François. Elle leva légèrement le bras mais il retomba. François lui prit la main.

— Ne fais pas cette tête, lui dit-elle. Souris, j'ai fait ce que j'avais à faire. Maintenant je peux partir.

— J'aurais voulu te redonner goût à cette vie, dit-il. Que tu vois ton enfant grandir.

— Il n'est pas mon enfant. Je n'ai fait que le porter. Il est votre arme. Servez-vous-en comme il faut. Pour qu'un jour, plus personne ne souffre. Pour qu'aucune autre jeune fille ne vive ce que j'ai vécu. Promets-le-moi.

François se força à sourire. Il ne voulait pas qu'elle meure dans la tristesse.

— Je te le promets, dit-il.

— Alors je sais que tout ira bien, fit-elle en intensifiant son sourire. Merci pour tout ce que tu as fait pour moi.

Un dernier sourire, une dernière œillade. La main de la jeune fille glissa de celle du chasseur. Ses yeux se fermèrent une dernière fois. C'était fini.

François n'arrivait pas à détourner ses yeux du corps sans vie d'Hélène. Il sentit une main se poser sur son épaule, mais ce contact avait quelque chose d'irréel pour lui.

— Je vais m'occuper d'elle, dit Garde. Je dois le faire.

— Je comprends mon ami, assura Maldieu.

Garde recouvrit le visage de la jeune fille d'un drap. Lorsqu'il quitta enfin des yeux la table d'opération, il vit Mélina Sarla s'avancer vers le professeur Faros en tenant dans ses bras un linge blanc où remuait paresseusement une forme toute rose. En temps normal, François se serait émerveillé devant cette nouvelle vie. Mais rien n'était normal dans la naissance de ce bébé. Sa mère porteuse était morte. Mais surtout, il n'avait pas été conçu naturellement. Il n'était pas le fruit de l'amour de deux personnes. Il était un double, un être créé à partir de quelqu'un. Le fruit d'une expérience de magie noire. Et c'était en lui que les espoirs de toute la Communauté Magique voir de l'Humanité contre la menace de Voldemort étaient actuellement réunis. Même si l'Humanité l'ignorait.

18 août 1961. Cette date resterait à jamais gravée dans la mémoire des Gardiens de l'Épée sans savoir si elle était prometteuse ou funeste. Le fruit du projet GLADIUS venait de naître. Les Gardiens de l'Épée se réunirent pour voir leur arme. S'ils ne savaient pas ce qu'il était, ce petit garçon leur aurait paru si normal. Mais il ne l'était pas. Le professeur se décida à parler :

— Voilà le fruit de nos efforts. Nous avons notre arme mais nous ne pourrons pas l'utiliser avant plusieurs années. Il nous faudra encore être patients. Il peut sembler fragile comme ça, mais selon nos premiers examens, il est ce que nous voulions. Sa puissance est grande. Nous l'évaluerons plus tard avec plus de précision.

— Nous n'aurions pas dû, souffla Françoise Cidal. Nous sommes devenus des mages noirs.

— Mademoiselle Cidal, nous savions à quoi nous en tenir en lançant ce projet. Je ne tolérerai pas les girouettes parmi nous. Vous devez être pleinement avec nous.

Françoise Cidal n'osa rien ajouter. Elle était consciente d'être allée trop loin en acceptant de participer à ce projet mais elle ne pouvait plus reculer. Les conséquences pourraient être bien pires pour elle.

— Quel sera son nom ? demanda Pierrick Corvus.

— Gladius, répondit Antoine Faros.

Les premiers jours sur terre de Gladius ne furent qu'une période d'observation. Ayant été conçu artificiellement, il fallait d'abord s'assurer qu'il survivrait et qu'il ne souffrait d'aucune tare. Pour cela, Julien Faros et Mélina Sarla passait parfois des heures à l'observer, l'ausculter ou à tester ses réflexes nerveux.

Sarla et Faros fils venaient de finir une série de tests sur le bébé qui les observait avec un regard intrigué. Le regard du bébé était en adéquation avec son très jeune âge. Il ne semblait pas se contenter d'être curieux de ces visages devant lui ou des gestes qu'ils faisaient.

— Comment va-t-il ? demanda Antoine Faros en s'approchant du berceau.

— Il est en parfaite santé, répondit Julien. Je n'ai jamais vu un bébé aussi en forme deux jours après la naissance. Ça fait presque peur.

— Pourquoi ?

— Quand il nous regarde, on sent qu'il ne nous regarde pas distraitement comme un simple bébé. On sent qu'il nous scrute plus profondément que la simple enveloppe physique. Et il est déjà très éveillé.

— C'est normal, les traitements magiques que nous lui avons fait subir avaient un triple but : augmenter ces capacités magiques, physiques et mentales. Il nous faut au plus vite les évaluer.

— Demain, nous effectuons les premières analyses complètes.

Le lendemain, Julien et Mélina attachèrent le bébé à un siège pour ne pas qu'il bouge. Ils effectuèrent plusieurs sortilèges de type médical permettant d'évaluer les capacités de l'arme. Ils venaient de terminer quand Antoine Faros entra dans la pièce. Il s'approcha du bébé et le regarda un instant. Gladius le fixait intensément.

— Quels sont les résultats des premières analyses ? demanda-t-il.

— Il est toujours en parfaite santé, répondit son fils. Aucune forme de dégénérescence d'aucune sorte. Il s'éveille plus vite que nous l'avions prévu mais ce n'est pas flagrant.

— Et au niveau du flux magique ?

— Il est aussi puissant que prévu. Voir plus. Je me demande si ce n'est pas un peu trop dangereux.

— Tout ira bien Julien. Nous connaissons les risques en nous lançant sur ce projet. Et surtout, nous avons pris toutes les

dispositions pour éviter les mauvaises surprises. Tout ce que nous pouvons faire maintenant c'est attendre.

— Je sais papa. Mais parfois, je me dis que nous avons peut-être fait quelque chose que nous n'aurions pas dû.

— Nous vivons une période sombre et violente. Pour survivre, il nous faut arriver à d'extrême mesure malheureusement. Dumbledore est quelqu'un de sage mais un peu trop timoré dans ses actes. En suivant sa méthode, nous ne réussirons jamais à vaincre Voldemort.

— Tu pourrais éviter de dire son nom ! gémit le jeune homme.

— Je n'ai pas peur de lui.

Un silence s'installa quelques secondes. Julien avait toujours respecté son père pour son intelligence et sa force de caractère. Mais n'était-il pas devenu trop vaniteux et confiant avec le temps ?

— Quand sera-t-il prêt ? questionna Julien.

— Il nous faut attendre encore quelques années, répondit son père. Mais ne t'en fais pas, les Chasseurs se chargeront de le former au combat. Je compte sur Garde et Maldieu pour ça, et également sur Chaldo et Cidal pour lui apprendre à analyser n'importe quelle situation comme il le faut. Mais c'est surtout ce que Pierrick Corvus lui apprendra qui sera important.

— Voudra-t-il seulement participer à son éducation ? Leurs rapports risquent d'être un peu compliqués.

— On ne lui demande pas de devenir son père mais son formateur.

— Je m'en chargerais, lança une voix sombre.

Personne n'avait remarqué que Pierrick Corvus était entré. Il s'approcha et posa les yeux vers Gladius. Aucun sentiment ne transpirait de son visage.

— Quand il pourra tenir une baguette, je commencerai son entraînement, dit Pierrick.

— Parfait, acquiesça Antoine Faros. Il ne nous reste plus qu'à attendre.

Une semaine après la naissance de Gladius, les Gardiens de l'Épée se réunirent une nouvelle fois. Antoine Faros tenait à immortaliser les différentes étapes de leur projet. Depuis le début, il prenait des clichés des différentes phases. Mais cette photo-là aurait quelque chose d'officiel. Elle prouvait la réussite de l'expérience. Restait plus

qu'à atteindre le but du projet GLADIUS : faire de cet enfant une arme redoutable et vaincre Lord Voldemort.

Les Gardiens de l'Épée prirent la pose autour du berceau où remuait tranquillement Gladius. Aucun sourire n'illumina cette photo. Tous étaient conscients de l'horreur et des sacrifices que leur avaient coûté la naissance de cette vie. Et tous redoutaient la suite.

Mais au final, le temps serait leur seul juge.

XII - Kylian Nevris

Le projet GLADIUS devait demeurer en sommeil le temps que l'arme atteigne un âge lui permettant d'utiliser une baguette et des armes. Depuis le départ, les Gardiens de l'Épée savaient que le projet mettrait du temps avant de donner les résultats attendus.

Malgré cette attente, pour les Chasseurs, le relâchement était un luxe qui leur était interdit. Depuis quelques mois, un bouleversement secouait la sphère politique de la Communauté Magique française. Un membre du Conseil Ministériel montait en puissance et certains n'hésitaient pas à parler de lui comme prochain Ministre. Erwan Riliam s'attaquait à la politique de l'actuel chef du gouvernement magique français. Et en particulier aux mesures prises vis-à-vis du problème des Mangemorts. Il estimait la politique actuelle trop faible et demandait à ce que des mesures drastiques soient prises. Charles Maldieu sentait de grands changements arrivés. Et cela ne lui disait rien qui vaille.

— Qu'est-ce que tu en penses ? demanda-t-il à François Garde en prenant un café.

— Il y a de fortes chances qu'il devienne Ministre, répondit Garde. Et si nous devons appliquer la moitié des mesures qu'il préconise, ce sera combattre un mal pour un autre.

— Je suis d'accord.

— Erwan Riliam, c'est lui que Kylian a été chargé de protéger quelques jours il y a quelques mois de ça, n'est-ce pas ?

— Oui.

— Je trouve qu'il a légèrement changé depuis. Il est un peu plus cynique et j'ai dû le retenir plusieurs fois lors d'opérations pour éviter l'irréparable.

— J'ai appris qu'il s'était fiancé il y a peu de temps.

— Avec la sœur de Suzanne. Mais je me demande si ce sera suffisant pour le maintenir dans le droit chemin. Il me fait de plus en plus penser à Dakus.

Maldieu se remémora de vieux souvenirs. Yves Dakus avait été de la même incorporation que François et lui aux Chasseurs. Déjà du temps où il travaillait pour la section IRIA, il était connu pour son

penchant violent, n'hésitant pas à torturer les mages noirs durant les interrogatoires. Malgré tout, il parvint à entrer à la section S. Ce qui avait été pressenti durant son temps à la IRIA ne fit que se confirmer. Dakus ne ramenait jamais de Mangemort vivant. Il se fit suspendre plusieurs fois pour désobéissance à une consigne stricte. Et un jour, le directeur du département le renvoya. Depuis, Dakus s'était montré discret. Mais...

— J'ai appris dernièrement que Dakus était un proche de Riliam, dit Maldieu.

— Ça ne m'étonne pas, fit Garde. Et connaissant Dakus, il va vouloir sa vengeance sur nous. C'est quand même grâce à notre rapport qu'il a été finalement virer. Il est du genre revanchard.

— Je sais. Je vais garder un œil sur cette affaire.

— Je te fais confiance là-dessus. Tu as le plus grand réseau d'informateurs que je n'ai jamais vu.

Pierrick essayait de paraître toujours le même devant Julie avec qui il vivait depuis quelques mois. Mais depuis la mort de son ami Samuel Marus, rien n'était comme avant. Julie le comprenait bien et attendait patiemment. Ils étaient allés voir plusieurs fois Léa et les enfants. Sonia avait refusé de parler et même de se retrouver dans la même pièce que Pierrick durant plusieurs mois. Mais un jour, elle avait cédé. Alors que le couple se préparait à rentrer, Sonia s'était jetée dans les bras de son parrain.

— Tu vas revenir ? avait-elle demandé.

Pierrick avait mis un genou à terre pour se mettre à sa hauteur. Il lui avait souri et lui avait déposé un baiser sur le front.

— Bien sûr, avait-il dit. Bientôt. Tu prends le train pour Beauxbâtons dimanche, n'est-ce pas ? Si ta mère est d'accord, je vous accompagnerais à la gare.

Derrière Sonia, Léa acquiesçait en souriant.

Le soir, Julie fut heureuse de revoir un sourire se dessiner sur le visage de son compagnon. Un sourire simplement heureux. Elle vint s'asseoir près de lui, lui prenant la main.

— C'est bien que Sonia veuille de nouveau te parler, dit-elle.

— Oui, répondit-il. Jusqu'à maintenant, je ne savais pas si j'arrivais à faire mon devoir de parrain comme il le faut. Je craignais de ne pas être à la hauteur des attentes de Sam.

— Que veux-tu dire ?

— Je me souviens du jour où Léa et lui m'ont annoncé qu'elle était enceinte. J'étais si heureux pour eux. Mais en même temps, j'ai eu peur. Je me suis dit que plus rien ne serait comme avant. Que maintenant, ils se consacraient uniquement à leur famille et que je serais mis à l'écart. Surtout que Léa a un frère qui logiquement aurait dû devenir le parrain de Sonia. Mais quand ils m'ont dit qu'ils ne voulaient que moi comme parrain pour leur enfant, j'étais réellement euphorique. Léa m'a avoué ce jour-là qu'elle se sentait plus proche de moi que de son vrai frère.

— Et comment a réagi le frère de Léa ?

— Il a fait la gueule. En fait, il a vraiment pardonné à sa sœur uniquement quand il est devenu le parrain de Jonas.

— Je ne l'ai jamais rencontré. D'ailleurs, il n'était pas à l'anniversaire de Jonas.

— Il a juste envoyé un cadeau. Il ne vient que rarement. En fait, il voulait être parrain mais il n'est pas capable d'en assumer les responsabilités. Surtout qu'on a eu une petite prise de bec. Sam lui a reproché son absence. J'étais venu avec lui ce jour-là. Il a dit avoir autre chose à faire de plus important. Mais on savait pertinemment que c'était faux. Il m'a même reproché d'être le parrain de Sonia.

— Et qu'est-ce que tu lui as répondu ? demanda Julie.

— Que je me considérai aussi comme le parrain de Jonas à la vue de son incompetence. Il a voulu me lancer un maléfice.

— J'imagine qu'il n'a pas réussi.

— Lorsqu'on est reparti, Sam m'a dit que lui aussi me considérait comme le vrai parrain de Jonas. On n'a plus jamais revu le frère de Léa depuis. D'ailleurs, il n'est même pas venu à l'enterrement de Sam.

— Ah oui ! se rappela Julie. Léa m'a raconté qu'il avait essayé de s'imposer comme une « nouvelle autorité masculine » pour Sonia et Jonas. Je m'en souviens car ça m'avait surpris d'apprendre qu'elle avait un frère. Elle lui a dit d'oublier qu'il était parrain et que tu étais là pour ça.

— J’imagine que le vocabulaire de Léa a dû être un peu plus imagé.

— Je n’aurais jamais pensé l’entendre dire ce genre de chose un jour, finit Julie en riant.

Le dimanche du départ de Sonia pour l’Académie de Magie Beauxbâtons arriva. La jeune fille était nerveuse. Après tout, c’était sa première rentrée. Elle se jeta littéralement dans les bras de Pierrick quand celui-ci arriva. Pierrick se dit qu’elle voulait se faire pardonner de ces mois de silence. Mais jamais Pierrick ne lui en voudrait pour ça. Il lui caressa affectueusement les cheveux avant d’aller dire bonjour à Léa. Jonas faisait la tête dans un coin, assis sur les marches de l’escalier. Léa envoya à son vieil ami un regard éloquent. Comprenant pourquoi le garçon agissait ainsi, il s’approcha et s’assit à côté de lui.

— Tu vas bien Jonas ? demanda Pierrick.

— Oui, répondit Jonas hargneusement.

— Alors pourquoi tu fais la tête ?

— Je ne fais pas la tête !

— Tu es sûr ?

— Je... je ne veux pas être tout seul, avoua Jonas.

— Mais tu ne seras pas tout seul, ta maman va rester avec toi. Et puis, je viendrais te voir souvent.

— Mais Sonia...

— Elle t’écrit, n’est-ce pas Sonia ?

— Bien sûr, assura la fillette.

— Et puis dans deux ans, tu la rejoindras là-bas, rappela Pierrick. Allez, souris. Tu ne veux pas qu’elle soit triste pour le jour de son départ quand même ?

Le garçon releva la tête et se força à sourire. Sonia vint lui prendre la main pour le guider jusqu’à la cheminée. Léa remercia Pierrick d’un sourire avant de s’engouffrer dans l’âtre verdoyant.

Le quai du Beauxbâtrain était bondé. Pierrick n’y était pas revenu depuis sa dernière année à l’Académie. Il tentait de se frayer un chemin entre les groupes familiaux se disant au revoir, une main tenant celle de Julie et l’autre celle de Sonia. La jeune fille monta sa valise dans le train et redescendit sur le quai pour embrasser tout le

monde. Elle parla un peu avec son frère. Ce dernier acquiesça et sourit. Puis elle vint dire au revoir à Pierrick.

— Si tu as le moindre problème, quel qu’il soit, envoie-moi une lettre, dit Pierrick.

— D’accord, fit Sonia.

— Allez, monte avant que le train ne parte sans toi.

Sonia l’embrassa sur la joue et monta. Le train partit, emportant les élèves pour une nouvelle année scolaire.

L’automne changeait les couleurs de la nature. L’émeraude laissait place à la topaze et au rubis. Si Kylian Névriss a un jour aimé l’automne, cette époque était révolue depuis longtemps. Le spectacle annuel de la nature changeante ne l’atteignait plus. Mais il était vrai que pour le moment, il avait d’autres chats à fouetter. Il surveillait une maison depuis des jours, se relayant avec sa coéquipière : Suzanne Janis. Il la sentit se glisser dans les buissons à côté de lui. Il ne prit même pas la peine de se tourner vers elle.

— Je commence à en avoir ras le bol de surveiller cette maison pour rien, dit-il.

— C’est une mission importante, dit Suzanne. Cette maison est un point de repli des Mangemorts. On ne sait jamais quand ils reviendront.

— Tu parles. Tout ça à cause d’un tuyau sûrement percé.

— Va le dire à Garde. C’est un de ses informateurs qui lui a dit que les Mangemorts se serviraient bientôt de cette maison.

— Je ne suis pas entré à la section S pour passer des jours et des nuits à me geler la gueule dans la terre.

— Et bien quand tu rentreras au Ministère faire ton rapport, ramène les bleus avec toi. Regarde.

Suzanne Janis désignait la maison. Plusieurs individus habillés de robes noires s’affairaient autour. D’un geste quasi synchrone, les deux chasseurs posèrent leurs baguettes sur leurs tempes. Zoomant sur les individus, ils purent en identifier quelques-uns. Ils n’avaient plus de doute, c’était bien des Mangemorts. Suzanne tourna les yeux vers son coéquipier. Il y avait dans son regard quelque chose de malsain, mais elle avait appris à ne pas s’en formaliser. Après tout, c’étaient les mages noirs qui en faisaient les frais.

— Va chercher Garde, ordonna Janis. Il nous faut la conduite à tenir.

— Je la connais la conduite à tenir, dit Névriss. On y va et on se les fait tous.

— Il y a une procédure à suivre.

— Et bien suis-là. Moi je vais m'occuper d'eux.

— Kylian, appela Janis.

Mais il n'écoutait pas. Il s'était déjà glissé vers la gauche et descendait vers la maison, la baguette à la main. Suzanne rageait intérieurement : quel imbécile ! Kylian avait toujours été d'un naturel fonceur mais il savait se retenir pour respecter les procédures et les règles d'engagement des Chasseurs. Mais depuis quelques semaines, il avait changé. Une lueur de folie avait germé au fond de son regard. Une lueur qui faisait peur à Suzanne quelques fois.

La jeune chasseuse ne pouvait pas envoyer un Patronus sans risquer de se faire repérer par les Mangemorts. Et si elle s'éloignait, elle craignait que son coéquipier commette l'irréparable ou pire : ne se fasse tuer. Elle enragea une nouvelle fois et s'engagea sur le même chemin que Kylian.

Névriss s'approchait à pas de loup. Il aimait cette sensation avant de passer à l'action. Son sang bouillonnait d'excitation dans ses veines. Il passa le regard sur chacun des visages visibles des Mangemorts. Chacun d'eux était la promesse d'un agréable moment en perspective. Le seul point noir dans le paysage était qu'il devait faire en sorte de ne pas en tuer. Mais un accident était si vite arrivé. Il devait juste éviter d'user de l'Avada Kedavra sauf en certains cas. Heureusement, il y a bien d'autres façons de tuer un être humain. Et souvent plus jouissives.

Suzanne arriva près de lui. Encore une fois, il ne se tourna pas vers elle, se contentant de lui dire qu'il comptait faire mouvement par la gauche. Suzanne allait tenter de le résonner encore une fois quand Kylian lança un Cofringo sur la maison, faisant exploser un pan de mur, projetant des gravas à plusieurs mètres à la ronde. Un Mangemort se trouvant trop près du cœur de l'explosion fit un vol plané et ne se releva pas. D'autres furent criblés d'éclats de pierre. Les Mangemorts indemnes sortirent leurs baguettes et s'agitaient en regardant dans toutes les directions. Névriss en stupéfixa un avant de

sortir des fourrés. Son pied décrivit un arc de cercle pour venir percuter l'estomac du plus proche ennemi, le pliant en deux. Il le mit KO en écrasant son coude sur son crâne. Névriss bloqua un maléfice d'un mouvement de baguette et contre-attaqua aussi sec d'un puissant Repulso, le mage noir s'écrasa contre un arbre avec une telle violence que le craquement de ses os se répercuta jusqu'aux oreilles de Suzanne.

Tout avait été si vite que Suzanne, fascinée par la violence de son coéquipier, n'eut pas le temps d'agir. Elle sortit enfin des fourrés et se contenta de désarmer les Mangemorts assommés. Elle vérifia en même temps le bilan des morts. Elle ne s'était pas trompée, l'ennemi ayant percuté l'arbre était bien mort. Et il fallait y ajouter un des mages noirs pris dans l'explosion. Pour les autres, certains étaient grièvement blessés. C'était un véritable carnage, et un seul individu était responsable de ça.

Kylian Névriss appréciait son œuvre comme un artiste après avoir fini une toile. Il examina celui qu'il avait assommé d'un coup de coude.

— Il a de la chance d'être encore en vie celui-là, dit-il. Je crois que je lui ai mis le crâne en miettes.

Suzanne Janis s'approcha de lui d'un pas décidé et lui enfonça son index dans la poitrine. Ses yeux étaient furieux.

— Est-ce que tu réfléchis parfois avant d'agir ? s'écria-t-elle. Et si nous devons continuer la surveillance pour remonter le réseau ? Tu y as pensé ?

— Qu'est-ce qu'on en a à foutre ! contredit Névriss. L'important, c'est de faire du chiffre et d'en mettre un maximum hors d'état de nuire.

— Il y a des règles à suivre !

— Elles devraient bientôt changer. Aux prochaines élections ministérielles. Baisse-toi ! ordonna-t-il en la poussant sur le côté. Avada Kedavra !

L'éclair vert atteignit un Mangemort qui s'était glissé derrière la chasseuse. Il devait se trouver de l'autre côté de la maison au moment de l'attaque. Sûr de son coup, Névriss ne prit même pas la peine d'examiner le cadavre, il fit le tour de la maison pour vérifier qu'aucun autre mage noir ne se trouvait à proximité. Un sortilège de

détection humaine lui confirma qu'il n'y avait plus personne dans les environs.

— Maintenant tu peux prévenir Garde, dit-il à Suzanne en revenant vers elle.

XIII - Le fantôme aux yeux violets

Charles Maldieu avait convoqué Pierrick Corvus. En tant que chef de la section S, il était responsable des actes de ses subordonnés. Maldieu lui passa un savon en lui rappelant que leur travail était basé sur un règlement et des procédures à suivre. Au bout de plusieurs minutes, le directeur du Département des Chasseurs fit entrer Suzanne Janis, Kylian Névriss et François Garde. Garde étant leur formateur, la responsabilité lui incombait également.

— Je peux savoir ce qu'il vous a pris ? lança Maldieu dont le visage n'avait rien de souriant aujourd'hui. Vous aviez une mission claire et simple : surveiller cette maison et rendre-compte de tous mouvements. Lorsque les Mangemorts sont arrivés, il fallait nous prévenir. Vous avez agi comme des imbéciles. Qu'avez-vous à dire ?

Suzanne garda la tête baissée. Ce n'était pas entièrement de sa faute même si elle aurait dû tout faire pour empêcher Névriss d'agir. Maintenant, elle allait devoir en payer les pots cassés, elle aussi.

— Monsieur, dit Névriss. Je tiens à dire que j'ai agi seul et de ma propre initiative. Je dis ça pour que vous ne punissiez pas Suzanne pour rien.

— Elle ne vous a pas empêché d'attaquer donc elle est elle aussi responsable, fit Maldieu.

— Elle a essayé. Mais je pensais que notre mission première était de combattre les mages noirs.

— Ne jouez pas à ça avec moi Névriss. Ce n'est pas à moi que vous allez apprendre ce métier. Nous avons des règles et des procédures à suivre. Et surtout, nous aurions pu nous servir d'eux pour remonter jusqu'à Malgéos. Cela fait des mois que nous n'avions pas eu une piste aussi sérieuse. Vous l'avez gâchée par votre bêtise. Qui sait combien de temps devons-nous attendre avant d'en dégoter une autre ? Tout ce que nous avons c'est quelques Mangemorts à interroger mais connaissant le sens du secret de Malgéos, ils ne

sauront rien. Surtout qu'il doit être déjà au courant que nous avons ses hommes. Et les morts ne parlent pas.

— Je n'avais pas le choix, justifia Névris.

— Bien sûr que si, vous deviez rester en observation, nous rendre-compte et attendre les consignes.

Maldieu marqua un temps de silence. Suzanne gardait les yeux baissés. Kylian fixait d'un regard sans faille le directeur.

— Votre chef de section décidera de votre punition et ce fait sera porté à vos dossiers, soyez-en sûrs, finit-il par dire. Sortez de mon bureau.

Kylian et Suzanne suivirent Pierrick dehors. François resta et s'assit devant son vieil ami.

— S'il continue comme ça, il va suivre le même chemin que Dakus, dit Maldieu.

— J'ai même l'impression qu'il peut devenir pire, ajouta Garde. Mais il n'est pas encore irrécupérable. La preuve, il n'a pas hésité à se mouiller entièrement pour limiter la responsabilité de Suzanne.

— Surveille-le.

La sanction n'était pas du goût de Kylian Névris. Suzanne et lui étaient interdits de terrain durant une période indéterminée. Et en plus, François Garde devait reprendre avec eux l'ensemble du règlement et des procédures en vigueur chez les Chasseurs, toutes sections confondues. Rapidement, Névris démontra des signes de lassitudes. Et il ne pouvait pas compter sur les entraînements au combat pour se défouler, ceux-ci lui étaient également interdits. Son esprit réclamait sang et mort. Il savait qu'il ne tiendrait pas longtemps. Depuis qu'il prenait cette potion de Puissance, ses forces magiques et physiques avaient augmenté mais également sa soif de violence. Loin d'y résister, il se laissa emporter par la violence de ses pulsions.

Au bout d'une semaine de mise à pied, il ne tint plus. Aussitôt après avoir quitté le Ministère, il errait dans les bas-quartiers de la France magique. Et quand il soupçonnait quelqu'un d'être un mage noir, sa sentence était sans appel : il tuait. Peu importe que sa victime ne soit qu'un petit arnaqueur, un simple trafiquant ou une fille se prostituant ; rien ne pouvait arrêter son envie d'ôter la vie.

Mais rapidement, la Police Magique fit le lien entre les différents meurtres. D'après leurs conclusions, cela ne pouvait être l'œuvre que d'un seul et même assassin. Mais était-ce un mage noir ou un simple déséquilibré ? Le chef de la Police Magique, Josselin Jura, vint donc en informer Charles Maldieu.

— Nous ignorons s'il s'agit d'un simple fou sanguinaire ou d'un mage noir commettant ses meurtres dans un but précis, dit-il. Nous n'avons pas trouvé de but précis à cette série de morts. Et pour les indices, nous n'avons que des témoignages plus ou moins recevables évoquant un homme habillé de noir rôdant dans les alentours et fuyant les lieux des crimes aussi mystérieusement qu'il était arrivé. Qui que ce soit, il sait bouger sans attirer l'attention.

— Je vois, fit Maldieu. As-tu amené une copie du dossier ?

— Bien sûr. Tiens, ajouta-t-il en tendant un feuillet de parchemins. Il n'y a pas grand-chose comme tu peux le constater.

— Nous allons étudier ça de notre côté. Je te tiens au courant.

— Je vais faire de même si nous découvrons de nouveaux éléments. Au revoir.

François Garde salua cordialement Josselin Jura en le croisant. Il entra dans le bureau de Maldieu qui feuilletait le dossier apporté par le chef de la Police Magique. En voyant Garde s'approcher, il lui tendit le dossier.

— Du travail pour toi et tes apprentis, dit-il.

— Tu veux les remettre de service ? fit Garde.

— À toi de juger s'ils en sont aptes. Si tu as le moindre doute sur eux, ils seront sûrement renvoyés. Il est temps de les tester, je pense.

— Pourquoi pas ?

Kylian Névriss trouvait ça ironique de devoir enquêter sur des mises à mort qu'il avait lui-même commises. Mais il savait qu'il ne devait rien en démontrer. Garde leur avait expliqués qu'ils jouaient leurs carrières sur leur comportement dans cette mission. Mais d'un autre côté, il ne pouvait s'empêcher de penser qu'il pourrait dissimuler des preuves compromettantes s'ils en trouvaient. Et pourquoi pas, de nouvelles proies.

Les investigations commencèrent par la visite des différentes scènes de crimes. Les policiers les avaient déjà passées au peigne fin

mais il fallait qu'ils s'imprègnent de l'ambiance de ces lieux pour comprendre la mentalité de l'assassin. Et pourquoi pas, trouver des indices que la Police Magique n'aurait pas remarqués. La première constatation fut que les meurtres avaient tous été commis dans un coin sombre et discret. Le tueur mettait toutes les chances de son côté pour ne pas être dérangé durant ses forfaits, et ainsi, évitait d'être démasqué. D'ailleurs, les rares témoins n'avaient vu qu'une silhouette drapée de noir quitter les lieux sans se précipiter outre mesure. Pour les enquêteurs, ce détail signifiait une chose : le meurtrier était habitué à tuer et savait ne pas paniquer après son crime commis. Un véritable professionnel. Et dans l'esprit des Chasseurs, cela éliminait la thèse du déséquilibré.

Malgré cette épée de Damoclès au-dessus de sa tête, Kylian Névriss ne cessa pas d'arpenter les bas-quartiers à la recherche d'une nouvelle victime. Tuer était devenu une drogue pour lui, tout comme cette potion de Puissance dont il s'abreuvait régulièrement. Quand il repensait au temps où il avait douté avoir besoin de cet élixir, il se traitait d'idiot. C'était tellement jouissif de posséder une telle force. Il avait le sentiment que rien ni personne ne pouvait lui résister. Il ne s'était jamais senti aussi bien. Mais il savait qu'il se sentirait encore mieux lorsqu'il aurait tué ce soir.

Une vieille femme décrépie se déplaçait en lançant des regards suspicieux autour d'elle. Il faut dire que depuis qu'un homme s'était fait tué dans une impasse du quartier, la Police Magique passait plus régulièrement. Qu'est-ce qu'ils croyaient ? Que le tueur allait réapparaître quand ils étaient là ? Ils étaient si faciles à repérer. Et ce tueur semblait bien trop malin pour se laisser prendre ainsi. Le seul problème, c'était que la présence des policiers n'était pas bonne pour ses affaires. Les clients préféraient se passer de ses produits plutôt que de risquer de se faire prendre en pleine transaction. Elle se demandait si elle ne prenait pas un risque pour rien à se promener avec sa calebasse pleine de potions de contrebande.

Elle allait se convaincre de rentrer chez elle quand un homme habillé de noir et dont elle ne voyait pas le visage lui fit signe. Elle le suivit jusqu'à un passage reculé à l'abri des regards. Elle n'était pas surprise de cette envie de conserver l'anonymat, après tout, acheter comme vendre ce genre de potion était parfaitement illégal.

— Que voulez-vous monsieur ? demanda-t-elle d'un ton aimable. Une potion du marionnettiste pour contrôler l'esprit de quelqu'un sans user de l'Imperium ? Ou un poison pour vous débarrasser d'un rival ?

— Ce genre de potion n'est pas facile à fabriquer ou à trouver dans les commerces habituels, dit l'homme.

— Ne vous en faites pas, je travaille en association avec un des meilleurs maîtres de potion qui existe. Il ne commet jamais aucune erreur dans leur conception.

— Qui est-ce ?

— Désolé, c'est un secret. Vous posez beaucoup de questions je trouve. On pourrait croire que vous êtes un de ces gardes-chiourme de policiers.

— Ne m'insultez pas ! s'exclama-t-il.

— Je ne le voulais pas, s'excusa tout de suite la femme prise d'une pointe de terreur. Je... alors que voulez-vous ?

— Juste ta mort. Avada Kedavra.

L'éclair vert se refléta un instant dans les yeux surpris et apeurés de la vieille femme. Celle-ci s'effondra sans se déparer de sa dernière expression.

Kylian Névriss resta quelques instants à regarder le cadavre encore chaud. Un sourire malsain marquait son visage. Qu'il aimait cette sensation au moment d'ôter la vie ! Rien au monde n'égalerait ce moment.

— Alors c'était toi ! lança une voix.

Kylian Névriss leva sa baguette et envoya immédiatement un nouveau sortilège de mort. Mais sa cible n'avait rien à voir avec ses victimes habituelles et plongea pour esquiver l'éclair vert. Névriss allait réitérer son attaque quand l'homme cria :

— Du calme Névriss, je suis de ton côté.

— Qui êtes-vous ? demanda Névriss.

— Tu as dû déjà entendre parler de moi, je m'appelle Yves Dakus.

— Tu étais un chasseur. Renvoyé pour actes de violence et comportement intolérable pour un chasseur.

— Ne dis pas ça avec un tel dégoût, tu es mal placé pour me faire la leçon.

— Qu'est-ce que tu me veux ?

— Nous avons un ami commun : Erwan Riliam.

Névriss se montra plus attentif, depuis sa rencontre avec Erwan Riliam, sa vision des choses avait changé. Il ne considérait plus vraiment la Magie Noire comme un mal. Il la trouvait aussi naturelle que les autres formes de Magie. À vrai dire, il partageait l'opinion de celui qui briguaient le fauteuil de Ministre de la Magie : la Magie n'est ni noire ni blanche, tout a dépendu du point de vue étreiqué de quelques peureux, il y a des siècles de ça. Ce fut Erwan Riliam qui le convainquit qu'il pouvait devenir encore plus fort en ingérant de la potion de Puissance. Et c'est d'ailleurs lui qui lui fournissait le breuvage. Pour le moment, le politicien n'avait rien demandé en échange. Il semblait que cela allait changer.

— Que me veut monsieur Riliam ? demanda-t-il.

— Il a besoin de toi pour une très importante mission, dit Dakus. Une mission qui durera sûrement plusieurs années et qui te forcera à tourner le dos à tes amis.

Névriss ne saisissait pas tout. Qu'attendait de lui Erwan Riliam ?

— Je ne comprends pas, avoua Névriss.

— Tu ne considères plus la Magie Noire comme hors-la-loi, n'est-ce pas ?

— Non, mais je n'ai pas envie de voir ce genre de vermine continuer à exister, ajouta-t-il en donnant un coup de pied dans le cadavre de la femme qu'il avait tuée quelques minutes plus tôt. Ils salissent le nom de Sorcier.

— Monsieur Riliam est bien d'accord avec toi. Il veut réformer toute notre société pour lui rendre sa vraie place dans le monde. Et pour cela, il veut rendre toute sa fierté aux branches obscures de la Magie, et nous imposer aux Moldus. Mais avant cela, plusieurs étapes doivent être franchies et plusieurs obstacles éliminés.

— Que veut-il que je fasse ?

— Tu devras sûrement quitter les Chasseurs.

— Je l'avais compris, s'impacienta Névriss.

— Non, je ne crois pas que tu comprennes, contredit Dakus. Tu vas devoir devenir un de ceux que tu combattais : un mage noir et plus précisément un Mangemort.

— Vas-tu me dire ce qu'il attend de moi ou me laisser deviner ?

— Il veut que tu infiltrés les Mangemorts de Malgéos, que tu deviennes un de ses lieutenants pour mieux l’espionner et le contrôler.

— Ça risque de me prendre plusieurs années pour atteindre ce niveau. Malgéos est connu pour sa parano.

— Notre maître en est conscient et est très patient.

Le mot « maître » résonna aux oreilles de Névriss. Il était donc en train de devenir un mage noir au service d’un Maître des Ténèbres. Cette idée ne le dérangeait pas. Il en ressentait même une certaine fierté.

— Je suppose qu’Erwan Riliam n’est pas le seul nom sous lequel notre maître est connu, fit Névriss.

— Tu n’as pas à en savoir plus pour le moment, cracha Dakus un peu irrité par le manque de respect du chasseur.

— Je ne suis pas un imbécile. Si je devais nommer notre maître d’un nom de mage noir connu pour ce genre de plan, je dirais qu’il est Janus.

L’expression de Dakus à ce moment lui confirma son intuition.

— Ainsi donc il n’a pas disparu, continua Névriss. Il ne faisait qu’attendre son heure. Et il continue d’attendre tout en la préparant. Tu lui diras que je vais m’atteler à cette tâche sans attendre.

— Bien. Mais ne fais pas trop le fanfaron. Les Chasseurs vont te prendre pour cible. Et tu es bien placé pour savoir qu’ils sont loin d’être inefficaces.

— Et justement, je connais toutes leurs méthodes.

Yves Dakus sortit une fiole de sa poche et la lança à Névriss qui la rattrapa au vol.

— Un cadeau de notre maître, dit Dakus. Avec cette potion, tu atteindras ton plein potentiel. Mais attention, les premiers instants sont assez douloureux à ce qu’il paraît.

Névriss ne répondit rien et se contenta d’avaler le contenu d’un trait. Dakus l’observa attentivement. Le chasseur tomba à genoux en grognant de douleur. Il frappa le sol à s’en briser les os, fendant les pavés sous ses coups. Il se retenait de hurler, n’oubliant pas que des passants circulaient à quelques mètres de lui dans les rues adjacentes. Dakus ne fit rien pour le soulager. La torture dura au moins un quart d’heure. Névriss resta immobile de longues secondes après ses

derniers soubresauts de souffrance avant de se relever. Dakus savait que cette potion modifiait également légèrement l'apparence tout en amplifiant le flux magique mais il ne s'attendait pas à ça. La peau de Névrïs avait perdu tout son teint. Mais le plus impressionnant était ses yeux : ils brillaient maintenant d'un éclat violet.

Kylian Névrïs n'eut qu'une seule réaction, il se mit à rire, d'un rire de dément. La puissance démesurée qu'il sentait couler dans son corps lui donnait l'impression d'être réellement invincible maintenant. Plus rien ne l'arrêterait...

XIV - L'assassin

Cela faisait plusieurs jours que Kylian Névrís avait disparu. Tout le monde était inquiet mais surtout Suzanne Janis. Malgré son attitude, Kylian était un ami et surtout son futur beau-frère. Elle était obligée de mentir à sa sœur, lui assurant que Kylian était en mission et ne pouvait pas donner de nouvelles pour le moment. Elle espérait que son ami soit retrouvé rapidement pour ne pas avoir à dire la vérité à sa sœur qu'elle savait sensible. Et pourtant, la vérité était là, il avait disparu sans explication et sans laisser de trace. François Garde et Suzanne Janis avaient laissé tomber l'enquête en cours pour le rechercher. Mais malgré leur implication personnelle, ils demeuraient professionnels et n'omettaient aucune possibilité. Bien sûr, leur principale supposition était qu'il avait été enlevé par des Mangemorts pour être interrogé sur les connaissances actuelles des Chasseurs sur eux. Cela était déjà arrivé. Et la plupart du temps, le chasseur était torturé avant d'être assassiné.

Même Charles Maldieu activa ses informateurs pour retrouver Kylian Névrís. Georges Nide se disait prêt à intervenir avec sa section. Il faut dire que Névrís avait été son élève à la section AI et un des chefs de groupe sous ses ordres. Mais rien. Aucune trace. Comme s'il avait tout simplement disparu de la surface de la Terre.

Le matin, Suzanne était la première arrivée au Ministère et le soir, elle partait en dernière. Quand elle partait. Il n'était pas rare de la retrouver endormie à son bureau. Et sa première question était toujours :

— Il y a des nouvelles ?

Mais non. Aucune nouvelle.

Une semaine passa. Puis une seconde. Et lorsqu'un mois fut écoulé depuis la disparition de Kylian Névrís, Suzanne dut se résoudre à dire la vérité à sa sœur. Elle ne pouvait pas lui cacher plus longtemps. Jannick s'écroula en larme en apprenant que son fiancé avait disparu. Ayant déjà entendu quelques récits de sa sœur sur ce qui pouvait arriver à un chasseur disparu, elle s'imagina les pires tortures. Ce soir-là, elle dut être transportée d'urgence à Gardevie parce qu'elle fit une crise dépressive chronique.

Malgré les jours de congé que lui octroya Charles Maldieu pour qu'elle puisse rester avec sa sœur, Suzanne vint au Ministère pour participer aux recherches.

Les mois continuèrent à passer sans qu'aucune nouvelle ni rumeur ne parviennent aux oreilles des Chasseurs à propos de Névrïs. La plupart des Chasseurs qui s'étaient lancés sur l'affaire étaient passés à autre chose. Seuls François Garde et Suzanne Janis continuaient à y passer tout leur temps, parfois rejoint par Georges Nide.

Et un jour, Pierrick Corvus appela Garde et Janis dans son bureau. Le chef de la section S avait la mine grave. Suzanne devina tout de suite qu'elle n'allait pas aimer ce qu'il s'apprêtait à leur dire.

— Je veux que vous vous chargiez d'une affaire de meurtres que vient de nous transmettre la Police Magique, annonça Corvus.

— Nous ne pouvons pas monsieur, refusa immédiatement Suzanne. Nous sommes déjà sur une affaire.

— Il faut se rendre à l'évidence Janis, vous avez plus de chance de retrouver Névrïs mort que vivant maintenant. Même si les Mangemorts ne se sont pas vantés d'avoir éliminé un chasseur, c'est le plus probable et vous le savez aussi bien que moi. Il faut que vous passiez à autre chose.

— Mais...

— Suzanne, interrompit Garde. Il a raison. Nous devons passer à autre chose. Personnellement, je ne pense pas que Kylian soit mort. Ne me demandez pas comment je le sais. Je le sens c'est tout. Mais il est clair que ce n'est pas en continuant ainsi qu'on le retrouvera plus rapidement. Et puis, on a besoin de nous sur une autre affaire. Mais je demanderais une faveur Pierrick.

— Si nous recevons la moindre information pouvant mener à Névrïs, vous en serez informés et vous êtes maintenus sur l'affaire, dit Corvus avant Garde, devinant ce qu'il allait lui demander.

— Très bien, acquiesça Garde. Alors pouvons-nous avoir le dossier de cette affaire de meurtres ?

Le dossier comptait déjà six meurtres étalés sur une période assez brève. Toutes les victimes étaient des nés-Moldus, des sang-mêlés ou des sang-purs s'étant mariés à des moldus. La première chose qui frappa Garde et Janis fut l'envie de rendre ces morts les plus

démonstratives possible. Les cadavres avaient été exposés dans des lieux de forte affluence du monde magique et même du monde moldu pour deux d'entre eux. De plus, aucun n'avait été éliminé par un Avada Kedavra. L'assassin semblait avoir recherché à chaque fois le moyen d'extirper le maximum de sang et autres fluides de sa victime, tout en lui octroyant le maximum de douleur. Gilles Chaldo qui s'occupa des autopsies et de l'analyse des éléments de la scène de crime rapportés par la Police Magique estima que certaines mises à mort avaient duré plusieurs heures. Ce tueur était un vrai sadique. La Police Magique avait passé l'affaire au Département des Chasseurs parce que la Marque des Ténèbres fut retrouvée flottant au-dessus des lieux du dernier meurtre. La question demeurant pourquoi elle n'apparaissait pas sur les cinq premières scènes de crimes alors que la certitude que ce soit le même tueur était avérée ?

Pour tenter de répondre à cette question, Gilles Chaldo émit une hypothèse :

- Je pense qu'il s'agit d'une sorte d'examen d'entrée.
- Je ne comprends pas ce que tu entends par là, avoua Garde.
- Je pense que le tueur a été testé avant de devenir un Mangemort, expliqua Chaldo. Imaginons qu'une personne veuille devenir un Mangemort. Malgés décide de tester sa motivation en lui demandant d'assassiner plusieurs nés-Moldus, sang-mêlés et traîtres à leur sang comme ils disent. Il aura fallu cinq meurtres pour que Malgés soit convaincu. Le sixième, c'était juste pour « fêter » son entrée dans le club en l'annonçant au monde par l'apposition de la Marque des Ténèbres. Car il aime tuer. On l'a vu à son Modus Operandi, il ne se contente pas de tuer par le maléfice de Mort, il fait horriblement souffrir sa victime avant de daigner la mettre à mort.
- Que ce soit un sadique d'accord, dit Suzanne. Mais pourquoi Malgés testerait quelqu'un de cette façon avant de lui tatouer la Marque des Ténèbres sur le bras ? Il ne l'a jamais fait avant.
- Je ne sais pas, fit Gilles. Nous ne pouvons que supposer que Malgés ne s'attendait pas à ce qu'il le rejoigne. Les témoignages ne nous apprendront rien sur les cinq premiers meurtres. Même si les corps ont été découverts rapidement après la mort, personne n'a rien vu. Par contre, le dernier nous offre plus de chance. La victime était encore vivante quand elle a été découverte par un passant et quand les policiers sont arrivés.

— Le tueur n'a pas eu le temps de finir son œuvre, lança François.

— Je ne pense pas, contredit Gilles. Je pense plutôt qu'il voulait que sa victime meure dans les bras de ceux qui essayaient de la sauver. Je pousserais même la réflexion jusqu'à dire qu'il était sûrement présent à ce moment-là.

— Je vois ce que tu veux dire, acquiesça Garde. Alors il nous faut commencer par celui qui a découvert la victime.

— J'ai son nom et son adresse.

Le témoin vivait en banlieue de Paris, dans une cité d'ortoir construite par le gouvernement moldu pour les travailleurs immigrés. Des ghettos d'après-guerre. La porte de son appartement était comme toutes les autres : dénuée de personnalité. François frappa à la porte. L'homme qui leur ouvrit était assez petit et son crâne était dégarni à son sommet. Ses yeux étaient ouverts comme des soucoupes et il était encore blême. Son regard passa sur chacun des trois individus attendant sur le pas de sa porte.

— Que puis-je pour vous ? demanda-t-il d'une voix éteinte.

— Monsieur Fèbre, je suis l'agent Garde et voici les agents Chaldo et Janis, nous sommes des Chasseurs, présenta Garde en montrant sa carte sur laquelle tournoyait un dragon noir autour d'une baguette et d'une épée croisée. Nous voudrions vous poser quelques questions sur hier.

— Bien sûr. Entrez.

L'appartement était bien rangé. L'habitant les guida jusqu'à la salle de séjour et les invita à s'asseoir sur le canapé. Les gestes de Jura étaient approximatifs, il semblait encore fébrile de sa macabre découverte de la veille.

— Je ne vois pas très bien ce que je pourrais vous dire pour vous aider, dit-il sans hausser sa voix très faible. J'ai déjà tout dit aux policiers.

— Pouvez-vous nous raconter comment ça s'est passé ? demanda Garde.

Fèbre soupira de lassitude, il voulait oublier cette histoire mais ne le pourrait pas pour le moment. Il se résigna et raconta :

— Je sortais de la librairie Biblimagique et j'ai tourné dans cette allée parce que je sais qu'en passant par là je pouvais atteindre plus rapidement la cheminée publique. Je suis tombé sur elle en traversant

la place. C'était si horrible. Je n'en ai d'abord pas cru mes yeux. Il y avait tellement de sang. Et des choses gluantes sortaient de son ventre. Je n'ai compris qu'après qu'il s'agissait de ses viscères. Je suis resté figé sur place. Ce n'est pas moi qui ai appelé la police. Je n'ai repris mes esprits que quand un policier s'est planté devant moi en me demandant de reculer. J'ai vu les policiers tenter de la sauver. Ils l'ont décrochée et ont fait tout ce qu'ils pouvaient. Mais elle est morte quelques instants plus tard. Moi je suis resté dans un coin à attendre. Un médecin est arrivé mais il n'a pu que constater la mort. Les policiers ont commencé à recenser les témoins et à nous poser quelques questions. Je leur ai dit la même chose qu'à vous.

— Avez-vous remarqué quelqu'un s'enfuyant du lieu du crime avant d'y arriver ?

— Non, personne.

— Un détail suspect ?

— Non plus. C'était une journée normale.

— Bien. Nous n'allons pas vous déranger plus longtemps, conclut Garde. Au revoir monsieur Fèbre.

Les trois chasseurs firent le tour des autres témoins. Mais ils n'obtinrent pas plus d'éléments.

— Soit l'un d'eux est un sacré bon acteur, soit aucun d'eux n'a rien remarqué, dit Garde. Et je ne pense pas non plus que l'un d'eux soit l'assassin.

— Ce n'est pas étonnant que personne n'ait remarqué quelque chose, fit Chaldo. Ils ne sont pas habitués à ce genre de chose, ils étaient tous obnubilés par la scène de cette jeune femme agonisante.

— Donc les seuls qui pourraient nous dire quelque chose se sont les flics, lança Suzanne.

— Allons leur rendre une petite visite, acquiesça Garde.

Le Bureau Central de la Police Magique se trouvait également dans l'aile est du Ministère de la Magie et occupait tout le rez-de-chaussée. Une certaine rivalité existait entre les Policiers et les Chasseurs depuis la création de ces derniers. Car avant, la lutte contre les mages noirs faisait partie des prérogatives de la Police Magique. Mais devant le besoin d'une unité spécialisée dans ce genre d'affaires, les Chasseurs furent créés et la Police Magique se

retrouva dessaisie de certaines affaires. Chose que les policiers ont eu beaucoup de mal à digérer malgré les siècles passés.

Les trois chasseurs n'eurent aucun mal à passer le bureau d'accueil en présentant leurs cartes de chasseurs. Ils furent tout de suite dirigés vers le responsable de l'équipe de première intervention qui était allée sur les lieux dès réception de l'appel. C'était un brigadier-chef totalisant plus de trente ans de service. Il en avait vu des choses durant sa carrière, mais jamais aussi... sanglante.

— Je peux vous le dire en toute franchise : le type qui a fait ça est un vrai malade, dit-il tout de suite. Il faut l'être pour charcuter quelqu'un ainsi. Ou alors, faut être sacrément remonté contre elle.

— Nous pensons que le tueur ne connaissait pas la victime avant de s'attaquer à elle, informa Chaldo. Son choix a été simplement arbitraire.

— Vous voulez dire qu'il la prise au hasard ?

— Oui.

— Quelle époque de folie !

— Vous étiez le premier sur les lieux avec votre équipe, rappela Garde. Avez-vous remarqué quelque chose ?

— Nous avons tout écrit dans le rapport, avança le brigadier-chef.

— Vous avez assez d'expérience pour savoir que certaines choses ne peuvent être transcrites dans un rapport. Quelle impression la scène de crime vous a-t-elle faite ?

— C'était oppressant. Je ne vois pas d'autre mot. Ce malade avait tout mis en scène pour nous donner la gerbe en un minimum de temps. Elle était accrochée au réverbère central de la petite place. Il y avait du sang et des entrailles jusqu'aux murs des maisons. Je me demande encore comment elle pouvait être encore en vie.

— Rien d'inhabituel ?

— À part du sang et des tripes partout ! Nous sommes habitués à trouver des victimes de meurtres, mais dans la grande majorité des cas, ce sont des morts par Avada Kedavra ou par empoisonnement. Ce meurtre en lui-même était inhabituel.

— Et parmi les passants et les badauds ? Personne ne vous a paru suspect ?

— Vous voulez dire qu'il était là pendant que nous tentions de la sauver ?

— C'est possible.

— Je ne me suis pas occupé des témoins, j'essayais de maintenir un semblant de logique dans tout ce merdier. Ce sont deux de mes hommes qui s'en sont chargés. Le brigadier Fréourd et le policier Digaud, un nouveau.

— Nous aimerions leur parler, dit Garde.

Ce n'était pas une requête mais un ordre, le brigadier-chef le savait. Comme il savait qu'il ne pouvait le refuser. De toute façon, lui et ses hommes n'avaient rien à cacher.

Le brigadier Fréourd ne leur apprit rien que les chasseurs ne savaient déjà. Leur ultime chance était donc le policier Digaud. C'était un tout jeune policier sortant fraîchement de sa période de formation. Il ne devait pas avoir encore vingt ans. Les cernes noirs marquant ses yeux laissaient imaginer qu'il n'avait pas beaucoup dormi ces derniers jours.

— Vous avez interrogé les témoins, dit Garde, entrant immédiatement dans le vif du sujet. Avez-vous remarqué quelqu'un de suspect ?

— Non, répondit directement le policier. Tout le monde a coopéré. Ils étaient tous très choqués. Moi aussi d'ailleurs. J'ai eu du mal à me concentrer sur mon travail.

— Vous êtes absolument sûr de vous : personne de suspect, insista Garde. Réfléchissez bien.

Le jeune policier baissa les yeux pour se rappeler le moindre détail. Et un éclair lui traversa l'esprit. Comment pouvait-il avoir oublié ça ?

— Il y avait un homme, annonça-t-il. Je ne l'ai pas très bien vu. Je l'ai à peine remarqué alors que je commençais à recueillir les témoignages. Je n'ai pas vraiment fait attention à lui et je viens à peine de me souvenir qu'il est parti avant que je n'arrive à lui.

— Et en quoi était-il suspect ? questionna Suzanne.

— Je suis quasi-sûr de l'avoir vu sourire. C'était rapide et je ne l'ai vu que du coin de l'œil mais il avait l'air d'apprécier la scène.

— Pouvez-vous nous le décrire ? interrogea Chaldo.

— Je ne l'ai pas bien vu, répéta le policier.

— Ce n'est pas grave, assura le chasseur de la section IRIA. Vous allez vous concentrer sur cet homme, retirez le souvenir de votre esprit et le déposez dans cette boule de cristal.

Le jeune homme s'exécuta. Le mince filament argenté pendant au bout de sa baguette fut déposé sur la boule de cristal de Gilles Chaldo. Aussitôt, le chasseur rangea l'artefact dans sa poche.

Les trois chasseurs prirent congé des policiers. Mais au moment de partir, le brigadier-chef les interpela.

— Attendez, lança-t-il. Nous voulons voir ce souvenir.

— Désolé mais ce n'est pas possible, interdit Garde.

— Et pourquoi ?

— Parce que c'est une enquête du Département des Chasseurs, pas de la Police Magique. Voilà pourquoi.

Le brigadier-chef parut sur le point d'ajouter quelque chose mais Garde ne lui en laissa pas le temps, préférant quitter les lieux pour poursuivre l'enquête.

XV - Fantôme contre Corbeau

Gilles Chaldo plaça la boule de cristal sur un trépied supportant un logement prévu à cet effet. D'un coup de baguette, il alluma une lumière venant par-dessous. La lumière se redirigea à l'horizontale dans la boule et projeta une image sur un écran blanc. L'image était floue et bougeait de manière hasardeuse. Tout ce qu'on devinait de l'individu suspect, c'était un éclat violet au niveau de ses yeux.

— C'est très flou, dit Garde. Inexploitable.

— C'est normal, expliqua Chaldo. Ce jeune homme était sous le coup de l'émotion et il a fait un gros effort de concentration pour faire son travail comme il faut en interrogeant les témoins. Il s'est concentré uniquement sur la personne directement devant lui en faisant fi de tout ce qui se passait autour. En fait, il a agi avec professionnalisme.

— Et on fait quoi maintenant ? questionna Suzanne.

— Je pense pouvoir améliorer l'image, assura Chaldo. Ça risque de me prendre un peu de temps.

— C'est tout ce qu'on a de toute façon, dit Garde. À moins qu'il ne commette un autre meurtre et qu'il y fasse une erreur. Mais je n'ai pas trop d'espoir.

Gilles Chaldo se mit immédiatement au travail. C'était un vrai travail de fourmi. Au bout de plusieurs heures d'effort, il avait arrêté l'image à l'instant lui semblant le plus facile à éclaircir et commençait à peine à l'éclaircir. Gilles dut s'arrêter plusieurs fois pour ne pas craquer et lancer violemment la boule de cristal contre un mur. Il avait beau être un bon analyste, cette partie du travail ne lui plaisait pas. Il avait toujours l'impression de faire trois pas en arrière pour deux en avant. Il était tard quand il décida de s'octroyer quelques heures de repos. Et il revint au laboratoire avant les premières lueurs de l'aube.

Il travaillait depuis trois heures quand il sursauta en sentant une main lui tapoter l'épaule. Il reconnut le sourire matinal de Françoise Cidal.

— C'est déjà l'heure de la pause déjeuner ? demanda-t-il.

— Oui, celle de la pause petit-déjeuner, répondit-elle.

— Quoi ?

— Il est à peine sept heures. Tu es là depuis quelle heure ?

— Quatre heures.

— Et tu t'es couché à quelle heure ?

— Minuit, je crois.

— Je vois. Ça demande de la patience et du calme d'éclaircir une image, et avec si peu de sommeil, tout ce que tu vas arriver à faire, c'est t'énerver et perdre du temps.

— Je sais, mais il faut que j'y arrive sinon, cet assassin va nous échapper.

— Laisse-moi faire.

— Tu es sûre ?

— Tu n'as pas confiance en mes capacités ? questionna Françoise.

— Si bien sûr, mais... balbutia Gilles.

— Faisons un petit pari si tu veux bien. Si j'y arrive, tu m'invites à dîner, sinon, c'est moi qui t'invite. D'accord ?

— Et bien, fit Gilles pris au dépourvu. D'accord.

— Tiens, finis mon café, ordonna-t-elle en lui donnant sa tasse. Et laisse-moi ta place.

Françoise Cidal se mit immédiatement au travail. Elle sautait de détail en détail, rajoutant de la lumière ici, de l'ombre là, intensifiant les couleurs. Gilles devait se rendre à l'évidence qu'elle était plus efficace que lui dans cet exercice.

Françoise ne décrocha pas de la boule de cristal durant plusieurs heures. Elle ne s'arrêta que pour déjeuner avec Gilles qui l'invita pour la remercier de la peine qu'elle se donnait. Elle se réattela à la tâche. Et à la fin de la journée, le résultat fut enfin exploitable. En posant les yeux sur l'image du suspect, Gilles écarquilla les yeux.

— Lui ! pensa-t-il

— Je l'ai déjà vu quelque part, fit Françoise.

— Merci pour ton aide, dit Gilles. Je te dois un dîner. Excuse-moi, je dois aller chercher Garde et Janis.

Les deux agents de la section S suivirent Gilles jusqu'à son labo.

— Françoise a réussi à éclaircir l'image jusqu'à un point où on peut identifier le suspect, présenta Chaldo. Mais...

— Il y a un problème ? questionna Garde.

— Voyez vous-même.

Gilles fit apparaître l'image. Suzanne resta silencieuse mais ses yeux ne cillaient plus. Ce n'était pas possible !

— Kylian, souffla-t-elle. Non, impossible. Ça ne peut pas être lui ! Il est des nôtres ! Un chasseur ! Il n'a pas les yeux de cette couleur d'abord !

— Suzanne, calma François. Gilles, d'après toi, cette image est fiable ?

— Oui, répondit l'analyste. À plus de 90 % je dirai. J'étais là durant tout le temps où Françoise travaillait et je lui faisais confiance. De plus, je ne pense pas que ce policier ait été influencé, il n'avait aucune raison de connaître Névriss. Si ce n'est pas lui, c'est qu'un Mangemort utilise du Polynectar ou la Métamorphomagie. Mais alors, comment expliquer ses yeux ?

François Garde resta silencieux quelques secondes. Il se contentait de regarder le visage souriant d'un plaisir malsain de Kylian Névriss. Était-il devenu véritablement fou ?

— Je dois parler à Charles et Corvus, conclut-il en se dirigeant vers la porte.

— Attendez ! arrêta Suzanne. Vous ne croyez tout de même pas qu'il a vraiment fait ça ? Ce n'est pas possible !

— Suzanne, il reste quelques chances qu'il ne soit pas coupable. Si c'est le cas, nous trouverons les preuves pour l'innocenter. Mais pour le moment, il est le principal suspect. Et étant un chasseur, nous devons en référer à son chef de section et au directeur.

— Mais...

— Ce n'est pas la première fois qu'un chasseur passe à l'ennemi. Et à chaque fois, nous avons appliqué les mêmes règles pour nos anciens compagnons que pour les autres mages noirs. Si Kylian est devenu un Mangemort, nous ferons de même. Nous sommes en guerre. C'est la seule vérité.

Suzanne n'ajouta rien et laissa Garde sortir du labo. Elle continuait à regarder le visage de son ami projeter sur l'écran.

La nouvelle de l'identité du principal suspect de cette série de meurtres surprit Maldieu. Mais il n'oubliait pas les actes de Névriss

lors de ses dernières actions sur le terrain. Cette nouvelle mettait le Département des Chasseurs dans une posture très inconfortable.

— Je vais devoir en référer au Ministre, dit Maldieu. Quand ça va se savoir, il risque de perdre encore des points dans les sondages. Mais le plus important est d'arrêter Névris.

— Le problème étant que nous ignorons où il est, rappela Garde.

— Nous allons le mettre sur la liste des Mangemorts recherchés, indiqua Corvus. Je ne vois pas vraiment ce qu'on peut faire de plus.

François Garde retrouva Suzanne assise derrière son bureau. Son regard rougi se perdait dans le vide. Il s'approcha et allait tenter de la réconforter quand un homme du même âge que François entra en l'interpelant :

— François, la Police Magique vient de t'envoyer un message important. Il y a eu encore une attaque, ils pensent que c'est le même type que tu poursuis.

— Où ? questionna Garde.

— Place Viviane.

— Merci Andreo. Préviens Corvus s'il te plaît, qu'il fasse envoyer des AI sur place. Suzanne, on y va. On a une chance de l'attraper.

— Mais... balbutia-t-elle.

— Tu as entendu ce qu'a dit Gilles ? Il se peut que ce ne soit pas Kylian. Mais qui que ce soit, c'est notre boulot de l'arrêter.

Suzanne se leva, vérifia machinalement la présence de ses deux baguettes et suivit son mentor.

La Place Viviane était un des lieux secrets les plus importants et surtout, un des plus fréquentés. La banque française des Sorciers, Glingot, s'y trouvait ainsi que plusieurs commerces. Donc commettre un meurtre à cet endroit sans se faire remarquer était normalement impossible. Et pourtant, au milieu de la place entourée d'un cordon de policier qui tentait de ramener le calme parmi les passants choqués, un cadavre sanguinolent gisait.

François, Gilles et Suzanne n'eurent qu'à montrer leurs cartes de chasseur pour pouvoir s'approcher. Suzanne eut un hoquet d'horreur, la victime était un jeune garçon d'à peine dix ans. Son visage était tout ce qui restait de lui en bon état. Le reste de son corps avait littéralement explosé. Ses membres avaient été projetés aux quatre coins du périmètre. La quantité de sang ayant éclaboussé les pavés et

les passants s'étant trouvés à proximité était simplement magistrale. Non loin de là, assise par terre et enroulée dans une couverture, une femme qui devait être la mère du garçon fixait le vide, les yeux ouverts comme des soucoupes.

Alors que Gilles commençait à inspecter les restes du corps, un policier vint exposer les éléments recueillis pour le moment. Le garçon et sa mère se déplaçaient normalement sur la place quand sans prévenir, le corps du garçon explosa. Aussitôt arrivés, les policiers ont bouclé le périmètre et envoyé un message au Département des Chasseurs. François et Suzanne regardèrent dans toutes les directions, espérant voir le coupable parmi les badauds. Mais s'il avait changé d'apparence, ils allaient avoir du mal.

— Alors ? questionna François quand Gilles s'approcha.

— Je pense qu'il a subi un sortilège Cofringo, indiqua Gilles.

— Personne n'a formulé d'après les témoins. Soit le tueur l'a lancé de manière informulée, soit il l'a murmuré.

— Alors on a affaire à un sacré type, faire un Cofringo informulé ou murmuré d'une telle puissance n'est pas donné à tout le monde.

— Personnellement, j'en connais qu'un capable de ça : Pierrick Corvus. Mais chez les Mangemorts, je penserais à Malgêus.

— Il serait venu lui-même ici ! Ça ne peut être que déguisé car tout le monde connaît son visage.

— Et moi vous m'oubliez, lança une voix cynique.

Les trois chasseurs se tournèrent vers Kylian Névriss. Ce dernier leur souriait d'un air malsain. Ses yeux brillaient du même éclat violet vu sur l'image. François tendit immédiatement sa baguette vers lui.

— Voyons Garde, vous n'allez pas faire de mal à votre élève, dit Névriss faussement.

— Prouve-moi que ce n'est pas toi qui a fait ça, ordonna Garde.

— Ce n'est pas Kylian ! contredit Suzanne. Il n'a pas cette couleur d'yeux.

— Suzanne, ce que tu peux être naïve, siffla Névriss. Je suis sûr que vous avez compris Garde. Ce n'est pas la première fois que vous voyez ce phénomène.

— Une overdose de potion de Puissance a plusieurs effets : l'intensification du flux magique et de la force physique devient

permanente, elle ronge l'esprit transformant celui qui en prend trop en psychopathe. Mais elle a aussi des effets sur l'apparence : la peau devient blafarde, la pilosité disparaît et les yeux deviennent violets.

— Tout à fait. Je n'ai pas encore perdu mes cheveux, mais ce n'est qu'une question de jours. J'espère que la calvitie m'ira bien !

— Tu es devenu un Mangemort. Ces meurtres, Malgés te les a demandés pour prouver ta loyauté.

— Mon maître est prudent, il ne m'a accordé sa confiance qu'au bout du cinquième. J'ai fêté ça en tuant une fois de plus.

— Alors pourquoi ce gamin ?

— Pour vous voir tout simplement, annonça Névriss. Pour être sûr que vous soyez au courant.

— Nous allons être obligés de t'arrêter.

— Vous pouvez toujours essayer, sourit Névriss.

— Stupéfix, s'écria Garde.

D'un geste coulé, Névriss sortit sa baguette et stoppa l'éclair rouge. Il continua son mouvement jusqu'à tendre sa baguette vers son ancien mentor et le propulsa en arrière avec violence. Garde percuta durement un réverbère et resta au sol. Gilles voulut s'attaquer à Névriss mais il se retrouva désarmé sans pouvoir incanter et fut assommé par un coup de pied à la mâchoire. Les policiers encerclèrent Névriss mais en quelques mouvements, ce dernier les envoya au sol, certains touchés par des éclairs verts mortels. La panique gagna les passants qui couraient en tous sens pour s'enfuir. Névriss riait de ce spectacle en lançant ça et là quelques maléfices.

Suzanne était comme figée. Son corps refusait de réagir. Névriss s'approcha d'elle si près qu'elle pouvait sentir son souffle chaud contre son visage. Il sourit, du même sourire malsain avec lequel il était apparu quelques minutes auparavant.

— Alors, murmura-t-il. Tu ne m'arrêtes pas ?

— Pourquoi Kylian ? fut-elle seulement capable de dire.

— Pourquoi pas ?

— Tu es un chasseur.

— Plus maintenant.

— Tu vas me tuer ?

— Non. Car je veux que tu transmettes mon pire souvenir à ta charmante sœur.

Suzanne n'eut pas le temps de réagir et se plia de douleur sous le coup de poing à l'estomac de Névriss. Le souffle coupé, elle tomba à genoux sur les pavés froids.

Névriss entendit des pas précipités derrière lui. Plusieurs individus. Il reconnut cette façon de se déplacer sans même se retourner.

— Vous arrivez un peu tard, je crois, Georges Nide, lança-t-il.

Il se retourna, lançant son sourire malsain au groupe de la section AI qui s'approchait en arc de cercle avec au centre leur chef : Georges Nide.

— Kylian, fit le vieux chasseur abasourdi. Tu es un traître.

— Si vous voulez, fit-il. Mais je me demande si j'ai vraiment cru un jour en les valeurs que les Chasseurs se disent défendre.

— Tu as pourtant toujours combattu de toutes tes forces. Tu étais l'un des meilleurs.

— Au moins vous ne commettez pas la même erreur que Suzanne, elle n'y croit toujours pas.

— Que lui as-tu fait ?

— Rien d'important, et je ne lui ferai rien pour le moment. On verra plus tard, dans quelques années.

— Sûrement pas. Kylian Névriss, tu es en état d'arrestation pour meurtre, acte de terrorisme et magie noire.

— Attrapez-moi donc.

L'éclair de Stupéfixion déchira l'air avant de s'arrêter contre la baguette de Névriss. En un claquement de fouet, le Mangemort se retrouva derrière le groupe. Les chasseurs n'eurent pas le temps de se retourner avant que deux d'entre eux n'exploient dans un Cofringo surpuissant. Nide fut projeté par le souffle de l'explosion. Un éclair vert tua un autre. Un chasseur ayant perdu sa baguette dans la confusion tenta d'attaquer le mage noir au corps-à-corps. Névriss para son coup de poing avec une facilité déconcertante et lui brisa la nuque d'un geste sec. Au final, il ne fallut que quelques secondes à Névriss pour se débarrasser du groupe.

Il ne restait plus que Georges Nide. Ce dernier se relevait à peine. Névriss s'approchait de lui, son sourire malsain toujours accroché à ses lèvres. Il connaissait par cœur les procédures des Chasseurs et

savait donc qu'un deuxième groupe allait intervenir dans une poignée de secondes. Nide voulut lever son bras pour lancer un maléfice mais sa baguette vola hors de sa main sous l'impulsion d'un sortilège de désarmement. Un autre maléfice plaqua au sol le chef de la section AI.

— Je suis sûr que votre mort plaira à mon maître, dit Névriss. Il est temps que votre carrière prenne fin, Georges Nide.

Névriss allait abaisser sa baguette sur Nide quand il dut plonger sur le côté pour éviter un éclair de stupéfixion, relâchant son étreinte. Il se tourna vers son agresseur et découvrit Suzanne de nouveau debout.

— Suzanne, voyons, fit faussement le Mangemort. Ce n'est pas des manières d'attaquer par derrière !

— Rends-toi Kylian, lança-t-elle.

— Je vois que tu ne comprends pas encore tout.

— Stupéfix ! s'écria Nide en brandissant la baguette qu'il venait de sortir de sous sa tenue de combat.

Névriss esquaiva facilement l'éclair, il propulsa Suzanne contre un mur avant de se tourner de nouveau vers Nide. Un éclair jaillit du bout de sa baguette et vint frapper l'épaule gauche de Nide. Du sang et des chairs éclaboussèrent les alentours, le bras gauche de Georges Nide, tenant encore sa baguette, avait été arraché net. Nide hurla de douleur en s'effondrant sur le pavé ruisselant de son propre sang.

Le hurlement de douleur glaça le sang de Suzanne. Comment pouvait-il se montrer aussi sadique ? Elle ne pouvait plus bouger, sa colonne vertébrale avait sûrement été touchée durant son dernier vol plané. Elle vit avec horreur Névriss s'approcher de nouveau de Nide. Allait-il tous les tuer ? Un claquement de fouet résonna près d'elle. Elle fut soulagée de voir la silhouette sombre de Pierrick Corvus. Ce dernier observait la scène d'un œil froid. Derrière lui, le deuxième groupe de la section AI s'avavançait en éventail. D'un geste de la main, Corvus les obligea à s'arrêter.

— Occupez-vous des blessés, dit-il. Évacuez-les. Je m'occupe de Névriss. Dès que je l'aurai éloigné de Nide, allez le chercher.

— Bien monsieur, acquiesça le chef de groupe.

Pierrick Corvus s'approcha silencieusement dans le dos de Névriss. Ce dernier ne semblait pas avoir senti sa présence. Le Mangemort

levait de nouveau sa baguette pour éliminer Nide. Corvus tendit sa baguette vers le bras armé de Névrís, des cordes de feu jaillirent de l'extrémité de la baguette et vinrent enserrer le poignet du mage noir. Surpris, ce dernier ne put réagir et fut projeté en arrière sous la traction du chef de la section S. il put quand même se réceptionner sur ses pieds. Corvus vint immédiatement se placer entre lui et Nide, permettant à un homme de la section AI de venir auprès de son chef et de transplaner.

Kylian Névrís souriait encore malgré la fuite de sa proie. Il en avait une autre bien plus intéressante devant lui. Celui que l'on surnommait le Corbeau, la terreur des mages noirs, le plus jeune chef de la section spéciale des Chasseurs depuis sa création. Un adversaire de choix.

— Pierrick Corvus en personne ! Je suis flatté ! fit Névrís.

— Tu devrais te rendre sans faire d'histoire Névrís, dit Corvus calmement.

— Et sinon ?

— Si je n'ai pas d'autre choix que de t'éliminer, je le ferais sans hésiter. De toute façon, tu seras condamné au baiser du Détraqueur.

— Je le sais. Entre mourir totalement et devenir un cadavre vivant, que choisiriez-vous ?

— Je vois. Tu as donc décidé. Soit, tu vas donc mourir.

— Je me sens bien vivant pour le moment, lança le mage noir. Ne m'enterrez pas trop vite. Si vous voulez me tuer, venez.

En temps normal, Pierrick Corvus aurait attaqué tout de suite Névrís. Après tout, il connaissait son niveau pour l'avoir vu s'entraîner et agir en opération. Mais ses yeux violets ne laissaient aucun doute sur le fait que beaucoup de choses avaient changé malgré sa trahison récente. Rien qu'à sa façon de bouger, Corvus comprit qu'il n'avait plus affaire au même homme. Deux éclairs verts jaillirent au même moment, s'annulant en un formidable embrasement. Le choc qui s'en suivit fut terrible et ce fut la puissance physique de Névrís qui l'emporta, repoussant Corvus en arrière d'un coup de pied circulaire au corps. Malgré ce choc, Corvus parvint à se réceptionner sur ses pieds et garda toute son attention sur son ennemi. Ce dernier souriait en constatant qu'il avait l'avantage. Mais quelque chose le dérangeait : pourquoi Corvus ne démontrait aucune peur ? Il savait qu'il ne devait pas sous-estimer ce Corbeau.

Mais la potion de Puissance lui donnait des capacités lui permettant de surpasser n'importe qui. Ce Corbeau ne tarderait pas à revêtir le masque de la frayeur.

— Même toi tu ne peux rien contre moi, jubila Névriss.

— J'attends, dit calmement Corvus, un masque froid sur le visage.

Le sourire de Névriss se transforma en rictus de haine. Il allait lui faire avaler ce visage impassible. D'un geste de sa baguette de bas en haut, Névriss arracha les pavés du sol. Il les maintint en l'air autour de lui. Lorsqu'il tendit son artefact vers le chef de la section S, les pavés fusèrent. Pierrick attendit que les premiers pavés arrivent près de lui. Il en esquiva plusieurs d'un saut enchaîné avec une roulade au sol. Les pavés le frôlaient de si près qu'il en sentait les aspérités. Aucune pierre ne toucha Corvus malgré le fait que celles qu'il avait esquivées revenaient dans son dos. À croire qu'il avait des yeux partout. Névriss augmenta alors la vitesse. Corvus ne démontra toujours aucune peur et parvint à suivre le rythme un moment. Mais il dut se rendre à l'évidence qu'il ne pourrait pas le faire éternellement. Il produisit des éclairs qui percutèrent les pavés, les faisant exploser en gravas. Rapidement, il ne restait plus des pavés qu'un nuage de poussière grise.

Pierrick toisait Névriss d'un regard glacial. Ses bras demeuraient le long du corps. Névriss comprit alors ce qui le différenciait du chef de la section S. Lui devait encore se mettre en garde pour combattre et tendre son esprit vers son ou ses adversaires. Alors que ce Corbeau gardait les bras ballants et son esprit était comme détaché. Un état de non-garde. Un état d'esprit que seuls les experts et les combattants chevronnés atteignent au bout de plusieurs années de pratique ou de guerre. Névriss se savait encore loin de ce niveau et il se rendait compte que malgré une puissance physique et magique surpassant celle du Corbeau, il ne pourrait le vaincre.

— À moi maintenant, dit Corvus.

Ces simples mots firent naître de la peur chez Névriss. Il se força à garder les yeux rivés sur Corvus mais celui-ci transplana en un claquement de fouet. Corvus ne sentit sa présence sur sa droite qu'au dernier moment et il ne put éviter le coup de pied sauté latéral qui lui percuta la pommette. Névriss recula sous la frappe il tendit le bras vers le Corbeau mais ce dernier avait déjà de nouveau transplané. Il

ne le vit pas apparaître devant lui et pourtant, un coup de talon vint lui fracasser le nez. Le Corbeau s'était matérialisé juste au-dessus de lui pour l'attaquer.

Le nez en sang, Névriss observait le Corbeau avec fureur. Et celui-ci conservait son attitude hivernale.

— Abandonne, fit simplement le chef de la section S.

Névriss n'avait pas le choix. Pierrick Corvus était bien meilleur que lui au combat. Son seule échappatoire était la fuite.

— On se reverra, dit-il en un rictus avant de transplaner.

Kylian Névriss fut ajouté à la liste des Mangemorts connus avec la mention « extrêmement dangereux ». Mais les conséquences ne se limitèrent pas à quelques articles dans les journaux rapportant qu'un chasseur de la section spéciale était passé à l'ennemi. Le tollé atteignit le Conseil Ministériel, entachant la politique de l'actuel Ministre. Un membre du Conseil Ministériel demanda même sa démission immédiate et l'organisation de nouvelles élections. La demande fit débat mais obtenu gain de cause.

Et le favori dans la course au siège ministériel se nommait Erwan Riliam.

XVI - Premier sang

Gladius était maintenant âgé de quatre ans. Il se montrait beaucoup plus éveillé que les enfants du même âge. Il savait déjà lire et écrire grâce à l'enseignement de Françoise Cidal. Gilles Chaldo lui apprenait les méthodes d'analyse sur le terrain. Gladius devait devenir une arme complète capable de traquer n'importe quel ennemi. Les deux agents de la section IRIA tentaient aussi de lui apprendre à sourire. Mais comme s'il comprenait qu'il n'avait comme but que la guerre et la mort en ce monde, son visage demeurait fermé et froid.

Gilles Chaldo lui faisait faire aussi de la gymnastique. La force physique de Gladius surpassait celle d'un adolescent. Lors d'une de ses séances de sport, Pierrick Corvus et Julien Faros vinrent leur rendre visite, apparaissant en transplanant. Gilles se porta à leur rencontre pour les saluer. Un claquement de fouet retentit, Gladius venait de disparaître en transplanant.

— Où est-il ? lança Gilles en tournant frénétiquement la tête, imité par Julien Faros. Tu as vu ? Il a transplané ! C'est impossible ! Il n'a pas de baguette !

— Rien n'est impossible dans ce monde, dit calmement Pierrick.

— La Magie a tout de même ses limites, reprit Gilles.

— Nous avons repoussé ces limites, dit Julien. C'était le but de ce projet. Pour l'instant, le problème est de le retrouver. Où a-t-il bien pu aller ?

— Il n'est pas loin, dit l'homme en noir.

— Mais où ? questionna Gilles.

— Là.

Pierrick ne se retourna même pas, il se contenta de lever sa baguette derrière lui et de lancer un éclair vers le plafond. Le maléfice toucha Gladius qui s'était accroché à une poutre du plafond. Il tomba lourdement sur le sol recouvert de tapis de gymnastique.

Gilles se porta tout de suite auprès du garçon. Il l'examina rapidement, constatant qu'il n'avait rien. Il lança un regard noir à Pierrick mais ce dernier ne le regardait pas. Le Corbeau s'était tourné vers Julien Faros.

— Je dois parler à tout le monde, dit-il.

Les Gardiens de l'Épée furent tous réunis. Gladius avait été installé dans un siège. Devant lui se trouvait Pierrick Corvus qui lui tournait le dos. Gladius voyait en face de lui le visage inquiet de Françoise Cidal. À ses côtés se tenait Gilles Chaldo. Charles Maldieu et François Garde venait d'arriver.

— Que se passe-t-il Pierrick ? demanda Maldieu.

— Gladius a démontré qu'il était capable de maîtriser la magie, raconta Pierrick. Il a transplané devant nous. Heureusement qu'il ne connaît que ces lieux, sinon qui sait où il serait à l'heure actuelle.

— Je vois, dit Maldieu. Donc le temps est venu.

Garde semblait acquiescer en silence et le regard de Chaldo laissait penser qu'il devinait de quoi ils parlaient.

— Temps pour quoi ? demanda Cidal.

— Nous allons pouvoir commencer à lui apprendre le combat et bientôt, il pourra se battre, précisa Maldieu.

— Attendez, ce n'est qu'un petit garçon ! s'exclama Françoise Cidal. Il a encore tant de choses à vivre avant de connaître la noirceur de ce monde.

— Vous savez pourtant bien qu'il n'a été créé que dans un seul but.

— Non, je ne veux pas !

— Il doit apprendre à se battre ! s'emporta Maldieu.

Charles Maldieu était connu pour son calme. Mais les multiples prises de positions de Françoise Cidal pour qu'on permette à Gladius de vivre une vie normale alors que sa naissance en elle-même ne l'était pas commençait à lui taper sur les nerfs.

— Il est encore trop jeune ! martela Cidal.

— Il est temps de commencer les choses sérieuses, dit Maldieu. C'est le but de ce projet.

— Mais il n'a que quatre ans ! s'écria Françoise Chaldo. C'est trop tôt, il ne peut pas se servir de la magie.

— Vous savez bien qu'il a déjà démontré son aptitude à la pratiquer, rappela Pierrick.

— Nous ne pouvons pas ! reprit Françoise. Ce n'est pas moral !

— La morale ! s'exclama Maldieu. Nous l'avons jeté aux chiens lorsque nous avons débuté ce projet. Ne nous parlez pas de morale.

— Il a malheureusement raison, dit Garde. Nous sommes allés trop loin, je pense. Mais maintenant, nous ne pouvons plus reculer.

— Mais... souffla Françoise. Dis quelque chose Gilles.

— Ils ont malheureusement raison Françoise, dit Gilles Chaldo. C'est dans le seul but de le combattre que nous avons lancé ce projet. Même si je pense que nous nous sommes trompés de voie.

— Nous ne pouvons douter, dit Antoine Faros en entrant suivi de son fils et de Mélina Sarla. Lorsque nous avons décidé de lancer ce projet. Je vous ai dit que le doute n'était pas permis. Nous ne pouvons revenir en arrière. Je ne vous rappellerai pas les derniers forfaits de Voldemort et de ses sbires. Donc nous devons commencer son entraînement sérieusement. C'est la seule raison justifiant l'existence de Gladius.

— Je m'en charge professeur Faros, assura l'homme en noir.

Les Gardiens de l'Épée fournirent une baguette à Gladius. Pierrick Corvus commença son entraînement aux arts du combat magique. Il lui apprit les sortilèges de base du combat comme l'Experliarmus, le Stupéfix, le Protego et bien d'autres. Gladius parvenait à les maîtriser avec une facilité déconcertante. De même que pour les techniques des arts martiaux lui permettant de compléter son éventail technique et de se défendre au corps-à-corps. En quelques mois, Gladius pouvait déjà donner du fil à retordre à Corvus en duel. Le plus impressionnant était que le garçonnet ne formulait jamais les sortilèges. Rapidement, Corvus en vint à lui apprendre les impardonnables. Il ne les formula pas non plus, repoussant encore les limites connues de la maîtrise de la Magie.

L'entraînement de Gladius dura plus d'un an. Et malgré les réticences de Françoise Cidal, les Gardiens de l'Épée décidèrent qu'il était temps de tester ses capacités dans la réalité.

Gladius et Corvus apparurent dans une lande enneigée. Le vent glacial fouettait leur visage. Sans un mot, Corvus fit signe au garçon de le suivre. La neige crissait sous leurs pieds. Au bout de quelques centaines de mètres de marche, Corvus passa devant Gladius et ralentit le rythme. Il abaissa son centre de gravité pour se déplacer de façon plus discrète. Et finalement, il s'arrêta derrière un buisson,

posant un genou à terre. De l'autre côté de la futaie, il n'y avait qu'une maison solitaire. Corvus repéra un homme armé d'une baguette faisant les cent pas dans la neige. Personne d'autre. Les renseignements étaient donc exacts jusqu'à maintenant. La seule inconnue était le nombre exact de Mangemorts présents. Ils devaient être une dizaine environ. Cette mission serait peut-être trop dure pour Gladius comme premier fait d'armes. Mais il fallait savoir rapidement s'il pourrait un jour s'attaquer à Voldemort.

Pierrick fit signe à Gladius d'approcher. Il laissa le garçon observer la maison quelques minutes.

— C'est cette maison l'objectif, désigna Corvus. Il doit y avoir une dizaine de Mangemorts dedans. Ta mission est de les attaquer et de tous les éliminer. Aucun ne doit s'échapper. Tu as compris ?

— Oui, acquiesça Gladius.

— Vas-y.

Corvus regarda Gladius, baguette à la main, s'élancer vers la maison. Il se déplaçait comme il le fallait, vérifiant si la voie était libre avant chaque bond d'un arbuste à un autre. Et bientôt, il se retrouva caché à moins d'un mètre de là où passait la sentinelle. Lorsque celle-ci tourna le dos à Gladius, le garçon surgit comme un diable de sa boîte. Il enserra le cou de l'ennemi de ses bras, frappant de son pied dans le creux poplité du genou pour le forcer à tomber à genoux dans une position inconfortable. D'un geste sec, Gladius brisa la nuque du garde. Il laissa le corps choir au sol et fit un tour d'horizon pour vérifier que personne ne se trouvait aux alentours. D'un coup de baguette, il envoya le corps dans la futaie.

Continuant à se déplacer en ambiance tactique, Gladius atteignit le mur de la maison. Corvus le vit se diriger vers la porte d'entrée mais de là où il observait la scène, il ne pouvait pas voir s'il y avait une autre sentinelle à cet endroit. Il se déplaça en prenant garde de rester à l'abri des vus. Il y avait effectivement un autre garde. Il vit Gladius surgir de l'angle du mur pour lancer un petit couteau qui vint se ficher dans la carotide du Mangemort. Le garde s'allongea dans la neige maculée de son sang. Corvus vit Gladius rebrousser chemin pour jeter un œil par une fenêtre d'où il pouvait voir dans le vestibule. Une fois assuré qu'il pouvait y entrer sans être repéré, Gladius déverrouilla le loquet d'un coup de baguette et enjamba la

fenêtre. Quelques instants plus tard, Corvus perçut une explosion à l'intérieur de la maison. Gladius venait d'entrer en action.

La porte vola en éclat.

— Qu'est-ce qui se passe ? hurla un Mangemort.

Gladius, armé de sa baguette et d'un couteau, avait visuel sur deux mages noirs. Un Avada Kedavra en élimina un tandis que l'autre recevait le couteau dans l'œil. Un Mangemort surgit dans le champ de vision de Gladius. Un Repulso l'envoya percuter violemment le mur derrière lui, lui réduisant la colonne vertébrale en miettes.

Gladius attendit quelques instants de voir si un nouvel ennemi voulait s'offrir comme cible. Mais aucune des présences qu'il ressentait au-delà de cette porte ne souhaitait se montrer. Gladius arrivait à connaître leurs positions approximatives. Un à gauche, deux à droite. Il changea sa baguette de main et sortit un nouveau couteau. Il plongea d'un coup dans la pièce. Deux éclairs verts le frôlèrent. Il brisa sa chute d'une roulade et malgré cette position, le couteau atteignit sa cible à gauche à la gorge et un maléfice de Mort toucha l'une des deux cibles à droite. Une fois sur ses pieds, Gladius bondit pour prendre appui sur le mur et se lancer sur le dernier mage noir, évitant un nouveau maléfice. Il sortit un nouveau couteau, lui enserra le cou d'un ciseau de jambes et trancha d'un seul coup les deux carotides de l'ennemi.

Gladius n'eut que quelques secondes de répit, une porte s'ouvrit à la volée. Avant même de voir le mage noir, la vision de Gladius fut éblouie par un Avada Kedavra qui lui rasa le crâne. Sans se laisser aller à la panique, le garçon lança à son tour un sortilège de Mort. Le Mangemort s'effondra sans vie. Juste derrière lui, un second mage noir surgit. Gladius bondit et vint le percuter d'un coup de pied sauté latéral à la gorge. Il recula sous la frappe mais ne put empêcher le jeune garçon de lui trancher l'aîne à l'aide du couteau encore ruisselant de sang.

Gladius regarda sa dernière victime se vider de son sang. Il ne remarqua pas le nouvel assaillant qui vint par sa droite, au bout du couloir.

— Diffindo ! lança le Mangemort.

Gladius tenta d'esquiver mais il était trop tard. Le rayon trancha les chairs de son épaule. Gladius sentit la douleur lui brûler l'épaule. Son sang coulait en un liquide ocre, chaud et visqueux le long de son

bras. Alors son sang aussi était rouge ! Malgré la douleur, il resta concentré et essaya de lever sa baguette mais son bras refusait de lui répondre comme d'habitude. Il fallait qu'il réagisse. Il allait se vider de son sang. Il changea sa baguette de main mais déjà, sa vue se brouillait. Sa tête devenait lourde. Il allait bientôt perdre connaissance car malgré toute sa force, son petit corps ne contenait pas autant de sang que celui d'un adulte. La silhouette du Mangemort devint floue. Gladius devina à peine qu'il s'avavançait vers lui et qu'il pointait sa baguette sur lui.

— Ce n'est qu'un gamin ! dit le Mangemort sans y croire. Comment un gamin a-t-il pu faire ça ?

— Avada Kedavra !

Le Mangemort n'avait pas senti Corvus arriver dans son dos. Il s'effondra sans un bruit. Corvus se porta auprès de Gladius. Le garçon s'était évanoui. Il approcha sa baguette de l'entaille et la referma. Malgré cette dernière erreur, le test était concluant. Ce garçon venait de tuer dix terroristes magiques. Corvus entrevit ce qui pourrait être la fin de la guerre.

Gladius avait été allongé sur son lit. Julien Faros et Mélina Sarla le soignaient.

— Son premier combat n'a pas été le succès escompté, dit le professeur Antoine Faros.

— Je vous avais dit que ce n'était qu'un enfant, lança Françoise Cidal.

— Il est loin d'être un enfant, reprit Faros.

— Ce n'est pas un échec, fit Corvus. Il a réussi à tuer dix Mangemorts. Le dernier l'a surpris. N'importe quel chasseur aurait sûrement été tué dans ce genre d'opération.

— Il n'est pas un chasseur ! s'emporta Françoise.

— Non, c'est vrai, acquiesça le professeur Faros. Il est bien plus que ça. Il est l'arme qui nous donnera la victoire. Notre Épée. À partir de maintenant, il combattra. Autant pour éliminer la menace des Mangemorts que pour s'améliorer. Et lorsqu'il sera prêt à combattre Voldemort, alors nous pourrons mettre fin à cette guerre.

— Pourquoi ne pas l'entraîner jusqu'au moment où il sera prêt pour cette confrontation ? questionna Gilles Chaldo.

— Parce que, malheureusement, même s'il tue Voldemort, d'autres prendront sa place. Comme Malgéus. Si nous pouvons l'éliminer lui aussi, autant le faire. Et il n'y a pas de meilleur entraînement que la réalité.

Et dans les mois qui suivirent, Gladius devint la terreur sans nom et sans visage des mages noirs. Corvus l'accompagnait toujours dans ses missions. Il assurait ses arrières et lui enseignait tout ce qu'il savait. La rumeur de l'existence d'un justicier éliminant les mages noirs sans répit et sans pitié se répandit. Mais si le nouveau Ministre français de la Magie, Erwan Riliam, affichait une satisfaction en voyant que certains n'hésitaient pas à se battre pour faire avancer les choses, d'autres regrettaient que cette nouvelle situation et demandaient à ce mystérieux « justicier » de se rendre à la police. Finalement, l'existence de Gladius apportait aussi des problèmes. Mais pour Antoine Faros, tout cela s'arrêtera quand le Seigneur des Ténèbres disparaîtra.

XVII - Frédéric Liro

Cela faisait maintenant six ans que Gladius était né. Et malgré la terreur qu'il faisait naître chez les mages noirs, la situation ne s'était pas vraiment améliorée. Au contraire, Malgéus se montrait plus violent encore. Les Chasseurs des Gardiens de l'Épée détournaient certaines informations menant aux planques des Mangemorts au profit des actions de Gladius. Pour cela, l'aide de Gilles Chaldo et Françoise Cidal fut précieuse au sein de la section IRIA. Mais ils étaient actuellement en voyage de noces, s'étant unis récemment. Maldieu devait agir autrement mais son manège n'échappa pas à Frédéric Liro, le chef de la section IRIA.

Maldieu ne faisait que moyennement confiance à Frédéric Liro. Il était déjà chef de section avant qu'il ne devienne directeur des Chasseurs. Liro était un arriviste prêt à tout pour monter dans les échelons et qui n'avait pas caché sa déception de ne pas avoir été nommé à la tête des Chasseurs. Il était l'un des rares Chasseurs à ne pas avoir pris part à la grève des Chasseurs quand le nouveau Ministre Erwan Riliam souhaitait remplacer Maldieu par Yves Dakus. Peut-être pensait-il plus facile d'évincer Dakus par la suite que Maldieu. Jusqu'à maintenant, Maldieu n'avait eu aucune raison valable de le faire remplacer à la tête de la section IRIA.

Frédéric Liro restait toujours à l'affût de ce qui pouvait mettre Maldieu en mauvaise posture. Lorsqu'il suspecta le détournement d'information, il vint immédiatement en parler à Maldieu.

— Que veux-tu Frédéric ? demanda Maldieu directement.

— J'ai remarqué dernièrement que plusieurs informations concernant la localisation de Mangemorts disparaissaient des rapports ou, du moins, ces rapports étaient passablement ralentis dans leur traitement, expliqua-t-il.

— Je vois. L'affaire à l'air sérieuse. As-tu une idée de qui peut faire ça ?

— Peut-être. Mais le plus important serait plutôt de savoir au profit de qui ces infos sont détournées.

— Je ne comprends pas. Cela ne peut être fait que pour les Mangemorts.

— Je le penserais aussi si sur la plupart des lieux désignés par ces infos, les Mangemorts ont toujours été découverts à l'état de cadavre.

— Le « justicier » dont parle la rumeur serait un chasseur ?

— Mais il doit avoir l'appui d'une haute autorité pour pouvoir faire ça sans que l'on ne l'ait remarqué plus tôt. Un chef de section ou même : le directeur des Chasseurs.

Maldieu planta un regard sans faille dans celui de Liro qui semblait s'amuser de la situation.

— Tu m'accuses de ne pas suivre les procédures légales ? questionna Maldieu.

— Tout à fait, fit Liro. J'ai toutes les preuves pour ça.

— Alors que vas-tu faire ?

— Je veux que tu démissionnes en conseillant mon nom comme nouveau directeur auprès du Ministre. Sinon, je vais le voir directement en lui présentant toutes mes preuves contre toi et ce sera le déshonneur.

Liro jubilait visiblement de se savoir si puissant. Maldieu n'avait plus qu'une solution, il le savait et n'hésiterait pas. Il promit à Liro de rédiger sa démission mais lui demanda de la discrétion en attendant qu'elle soit effective.

Maldieu se rendit au Département Secret. Il y retrouva Pierrick Corvus et Antoine Faros qu'il avait prévenu par hibou. Il exposa le problème.

— C'est fâcheux, dit Faros. Vous êtes nécessaire au bon déroulement des actions de Gladius. Sans vous, ce sera plus difficile.

— Liro a toujours voulu ce poste, fit Corvus. Il ira jusqu'au bout. Déjà qu'il se montrait gênant en ralentissant le travail normal des Chasseurs pour tenter de vous faire paraître inefficace. Le mieux serait de le renvoyer de son poste de chef de la section IRIA et d'y nommer quelqu'un d'autre comme Gilles.

— Si nous faisons ça, il rendra publiques ses preuves, fit remarquer Maldieu. À vrai dire je ne vois qu'une seule solution. Mais elle doit rester entre nous.

— L'éliminer, dit Corvus.

— On peut faire passer sa mort pour un crime des Mangemorts. Il suffit de faire apparaître la Marque des Ténèbres.

— Alors le mieux serait de se servir de Gladius, conclut Faros. Corvus, pouvez-vous vous en occuper ?

— Oui.

Cette mission devait rester secrète vis-à-vis des autres Gardiens de l'Épée. Après tout, ce n'était pas pour ça que Gladius avait été créé au départ. Mais perdre Maldieu signifiait réduire la liberté d'action de Gladius de manière significative. Et si Liro prenait la place de Maldieu, il ne lui faudrait pas longtemps pour faire remplacer Corvus à la tête de la section S, sachant que celui-ci avait été l'élève de Maldieu.

Frédéric Liro avait une famille : une femme et deux filles. Mais aucune d'elles ne serait victime de Gladius. Lui seul mourra. La tâche s'annonçait alors plus ardue. Corvus et Gladius passèrent la journée à observer la maison de Liro. Pour cela, le fait que Gladius soit, par imitation, devenu un animagus, aidait. Deux corbeaux dans un arbre près d'une maison, quoi de plus normal. La plupart du temps, les passants ne faisaient même pas attention à leur présence. Ils virent arriver la femme de Frédéric Liro tenant par la main une fillette de six ou sept ans. L'aînée était actuellement à Beauxbâtons. La fillette ressortit, profitant de cette belle journée pour aller jouer dans le jardin.

Corvus attira Gladius à l'abri des regards pour pouvoir reprendre forme humaine et lui parler.

— Voilà l'occasion d'infiltrer la maison, dit-il. Tu vas aller faire connaissance avec cette fille. Tu vas faire en sorte que vous vous amusiez et ainsi, tu pourras approcher son père sans qu'il ne se doute de quelque chose. Tu devras peut-être user de l'Imperium sur la fille et la femme. Mais souviens-toi qu'aucune des deux ne doit mourir sauf cas spécial. Fais en sorte qu'il n'y en ait pas et de pouvoir éliminer le père. Une fois cela fait, tu invoques la Marque des ténèbres.

— J'ai compris, fit Gladius. Comment fait-on pour s'amuser ?

Corvus n'avait pas pensé à ça. Gladius avait été toujours élevé comme une arme. Et une arme ne s'amuse pas. Il ignorait comment faire pour être un petit garçon comme les autres. Sauf dans certains cas.

— Comme durant les cours d'infiltration passive, finit par dire Corvus. Mais en plus long. Tu vas jouer le rôle durant des heures.

— Bien, acquiesça Gladius.

— Et surtout, pas de magie devant eux sauf pour la mission.

Corvus se demandait s'il ne devrait pas plutôt s'en charger lui-même. Gladius ignorait tout de l'amusement comme le pratique les autres enfants de son âge. D'ailleurs, il ne l'avait jamais considéré comme un enfant. Seul Gilles mais surtout Françoise Chaldo avaient essayé d'apporter un peu de candeur dans le cœur de Gladius. Toujours en vain. Le poids de ses combats et des morts était trop lourd sur l'esprit du petit garçon.

Corvus se transforma de nouveau en corbeau pour observer la scène. Gladius s'approcha timidement de la clôture délimitant le jardin familial. Ce n'était qu'un rôle pour lui. Un rôle qu'il avait appris par cœur lors de ses années d'entraînement. Il resta sans bouger à la clôture, attendant que la fillette le remarque. Elle vint vers lui au bout de quelques minutes.

— Bonjour, tu t'appelles comment ? demanda-t-elle.

— Pierre, répondit-il, utilisant le nom prévu pour ce rôle. Je viens d'arriver ici avec mon papa et ma maman.

— Moi c'est Florence. Tu es sorcier ?

— Mon papa l'est, pas ma maman.

— Mes deux parents le sont, dit fièrement la fillette. Et mon papa est le chef de ceux qui nous protègent. Enfin, il le sera bientôt mais c'est un secret, il faut pas le dire.

— D'accord. Tu joues toute seule ?

— Ma copine Anna n'est pas là aujourd'hui. Tu veux jouer avec moi ?

— Oui.

— Viens, invita-t-elle.

Corvus avait observé l'échange. Il ne put s'empêcher de se sentir triste pour cette fillette qui bientôt perdrait son père. Un sacrifice nécessaire pour que d'autres petites filles ne perdent pas leurs parents par les actions criminelles des Mangemorts. Était-ce si simple ? Non,

cela restait un meurtre. Mais il n'y avait pas d'autres choix. Malheureusement.

Et alors que le Corbeau pensait à ça, la fillette ouvrait le portail de son jardin à un démon déguisé en enfant...

Gladius et Florence jouèrent toute l'après-midi. Même en sachant qu'il était formé pour ça, Corvus était sidéré de voir à quel point il jouait bien son rôle. S'il n'avait pas su qui il était en réalité, il ne l'aurait pris que pour un enfant comme les autres jouant avec un autre enfant.

La mère de Florence avait invité le petit garçon pour le goûter, contente que sa fille se soit fait un nouvel ami. Il devait être dix-huit heures quand Frédéric Liro arriva du Ministère. Il embrassa sa femme et sa fille et demanda qui était ce petit garçon.

— Il s'appelle Pierre, répondit Florence. Il vient d'arriver et on a joué toute l'après-midi.

— Très bien, fit Frédéric Liro. Je vais dans mon bureau, j'ai des documents à examiner.

Frédéric Liro quitta la cuisine. Gladius le suivit des yeux. Il demanda à la mère de Florence où étaient les toilettes. Elle lui indiqua. Gladius put ainsi quitter la cuisine. Il repéra une porte venant de se fermer. Connaissant le plan de la maison, il savait qu'il s'agissait du bureau de Frédéric Liro. Sa cible.

Gladius frappa à la porte, sa baguette cachée dans son dos, prête à servir. Frédéric Liro ouvrit la porte et fut surpris de tomber sur le garçon.

— Qu'est-ce qui se passe ? demanda-t-il. Tu cherches les toilettes peut-être ? C'est par...

Il ne put finir sa phrase. Un éclair vert illumina un instant le couloir et son corps sans vie s'effondra lourdement sur le parquet. Gladius n'avait plus qu'à effacer la mémoire de la femme et de la fille pour que personne ne découvre son existence, et à faire apparaître la Marque des Ténèbres.

— Papa.

La voix timide de Florence résonna aux oreilles de Gladius, bizarrement, ce son l'attrista. Il tourna les yeux vers elle. Elle s'élança sur le corps de son père, le secouant pour tenter vainement

de le réveiller du sommeil éternel. Elle ne comprenait pas. Pourquoi son père ne bougeait plus, pourquoi il ne respirait plus, pourquoi il devenait froid. Et ses larmes coulèrent. Des larmes qui touchèrent l'âme trempée de sang de Gladius.

Il n'avait eu à se forcer à jouer un rôle qu'au début. En quelques minutes, cette petite fille rieuse lui avait appris à s'amuser et à rire. Il en avait même oublié sa mission. Mais quand Frédéric Liro était apparu, ses automatismes d'arme de guerre étaient revenus. Il avait une mission. Et il l'avait remplie. Il pensait juste devoir effacer la mémoire de Florence pour qu'elle oublie. Mais cela n'effacera jamais la peine d'avoir perdu son père. Une peine qu'elle trainerait toute sa vie. Gladius ne voulait pas qu'elle vive avec cette tristesse. Il leva de nouveau sa baguette.

Par réflexe, il esquiva le maléfice que venait de lancer la mère de Florence depuis le bout du couloir. Il contre-attaqua aussi sec d'un sortilège de découpage qui trancha le corps de la femme en deux de l'aine au cou. Le sang gicla sur les murs, recouvrant Gladius qui ne broncha pas. Il se tourna de nouveau vers la fillette. Celle-ci le regardait avec tristesse et peur.

Un dernier flash vert éclaira les murs recouverts d'ocre...

Corvus avait attendu durant un long moment. Il ne descendit de son perchoir que quand Gladius était ressorti dans le jardin recouvert de sang. Et là, il avait découvert l'horrible scène.

— Pourquoi as-tu fait ça ? demanda-t-il. Tu avais des instructions.

— La mère m'a surpris et je l'ai tuée par réflexe, expliqua Gladius avec froideur.

Corvus savait que trop bien que Gladius était plus habitué à tuer au combat qu'à simplement neutraliser.

— Et je ne voulais pas savoir Florence triste en ayant perdu son père puis sa mère, finit-il.

Corvus prit peur. Gladius avait donc développé des sentiments. Mais il les ressentait de manière totalement déformée et violente. Qu'espérer de plus d'un être dont la seule vie a été la Guerre et la Mort depuis sa naissance ? Qui a même été créé dans ce but ? Mais ce qui fit le plus peur à Corvus, c'était qu'il se rendait compte que le

contrôle que les Gardiens de l'Épée pensaient avoir sur Gladius n'était pas total.

Ils avaient créé une arme pour combattre l'incarnation des Ténèbres. Mais cette arme n'allait-elle pas les détruire un jour ?

L'assassinat du chef de la section IRIA et de presque toute sa famille fit un véritable tollé dans la communauté magique. Gilles Chaldo et sa femme Françoise revinrent en urgence. Maldieu avait rappelé le jeune marié pour lui confier la direction de la section IRIA. François Garde vint voir son ami Maldieu dans son bureau. Il affichait sa tête des mauvais jours. Maldieu connaissait assez le vieux chasseur pour savoir qu'il se doutait de quelque chose. Autant qu'il savait qu'il ne pourrait rien lui cacher.

— C'est bizarre tout de même, dit François.

— Quoi donc ? demanda Charles.

— Les Mangemorts ne s'en sont jamais pris à quelqu'un d'aussi important dans la hiérarchie du Ministère jusqu'à maintenant.

— Si, ça s'est vu en Grande-Bretagne.

— Mais c'est la première fois de notre côté de la Manche.

— Malgés a sûrement décidé de durcir ses actions.

— Tu comptes continuer ce petit jeu avec moi encore longtemps ?

— Aussi longtemps que tu le voudras.

— Qu'a-t-il fait pour mériter la mort ?

— Il a mis en danger notre opération. Il a découvert que nous faisons disparaître des infos et m'a fait chanter en me menaçant de tout révéler si je ne lui laissais pas ma place.

— Et ça justifiait l'assassinat de toute sa famille ?

— Non. Lui seul devait mourir. Mais Gladius les a tous tués. D'après ce qu'il nous a dit, pour la femme de Frédéric, c'était par réflexe de défense, elle l'a attaqué. Pour la fille, par charité.

— Par charité ?

— Pour ne pas qu'elle soit triste et orpheline.

— Alors peut-être devrions-nous aussi l'envoyer finir le travail et tuer l'aînée qui était à Beauxbâtons à ce moment-là ! s'emporta François. Parce qu'elle est triste et orpheline !

— Je n'ai pas dit que j'étais d'accord avec les actions de Gladius, répliqua François. Je te dis juste ce qu'il a avancé comme explication.

— Cela démontre une chose, dit François après un temps de silence. Nous n'avons aucun contrôle sur cette arme.

— Ce n'était qu'un accident. Ça ne se reproduira plus.

— Et si ça reproduit ? Combien « d'accidents » se produiront avant que tu ne te rendes compte que nous avons commis une grave erreur en créant Gladius ?

— Pour l'instant, tout ce que je vois, c'est que les Mangemorts sont acculés et que nous avons une chance d'éliminer la menace de notre côté. Et après, Tu-Sais-Qui sera la cible principale de Gladius.

— Ce n'est qu'un rêve. Un rêve teinté de cauchemar.

François se leva et se dirigea vers la porte pour sortir. La main sur la poignée, il adressa un dernier mot à son vieil ami :

— Tu dis que les Mangemorts de Malgéus sont acculés. Tu as raison. C'est pourquoi nous devons nous méfier. Rien n'est plus dangereux qu'un animal acculé.

XVIII - Code rouge

Mélina Sarla n'aimait pas ce quartier. Les pavés étaient noircis par la crasse et l'odeur qui s'en dégageait lui donnait la nausée. Mais le plus insupportable n'était pas les pavés crasseux mais les gens d'où provenait cette crasse. Un ramassis de détritux humains pourrissant dans leur propre jus. La lie de la noble race des Sorciers. Mais bientôt, les Sorciers sortiraient de l'ombre où la peur des Moldus les a poussés à se terrer. Pour cela, un nettoyage de la société sorcière était nécessaire. En profondeur.

Pour le moment, ce genre de quartier crasseux, aussi vomitif soit-il, demeurerait bien utiles pour préparer des actions que les Lois sorcières actuelles jugeaient répréhensibles. Mélina Sarla entra dans un bar. À la première bouffée d'air, elle crut étouffer. L'atmosphère charriait un panache de fumée et d'odeurs diverses, toutes plus nauséabondes les unes que les autres. Cachant son dégoût du mieux qu'elle put, elle se dirigea vers le comptoir. Elle attira l'attention du barman et lui montra une pièce d'argent. Le barman sortit de derrière son comptoir en lui faisant signe de le suivre. Il la mena à une porte portant l'écriteau « Privé ». Il ouvrit la porte et s'effaça pour la laisser passer. Il referma la porte derrière elle.

Mélina prit une grande respiration. Au moins ici, l'air était respirable. Elle repéra un homme encapuchonné de noir assis à une table. Son visage afficha la surprise en le reconnaissant. Elle s'approcha et s'inclina respectueusement. D'un geste de la main, l'encapuchonné l'invita à s'asseoir en face de lui.

— Maître, je ne pensais pas vous voir en personne ici, dit-elle.

— Tu n'es pas au courant ? fit Malgéus. Jurian a été tué. Nous ignorons par qui.

— Ce n'est pas Gladius, je vous ai toujours prévenu de ses mouvements.

— Je sais. Mais ce n'est pas pour ça que je suis venu. Est-ce Gladius qui a tué Liro et sa famille ?

— Je ne sais pas. Si c'est lui, la plupart des Gardiens de l'Épée ne sont pas au courant. Cela a dû être décidé en comité restreint pour une raison que j'ignore.

— Je vois. Connaissant Maldieu, c'est possible. Il est du genre à ne reculer devant aucun sacrifice. Ce meurtre a été sûrement planifié juste dans le but de nommer Chaldo au poste de chef de la section IRIA.

— Il ne devait pas être au courant. Ce n'est pas le genre de Chaldo d'accepter de faire de tel sacrifice.

— N'en sois pas si sûre. Les hommes réagissent de façon étrange quand ils peuvent prendre du pouvoir. Quoiqu'il en soit, même Maldieu ne serait jamais allé jusqu'à tuer la femme et la fille de Liro. J'en déduis que Gladius est prêt. Nous allons en faire notre arme.

— Excusez-moi Maître, mais je ne vois pas comment.

— Je vais t'expliquer ton rôle. Mais pour sa bonne marche, j'espère que tu continues de coucher avec le fils Faros.

— Oui Maître, comme vous me l'avez ordonné.

— Parfait.

La soirée promettait d'être agréable. Malgré les quelques dissensions qui les opposaient parfois au sein des Gardiens de l'Épée, Pierrick Corvus appréciait la compagnie du couple Chaldo. Avec Julie, ils dînaient souvent tous les quatre. Et ce soir, le dîner se déroulait chez Pierrick et Julie.

L'ambiance était agréable et chaleureuse. Avant de passer au dessert, les deux femmes s'absentèrent en se rendant à la salle de bain, laissant les deux hommes seuls.

— Alors, quand vas-tu la demander en mariage ? questionna Gilles.

— Je ne sais pas, avoua Pierrick.

— Il serait temps d'y penser. Ça fait un moment que vous êtes ensemble maintenant.

— J'y pense parfois. Mais je n'ai pas pris ma décision.

— Je vois.

— Et vous ?

— Comment ça nous ?

— Vous comptez avoir un bébé ?

— On aimerait bien.

Pierrick remarqua tout de suite le changement d'expression de son ami.

— Tu veux en parler ? questionna-t-il.

— Françoise ne peut pas avoir d'enfant. Le médicomage est formel.

— Je suis désolé. Il vous reste la solution de l'adoption.

— On y pense, surtout qu'en ce temps de guerre, les orphelins ne manquent pas. Mais je ne sais pas s'il ne vaut mieux pas attendre la fin de la guerre. Je préférerais élever nos enfants en paix.

Dans la salle de bain, les deux femmes discutaient de choses et d'autres. Jusqu'au moment où Julie sentit quelque chose remonter le long de son œsophage. Elle se pencha au-dessus de la cuvette pour y vomir son déjeuner. Françoise se pencha pour l'aider, lui tendant une serviette en papier.

— Merci, fit Julie. J'ai dû attraper froid, ça m'arrive régulièrement ces derniers temps.

— Pas la peine de me mentir Julie, répliqua Françoise en souriant. Est-ce que tu en as parlé à Pierrick ?

— Non, finit par dire Julie en souriant. Pas encore.

— Pourquoi ?

— Parfois, il semble totalement ailleurs. Je m'y suis plus ou moins habitué parce qu'il est comme ça depuis la mort de Sam.

— Justement, cette nouvelle pourrait te ramener le Pierrick dont tu es tombée amoureuse. Il pourrait même te demander en mariage !

Des étoiles éclatèrent dans les yeux de Julie. Cela faisait bientôt huit ans qu'ils étaient ensemble. Pierrick n'avait jamais encore évoqué le mariage, mais Julie y pensait souvent. Elle avait même pensé devoir prendre les devants et faire la demande elle-même.

La nuit, le Ministère de la Magie était vide. Enfin quasiment. Certains services comme la Police Magique, les Chasseurs et les Oubliators assuraient une permanence en cas de problème. Dans le hall d'accueil, deux fonctionnaires assuraient la liaison avec les différents services. Même en ces temps de guerre, l'accès au Ministère demeurait libre car il représentait un refuge pour les Sorciers en cas d'attaque des Mangemorts, tout comme l'hôpital Gardevie.

La flamme verte d'une cheminée s'illumina dans le hall. Mélina Sarla s'avança vers le bureau d'accueil. Elle présenta une carte du Ministère l'autorisant à entrer à toute heure.

— J'attends des invités, dit-elle. Ils sont autorisés à passer.

— Nous verrons ça quand ils arriveront, dit le fonctionnaire inflexible.

Plusieurs cheminées s'illuminèrent en même temps. Il devait y avoir une dizaine de silhouettes s'approchant en procession dans le hall. Le fonctionnaire eut à peine le temps de reconnaître le visage ridé de Malgéos avant d'être foudroyé par un Avada Kedavra. Son collègue connut un sort identique.

Malgéos s'approcha de Mélina et lui ordonna de les guider. L'entrée du Département Secret était, comme son nom l'indique, secrète. Un des accès donnait directement dans le bureau du Ministre et lui était réservé. La seconde, celle utilisée par les chercheurs du département, se trouvait également dans les bureaux de l'aile Nord, là où se situaient les bureaux du cabinet du Ministre. Ce qui avait forcé les Gardiens de l'Épée à avoir recourt à divers stratagèmes pour pouvoir s'y rendre depuis qu'Erwan Riliam était devenu le nouveau Ministre de la Magie et surveillait tout ce qui se passait.

Le passage était caché derrière une armure médiévale ayant appartenu à un ancien héros sorcier. Mélina Sarla prit la tête. Les autres restèrent en arrière lorsqu'elle passa une autre porte dérobée menant aux pièces utilisées secrètement par les Gardiens de l'Épée. Il y avait toujours quelqu'un pour rester avec Gladius. Simple précaution au cas où quelqu'un se perdrait dans les couloirs du Département Secret et se retrouverait face à Gladius. Précaution doublement importante depuis l'assassinat de Frédéric Liro, même si personne n'était au courant.

Et ce soir, c'était Julien Faros qui était resté. Lorsqu'il vit s'approcher Mélina, il sourit à la fois de joie mais aussi de surprise.

— Qu'est-ce que tu viens faire ici ? demanda-t-il en se levant et en reposant le livre qu'il lisait.

— Je me suis dit qu'on pourrait se faire une petite soirée, rien que tous les deux, fit-elle en venant l'embrasser.

— C'est vrai que c'est ennuyeux de rester ici tout seul toute la nuit, acquiesça-t-il en répondant à son baiser.

Tout aux douces caresses qu'il prodiguait à Mélina, il ne remarqua pas qu'elle lui dérobait sa baguette.

Mélina se recula d'un coup en dressant sa propre baguette vers le visage de Julien. Ce dernier ne comprit pas mais il pâlit en voyant Malgéus entrer suivi d'une dizaine de Mangemorts. Malgéus se désintéressa du jeune chercheur du Département Secret. Il s'approcha de l'épaisse vitre qui donnait sur la chambre de Gladius. L'arme dormait à poings fermés. Vu ainsi, on aurait dit un enfant tout ce qu'il y a de plus normal. Mais Malgéus ressentait la puissance magique que recélait cette création. Il s'approcha de la lourde porte d'acier.

— Maître, arrêta Mélina. La porte est protégée par un mot de passe.

— Et quel est-il ? questionna Malgéus visiblement impatient.

— Je ne sais pas, il change constamment et seuls quelques-uns comme le professeur Antoine Faros, Maldieu ou Corvus le connaissent.

— Donc, nous devons briser cet enchantement.

Malgéus se tourna de nouveau vers la porte, baguette à la main. Il fit quelques vagues mouvements dans l'air. Mais tout d'un coup il se figea. Antoine Faros était vraiment quelqu'un de malin et de prudent. Pourquoi protéger quelque chose une fois quand on peut la faire deux fois ? Un autre enchantement était caché derrière celui d'Impassibilité. Malgéus l'identifia : un sort d'Alarme. Même s'il brisait l'enchantement, ce second sort préviendrait tout de suite les autres Gardiens de l'Épée. Le Département Secret était protégé par un champ anti-transplanage mais il ne leur faudrait quand même que quelques minutes pour arriver jusqu'ici. Malgéus évalua les risques. Il perdrait sûrement quelques hommes dans le combat mais cela lui importait peu. Tant qu'il repartait avec cette arme, rien d'autre n'avait d'importance. Et peut-être même que quelques-uns des Gardiens de l'Épée mourraient dans la bataille.

La baguette de Malgéus s'abattit sur la porte...

La soirée se termina comme elle avait commencé, agréablement. Le couple Chaldo rentra chez lui, laissant Julie et Pierrick seuls. D'un coup de baguette, Julie mit la vaisselle à se faire. Elle rejoignit Pierrick sur le canapé et se lova contre lui. Malgré l'apparente

froideur dont il se paraît quelquefois, il savait se montrer doux la plupart du temps.

— Je dois te parler de quelque chose, se lança Julie.

— Je t'écoute, fit Pierrick.

— Voilà, je...

Julie fut interrompue par une volute argentée qui surgit à travers le mur. Elle ressemblait à un Patronus mais ne prit aucune forme distincte. Aucun mot ne fut prononcé et elle disparut aussi mystérieusement qu'elle était apparue.

Pierrick se leva aussitôt. Il se tourna vers Julie. Son visage était fermé.

— Je dois aller au Ministère tout de suite, annonça-t-il avant de transplaner.

Julie resta immobile. Mauvais timing. Elle qui s'était décidée à lui annoncer une grande nouvelle. Tant pis, ce sera pour plus tard. Machinalement elle passa une main sur son ventre. Dans quelques mois, elle serait toute ronde.

Pierrick apparut dans le hall du Ministère. Devant lui, se trouvait le couple Chaldo, baguettes à la main. Charles Maldieu et François Garde apparurent dans les secondes qui suivirent. Le professeur Faros fut le dernier à arriver. Ils attendirent quelques instants mais Mélina Sarla ne parut pas décidée à faire son apparition.

— Elle est peut-être déjà là, émit François.

— Pas le temps d'attendre, dit Maldieu. Nous devons nous rendre au Département Secret.

— Je crois que nous allons devoir faire plus que ça, dit Pierrick. Il va falloir activer le code rouge.

Depuis le début de la Guerre contre Voldemort, la Confédération Internationale des Mages et Sorciers avait instauré un système d'alerte repris par la plupart des Ministères de la Magie à travers le monde. Ce système était divisé en quatre niveaux représentés par des couleurs. Le jaune correspondait à une attaque dans le monde Moldu. L'orange, dans un lieu secret du Monde de la Magie. Le rouge, au Ministère. Le dernier code, le noir, ne pouvait être activé que par la Confédération car il obligerait le Monde de la Magie à se dévoiler aux Moldus.

Les Gardiens de l'Épée suivirent le regard de Pierrick et devinèrent les deux agents d'accueil morts, avachis sur leur comptoir. Il y avait donc bien une intrusion et il leur serait impossible de la cacher.

— Je vois, dit Maldieu. Gilles, Françoise, restez ici et gagnez du temps. Ne déclenchez le code rouge qu'au dernier moment et quand il le sera, faites en sorte que personne n'aille vers le Département Secret. Inventez une histoire. Corvus et moi reviendrons dès que l'affaire sera réglée.

Laissant le couple dans le hall, les autres Gardiens de l'Épée se rendirent rapidement dans l'aile Nord. Ils ouvrirent la porte dérobée menant au Département Secret et descendirent l'escalier. Le silence était impénétrable. Ils arrivèrent à l'antichambre du département.

Soudain, des hommes surgirent de tous les côtés, les mettant en joue de leurs baguettes. Les trois chasseurs se mirent en cercle pour pouvoir surveiller dans toutes les directions.

— Je vois que votre sort d'Alarme marche parfaitement, Antoine Faros, lança Malgés en s'avançant.

XIX - Au-delà du crépuscule

Derrière Malgéus se trouvait Julien Faros. Il était maintenu prisonnier par des cordes. À côté de lui, se tenait Mélina Sarla. Libre. Ainsi, c'était une traîtresse. Mais ce qui attira les regards des quatre Gardiens de l'Épée fut la présence de Gladius juste à côté de Malgéus. Il semblait dormir debout.

— Je trouve que vous avez fait de l'excellent travail professeur, fit Malgéus. Je parle de cette arme. Sa puissance est énorme pour un si jeune corps. D'ici quelques années, il pourrait se frotter au Seigneur des Ténèbres.

— C'est le but, acquiesça Faros. Mais avant, il vous éliminera, Malgéus.

— Je ne pense pas. Vous ne savez rien de ma puissance actuelle. Elle est bien plus terrible que votre création.

— Combat-le et tu verras, défia Garde.

— François Garde, continua Malgéus. Vous m'avez étonné. Un chasseur connu pour sa grande droiture associé à un projet aussi maléfique !

— La fin justifie les moyens.

— Quelle excuse pitoyable !

— Nous ne sommes pas là pour discuter, coupa Corvus.

Pierrick Corvus s'élança d'un coup vers Malgéus. Un Mangemort se porta à sa rencontre pour l'arrêter. Pivotant comme une tornade, le talon du Corbeau vint lui briser la nuque sèchement. Cette interruption ne ralentit Pierrick qu'une seconde. Il bondit vers le maître des Mangemorts français, baguette haute au-dessus de sa tête.

— Diffindo ! scanda-t-il en l'abattant sur Malgéus.

Ce dernier se contenta de lever sa baguette pour bloquer celle du Corbeau en plein mouvement. Il dévia l'attaque vers le sol et percuta la pommette de Corvus d'un coup de genou, l'envoyant rouler sur le parquet.

— Un sortilège de découpe, dit Malgéus. Ah oui ! Je me souviens. C'est comme ça que j'ai tué votre ami. Est-ce la raison pour laquelle vous vous êtes lancé dans ce projet ?

Le Corbeau ne répondit pas. Il se releva sans lâcher Malgéus des yeux.

— Bats-toi, dit le Corbeau simplement.

Malgéus ne répondit que par un sourire malsain.

Maldieu et Garde choisirent se moment pour attaquer. Les éclairs fusèrent de tous les côtés. Deux Mangemorts tombèrent dès le premier assaut mais ensuite, ils commencèrent à répliquer, obligeant les deux chasseurs et le professeur Faros à reculer. Ils allèrent se protéger derrière la porte d'entrée desservant l'escalier.

— Il faut qu'on sauve Julien, dit Faros.

— On va essayer mais c'est pas gagné, lança Garde en jetant maléfice sur maléfice.

— Il faut attendre que Malgéus s'éloigne de lui, fit remarquer Garde. Faisons confiance à Pierrick pour l'occuper.

— Pourquoi Gladius ne combat pas ? fit Faros.

— Il doit encore être sous l'effet de la potion de sommeil que nous lui donnons tous les soirs pour être sûrs qu'il dort sans pouvoir s'échapper, expliqua Maldieu. Et Malgéus a dû profiter de cet état pour le mettre sous Imperium. Si nous le réveillons, Malgéus mourra.

— Qui a un réveille-matin ? plaisanta Garde.

Corvus lança un sortilège de stupéfixion qui ne rencontra que la baguette de Malgéus. Le Corbeau tenta de le frapper d'un coup de talon au visage mais son ennemi parvint à esquiver l'attaque et contre-attaqua d'un coup de pied en faisant une vrille à l'horizontale. Corvus retomba lourdement sur le sol en se massant douloureusement les côtes là où Malgéus avait frappé. Il ne se démonta pas pour autant et se releva en lançant une série de maléfices divers. Malgéus parvint à tous les parer malgré la vitesse d'exécution du chasseur. Se faisant, Pierrick se rapprocha assez près de son adversaire pour venir le frapper d'un coup de pied latéral au corps.

Les assauts répétés de Pierrick avaient éloigné Malgéus de Julien, Mélina et Gladius. Garde couvrit Maldieu de ses tirs alors que le

directeur des Chasseurs se jeta dans la pièce pour se retrouver face à Mélina Sarla. Il la toisa d'un regard d'où avait disparu toute malice.

— Tu nous as trahis, dit-il.

— Je suis une mage noire, tout comme vous, fit-elle. N'avez-vous pas joué avec les forces des Ténèbres pour créer Gladius ?

— Je combats les mages noirs. Et malheureusement pour toi, tu en sais trop. Je n'ai donc pas le choix.

La peur se lut dans les yeux de Mélina Sarla. Elle ne voulait pas mourir mais elle savait qu'elle ne faisait pas le poids face à un chasseur réputé comme Charles Maldieu. Certaines de ses actions passées étaient de véritables exploits guerriers dont certains s'étaient même teintés de légende. Elle recula d'un pas. Maldieu le va sa baguette.

— Avada Kedavra ! lança-t-il.

Le maléfice de mort ne rencontra que le mur. Mélina Sarla s'était transformée en souris, s'enfuit en courant entre les jambes du directeur du Département des Chasseurs et disparu dans l'ombre de l'escalier.

Maldieu grogna de dépit. Il libéra Julien des cordes. Et le stoppa avant qu'il ne puisse aller se mettre à l'abri.

— Réveille Gladius, ordonna Maldieu.

Pierrick Corvus et Malgéos continuaient d'échanger coups et sortilèges à une vitesse surhumaine. Aucun des deux ne semblait avoir l'avantage. Et pourtant, un seul des deux se mit à rire ouvertement de la situation.

— Tu l'as remarqué Corbeau, lança Malgéos. Tu as vu que tu n'étais pas de taille contre moi. Tu es puissant certes, mais tu ne l'es pas assez pour moi.

— Je ne suis pas encore vaincu, fit Corvus, glacial.

Mais la vérité était tout autre. Ces quelques minutes de combat l'avaient vidé de ses forces. Alors que Malgéos était encore en mesure de se battre. Si un sorcier de la puissance de Malgéos demeurait un subalterne de Voldemort, alors cela signifiait que le Seigneur des Ténèbres recélait une force implacable. Corvus commençait même à douter du bien-fondé du projet Gladius dans ces conditions.

Derrière Malgéus, Pierrick vit Julien Faros faire boire une potion à Gladius. Il comprit qu'il s'agissait de la potion de réveil. Corvus sourit intérieurement, ils avaient encore un espoir de vaincre Malgéus. Mais ce ne serait qu'en dernier recours. Le chef des Mangemorts français demeurerait sa proie. Il ne désirait qu'une chose depuis la mort de Sam : le tuer de ses propres mains. Gladius s'éveilla. Il ne lui fallut que quelques secondes pour se libérer de l'emprise de Malgéus. Ce dernier, surpris, se retourna pour tomber sur le regard dénué de sentiment de l'arme forgée pour détruire Voldemort.

Gladius ne sortit pas sa baguette, confisquée par Malgéus, mais il allait se jeter malgré tout sur lui quand la voix de Corvus retentit :

— Attends Gladius. Celui-là est à moi. Occupe-toi des autres. Aucun ne doit survivre.

Gladius acquiesça d'un signe de tête. Malgéus se retourna de nouveau vers son adversaire.

— Ne vois-tu pas que c'est peine perdue ? fit Malgéus. Seule la mort t'attend au bout de ce combat.

— La mort n'est rien, dit Corvus. Si je dois mourir, je t'emporterai avec moi.

— Comment peux-tu être si confiant ?

— Je vois au-delà du Crépuscule.

Ces seuls mots firent comprendre à Malgéus que ce chasseur méritait sa réputation. Il ne lâcherait pas prise avant de l'avoir tué. Ou de mourir. Les deux ennemis se tenaient face à face, les bras le long du corps. Le temps de l'observation était passé. Chaque assaut pouvait être le dernier de cette joute à mort. Et soudain, les éclairs fusèrent de part et d'autre dans un embrasement formidable. Les deux combattants étaient au corps-à-corps. Les maléfices les frôlaient ainsi que les coups qui s'enchaînaient en se confondant avec les rayons. L'image des combattants en devint floue.

Gladius n'était pas en reste. Obéissant à l'ordre de Corvus, il s'était lancé sur les Mangemorts. Bien que désarmé, il en tua deux quasiment dans la même seconde. Les mages noirs ne parvenaient pas à atteindre ce feu follet qui bondissait de tous les côtés. Garde et Maldieu profitèrent que leur attention était obnubilée par Gladius

pour surgir et en éliminer deux à l'aide de l'Impardonnable de la Mort. Mais ce faisant, dans le chaos du combat, un mage noir parvint à se frayer un chemin jusqu'à la porte. Maldieu tenta de s'interposer mais il fut bousculer par un puissant coup d'épaule et propulser au sol. Il maudit son manque de vitalité en voyant l'ennemi parvenir à s'échapper après avoir repoussé violemment le professeur Faros contre le mur.

Gladius continuait de faire le ménage, brisant la nuque d'un Mangemort d'un coup de pied sauté après avoir glissé entre ses jambes. Il fit un tour d'horizon, un seul mage noir subsistait, paralysé d'effroi. Gladius sentait sa peur s'insinuer dans ses narines. Il s'approcha de lui à pas lent. L'ennemi recula, tenant désespérément sa baguette devant lui. Son dos rencontra le mur. Ses jambes refusèrent de le maintenir plus longtemps. Même assis, Gladius ne le dépassait que d'une demi-tête. Mais ces quelques centimètres semblaient immenses pour lui. Le regard froid de Gladius lui gela l'âme. Il savait qu'il allait mourir. Les doigts de Gladius lui crevèrent les yeux d'un geste vif et précis. Il hurla de douleur. L'arme profita de la bouche ouverte pour y mettre son pouce de la même main. Son autre main vint prendre appui sur la nuque et dans un mouvement de tenaille, il bascula la tête en arrière jusqu'à percevoir le craquement sinistre indiquant que les cervicales étaient sorties de leur logement normal.

Julien n'en croyait pas ses yeux. Il était lui aussi figé de peur. Il avait écouté les récits des différentes opérations de Gladius. Mais le voir tuer de ses propres yeux et de cette façon ! Ils avaient fabriqué un monstre. Un démon.

Un borborygme se fit entendre. Le visage de Gladius changea sans même qu'il se retourne. Julien fut surpris d'y voir de la peur et de la tristesse. Il regarda autour de lui pour voir d'où venait ce bruit. Pierrick Corvus venait de s'effondrer à genoux. Il était plié en avant et du sang coulait abondamment sur le sol, provenant apparemment de sa poitrine et de sa bouche. Devant lui, Malgêus se tenait debout, l'air essoufflé mais victorieux.

La scène demeura comme figée un moment. Seul Gladius bougea, se retournant et marchant lentement jusqu'à Corvus. Il s'arrêta à sa hauteur et regardait le sang s'échapper de la blessure. Son visage démontrait qu'il ne savait pas comment réagir en cet instant.

Malgéus observa l'arme un moment mais demeura silencieux. Corvus dut sentir sa présence car il tourna la tête vers lui.

— Pourquoi fais-tu cette tête Gladius ? demanda-t-il. Une arme doit rester froide.

— Vous allez mourir ? fit Gladius.

— Peut-être. Mais si je dois mourir, alors j'aurais la satisfaction de mourir en combattant. C'est mon rôle, c'est ce que je suis.

— Et mon rôle à moi ? Quel est-il ? Que suis-je vraiment ? Pourquoi suis-je né ?

— Tu es né pour combattre les Ténèbres. Tu es une épée pourfendeuse de toutes les forces qui veulent nuire à notre monde. Tu es une arme forgée dans les Ténèbres pour combattre les Ténèbres.

— C'est donc mon destin.

Corvus se releva difficilement, crachant du sang.

— Non, ne crois pas ça, reprit-il. Le destin n'existe pas. Ce n'est que l'excuse des faibles pour expliquer leurs erreurs. Tu es maître de ta vie. Je le vois clairement maintenant. J'espère que tu nous pardonneras un jour. Tu as été créé dans le but de combattre. Tu en as le pouvoir. Mais j'espère que tu vivras une autre vie, un jour. Et souviens-toi de voir toujours au-delà du crépuscule.

Pierrick fit un pas vers Malgéus, écartant Gladius de sa main. Il tourna un visage souriant vers l'enfant.

— Adieu, Gladius.

Corvus bondit une dernière fois vers Malgéus. Ce dernier ne fit quasiment aucun geste, se contentant de lever sa baguette pour lancer un Avada Kedavra. Le maléfice retira toute vie du corps de Pierrick Corvus. Il s'effondra dans son sang.

Malgéus regarda le cadavre un moment. Il sourit.

— C'était un grand guerrier, dit-il. Mais il s'est fourvoyé en se lançant dans ce projet. Lui, un combattant se disant du bon côté de la barrière, à flirter avec la Magie Noire.

— La Magie n'est ni noire ni blanche, murmura Gladius. Tout dépend de la façon de s'en servir.

— Je suis d'accord avec toi sur ce point Gladius. Tu vas donc me suivre et me servir.

— Tout dépend de la façon de s'en servir, répéta Gladius alors que des larmes commençaient à couler timidement sur ses joues. Mais s'il ne me dit pas comment et quand le faire, je ne saurais pas.

— Je te dirais quand et comment le faire. Je le remplacerais.

— Je ne sais plus.

— Tu commences à m'agacer à te répéter.

— Je ne sais plus quoi faire ! s'écria Gladius.

Un courant d'air puissant se mit à souffler et à tournoyer autour de Gladius. Malgés lança un sortilège de Stupéfixion mais l'éclair rouge fut repoussé comme une feuille par le vent. Garde eut le réflexe de se jeter dans le couloir et obligea Faros à rester caché. Maldieu s'élança vers Julien pour le sortir de sa catatonie. La puissance dégagée par Gladius augmentait à chaque seconde. Malgés essayait de résister tant bien que mal. Gladius se mit à hurler, son corps s'éleva de quelques décimètres du sol. Les cadavres des Mangemorts disparurent en lambeaux. Celui de Pierrick connut le même sort. Une rafale d'énergie se dégagea d'un coup, projetant Julien Faros et Maldieu contre le mur. La colonne de Julien se brisa nette sous le coup. Les larmes de Gladius ne tombaient plus au sol, elles remontaient vers le plafond, portées par l'énergie.

Malgés n'en croyait pas ses yeux. Comment un si jeune sorcier pouvait avoir tant d'énergie ? Jusqu'où était allé Faros ? Il devait l'arrêter ou un jour, il serait détruit par cette arme. Mais alors qu'il allait lever de nouveau sa baguette, il tomba sur le regard noir et triste de Gladius. Il sentait toute la haine du garçon.

— Alors il est capable de sentiment, pensa Malgés.

Irradié par l'énergie magique de Gladius, Malgés sentit son corps changer. Ses cheveux blanchirent d'un coup, sa peau se rida et ses yeux perdirent toute couleur. Malgés savait que s'il restait là, il allait passer de vie à trépas très vite. Il devait fuir. Il concentra toute la force qu'il lui restait et transplana. La puissance de Gladius avait fait voler en éclat le champ anti-transplanage.

Sous cette vengeance non assouvie, Gladius sentit sa haine et sa tristesse devenir insupportables. Maldieu ignorait ce qu'il devait faire exactement. Une seule chose était sûre, s'il ne l'arrêtait pas tout de suite, les conséquences seraient désastreuses. Jusqu'où irait sa soif de destruction incontrôlable ? Sous le choc contre le mur, le bras droit de Maldieu s'était brisé. Il prit sa baguette dans sa main gauche et la

tendit vers Gladius. Mais avant même qu'il ne puisse incanter, sa baguette partit en copeaux et son bras en charpies. Il n'eut le réflexe de le ramener contre lui que quand son coude allait être emporté.

Le professeur Faros avait assisté à toute la scène depuis le couloir. Il avait vu son fils mourir, Malgéus s'enfuir et Maldieu perdre son bras en tentant vainement de faire quelque chose. Tous avaient pris des risques et en avaient payé le prix sauf lui. Il devait faire quelque chose à son tour. Il se dégagea de Garde et s'approcha de Gladius. Il réunit toute sa puissance, lui qui était reconnu comme l'un des plus grands sorciers actuels. Son éclair de Stupéfixion jaillit de l'extrémité de sa baguette. L'éclair était sans cesse repoussé par le souffle magique de Gladius. Mais Faros ne lâcha pas prise. L'éclair avançait centimètre par centimètre, comme dans un film au ralenti. Et finalement, il toucha Gladius. Le garçon s'effondra sans connaissance. Faros tomba à genoux en essayant de reprendre son souffle.

Garde se précipita auprès de Maldieu pour lui apporter les premiers soins. Il lança un coup d'œil à Gladius, gisant inanimé sur le sol. Il ne put s'empêcher d'être déçu : ils avaient fait tant de sacrifices pour se rendre compte maintenant que cette arme était incontrôlable.

XX - La fin d'un espoir

Lorsque le Mangemort ayant réussi à s'échapper du Département Secret avait surgi dans le hall, les Chaldo savaient qu'ils n'avaient plus le choix. Gilles le tua d'un Avada Kedavra. Il ne fallait aucun témoin pouvant rapporter l'existence de Gladius. Françoise se rendit au Département des Chasseurs pour activer l'alerte rouge. En quelques minutes, le hall et les principales ailes du Ministère furent mis sous le contrôle des Chasseurs. Mais personne ne savait où se trouvait le directeur Charles Maldieu. Ce dernier réapparut dans l'aile Nord, le bras bandé, soutenu par François Garde. La porte du Département Secret avait été refermée.

Garde laissa un infirmier de la section AI prendre en charge Maldieu. Georges Nide et Gilles Chaldo approchèrent pour écouter son récit. Il raconta que des mages noirs s'étaient introduits dans l'aile Nord. Maldieu, Corvus et lui-même les ont surpris et ont engagé le combat. Malgêus était présent et au terme d'un combat titanesque, ce fut le mage noir qui l'emporta, tuant le Corbeau et détruisant son corps. Chaldo expliqua qu'il venait d'arriver au Ministère avec sa femme quand il remarqua les cadavres des agents d'accueil. Et alors qu'ils allaient activer l'alerte, un Mangemort est arrivé en courant.

L'explication fut reprise dans les journaux, moins les détails habituellement cachés. Charles Maldieu alla à Gardevie se faire soigner. La blessure étant magique, il ne lui fut pas possible de retrouver un bras entier.

Françoise Chaldo décida d'aller annoncer la pénible nouvelle à Julie. La jeune femme fut effondrée. Elle pleura dans les bras de son amie mais elle refusa de venir passer quelques jours chez elle. Elle préféra rester seule. Seule. Pas totalement, une petite vie, tout ce qui restait de Pierrick selon elle, grandissait sereinement dans ses entrailles.

Deux jours plus tard, les Gardiens de l'Épée se réunirent de nouveau. Gladius avait été maintenu endormi. Tous étaient conscients que ce serait leur dernière réunion. Le projet GLADIUS devait s'interrompre. Il leur avait donné un espoir mais c'était

finallement révélé aussi dangereux pour l'ennemi que pour eux. L'exemple du massacre de la famille Liro ou du dégagement de puissance ayant tué Julien Faros et détruit l'avant-bras de Maldieu le prouvait.

Mais une question subsistait : que faire de Gladius ?

— Nous devrions le détruire, dit Garde froidement. Après tout, il n'a aucune existence légale et surtout, il ne devrait pas exister.

— Nous ne pouvons pas ! s'écria Françoise Chaldo. Il... c'est un être vivant. Il respire, bouge et maintenant, on sait qu'il ressent.

— Et comment continuer à le laisser vivre ? On le garde éternellement en sommeil ? Au risque qu'il se réveille et détruise tout sur son passage ? De toute façon, quitte à le maintenir endormi, autant le tuer.

— Il a le droit à une vie normale. Nous en avons assez fait. Il a le droit à sa chance.

— Vous croyez vraiment qu'il peut mener une vie normale après ces années de combat et de mort !

— Il le peut, dit Faros doucement. J'ai perdu mon fils. Je ne veux pas qu'un autre enfant meure à cause des erreurs que nous avons commises. Car oui, nous avons commis des erreurs. Nous aurions dû vous écouter Françoise, quand vous disiez qu'il ne fallait pas emprunter cette voie. Aujourd'hui, nous en payons tous le prix. Mais ce garçon, il ne doit pas payer pour nos erreurs. Qu'en pensez-vous, Gilles, Charles ?

— Je suis d'accord avec Françoise, annonça Gilles.

— Je me plierai à la majorité, dit Charles.

François Garde hocha la tête.

— Je suis le seul partisan pour qu'il meure, dit-il. Soit, je me plierai au résultat de ce vote. Mais dans l'absolu, comment allons-nous faire ?

— Je vais voiler sa mémoire, dit Faros. Il n'aura plus aucun souvenir de sa vie jusqu'à maintenant. Cela devrait en plus brider ses pouvoirs, son subconscient l'y obligera. Et je vais remettre la Trace en lui. Après, il suffira de le laisser à un orphelinat.

— Non, contredit Françoise. Gilles et moi... Nous ne pouvons pas avoir d'enfant. Donc...

Françoise se tourna vers son mari en espérant y trouver un appui. Il lui sourit en acquiesçant.

— Très bien, fit Maldieu. Je vais m'arranger pour la paperasse.

— Charles, interpela Gilles. Pour des raisons personnelles, ma femme et moi nous vous présentons nos démissions. Je crois que nous n'avons plus nos places dans ce département. Cela fait déjà un moment que nous y pensions.

Charles Maldieu accusa le coup mais n'en montra rien. Il aurait aimé garder Gilles Chaldo comme chef de la section IRIA. Il comprenait leur choix. Mais avec maintenant une famille à nourrir, il ne pouvait pas décemment les laisser comme ça.

— Très bien, mais avant de l'accepter, laissez-moi vous trouver un autre emploi, dit-il. Je vous dois bien ça.

François Garde se contenta de garder le silence. Il se leva et se dirigea vers la sortie.

— Où vas-tu ? questionna Maldieu.

— Je vais moi aussi écrire ma lettre de démission, annonça Garde. Avec ce projet, j'ai l'impression d'avoir trahi le serment des Chasseurs. Je restais tant qu'il le fallait pour sa bonne marche. Maintenant qu'on y met fin, je ne souhaite plus rester.

— Je comprends mon ami.

— Mais avant, j'ai une dernière chose à faire.

Mélina Sarla ne savait plus où aller. Les Mangemorts de Malgéus la recherchaient. Elle avait fui au tout début du combat. Malgéus voulait lui faire payer sa lâcheté. Et elle devinait que les Gardiens de l'Épée ne la laisseraient pas vivre. Du moins s'ils la trouvaient. Elle devait encore mettre quelques affaires en ordre et ensuite, elle quitterait le pays sans regarder derrière elle. Et ces affaires devaient lui fournir l'argent nécessaire à se construire une nouvelle vie loin de la France.

Elle entra dans une boutique d'un quartier malfamé. L'apothicaire qui tenait cette officine lui devait pas mal d'or. Lorsqu'il la reconnut, il ne put s'empêcher de faire une grimace.

— Mélina, que puis-je faire pour toi aujourd'hui ? demanda-t-il.

— Je viens récupérer l'argent que tu me dois, annonça-t-elle sans préambule.

— Maintenant !

— Oui, et la totalité.

— Mais je...

— Dois-je te rappeler que c'est grâce à moi que tu as pu maintenir ouverte cette échoppe miteuse ?

— Je reviens dans cinq minutes, grogna l'apothicaire.

Le vendeur disparut dans l'arrière-boutique. Mélina Sarla trompa son ennui en regardant les étiquettes des bocaux et autres contenants. La cloche de la porte sonna. Mélina tourna distraitement la tête vers l'entrée. Son visage se figea d'effroi quand elle reconnut François Garde.

— Bonjour, Mélina, dit-il froidement.

Elle réagit immédiatement en se saisissant d'un bocal et en le lançant vers le chasseur. Ce dernier l'esquiva facilement mais Mélina en profita pour courir vers la porte et se précipiter dehors. Garde lui emboîta le pas.

Mélina courut durant un long moment. Elle s'arrêta à bout de souffle dans une ruelle isolée. Elle regarda de tous les côtés. Mais rien, aucune trace de son poursuivant. Elle essaya de retrouver un rythme cardiaque normal.

— Tant pis pour l'argent, se dit-elle.

Elle devait s'enfuir immédiatement. Et alors qu'elle allait transplaner, elle entendit des pas derrière elle. Elle n'eut pas le temps de se retourner pour faire face, un éclair vert la frappa, la tuant sans fioriture.

Le lendemain, François Garde débarrassa son bureau. Suzanne Janis le regardait faire sans comprendre. Elle avait été abasourdie quand il lui avait annoncé sa démission. Après avoir perdu son ami Kylian Névriss, elle perdait son mentor.

— Vous ne voulez vraiment pas revenir sur votre décision ? tenta-t-elle une dernière fois.

— Non, j'ai fait mon temps, décréta-t-il. Place aux jeunes.

— Nous avons encore besoin de votre expérience. Vous êtes un guide pour nous.

— L'expérience n'est qu'une lanterne qui n'éclaire que le chemin parcouru. C'est un philosophe chinois s'appelant Kong-Fu Tsu qui l'a dit il y a longtemps. Je t'ai appris tout ce que je devais t'apprendre. Le reste, c'est à toi de le découvrir. Éclaire ton propre chemin. Je suis sûr que tu seras une grande chasseuse. Quant à moi, je vais me trouver une petite occupation avant de prendre définitivement ma retraite. J'ai toujours rêvé d'enseigner l'Histoire et je crois savoir que le professeur actuel à Beauxbâtons n'est plus très loin de la fin.

Suzanne avait baissé les yeux en l'écoutant. Elle se sentait comme orpheline maintenant. François la prit dans ses bras.

— Continue comme tu sais le faire et tout se passera bien, dit-il avant de prendre ses affaires et de partir.

Il fallut quelques jours pour que les papiers de celui qui fut Gladius soient en ordre. Françoise et Gilles Chaldo avaient décidé de le prénommer Pierrick, en souvenir de leur ami. Maldieu avait fait jouer ses relations au Ministère pour obtenir à Gilles la place de représentant de la France Magique auprès du Ministère chinois de la Magie.

En les voyant partir avec le petit garçon, Maldieu se dit que cette histoire était finie, pour le moment. Il se doutait qu'un jour, elle referait surface. Et alors, ils payeraient, assumant leur responsabilité. Et il expliquerait que ce projet leur avait donné un espoir un temps, et le leur avait retiré à la fin.

Mais si c'était à refaire, Charles Maldieu savait qu'il le referait. Ne serait-ce que pour le maigre espoir que cette guerre prenne fin. Après tout, la fin justifie les moyens.

XXI - Épilogue

Cela faisait plusieurs semaines que les Chaldo s'étaient installés en Chine. Le garçon qu'ils présentaient comme leur fils avait encore un peu de mal à s'habituer à cette nouvelle vie. Surtout qu'il ne se souvenait pas de sa vie précédente. Ses parents lui parlaient de la France mais même ce mot lui semblait étrange.

Gilles Chaldo avait fait la connaissance de Xiao Peng, un conseiller du Ministre chargé des relations avec le gouvernement moldu. Les deux hommes étaient devenus rapidement amis. Et c'est tout naturellement que Gilles invita Peng et sa famille à venir déjeuner chez eux. La femme de Peng se prénomma Liang et leur fille du même âge que Pierrick répondait au nom de Su.

Lorsque Pierrick vit la jeune fille pour la première fois, il resta obnubilé par sa beauté et sa pureté. Elle portait bien son nom, Su signifiant Pure. Et quand elle lui sourit, son cœur chavira.

Ce qui aurait pu revenir de Gladius fut enterré ce jour-là, juste par la magie d'un sourire.

FIN

Remerciements

Comme tout auteur de potterfictions, je tiens à remercier J.K. Rowling pour sa formidable saga. Elle fut et demeure encore une source d'heures de lecture plus que distrayante. Dès la première lecture des premières pages de son premier volume, j'étais devenu un vrai fan. Moi qui ne lisais que des bandes dessinées, je me suis mis à lire de tout. Et ça, je le dois à « Harry Potter » et à Mme Rowling. De plus, même si j'écrivais déjà avant, c'est véritablement cette œuvre qui m'a lancé dans l'univers des fanfictions. Et qui sait, peut-être que plus tard, je proposerai une œuvre originale !

J'aimerais aussi remercier tous les lecteurs qui m'ont suivi sur les différents sites de publication. Je ne me souviens pas de tous leurs pseudos et la liste serait de toute façon bien trop longue. Merci pour leurs commentaires et leurs encouragements.

Parmi eux, je tiens quand même à mettre à l'honneur celle qui a lu toute cette histoire et en a fait une critique complète : Aya Volsunga. Sa critique très intelligente m'a appris beaucoup (même si je n'ai pas appliqué tous ses conseils).

Je veux aussi remercier celle qui me soutient (et me supporte) depuis des années, une femme formidable qui partage ma vie et que j'aime : Princesse Kokaiso. Elle m'a bien aidé pour finir la mise en forme et corriger les fautes.

snakeBZH.

Table des matières

I - Disclaimer	1
----------------------	---

LIVRE IV *LE DERNIER DRUIDE*..... 3

I - Lebenwächter	5
II - Arrestations et investigations	7
III - Un matin de septembre	13
IV - Florence Nana	21
V - Tout recommence.....	29
VI - Protégez-le	35
VII - Bataille silencieuse	43
VIII - Firvel vs Nevris	53
IX - Mensonges et vérités	61
X - Le maître des oiseaux.....	69
XI - Marion Locca	77
XII - Doutes et suspicions	85
XIII - Une autre famille	97
XIV - Au-delà de notre monde.....	105
XV - Les larmes du fantôme.....	117
XVI - Memoris	125
XVII - État d'alerte	133

LIVRE V *LES GARDIENS DE L'ÉPÉE*..... 139

I - 1978.....	141
II - L'article	147
III - Un fantôme a Beauxbâtons.....	155
IV - Premier interrogatoire	167
V - Ignorance	175
VI - Torture	183
VII - Distance.....	193
VIII - Vol	201
IX - Sombre et glacial	209
X - Autant de peine et de haine.....	217

XI - Virage vers l'enfer	227
XII - Les bas-fonds du monde et de l'esprit	239
XIII - Le rituel.....	249
XIV - Le démon aux yeux noirs	255
XV - Champ de bataille	261
XVI - Le nom de la mort	269

LIVRE VI *AU-DELÀ DU CRÉPUSCULE* 275

I - Gardevie	277
II - Retour.....	285
III - Errance	291
IV - Revelation	299
V - À la recherche du Corbeau.....	309
VI - Illusion de vie	317
VII - Anaïs Fidois.....	323
VIII - Le garçon, le vieillard et le dragon	331
IX - Justine Benis.....	341
X - Toungouska	349
XI - Erwan Riliam.....	359
XII - Prise de pouvoir.....	367
XIII - Le choix de vivre	375
XIV - Partie d'échecs	383
XV - Déclaration de guerre	389
XVI - Cette vie que tu aurais voulue	397
XVII - Folie.....	407
XVIII - De la violence la plus pure	415
XIX - Anarkia	423
XX - Rage.....	433
XXI - Face à face.....	441
XXII - Tout simplement... ..	451
XXIII - Epilogue - Treize ans plus tard	459

LIVRE 0 PROJET GLADIUS..... 463

I - Pierrick Corvus.....	465
II - Antoine Faros	475

III - Surprises	483
IV - Invitations	491
V - Attaque aveugle	499
VI - Les gardiens de l'Épée	507
VII - Hélène Barton	515
VIII - De l'autre côte de la ligne	525
IX - Recherche	537
X - Neuf mois	545
XI - 18 août 1961	553
XII - Kylian Nevris	559
XIII - Le fantôme aux yeux violets	567
XIV - L'assassin	575
XV - Fantôme contre Corbeau	583
XVI - Premier sang	595
XVII - Frédéric Liro	603
XVIII - Code rouge	611
XIX - Au-delà du crépuscule	619
XX - La fin d'un espoir	627
XXI - Épilogue	633
XXII - Remerciements	635

Mis en page par Créations de fans
Décembre 2018

